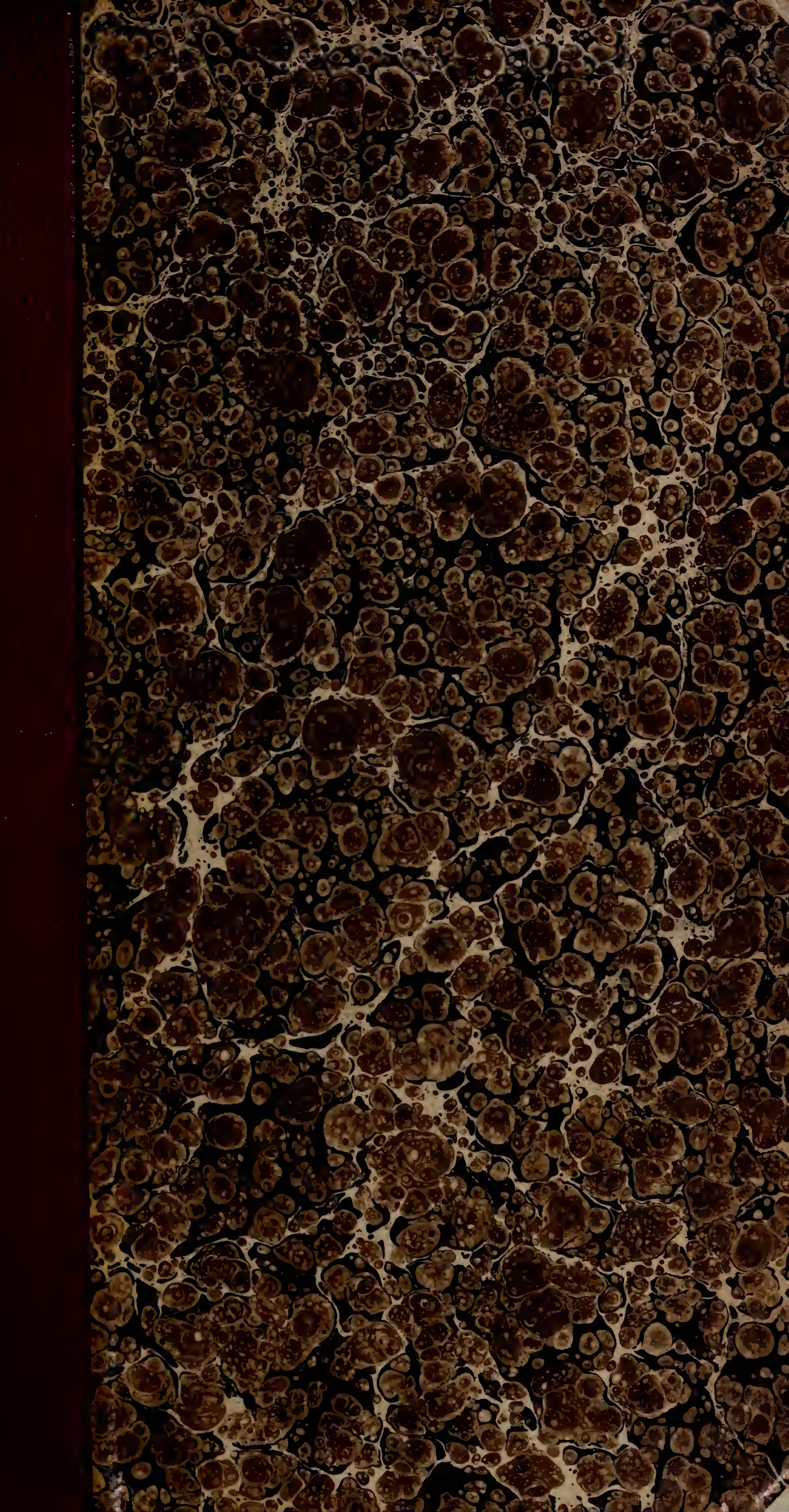


JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — NEUVIÈME ANNÉE

CINQUANTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
26, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 26

1884

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AUX PASTEURS (1)

L'année 1884 commence, pour notre œuvre, dans des circonstances à la fois très encourageantes et très sérieuses.

Le rétablissement du protectorat anglais, qui vient d'être décidé, prolonge l'existence nationale de la tribu des Bassoutos, et ouvre à notre mission une nouvelle période de travail. Une fois de plus, notre champ d'action échappe, comme par miracle, à l'envahissement des blancs, et nous est rendu pour une série d'années. Quel appel au travail, à la prière, au sacrifice !

L'expédition du Zambèze, jusqu'ici différée par la guerre,

(1) Tous nos pasteurs recevront gratuitement cette livraison. Nous les prions instamment de nous recruter des lecteurs. Pour les conditions de l'abonnement, voir la couverture. (*Réd.*)

est sans doute entrée maintenant dans le domaine des faits accomplis. A moins que M. Coillard n'ait cru pouvoir attendre son successeur, M. Weitzecker, sa petite caravane traverse, à l'heure qu'il est, les plaines du Transvaal. Nos frères ont les yeux fixés sur nous, ils se souviennent de nos promesses. Pendant le séjour de M. Coillard en Europe, nous avons usé de lui de toutes les manières; notre foi s'est réchauffée à ses récits, nous l'avons produit devant le grand public, nous nous sommes compromis avec lui. L'abandonnerons-nous, maintenant qu'il s'est mis en route?

Notre œuvre du Sénégal, longtemps réduite à un seul ouvrier, reçoit enfin du renfort. MM. Jaques et Jean Morin arrivent ces jours-ci à Saint-Louis. Par leur venue, la mission entre dans une phase nouvelle. L'œuvre va doubler d'importance. A nous aussi de multiplier nos efforts et nos dons.

Taïti, enfin, s'impose à notre sollicitude avec une force toute spéciale, maintenant surtout qu'un esprit plus équitable prévaut dans les conseils de l'administration coloniale, et qu'une part plus juste est faite à la population protestante indigène. Nos missionnaires attendent de nous des encouragements et des secours. Choisirons-nous ce moment pour les paralyser dans leur difficile travail?

Parmi nous, le zèle pour les missions semble s'être développé, si l'on en juge par l'attention que le public a apportée aux questions relatives à la marche de notre œuvre. Chez plusieurs, cet intérêt s'est traduit par des faits, et nous remercions du fond du cœur ceux d'entre nos amis qui, sentant la gravité de notre situation, sont venus à notre secours en augmentant leurs souscriptions. Ailleurs, il faut en convenir, on s'est trop contenté de paroles. Ce qu'il nous faut, c'est qu'on aime notre mission « en effet et en vérité ». Et c'est pourquoi, au début d'une nouvelle année, nous faisons appel à tous nos amis, et particulièrement aux pasteurs, en réclamant leur concours pour notre œuvre.

Cette œuvre, c'est l'œuvre des Églises, c'est *votre* œuvre, chers frères, et nous ne sommes, en la dirigeant, en l'accomplissant, que vos délégués. La responsabilité de ses progrès ou de ses retards repose avant tout sur vous. A vous de la faire connaître, à vous de la faire aimer, à vous d'y associer l'Église en la lui présentant à la fois comme un devoir et comme un bienfait; comme une sainte obligation que lui impose son divin Chef, et comme une source de bénédictions pour ceux qui l'accomplissent.

Pénétrés de ces pensées, nous venons vous offrir le moyen de populariser notre œuvre autour de vous, de vous y intéresser vous-mêmes si vous y êtes encore étrangers.

La Société expédie à tous les pasteurs, à titre d'essai, cette livraison de janvier 1884. Cet envoi, vous le comprendrez, représente une dépense sérieuse. Il dépend de vous qu'elle ne soit point infructueuse. Ne mettez donc pas de côté, après l'avoir lu, ou sans le lire, notre journal. Abonnez-vous, si vous le pouvez; puis, regardez autour de vous, faites circuler ce numéro et engagez ceux qui le peuvent à s'abonner.

En terminant, nous vous rappelons l'ordre du jour que la Conférence pastorale générale, réunie en 1882, adoptait à l'unanimité, après avoir entendu le rapport de M. A. Boegner sur la tâche missionnaire de l'Église : « La Conférence... recommande à tous les pasteurs de stimuler à nouveau, dans leurs troupeaux, le zèle pour l'œuvre missionnaire que Dieu a confiée aux Églises de langue française.

« Comme moyens de réveiller l'esprit missionnaire, elle leur propose les mesures suivantes :

« 1° Instituer des réunions régulières de missions et de prières pour les missions;

« 2° Consacrer une prédication spéciale par an à l'œuvre missionnaire, si possible un jour de fête, par exemple le jour de l'Ascension;

« 3° Instituer des fêtes populaires de missions;

« 4° Intéresser les écoles du dimanche aux missions ;

« 4° Faire une place à l'œuvre des missions dans l'enseignement théologique. »

Donnez et on vous donnera, a dit Jésus. Puissions-nous le croire et comprendre qu'il n'est pas un effort fait pour la cause des païens qui ne retombe sur l'Église et sur les chrétiens en pluie de bénédictions !



MORT DE M. LE PASTEUR SIORDET, DE GENÈVE

Notre Société vient de faire une perte sensible dans la personne de l'excellent pasteur Siordet, de Genève, qui depuis novembre 1875 présidait le Comité auxiliaire genevois de notre mission, où il était entré dès 1866. Un ami qui l'a bien connu dit de lui : « C'était un homme qui faisait peu de bruit, parce que le bruit ne fait pas de bien. Il n'était ni savant, ni orateur, dans le sens brillant du mot.... En revanche, c'était un pasteur dans toute la force du terme, non pas un pasteur seulement pour aller visiter les gens et leur demander comment ils se portent, mais un pasteur qui se rappelait avant tout qu'il avait charge d'âmes... Il avait ce tact de la vraie charité qui lui dictait les paroles les plus propres à faire impression et le moment le plus opportun pour les faire entendre. »

Tel il était dans l'exercice de son ministère, tel nous l'avons aussi connu dans ses fonctions de président du Comité auxiliaire de notre Société, poursuivant sans bruit une œuvre utile, et sachant faire sentir aux missionnaires et autres délégués que le Comité envoie de temps à autre à Genève que, loin de se renfermer dans la partie administrative de sa tâche, il aimait notre œuvre de toute la force de son cœur chaud et fidèle. Pour nous aussi il savait trouver les paroles et les

attentions qui font du bien, quand elles se produisent au moment voulu. « Profondément attaché à cette œuvre, dit la *Semaine religieuse*, il cherchait à la populariser par ses allocutions et ses rapports de circonstance ; il aimait à recevoir chez lui les missionnaires de passage, et lorsqu'ils étaient repartis pour leur lointain séjour, il trouvait encore le temps de leur écrire des lettres de sympathie et d'encouragement. »

C'est le vendredi 7 décembre, à 2 heures du matin, que cet homme de bien a été ravi à l'affection des siens. La ville de Genève a montré, par les funérailles qu'elle lui a faites, en quel respect elle tenait cet humble mais utile serviteur de Dieu. Nous nous associons à ce deuil, et nous envoyons à la veuve et aux enfants de celui que Dieu a repris, l'expression de nos regrets et de notre profonde sympathie.



NOS MISSIONS COLONIALES

Réunion du 29 novembre, à l'Oratoire.

L'espace nous manque pour rendre compte en détail de cette importante réunion, que la plupart de nos journaux ont d'ailleurs racontée. Elle tirait un intérêt tout actuel du fait qu'elle était consacrée à la partie coloniale de notre œuvre, les missions de Taïti et du Sénégal, la première représentée par MM. Brun et Viénot, la seconde par MM. Jaques et Jean Morin, qui devaient, quelques jours après, s'embarquer pour Saint-Louis.

A huit heures précises, les membres du Comité et les missionnaires ont pris place sur l'estrade. L'assemblée était très nombreuse et un courant de sympathie circulait dans tous les cœurs. M. le pasteur J. Goguel a ouvert la séance par la prière et la lecture de la Bible. Nous donnons en entier l'allocution de M. de Pressensé qui présidait. On y trouvera la

réponse aux préoccupations qui se sont fait jour ces derniers temps, sur la marche à imprimer dans l'avenir à notre œuvre.

Allocution du président.

Messieurs,

Le Comité de la Société des missions nous a convoqués pour attirer votre attention sur une partie très importante de son œuvre, celle qu'il accomplit dans les colonies françaises. Vous allez entendre les missionnaires de Taïti que nous avons parmi nous. Puis vous entendrez les adieux de deux de nos frères qui partent pour le Sénégal; et à ces paroles, à ces adieux, nous répondrons par nos sympathies et par nos prières.

Ces sympathies, vous le savez, ne datent pas d'aujourd'hui. Longtemps avant qu'on soulevât la question des colonies au point de vue missionnaire, la Société avait pris l'initiative d'une œuvre qui lui revient si naturellement, puisqu'elle s'accomplit dans des contrées où nous avons accès à l'exclusion de toute autre mission protestante.

Quand on dit l'œuvre coloniale, on emploie un terme inexact. C'est l'œuvre missionnaire dans les colonies que nous devons dire. Notre mission (même quand elle se poursuit dans les colonies) ne doit pas avoir un caractère exclusivement national. Nous désirons travailler toujours et en tout pour notre patrie, mais en même temps nous devons éviter avec soin de mêler à un degré quelconque la politique et la mission. En prenait une couleur particulariste, l'œuvre missionnaire perdrait son vrai caractère, je veux dire ce large universalisme que saint Paul a défini par cette grande parole: « En Christ, il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre: tous sont un en Christ. »

Rien n'est davantage dans l'intérêt de notre propagande chrétienne dans les colonies. Si ceux que nous évangélisons

pouvaient soupçonner qu'en même temps que notre but chrétien nous en poursuivons un autre, tout national et politique, ils nous retireraient leur crédit, et nous éveillerions des défiances justifiées.

C'est pour maintenir ce caractère de notre mission que nous sommes heureux de conserver une partie de notre œuvre en dehors des limites de nos colonies. Aussi lorsque, dans de bonnes intentions, on nous propose d'abandonner nos stations du Lessouto à des sociétés anglaises, nous ne pouvons répondre à de telles propositions que par une fin de non-recevoir catégorique, par ce qu'on appelle, en langage parlementaire, la question préalable. Il y a à cela avant tout une raison d'affection profonde pour cette œuvre si française du Lessouto dont les origines viennent de nous être retracées par un de ses fondateurs, le vénéré M. Casalis, dans un livre à la fois sérieux et charmant, un des plus beaux cadeaux de nouvel an qui pût être fait à nos Églises et à notre mission.

Tout nous empêche donc de songer un instant à cet abandon du Lessouto. Ce à quoi nous tendons, c'est à une émancipation graduelle de nos chères Églises africaines, en les élevant peu à peu à la majorité morale, si bien qu'elles aient leur propre ministère. Rien de plus éloigné de notre pensée que de fonder là-bas une sorte de Paraguay, où les populations converties soient moralement dans une perpétuelle sujétion. Voilà pourquoi nous donnons tant d'importance à notre école d'évangélistes, qui devient une véritable école de théologie. Rien ne contribuera davantage à cette émancipation que le développement du zèle missionnaire parmi nos Bassoutos convertis. C'est le grand côté de l'expédition du Zambèze. Le Comité, tout en réservant l'avenir, a renouvelé à M. Coillard l'expression de sa sympathie et de ses vœux.

Nous n'oublions pas tout ce que nous lui devons, tout le bien qu'il nous a fait et qu'il nous fera encore par la sainte

contagion de son héroïsme. Ne craignons pas qu'il y ait là une cause d'appauvrissement pour notre Société, car rien n'est mieux fait que l'héroïsme pour ouvrir les sources de la générosité.

Messieurs, en insistant sur le caractère universel de notre œuvre, je ne me suis pas éloigné du sujet spécial de ce soir: je n'ai fait que le mettre dans son cadre. On va vous parler de Taïti, de cette œuvre qui est tout d'abord une grande réparation. Nous allons entendre M. Brun, dont la voix sympathique vous est déjà connue; puis M. Viénot, qui est comme l'incarnation de la mission taïtienne. Il l'a faite sienne par son activité, son dévouement, son zèle au milieu de deuils et de difficultés de toute sorte; outre les travaux ordinaires de la mission, il s'est occupé avec succès de la question si importante de l'instruction populaire, et n'a cessé de plaider, à Taïti d'abord, puis à Paris, les droits de ces populations trop longtemps soumises à un régime d'inégalité: M. Viénot est un vaillant, auquel notre sympathie est tout acquise.

Vous allez ensuite prendre congé de nos bien-aimés frères qui vont partir pour cette terre du Sénégal, que nos tombes nous ont rendue sacrée. M. Jaques est un vétéran, le premier fondateur de l'œuvre, qui rentre au service après une interruption de près de vingt années. Il retrouve sur la brèche notre cher missionnaire Taylor, si richement béni dans son difficile ministère. Enfin, vous accompagnerez de vos vœux notre jeune frère Jean Morin, que sa qualité de représentant de la jeunesse parisienne suffirait à nous rendre cher. Nous l'aimons avant tout pour lui, et d'une affection toute paternelle: nous l'aimons pour ses parents, entourés de notre plus affectueuse estime. Nous l'aimons pour son aïeul, cet illustre orateur, cet humble chrétien, qui s'est appelé Adolphe Monod, lui dont la voix nous a si souvent et si profondément émus dans cette église. Par une coïncidence émouvante, il se trouve que l'une de ses plus

belles pages est consacrée au départ du jeune missionnaire. Il ne pensait pas qu'elle s'appliquerait à l'un de ses petits-fils. S'il l'avait su, il s'en serait réjoui ; sa bénédiction aujourd'hui est sur lui et sur nous, comme sa prière était toujours sur nous.

Nos vœux et nos sympathies sont avec tous nos missionnaires, avec ceux qui pour le moment restent avec nous comme avec ceux qui partent. Qu'il ne soit pas dit que, par notre avarice, nous avons arrêté l'élan missionnaire, et entravé une œuvre grande et sainte que Dieu veut faire plus grande encore.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner qu'un résumé des paroles que M. Brun et M. Viénot ont fait entendre ensuite. M. Brun a insisté sur ce que l'œuvre de Taïti n'était pas seulement pastorale, mais missionnaire : témoin ces cannibales des îles Marquises auxquels il importe d'envoyer l'Évangile. Répondant ensuite aux objections contre l'œuvre taïtienne que l'on croit pouvoir tirer des mœurs relâchées de la population océanienne, M. Brun montre qu'il faut, dans ces îles lointaines plus encore que parmi nous, savoir distinguer entre le monde et l'Église. Si le monde existe à Taïti, avec ses convoitises, il s'y trouve aussi des enfants de Dieu en grand nombre et qui le sont par la vie autant que par la profession. Et pour le prouver M. Brun raconte divers traits montrant, dans sa naïveté touchante, la foi des Taïtiens à la doctrine évangélique, leur attachement pour la Bible, leur fidélité à célébrer le culte de famille, leur esprit de sacrifice et d'entreprise missionnaire. De tous ces faits M. Brun conclut à l'importance de Taïti comme champ de travail. Il en voit une autre preuve dans l'acharnement qu'une autre Église met à s'emparer de ces îles. Elle a juré de s'y établir. En présence de cette attaque que rien ne lasse, la mission française a pris pour sa devise le mot célèbre d'un prince protestant : « *Nous maintiendrons.* » Maintenir et

même développer, tel est, conclut M. Brun, notre devoir à Taïti.

Le discours de M. *Viénot* est de ceux qui ne se résument pas. Tout plein de faits, de citations, il n'aurait de valeur qu'à la condition d'être reproduit textuellement. Encore faudrait-il que son auteur le complétât, car l'impression générale a été que M. Viénot n'avait pu traiter qu'une partie de son sujet. Il s'est efforcé, par des extraits de documents officiels, de caractériser les tendances que nos missionnaires ont rencontrées dans l'administration coloniale, et contre lesquelles il a fallu lutter depuis le début. Ces tendances, jointes aux efforts de la mission catholique, ont singulièrement compliqué la tâche de nos ouvriers. Aussi n'est-ce pas sans tristesse que M. Viénot, en terminant, a constaté que c'est précisément aujourd'hui, où les autorités s'inspirent d'un esprit plus équitable, que la situation générale de la Société l'oblige à réduire ses dépenses, au grand détriment de l'œuvre.

Cette conclusion renfermait un appel qui sera entendu. On peut dire que nos missionnaires de Taïti ont droit à la reconnaissance non seulement de la Société des missions, mais du protestantisme français. Il y allait de la réputation de nos Églises à ne pas laisser se perdre une des plus glorieuses, des plus étonnantes conquêtes de la mission protestante, alors que les événements politiques que l'on sait avaient soustrait ce champ de travail aux missionnaires anglais, ses premiers occupants. C'est Arbousset, ce sont ses successeurs qui ont accompli cette tâche de préservation, où l'honneur de nos Églises était engagé. Aussi peut-on dire qu'une responsabilité toute spéciale les lie à soutenir cette œuvre, dont la charge, en bonne justice, ne devrait pas être laissée à la seule Société des missions. A côté de l'intérêt missionnaire, c'est un intérêt *protestant* qui est en jeu à Taïti. Nous espérons qu'on s'en souviendra dans le public.

Avec M. Jaques nous passons à la seconde partie du programme de la soirée. M. *Jaques* caractérise en ces termes l'œuvre à faire à Saint-Louis :

« L'œuvre de la libération des esclaves a pris une certaine extension depuis qu'une modification à la loi permet à l'esclave fugitif de recevoir immédiatement sa patente de liberté. J'ai relevé une quarantaine de ces fugitifs par semaine, dont dix à douze enfants. Ces esclaves sont dans un état lamentable de nudité et de misère physique et morale. Ils sont souvent vicieux et abrutis par l'esclavage. Il faut donc en prendre soin comme de véritables enfants. Le gouvernement a donné, en vue de les recueillir, un terrain de huit hectares. Un certain nombre de maisons y sont déjà construites. Il s'agira de leur aider à trouver le moyen de gagner leur vie, soit par des cultures maraîchères, soit par des pêcheries, par la culture du cotonnier, etc. Une école devra leur fournir l'aliment intellectuel ; il faudra leur donner un enseignement religieux, ainsi qu'aux catéchumènes; l'école de Salimata réclame aussi quelques heures de leçons, sans préjudice des visites à l'hôpital, de l'évangélisation des soldats et de la population indigène, soit par des visites, soit par la prédication du dimanche en français et en woloff, et des réunions pendant la semaine dans les mêmes langues. Il y a bien là de quoi nous occuper.

Nous attendons d'être sur les lieux pour nous rendre compte de la manière dont l'œuvre pourra et devra être développée, jusqu'au moment où la présence définitive d'un médecin missionnaire nous permette d'établir un dispensaire médical, par le moyen duquel nous pourrons atteindre une partie de la population qui nous échappe. »

La parole est à M. Jean Morin, qui s'adresse en ces termes à l'assemblée émue et sympathique.

Paroles d'adieu de M. Jean Morin.

Mes chers amis, je ne quitte la France que pour six mois,

et le vrai départ n'aura lieu que l'année prochaine. Est-ce bien le vrai? Un certain temps je l'ai pensé, mais je sens bien maintenant que non. C'est maintenant le vrai départ, c'est maintenant que j'entre dans la carrière; j'ai maintenant le droit et le privilège de m'appeler un missionnaire.

Je ne puis garder le silence à ce moment si sérieux de ma vie comme je l'aurais bien préféré, et je sens le besoin de vous dire que c'est librement, que c'est joyeusement que je pars.

Je viens prendre congé de vous et vous remercier de tout mon cœur, vous tous, amis que mon cœur nomme les uns après les autres et qui nous entourez en cette heure. Merci, chers devanciers, dont je deviens le collègue, pour vos encouragements et votre exemple. Merci, chers professeurs, pour votre affection qui ne s'est jamais démentie. Merci, bien chers directeurs, de ce que vous avez été pour moi : vous avez fait pour moi de la Maison des missions une autre maison paternelle, c'est avec vous que je suis entré dans la grande famille missionnaire, c'est avec vous que j'ai compris ce que gagne le missionnaire avant même d'avoir rien donné. J'aime à vous dire quelle force c'est pour celui qui part, que de sentir derrière lui, autour des siens, tant de chaudes et solides affections. Le sentiment qui domine tous les autres, qui fait taire toutes les voix de la chair et du sang, est celui de la reconnaissance quand je pense aux parents, aux frères, aux amis que Dieu m'a donnés; reconnaissance joyeuse et pleine d'espoir, quand je vois les amis qui sont ici, quand je pense à ceux qui, pleins de force et de santé, m'ont précédé ou vont bientôt me suivre ou me rejoindre dans le champ missionnaire; reconnaissance douce et triste, quand je compte les places vides des bien-aimés qui nous ont devancés dans le repos du ciel. Quel beau jour c'eût été pour mon grand-père et quel héritage d'honneur il m'a laissé!

Permettez-moi d'évoquer, entre beaucoup d'autres, un souvenir où je trouve une grande force à l'heure actuelle. Avez-

vous connu Oscar Vallette, avez-vous apprécié son intelligence d'élite, son cœur tendre et ardent, sa foi simple et vivante? Eh bien, je l'ai vu mourir, et j'en bénis Dieu de tout mon cœur, car c'est un des plus précieux enseignements que j'emporte dans mon cœur. Je l'ai vu vaillant, fort, aimant la vie, regarder la mort en face, et sans faiblesse dire à son Dieu : Tu le veux, je suis prêt. Ah! comme on se sent faible, indigne, misérable à un moment comme celui-là, et, pourtant comme on se sent plus croyant, plus près de Dieu! Devant ce sacrifice complet, on sent combien ce qu'on appelle facilement sacrifice ou renoncement est souvent peu de chose, et empêche de voir bien des sujets de reconnaissance.

Dans mon cas particulier, je suis bien portant, je suis médecin, je suis Français, je vais dans une terre française, où mon travail même en dehors du champ missionnaire sera utile et apprécié. J'ai le privilège de partir avec un frère aîné qui n'en est pas à ses débuts, qui connaît le Sénégal : il me guidera, il m'évitera bien des tristesses, et grâce à lui je serai plus vite en état de soulager notre cher frère Taylor et de recueillir l'héritage de Golaz. Quelle sécurité pour mes parents, pour vous, honorés directeurs, et pour moi-même, de sentir que c'est entre ces deux amis que se fera mon apprentissage de la vie missionnaire. Je suis jeune, j'entre seulement dans la lice, cher ami Jaques; laissez-moi prendre ici l'engagement d'être pour Taylor et pour vous un bon et fidèle collègue, me souvenant que je suis le frère cadet. Et mon cœur pense en cet instant tout particulièrement à ces deux compagnons, mes amis Bertschy et Mabille, dont la vie a été si étroitement unie à la mienne et qui me voient partir avant eux. Ne nous séparez pas en pensant à nous devant Dieu.

Ma prière en ce jour est de pouvoir toujours plus et toujours mieux m'appliquer cette devise du serviteur de Dieu que j'ai recueillie dimanche dernier de la bouche d'un

de nos prédicateurs aimés et vénérés : *J'ai vu, j'ai cru, je sers.*

M. Boegner, en quelques brèves paroles, répond aux orateurs qui ont précédé, et particulièrement à M. Jean Morin, auquel il tient à rappeler les instructions du Comité qui lui recommandent de tout subordonner, pendant ce premier stage à Saint-Louis, à la préparation des examens qu'il doit encore subir pour achever ses études, et de sa consécration qui doit avoir lieu dans un an, à la fin du congé régulier de six mois qui lui est accordé dès à présent à cet effet.

M. Bersier termine la séance en assurant les missionnaires qui se sont fait entendre de la sympathie avec laquelle les chrétiens de France suivent leurs travaux. Il caractérise les difficultés spéciales que crée à l'œuvre pastorale et missionnaire la présence de l'élément européen, souvent démoralisateur au premier chef. Il conclut par un appel à la générosité des assistants. Cet appel est entendu, et la collecte faite dans les rangs produit la somme de 778 fr. 20. Une prière de M. Puaux termine la séance, qui, malgré le grand nombre des discours, a pu être levée peu après dix heures.



DÉPART DE BORDEAUX, POUR LE SÉNÉGAL, DE MM. JAQUES ET JEAN MORIN

C'est le lundi 3 du mois de décembre que nos chers missionnaires ont fait leurs adieux à Bordeaux. Les amis des missions, et ils sont nombreux dans cette ville, se sont empressés de répondre à l'appel qui leur avait été adressé, et déjà avant l'heure fixée pour la réunion, la chapelle de l'Église libre était bondée d'auditeurs chaleureux et sympathiques, appartenant aux diverses fractions du protestantisme.

La présidence avait été donnée à un frère bien-aimé, M. B.

Couve, le même qui, depuis que la mission au Sénégal est fondée, a accompagné au départ et reçu au retour tous les représentants de notre Société. Autour de l'estrade la Société des missions de Paris était représentée par deux vétérans de l'œuvre, dont l'un, M. Lauga, compte un fils mort au champ d'honneur, au Sénégal. Plusieurs fils de missionnaires présents achevaient de donner à cette assemblée un cachet tout particulier. La note des souvenirs a dominé dans tous les discours qui ont été prononcés par les orateurs, et il ne pouvait en être autrement : ils n'étaient en cela que les interprètes de l'assemblée tout entière. Quelle n'a donc pas été l'émotion de l'assemblée quand, après tous les orateurs, le père de l'un des missionnaires partants s'est levé et a dit : « Je n'approuve pas le ton de tristesse qui a dominé ce soir dans cette assemblée. Si Jésus ou saint Paul eussent été ici, on aurait tenu un autre langage. La mort ! Mais on meurt partout et n'est-il pas glorieux de mourir pour la cause du Seigneur ? A travers nos larmes nos yeux doivent toujours rencontrer Jésus. » A l'ouïe de telles paroles on sentait que la foi est une réalité, une puissance qui domine et sanctifie tout.

Dans un discours simple et sans prétentions, M. Jaques a développé le programme de l'œuvre telle qu'elle se présente à nous au Sénégal. M. Jean Morin a été court, plus court qu'on ne l'est en général à son âge, quand on se trouve en présence d'une grande assemblée ; mais on n'oubliera jamais le programme qu'il se propose de réaliser : travailler à genoux !

A l'issue de cette séance si sympathique, si bien réussie, l'un des pasteurs de l'Église nationale a réuni chez lui un certain nombre d'amis qui ont pu s'entretenir avec nos frères partants. Le mardi soir, une réunion semblable, mais plus nombreuse encore que la première, avait lieu dans la maison d'un bon ami de notre œuvre. On y a entendu pour la seconde fois M. Jaques, qui nous a tous intéressés par

des détails sur l'œuvre du Sénégal, puisés dans ses souvenirs.

Le lendemain mercredi, à 10 heures des amis en assez grand nombre se trouvaient réunis sur le quai des Chartrons pour dire un dernier adieu à nos frères. A onze heures un bateau à vapeur nous transportait à Pauillac, où se trouvait l'*Orénoque*, le transatlantique qui doit déposer nos frères au Sénégal. Le temps était magnifique ; un soleil radieux semblait dire à tous : Le Maître est là ! A mesure que nous approchions de l'*Orénoque*, la parole devenait plus difficile, l'émotion concentrée plus vive, le besoin de prier plus grand. Les heures qui précèdent un départ de ce genre s'envolent avec rapidité ; c'est en vain qu'on voudrait en arrêter le cours et jouir encore de la présence de ceux dont on va se séparer : la cloche retentit, on se jette dans les bras les uns des autres, on s'embrasse une dernière fois et tout est fini ! On se suit encore du regard, on agite en l'air un mouchoir ou un chapeau ! Mais cela aussi prend fin, et c'est alors que l'âme, se repliant sur elle-même, éprouve un besoin irrésistible de se cramponner au Seigneur.

A l'heure où ces lignes tomberont entre les mains de nos lecteurs, nos chers missionnaires seront déjà rendus au terme de leur voyage. Que chacun s'en souvienne et demande chaque jour au Maître de la mission d'accorder à ces courageux ouvriers de travailler longtemps et fidèlement dans le champ de la mission.

T. J.



DERNIÈRES NOUVELLES DE MM. JAQUES ET MORIN

Nous avons reçu d'excellentes nouvelles de nos voyageurs, datant de Lisbonne où ils sont arrivés le 8 décembre, en bonne santé et pleins de courage.



SUD DE L'AFRIQUE

DÉNOUEMENT DE LA QUESTION DU PROTECTORAT BRITANNIQUE AU LESSOUTO

Des nouvelles reçues de Londres nous apprennent, à notre grand soulagement, que la question si délicate du protectorat anglais au Lessouto vient d'être tranchée dans le sens le plus favorable, selon nous, à la tribu que nous évangélisons : le pays vient d'être replacé sous le contrôle direct du gouvernement de la reine.

Les Bassoutos rentrent ainsi dans les conditions du traité d'Aliwal qui les avait soustraits aux conséquences désastreuses de leurs guerres avec les Boers, en étendant sur eux la protection de l'Angleterre, et leur garantissait, avec l'intégrité de leur territoire actuel, la possession du sol réservé aux seuls indigènes, et les avantages d'une bonne administration.

Cet état de choses fut modifié au bout de quelques années en ce que le Lessouto fut remis par le gouvernement central anglais, ou, comme disent nos voisins, la Couronne, à la Colonie du Cap, qui dès lors exerça par son Parlement et son ministère responsable la tutelle des Bassoutos, originairement réservée au seul Gouverneur, agissant comme Haut-Commissaire de la Reine.

Ce changement, qui d'abord fut peu sensible au Lessouto, aboutit à la politique de désarmement et à la guerre que l'on sait. C'est à la suite de cette guerre que la Colonie, découragée et gênée dans ses finances, résolut de se démettre des charges qu'elle avait acceptées, et passa, après quelques tâtonnements, l'*acte de désannexion* qui la libérait de toute responsabilité à l'endroit des Bassoutos. Ceux-ci retombaient dès lors au bénéfice du traité d'Aliwal. Mais pendant quelque temps on put craindre que la métropole, à son tour, ne

reculât devant la tâche assez délicate d'administrer et de protéger les Bassoutos. Elle avait mis au rétablissement de son protectorat la condition expresse que *tous les Bassoutos* se déclareraient disposés à l'accepter. Faute de cette assurance clairement donnée, le gouvernement britannique annonçait qu'il serait forcé de laisser la tribu à ses propres ressources, c'est-à-dire exposée à tous les dangers de l'anarchie et peut-être, dans un avenir prochain, à une guerre avec les Boers, qui ne se sont jamais consolés d'avoir été dépouillés, par l'intervention de l'Angleterre, de leurs conquêtes au Lessouto.

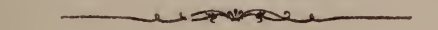
Cette clause ne laissait pas que d'inquiéter les amis des Bassoutos. Car s'il était bien établi que la grande majorité de la tribu, chefs en tête, demandait le protectorat anglais, il était non moins certain que le chef Massoupa, qui est une fois pour toutes cantonné dans ses idées d'indépendance, ferait bande à part, et rendrait ainsi impossible l'unanimité exigée. Tous les efforts de nos missionnaires et du Comité pour obtenir de ce chef qu'il renonçât à sa coupable résistance avaient été vains, et faire dépendre le rétablissement de la tutelle britannique du consentement de ce chef, qui n'est lui-même qu'un subalterne révolté, c'était presque, semblait-il, rendre impossible ce rétablissement.

La question est restée à l'étude jusqu'au milieu de décembre, et nous nous demandions si le devoir de la Société n'était pas d'aller, une fois de plus, plaider la cause des Bassoutos à Londres, lorsque nous avons reçu la bonne nouvelle que le gouvernement anglais s'était décidé à prendre le Lessouto sous sa protection, et qu'on espérait arriver à rétablir l'ordre dans la contrée par l'établissement d'une police recrutée parmi les indigènes.

Nous sommes entrés dans ces quelques détails pour faciliter à nos amis l'intelligence de la situation politique, assez compliquée, de notre principal champ de mission, et aussi pour dissiper un malentendu que nous avons rencontré plu-

sieurs fois. Le Lessouto n'est pas annexé à l'Angleterre, pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Maintenant comme auparavant, les Bassoutos restent les seuls propriétaires du sol, et nul blanc ne peut, dans toute l'étendue de leur pays, posséder un pouce de terrain. Maintenant comme auparavant, les seuls blancs dont la présence soit tolérée dans le pays sont les quelques magistrats anglais, les marchands qui fournissent aux Bassoutos les articles dont ils ont besoin, et les missionnaires. Une fois de plus, l'existence des Bassoutos comme tribu distincte est assurée.

Nous rendons grâce à Dieu de cette nouvelle période de vie nationale qu'il laisse à ce peuple, objet déjà de tant de bénédictions. Nous la considérons comme un nouveau temps de grâce pour la tribu; pour notre mission comme une nouvelle journée de travail, ajoutée aux journées précédentes par la bonté de Dieu. Et sans accorder aux changements politiques plus d'importance qu'ils n'en ont, nous souvenant que c'est en haut, vers le Maître suprême des hommes et des peuples qu'il nous faut regarder, nous nous sentons plus que jamais tenus de faire tous nos efforts pour faire avancer l'œuvre de Christ parmi ce peuple qui nous est confié, avant que vienne la nuit où personne ne pourra travailler.



ARRIVÉE AU CAP DE M. ET MADAME WEITZECKER ET DE MADEMOISELLE COCHET

A la dernière heure nous recevons une lettre de M. Weitzecker, portant le timbre du Cap, et écrite à bord du *Melrose*, entre le Cap et Port-Elisabeth. Nos voyageurs avaient joui d'une bonne traversée et étaient arrivés au Cap le 29 novembre. « Nous avons eu, écrit M. Weitzecker, le meilleur accueil des amis auxquels vous nous avez recom-

mandés, soit au Cap, soit à Wellington et à Stellenbosh. Partout on nous a témoigné la plus vive sympathie et on a été heureux d'avoir de vos nouvelles... A Wellington, M. Murray a organisé deux *meetings* pour faire connaître les nouveaux ouvriers du Lessouto, l'un dans son magnifique établissement d'éducation pour les jeunes filles, l'autre dans une chapelle. A Stellenbosh, M. Neethling a également organisé dans le même but une réunion au séminaire. Nous espérons arriver à East-London jeudi (6 décembre)..... »

LES EXAMENS DES GRANDES ÉCOLES DE MORIJA

Hermon, 5 octobre 1883.

C'est mercredi que nous avons mis pied à terre devant la maison des Mabille, qui nous avaient invités, et chez lesquels ma femme n'a pas demeuré depuis des années. Connaissant les liens intimes qui nous unissent à eux, tu ne seras pas étonnée d'apprendre que nous avons beaucoup joui des quelques jours que nous avons passés sous leur toit et dans leur précieuse compagnie......... Je n'assistais aux examens des écoles que comme ami; je suis un des habitués de la fête, tant pour me rendre compte des résultats de l'année scolaire et pour témoigner l'intérêt que je porte à ces établissements, que pour mon propre plaisir et mon édification particulière. Mon plaisir, car la vue de ces jeunes gens me réjouit toujours le cœur et me rajeunit; et mon édification, car je ne reviens jamais chez moi sans éprouver deux impressions bien distinctes : la première, celle de ma grande ignorance et de la nécessité de m'instruire; la deuxième, celle de la beauté de ces écoles et de la puissance qu'elles possèdent pour développer des intelligences jusqu'alors endormies et incultes Tu sais que nous avons trois écoles à Morija : l'ecole théologique, l'école biblique et l'école nor-

male. La dernière est la plus ancienne, la première date de l'arrivée de Krüger au Lessouto, la seconde est une création de M. Mabille, qui en est le génie directeur et le professeur de résistance.

La *classe théologique* compte en ce moment cinq élèves, qui sont munis du diplôme d'instituteur et qui ont été plus ou moins longtemps placés à la tête d'écoles enfantines ou supérieures. Il faut bien se rendre compte de leur caractère et se rappeler dans quelles circonstances ils se trouvent pour continuer leur éducation en vue du ministère pastoral.

Voici Job, maître d'école à Morija, puis directeur de l'école préparatoire. Cette dernière ayant été supprimée depuis 1880, il exerce les fonctions de directeur de l'école biblique, il y donne plusieurs heures de leçons par jour, et c'est après avoir professé lui-même avec un talent de pédagogue remarquable qu'il redevient élève et reçoit les leçons de Krüger. Nathan est chargé de l'école de la station de Morija, à laquelle il est tenu de consacrer au moins quatre heures par jour, ce qui n'est pas une bagatelle. Malgré la fatigue résultant de ces fonctions, il prend un peu de repos et vient s'asseoir à côté de Job sur les bancs de l'école théologique, où les cours d'exégèse et d'histoire universelle doivent pétrir son intelligence et la meubler de connaissances étendues.

David est sous-maître à l'école normale et gémit souvent d'avoir à consacrer tant de temps à ses élèves, alors qu'il lui faudrait des heures pour bien comprendre et bien digérer les leçons qu'il prend dans l'après-midi, avec ses collègues de la théologie.

Matsa vient d'une annexe dépendant de l'Église de Morija. Il est le plus intelligent de la bande, le plus prompt à comprendre et à retenir ce qu'on lui enseigne, mais peut-être moins développé que d'autres au point de vue de la piété. Pendant qu'il s'instruit à Morija, sa femme se charge vaillamment du petit troupeau d'écoliers qu'il a laissé à Tayané; elle en est du reste capable, car c'est Amelia, la perle de

l'école de Thaba-Bossiou, celle que M. Jousse considérait comme sa meilleure élève, et qu'il ne craignait pas, un jour, de comparer aux plus forts élèves-instituteurs de l'école de Morija. Le cinquième est Abimaël, un homme très jeune encore, sur lequel je ne puis donner de renseignements précis et qui me semble moins intéressant que les précédents.

Tu vois dans quelles circonstances difficiles et défavorables se trouvent nos futurs théologiens, de combien peu de temps ils disposent, et à travers combien d'obstacles ils ont à acquérir les connaissances que nous désirons leur inculquer.

Eh bien, ils ont réussi au delà de ce que j'aurais attendu d'eux. Leur esprit se fait peu à peu à l'exégèse, à la théologie pastorale, à l'intelligence de l'histoire ancienne. Ils apprennent à penser, à analyser, à généraliser, autant d'opérations intellectuelles auxquelles le cerveau d'un Mossouto n'est pas accoutumé et qui lui coûtent de véritables luttes. Pour eux, les Pharaons d'Égypte ne sont plus des inconnus, ils parlent des Mèdes et des Perses, ils vous racontent les victoires d'Alexandre le Grand. Après cela, ils exposent le contenu de l'Épître aux Romains et les principales lignes de la théologie de Paul. De là, ils passent à l'algèbre et vous résolvent des équations du premier degré. Et enfin ils déclinent des substantifs grecs, font des thèmes dans cette même langue et traduisent de tête des phrases faciles.

Que tout cela soit encore un gâchis dans leur tête, je suis tenté de le croire et de le dire. J'ai l'impression que la mémoire, chez eux, joue un plus grand rôle que l'intelligence, et qu'il leur manque encore le travail d'assimilation par lequel l'homme revient sur ce qu'il a appris, se l'approprie d'une manière intelligente, en fait sa chose, l'instrument dont il pourra se servir pour atteindre un but donné. Je ne serais pas étonné d'entendre des personnes, bienveillantes du reste, déclarer qu'elles ne voient pas de quelle utilité peuvent être pour nos futurs pasteurs des rudiments de grec

et d'algèbre ou les détails de l'histoire ancienne. Si je devais me confesser ici, je dirais même que, *in petto*, j'ai adressé les mêmes critiques à Krüger et à la méthode qu'il a adoptée pour sa classe théologique. Mais non, il a très probablement raison. Le but des études est autant de rendre l'homme capable de s'instruire que de l'instruire; la vraie instruction est celle qu'il acquiert par lui-même, alors que, lancé dans la vie et dans l'action, il se sert de la méthode qui lui a été enseignée sur les bancs de l'école pour étudier et comprendre ce qui se présente à sa réflexion. N'est-ce pas là notre histoire à nous qui, depuis notre plus grande enfance, avons été travaillés par des instituteurs et des professeurs de tous genres? Nos Bassoutos, que nous voudrions voir aboutir au ministère pastoral, sont à l'école dans l'acception la plus complète du mot. Tout en posant les bases de leur science à venir, ils apprennent comment il faudra élever sur elles l'édifice de leurs connaissances. Tout ce qui peut les développer spirituellement et intellectuellement est bon. Et nous les voyons avec plaisir se frayer un passage à travers des difficultés sans nombre, intérieures et extérieures, animés du seul désir de s'instruire pour pouvoir, à leur tour, instruire leurs frères.

Notre but est d'en faire des pasteurs, nous le disons hautement et avec l'espoir de n'être pas déçus. Mais nous n'avons fixé ni l'époque, ni les conditions dans lesquelles la consécration pourra leur être accordée. Nous vivons au jour le jour, allant toujours dans une direction bien déterminée et comptant sur Dieu pour nous montrer ceux qu'il choisira pour remplir les fonctions de pasteurs indigènes; comptant sur lui aussi pour leur faire comprendre ce que Krüger ne cesse de leur dire: que leurs études actuelles ne leur procureront aucun avantage matériel, n'en feront pas des blancs, mais augmenteront leurs responsabilités et leur donneront le privilège d'être des serviteurs, des serviteurs de Dieu et de leurs frères.

Mais en voilà bien long, allais-je dire, sur la classe théologique. Je n'en ai pas trop parlé, je voudrais lui consacrer plus de temps et essayer d'en montrer toute l'importance. Je voudrais aussi bien dire qu'il ne s'agit pas d'étudiants semblables à ceux de nos facultés de France, ni de savants, ni de chrétiens exempts de faiblesse que l'on citerait comme modèles à quiconque désire se consacrer au service de Dieu. En France, on idéalise si vite tout ce qu'entoure l'auréole de la mission et de l'éloignement, que sans le savoir et sans le vouloir, quand nous racontons ce qui se passe au Lessouto, nous nourrissons l'optimisme dans lequel tant de chrétiens français s'abusent au sujet du Lessouto, et nous entendons dire ensuite : Les Bassoutos vont avoir des pasteurs de leur nationalité; il y a une faculté de théologie au Lessouto; inutile de faire plus de sacrifices pour un pays où l'Évangile a produit des résultats si merveilleux et qui, virtuellement, a passé du paganisme à la foi chrétienne. Erreur! Erreur fatale que je voudrais voir anéantie pour toujours. Vous qui nous suivez de loin et sans pouvoir vous représenter exactement la nature de notre œuvre et ses caractères particuliers, dites-vous simplement ceci : c'est qu'à Morija on essaie de développer une demi-douzaine d'instituteurs, avec l'espérance que Dieu adressera la vocation pour le ministère pastoral à quelques-uns d'entre eux, qu'ils sont encore peu cultivés, qu'ils ont de la peine à apprendre ce que des élèves de quatrième savent depuis longtemps dans nos lycées de France, et qu'il faut entourer ces modestes débuts de sympathies et de prières pour qu'ils aboutissent à des résultats que nous désirions tant, mais dont rien ne garantit le succès.

L'*école biblique*, destinée à fournir des évangélistes, est la plus pittoresque institution que j'aie jamais vue. Raconter l'histoire des quinze élèves qui la composent serait un récit des plus intéressants. Les voilà alignés devant la

table des examinateurs où siègent MM. Davoisin et Cochet que la Conférence a délégués pour ces respectables fonctions. Je compte trois Makouapas, venant de Valdézia, dans le nord du Transvaal, envoyés par les missionnaires vaudois. Viennent ensuite deux Barotsis, amenés par M. Coillard en 1879, et qui se préparent à retourner avec lui dans leur pays natal. Puis six Bapélis, de l'est du Transvaal, venus par je ne sais quels chemins, et dont chacun aurait une histoire intéressante à raconter. Voici deux Bataungs, dont l'un est un des membres de ce troupeau de Ventersbourg, dans l'État-Libre d'Orange, que M. Keck a formés dans des circonstances que personne ne peut oublier. Enfin, c'est pénible à dire, deux Bassoutos du Lessouto, deux seulement, alors que l'école devrait en être pleine. D'où vient cette tiédeur? Pourquoi cette indifférence des Bassoutos à l'égard de leur propre évangélisation? Je n'ose le dire, mais comment ne pas souffrir alors qu'il y a tant de païens que personne n'évangélise et qui restent plongés dans l'ignorance et les superstitions du péché?

Ces élèves sont presque tous des hommes faits, mariés, pères de famille, sauf ces Bapélis qui semblent indifférents à l'idée du mariage et qui, à trente ans, viennent s'asseoir sur les bancs de l'école avec une ignorance complète, radicale, une intelligence inculte et un désir tenace de s'instruire. Il vous arrive à Morija des gens de tout calibre intellectuel. L'école est une nourrice que rien ne décourage et qui trouve moyen de s'accommoder aux capacités les plus diverses. Elle multiplie ses classes, elle fait des catégories à l'infini; elle a des élèves qui, pour de certaines leçons, sont de la première, pour d'autres, de la dernière classe, qui glanent de droite et de gauche tout ce qui leur est accessible et qui finissent par arriver à des résultats surprenants. J'ai vu la semaine dernière de ces braves gens devant lesquels je m'incline avec respect et admiration. Ils ont quitté leur pays, Dieu sait quand, ont gardé les moutons des Boers, déchargé des vais-

seaux, manié le pic au fond des mines de diamants. Un beau jour, ils ont été amenés à la connaissance de l'Évangile, ils ont désiré s'instruire, et les voilà à la porte de M. Mabille demandant à être admis au nombre des quinze élèves. Soyez sûrs que jamais ils ne sont repoussés et qu'il se trouve toujours des professeurs pour leur apprendre l'A B C pendant que d'autres leur expliquent l'histoire biblique et le catéchisme. Voyez les deux Barotsis, le beau Karoumba et Seatjéka, moins intéressant de figure, mais plus intelligent. Quand ils arrivèrent au Lessouto, en 1879, on se demandait ce qu'ils y deviendraient. Je les vois encore, grelottant sous leurs couvertures noires par un mauvais froid d'hiver : Karoumba, un beau grand garçon aux yeux mélancoliques, aux traits et à la démarche distingués ; Seatjéka, l'image de l'abrutissement même, et sur la figure duquel je cherchais en vain un éclair de sentiment et d'intelligence. Aux examens, Karoumba était absent par suite d'une indisposition, mais on me dit qu'il avait fait relativement peu de progrès ; quant à son camarade, je jouis de le voir tout rayonnant de vie et d'entrain, un vrai homme et, qui plus est, un chrétien répondant avec assurance aux questions que nous lui faisions, et désormais possesseur d'une instruction étendue, embrassant les choses de Dieu et une bonne portion des connaissances humaines.

Passons aux deux Bassoutos que je connais de très près et sur lesquels je pourrais dire beaucoup. Gédéon est fils et frère de renégats de la plus belle eau ; seul de sa famille et de son village, il a cru à Dieu et a renoncé au paganisme de ses pères. Quoique d'un certain âge, — il a au moins de vingt-huit à trente ans, — il est allé apprendre à lire avec des fillettes de huit ans, et je le vis un jour entrer dans l'école en tapant des mains en tête de toute la marmaille, avec une simplicité d'enfant qui me toucha. De fil en aiguille, il est arrivé à l'école de Morija, et je ne doute pas qu'il ne devienne un jour un évangéliste capable. Son humilité extraordinaire et sa

vraie piété en sont les gages les plus sûrs. L'autre est une de mes vieilles connaissances, ni plus ni moins que mon ancien factotum Mathlokotsi, appelé Béthuel depuis son baptême. Toute sa famille est païenne. Son père est un polygame et un ivrogne par-dessus le marché. Mathlokotsi réussit cependant à l'école de Litsueneng, poussé par le désir d'apprendre à lire et à écrire. Plus tard, il entra à mon service et resta deux ans dans ma maison, toujours préoccupé de l'idée de s'instruire; je lui reprochais même de lire et d'écrire au lieu d'arroser mes carottes et d'étriller mes chevaux; son zèle ne faisait pas mes affaires, et des domestiques distingués seraient un embarras plutôt qu'un secours si l'on en rencontrait souvent de pareils dans le monde. Quoi qu'il en soit, Mathlokotsi est arrivé à son but, il est entré à l'école biblique, il y a du succès et a même remporté un prix pour son zèle et ses progrès. Un rayon de son triomphe est descendu sur moi pour me consoler de ses négligences passées. Et c'est de tout mon cœur que j'ai joui de le voir en si bonne voie. C'est lui qui me faisait récemment part d'un gros souci qui pèse sur son cœur : « Mon père veut absolument que je quitte l'école pour me marier. Je n'en ai aucune envie. M. Mabille nous explique en ce moment l'Épître aux Hébreux, et je ne puis me décider à renoncer à entendre la fin. » Je connais peu d'étudiants qui, pour l'amour de l'Épître aux Hébreux tout entière, renverraient leur mariage à une époque indéterminée.

Pour en revenir aux examens, ils embrassèrent un champ très vaste. Lectures, écritures, arithmétique et géographie, puis histoire ecclésiastique, exégèse du Nouveau Testament, histoire biblique, travaux écrits, examens oraux. Je ne saurais assez dire combien j'ai été frappé des réponses qui nous ont été données et qui prouvent que ces hommes connaissent la Bible sur le bout des doigts, au point de nous dire le chapitre et le verset des textes que nous leur demandions d'expliquer. Étant donnés les matériaux dont disposent

M. Mabille et ses aides, et prenant en considération ce qu'étaient les élèves à leur arrivée, je reste confondu des progrès qu'ils ont faits, et j'admire maîtres et élèves pour avoir gagné tant de terrain en si peu de temps. L'explication de ce phénomène n'est cependant pas difficile à trouver : il règne dans cette école un véritable esprit religieux qui pénètre tout et donne à tout un caractère sérieux et fini. C'est à lui qu'il faut attribuer le réveil et le développement de ces individualités et la facilité avec laquelle elles ont saisi des enseignements qu'en toute autre circonstance elles n'auraient pas même pu effleurer. En voyant ces bonnes et honnêtes figures si naturelles, si éveillées, je me dis que j'avais devant les yeux une preuve vivante de la puissance de l'Esprit de Dieu ; que, dans cette classe biblique, se trouvaient sans doute des hommes que Dieu avait mis à part pour évangéliser beaucoup de païens, et que c'était lui qui faisait leur éducation pour les préparer à leur activité future.

Un jour, ils se disperseront pour aller aux quatre coins des cieux ; mais où ils seront, ils feront leur devoir, et par eux l'école biblique aura contribué à l'évangélisation de plusieurs tribus répandues sur tout le sud de l'Afrique, et qui, jusqu'à présent, n'ont reçu que peu ou point de cette lumière dont nous vivons et qui nous vient d'en haut.

Parlerai-je maintenant de *l'école normale?* Je le devrais ; je le ferais si j'en avais le temps. Elle est la plus connue, elle n'a plus à être décrite ou recommandée. J'y remarque cependant la classe de ceux qu'on appelle « les poussins de mademoiselle Miriam Cochet », parce que c'est elle qui s'est chargée de leur éducation. Ce sont des fils de chefs, en tête desquels est le fils aîné de Lérotholi, par conséquent celui qui un jour serait le chef des Bassoutos, s'il devait encore y avoir un chef, un roi de toute la tribu.

Ces gamins sont arrivés à Morija il y a un an ; leurs débuts ont été racontés dans le *Journal des Missions* par Krüger, si

je ne me trompe. Eh bien, ces petits sauvages, qui jusqu'alors avaient poussé comme de la mauvaise herbe, sans loi, sans éducation, sans même l'ombre d'une instruction quelconque, je les ai entendus lire couramment leur livre sessouto, parcourir la carte géographique en tous sens, sans s'y égarer; j'ai vu leurs additions, voire même leurs petites divisions; j'ai tenu en main leurs cahiers d'écriture, qui montraient que leurs doigts avaient su se plier aux exigences de la calligraphie, et, qui mieux est, je les ai entendus raconter l'histoire biblique depuis Adam jusqu'à Jésus avec plus d'assurance et de justesse que ne le feraient bien des élèves de nos écoles de France. Tout cela en un an. Honneur à ces braves garçons, pour lesquels le dressage a été pénible, et qui, plus d'une fois, ont soupiré après la liberté d'autrefois avec laquelle contrastaient si douloureusement les règlements de l'école, les leçons et les mystères de la lecture. Honneur aussi à ceux qui ont réussi à gagner les cœurs de ces petits sauvages, à les apprivoiser et à leur faire aimer l'étude au point de leur apprendre en un an ce que d'autres n'apprennent pas en trois. Quels beaux résultats pour l'avenir de la tribu, si ces futurs chefs pouvaient résolument rompre avec les folies de leurs pères et rester honnêtes, droits, guidés par autre chose que leur égoïsme et leurs passions. Mais le paganisme est là, guettant sa proie; il espère qu'un jour il prendra sa revanche et ressaisira ses victimes, comme il l'a fait pour tous les jeunes chefs qui ont été pendant quelque temps sous l'influence de la civilisation et du christianisme... HERMANN DIETERLEN.

NOUVELLES DES MISSIONNAIRES

L'abondance des matières nous oblige, une fois de plus, à ajourner à un autre numéro les extraits de la correspondance de nos missionnaires. Espérons qu'en février nous

pourrons donner un tableau un peu complet de leur activité ces derniers temps. Disons seulement que, sauf une exception, tous se portent bien et poursuivent le cours de leurs travaux.

Les vacances qui ont suivi les examens des grandes écoles de Morija ont permis à nos amis de cet endroit de faire des visites à d'autres stations où leur présence a été désirée pour diverses raisons. MM. Mabille et Krüger ont pu se rendre à Léribé pour conférer une fois encore avec M. Coillard. M. le Dr Casalis a fait une visite dans les stations du bas Lessouto et a pu inspecter l'école industrielle de M. Preen. L'examen a donné beaucoup de satisfaction. M. H. Dyke, qui assistait le Dr Casalis dans ses fonctions d'examinateur, a ensuite entrepris, avec M. I. Cochet, le voyage de Paballong pour régler la question du relèvement de la station de Matatiélé, toujours en suspens. Nous rendrons compte des démarches faites à ce sujet. Disons seulement qu'elles semblent devoir aboutir.

M. Ellenberger, épuisé par les fatigues et les contrariétés que lui a données la construction de sa nouvelle maison, a dû prendre quelques jours de congé. Il en a profité pour aller, lui aussi, serrer la main à M. Coillard.

Le grand souci de nos missionnaires, actuellement, leur vient de la suppression momentanée des subventions que le gouvernement faisait aux écoles, grandes et petites, du Lessouto. Cette suppression provient de l'*intérim* qui s'est fait dans l'administration du pays, par suite du transfert du protectorat de la Colonie à la métropole. Nous comptons bien que cette situation fâcheuse prendra fin, une fois le nouvel ordre de choses installé ; elle n'en crée pas moins une situation très pénible à nos missionnaires, qui vont être obligés de mettre leurs instituteurs à une solde très réduite. Les grandes écoles normale et industrielle, qui vivaient presque entièrement des subventions gouvernementales, auront aussi une période très pénible à traverser.

Disons, d'autre part, que, contrairement à leur attente, quelques-uns de nos missionnaires ont reçu les indemnités qu'ils avaient réclamées pour les chapelles et autres constructions que la guerre avait détruites. M. Dieterlen, pour sa part, a obtenu £ 225.

Le seul missionnaire dont nous n'ayons pas de bonnes nouvelles, est M. H. Krüger. Il a pris froid il y a longtemps déjà, au cours d'un voyage dans le bas Lessouto. Le printemps et l'été n'ayant rien modifié à son état, qui est allé au contraire en empirant, M. Krüger a dû, sur le conseil du Dr Casalis, anticiper sur un congé que lui avait donné le Comité pour affaires de famille, et s'embarquer pour l'Europe. Il doit être en mer à l'heure qu'il est. Il débarquera à Lisbonne et passera la fin de l'hiver en Espagne. Son état, sans être grave, exige de sérieux ménagements. Nous le recommandons aux prières de nos amis.



M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Léribé, le 24 octobre 1883.

Bien chers amis de notre œuvre,

J'ai longtemps espéré, mais espéré en vain, de trouver un moment de loisir pour écrire à tête reposée... Je ne voudrais pourtant pas que la poste qui clôt dans une heure partît sans quelques lignes pour vous. Je dois à l'affection dont vous nous avez entourés, et à l'intérêt que vous portez à notre œuvre de vous communiquer moi-même les plans que nous avons faits. Nous avons, je crois, pour ces plans, l'approbation du Seigneur et celle de la plupart de nos frères.

Notre réunion d'adieux avec les représentants des Églises du Lessouto est fixée au 25 novembre, et notre départ définitif au 5 décembre. Nous sommes déjà au milieu de nos emballages comme si nous nous préparions à prendre le train pour le Zambèze! Ce n'est pas le « rapide » encore

moins « l'éclair » qui nous emportera dans ces régions lointaines, mais nos serviteurs bucoliques qui sont le symbole de la *patience*. C'est ici pour nous un temps de fatigue et d'anxiété. Il faut trier ce qu'on laisse, ce qu'on prend, prévoir les besoins futurs, non seulement les siens propres, mais ceux de chaque membre de la caravane. Aussi tous les jours demandons-nous à Dieu toute la sagesse dont nous avons besoin.

Les membres de notre troupeau sont tristes à la perspective de notre prochaine séparation. Nous ne le sommes pas moins. Mais l'arrivée de M. et madame Weitzeicker consolera nos gens, et quant à nous, Celui qui nous appelle et nous envoie nous soutiendra et nous fortifiera. Nous avons maintenant les quatre wagons qu'il nous faut, et nous attendons encore que des amis nous procurent l'attelage qui traînera le chariot du bateau.

Le temps est donc venu pour nous de mettre courageusement la main à l'œuvre ; mais il est venu aussi de faire un sérieux appel à tous nos amis et aux Églises dont nous sommes les mandataires. Quand nous étions en France, la mission au Zambèze était populaire ; nous en parlions dans vos chaumières comme dans vos salons, dans les réunions religieuses et devant le « grand public », comme disaient les affiches. Nous avons fait du bruit, beaucoup de bruit, hélas ! Toujours est-il que vous étiez avec nous, vous nous avez encouragés et poussés en avant. Nous avons cru que vous étiez avec nous et nous avons compté sur vous. Aujourd'hui le moment de l'action est arrivé ; avant de nous lancer, nous jetons un regard en arrière, nous cherchons le corps de l'armée, ceux qui nous suivent ou nous soutiennent. On dirait qu'il s'est fait un vide entre nous, et nos cœurs ont frémi.

Frères bien aimés, où que vous soyez, en France, en Angleterre, en Écosse, en Italie, en Suisse, en Belgique et en Hollande, dans les grands centres ou dans les villages isolés,

pauvres et riches, nous faisons appel à votre affection pour l'œuvre des missions, à votre amour pour le Sauveur, et nous vous en conjurons, soutenez-nous, priez pour nous, travaillez et donnez joyeusement. Dieu fera le reste. Adieu.

Votre affectionné en Christ,

F. COILLARD (1).

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

UN JOUR DE NOËL DANS L'UGANDA

Rubaga est la capitale d'un vaste empire de deux à trois millions d'habitants situé sur les rives de l'immense lac Nyanza au midi de l'Equateur, et dont le monarque fantasque et cruel avait fait surgir, après la visite de Stanley, de grandes espérances au point de vue missionnaire.

A la fête de Noël de l'année 1880, il avait fait faire de bruyantes démonstrations et des décharges de mousqueterie afin d'honorer le nom de Jésus; l'année dernière, la fête se célébra sans le roi et d'une façon moins guerrière.

Les ouvriers wangwana furent, ce jour-là, réveillés plus tôt que d'habitude, quoique la petite cloche ne retentît pas à 7 heures comme les autres matins. Cette fois, M. Mackay ne surveillera pas, avec sa sévérité mêlée de paternelle bienveillance, la troupe encore maladroite de ses jeunes apprentis. Demain on retournera au travail; il faudra de nouveau pétrir l'argile, tamiser le sable, préparer la charpente sous l'œil vigilant du missionnaire. Le soi-disant forgeron ne brû-

(1) A partir de maintenant, l'adresse permanente de MM. Coillard et Jeanmairet est : *Mangwato*, via Zeerust, Transvaal, South Africa, voie d'Angleterre.

lera pas une trop forte charge de charbon sans que le maître accoure aussitôt pour l'empêcher de surchauffer le fer.

Mais aujourd'hui l'atelier est au repos, car, disent les Wangwana, c'est un grand jour de fête pour les « *Bazungu* » (les blancs).

Enfin, M. Mackay arrive pour saluer son monde. Il est suivi d'un jeune garçon qui porte sur un de ses bras une pièce de calicot du plus solide tissu, et sur l'autre des colliers de « *cauries* (1) ». Le missionnaire veut que chaque invité puisse ajouter au festin qu'il leur prépare quelque plaisir de son choix. Ils se montrent donc tous fort satisfaits, ce qui ne leur arrive pas souvent.

L'auditoire se forme et s'assied en cercle autour du prédicateur de Noël, qui ne pourra guère prêcher un sermon bien chrétien, car les auditeurs sont tous mahométans et encore ne savent-ils qu'une chose de l'islam, c'est qu'il faut jurer par le nom d'*Allah*; il se bornera donc à une explication tout élémentaire de la fête et les exhortera à abandonner leur vie presque bestiale, et à songer à l'éternité et au jugement à venir. Le sermon aura-t-il fait quelque impression sur ces hommes venus de la côte avec le missionnaire ? On devrait le croire; mais ils se montrent plus durs et insensibles que les sujets de Mtésa.

Les essais qu'a tentés auprès d'eux M. O Flaherty, collègue de Mackay, n'ont guère abouti. Il les a régalés de temps en temps d'une tasse de café ou d'un verre de bière, leur a montré des images, fait jouer devant eux une pendule à musique, etc., et a fini par en décider quelques-uns à apprendre à lire, mais ce petit succès n'a été obtenu qu'après une précédente fête de Noël. « *Que ne donnerais-je pas* », écrivait à cette époque Mackay, dans son journal, « *pour voir venir à*

(1) Les naturels de ce pays se servent des « *cauries* », — petits coquillages, — comme de monnaie, et le calicot leur sert aussi à acheter divers articles.

moi ne fût-ce qu'un de ces Wangwana pour me demander de lui parler du Christ fait homme pour nous sauver ! »

Les élèves baganda, c'est-à-dire indigènes de l'Uganda, eurent aussi leurs cadeaux de Noël, et même les vieilles femmes employées à sarcler et à bêcher, travail que personne d'autre qu'elles ne veut faire dans le pays, ne furent pas oubliées.

Vint ensuite le joyeux repas de Noël, le « *Merry Christmas* », qui ne manque jamais là où il y a des Anglais. Mackay avait acheté pour la circonstance une immense marmite de terre, des provisions de bière et de bananes.

Les jeunes nègres devenus cuisiniers faisaient disparaître avec une désolante rapidité les précieux fagots de bois; le missionnaire essaya à son tour de ses talents culinaires et produisit finalement un mets moitié mastic et moitié plum-pudding, qui fit malgré tout belle figure.

A l'heure du dîner une foule attendait l'événement. Des nattes étendues à terre servirent de bancs et de belles lignes vertes de feuilles de bananier tinrent lieu de nappes et d'assiettes. On fit passer des corbeilles contenant du « *méré* » écrasé (probablement des boulettes de maïs) et de petits morceaux de viande, le tout fort salé. La prière fut prononcée dans la langue du pays, après quoi tout le monde se rassasia à souhait. A la fin parut le *pudding !* Chacun ne put en avoir qu'un petit morceau, tout juste assez pour en goûter. Mais ce mets, arrosé d'eau-de-vie enflammée, parut à tous le pain des dieux, en sorte que le pudding suffit malgré sa petitesse et que tout le monde s'en alla content.

O Flaherty avait profité de l'occasion pour réunir, pendant l'après-midi de ce jour, les élèves les plus avancés et pour leur enseigner tout ce qu'il put sur la naissance de Jésus-Christ.

Parmi les jeunes gens qui suivaient les instructions données dans l'enclos missionnaire de Rubaga, se trouvait l'esclave de Mongobya, homme marquant de la contrée ;

ce pauvre garçon était boiteux ; il se nommait Durumila et se distingua d'emblée non seulement par son assiduité à l'étude, mais aussi par son avidité à connaître les vérités du salut. Un jour Durumila manque à l'appel. On apprend qu'il est malade, et que Mongobya, son maître, craignant l'épidémie qui sévit périodiquement dans le pays, l'a renvoyé à une grande distance pour mourir.....

Quelque temps après, tandis que O Flaherty se trouvait dans la cour de la maison royale, un jeune garçon entra et lui remit mystérieusement un petit paquet enveloppé d'un morceau d'étoffe ; le missionnaire le déplia et vit avec étonnement qu'il contenait l'Evangile selon saint Marc traduit en suahéli : c'était le dernier legs de Durumila.

Le messager raconta alors une touchante histoire : J'étais naguère encore, dit-il, un sectateur zélé du « *Lubare* » ou de l'esprit du lac. *Mais à présent j'ai renoncé à cette superstition*, et les yeux étincelants de joie il montra son cou et ajouta : *Vois-tu, je n'ai plus aucun insigne de sorcellerie !* Il avait assisté Durumila sur son lit de mort et racontait que, dans son humide hutte de gazon, le pauvre malade n'avait cessé de se nourrir de la parole de Dieu. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il empaqueta le petit livre qui avait été toute sa consolation dans la souffrance et le remit à son ami, le chargeant de le rapporter au missionnaire. Ensuite il le pria d'aller chercher de l'eau à l'étang voisin, et de lui en rapporter un vase plein. Quand il fut de retour, le mourant lui dit : « Maintenant tu prendras cette eau et tu m'en « répandras un peu sur la tête, et tu diras : *Au nom du Père « et du Fils et du Saint-Esprit.* » Etrange baptême et cependant qui douterait que Dieu, qui regarde au cœur, n'ait accepté cet acte de foi et approuvé ce baptême administré par un pauvre garçon païen, fils d'un prêtre païen, à un nègre mourant !

Ainsi mourut Durumila, le premier Baganda qui crut au Seigneur Jésus-Christ. Cet événement semble avoir fait

une profonde impression sur le jeune homme qui l'assista, qui veut aussi, dit-il, devenir un disciple du Christ.

Le missionnaire O Flaherty écrit ce qui suit :

« Un jeune homme vint me voir ayant des écrouelles aux jambes. Il amenait deux jeunes garçons et une petite fille, celle-ci souffrait des yeux. Cet homme sait à présent lire la langue kisuaéli et traduit facilement dans sa langue maternelle ce qu'il lit. Ce qui nous réjouit surtout, c'est qu'il désire devenir un disciple bien instruit de Jésus-Christ et qu'il veut se faire baptiser. Il a renoncé à son orgueil et s'est mis à bêcher à nos côtés dans nos plantations avec ses deux garçons. tout en se prêtant à tous les travaux de la campagne.

Un chef lui déclara que s'il restait avec nous on le tuerait. D'autres encore le menacèrent. Il en fut extrêmement troublé et voulait partir. Nous lui représentâmes qu'il en était le maître, mais que le Seigneur Jésus éprouvait tous ses serviteurs fidèles et les faisait passer par des dangers et des difficultés pour les rendre encore plus fidèles à son service. Il renonça alors à nous quitter et dit : « *S'ils me prennent* « *et me font du mal, je ne peux les en empêcher. Mais si je* « *m'en retournais chez moi, je ne suivrais plus les instructions* « *et mes garçons n'apprendraient que du mal.* » Plusieurs chefs secondaires sont venus à moi de trois et même de cinq lieues. Ils ont appris à lire couramment et demandent le baptême.

Il y a trois mois un jeune chef, *Mutongoli*, vint demander à être instruit dans la connaissance de Dieu, de Jésus et du chemin du salut. Il avait assisté à un entretien animé que nous avions eu avec le roi et quelques Arabes, et auquel des centaines d'auditeurs avaient été présents. Je lui enseignai à lire, à réciter Notre Père, le *Credo* et des portions de la Bible. Je le visitai quelquefois et l'une de mes visites restera gravée dans mon souvenir.

Il était entouré de ses femmes et leur enseignait ce qu'il

savait. Il montrait l'alphabet à l'une, faisait épeler une autre, répétait le Notre Père à une troisième, etc. Lorsque je leur eus fait une explication, le Mandwa (sorcier) du chef qui m'avait fixé attentivement pendant tout le temps, s'avança et se jeta à genoux devant moi disant : « *Je veux rejeter toute cette sorcellerie du Lübare. Je ne veux plus jamais le servir. Il est un menteur et un trompeur. Je veux suivre Jésus et apprendre ses voies.* » En disant cela il coupa ses amulettes et les jeta au feu. Tous les assistants en furent étonnés. Le soir de Noël, j'eus une longue visite de Mutongoli. Il exprima le désir de suivre Jésus-Christ au prix de n'importe quels sacrifices. Le soir même il reçut l'ordre d'un de ses supérieurs de quitter le pays et d'aller gouverner le district de Budda. Cette nouvelle nous affligea tous deux. Je cherchai à le fortifier dans la foi et l'amour de Jésus. Il me demanda un souvenir. Je lui offris 500 cauries et une tunique. Il refusa à mon grand étonnement, car je n'avais jamais encore vu un noir refuser un cadeau. Il n'accepta que quelques graines de café (pour les planter ?). Il nous envoya un mouton gras pour la fête. Sa femme, le ci-devant prêtre (sorcier) et quelques autres femmes restèrent encore un jour pour assister à la fête de Noël. Ils nous apportèrent beaucoup de bananes cuites et repartirent pleins de joie. Cela me fait beaucoup de peine qu'ils aient quitté le voisinage ; mais ils ont la parole de Dieu et Lui-même continuera à les instruire par le Saint-Esprit. Mutongoli me dit en me quittant quelque chose que je ne savais pas encore, c'est que mon entretien avec le roi et les Arabes avait préparé plusieurs âmes à recevoir l'Évangile.

« Deux mois après Mutongoli nous envoya une vache belle et grasse et une grande provision de beurre que le ci-devant sorcier nous apportait. Leur installation actuelle est à plusieurs journées de chemin de notre demeure. Le jeune chef nous faisait demander un livre de prière. Le ci-devant sorcier rencontra ici un confrère qui demandait des médecines.

Ce malheureux était couvert d'amulettes au sujet desquelles Mackay lui parla. Il y en avait une contre la foudre, une autre contre la morsure des serpents, etc. Mais il y en avait une plus précieuse que toutes les autres et qu'il portait sur la tête. Ce ne fut qu'à force de persuasion qu'il consentit à la laisser examiner, disant qu'il fallait se garder de l'approcher de sa tête de peur d'encourir le plus sévère châtiment de Lubare. Mais Mackay prit l'amulette, la plaça sur sa tête et se mit à parler à l'assistance sur l'absurdité de cette superstition. Le sorcier lui-même écouta attentivement. Alors le sorcier converti raconta comment il avait brûlé ses amulettes et jeté ses habits de sorcier dans le fleuve, et il déclara hautement sa foi en Jésus-Christ, que « *Katonda* », Dieu avait établi grand sacrificateur. Son discours émut beaucoup les assistants et plusieurs louèrent Dieu. »

VARIÉTÉS

UN NOUVEAU LIVRE DE M. CASALIS

M. E. Casalis, directeur honoraire de la Maison des missions, vient de faire à nos Églises le plus charmant cadeau de nouvel an qui pût leur être souhaité, en leur racontant ses *Souvenirs* (1). Destiné, dans la pensée de l'auteur, à la jeunesse, ce récit intéressera notre public tout entier, sans distinction d'âge et de condition. Ecrit avec le talent dont les lecteurs du *Journal des Missions* ont pu juger tant de fois, composé avec cet art si français et si rare qui sait choisir entre les faits et traiter, sans rompre le fil de la narration, les sujets à mesure qu'ils se présentent, ce livre se lit tout d'un trait et laisse l'esprit rempli de fraîches et salutaires

(1) *Mes Souvenirs*, par Eugène Casalis, librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, 3 fr. 50.

impressions. C'est d'abord la vie religieuse des protestants du Béarn qui revit sous nos yeux avec son charme antique et vénérable. Nous tournons la page; la scène a changé, nous sommes en plein dans le réveil de 1830 qui nous apparaît dans une de ses plus belles figures, M. Pyt. Nous voici à Paris, à la Maison des missions du boulevard Montparnasse. Puis c'est le voyage, avec ses incidents touchants et comiques, et, avec l'arrivée au Cap, une existence nouvelle dans un monde inconnu. Nous assistons en quelque sorte à l'aurore de notre mission africaine, avec tout ce qui s'attache de grâce, de mystère, de poésie et d'espérance à cette heure unique des commencements. Nous défions qui que ce soit, jeune ou vieux, de lire sans un intérêt qui va souvent jusqu'à l'entraînement, le récit du voyage de M. Casalis et de ses compagnons à travers le désert et leur arrivée au pays des Bassoutos. Telle page provoque le sourire, témoin certaine rencontre aux environs de Grâaff-Reynet, contée de main de maître; telle autre, la première entrevue avec Moshesh, par exemple, est marquée au coin d'une véritable grandeur. Tel qu'il est, ce livre va prendre son rang parmi les trop rares classiques de notre protestantisme contemporain, et ce qui nous réjouit, c'est de penser qu'avec lui notre mission va trouver place dans bien des cœurs et à bien des foyers où elle n'était encore que peu connue. Nous n'insistons pas; tous nos amis voudront se procurer ce livre, et s'ils arrivent trop tard pour la première édition qui s'enlève rapidement, ils tiendront à s'assurer d'avance un exemplaire de la seconde, déjà en préparation.

A. B.

Dernière heure. Au moment de paraître, nous apprenons que M. Viénot est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nous nous réjouissons de cette distinction, et pour M. Viénot, et pour la mission taïtienne, qui sera la première à en bénéficier.

Le Gérant : Alfred Boegner.

10301. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

RÉUNION DU 11 JANVIER 1884 A L'ORATOIRE

Une assemblée nombreuse, réunie à l'Oratoire le vendredi soir 11 janvier, a entendu M. Boegner rendre compte de l'état actuel de notre œuvre au Lessouto, d'après les observations qu'il a faites au cours de son voyage. M. Dhombres présidait la séance. La collecte, faite à l'issue du service, a produit 600 fr. 25.



LESSOUTO

LA POLITIQUE. LES ALLOCATIONS SCOLAIRES

Les dernières lettres que nous ayons reçues du Lessouto portent la date du 2 décembre. Elles sont antérieures, par conséquent, à la décision prise par le gouvernement anglais de reprendre les Bassoutos sous sa tutelle. M. Mabille nous raconte les faits qui ont précédé et peut-être préparé cette décision. Le 29 novembre a eu lieu un grand *pitso*, où, séance tenante, trente-cinq chefs ont signé un papier portant qu'ils acceptaient sans réserve les propositions de la Reine, et affirmant 1° leur décision de rester ses sujets; 2° leur intention de payer l'impôt de dix schellings; 3° leur obéissance aux lois

qui seront proclamées par le gouverneur ou Haut-Commissaire et par ses délégués. La seule difficulté, comme précédemment, venait du refus de Massoupa et de Ramanella, son allié, d'accepter ces conditions : le capitaine Blyth, magistrat supérieur, insistant sur l'unanimité requise par le gouvernement anglais, le chef Letsié demandant au contraire que la tribu tout entière ne fût pas frappée pour l'opposition d'une minorité.

L'État-Libre vient de prendre une mesure qui facilitera le rétablissement de l'ordre, et que MM. Scanlen et Sauer réclamaient depuis longtemps. On sait qu'un très grand nombre de Bassoutos se rendent dans ce pays pour y gagner leur vie, ou le traversent pour aller aux champs de Diamants ou dans la colonie du Cap. Jusqu'à présent, l'entrée de l'Etat-Libre leur était accordée sur le vu d'un passeport fourni indifféremment par les chefs ou les magistrats. Cet arrangement laissait aux chefs une autonomie dont il était facile d'abuser, comme le fait par exemple Massoupa. Depuis le 1er décembre les seuls passeports valables sont ceux signés par les magistrats, et ceux-ci n'en délivrent qu'aux Bassoutos qui ont payé l'impôt. Cette mesure va mettre Massoupa et ses alliés dans un grand embarras, et contribuera peut-être plus que tout le reste à le faire fléchir.

Sur les demandes réitérées des missionnaires, le gouvernement du Cap a consenti à payer des allocations scolaires encore pour deux trimestres, c'est-à-dire jusqu'à la fin de décembre. On peut juger de la gravité de la situation par ce fait que, pour Morija seul, la suppression de ces subventions entraînait une perte de 5,500 francs (non compris l'école normale, qui a un budget séparé). Dans cette situation, nos frères ont dû envisager sérieusement les devoirs nouveaux qui s'imposaient aux chrétiens ; on a décidé d'opérer, sur les traitements des instituteurs, des réductions considérables, et il a été résolu que l'Église devait encore élever le taux de ses sacrifices. Pour le moment, la crise est passée ; en prolon-

geant de six mois ses paiements, le gouvernement du Cap a donné un peu de répit à nos missionnaires; mais tout en espérant que le nouveau régime ne se montrera pas moins libéral envers les écoles que le précédent, il importe de ne pas oublier que, d'un moment à l'autre, nos missionnaires et leurs Églises peuvent se trouver dans de grands embarras.



LA SÉCHERESSE AU LESSOUTO

« Au Lessouto, écrit M. L. Duvoisin le 18 novembre, l'été a débuté par une grande sécheresse. Dans l'Etat-Libre, elle est terrible. Les Boers ne savent plus où faire paître leur bétail, et la moisson est perdue ou compromise. Il en serait de même à Bérée, n'était un terrible orage que nous avons eu il y a trois semaines, et dans lequel la foudre a frappé la maison de Filémone. Une de ses filles, couchée dans la première pièce, a vu un globe de feu à ses pieds, et naturellement elle s'est crue morte; mais, sauf quelques égratignures dans le mur, ni la maison, ni aucun de ses nombreux habitants n'a eu le moindre mal. En revanche, des torrents d'eau, mais qui ont plutôt bouleversé le sol qu'ils ne l'ont arrosé profondément, en sorte que l'herbe qui avait recommencé à pousser change déjà de couleur et craque sous les pieds.

« Après avoir essayé inutilement de toutes les cérémonies requises pour avoir de la pluie, les chefs se tournent vers les missionnaires. Il doit y avoir eu aujourd'hui, à cet effet, une réunion colossale sur la montagne de Thaba-Bossiou, et ici, un assez grand nombre de païens sont venus dans le même but. Ç'a été une occasion d'attaquer les superstitions païennes, et par opposition aux puissances mystérieuses qu'on cherche à se concilier par toute espèce de pratiques occultes ou absurdes, de leur présenter le Dieu vivant et

vrai, qui écoute les prières, mais requiert de ceux qui s'approchent de lui des cœurs sincères et repentants. »

Le Dr Casalis dit de son côté : « La main du Seigneur ne s'est pas encore levée de dessus certains districts du Lessouto et de l'État-Libre. La sécheresse est épouvantable. Vous vous rappelez ce qu'était Béthanie, Bloemfontein et Thaba-Ntsu au mois de mai. Nos chevaux n'y ont vécu qu'à force de fourrage. Que doit-ce être maintenant? Pas une seule bonne ondée n'y est tombée depuis. Les moutons des Boers meurent par milliers et le gros bétail est décimé. Ici, à Morija, nous avons été très favorisés; de fréquents orages ont passé et se sont déchargés de leur surplus; mais le pays est néanmoins si desséché que toute la population de Morija doit venir se désaltérer à notre fontaine. Voilà bien l'Afrique, le pays des extrêmes; aujourd'hui nous sommes en train de nous dessécher à fond; demain, nous risquerons de pourrir par trop d'humidité. »



ENCORE UNE ÉPREUVE POUR LE LESSOUTO

Nous apprenons, par les journaux du Cap et par des lettres privées, que plusieurs cas de petite vérole ont été signalés au Lessouto. Une quarantaine très stricte a été établie par les autorités de l'État-Libre, sur toute la frontière. Nous n'avons pas besoin de recommander à nos amis de se souvenir, dans leurs prières, de cette nouvelle épreuve qui menace notre mission.



« EN DANGER SUR LA MER »

Tempête essuyée par M. et Madame Weitzecker.

M. Weitzecker nous raconte en ces termes la suite de son voyage :

Queenstown, le 8 décembre 1883.

Bien cher Monsieur,

Nous voici enfin en bon chemin pour le Lessouto ! C'est fini avec la mer, fini avec les chemins de fer, et lundi matin, s'il plaît à Dieu, nous ferons connaissance avec le *cart* africain, en attendant que nous fassions de même avec le wagon à bœufs.

La dernière partie de notre voyage sur mer a été la plus mauvaise, quoique nous fussions partis par un temps magnifique. Le *Melrose* se balançant avec beaucoup trop d'entrain à mon goût et les inconvénients du golfe de Gascogne se sont retrouvés, mais cela était peu de chose. Tout marchait si bien que le capitaine disait qu'on devait avoir beaucoup prié pour nous, pour que nous fussions favorisés par une si belle traversée, lorsque, dans la nuit de mardi à mercredi, le temps commença à changer. Nous arrivâmes à Port-Alfred par une mer plutôt grosse et, pendant que nous étions à l'ancre, elle ne fit que devenir de plus en plus mauvaise. Nous nous mîmes néanmoins en route vers midi pour East-London, mais à peine arrivés au large, le capitaine vit qu'il n'y aurait pas moyen de lutter contre la violence des eaux, et il fit arrêter la machine à vapeur et carguer les voiles, moins les plus petites, qu'il fit tendre dans la direction de l'axe du navire, puis il abandonna celui-ci aux éléments et à « la Providence ». Notre steamer prit alors une marche *sui generis* que le capitaine compara plus tard à celle d'un vieux crabe; chaque vague le faisait avancer par le flanc avec force roulis et à grands soubresauts; lorsque le navire offrait plus de

résistance, la vague, comme impatientée, passait par-dessus, balayant le pont, paraissant vouloir nous ensevelir, et quelquefois écraser le navire lui-même. Et ce jeu a duré *dix-huit* heures, pour finir avant-hier matin, jeudi, par un cyclone qui, heureusement, n'a fait qu'effleurer notre vaisseau pour aller se perdre au loin. C'était comme une dizaine de trains de chemin de fer passant tous ensemble à grande vitesse avec un tourbillon de pluie torrentielle. Si ce génie aérien, au lieu de nous toucher seulement du pan de son manteau dans sa course furibonde, avait réussi à nous envelopper, il est bien probable que notre mission eût fini avant d'avoir commencé. Je vous laisse à penser quelle nuit a été pour nous celle de mercredi à jeudi. Nous ne nous sommes pas déshabillés, je ne dirai pas que nous sommes restés debout, car cela était impossible; c'est à peine si nous pouvions tenir dans nos couchettes, telle était la violence du roulis. Nous étions là, nous sentant entourés par les flots et fouettés par les vents, mais aussi nous sentant enveloppés de la présence du Maître des vents et des flots et lui demandant de nous délivrer s'il le trouvait bon. Il l'a fait et je ne vous demande pas même de l'en remercier avec nous, car je suis certain que vous le ferez.

Nous avons débarqué à East-London, jeudi vers quatre heures de l'après-midi, et nous sommes repartis pour Queenstown hier matin vers sept heures. Pour ne pas perdre de temps, nous avons laissé à M. Coutts le soin de surveiller le débarquement et la visite de notre gros bagage. Nous avons été accueillis ici par M. Philip, je n'ai pas besoin de vous dire comment. Que la fraternité chrétienne est pourtant une belle et bonne chose!

Les instructions de M. Mabille pour les arrangements du reste de notre voyage sont arrivées ce matin même. Vous voyez que la coïncidence a été parfaite et que nous nous sommes rencontrés comme des trains en gare. Nous partirons D. V. lundi matin en cart, pour Aliwal-North, où

nous devons rencontrer le docteur Casalis, qui y conduit MM. Krüger et Gautier (1). Ceux-ci viendront à Queenstown par le retour de notre cart, et nous prendrons leur place dans celui du docteur Casalis, retournant à Morija. M. Mabille nous invite à nous reposer deux ou trois jours, mais si ce n'est pas vraiment nécessaire, nous ne nous y arrêterons qu'un jour, afin d'arriver le plus tôt possible à Léribé, où M. Coillard nous attend. Que le Seigneur continue à nous être favorable comme il l'a été jusqu'ici, et tout ira bien et finira bien.

Veuillez recevoir en famille nos salutations les plus affectueuses et me croire

Votre tout dévoué,

J. WEITZECKER.



ARRIVÉES ET DÉPARTS.

Une lettre de M. Dieterlen, datée du 16 décembre, nous apprend l'heureuse arrivée de nos amis Weitzecker, et nous fait part de toute la joie que l'arrivée de ces nouvelles recrues apporte à nos missionnaires.

M. Krüger, à la même date, nous informe qu'il a quitté Morija, qu'il est à Hermon, et qu'il va partir pour la Colonie. Il devait s'embarquer au Cap le 2 janvier, et nous supposons qu'à l'heure qu'il est (17 janvier) il est en vue de l'Europe. Il doit débarquer à Lisbonne et passer le reste de l'hiver en Espagne, chez des amis (2).

(1) Le départ de MM. Gautier et Krüger ayant été retardé, la coïncidence projetée n'a pu se produire et les arrangements ont été quelque peu modifiés. (*Réd.*)

(2) A la dernière heure, nous apprenons que M. Krüger a débarqué, le 18 janvier, à minuit, à Lisbonne, dans un état de santé beaucoup meilleur qu'à son départ de Morija. (*Réd.*)

NOUVELLES RÉTROSPECTIVES DE LA STATION DE LÉRIBÉ

M. Coillard nous écrit le 3 septembre :

« J'ai reçu de bonnes lettres de Hollande m'annonçant que, dès qu'on me saura en route pour le Zambèze, l'intérêt prendra corps et s'organisera.

« J'ai peu à dire d'ici. Ma femme est allée en wagon jusqu'à Ficksburg et sera trois jours absente. Ici, comme chez Joël, on se prépare plus sérieusement que jamais à de nouvelles luttes. Jonathan concentre toutes ses forces au camp; tout le monde est tenu d'y avoir sa hutte. Toutes les éminences se couvrent d'abris agglomérés et assez primitifs. C'est une activité incroyable partout. Nous pensons y passer toute une semaine sous la tente et de tâcher d'y faire du bien à nos pauvres gens. Ceux-ci sont tristes de la perspective de notre départ et vont faire des pieds et des mains pour l'empêcher. La réunion que nous avons eue à ce sujet a été triste; quant à celle que nous aurons encore vendredi prochain, je m'attends bien à des orages. Que Dieu ait pitié de nous.

26 septembre 1883.

« Je viens de passer deux semaines sous la tente, au camp, et ce n'est qu'avant-hier soir que je suis rentré chez moi. Jonathan oblige tous ses partisans à se construire des huttes temporaires sur les hauteurs de la Tlotse, afin de s'y concentrer facilement en cas de guerre. Il y fourmille déjà une population de 4 à 5,000 âmes; et cette population augmente tous les jours. C'est un champ d'évangélisation qui présente des avantages sur lesquels il est impossible de s'aveugler. Les quinze jours que nous y avons passés, les réunions que nous y avons eues m'en ont pleinement convaincu. Aussi ai-je décidé sans délai d'y construire une maison d'école qui servira occasionnellement de chapelle. Jonathan a fait un *pitso*, on a promis des contributions, nos gens commencent au-

jourd'hui même les briques, et avant mon départ j'espère que le bâtiment sera fini et ouvert. Je me suis engagé à trouver la charpente et le toit, ce qui représente un prix de £ 70 (1,750 fr.). J'avais compté sur une somme qui m'échappe. Ce qu'il y a d'évident, c'est l'urgence de ce bâtiment. Je suis de plus en plus étonné que nos gens nous soient restés fidèles, et que les anglicans n'aient pas fait plus de conquêtes.

Le temps passé parmi nos pauvres Bassoutos chrétiens et autres m'a fait grand bien à moi-même. Nous avons eu tous les jours et le dimanche surtout des réunions intéressantes et bénies. Nous avons eu aussi trois séances de lanterne magique, dont l'une surtout a on ne peut mieux réussi, en plein air bien entendu : c'est une des plus belles que j'aie vues. Ma femme avec ma nièce et Jeanmairet sont venus passer les dimanches avec nous. Nous avons eu des auditoires nombreux. A mon retour, après quinze jours d'absence, que j'ai trouvé la station belle, toute parée de verdure et de fleurs ! Il faudra pourtant bien lui dire adieu dans deux mois ! On n'aime pas à y penser. »

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

PRÉLIMINAIRES DU DÉPART

M. Coillard, averti à temps de la date de l'arrivée de M. Weitzecker, a retardé son départ qui devait avoir lieu le 5 décembre, jusque vers l'époque de Noël : ce délai, qui a quelque peu dérangé les plans de notre frère, lui aura permis d'autre part de présenter et d'installer lui-même son successeur à Léribé. A l'heure qu'il est, l'expédition est en route ; nos vœux et nos prières l'accompagnent.

Pour préparer ce départ, et pour mettre la nouvelle mission en rapports aussi intimes que possible avec les Églises du

Lessouto, une réunion d'adieux avait été décidée; chacune des Eglises devait s'y faire représenter par deux délégués. Elle a eu lieu le 25 novembre, à Léribé. Nos lecteurs en trouveront plus bas le récit. Nous pensons les intéresser en mettant d'abord sous leurs yeux une scène à la fois touchante et originale, qui s'est passée à Morija, à l'occasion des adieux de *Lévi,* un des catéchistes qui accompagnent M. Coillard au Zambèze. C'est M. Mabille qui nous la raconte. Elle nous fait saisir sur le vif un côté de la vie religieuse indigène.

A Morija.

« Le dimanche 18 novembre, nous avons eu, à Morija, les adieux de Lévi. Ce fut lui qui prit presque tout le premier service. Il s'attacha à montrer à l'Église que son premier devoir était de dire les louanges de Celui qui nous a amenés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. (1 Pierre II, 9.) Il raconta sa conversion et comme quoi il n'était arrivé à une compréhension claire du salut que quand il avait été obligé d'en parler à d'autres. Il dit encore qu'il bénissait le Seigneur de lui avoir adressé un appel pour le Zambèze, qu'il l'avait accepté sans réserve, et se donnait à son maître pour vivre et pour mourir à son service.

« L'après-midi, les gens répondirent à ses adieux. Sétha (le chef du village de Morija), qui se souvient, en général, un peu trop, quand il parle à l'Église, qu'il a du sang de chef dans les veines, exhorta les chrétiens à donner davantage, nommant entre autres les plus riches, et leur disant que, ne pas l'imiter en donnant un bœuf, c'était de l'avarice. *Siméone Fékou* (évangéliste de Morija, l'un des meilleurs orateurs bassoutos), un des interpellés, dit que, quant à lui, il avait toujours entendu dire que les dons ne se commandent pas, qu c'est le cœur qui doit pousser à donner; que, pour lui, son cœur ne le poussait pas à donner un bœuf, mais que tout de même il ne resterait pas en arrière. *Job,* le vieux sonneur

de cloche, interpellé également, dit qu'il donnerait volontiers un bœuf, mais qu'il était pauvre, et que, s'il en donnait un, Sétha devait en donner cinq. *Yoanne,* le catéchiste de Thaba-Tsuéu, dit que, quand un nouveau soldat allait à la guerre, ce n'était pas aux autres soldats à l'équiper; qu'il était un simple soldat, n'ayant pas même une vache à traire pour ses enfants; que, néanmoins, il ne se plaignait pas, mais qu'il fallait chercher des bœufs ailleurs que dans son kraal. *Ricar*, catéchiste chez Molomo, dit qu'il avait un attelage et qu'il donnait volontiers un de ses bœufs, puisque Dieu l'avait béni.

« J'avais dit à l'Église qu'il y aurait une collecte pour acheter des vêtements à Lévi, à sa femme et aux deux petits enfants qu'ils emmènent; que, de plus, il me fallait un wagon et des bœufs pour les transporter à Léribé, et que tout cela devait être prêt le lendemain. Nous eûmes £ 15 de la collecte (375 francs); juste assez pour le but que nous avions en vue. Silas offrit son wagon, d'autres des bœufs, de sorte que, le lendemain, Lévi partait avec les siens, bien monté et ayant de la nourriture fournie par ces gens, assez pour aller au moins jusqu'à Shoshong. »

A Léribé.

Nous avons, sur les réunions d'adieux du 25 novembre, deux relations : l'une de M. Jeanmairet, l'autre de M. Duvoisin; toutes deux ont été écrites le 29 novembre, encore sous l'impression de cette belle et sérieuse journée.

Écoutons d'abord M. Jeanmairet :

« Vendredi (23 novembre), arrivait le premier contingent de nos amis : M. Ellenberger et son fils Félix. Le lendemain, nous allions à la rencontre du wagon qui amenait madame Ellenberger et toute sa famille. Au lieu d'un seul wagon, nous en trouvâmes deux : celui de Lévi, l'évangéliste de Morija, qui nous accompagne au Zambèze, suivait le premier.

Nous avons accueilli tous ces amis avec joie : Lévi et sa femme nous ont fait une excellente impression. Isaac de Morifi, annexe de Béthesda, est tout triste de l'opposition persistante de sa femme qui l'empêche de se joindre à nous. Il a refusé de représenter son Église à notre réunion, dans la crainte d'éprouver trop de chagrin de ne pas venir avec nous... Nous le regrettons beaucoup; c'eût été un auxiliaire précieux. *Isaïa*, un autre jeune homme de Béthesda, a persévéré dans son désir de se donner à la mission du Zambèze ; il est arrivé ici avec les délégués de son Église. Depuis sa conversion, il a toujours désiré donner quelque chose en retour à Celui qui a tout fait pour lui. C'est un homme énergique et qui, nous l'espérons, se rendra très utile à notre mission.

« Pendant la journée de samedi arrivèrent encore nos amis : MM. Mabille, Duvoisin, Kohler et beaucoup de délégués des Églises. Seules, celles de Thabana-Morèna et de Siloé n'étaient pas représentées ; mais nous savons que ce fait doit s'expliquer par une impossibilité de leur part.

« Le samedi soir, nous eûmes tous ensemble une réunion de prières, pour demander une bénédiction pour le lendemain ; notre requête a été entendue. »

Ecoutons M. Duvoisin nous raconter cette journée mémorable du 25 novembre :

« Presque tout le dimanche se passa en réunions. Je ne crois pas exagérer en disant que, ce jour-là, nous fûmes bien sept heures dans la chapelle. M. Mabille ouvrit le feu, en faisant l'historique de nos entreprises missionnaires, et, appliquant ce qui est dit de Paul et de Silas (Actes XVI, 6-8) à M. Coillard, il montra comment ce dernier, trouvant partout son chemin fermé, avait été conduit, d'étape en étape, jusque chez les Barotsis. Puis nous entendîmes M. Jeanmairet qui, dans un petit discours d'adieu, montra aux Bassoutos qu'il ne les quittait pas sans avoir appris leur langue. Ce fut ensuite le tour de Lévi, ce brave Lévi, qui parla d'une ma-

nière bien touchante. Et que je n'oublie pas M. Middleton (un artisan qui accompagne l'expédition). Avec cette sereine hardiesse et cette mâle simplicité des Anglais qui parlent en public, il adressa à l'Église de Léribé quelques paroles bien sérieuses qui nous allèrent au cœur à tous, et nous montrèrent que M. Coillard n'avait pas enrôlé seulement un ouvrier pour les travaux matériels, mais un fidèle confesseur de Jésus-Christ.

« Quant à M. Coillard, il parla avec son éloquence accoutumée, et parfois avec un sérieux saisissant, surtout lorsque, prenant pour texte cette parole des psaumes : « *L'Eternel a parlé une fois, et je l'ai entendu deux fois,* il nous entretint du double appel qu'il avait senti lui être adressé, d'abord au Lessouto, lorsque la conférence l'invita à se mettre à la tête de l'expédition missionnaire qu'on envoyait chez les Banyaïs; puis, sur les bords du Zambèze, lorsqu'il entendait les Barotsis lui dire : « Venez nous secourir. »

M. Jeanmairet nous donne un résumé de ce même discours. « M. Coillard, dit-il, ayant remercié les délégués d'être venus à nous, leur exposa, avec la même puissance que par le passé, les motifs qui le déterminent à se rendre chez les Barotsis. C'est en faisant taire la voix de la chair et du sang qu'il obéit à l'ordre de Dieu; ces frères présents (les missionnaires) sont ses amis; deux d'entre eux sont ses condisciples et leur affection pour lui est éprouvée. Ces chrétiens de Léribé, ce sont ses enfants de la foi, avec lesquels il a lutté, prié. Cette station de Léribé est l'œuvre de ses mains. A-t-il besoin de donner d'autres preuves que c'est bien à un appel de Dieu qu'il obéit? Ces faits ne suffisent-ils pas pour mériter la sympathie de ceux qu'il quitte? Il termine par un pressant appel en faveur de la mission du Zambèze. Vous qui l'écoutez, ne sentez-vous pas en vous quelque chose de la charité de Christ pour les pécheurs? »

Revenons au récit de M. Duvoisin : « La réunion de l'après-midi fut employée à entendre les délégués des Églises.

M. Ellenberger, qui présidait, les avait invités à être courts... Naturellement, tous les discours touchaient plus ou moins la même note; mais vous auriez joui d'entendre Makotoko (1). Jamais je n'avais été frappé comme cette fois à quel point il l'emporte sur l'ensemble des orateurs indigènes. C'est comme Saül dépassant tout le reste du peuple de la hauteur des épaules. Il n'y a peut-être qu'Asser qui pourrait soutenir la comparaison. Répondant aux allusions qui avaient été faites à l'attitude de l'Église de Léribé, il fit le tableau de cette Église, parla des épreuves par lesquelles elle a passé, de la situation critique où elle se trouve encore à cette heure, et comment les chrétiens de Léribé avaient espéré que M. Coillard verrait en cela comme une invitation du Seigneur à ne pas quitter son poste; demandant en même temps à Dieu, si de tels sentiments n'étaient pas légitimes, et si c'était là s'opposer à la volonté du Seigneur et résister à l'Esprit, qu'Il le fît partir tout de même; tout cela dit avec beaucoup de calme, une parole simple, grave, une émotion contenue et une dignité de geste et de maintien qui me donnait comme une intuition de ce que doit avoir été l'éloquence antique à ses débuts.

« MM. Mabille, Ellenberger et Coillard, ajoute M. Jeanmairet, répondirent à Nathanaël et à l'Église de Léribé, pour les encourager. Ils leur présentèrent la perte de leur missionnaire comme un privilège, comme une preuve d'amour que Dieu leur permettait de donner à la mission parmi les Barotsis. C'est leur Église qui a été jugée digne de faire le sacrifice, elle en recevra aussi une bénédiction proportionnée.

« Ce service avait été très long; une suspension de quel-

(1) Nathanaël Makotoko, ancien guerrier de Moshesh, conseiller de Molapo, puis de Jonathan, un des Bassoutos les plus distingués, les plus remarquables comme homme et comme chrétien; un caractère d'élite et d'une trempe rare parmi les indigènes. Il est l'ami intime de M. Coillard. (*Réd.*)

ques instants a dû avoir lieu avant la communion. C'est alors qu'on a vu arriver les délégués de Béthesda, qui avaient été retardés. On les entendit avant la distribution. Isaïa raconta comment, étant allé aux Diamants pour faire fortune, il y a trouvé le diamant de grand prix, qu'il désire faire connaître à d'autres. Il a un témoignage à rendre, c'est que, étant mort; il est revenu à la vie. Puis, toute cette assemblée, profondément recueillie, reçut les gages matériels de l'amour de son divin Chef. C'étaient de pauvres pécheurs qui, au moment où ils cherchaient à faire quelque chose pour leur Sauveur, éprouvaient le besoin de se rappeler tout ce que Lui-même a fait pour eux. Ainsi se termina cette journée douce et pénible pour nous ; puisse-t-il en résulter quelque bien pour ceux qui y ont pris part!

Citons encore ces quelques lignes de M. Coillard :

« Voilà donc nos adieux au Lessouto derrière nous. C'est un des câbles rompus. Il en reste encore un, le dernier, et puis nous serons lancés en pleine mer. Mais que de déchirements avant cela! La prolongation de notre séjour ici, c'est une souffrance... Impossible cependant de quitter avant l'arrivée des Weitzecker. Nous avons retardé jusqu'au 23 nos adieux à notre Église, avec lesquels coïncideront des baptêmes et l'installation de M. Weitzecker. Peut-être enverrai-je les wagons en avant m'attendre à Bethléhem. En tous cas, nous ne perdrons pas un jour.

« ... Les protestations d'affection et les encouragements qui nous sont venus d'Europe nous ont fait du bien. La visite de nos frères nous a laissé une bien douce impression. Mais les émotions concentrées, les soucis et les fatigues nous ont abîmés; je n'en ai pas dormi pendant plusieurs nuits. »



SÉNÉGAL

DE BORDEAUX A SAINT-LOUIS

Nouvelles du voyage de MM. Jaques et Morin.

Notre dernier numéro sortait de presse lorsque le courrier de Saint-Louis est arrivé, apportant de nombreuses lettres de nos voyageurs, qui sont, à l'heure qu'il est, installés et à l'œuvre. Des nouvelles privées nous donnent sur leur voyage et leurs premières journées à Saint-Louis les détails les plus encourageants. Ils n'ont rencontré sur leur route aucune des difficultés qui avaient rendu le trajet si désagréable pour M. et madame Golaz. Continuons à les entourer de nos prières, ainsi que M. Taylor et Salimata. Le moment est important pour la mission du Sénégal ; elle ouvre ses voiles pour prendre un élan nouveau ; que le vent de nos supplications les remplisse et fasse avancer la barque ! Écoutons d'abord M. Jaques nous donner quelques détails sur la traversée.

En mer.

A bord de l'*Orénoque*, 8 déc. 1883.

Bien cher directeur,

C'est avec un sentiment de joyeuse reconnaissance que je prends la plume au nom de mon ami Jean et au mien pour vous donner de nos nouvelles. La bonne main du Seigneur a été sur nous d'une manière vraiment merveilleuse. Nous sommes comblés de ses faveurs. Je n'ai pu vous dire qu'imparfaitement tout ce que nos amis de Bordeaux ont été et ont fait pour nous. Quelle cordialité, quelle délicatesse, quel zèle à nous encourager, à nous faciliter toutes choses ! Nous en emportons un ineffaçable souvenir, et ce nous sera une douce joie que de correspondre directement

avec ces amis et de les tenir au courant de l'œuvre. Nous avons été particulièrement sensibles à l'amabilité qu'ont eue MM. B. Couve, Momméja, Mabille et Charron, de nous accompagner jusqu'au navire. Si nous avions pu avoir un coin tranquille, j'aurais aimé nous unir dans une dernière prière. Quoique très ému, notre ami Jean a montré une grande fermeté et un courage viril. On voyait bien que son cœur était brisé, mais la foi le soutenait, et c'est avec une sainte joie que nous avons pu regarder en avant vers l'œuvre si belle et si grande qui s'ouvre devant nous. Nous avons fait quelques connaissances à bord; on nous témoigne une extrême cordialité. Il n'est pas jusqu'à notre garçon de cabine qui ne soit d'une amabilité vraiment charmante.

Il nous a été et il nous sera encore donné de rendre témoignage à notre foi. On nous a recommandé, au départ, un père de famille qui laisse femme et enfants à Bordeaux pour aller occuper un emploi de commerce à Saint-Louis. Il avoue franchement être matérialiste et ne croire qu'à ce qu'il voit et touche. Pauvre homme! Dieu nous fasse la grâce de parvenir à l'éclairer. J'ai eu également de sérieux entretiens avec un compatriote suisse qui retourne à Buénos-Ayres, et avec deux jeunes gens qui s'y rendent également chacun de leur côté, pour trouver à y gagner leur vie. L'un d'eux, notre compagnon de cabine, a écouté avec une véritable humilité les conseils très sérieux et même peut-être un peu sévères que Dieu m'a donnés pour lui. Continuez à demander pour nous la fidélité jusque dans les moindres détails, et que nous puissions répandre partout la bonne odeur du nom de Christ. Nous avons peu souffert du mal de mer et avons bon espoir d'être habitués à la vie du bord. Nous avons bon courage et nous sentons heureux. Dites à nos amis que leurs prières sont exaucées à notre égard, et que le cri qui s'échappe de nos cœurs est : « Mon âme, bénis le nom de l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

Veuillez me rappeler au souvenir affectueux de M. et de madame Casalis, et me croire toujours, cher directeur, votre bien dévoué et affectionné

L. JAQUES, Pr.

A Saint-Louis.

M. Morin, écrivant au Comité, rend compte en ces termes de l'issue du voyage et de l'arrivée à Saint-Louis :

Messieurs et honorés directeurs,

Nous avons l'honneur de vous aviser de notre heureuse arrivée à Saint-Louis. Nous avons bien des sujets d'être reconnaissants pour la manière dont notre voyage s'est effectué. Notre voyage a été très facile et nous sommes arrivés sans avoir aucun de nos bagages égaré ou détérioré.

Nous avons trouvé M. Taylor en bonne santé, bien que très fatigué, et nous avons été heureux d'apprendre que son Église, la nôtre aussi maintenant, lui donnait des motifs de joie et de confiance. Le dimanche, lendemain de notre arrivée, nous avons assisté au culte avec une émotion que vous comprendrez sans peine; nous avons salué, en votre nom et au nom des chrétiens français, les cinquante ou soixante chrétiens ou catéchumènes qui remplissaient la salle de culte. Ce local est simple, commode, bien aéré, et, grâce aux derniers travaux, est un temple très convenable. Il sera bientôt insuffisant si le nombre des présences au culte augmente, ce qui est heureusement à prévoir. Nous avons été joyeusement étonnés et surpris en bien. Nous ne nous doutions pas combien l'activité de notre frère était bénie. Au service du soir, M. Jaques, interprété par notre ami, a fait une exhortation qui marquait le début de son nouveau ministère au Sénégal. La mère de mademoiselle Salimata, qui l'avait autrefois bien connu à Sédhiou, était dans l'assemblée.

Nous ne nous sommes pas encore constitués en confé-

rence. Dès que nous l'aurons fait, nous vous adresserons notre rapport.

L'œuvre des libérés marche bien; il ne nous a pas encore été possible d'aller à Béthesda, qui est à une heure de Saint-Louis.

J'ai commencé mercredi à suivre un service à l'hôpital de la marine, et j'y vais régulièrement : ces messieurs m'ont fait un excellent accueil.

Dimanche 30 décembre, le culte français, suspendu depuis plusieurs mois, se rouvrira à huit heures et demie du soir. Nous pouvons espérer y voir plusieurs coreligionnaires; il y en a un certain nombre à Saint-Louis dans ce moment.

Nous nous disposons à transporter chez nous l'école du soir, fréquentée par une cinquantaine de jeunes musulmans; le local actuel est petit et mal aéré, et nous avons un grand magasin inoccupé qui fera une belle et bonne salle d'école.

Nous sommes très bien installés, en parfaite santé, pleins de courage et pleins de confiance pour l'avenir.

Nous voyons avec reconnaissance combien Dieu a béni le travail de notre frère, et nous savons que, si nous sommes fidèles, Il bénira le nôtre. Nous le lui demandons de tout notre cœur, et nous venons tous les trois vous demander de prier avec nous.

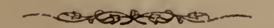
Veuillez, messieurs et honorés directeurs, recevoir l'assurance de notre dévouement chrétien.

Pour la Conférence,

J. Morin.

Saint-Louis, 16, rue de l'Hôpital, samedi 22 décembre 1883.

P. S. M. Taylor a eu cette semaine une très violente migraine avec fièvre. Il nous a préoccupés pendant deux jours. Heureusement ce n'a rien été.



TAÏTI

DISTINCTION ACCORDÉE A M. VIÉNOT

Nos lecteurs savent déjà, par un entrefilet inséré au dernier moment dans notre numéro de janvier, que M. Viénot a été décoré; nous tenons à conserver, dans le corps de notre journal, le souvenir de cette récompense accordée à l'un de nos ouvriers, et les termes dans lesquels elle a été motivée par le gouvernement. Voici le texte du décret :

« Viénot, Charles, membre du Conseil colonial de Taïti, directeur des écoles françaises indigènes, président du conseil supérieur des Églises protestantes de la colonie : 18 ans et demi de services gratuits. Services exceptionnels : a beaucoup contribué à faire prévaloir l'influence française en Océanie. »

Nous renouvelons ici, au nom de tous les amis de l'œuvre, nos félicitations à M. Viénot et à la mission taïtienne tout entière, honorée en sa personne. Nous ne faisons que traduire son propre sentiment en exprimant l'espoir que la distinction obtenue par lui facilitera, dans l'avenir, son œuvre et celle de ses collègues. Ce sera là sa meilleure récompense.



HEUREUSE ARRIVÉE A TAÏTI DE M. ET MADAME DE POMARET

Cette bonne nouvelle nous a été annoncée à la fois par M. Vernier et par M. de Pomaret lui-même. Nous laissons la parole à ce dernier; nos lecteurs seront heureux d'avoir cette occasion de faire sa connaissance et de constater le joyeux entrain avec lequel il se met au travail.

Papéété, le 12 novembre 1883.

Monsieur et honoré directeur,

Le Seigneur nous a gardés sur les grandes eaux et pendant toute la durée du voyage. Les Eglises taïtiennes priaient pour nous comme vous le faisiez en France.

Quel accueil que le leur! Hier, notre premier dimanche à Papéété, la grande Église indigène nous a souhaité la bienvenue au culte de dix heures. Je lui avais présenté les salutations du Comité et celles des Églises de France et adressé quelques paroles sur le but de notre venue à Taïti : « Regarde notre île, répondit un diacre au nom de l'Eglise entière, vois sa longueur, vois sa largeur et sa hauteur, et va où tu voudras, elle est à toi. Toi maintenant aussi tu es notre père, et depuis les extrémités des pieds jusqu'au sommet de la tête nous sommes à toi. » Nous aussi, nous étions à eux, je le leur dis en les remerciant. Il y avait de l'émotion. Le cœur parlait au cœur. Le Seigneur nous faisait sentir sa présence. Ce fut une matinée bénie.

Il va sans dire que c'est M. le pasteur Vernier, qui, après m'avoir présenté et introduit, s'est fait mon interprète dans cette belle langue taïtienne qu'il connaît et parle admirablement. Lui aussi était ému. Les pensées qui m'agitaient l'avaient agité autrefois lui-même. Il les traduisait avec son âme.

A une heure de l'après-midi, une grande fête nous était donnée dans le même temple par l'école du dimanche, qui fit sur nous une impression que nous n'oublierons pas.

C'étaient des chants et des récitations. Il y avait là des hommes presque mûrs et de jeunes femmes formant deux groupes séparés, qui répondaient aux questions des moniteurs avec le même empressement et la même sûreté que les jeunes garçons, les jeunes filles et les enfants. Ils étaient plus de cent et il n'y en avait pas un seul qui ne sût parfai-

tement ce qui lui était demandé. La plupart y joignaient même, sans omettre un mot, les versets qui se rapportaient à la question posée. Que ne pouvais-je allonger le bras jusqu'en France et en ramener une poignée d'enfants de nos Eglises!... Quel attachement à la parole de Dieu, quel avide désir de s'instruire dans le cœur des plus âgés aussi bien que chez les plus petits!

Quant à leurs chants, ils sont d'une harmonie pénétrante et ils nous touchèrent vivement.

L'enfance et la jeunesse avaient voulu, par cette fête religieuse d'un caractère plus intime, nous marquer la joie que notre venue leur faisait éprouver.

Une alliance indissoluble, fondée sur la parole de Dieu et sur le rocher des siècles, a été contractée entre le peuple et nous, dans cette douce et grande journée. Que le Seigneur nous aide à lui rendre en affection et dévouement tout le bien qu'ils nous ont fait.

Je remets le soin et le plaisir de continuer à vous faire part des impressions que nous avons reçues à un autre courrier, celui-ci devant partir après-demain.

Nos premières journées ont été consacrées à voir les personnes qui avaient droit à notre visite, ou qu'il était bon de connaître.

L'étude de la langue va maintenant occuper une bonne partie de nos efforts et de notre temps. M. Vernier nous a offert son précieux concours. Ce cher et vénéré collègue et madame Vernier nous ont pris sous leur toit, et rien n'égale la douce et chaude cordialité, l'aimable fraternité de leur accueil, si ce n'est le bonheur d'en être l'objet.

Veuillez, etc.

L. DE POMARET.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DE TAÏTI

Papéété, le 12 octobre 1883.

A Messieurs les membres du Comité des Missions de Paris.

Très honorés directeurs,

A défaut d'un rapport circonstancié, j'ai le plaisir de pouvoir vous adresser aujourd'hui un court aperçu sur la situation de notre œuvre à Taïti. Bien que le retour presque simultané de tous mes chers collègues en Europe ait constitué une sérieuse épreuve pour notre mission taïtienne pendant le dernier exercice, et que cette épreuve se soit renforcée par la suppression récente de notre école de garçons, je suis heureux de pouvoir affirmer, avec un sentiment de vive reconnaissance envers Dieu, que l'œuvre de l'Évangile, loin d'avoir opéré un mouvement rétrograde ou d'être restée stationnaire, a fait dans nos îles quelques intéressants progrès.

Ce résultat, que nous avons constaté pendant la dernière session du conseil supérieur de nos Églises à la fin d'août dernier, nous a paru d'autant plus réjouissant que c'est au milieu de difficultés extraordinaires que notre faible action a dû s'exercer.

En ceci la fidélité du divin Maître a reçu une nouvelle démonstration. Sa force s'est manifestée dans notre faiblesse et sa gloire dans notre indignité.

L'administration elle-même, qui a pendant de longs mois prêté une oreille trop complaisante aux accusations de nos adversaires, paraît maintenant ne leur donner que la confiance qu'elles méritent, en nous fournissant l'occasion de les réfuter.

Les orages qui ont sévi contre nos Églises dans ces derniers temps, ont eu un effet tout opposé à celui qu'en attendaient leurs adversaires. Au lieu de se décourager, elles

ont senti un besoin plus vif de s'appuyer sur les promesses du Maître et de redoubler de vigilance pour ne pas se laisser ravir leur couronne.

Par l'activité inaccoutumée qu'ils manifestent au sein de leurs troupeaux, plusieurs pasteurs semblent s'être réveillés de leur sommeil, et les bons effets qui en sont résultés sont une preuve que le divin chef de l'Église a mis son bon plaisir à leurs efforts.

Grâce à notre discipline ecclésiastique, qui est devenue une source précieuse de lumières et de directions pour tous, brebis et bergers comprennent mieux l'étendue de leurs devoirs ; et, quoiqu'il leur reste encore beaucoup à gagner, on ne peut constater sans bénir Dieu les progrès déjà accomplis.

Les rapports sur les paroisses, lus aux conseils d'arrondissements en juillet, et résumés en présence du conseil supérieur à la fin d'août, ont montré qu'à peu d'exceptions près il existe maintenant partout une école du dimanche, une ou plusieurs classes bibliques du soir, des leçons de chant sacré, des exercices de mémorisation des saintes Écritures, une réunion mensuelle de prières pour la propagation de l'Évangile, ce qui dénote une vie religieuse à plusieurs égards bien remarquable.

Les progrès réalisés se sont manifestés par une notoire augmentation dans le chiffre des admissions de nouveaux membres, des mariages, des baptêmes et des élèves dans les écoles du dimanche. Le nombre actuel des communiants dans les Églises de Taïti et de Mooréa est de 2,377, sur une population d'environ 8,000 âmes. Les écoles du dimanche comptent 1,159 enfants : 189 de plus que l'année dernière. Dans les douze derniers mois, 258 membres ont été ajoutés à l'Église. Il est juste de dire que dans la même période une centaine d'exclusions ont dû être prononcées, presque toutes pour ivresse.

Il est intéressant de constater la répulsion qu'éprouvent

en général les indigènes pour les doctrines romaines. Dans le district de Mataïea, quinze personnes viennent d'abandonner le catholicisme et ont été baptisées ou rebaptisées à leur entrée dans notre communion. Huit d'entre elles ont été admises à la sainte Cène. Dans plusieurs autres districts un mouvement semblable paraît se préparer. Nos Taïtiens sont toujours très attachés au Livre de Dieu. Ils le lisent tous les jours et font pour se le procurer de grands sacrifices.

Dans l'espace d'un an et demi, je leur ai vendu, pour le compte de la Société biblique britannique et étrangère, pour près de *cinq mille* francs de Bibles et Nouveaux Testaments. Aussi longtemps que nos chers Taïtiens apprécieront la Parole de Dieu comme ils le font, ils sauront aussi tous repousser les attaques dirigées contre leur foi.

Le catéchisme de M. Bernard, que j'ai traduit et qu'a imprimé mon cher collègue M. Viénot, a été répandu dans un grand nombre de localités, où il est appris par cœur par la jeunesse et l'enfance, et récité publiquement dans les grandes réunions populaires religieuses. Cet ouvrage, qui offre à nos indigènes une exposition systématique très claire de la religion chrétienne, est pour eux un vrai trésor, où ils ne se font pas faute de puiser, et, pour nous, un précieux moyen d'action sur ceux même que nous ne pouvons pas atteindre directement.

Nos Églises déploient actuellement une activité spéciale pour amener les jeunes gens qui vivent ensemble sans être mariés à régulariser leur situation domestique. Plusieurs mariages ont déjà eu lieu et beaucoup sont en voie d'être conclus.

Si nous pouvions fournir actuellement cinq ou six instituteurs protestants français aux principaux centres de Taïti et de Mooréa, l'administration les y subventionnerait. Elle leur ferait un traitement égal à celui qui est accordé aux frères. Le moment est maintenant arrivé d'agir, si nous voulons ne pas nous laisser ravir les conquêtes du passé.

Nous récolterons très peu dans l'avenir si, dans l'espace d'une année, des instituteurs protestants ne viennent pas occuper la place.

La fermeture de l'école des garçons a produit une impression très pénible sur l'esprit de nos indigènes (1). Ce n'est pas sans de grands scrupules qu'ils envoient leurs enfants aux écoles laïques; nous aurions une rentrée bien plus nombreuse que l'année dernière si notre école de garçons se fût rouverte. Celle des filles compte près d'une quarantaine d'élèves. Peut-être atteindra-t-elle dans quelque temps le chiffre du dernier exercice (46 élèves).

Une dépêche du ministère de la marine a annoncé à l'administration d'ici que M. et madame de Pomaret se sont embarqués pour Taïti en septembre et qu'ils font le voyage par les voies rapides. Ils ne seraient donc plus qu'à une quinzaine de jours de voile de Taïti. Je ne doute pas que nos indigènes ne leur fassent le meilleur accueil. Ils demandent avec nous au Seigneur de les garder sur les grandes eaux, et de les amener sains et saufs dans leur île.

Nous osons compter sur le secours de vos prières, très honorés directeurs. Nous sentons de plus en plus que le succès de l'œuvre que vous nous avez confiée dépend uniquement de Lui et de la puissance de son Esprit agissant en nous. C'est son secours constant qui nous a soutenus dans toutes nos difficultés, souvent extrêmes; et c'est pour nous un privilège de plus en plus signalé de pouvoir dépenser nos forces dans son glorieux service.

Je vous prie, très honorés directeurs, d'agréer, etc.

FRÉD. VERNIER.

(1) M. Allard, retour de Taïti, a débarqué à Marseille avec sa famille dans le courant de janvier. (*Réd.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

STATISTIQUE DES MISSIONS MORAVES

L'Almanach morave pour 1884 donne le tableau suivant des champs de travail des stations, des missionnaires et des membres d'Église se rattachant à la mission morave. Ce qui rend ces chiffres particulièrement intéressants, c'est la pauvreté de l'Église qui a obtenu de si grands résultats, et la faiblesse apparente des moyens et des instruments dont elle se sert :

CHAMPS DE TRAVAIL	STATIONS	MISSIONNAIRES (hommes et femmes)	MEMBRES D'ÉGLISE
Groënland	6	21	1.538
Labrador	6	38	1.227
États-Unis (Peaux-Rouges)	3	8	276
Antilles (partie occidentale)	15	32	15.655
Antilles (partie orientale)	27	51	22.085
Démérara	2	4	511
Côte des Mosquites	7	18	2.101
Surinam	14	70	23.801
Afrique du Sud (ouest)	9	46	9.132
Afrique du Sud (est)	6	22	2.538
Australie	2	6	115
Thibet et Mongolie	2	5	33
Totaux	99	321	79.012

La statistique scolaire n'est pas moins intéressante. Voici, répartis dans les divisions géographiques particulières aux Moraves, le nombre de leurs élèves :

Écoles ordinaires :

Dans les trois provinces intérieures (Allemagne, Angleterre, Amérique)	31.109
Dans les missions extérieures	79.021
Dans la Diaspora (Moraves disséminés)	70.000
Écoles supérieures et pensionnats	16.606
Total	196.736

HINDOUSTAN

MORT DE KESHUB CHUNDER SEN

Keshub Chunder Sen, dont nous venons d'apprendre la mort, était le chef du *Brahma Samâj* de l'Inde. Le Brahma Samâj ou nouvelle église théiste, fondée en 1830 par le feu Raja Ram Mohun Roy, fit des progrès considérables, mais longtemps elle ne tenta aucune réforme sociale. Environ en 1860, les plus jeunes brahmanes, ayant à leur tête Keshub Chunder Sen, essayèrent de mettre en pratique leurs idées religieuses par l'exclusion de tout rite idolâtre de leurs cérémonies religieuses publiques ou privées, et en rejetant complètement toute distinction de castes. Les membres plus âgés s'y opposèrent, déclarant que de telles innovations étaient prématurées.

Le schisme devint peu à peu une séparation évidente, et les deux partis furent connus désormais sous les noms de conservateurs d'un côté, et de progressistes de l'autre.

Ceux-ci, ou comme ils s'appellent eux-mêmes, les membres du Brahma Samâj de l'Inde, ont fait des progrès considérables. Ils ont bâti une chapelle à Calcutta et encouragé l'établissement, dans différentes parties du pays, de branches de leur œuvre.

Leur *Credo* revient à peu près à celui de la religion naturelle. Sans adorer Jésus-Christ, ils professent pour lui une grande vénération. On se souviendra longtemps d'un discours de Keshub Chunder Sen, où le réformateur indou déclarait hardiment que ce qui avait vaincu l'Inde, ce n'était pas la puissance anglaise, mais l'amour de Christ, et qu'à lui seul appartenait la royauté de ce vaste pays.

La plus grande partie des indigènes cultivés sympathisent avec le mouvement. Il y a quelque temps Keshub Chunder Sen visita nos pays, prêcha et parla dans plusieurs des cha-

pelles indépendantes de Londres, et fut très remarqué par les principaux chefs du mouvement religieux anglais, qui pourtant n'admettaient pas ses idées théologiques. Lord Lawrence, par exemple, présidait l'un des meetings où l'on a entendu le réformateur indou, et a parlé hautement de la valeur de son travail dans les Indes. L'un des derniers discours de M. Sen dont aient parlé les journaux indous, était à la louange du travail accompli dans les Indes par l'Armée du Salut.



VARIÉTÉS

UN VOYAGE AUX CHAMPS DE DIAMANTS

II (1)

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps qu'il ne faut. Nous passons un dernier pli de terrain et nous trouvons à Kimberley, la ville principale de ce monde en petit, capitale du Griqualand-West, autrement dit des Diamondfields. Nous prenons quelques rues détournées et mettons pied à terre devant la maison du pasteur hollandais, pour lequel nous avons une lettre de recommandation et qui, nous l'espérons, nous donnera l'hospitalité, — à moins qu'il n'ait peur de nos figures bronzées par le soleil et de nos habits couverts de poussière. Il arrive en même temps que nous, dans une petite voiture tirée par un cheval noir. Nous nous présentons, il lit notre lettre. Très bien. Tout est arrangé : il nous recevra aussi bien que possible et nous fera les hon-

(1) Voir la livraison de nov. 1883, p. 425.

neurs de l'endroit. C'est un jeune homme encore, marié depuis peu et aussi simple, aussi aimable que ses collègues de Bloemfontein : il s'appelle Kestell.

Nous nous débarbouillons. Que l'eau fraîche et la propreté sont donc bonnes quand on a fait 84 milles à cheval : une cuvette d'eau et un morceau de savon vous font parfois plus de plaisir qne le meilleur repas. Une fois lavé, brossé, épousseté, on se sent réhabilité aux yeux du genre humain, sans parler de la détente physique qui résulte de ces opérations intimes.

Notre hôte est allé en ville à la recherche de sa femme. Nous profitons de son absence pour jeter un premier coup d'œil sur Kimberley et nous orienter pour la journée de demain. Nous n'avons pas à aller loin. Comme point de repère, nous avons devant nous les cheminées des machines à vapeur qui mettent en mouvement tout ce qui travaille dans la mine; comme point intermédiaire nous avisons une énorme citrouille rouge qui fait à peu près le seul ornement du comptoir d'un Hindou : la rue s'appellera rue de la Citrouille et tout ira bien.

Nous arrivons devant la fameuse mine, devant ce trou d'où l'on a déjà sorti pour des millions de diamants. Elle est là à nos pieds, profonde de 400 pieds, large de près de 1 kilomètre, avec ses parois escarpées et couronnées de machines puissantes qui ramènent sans cesse des seaux en fer remplis de terrain diamantifère. Glissant sur de longs câbles en métal, ces seaux descendent rapidement dans la mine et s'arrêtent sous une petite plate-forme, où les attend un wagonnet chargé de terre. Le transvasement de cette terre se fait par quelques noirs qui, à distance, nous paraissent tout petits, et le seau refait son voyage, grimpant le long de ces câbles à peine visibles, volant plutôt qu'autre chose, du fond de la mine à son sommet, avec un petit grincement de poulies qui, seul, vous dit qu'il est tiré par une machine. Il y a une douzaine de ces seaux en activité : les affaires vont

mal; les compagnies battent de l'aile. Pour comble de malheur, tout un côté de la mine s'est effondré. La couche de terrain supérieure, sable rouge, terrain calcaire et terrain noir ferrugineux, s'est avisée, il y a quelques semaines, de dégringoler sur les couches diamantifères, les recouvrant de plusieurs milliers de mètres cubes de débris inutiles. Il faudra repêcher tout cela; cela prendra six mois d'un travail qui ne rapportera pas un centime. Et notez que ce n'est pas fini : il y a, du même côté de la mine, de larges et profondes crevasses qui font prévoir un prochain éboulement. Ce sera une nouvelle calamité pour les compagnies dont le terrain a déjà reçu la première avalanche; on se demande si elles pourront jamais venir à bout de ce déblayage gigantesque. En tous cas, il y passera des milliers, peut-être des millions de francs.

Le soleil se couche, les ouvriers sortent du cratère; on les voit grimper le long des parois, à la file indienne, s'accrochant un peu partout, comme des fourmis en train d'émigrer. Cela crie, cela chante, cela grouille : il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée.

Arrivés au sommet, tout n'est pas fini. Voler un diamant que l'on vendra à quelque enfant d'Israël pour un bon prix, c'est un tour de passe-passe dans lequel les manœuvres sont fort habiles. Ils ont fait ce métier pendant des années, ramassant les plus beaux diamants que leur pic faisait jaillir du sol, et rendant ainsi les bénéfices des propriétaires à peu près dérisoires. Mais tout plaisir a sa fin. Les compagnies ont montré les dents et ont pris leurs mesures. Quiconque met le pied dans la mine ne peut en sortir qu'après avoir été fouillé. Les noirs y entrent avec les habits que leur fournissent les compagnies. Quand ils sortent, ils déposent ces habits dans un local affecté à cet usage, puis on leur fait passer un conseil de revision : on régarde dans leurs oreilles, dans leurs bouches, entre leurs orteils; on leur fait lever les jambes et les bras... Et si par hasard tel ou tel d'entre eux est

soupçonné d'avoir avalé un diamant, ce n'est pas bien malin : un cabanon solitaire, une bonne dose d'huile de ricin... et la compagnie rentre en possession de son bien, par des voies détournées, c'est bien le cas de le dire.

Pour bien faire, il faudrait attendre tous ces nègres à la sortie de la salle de revision. C'est là que l'on pourrait comprendre d'où ils viennent, à quelles tribus ils appartiennent. Vous y perdez votre latin. L'un parle sessouto, l'autre cafre, un troisième la langue des Bapélis, qui est un sessouto farci de gutturales. Mais après cela vous n'y voyez plus que du feu : d'où viennent ces gens? à quelle tribu les attribuer? En voici, disent ceux qui les connaissent, qui viennent des bords du Zambèze; ceux-ci sont des Matébélés ; ceux-ci sont originaires de l'est du Transvaal; ceux-là, personne ne sait quelle est leur patrie... Ils viennent, travaillent ici deux ou trois mois, empochent leur argent et vous tirent un coup de chapeau. Ce serait un beau champ d'observation pour ceux qui s'intéressent aux nègres en général, pour le linguiste et pour l'anthropologiste. Sans avoir la prétention de me décorer de l'un ou de l'autre de ces qualificatifs pompeux, j'aurais cependant voulu regarder ces gens de plus près ; j'y aurais glané quelques détails intéressants, mais je n'avais pas de temps disponible et me bornai à des regrets.

Il est difficile de faire une œuvre missionnaire suivie parmi ces représentants de tribus si diverses; théoriquement, rien de plus beau : « Vous évangélisez tout ce monde, et chacun d'eux rentre chez lui pour annoncer ou raconter l'Évangile à ses compatriotes; c'est un moyen de diffusion unique. Par ce procédé, l'Évangile arriverait dans des pays jusqu'à présent inaccessibles. » Très bien! Mais, d'abord, comment se faire comprendre de ces nègres dont la langue vous est inconnue? Et puis, ils ne restent là que deux ou trois mois; enfin, ils trouvent à Kimberley les plus grandes tentations : l'ivrognerie fait à la mission une concurrence écrasante; le samedi soir et le dimanche sont des jours de « *sabbat* »; on

boit, on s'enivre, on se bat; — il y a quelquefois des rencontres en règle entre les noirs de tribus rivales.

Il se fait cependant beaucoup pour l'évangélisation des noirs. Presque toutes les sociétés qui travaillent au sud de l'Afrique y ont des missionnaires européens ou indigènes. La nôtre n'y est pas représentée, et c'est dommage, car des milliers de jeunes Bassoutos vont chaque année ramasser quelque argent aux mines de diamants, et la présence d'un missionnaire français serait, pour beaucoup d'entre eux, un moyen de salut. Mais cela coûterait cher !

Nous rentrons chez M. Kestell ; sa femme nous reçoit de la manière la plus aimable. Mais, vers les huit heures du soir, nous battons en retraite et allons nous reposer de la fatigue de notre long voyage.

Mercredi 6 *mai.* M. Kestell nous conduit en voiture au nouveau réservoir qui vient d'être construit pour emmagasiner l'eau du Vaal destinée à pourvoir aux besoins de la ville et des compagnies minières. A 18 milles d'ici, une pompe puissante, mue par la vapeur, aspire de grandes gorgées d'eau du fleuve Vaal ; elle les envoie à une seconde pompe, située à moitié chemin de Kimberley, et celle-ci, à son tour, leur donne une poussée qui les amène dans le susdit bassin. De là elles passent dans un second étang qui fait l'office de filtre et d'où elles s'écoulent pour être distribuées à qui de droit.

Après cela, nous nous mettons en quête de quelqu'un qui veuille bien nous piloter dans la mine et faire lever les consignes sévères qui en gardent les abords. M. Kestell est comme les habitants de Rome qui n'ont jamais vu le pape : il n'est jamais entré dans la mine. Nous n'avons qu'un plan devant nous : aller droit aux bureaux de la compagnie française, qui est la plus puissante de celles qui exploitent la mine, nous présenter comme compatriotes et compter sur l'amabilité des braves gens que nous trouverons là... Ce qui fut fait. Nous nous adressons à un monsieur qui fume un cigare ;

il parle un français qui nous le fait de suite placer dans la catégorie des juifs allemands. En attendant l'arrivée de l'ingénieur en chef qui, paraît-il, possède le « Sésame, ouvre-toi », notre gros monsieur nous montre quelques poignées de diamants, trouvaille de ces deux derniers jours et que nous examinons avec une curiosité palpitante. Il y en a de gros, de tout petits, les uns jaunes, les autres gris; d'autres enfin purs comme de l'eau, miroitant à la lumière, de vrais, beaux diamants. Les experts n'ont pas encore opéré le triage réglementaire. Mais peu importe : nous avons devant nous le produit de deux journées de travail d'une seule compagnie, pour environ 25,000 francs de diamants : cela dit tout.

Dans une cassette de bois rembourrée de velours rouge, sont alignées une douzaine de timbales d'argent. Notre monsieur étale sur la table quelques feuilles de papier, sur lesquelles il verse le contenu des timbales magiques. Ce sont des diamants choisis suivant leur poids et leurs nuances, de petits tas de brillants qui scintillent, qui semblent avoir conscience de leur beauté et de leur valeur. Cela vous donne le vertige. Vertige de quoi? de l'envie? de l'admiration? de l'éblouissement ou de la crainte? Un peu de tout cela, je crois. On a la même impression quand on est devant une table de roulette où s'empilent des pièces de 20 francs à la douzaine. C'est un spectacle extraordinaire, qui vous met mal à l'aise et que l'on admire cependant comme sous le charme de je ne sais quel talisman.

Encore une autre impression : on a peur de toucher, de passer pour un voleur. Quand on va prendre un diamant pour le regarder de près, on annonce la chose par quelques mots de circonstance et par des gestes éloquents. On repose le trésor aussi ostensiblement que possible; on étale ses mains, on se tient à distance; on cherche à se donner des airs naturels, dégagés; on professe une admiration toute désintéressée.

Après avoir pris rendez-vous avec l'ingénieur de la compagnie française pour deux heures de l'après-midi, nous allons nous accouder, avec quelques badauds, sur la balustrade en fil de fer qui défend la partie de la mine accessible aux regards des curieux. Il est midi. Les ouvriers sortent du trou et grimpent le long de la rampe escarpée. Il n'en reste que quelques-uns qui ont pour mission de mettre le feu aux mines chargées de dynamite. Cette dernière remplace avantageusement le pic des nègres et vous expédie la besogne grand train, malgré la mauvaise réputation qu'elle doit aux nihilistes, anarchistes, invincibles et consorts. Un coup de cloche, et boum! boum!... il semble que tout s'éboule. Cela part de tous côtés, à toutes les hauteurs. Des nuages de poussière et de fumée obscurcissent l'atmosphère; on entend des blocs de pierre se dévaler le long des escarpements et s'aplatir au fond, suivis de sables et de gravier... C'est un vrai volcan que nous avons à nos pieds; il fait trembler le sol et tinter nos oreilles. Les puits de Dutoit's Pan, Bultfontein et Old de Beer se mettent de la partie. C'est un bombardement en règle auquel on assiste avec une curiosité mêlée d'effroi. Puis, tout rentre dans le silence. Ce n'est que dans six heures que la danse recommencera, puis à minuit, puis de nouveau à six heures du matin.

Après midi, nous prenons notre ingénieur à ses bureaux. C'est un Anglais qui parle français et a les manières d'un Français. Il se met donc à nos ordres et nous invite à l'accompagner au fond de la mine. Comment descendre? Les wagonnets glissant sur des câbles, ce n'est pas sûr; il arrive qu'ils se décrochent et piquent une tête dans l'abîme. Ce matin même nous en avons vu un qui roula à 300 pieds de profondeur, au risque d'écraser les ouvriers sur son passage. D'emblée, à ce spectacle, nous avions renoncé à user de ce moyen de locomotion, et madame Kestell, en épouse prudente, avait fait à son mari la leçon avant de nous laisser partir. Mais ne faut-il pas que notre cicerone nous amène

droit à un de ces wagons, tout semblable à celui qui avait fait la culbute le matin ! Il nous invite d'un geste gracieux à y prendre place. On eût dit un directeur de la compagnie de l'Est vous offrant gratis un coupé de première classe. Je ne sais comment il arriva que nous ne fîmes aucune objection et qu'à un moment donné nous étions accroupis dans notre véhicule aérien, nous cramponnant à ses bords et nous regardant d'un œil étonné. Notre guide se plante sur une jambe sur un des rebords extérieurs, tenant le wagon d'une main et sa cravache de l'autre. « Lâchez tout ! » Les machines grincent, nous sommes lancés. A mi-chemin, il s'agit de passer ce qu'ils appellent un *jump*, un saut, c'est-à-dire un petit échafaudage de bois sur lequel s'appuient nos câbles qui, sans cela, iraient se buter contre la paroi de la mine, en vertu de leur poids. Le jump vous donne une secousse angoissante et vous envoie plus loin presque à pic. Nous supportons la crise avec une héroïque résignation. La machine se ralentit, nous sommes déposés au débarcadère sans la moindre secousse et nous voilà de nouveau sur la terre ferme, mais à 350 pieds au-dessous du sol.

Placés au centre des travaux, nous observons de près les nègres occupés à amener leurs wagonnets et à les charger. Nous attendons l'arrivée et le départ des seaux qui filent sur leurs câbles, emportant leur précieuse cargaison. Nous voyons le terrain diamantifère, d'une couleur d'ardoise et où nos yeux cherchent en vain des diamants. Tout un côté de la mine est couvert des débris amenés par l'éboulement dernier. Ailleurs, on travaille sur le vrai terrain, et un des surveillants nous montre quelques beaux échantillons ramassés dans la journée. Il y a des ouvriers un peu partout, les uns chargeant les wagonnets, les autres cassant le sol que les mines ont détaché de plus haut, d'autres préparant les trous de mine qui éclateront ce soir.

Ce qui m'étonne, c'est comment les différentes compagnies bui exploitent la mine reconnaissent leurs propriétés res-

pectives. Il n'y a aucune ligne de démarcation, aucun piquet, rien qui ait l'air d'une séparation entre un bloc de terrain et l'autre. Et cependant un pied carré vaut des centaines de livres sterling.

Bien que les travaux aient atteint une profondeur de 400 pieds, il se passera longtemps avant que le terrain diamantifère ait été épuisé ; des sondages profonds ont été opérés par les ingénieurs, et ils ont jusqu'au bout rencontré le fameux terrain bleu et des diamants. Il y a ici du travail pour plus de sept ans, disait notre guide, et peut-être pour beaucoup plus longtemps. La difficulté sera de les pousser plus bas, à cause des éboulements continuels qui entravent les progrès de l'exploitation. La position des ouvriers, même maintenant, n'est pas sans dangers ; ils sont continuellement menacés d'être écrasés par les pierres qui roulent d'en haut, et de fait, il ne se passe pas de semaine qu'un homme ou deux y perdent la vie. On ne fait plus attention à ces accidents-là.

Nous reprenons nos places dans le wagonnet, et remontons la pente avec moins d'émotion qu'à la descente, bien qu'à chaque instant il semble qu'on aille s'arrêter ou rebrousser chemin. Nous débarquons sains et saufs hors de la mine, jouissant de fouler la terre ferme.

Après avoir visité les machines à vapeur, ateliers de construction et de réparation, etc., nous sautons sur un train de trois wagonnets chargés de terrain bleu qu'un cheval entraîne au petit trot vers l'endroit où ledit terrain doit être exposé. Nous passons des viaducs en bois, des bifurcations, pour aboutir à un débarcadère. C'est là que la marchandise est étalée au grand air, pour se désagréger et se prêter plus facilement aux opérations du lavage.

Ce dernier travail se fait à peu près comme le papier ; le terrain est soumis à une longue manipulation où l'eau joue un grand rôle. Tout ce qui est terre est transformé en une boue liquide qui va se déverser à quelques mètres de là. Les

diamants seuls, avec les rubis, les grenats, la malachite et du menu gravier, restent en place, et on n'a plus qu'à les ramasser. Mais nous n'avons pas vu cette dernière opération.

Il y avait cependant là deux ou trois garçons de 14 à 15 ans installés devant des tables, et auxquels on apportait des tamis remplis des déchets du triage du matin. Armés d'un morceau de fer-blanc, ils remuaient ces tas de gravier humide et y pêchaient les diamants qui avaient forcé la consigne; ils en trouvaient même beaucoup. Moi-même j'en découvris trois ou quatre. Jugez de la négligence apparente de ces gens. Les diamants trouvés passaient tout simplement dans un fond de bouteille; l'autre garçon les mettait dans une vieille tabatière. Et ils en avaient là pour 500 fr. ou plus. Quant aux grenats, on ne les regarde même pas.

C'est là un trait qui m'a frappé. On voit partout des diamants. Les courtiers en manipulent des douzaines dans leurs petits bureaux; ils les pèsent pour savoir de combien de carats est leur poids; ils les prennent avec des pincettes et les examinent à la lumière pour juger de leur pureté, de leurs formes. Et puis on les emballe dans de petits plis de papier blanc, juste comme si c'était des pains à cacheter. Il y a mieux. J'ai vu des Bassoutos en quête de diamants. Ils achètent pour 12 francs une charge de tombereau de terrain jeté au rebut par les compagnies; ils lavent ce terrain, examinent le résidu, et finissent toujours par trouver quelque chose.

Nous remontons dans les petits tramways, arrivons à notre point de départ, et nous séparons de notre aimable ingénieur en le comblant de remerciements. C'est un galant homme, fier de sa compagnie française, fier de montrer qu'elle est pour ainsi dire la seule qui soit prospère.

Il me reste à donner quelques explications sur l'importance des mines de diamants, leur origine et leur caractère.

Elles datent de 1870. Les affaires allaient mal dans tout le sud de l'Afrique, le commerce languissait, on croyait mar-

cher à la banqueroute. Tout à coup arrive la nouvelle : on trouve des diamants dans le pays des Griquois ! Bien des gens se doutèrent alors, pour la première fois, qu'il existait un pays des Griquois. C'était un coin de pays, que les Griquois (descendants de Boers et de Hottentots) avaient peu à peu vendu aux Boers pour de l'eau-de-vie. Quelques fermiers y vivotaient, sans savoir à quel gouvernement ils appartenaient. Un voyageur passant par là vit de petits Boers jouer avec des pierres brillantes qui attirèrent son attention. Un vieux sorcier noir en avait une autre parmi son attirail de charlatan. L'Anglais se fit donner tout cela, et consulta un connaisseur, qui déclara de suite que c'étaient de beaux et bons diamants, dont l'un se vendit peu après 150,000 francs. Toute la Colonie tressaillit ; on courut en masse vers le nouvel Eldorado. Un pic, une bêche, un seau, une couverture et de la bonne volonté : cela suffisait pour vous procurer la richesse. On s'emparait d'un espace de terrain de quelques mètres carrés, on y couchait pour s'en assurer la propriété et on fouillait la surface. Des hourras répétés annonçaient la découverte de chaque nouveau diamant.

Il fallut nourrir tous ces travailleurs, leur fournir des tentes, des plaques de tôle pour leurs abris ; les marchands fondèrent des magasins, le commerce de la Colonie prit un nouvel essor ; la ville de Kimberley sortit du sol par enchantement ; on découvrit de nouveaux gisements. Bref, là où quelques mois auparavant végétaient quelques fermiers avec leurs troupeaux de moutons, se trouvèrent soudain rassemblés plusieurs milliers d'aventuriers dont chacun cherchait à faire fortune à sa manière. Le gouvernement de l'État-Libre réclama le pays comme sa propriété. Les Anglais tirèrent de leur côté et trouvèrent moyen de montrer qu'ils étaient dans leur droit, tout en payant 90,000 livres sterling de compensation à leurs concurrents. Je n'ai jamais compris comment ils pouvaient être les propriétaires légitimes de ce pays et cependant payer une somme si rondelette à

leurs voisins plus faibles. La politique a des finesses que nous ne saisissons pas.

Peu à peu les travaux devinrent difficiles, il fallut inventer des machines au fur et à mesure que l'on creusait plus bas. Les propriétaires de concessions ne purent plus suffire aux frais de l'exploitation. De là ces grandes compagnies qui ont acheté les lots individuels, et ont entrepris d'exploiter les mines à l'aide de capitaux étrangers. Il y eut ensuite la fièvre de la spéculation. Les actions des compagnies firent fureur un instant. Les habiles faisaient mousser l'entreprise et revendaient leurs actions avec de gros bénéfices. Puis un beau jour vint la désillusion, de grosses faillites, de petits propriétaires ruinés ; un calme plat dans tout le commerce du sud de l'Afrique et la stagnation actuelle. Le sud de l'Afrique a vécu des Diamondfields pendant ces dernières années.

Mais que de vies a coûté cette grande entreprise ! Le cimetière des blancs contient neuf cents tombes, et on compte deux noirs pour un blanc qui meurt. Terminons ce long récit par un dernier coup d'œil sur Kimberley, une ville en fer ; de petites maisons, sauf quelques édifices plus considérables bâtis en briques. Tout cela sent le provisoire. Malgré cela, la ville est éclairée à la lumière électrique ; on y trouve *tout* ce que l'on veut, le luxe le plus recherché peut s'y alimenter, et, dans ce coin reculé du désert, on peut se croire un instant dans une grande ville d'Europe.

Je m'arrête ici, en résumant notre voyage de retour : 1er jour, couché à l'hôtel Webb ; le 2e, dîné chez un Boer, couché chez un fermier anglais qui refuse tout paiement parce que nous sommes les premiers pasteurs qui lui aient demandé l'hospitalité ; 3e jour, douze heures en selle.

H. DIETERLEN.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10623 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE AMIE DES MISSIONS COMME IL EN FAUT

C'est tout à fait au hasard que nous devons d'avoir appris à connaître cette amie; c'était à la fin de l'année dernière, à l'arbre de Noël de la maison des Diaconesses de Paris. M. Appia venait de parler des moines de Lérins et du zèle de ces hommes, les premiers missionnaires des Gaules, lorsque M. le docteur Morin se leva et dit qu'il avait connu une humble paysanne dont le dévouement à la cause de Dieu n'était pas moindre que celui de ces illustres solitaires des temps antiques. Et, sans autre préambule il raconta ce que, lors d'un voyage à l'île de Ré, il avait appris sur une vénérable chrétienne, alors dans sa quatre-vingt-septième ou quatre-vingt-huitième année, maintenant entrée dans son repos. Immédiatement j'eus la pensée de faire profiter tous nos lecteurs de l'admirable exemple qui venait de nous être présenté. J'écrivis à M. le pasteur Delbart, de l'île de Ré, et c'est de lui que je tiens les détails qui vont suivre.

« L'île de Ré, située à cinq lieues de la Rochelle, et peuplée de 19 à 20,000 habitants, est partagée en neuf communes, dont Saint-Martin, petite ville fortifiée, est la capitale. La commune du Bois, qui contient 16 ou 1,700 habitants, est

située à trois kilomètres de Saint-Martin et à environ un kilomètre de la côte. C'est dans cette commune qu'est née, le 11 février 1793, Marie-Élisabeth Baud, devenue plus tard madame Joussaume ; c'est là aussi qu'elle a passé toute sa vie. Restée veuve en 1845 environ avec trois enfants, elle continua d'habiter la maison paternelle, et c'est là aussi qu'elle est morte, le 23 avril 1882, âgée de quatre-vingt-neuf ans, deux mois et quatorze jours.

Jetons un coup d'œil sur cette maison, modeste entre toutes. Chambre donnant sur la rue, avec une seule fenêtre, alcôve au fond, avec vieux lit à la duchesse, quelques chaises, un petit bureau, un vaisselier de l'autre côté, une petite bibliothèque au-dessus du bureau... Voilà à peu près tout l'ameublement. Il y avait d'autres petites pièces ou recoins dans cette maison, mais on ne voyait guère madame Joussaume que dans sa modeste chambre, assez basse, avec murs blanchis à la chaux. Une porte vitrée qui ne se fermait point la nuit pour que sa fille pût entrer le matin, et ouvrant sur un petit corridor, donnait entrée chez elle.

Que de fois ne l'ai-je point trouvée, ajoute M. Delbart, toujours auprès de sa fenêtre, avec cette respectable figure qui a porté notre ami M. Morin à l'embrasser, ses vieilles lunettes sur le nez, assise devant une autre chaise sur laquelle étaient sa Bible, le *Journal des Missions*, la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, ou d'autres livres de piété ; lisant surtout sa Bible, parfois le verset du jour indiqué sur l'*Almanach des Bons Conseils*; ou bien encore occupée à tricoter, à raccommoder, à filer avec sa quenouille, heureuse d'un entretien dont je profitais cependant plus qu'elle encore; souvent allant chercher quelques-uns des siens pour qu'ils profitent aussi de la prière ; me parlant aussi souvent, oh ! bien souvent, de l'œuvre des missions, de ce qu'elle avait lu dans le journal...

C'étaient là de bons moments pour moi aussi, je vous as-

sure. Cette maison, cette amie me manquent toujours quand je vais au Bois, où je visite quelques-uns des siens à qui son exemple n'a pas été inutile.

Madame Joussaume ne se contentait pas d'ailleurs de ce culte domestique, si fidèlement rendu à Dieu. Elle fréquentait le culte public avec une assiduité exemplaire. Chaque dimanche jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux et même, je crois, de quatre-vingt-quatre ans, n'importe par quel temps, sa place ne resta presque jamais vide dans le temple de Saint-Martin, malgré les 3 kilomètres qu'il lui fallait franchir à pied pour s'y rendre. Et sa piété n'était certes point du formalisme ; sa foi, simple, mais de plus en plus éclairée, la faisait agir, marcher, se réunir à ses frères pour louer, bénir, prier le Seigneur..... Elle faisait tout aussi pour y amener les membres de sa famille. De même que si elle donnait, et donnait beaucoup, en proportion de son avoir réel, elle apprenait aussi aux autres à donner. J'en sais quelque chose ; et, quoique morte, elle parle encore sous ce rapport.

Madame Joussaume savait bien lire, un peu écrire, mais c'était à peu près toute son instruction. Née, élevée, ayant toujours vécu à la campagne, c'était une simple paysanne dans toute la force de l'expression. M. Morin, qui l'a vue chez elle, peut vous dire que, si elle brillait, ce n'était point du tout par l'apparence. Sa demeure était parmi les plus modestes. Très propre de sa personne, je crois l'avoir toujours vue avec les mêmes vêtements, mais rapiécés, et rapiécés encore. Ses frais en fait de toilette ne l'ont jamais empêchée de donner, je vous assure. *Jamais* de feu dans la chambre où elle se tenait ordinairement. Quelquefois des sabots, jamais de souliers aux pieds. Elle y avait toujours trop chaud, disait-elle, aussi leur donnait-elle de l'air.

Sa nourriture ! Ah ! sa nourriture ! Je serai difficilement cru, mais je dois être exact et vrai. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans, elle avait une chèvre

qu'elle nourrissait avec de l'herbe qu'elle allait ramasser dans les champs, et sa chèvre la nourrissait de son lait. Voilà le principal mystère de sa nourriture. Ajoutez à cela quelques lapins pour lesquels elle allait encore ramasser de l'herbe à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; leur chair était sa principale viande, et celle-là ne lui coûtait rien. Avec du pain, des coquillages ramassés à la mer, des pommes de terre, quelques légumes cultivés dans son petit jardin, force bouillie faite avec son lait de chèvre : voilà toute sa nourriture, qui ne lui coûtait pas cher. Pas de vin; jamais d'extra. Pas de frais de chauffage.

Voilà pourquoi il lui restait beaucoup à donner sur les 400 francs et, pendant les treize dernières années, sur les 300 francs de pension que ses enfants lui faisaient annuellement depuis la mort de leur père. Ces 300 francs de pension composaient tout son trésor. Dois-je y ajouter quelques sous économisés en filant, ou en tricotant? Mais non, car son fil servait pour son linge, et ses tricots pour ses enfants, ou pour la vente des missions. Je crois donc n'avoir rien oublié.

Seulement ces 300 francs, elle les considérait comme étant entièrement à elle; et si elle parvenait à économiser avec cela, c'était pour elle seule. Elle n'aurait point cru être obligée d'en enrichir les siens. Quand je dis que c'était pour elle, je veux dire pour en faire cadeau au Seigneur dans la personne des siens et en particulier pour l'avancement de son règne. Après avoir prélevé pour payer sa peu coûteuse nourriture, son entretien, ses minces impôts, amassant, économisant sou à sou, il lui restait encore beaucoup pour : 1° abonnements au *Journal des Missions*, le *Petit Messager*, la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, l'*Ami chrétien des familles* ; 2° pour des pauvres, des collectes au temple, et pour souscrire annuellement 40, 50, 60, 70 et jusqu'à 80 francs par an, argent qu'elle me remettait pour de huit à dix de nos Sociétés religieuses, avec le gros lot

pour sa préférée, sa chère Société des missions. Pendant quelques années elle me dit en me remettant sa souscription annuelle : « Divisez comme vous l'entendez, sans mettre rien pour les missions, car j'y pourvois dans la collecte mensuelle. » Au bout de quelques années, la même recommandation ne me fut plus faite, en sorte que les missions avaient pour leur part : la collecte mensuelle au temple; une portion de la souscription annuelle, des bas tricotés pour la vente des dames, et enfin des dons particuliers, comme ceux-ci : 200 francs en 1854; — 500 francs en 1864; — 200 francs en 1875; — 100 francs en 1881; — 100 francs qui m'ont été remis en 1882 après sa mort, d'après son expresse recommandation.

Je me rappelle son premier fort don en 1854. Le choléra ravageait une commune de l'île de Ré. La suette miliaire faisait des victimes au Bois ; madame Joussaume était souffrante, elle aurait eu peur de mourir avant de m'avoir remis ces 200 francs.

Et le don de 500 francs en 1864! Madame Delbart était avec moi chez elle. Quelles précautions prises pour que ce don si secrètement remis fût anonyme! En l'envoyant à Paris, je dis un mot qui fut ébruité dans le journal malgré ma recommandation, mais du moins le nom et le lieu de provenance étaient inconnus. Madame Joussaume ne donnait pas pour être connue, mais uniquement pour faire du bien. Personne mieux qu'elle n'a jamais mérité ce témoignage. Quelle joie chez elle de m'avoir remis son don du 20 février 1882, en me disant qu'il me serait aussi remis 100 francs pour les missions, lorsque peu de jours après elle tombait malade à la mort : « Ai-je bien fait de ne pas attendre trop tard ! » me répéta-t-elle plusieurs fois dans mes visites.

Vous auriez été surpris vous-même, cher frère, de voir quelle connaissance complète elle avait de nos œuvres dans le Lessouto. Peu, bien peu, sans doute, la suivaient comme elle

pas à pas. Elle en connaissait tous les détails. Ce n'est point elle qui aurait attribué tel missionnaire à telle station qui n'aurait pas été la sienne. C'était à faire quelquefois honte à ma mauvaise mémoire sous ce rapport-là.

Vers Pâques 1877 madame Joussaume fit une grave maladie. Prête comme elle l'était, et rassasiée de jours, elle accueillit avec joie l'idée d'être réunie à son Dieu. Toutefois ce n'était pas encore la fin. Le 9 mai, arrivant dans la matinée, je la trouvai levée, assise à sa fenêtre, avec sa quenouille dans ses mains. « Je suis encore faible, dit-elle, mais Dieu a été bien bon pour moi en me ramenant de si loin, à mon âge. Je ne sais pas pourquoi. Que le reste que j'ai à vivre lui appartienne! Que sa volonté soit faite! »

Ayant recouvré la santé, elle vécut encore cinq ans, filant, tricotant, lisant encore facilement. C'est vers le 28 février que survint une fièvre intermittente qu'on ne put couper. Une toux opiniâtre la fatigua beaucoup et persista. Il fallut garder le lit pour ne plus le quitter... Depuis le commencement d'avril il devint évident que le rétablissement complet serait impossible. En même temps, sa foi mûrissant de plus en plus, ses espérances chrétiennes s'affermissaient encore. Elle soupirait après son délogement pour être avec Christ, mais tout en disant au Seigneur : « Non pas comme je veux, mais comme tu veux. »

A partir du 18 ou du 19 avril, on vit que sa fin approchait. Je la voyais d'abord plusieurs fois par semaine, puis chaque jour, lisant, priant avec elle. En la quittant, le 22 avril, je lui dis : « A demain, ou bien au revoir auprès de Dieu. » — « Que sa volonté soit faite », répondit-elle doucement et avec peine. Elle expira, calme, paisible, ayant encore sa connaissance, le dimanche 23 avril 1882, à quatre heures du matin.

L'enterrement eut lieu le surlendemain. Je parlai sur un passage des Proverbes (XIV, 32) : « Le juste trouve une retraite, même en sa mort. »

Maintenant, après avoir cru en Jésus, elle voit Celui qui a été pendant de si longues années son espérance et son appui. Comme Abraham, dont elle avait la foi, après avoir été souvent éprouvée, elle jouit de Dieu, la seule récompense qu'elle ambitionnât. Elle serait, sans doute, bien surprise, si elle savait que j'ai trouvé de quoi vous parler si longuement d'elle. »

Quant à moi, lecteurs, en lisant cette histoire, je me sens rempli de joie à la pensée qu'il y a encore dans notre France protestante des chrétiens de cette trempe, taillés dans le roc de nos pères, modestes, humbles, mais à la lettre pleins de foi et de charité. Et comme serviteur de l'œuvre des missions, je suis heureux de penser que nos appels et nos demandes de prières trouvent de tels cœurs pour y répondre. La vie de madame Joussaume est un grand encouragement pour tous les amis de notre Société. Elle en sera un aussi pour nos missionnaires. L'indifférence et l'ignorance qu'ils rencontrent parfois jusque chez des chrétiens, à l'égard de leur œuvre, les a parfois attristés ; mais quel reconfort pour eux que de savoir qu'ils ont des amis comme celle dont nous venons de parler.

A nous aussi, soutiens de l'œuvre, ce court récit apporte une utile leçon. Elle nous montre pleinement réalisées dans une humble vie ces paroles de l'Apôtre, qui peuvent devenir vraies de chacun de nous : « Affligés, et toujours dans la joie ; pauvres, mais cependant enrichissant plusieurs ; n'ayant rien et possédant toutes choses ! »



DÉPART DE M. BRUN POUR TAÏTI ET DE M. ED. JACOTTET POUR LE LESSOUTO

Si jamais on écrit l'histoire de notre Société, l'année 1883 à 1884 aura son nom tout trouvé : on l'appellera *l'année des départs*. Rien que depuis l'automne passé, nous avons eu le départ de M. et madame Weitzecker, puis, deux mois plus tard, en décembre, celui de MM. Jaques et Morin. Cette année-ci est à peine commencée que déjà nous avons assisté à une séance d'adieux. C'était lundi soir 4 février. Cette fois, nous étions réunis dans la jolie église des Billettes, où se célèbre tous les mois, sous la présidence de M. Appia, un service de missions. L'auditoire était très nombreux. Il s'agissait d'entendre les adieux de M. Brun, qui repart pour Taïti, et que nos lecteurs connaissent bien, et d'un nouvel ouvrier pour le Lessouto, M. Edouard Jacottet, qu'il nous faut maintenant leur présenter.

M. Jacottet est Suisse, il appartient à cette belle Église neuchâteloise si sérieuse, si vivante. Elève de la Faculté de théologie indépendante, il a reçu la consécration des mains de M. le professeur Godet, après un voyage d'études en Allemagne. Lui-même nous dira tout à l'heure comment il s'est senti pousser à s'enrôler dans nos rangs. Par son entrée au service de la Société des missions de Paris, il continue une belle et bonne tradition qu'il ne faut pas laisser périr, celle de la collaboration, dans l'œuvre missionnaire, de toutes les branches de la grande famille du protestantisme de langue française, collaboration féconde, à laquelle et notre œuvre missionnaire et nos Églises, françaises ou suisses, sont redevables de beaucoup de bien. Aussi est-ce de plein cœur que nous souhaitons à M. Jacottet la bienvenue dans notre petite armée. Puisse-t-il y apporter une force nouvelle, comme l'ont fait plusieurs de ses compatriotes.

Nous ne ferons pas le récit de la réunion. Aussi bien est-il

impossible de résumer un discours comme celui où le président, M. *Appia,* a caractérisé, en traits neufs et originaux, les difficultés que rencontre la mission de notre temps, mission adulte, et non plus enfant ou adolescente comme pendant la première moitié de ce siècle. M. Appia a terminé en donnant la parole à M. Jacottet dont on trouvera le discours plus loin. M. *Boegner* a parlé ensuite; après quoi M. *Brun,* dans une improvisation émue, a recommandé une fois de plus l'œuvre de Taïti à la sollicitude et aux prières des chrétiens. Pour montrer l'importance de la prière dans l'œuvre de missions, il a rappelé le mot que lui adressait, le jour de son premier départ, le regretté Georges Fisch, alors membre du Comité : « Priez, priez, priez », parole qu'il mettait lui-même en pratique comme peu de chrétiens. En terminant, M. Brun a dit à l'assemblée dans quels sentiments il retourne à son poste : il était arrivé de Taïti affaibli dans sa santé, brisé par l'épreuve ; il repart plein de courage à cause de l'accueil sympathique qui lui a été fait et de l'intérêt que la cause de Taïti rencontre dans les cœurs, joyeux aussi, à cause du privilège qu'il a de servir Christ comme missionnaire. M *Hollard* a terminé la séance par la lecture du psaume CXXI, en rappelant que ce psaume a été lu, il y a bien des années, dans une hutte de montagnards écossais, la veille du départ d'un jeune missionnaire qui fut le fameux Livingstone.

La collecte a produit 127 francs.

M. et madame Brun, avec deux de leurs enfants, ont quitté Paris le 12 février au soir. Ils se sont embarqués à Bordeaux sur le *Nantes,* paquebot des Messageries maritimes au service de l'Etat, qui se rend à Taïti par le Cap, l'Australie et la Nouvelle-Calédonie. Le voyage durera de trois à quatre mois.

M. et madame Jacottet sont partis le 9 février au matin pour Londres. Après quelques jours passés chez des parents, ils ont levé l'ancre le vendredi 15 février, à Dartmouth, sur le *Grantully Castle,* navire qui doit être bien

connu de nos lecteurs, puisque MM. Coillard et Weitzecker ont fait le voyage à son bord.

Nos amis auront pour compagnons de traversée une caravane de neuf personnes appartenant à la mission vaudoise du Transvaal. Ce sont : M. et madame Paul Berthoud, M. et madame Eugène Thomas, missionnaires ; mademoiselle Jacot, garde-malade; MM. Alexis Thomas et Paul Fornallaz, aides-missionnaires; M. et madame Ducret, artisans missionnaires. Cette petite armée voyageait en trois escouades séparées. Nous avons eu le plaisir de voir un instant le gros de la troupe à la Maison des missions au moment de son passage à Paris. Quelques jours auparavant, nous avions eu le privilège d'y posséder pendant quelques heures M. et madame Paul Berthoud, qui formaient l'avant-garde.



ALLOCUTION DE M. JACOTTET

Il y a peu de jours j'avais à adresser une dernière parole d'adieu aux membres de l'Eglise neuchâteloise dans laquelle j'ai été élevé et où j'ai reçu la consécration au saint ministère. Maintenant que j'ai quitté les miens et que le moment si pénible de la séparation est derrière nous, il me reste à prendre congé de vous, les soutiens et les amis de notre Société de missions. Je ne vous suis pas personnellement connu; à peine ai-je eu le privilège de voir quelques-uns d'entre vous, et cependant je sens à ce moment les mêmes émotions que la semaine précédente. C'est un nouveau pas que j'ai à faire sur la route que Dieu nous a tracée et en vous disant adieu, avant de quitter pour bien longtemps nos pays français, je comprends mieux que jamais que l'heure est venue d'entrer résolûment dans la carrière, oubliant les choses qui sont derrière nous pour ne nous occuper que de l'œuvre à

laquelle nous avons le privilège de pouvoir directement travailler.

Notre frère, M. Weitzecker, vous a raconté il y a quelques mois la manière dont la vocation missionnaire s'était éveillée et réalisée pour lui. Vous attendez peut-être que je fasse de même. Je ne puis m'y refuser, car je sais bien que vous avez le droit de savoir ce que sont et ce que veulent ceux que vous envoyez au sud de l'Afrique, pour autant du moins que cela est possible sans pénétrer trop avant dans le domaine sacré de la conscience intime. Vous vous rappelez tous sans doute le séjour que firent en Europe, il y a trois ans environ, deux des vétérans de la mission du Lessouto, MM. Mabille et Coillard; les impressions que leurs récits ont éveillées en vous ne sont probablement pas encore dissipées. Pour moi, je n'ai eu le privilège ni de les voir ni de les entendre lors de leur passage à Neuchâtel; le cours de mes études théologiques m'avait conduit alors dans une petite ville universitaire du nord de l'Allemagne, et la mission n'excitait chez moi aucune préoccupation sérieuse. C'est cependant à cette visite de nos frères que je puis rapporter le premier germe de la vocation missionnaire qui m'emmène dans une direction bien différente de celle que j'avais jadis désirée. Ils avaient fait de grands efforts pour décider quelques jeunes pasteurs à se joindre à eux pour renforcer la mission du Lessouto; c'était l'époque de la guerre avec la Colonie; l'œuvre missionnaire menaçait d'être désorganisée et le manque d'ouvriers la paralysait. Personne à peu près n'avait répondu à leurs appels. Quelques mois plus tard je lus comme par hasard dans un de nos journaux religieux que nos frères avaient dû repartir sans avoir trouvé ceux qu'ils cherchaient. Cette pensée me frappa au cœur; je me demandai sérieusement si moi du moins je ne pouvais pas partir pour leur aider. Mon Eglise n'avait pas un besoin urgent de mes services et aucun devoir impérieux ne me retenait dans mon pays. Cette question une fois posée devant ma conscience se présenta avec une force

toujours croissante, et la route à suivre m'apparut de jour en jour plus clairement tracée. Après des luttes et des hésitations que vous comprendrez, j'acquis enfin la certitude que Dieu me montrait trop clairement la voie pour qu'il me fût possible de résister plus longtemps. Votre Comité accepta sans difficulté mes offres de service et me voici maintenant à la veille de me rendre au poste qu'il a bien voulu me confier.

Je n'ai pas craint, mes chers frères, d'entrer devant vous dans des détails aussi personnels, parce que je comprends la nécessité de créer entre vous et moi un lien d'intérêt et de sympathie. Vous avez le droit de demander à vos missionnaires qu'ils ne partent pas à l'aventure et qu'ils sachent pour quelles raisons et dans quel but ils vous demandent de les envoyer dans le champ missionnaire. Pour moi personnellement, ainsi que pour celle qui a consenti à me suivre, je puis vous déclarer que nous ne partons que parce que nous avons acquis la conviction qu'il le fallait ainsi. Quand Dieu donne à ses enfants une direction quelconque, pénible peut-être à bien des égards, leur devoir n'est-il pas de lui obéir sans murmurer et avec joie? Et s'il lui a plu de me choisir, malgré ma faiblesse, pour être un de ses envoyés, un témoin de son nom dans la terre païenne, je ne voudrais pas regarder comme une corvée lourde et pénible ce qui est au contraire un des plus grands privilèges qu'il puisse accorder. La mission est aujourd'hui l'œuvre chrétienne par excellence, et, quoi qu'il en coûte, je me réjouis de pouvoir m'y consacrer et je bénis Dieu d'avoir écarté tous les obstacles qui se dressaient sur ma route.

Mais je n'ai pas besoin de l'ajouter, nous ne pouvons faire quelque chose d'utile que si vous, que nous allons représenter là-bas, travaillez en même temps à la même œuvre. Votre sympathie nous est acquise, je le sais; il faut plus encore que de la sympathie, il nous faut vos prières, non seulement celles d'un ou de deux soirs, mais vos prières

de chaque jour. Laissez-nous partir avec la certitude que vous ne nous les refuserez pas, que vous serez avec nous, et nous partirons plus forts et plus joyeux.

Je ne suis pas Français, vous le savez; mais nos Églises de la Suisse française sont unies aux vôtres par trop de liens pour que cela fasse aucune différence. C'est un des plus beaux côtés de notre Société de missions qu'elle ait ainsi attiré dans son sein toutes les fractions du protestantisme de langue française. Chacune lui a apporté sa part et cette diversité, loin de nuire à l'œuvre accomplie, l'a rendue plus forte et plus vivante. Il est doux de voir s'unir dans un même effort tant de frères que séparent dans d'autres domaines des intérêts ou des aspirations différentes. Je voudrais que ma présence dans vos rangs fût pour vous un nouveau gage de cette bonne volonté à travailler tous d'un commun accord à l'œuvre missionnaire. Si nos Églises suisses ont désiré avoir aussi leur mission spéciale au Transvaal, les Églises du Lessouto leur seront toujours trop chères pour qu'elles leur refusent l'appui qu'elles leur ont accordé jusqu'ici. Nous aurons le privilège de voyager avec neuf de nos frères et sœurs qui vont renforcer les rangs de la mission romande au Transvaal, qui, vous le savez, est fille de celle du Lessouto. Permettez-moi de les recommander également à votre intérêt. Ce sera un nouveau lien entre nos deux œuvres, qui toutes deux représentent au sud de l'Afrique le protestantisme de langue française.

La mission du Lessouto que je vais renforcer a eu, vous le savez, de grands succès; une Église nombreuse lui doit l'existence, une foule d'âmes ont été amenées à la foi par ce moyen et les résultats obtenus lui assurent une place d'honneur au sud de l'Afrique. Notre cher directeur a pu vous le répéter avec toute l'autorité que lui donnent une expérience personnelle et une vue immédiate de l'œuvre. Mais il reste à accomplir bien plus encore que ce qui a été déjà fait. La plus grande partie de la tribu a jusqu'ici refusé de se donner à

Dieu. Sous peine de perdre des conquêtes faites au prix de tant de sacrifices, il faut continuer et développer l'œuvre de l'évangélisation. Il faut en outre élever les nouvelles générations dans le christianisme, développer leur conscience et leur intelligence et surtout s'efforcer de pousser nos jeunes Églises noires dans la voie de l'indépendance, les amener à la majorité spirituelle. C'est une nouvelle phase de l'œuvre missionnaire; peut-être n'est-ce pas la plus aisée. Sans doute nos Églises auront longtemps encore à s'occuper du Lessouto, mais il est nécessaire que les Bassoutos comprennent que c'est à eux avant tout à travailler à leur propre relèvement, et que les missionnaires européens leur laissent une partie de la besogne. Ce sont encore des enfants; il faut les amener à la stature d'hommes faits. C'est là le but de toute œuvre missionnaire. C'est dans cette direction que doivent tendre les efforts de ceux que vous envoyez. Si leur tâche est moins pénible et dangereuse que celle de leurs devanciers, elle est plus délicate peut-être et entraîne de non moins grandes responsabilités. Nous ne pouvons donc pas plus qu'eux nous passer du secours de l'Esprit divin et du concours de tous les fidèles. Je ne veux pas me faire d'illusions à cet égard; je me sens incapable de m'acquitter fidèlement de la tâche que vous me confiez, si vous n'en prenez pas aussi votre part et si vous ne nous soutenez pas. Cette œuvre doit être celle de tous, aussi bien de ceux qui restent en Europe que de ceux qui y travaillent directement au sud de l'Afrique.

Mes bien chers frères, soyons tous de fidèles serviteurs du Maître de la moisson, et lui aussi sera fidèle à notre égard. Il nous l'a montré dans trop de circonstances pour que nous puissions l'oublier sans ingratitude. L'histoire de notre mission au Lessouto n'est au fond qu'une suite non interrompue de grâces et de délivrances, et hier encore Dieu lui accordait un nouveau répit par l'arrangement qui vient de replacer le peuple sous le protectorat direct du gouver-

nement anglais. La main du Seigneur a été avec nous; c'est son œuvre et non celle des hommes. C'est là ce qui nous donne du courage et la foi joyeuse dans l'avenir. Nous pouvons partir sans crainte en nous appuyant sur ses promesses et sa grande miséricorde. Et même le sentiment de notre insuffisance ne nous retiendra pas; il nous a appelés, cela nous suffit, et sans doute il saura, ici encore, comme dans tant d'autres occasions, tirer sa gloire de notre infirmité. Amen.



TOURNÉES DU DIRECTEUR

Afin de mettre le plus possible les Églises à même de bénéficier des connaissances que lui a procurées son voyage au sud de l'Afrique, le directeur de la Maison des Missions a entrepris une série de visites aux différents centres protestants. Les travaux de la direction limitent forcément le temps qu'il peut donner à ces tournées, aussi est-il obligé de faire le plus qu'il peut dans les huit ou dix jours qu'il peut y consacrer chaque mois. En décembre, il a visité Lyon et les Églises voisines; en janvier, les principaux centres de la Normandie : Luneray, Rouen, Bolbec et le Havre; en février, l'Alsace : Mulhouse, Guebwiller, Colmar, Sainte-Marie aux Mines, le Ban de la Roche, Strasbourg et Nancy. Le programme des prochains mois n'est pas encore arrêté.

M. le missionnaire Germond utilise des tournées qu'il fait dans le canton de Vaud pour plaider la cause de nos missions. M. Jousse est actuellement à Genève pour le même objet.

LESSOUTO

ÉTAT SANITAIRE DU PAYS. LE NOUVEAU RÉSIDENT BRITANNIQUE

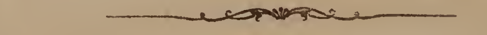
Nous trouvons dans les journaux du Cap l'importante dépêche qu'on va lire :

« *Wepener, le* 10 *janvier*. Il est tombé mardi (le 8) une pluie abondante, juste à temps pour sauver les moissons.

« Les Bassoutos manifestent une grande satisfaction de ce que le nouvel agent du gouvernement est le colonel Clarke, qu'ils ont appris à connaître comme magistrat du district de Quthing.

« La petite vérole disparaît.

« On fait, sur la frontière, une chasse acharnée aux violateurs de la nouvelle loi sur les boissons. »



LA SITUATION POLITIQUE ET L'ÉTAT DES ESPRITS

Une dépêche de lord Derby a annoncé aux Bassoutos qu'ils étaient derechef placés sous le protectorat de la Reine. Ce document vise d'abord le désir nettement exprimé par la majorité de la tribu, dans un pitso convoqué par Letsié, de rester sous la domination britannique et sous l'autorité directe de la Reine. Il rappelle ensuite un message de Letsié à la Reine, où il supplie Sa Majesté de ne pas l'abandonner, ce qui équivaudrait, dit-il, à la destruction complète des Bassoutos. Il poursuit en ces termes : « Le Gouvernement a été, il est vrai, informé qu'une petite portion des Bassoutos restent mécontents; mais, confiant dans la sincérité et l'assistance de la grande majorité des chefs et du peuple pour rétablir l'ordre et la loi dans tout le Lessouto, il a résolu de repren-

dre en main la direction de la tribu. Il espère que les Bassoutos, par leur future conduite, apprécieront les motifs tout à fait désintéressés qui ont porté Sa Majesté à leur continuer la protection du pavillon britannique. Aucun mobile égoïste n'a influencé la résolution de la Reine : le salut, la prospérité, le contentement des Bassoutos ont été son seul but; leur gratitude sera sa seule récompense. »

M. Mabille, dans une lettre à M. Casalis, en date du 29 décembre 1883, rend compte de l'effet produit par ce document : « La réponse de Letsié, quand il reçut cette communication, fut : « Maintenant, nous pourrons dormir. » Il est content, les gens bien disposés de la tribu sont contents; on le voit, on le sent. Vous le savez, les indigènes n'expriment pas bruyamment leurs sentiments. Mais pour qui les connaît, il n'y a pas de doute que le gros de la tribu ne soit satisfait. C'est une chose inattendue pour Massoupa. Il avait cru que, grâce à sa rébellion continue, le gouvernement finirait par refuser de reconnaître à nouveau aux Bassoutos la qualité de sujets britanniques. Son influence est diminuée d'autant.... »



ATTACHEMENT DES BASSOUTOS AUX ÉGLISES DE FRANCE

Faisant allusion à la proposition, d'ailleurs tout à fait isolée, qui s'est produite il y a quelque temps, de céder notre œuvre du Lessouto à une Société anglaise, un de nos missionnaires nous fait part de quelques réflexions que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs. Ils y trouveront, développée en termes fort justes, l'une des nombreuses raisons qui interdisent à la Société de songer un instant à abandonner à d'autres son plus ancien champ de travail.

« Je me demandais ce matin quel effet produirait au Lessouto la nouvelle, improbable du reste, de la retraite de la

Société de Paris se repliant sur l'Algérie et cédant le pays à une Société anglaise. Il m'a semblé que ce serait, pour les Bassoutos, païens et chrétiens, un scandale dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire une pierre d'achoppement, une occasion de chute. L'attachement des Bassoutos pour la France est connu ; ils disent qu'ils sont Français, qu'ils doivent tout aux Français ; que les Français sont leurs pères, que les Églises françaises sont leurs mères. Ce ne sont pas là de simples mots sans grande signification. Tout au contraire, c'est l'expression d'un sentiment profond, intime, qui se mêle à leur sentiment religieux lui-même. Par le fait de leur caractère enfantin et de leurs longs rapports avec la mission française, on peut dire qu'à tort ou à raison leur foi est intimement unie avec l'idée de leur dépendance filiale vis-à-vis des Églises françaises. Pour eux, il importe beaucoup qu'ils soient dirigés et évangélisés par des Français, Franco-Suisses si l'on veut ; c'est une affaire de confiance, un lien de famille qui est indiscutable.

Admettons maintenant qu'un beau jour on leur annonce qu'avec toutes les précautions imaginables les Églises de France vont les abandonner et les passer à des Anglais. Ils demanderont pourquoi ? Que leur dira-t-on ? Leur donnera-t-on les belles raisons que voici : on ne veut plus travailler pour les Anglais ; on veut s'occuper de païens gouvernés par la France, etc., etc. ! Ce sera porter un coup douloureux à ces pauvres gens, coup qui ne les atteindra pas seulement dans leurs affections humaines, mais qui les blessera à l'endroit où leur sentiment religieux et leur patriotisme français réunissent et entremêlent leurs racines. Conséquence probable, inévitable : découragement, laisser aller, naufrage de la foi, retour aux superstitions. Tout en protestant de leur désir de voir les Bassoutos sauvés en continuant à marcher dans la voie tracée par leurs anciens missionnaires, les Églises de France les auront exposés à la ruine spirituelle. D'un coup de main, on ébranlera ce bel édifice

auquel on a travaillé pendant plus de cinquante ans. Après un demi-siècle de sacrifices et de prières, on défera ce qui a été fait, on renverra la tribu au paganisme auquel on avait essayé de l'arracher. Pour la première fois dans l'histoire des missions, il sera dit que, par pur chauvinisme, des Églises auront défait de leurs propres mains ce qu'elles avaient édifié avec tant de persévérance et non sans succès.

« Tels que je les connais, les Bassoutos seraient ainsi scandalisés et exposés, de gaieté de cœur, à perdre tout ce qu'ils avaient gagné. Il y aurait une crise dangereuse au dernier point. Y survivrait tout ce qui est assez éclairé pour surmonter les amertumes du premier moment et dire : « Quand mon père et ma mère m'abandonneraient, Dieu ne m'abandonnera pas et je ne l'abandonnerai pas. » Mais la masse saurait-elle s'élever au-dessus des considérations qui jouent une si grande importance dans sa vie religieuse? Il est permis d'en douter ; — pour ma part, j'en doute beaucoup. Et sur qui reposerait la responsabilité des ruines qui remplaceraient nos Églises actuelles?

« Cette question mérite d'être examinée très sérieusement. Abandonner le Lessouto, quelque soin qu'on y mette, c'est l'exposer à l'apostasie, à un retour offensif du paganisme; c'est donner aux païens un prétexte pour se désintéresser complètement des choses de Dieu. S'en doute-t-on, lorsqu'on discute la possibilité de substituer l'Algérie au Lessouto? »



NOUVELLES ENCOURAGEANTES DE BÉRÉE

La station de Bérée est une de celles qui ont le plus souffert des suites de la guerre des fusils et de la lutte entre Jonathan et Joël. Lors du passage du directeur de la Maison des Missions, l'absence de l'élément masculin était très sensible dans les réunions d'Église. Le Consistoire ne put se

rassembler, la plupart des anciens ayant quitté le pays. Sur la station même, il ne restait guère que des femmes. Nos amis Maitin et Duvoisin souffraient profondément de cet état de choses, que l'un d'eux dépeignait dans une lettre reproduite dans ce journal, en mars 1883 (p. 111). Dieu vient de leur accorder de précieux encouragements. Écoutons M. Duvoisin nous raconter les événements qui ont marqué, ces derniers temps, dans la vie de son Église :

« Dimanche passé, nous avons eu ici une fête de baptêmes, la première de ce genre depuis bientôt quatre ans. Il y avait aussi le plus nombreux auditoire qui se soit réuni sur cette station depuis la guerre; plus de huit cents personnes, dit-on. Inutile d'ajouter que le premier service s'est fait en plein air. M. et madame H. Dyke, qui nous faisaient visite, à leur retour de Cana, ont eu l'amabilité de la prolonger et de rester pour ce jour, à l'édification duquel le brave H. Dyke a contribué plus que personne. Nous avions aussi M. Moffat qui, tout magistrat qu'il est, a encore le cœur missionnaire et a fait un discours touchant en sétlaping. Dix-neuf candidats ont été reçus dans l'Église par le baptême ou la confirmation. Plusieurs d'entre eux ont pris la parole, pour témoigner de leur foi, entre autres, un neveu de Moshesh, qui a parlé avec beaucoup de force et de sentiment. Au service de l'après-midi, la chapelle était bondée ; aussi, tandis que MM. H. Dyke et Moffat s'adressaient, dans leurs dialectes respectifs, aux membres de l'Église qui se préparaient à prendre la cène, je pus annoncer l'Évangile à un assez grand nombre de personnes qui n'avaient pu trouver place. Si j'entre dans ces détails, c'est, je crois, à cause de la nouveauté du cas ; car ce n'est pas précisément dans des solennités de ce genre qu'il faut chercher les signes ou la mesure des progrès spirituels. Ces signes, cependant, ne manquent pas, Dieu soit béni ! A Masérou, à la place des douze candidats qui viennent d'être admis dans l'Église, un nombre égal de personnes nouvellement réveillées ont été

reçues dans la classe. A Bérée, nous n'en sommes pas encore là, bien s'en faut. Nous venons, cependant, de recevoir une jeune fille, naguère encore très mauvaise pièce, et dont, il n'y a pas de doute, le cœur a été touché. Nous avons eu dernièrement une mort bien édifiante, celle d'une fidèle membre de l'Église, qui habitait à une heure de la station. Je la vis la veille de sa mort. Elle était d'une maigreur effrayante, et quand elle parlait, son souffle s'échappait par un trou dans sa poitrine ; mais la paix de Dieu était sur ses traits. Elle s'endormit dans le Seigneur, n'ayant cessé, jusqu'au dernier moment, d'exhorter ses parents et ses voisins. C'est là un témoignage de la vérité de l'Évangile, plus intelligible pour les païens que bien des prédications ; j'ai la confiance qu'il ne sera pas perdu



UNE ALERTE DANS LE DISTRICT DE LÉRIBÉ

Comme début dans sa carrière missionnaire, M. Weitzecker a failli assister à une reprise des hostilités entre les deux frères ennemis qui se disputent la succession de Molapo : Jonathan et Joël. Il nous écrit le 10 janvier : « Une grande alerte a été donnée ce matin ; on dit que Massoupa envoie des troupes pour opérer de concert avec les gens de Joël, afin de prendre Jonathan entre deux feux. Il est difficile, impossible même, de savoir au juste ce qui en est ; ce qui est certain, c'est qu'un messager m'est arrivé ce matin du camp (1) pour m'avertir qu'un homme que j'avais engagé pour des réparations urgentes ne pouvait venir, tous les hommes de Jonathan étant retenus sous les armes ; ce qui est certain, c'est qu'ordre a été donné de rassembler les

(1) On sait que Jonathan a massé tout son monde au camp de Thlotse-Heights, situé à une heure et demie environ de la station de Léribé. (*Réd.*)

troupeaux aux abords du camp, et que femmes et enfants ont fui de ce côté. Il n'est resté presque personne avec nous des rares habitants de la station. Nous avons serré nos provisions et pris quelques autres précautions, et nous attendons les événements, espérant qu'ils ne seront pas aussi graves qu'ils en ont l'air, et, qu'en tout cas, nous expérimenterons une fois de plus combien il fait bon « loger à l'ombre du Tout-Puissant ».

Les dépêches que nous trouvons dans les journaux du Cap, du 27 janvier, nous permettent de compléter le récit des événements. Le vendredi 11 janvier, le lendemain du jour où M. Weitzecker écrivait ce qui précède, on entendit une fusillade nourrie éclater aux environs de Thlotse. La cause de la lutte était, dit-on, une dispute qui avait éclaté entre les gens de Joël et ceux de Jonathan. Ceux-ci avaient, paraît-il, au cours d'une partie de chasse dans les Maloutis, pris et gardé un élan blessé par leurs adversaires. Pour se venger, Joël avait saisi des têtes de bétail appartenant à Jonathan, lequel, naturellement, avait tenté de reprendre son bien. On disait que Massoupa et Ramanella avaient amené à Joël des renforts nombreux.

Quelques jours après, l'agent du gouvernement, le capitaine Blyth, annonçait par dépêche la cessation complète des troubles. Plusieurs des chefs ligués contre Jonathan avaient regagné leurs demeures. De son côté, Jonathan avait renvoyé ses gens dans leurs villages. On ignorait encore la vraie cause de cette agitation ; mais le capitaine Blyth pensait que toute l'affaire avait été montée par Massoupa et Joël, dans l'espoir d'entraîner dans la lutte contre Jonathan quelques-uns des fils de Letsié. Heureusement, ceux-ci ne bougèrent pas, et ainsi tout le plan échoua.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

M. COILLARD AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Léribé, 19 décembre 1883.

Bien cher Monsieur,

J'avais depuis longtemps l'intention de vous écrire. La seule raison qui m'en a empêché, c'est l'état d'attente dans lequel nous avons été gardés depuis si longtemps. J'aurais voulu vous dire quelque chose de clair et de défini sur nos plans, sur cette mission que nous avons tant à cœur. Vous savez combien de difficultés sont survenues nous entraver successivement; parfois, les ténèbres nous semblent si épaisses, que nous serions réduits à marcher à tâtons si le Maître n'était devant nous et si nous n'entendions sa voix. Cette voix ne nous a jamais fait défaut, et nous l'avons perçue au milieu de tout le bruit plus ou moins sympathique, plus ou moins hostile, qui s'est fait autour de nos projets. Vos bonnes paroles, vos encouragements nous ont touchés, surtout dans les circonstances actuelles. Nous avons accepté, comme une réponse à nos prières, le beau don que vous nous avez fait pour aider au transport de notre bateau. Nous en avons béni Dieu, et nous vous en offrons aussi nos remerciements bien sentis. C'est là une preuve éloquente de l'intérêt que vous portez à notre œuvre nouvelle.

Vous le savez, cher monsieur, c'est sous l'impression d'un sentiment profond du devoir que nous agissons. Nous n'ignorons pas les critiques, l'opposition qui nous poursuivent ou nous entravent; cela rend ma tâche ardue, difficile et délicate; mais Dieu sera ma force.

Vous pouvez compter, cher monsieur, que je m'étudierai à la prudence. J'ai trop à cœur l'œuvre que nous allons faire pour la compromettre par manque de précautions. A part cela, le succès appartient à Dieu. Si je meurs à la peine,

avant même d'avoir eu la joie de voir le drapeau de l'Évangile définitivement planté dans ces régions lointaines et sans avoir la consolation de voir les Églises de ma patrie marcher résolument à la conquête de l'Afrique intertropicale, qu'importent les jugements des hommes? Je mourrai avec la conviction de n'avoir fait que mon devoir. Ne voyez aucune bravade dans ce que je dis. Il n'y en a pas l'ombre dans ma pensée. Je ne suis ni un enthousiaste, ni un amateur d'aventures. L'enthousiasme, s'il avait jamais existé, que de vagues l'auraient éteint depuis notre retour ici! Les aventures! la perspective seule suffirait pour décourager des gens de notre âge et de nos goûts. Je suis un soldat, ma feuille de route est signée, j'obéis et je pars; si je tombe, d'autres prendront ma place; en tout cas, avec Christ, la victoire est certaine.

Pardonnez-moi cette effusion, cher et vénéré président. Si je tiens à ce que quelqu'un me comprenne, c'est bien vous tout d'abord. Nos amis Weitzecker sont arrivés enfin. Et au moment où nous pensions atteler nos voitures, une nouvelle difficulté et tout à fait inattendue a surgi. La petite vérole a éclaté dans quelques parties du Lessouto, loin, bien loin de nous. Malheureusement, c'est au Lessouto quand même. Et la panique est telle, qu'on a fait le blocus de ce malheureux pays. Trois jours plus tôt, personne ne se fût opposé à notre passage. Mais nos amis Weitzecker n'étaient pas arrivés. J'ai fait des démarches auprès des autorités de l'Etat-Libre, et j'attends leur réponse. Toute notre caravane est prête; nos wagons sont chargés; nos emballages finis, et pourtant nous nous demandons encore si, au 1er janvier, nous pourrons partir!

Dimanche dernier, nous avons eu une bonne congrégation que notre temple n'a pu abriter, et j'ai pu présenter mon successeur à la tribu. On lui a fait un accueil cordial et qui me permet d'espérer que bien des difficultés que nous appréhendions lui seront épargnées. M. et madame Weitzecker

gagneront vite la confiance et l'affection de nos gens. Dimanche prochain, nous aurons leur installation, des baptêmes et nos adieux. Au point de vue politique, nous avons de l'espoir depuis que nous savons que l'Angleterre reprend le pays sous son protectorat. Dieu a évidemment des vues de miséricorde sur cette tribu.

Et maintenant, cher et vénéré monsieur, il me faut prendre congé. Nous emporterons, dans la solitude du désert et au delà du Zambèze, le souvenir précieux de vos bontés et de l'affection que vous nous avez témoignée.

Nous vous prions de recevoir, madame de Bussierre et vous-même, cher monsieur, l'expression de notre respectueuse affection.

Votre dévoué,

F. Coillard.

DÉPART DE L'EXPÉDITION

M. Weitzecker nous écrit, à la date du 10 janvier :

« M. Coillard et sa caravane ont quitté Léribé le 2 janvier. Deux seulement de leurs wagons ont pu, ce jour-là, franchir le Calédon ; un troisième a dû passer la nuit dans la rivière et le quatrième rester en deçà ; ce n'est que le lendemain que le passage a été complètement effectué. Et pourtant ce n'étaient ni les hommes ni les bœufs qui manquaient. Une vingtaine d'hommes étaient venus du camp pour faciliter les débuts du voyage. Le 3, nous avons encore été à cheval, mademoiselle Miriam, ma femme et moi, passer quelques heures avec ces chers amis à leur campement. Nous avons fait la même chose le lendemain, où nous les avons rejoints à leur seconde étape. Enfin, il a fallu se dire définitivement adieu, et, pendant que nous nous en retournions, agitant nos mouchoirs de colline en colline, la caravane de nos chers voyageurs a fini par disparaître à nos yeux. Depuis

lors, j'ai encore reçu, par deux de nos chrétiens qui ont suivi nos amis jusqu'à Bethléhem, une lettre de M. Coillard, annonçant que tout allait bien. Mais quel déchirement pour eux que ce départ de Léribé, que ce renoncement à cette station qu'ils avaient fondée, à ce *sweet home* qu'ils s'y étaient construit, à la vie relativement paisible et facile qu'ils auraient pu y mener! Que le Seigneur lui-même les accompagne et qu'il leur tienne lieu de tout! Priez beaucoup pour eux; priez aussi pour nous, qui commençons à pouvoir mieux mesurer la grandeur de la tâche matérielle et spirituelle qui nous attendait ici, et qui en serions effrayés si nous ne comptions pas sur les secours d'En-Haut et sur celui des amis de notre œuvre. »



SÉNÉGAL

NOTRE MISSION DU SÉNÉGAL

Impressions d'arrivée de M. Jaques.

Saint-Louis, Sénégal, 29 décembre 1883.

Bien cher et honoré monsieur Casalis,

La bénédiction que vous avez implorée sur moi au moment du départ est descendue comme une rosée du ciel sur votre ancien élève et ami. Jusqu'à présent le Seigneur a tout arrangé et facilité pour nous, au milieu des petites misères qui font partie intégrante de la vie. Ainsi que vous l'avez appris par M. Boegner, notre voyage a été heureux et notre installation s'est faite le plus aisément du monde, grâce à notre cher frère Taylor, qui n'a rien épargné de ce qui pouvait nous être utile et même agréable. Quelle différence avec mon arrivée ici il y a vingt et un ans! Je trouve une famille dans laquelle je suis reçu comme un frère aîné

et qui, autant que la chose peut être possible, nous donne presque l'illusion du *home;* je trouve une Église, des frères, des sœurs qui sont tout heureux de voir arriver un missionnaire, des catéchumènes, une école qui marche bien, une œuvre enfin qui me semble entreprise dans d'excellentes conditions. Dans les nombreuses visites officielles que j'ai faites on m'a parlé de notre frère Taylor avec les plus grands éloges; il est respecté, honoré, il possède la confiance d'hommes qui se disent catholiques ou qui sont libres penseurs, mais qui lui confient des enfants à élever et, dans telles circonstances, recherchent ses conseils. Des musulmans, officiers et autres, hommes instruits, au moment de partir pour ce Haut-Fleuve où l'on va, mais d'où l'on ne revient pas toujours, lui confient leurs enfants, leur femme, leurs intérêts. A mesure que nous continuons l'examen des questions sur lesquelles, comme Conférence, nous devons faire rapport au Comité, j'admire la sagesse, le zèle de notre cher frère Taylor. Pourquoi ce bien-aimé frère a-t-il été brisé par des luttes pénibles dont sa santé a beaucoup souffert? Je crois qu'il prend confiance en nous et que nous marcherons dans un parfait accord.

De son côté, madame Taylor seconde parfaitement son mari; elle a une remarquable entente de l'œuvre et dirige deux réunions de femmes chaque semaine. Elle mène sa maison et l'asile des libérées avec une fermeté et une bienveillance qui sont certainement pour beaucoup dans la réussite de l'œuvre.

Salimata, enfin, avec son air de jeune fille, accomplit sa tâche sans compter son travail; entre les heures d'école, elle s'occupe des enfants qui lui sont confiés, aide aux réunions de femmes, dirige le chant dans le culte, fait l'école du dimanche, etc., etc. C'est un honneur et un plaisir de se joindre à cette ruche si active. Jean Morin supporte très bien le climat; il se fera peu à peu à cette vie si différente à tant d'égards de la vie de Paris. Il suit chaque matin et

quelquefois dans l'après-midi l'hôpital de la marine ou l'hôpital civil et paraît intéressé par son travail.

Pour moi, je suis dans mon élément, jouissant de la température fraîche la nuit, pas chaude le jour, puisque nous oscillons entre 18° et 26° centigr. Il me semble que je n'ai jamais quitté Saint-Louis; le wolof me revient peu à peu; je comprends déjà quelques phrases des sermons de Taylor, qui prêche avec une vie, une animation remarquables. Je lui ai offert, pour le soulager, de me charger de la partie liturgique des cultes du matin et de l'après-midi, ce qu'il a accepté, et je vais, D. V., commencer demain soir à 8 heures un culte français que nous avons fait annoncer dans le *Moniteur officiel*. Nous sommes bien installés dans une maison saine, à proximité de l'immeuble de la mission, et avons pu employer les magasins qui se trouvent au rez-de-chaussée pour l'école du soir, qui marche bien et qui a plus d'élèves que l'on ne peut en recevoir habituellement.

Madame Taylor a, sur ma demande, consenti à nous donner la pension; nous y sommes infiniment mieux que dans la meilleure des pensions de la ville; nous jouissons de la vie de famille; nous pouvons nous entretenir librement de l'œuvre, de son passé, de son avenir. Aussi sommes-nous pleins d'espoir et de courage.

Continuez, cher frère, à nous recommander au Seigneur et à sa grâce. Je suis chargé des salutations chrétiennes les plus affectueuses pour vous et pour madame Casalis de M. et madame Taylor, Salimata, J. Morin, auxquelles je joins, pour vous et madame Casalis, l'expression de tout mon dévouement en Jésus-Christ.

Votre L. JAQUES, Pr.



NOS MISSIONNAIRES A LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU CHAMP DE TRAVAIL

En prenant congé de MM. Jaques et Morin, le Comité leur a recommandé, une fois installés, de rechercher, de concert avec M. Taylor, de quel côté il serait possible d'étendre notre œuvre du Sénégal. Saint-Louis ne peut être considéré que comme un quartier général; il faut que notre mission s'étende vers l'intérieur. Mais dans quelle direction doit-elle se développer? Est-ce dans le Cayor, vaste région qui s'étend le long de la côte entre Saint-Louis et Dakar et qui est peuplée de fétichistes? Est-ce sur le Haut-Fleuve, dans ces contrées à peine connues, et dont l'accès sera longtemps encore assez difficile? Est-ce enfin dans la région intermédiaire entre le Haut-Fleuve et Saint-Louis?

Toutes ces questions, nos missionnaires étaient en train de les étudier, lorsqu'ils ont cru voir une porte s'ouvrir dans le *Oualo,* contrée habitée par des Wolofs musulmans et par quelques émigrants bambaras, et située sur la rive gauche du Sénégal. On lira dans un mois le récit du voyage de reconnaissance qu'ont fait sur les lieux MM. Jaques et Taylor, et que ce dernier nous raconte en nous donnant tout d'abord de précieux aperçus sur ce qu'on pourrait appeler l'historique de la question du Oualo.

Nos missionnaires auraient voulu que la création de cette nouvelle mission fût immédiatement décidée. C'eût été trancher sans informations suffisantes la question si grave de la direction générale à donner à l'œuvre. Aussi le Comité a-t-il invité nos missionnaires à attendre encore, et, tout en ne perdant pas de vue le Oualo, à continuer leurs investigations sur les possibilités d'extension de la mission dans les différentes contrées dont Saint-Louis est le centre. N'eût-il d'ailleurs pas été arrêté par ces considérations qu'il eût été impossible au Comité de décider actuel-

lement la création d'un nouveau poste, la situation pécuniaire de la Société lui interdisant pour le moment toute extension pouvant entraîner de fortes dépenses.

Il y a là pour nous et pour nos amis une matière à réflexions très sérieuses. Une œuvre comme la nôtre est, de sa nature, essentiellement conquérante : ne pas se développer, pour elle, c'est déchoir. Nous envoyons de nouveaux missionnaires, c'est bien. Mais pourquoi les envoyons-nous? Est-ce pour leur interdire, à peine arrivés, tout mouvement, toute action? Il faudrait qu'à tout départ d'ouvriers correspondît, dans notre public, et particulièrement dans le cercle des amis et connaissances des nouveaux missionnaires, dans l'Église dont ils sont membres, dans leur ville et leur contrée natale, dans les régions plus spécialement intéressées à leur œuvre, un ensemble d'efforts et de sacrifices capable de mettre la Société en état, non seulement de les entretenir, mais de pourvoir aux frais de leurs entreprises.

Nous avons maintenant, au Sénégal, de nouveaux missionnaires. Ils ne demandent qu'à agir. Les portes semblent s'ouvrir pour eux. « Comment iront-ils, si personne ne les envoie? »



QUELQUES LIGNES DE M. MORIN SUR SES DÉBUTS COMME MISSIONNAIRE

Saint-Louis, 17 janvier 1884.

« ...J'ai pris dimanche dernier l'école du dimanche, et j'espère la tenir longtemps. Je la fais avec mademoiselle Salimata. Je fais la prière du commencement en français; elle, celle de la fin, en wolof. Elle a le groupe des petits; moi, j'ai les grands qui comprennent bien le français. Nous étudions dans ce moment saint Matthieu, et je fais l'instruction générale sur la portion expliquée. Dimanche prochain,

je traiterai l'Oraison dominicale. J'ai en outre l'intention, avec mes grands, de faire un petit cours d'histoire sainte pendant la moitié de mon groupe.

« J'ai commencé dimanche dernier et ferai dorénavant partie liturgique du service de l'après-midi; j'ai endossé la robe et le rabat pour la première fois, et cela ne m'a pas paru aussi étrange que je l'aurais cru.

« M. Jaques a commencé, le soir du dimanche, un culte pour les blancs, fréquenté surtout par des mulâtres et auquel il a eu, en moyenne, une vingtaine de personnes, ce qui est encourageant. Il nous a fait, dimanche dernier, une très belle prédication pour expliquer à ces gens, qui ne savent rien de rien, ce que c'est que la Bible et son rôle dans l'histoire des hommes. »

TAÏTI

LA CONSTITUTION DES ÉGLISES TAÏTIENNES

Le *Journal officiel* du 3 février contient un décret sanctionnant la constitution des Églises taïtiennes. Cette constitution, préparée autrefois à Paris par une commission où siégeaient, entre autres, l'amiral Jauréguiberry, M. L. Vernes et M. Casalis, a été soumise ensuite à la ratification des Églises. Votée avec enthousiasme, et revêtue du cachet officiel par une ordonnance du roi Pomaré V et du commandant Chessé, elle revint à Paris pour se voir, après d'assez sérieuses modifications, érigée en décret par la signature du Président de la République.

Les protestants de Taïti considéreront ce décret comme un bienfait et se réjouiront en en prenant connaissance. Ils y verront la reconnaissance légale, officielle de leur Église qui ne dépendra plus désormais des fluctuations d'opinion

et des changements de personnel qui peuvent se produire dans l'administration. Celle-ci se trouve liée vis-à-vis de l'Église taïtienne, et le contrôle même qu'elle est appelée à exercer sur ses corps constitués lui crée des devoirs et des responsabilités auxquelles elle ne pourra se soustraire.

Analysons rapidement cette constitution. Elle comprend 31 articles répartis sous six titres. Le titre I donne les grandes lignes du système. Le pays comprend autant d'Églises et de paroisses qu'il y a de districts dans les deux îles. Plusieurs Églises forment un arrondissement. Chaque Église est dirigée par un conseil de paroisse et chacun des trois arrondissements a son conseil d'arrondissement. L'autorité suprême est le conseil supérieur. Le titre I se termine par la loi électorale. Cette loi, où ne figure aucune condition religieuse, est complétée par la discipline des Églises qui règle ce point important. Cette discipline reste affaire intérieure d'Église et n'est pas incorporée au décret; mais plusieurs de ses articles la visent expressément. Le titre II définit les attributions du conseil de paroisse ; le titre III, celles du conseil d'arrondissement. Le titre IV traite du conseil supérieur, qui répond à notre Synode général. En cas de conflit avec le gouvernement, le litige est déféré à un conseil spécial où l'administration et l'Église sont toutes deux représentées et qui juge en dernier appel. Le titre V est consacré aux pasteurs, le titre VI et dernier contient quelques dispositions transitoires.

Remarquons, en terminant, l'article 4, qui admet à faire partie du conseil supérieur non seulement les pasteurs français ayant charge de paroisse, mais aussi ceux qui sont placés à la tête d'écoles françaises indigènes, disposition qui permet à M. Viénot de siéger dans le conseil. Un autre paragraphe du même article autorise le gouvernement à appeler à siéger dans le conseil le pasteur anglais représentant la Société des missions de Londres.



VOYAGE ET PREMIÈRES IMPRESSIONS DE M. ET MADAME DE POMARET

Papéété, le 11 décembre 1883.

A Monsieur le Directeur de la Maison des Missions et Messieurs les membres du Comité.

Honorés Messieurs,

Le 8 septembre dernier, vers midi, nous nous rendions, ma femme et moi, à bord du bateau *la France*, en compagnie de M. et de madame F. Puaux, qui, venus un peu plus tôt au Havre, avaient voulu adoucir ainsi pour nous l'épreuve du départ... Qu'il est doux, à cette heure du départ, de ne pas être seuls, de pouvoir serrer une main véritablement amie! Celle de M. et de madame Puaux a bien voulu s'attarder jusqu'au dernier moment dans la nôtre. Que le Seigneur les bénisse pour cela!

Vers une heure de l'après-midi, nous levions l'ancre pour la jeter, douze jours après, dans la rade de New-York. La mer avait été houleuse, le brouillard fréquent et épais. La traversée avait été bonne; nous arrivions sains et saufs; Dieu nous avait gardés pendant la première partie du voyage.

La seconde fut un peu plus fatigante : sept jours et sept nuits de voie ferrée sont tout ce qu'il y a de plus pénible. Ma femme n'en pouvait plus. Par bonheur, nous apprîmes, en arrivant à San-Francisco, que le courrier ne partirait pas avant le 2 octobre. Ce repos de quelques jours nous était nécessaire et nous fit le plus grand bien. Puis, le *Tropic-Bird* nous emmena, voiles déployées, à travers le grand Océan.

Il y avait, parmi les passagers, un évêque venant de Quito et se rendant à Taïti pour y remplir les fonctions de coadjuteur de l'évêque de Papéété, décidément trop âgé. C'était un homme aimable; une bienveillante douceur, de la simpli-

cité, une politesse poussée bien souvent jusqu'à l'obligeance; qualités précieuses, malheureusement un peu gâtées par une ignorance, non avouée, mais trop évidente de nos principes et de l'organisation de nos Églises, et par un amour de la controverse tout particulier. Je dus défendre contre ses attaques nos versions protestantes de la Bible, qu'il accusait d'être de vastes altérations de la parole de Dieu. Il niait que l'apôtre Paul eût prêché la justification par la foi seule; que Jésus-Christ se fût constitué l'unique médiateur entre son Père et les hommes, et il s'acharnait à vouloir faire de Marie, l'humble servante du Seigneur, la reine du ciel et la mère de Dieu. Je fis mon possible pour le convaincre du contraire par les saintes Écritures, choisissant les textes les plus clairs, les plus persuasifs, et faisant appel à la fois à son bon sens et à sa conscience d'homme pécheur.

Ces discussions, bien qu'un peu vives parfois, étaient restées, de part et d'autre, toujours très courtoises, et notre séparation fut des plus cordiales à l'arrivée à Taïti.

Il y avait trente-quatre jours que nous avions quitté San-Francisco. La traversée avait été longue, bien plus pénible que la première; mais nous touchions enfin au terme du voyage, tout était oublié! Dans nos cœurs, il n'y avait plus de place que pour une seule pensée : rendre grâce à Celui qui avait veillé sur nous pendant un si grand nombre de jours et de nuits à travers la terre étrangère et sur l'immense Océan.

Il y a un mois, j'écrivais à M. le directeur qui, peut-être, vous en a déjà fait part, des impressions produites en nous par l'accueil que nous ont fait les membres de l'Église indigène de Papéété et ceux de son école du dimanche. J'ajouterai que, partout où M. le pasteur Vernier m'a conduit, la même bienvenue m'a été souhaitée au nom du Seigneur, la même joie a paru, les mêmes marques de sympathie m'ont été données.

Où j'ai le plus vivement ressenti ces divers témoignages,

c'est à Mataeia. Les membres du conseil de l'arrondissement du Sud, convoqués par M. Vernier, me firent un accueil touchant. M. le pasteur Vernier me remit ensuite la présidence du conseil, que je le priai aussitôt de vouloir bien continuer à diriger jusqu'à ce que la connaissance de la langue taïtienne me permette de le décharger de ce poids.

La nuit tombait; nous nous séparâmes pour nous retrouver une heure après dans le temple, où nous attendait une foule de frères et de sœurs accourus de tous les points du district. M. Vernier me prêta son concours; plusieurs pasteurs indigènes prirent la parole après moi. La bénédiction du Seigneur reposa sur nous tous.

Mon cher et vénéré collègue m'a conduit dans plusieurs autres Eglises, sans se lasser, bien que la tâche de traduire mes paroles dans la langue du pays ne fût ni agréable, ni facile.

Le dimanche matin, quand nous n'allons pas au dehors. M. Vernier me cède sa place dans la chaire du temple indigène de Papéété, ou plutôt m'en fait une auprès de lui.

Le dimanche après midi, sauf le quatrième du mois, je prêche à Béthel. M. Vernier m'a prié de prendre la direction du culte français jusqu'au retour, impatiemment désiré, de notre frère Viénot. Le culte anglais n'a plus lieu qu'une seule fois par mois.

Le jeudi matin, je prends avec moi le groupe français de l'école de l'Eglise indigène. Pour l'instruction générale, M. Vernier se fait, ici encore, mon interprète.

En dehors de cela, c'est à l'étude du taïtien que je consacre mon temps. C'est mon premier devoir, c'est aussi ma grande difficulté. Je puis déjà lire assez facilement la Bible, mais plusieurs mois me seront encore nécessaires pour être à même de comprendre, et de parler surtout, cette langue trop riche en petits mots et en fortes aspirations.

M. Vernier vous écrit une longue lettre par ce courrier. J'en resterai là de la mienne. Souvenez-vous de nous dans

vos prières. La situation est tendue, nous avons de grands combats à soutenir. C'est vers la jeune génération que les missionnaires romains dirigent leurs efforts. Ils savent que les Taïtiens veulent à tout prix que leurs enfants apprennent le français, et, outre la faveur marquée de l'administration pour leurs établissements scolaires, ils ont un personnel de frères de la Doctrine chrétienne, de sœurs et de prêtres tous les jours plus considérable, et offrent aux indigènes de porter dans toute l'île cet enseignement si vivement désiré. Ah ! si nous avions ici, comme instituteurs laïques, quelques jeunes gens sérieux mariés à des institutrices, nous n'aurions plus rien à redouter de ce côté. Les Taïtiens n'hésiteraient pas un seul instant dans le choix à faire des maîtres à donner à leurs enfants.

Veuillez, je vous prie, monsieur le Directeur et messieurs les membres du Comité, agréer mes respectueuses et dévouées salutations en Jésus-Christ.

L. DE POMARET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AFRIQUE CENTRALE

LIVINGSTONIA. — CONSTITUTION D'UNE ÉGLISE INDIGÈNE

La fondation de Livingstonia, sur les bords du lac *Nyassa*, remonte à 1875. Elle est due à un homme d'une trempe rare, et qui, maintenant, est à la tête des magnifiques établissements d'instruction de Lovedale, en Cafrerie, le docteur Steward. Ancien compagnon de Livingstone, il sut, à force d'énergie et de persévérante action, d'abord gagner la cause de la nouvelle mission, puis réunir les fonds nécessaires pour l'entreprendre. C'est lui encore qui organisa l'expédi-

tion qui devait commencer l'entreprise. Diverses raisons, sa santé, ses devoirs à Lovedale, l'empêchèrent d'accompagner la petite colonne missionnaire qu'il avait formée, et dont il était le vrai chef. Il ne put que visiter une fois l'œuvre à ses débuts ; depuis ce temps, il se contente d'en suivre et d'en faciliter les progrès par tous les moyens que ses capacités et sa vaste influence mettent à sa disposition.

La mission, dirigée par le Dr Laws, a traversé la période difficile des débuts et des tâtonnements. Plus heureuse que son émule de *Blantyre*, station fondée par l'Église établie d'Écosse, Livingstonia a échappé aux erreurs et aux fautes auxquelles une œuvre de ce genre, entreprise en terre sauvage, est toujours exposée, et maintenant on commence à recueillir les fruits de ces huit années de travail. La petite Église compte déjà cinq membres avec leurs femmes également converties, plus sept catéchumènes, dont quatre hommes et trois femmes.

Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que ce petit troupeau de chrétiens forme déjà une communauté, une Église, travaillant à suffire à ses propres besoins et à devenir elle-même un foyer de vie et de lumière pour les païens. L'organe de l'Église libre d'Écosse, le *Free Church Monthly*, donne, dans sa livraison de décembre 1883, une intéressante lettre du Dr Laws sur ce sujet. On y verra les persévérants efforts auxquels est dû ce beau résultat.

« Au lieu d'habiller gratuitement les enfants qui suivaient notre école, j'ai choisi les meilleurs d'entre eux et les ai employés comme moniteurs payés. Pour commencer, je leur donnai un shilling (1 fr. 25) par mois ; avec cela, ils purent s'habiller ; et, lorsqu'un peu plus tard ils reçurent davantage, ils purent s'acheter du savon, et enfin une couverture. C'est ainsi qu'ils eurent la première idée de l'emploi de l'argent.

« L'année suivante, Albert (le premier converti) et deux ou trois de nos élèves qui savaient un peu d'anglais, se mirent à suivre le service du soir, tenu en cette langue, et, à

l'exemple des Européens qui assistent à ce culte, prirent l'habitude de donner à la collecte leur offrande, prélevée sur leurs gains. A la fin de l'année, quand on fit les comptes, ils prirent part au vote par lequel on réglait l'emploi des sommes collectées.

« En février dernier, je fis un pas de plus. Je proposai que la corbeille aux collectes circulât aussi à l'issue des services indigènes. Ainsi fut fait, et chaque semaine on m'apporta le produit de la quête. D'un autre côté, comme je vous l'ai déjà dit, nous avions organisé une réunion mensuelle de prières, le jour mis à part pour cela dans notre Église. Cette année, nous avons innové; la réunion de prières est devenue réunion de missions. Nous y entendons régulièrement Albert, qui a consacré deux jours par semaine à faire des tournées dans les villages, pour lire aux gens la Bible, et qui nous rend compte de son activité. De plus, à chacune de ces réunions, depuis quatre mois, je donne un aperçu de l'œuvre missionnaire dans les divers champs de travail de l'Afrique, en m'attachant, surtout, à ce que les Églises indigènes font pour s'entretenir et se gouverner elles-mêmes et pour faire pénétrer l'Évangile partout autour d'elles. Au bout de ce temps, ayant en main le produit des collectes de ces quatre mois, je proposai qu'on l'employât à entretenir un de nos convertis, Charles Kondè, au cap Maclear (une annexe de Livingstonia, sur le lac Nyassa). Mon plan, que j'exposai, était de lui laisser trois jours pour ses travaux manuels et de lui demander à consacrer le reste de son temps à l'évangélisation. Quant au salaire, je priai nos indigènes de le fixer eux-mêmes. Au mois de juin, une proposition sur ce sujet fut examinée et discutée; on prit une résolution conforme et qui réglait en détail l'emploi du temps de Charles Kondè, désormais notre évangéliste au Cap Maclear; son salaire fut fixé, selon le nombre de villages qu'il visiterait, à deux ou trois shillings par mois...

« Cette résolution a ceci d'important qu'elle nous donne

des indications précieuses sur le taux auquel les indigènes estiment le travail d'un des leurs, dans les circonstances données. Plus cultivés, mieux instruits, ils devront être payés davantage... L'avenir seul dira quels fruits sortiront de la résolution prise par nos indigènes. Quoi qu'il en soit, la semence est en terre, elle germe, et nous attendons le fruit avec pleine confiance. L'enfant chancelle encore, il pourra tomber plus d'une fois, mais il se relèvera pour marcher d'un pas plus ferme qu'auparavant. Nous comptons fermement le voir arriver un jour à la pleine virilité, c'est pourquoi nous ne méprisons pas sa faiblesse actuelle; et nous suivons, avec une sollicitude pleine d'espérance, les petits commencements que je viens de vous raconter. »



MORT DE CETTYWAYO, ROI DES ZOULOUS

Cettywayo, ou Ketchwayo, vient de mourir à Durban, où il avait cherché un refuge sous la protection anglaise, de la rupture d'un anévrisme.



DIVERS

UN ALMANACH SESSOUTO

Nous venons de recevoir l'*Almanach des Bassoutos*, publié par M. Mabille, à Morija, et rédigé en partie par M. Krüger avant son départ pour l'Europe (1). C'est un petit fascicule de seize pages, débutant par une petite méditation et contenant un calendrier, chaque mois occupant une page. Des

(1) Les nouvelles de la santé de M. Krüger continuent à être excellentes.

textes bibliques sont indiqués au commencement de chaque semaine. L'intérêt de la publication réside surtout dans les éphémérides tirées, pour la plupart, de l'histoire du Lessouto et de la mission. Rien qu'à ce titre, et en dehors de son utilité pratique incontestable, ce petit ouvrage a une réelle valeur, et ajoute un précieux document à la littérature dont nos misionnaires ont doté le Lessouto.



UNE « VIE DE LIVINGSTONE »

La librairie Fischbacher (33, rue de Seine) vient de publier, en deux volumes in-12, une traduction de la *Vie de Livingstone*, par Blaikie. Tout ce que nous avons pu lire de ce récit nous a vivement intéressés. Le mérite capital de ce livre est qu'il nous montre en Livingstone non pas seulement l'explorateur auquel, pendant ces dernières années, l'attention s'est si vivement attachée; mais, d'un bout à l'autre de sa vie, le chrétien, le missionnaire, l'ami des noirs. Nous recommandons cette lecture à tous, et, en particulier, aux réunions de couture et autres, où l'étude suivie d'un bon livre présente de grands avantages.

Annonçons aussi que la deuxième édition des *Souvenirs* de M. Casalis est sur le point de paraître. Nous conseillons à ceux qui veulent se procurer ce volume de ne pas perdre de temps.

VENTE ANNUELLE

La vente annuelle, en faveur de la Société des Missions, aura lieu les mercredi et jeudi, 12 et 13 mars, à la salle Kriegelstein, rue Charras, nº 4.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10461. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 19 mars 1884.

Nous approchons d'un moment toujours sérieux pour une société comme la nôtre : la clôture des comptes. L'occasion est bonne pour entrer dans quelques explications sur notre situation financière.

On se rappelle ce qu'elle était à la fin du dernier exercice. Nous le terminions par un déficit de 94,000 francs. Grâce à Dieu, cet état de choses s'est modifié en bien, et cela, sans que nous ayons dû avoir recours à une souscription spéciale. Quelques semaines après l'assemblée générale qu'avait attristée le chiffre de notre arriéré, la séance du Jubilé avait lieu. Et ce qu'un cri de détresse n'eût peut-être pas obtenu, l'action de grâce, la reconnaissance a commencé à l'opérer. Le Comité a reçu, comme offrandes de Jubilé, ou pour l'extinction de la dette de la Société, une série de dons qui ont atteint la somme d'environ 40,000 francs.

En outre, les souscriptions ordinaires augmentaient, ce qui montre que l'élan de générosité provoqué par le Jubilé n'avait rien de factice, et n'était dû à aucune pression. Nous ne pouvons donner ici aucune indication, même approximative, sur ce que sera le chiffre de nos recettes de cette année, mais tout nous porte à espérer un réel progrès sur les exercices précédents.

D'autre part, il est vrai, l'année a été chargée. Des voyages, une série de départs qu'il a été impossible de retarder, d'autres dépenses encore nous ont empêchés de réaliser dès maintenant toute l'amélioration que réclame notre situation financière. La suppression du déficit, si tant est qu'il soit possible d'y arriver complètement, ne peut être opérée que peu à peu, au prix de plusieurs années d'efforts. Mais, au moins, nous serons-nous au cours de cette année un peu rapprochés du but.

Il y a plus. Le Comité, préoccupé d'éviter à l'avenir un retour de nos embarras présents, a apporté tout le soin possible à préparer pour l'année prochaine un budget équilibré. Les dépenses ont été soumises à une revision sérieuse, on a écarté, autant que possible, toute chance de frais supplémentaires et imprévus, et il a été décidé en principe, que toute nouvelle entreprise, toute extension de l'œuvre seraient ajournées au moment où l'état des fonds permettrait d'y pourvoir sans mettre en péril notre caisse.

Cette décision, sage assurément au point de vue financier, a cependant des conséquences qu'il importe de mettre sous les yeux de nos amis.

Elle fait dépendre directement de leur bonne volonté le développement ultérieur de l'œuvre. Elle rend le rôle du Comité et du directeur singulièrement pénible. Elle nous oblige à interdire provisoirement à nos ouvriers toute initiative, tout mouvement. On ne saura jamais tout ce qu'il en coûte d'enrayer l'ardeur de zélés missionnaires qui ne demanderaient qu'à marcher en avant, mais que la prudence financière nous oblige d'arrêter. Nous montrions, il y a un mois, notre petite colonie du Sénégal désireuse de s'étendre et menacée de se voir arrêtée dans ses projets d'agrandissement par le manque d'argent. Aujourd'hui c'est du Lessouto que nous arrive un cri d'angoisse. On verra, dans une lettre de M. Dieterlen, sur une séance du consistoire d'Hermon, l'effet que les mesures restrictives du Comité, tout imposées qu'elles sont par

la sagesse, produisent sur les champs de travail. Ah! qui pourrait entendre sans émotion de tels appels!

La conclusion qui s'impose, nous le répétons, est que le progrès de l'œuvre dépend, non du Comité, mais des Églises, et de vous tous, amis des missions. Dites-vous bien (pardon, si nous vous répétons les mêmes choses; on nous reprochait, l'autre jour, de ne pas les dire assez haut), dites-vous qu'*une œuvre comme la nôtre ne peut vivre que si elle grandit, et qu'elle ne grandit que si à chaque départ de missionnaire correspond une augmentation de ressources*. Notre mission, ces derniers temps surtout, s'est développée, et les besoins ont excédé les recettes. De là le déficit que nous avons tant de peine à combler. Il ne s'agit donc pas, une fois l'exercice fini, de se reposer sur le progrès qui aura pu être accompli. Il faut, au contraire, redoubler d'efforts, et se donner comme but de mettre la direction de la Société au large, de lui ôter le souci du pain quotidien, en d'autres termes, de lui confier les ressources nécessaires pour multiplier ses efforts et ses conquêtes.

En un mot, il faut absolument *que la proportion des dons augmente*.

Il faudrait aussi que nos Églises comprissent mieux leurs devoirs envers les païens. Nous avons la confiance qu'avec le temps elles y arriveront. Preuve en soit la décision récente d'un de nos synodes, celui de la IV° circonscription, que nous transcrivons plus loin, et que nous saluons comme un encourageant symptôme.

Il faudrait enfin, et c'est sur ce vœu que nous insistons, que le nombre de nos amis s'accrût. Nous voudrions qu'il y eût parmi nous plus de personnes vraiment dévouées à l'œuvre des missions, la considérant comme leur œuvre, l'aimant et la connaissant de près, dans le détail, lui donnant l'appui de leur influence, de leur zèle, de leur parole, faisant pour elle des sacrifices proportionnés à leur fortune.

Nous avons de tels soutiens, le touchant récit qui ouvrait

notre dernier numéro le prouve. Mais nous les voudrions plus nombreux, nous voudrions, dans notre protestantisme, plus d'élan, plus d'ardeur, plus d'esprit de sacrifice.

Ah! que l'œuvre des missions apparaît grande, quand on s'y donne! Mais aussi, quelles ressources nous pourrions avoir pour la faire... *si on voulait!*

AUX SYNODES

On a dit et répété, ici et ailleurs, que le devoir des Églises est de s'intéresser aux missions, non pas seulement d'une manière indirecte, par la participation à cette œuvre de leurs membres, mais en tant qu'Églises, par l'organe de leurs pasteurs et de leurs corps constitués. Un des regrets de nos missionnaires, regret qu'exprimait avec force notre frère M. Coillard à la veille de son départ, c'est de constater qu'après cinquante ans la mission est encore pour les Églises protestantes bien plutôt un hôte plus ou moins étranger à la famille que l'enfant de la maison. On ne se doute pas de l'étendue des progrès qui s'accompliraient, si nos Églises s'éveillaient à la conscience de leurs devoirs envers l'œuvre des missions. Ce qui se passe en Écosse, par exemple, peut en donner quelque idée. C'est parce que nous aspirons pour nos Églises à une activité semblable que nous avons été heureux de trouver dans les procès-verbaux du synode de la IVe circonscription, réuni à Nantes les 9 et 10 octobre 1883, la délibération suivante :

« Le synode de la IVe circonscription :

Vu le devoir qui s'impose à tous les chrétiens évangéliques de s'occuper activement de l'avancement du règne de Dieu sur la terre et en particulier parmi les peuples encore païens ;

Vu l'importance de notre Société des missions de Paris sous ce rapport ;

Vu les encourageants résultats que nos messagers de la Bonne Nouvelle ont déjà obtenus dans le Lessouto et dans les autres stations missionnaires où ils ont travaillé comme délégués de nos Églises ;

Vu le bien que les Églises qui s'intéressent sérieusement à l'œuvre des missions parmi les païens en retirent pour elles-mêmes ;

Vu les œuvres à soutenir et à développer dans les champs de travail déjà en activité, ainsi que d'autres qui s'imposent à nous et seraient à créer par notre excellente Société ;

Vu le déficit de son budget, et son besoin d'être mieux connue et mieux soutenue par tous les membres de nos Églises ;

Attendu que si nos Églises de la IVe circonscription synodale ont fait jusqu'ici quelques petites choses pour l'œuvre des missions évangéliques parmi les païens, en général elles peuvent et doivent faire beaucoup plus ;

Décide :

Toutes les Églises de notre IVe circonscription synodale sont instamment priées de s'intéresser dans toute l'étendue de leur devoir à l'œuvre de notre Société des missions et à son développement.

En conséquence, les conseils presbytéraux, les pasteurs, les délégués laïques, en particulier, seront invités :

A s'occuper activement de cette œuvre déjà tant bénie et qui a le plus pressant besoin d'être mieux soutenue et secourue ;

A établir, rétablir ou vivifier et rendre intéressants autant que possible des services de missions mensuels dans chaque Église ;

A faire bien connaître cette œuvre aux enfants des écoles du dimanche et aux autres fidèles ;

A fonder, rétablir, entretenir des réunions hebdomadaires

des dames pour confectionner des ouvrages manuels en vue de ventes pour les missions ;

A prendre des abonnements aux journaux de missions aux frais et au profit de l'Église; à les faire circuler et lire ;

A faire naître, à encourager et à développer des vocations missionnaires parmi les jeunes gens réellement pieux et bien qualifiés sous tous les rapports ;

A collecter, à faire souscrire des dons en faveur de la Société des missions de Paris ;

A faciliter, à encourager des conférences dans le but de faire mieux connaître l'œuvre des missions évangéliques ;

Enfin, à employer tout autre moyen pratique et efficace pour que chaque fidèle de notre région synodale contribue, dans toute l'étendue de son devoir, à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. »

Nous faisons des vœux pour que les corps constitués de nos Églises s'inspirent de l'exemple du synode de la IVe circonscription, et pour que, dans cette région même, les résolutions prises par les représentants de l'Église soient mises en pratique et portent des fruits.



LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU PRA-DEL-TORNO

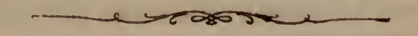
Sous l'impression de la visite de M. Coillard et du départ de M. Weitzecker, les étudiants des vallées vaudoises ont fondé, le 5 janvier 1883, une association destinée à propager, dans les Églises vaudoises, l'intérêt pour les missions et à venir en aide à notre Société.

L'un des membres nous explique ainsi le nom qu'ils se sont donné : « Le Pra-du-Tour est un nom vaudois par excellence; la localité qui le porte a été pendant longtemps une retraite et un boulevard pour nos pères; souvent elle a

été attaquée, et toujours le bras de Dieu y a protégé son peuple. C'est au Pra-du-Tour aussi que se tenait l'école des Barbas, où ont été formés tant de serviteurs de Dieu. Enfin, cette école était essentiellement missionnaire, les Barbas ayant été de véritables missionnaires en Europe. »

Les collectes faites par les soins des membres de la nouvelle Société, dans douze paroisses des Vallées, ont produit, pour l'année 1883, une somme de 434 fr. 45 c.

Notre correspondant nous priant de ne pas donner de publicité aux détails qu'il nous donne, nous nous conformons à son désir, mais non sans lui adresser, ainsi qu'à ses amis, nos remerciements, au nom de notre Société et de nos missionnaires. Dieu veuille mettre sa bénédiction sur leur travail et en multiplier les résultats d'année en année.



NOS VOYAGEURS

Un télégramme, publié par les journaux anglais, annonce l'heureuse arrivée au Cap, le jeudi 6 mars, du *Grantully Castle*, portant M. et Madame E. Jacottet.

De Lisbonne, où le navire a touché le 18 février, M. Jacottet nous avait donné de bonnes nouvelles des débuts de la traversée. « Grâce à Dieu, écrivait-il, les premiers jours se sont relativement bien passés, pour moi surtout qui ai à peine souffert quelques heures d'un léger malaise. La mer était houleuse en quittant Dartmouth, mais les vagues se sont apaisées petit à petit.....

« Notre vaisseau est un vrai vaisseau missionnaire; outre nous, les Vaudois et quelques clergymen anglais, il transporte trois Pères et sept Frères jésuites qui vont renforcer la mission catholique du Haut-Zambèze... L'un d'eux, le Père Weld, doit probablement remplacer le Père Depelchin, qu'un accident a ramené en Europe. Nous avons eu avec

eux d'excellents rapports, évitant, bien entendu, toute question brûlante. Ce sont des hommes très comme il faut et tout à fait *gentlemen*. Le reste de la société n'est pas si choisi, l'élément colonial y domine, et vous savez ce que c'est...



LESSOUTO

NOUVELLES DIVERSES. — LA PETITE VÉROLE
LA POLITIQUE

Extrait d'une lettre de M. Mabille.

Morija, 16 février 1884.

« Nous irons à Massitissi, cette année, pour la Conférence. Les pauvres Weitzecker auront une fameuse course à faire. Je crois que tout va bien à Léribé, en ce qui concerne nos amis. Pourtant ils ont encore de temps à autre des alertes. Cette semaine-ci, six hommes de Motsuéné ont été tués par des gens de Joël. La querelle a éclaté à propos de chevaux égarés que ces malheureux cherchaient et avaient trouvés dans les champs des gens de Joël. Ceux-ci ont voulu les empêcher de les reprendre ; de là une mêlée où les hommes de Motsuéné ont eu le dessous. On parle d'une expédition que Jonathan projetterait pour venger ses morts.

Près de Cana, la petite vérole a fait d'assez grands ravages. On dit que, dans un village, il y avait dix-sept cadavres restés sans sépulture. Entre Thaba-Bossiou et Masérou, il y a un village fortement attaqué. En tout, j'estime à une centaine le nombre des décès au Lessouto. L'épidémie avance, mais très lentement. Je crains fort que petit à petit elle ne couvre le pays. Les chefs, d'abord très stricts, se relâchent de leur surveillance.

Massoupa et Ramanella persistent dans leur refus de

devenir sujets britanniques. Tous deux ont été chez Letsié récemment; l'entretien fut, dit-on, très orageux...

Le nouveau résident britannique n'arrivera au Lessouto qu'au commencement de mars. Nous ne savons rien sur le caractère qu'aura son installation. Les magistrats demandent qu'elle soit très solennelle; peut-être le général Smythe (vice-gouverneur de la Colonie) viendra-t-il pour la cérémonie avec quelques officiers et un escadron de dragons. »



UNE SÉANCE DU CONSISTOIRE A HERMON
ENCORE LES ALLOCATIONS SCOLAIRES

Un mot d'explication est indispensable pour comprendre le début de la lettre qui suit. Le haut de la page où écrit M. Dieterlen est occupé par un croquis où M. Christol a représenté, avec son crayon spirituel, le président du consistoire d'Hermon, c'est-à-dire M. Dieterlen lui-même, renversé sur sa chaise et se tenant la tête dans les mains. Nous saisissons cette occasion pour exprimer notre regret de ne pouvoir plus souvent publier des gravures ou des vignettes. Les croquis, les dessins élaborés, les photographies ne nous manquent pas, mais, dans notre préoccupation d'équilibrer nos comptes, nous reculons devant toute dépense qui n'est pas strictement indispensable. Espérons que nous pourrons un jour nous départir de cette rigueur.

Hermon, 9 février 1884.

Ma seule excuse pour me présenter dans une attitude si peu canonique, c'est que M. Christol a choisi pour me portraiturer le moment où je me trouvais aux prises avec la situation la plus propre à casser la tête d'un missionnaire. Il s'agissait de savoir comment nous nous arrangerions pour payer nos instituteurs auxquels le gouvernement n'accorde

plus les subsides dont ils vivaient depuis plusieurs années. Il nous faut 250 livres sterling; la collecte de l'Église se monte à 70 livres; où trouver la somme qui manque? Qui la fournira? Et si nous ne la trouvons pas, comment nous résoudre à fermer nos écoles et à jeter 250 ou 300 enfants sur le pavé? Le dilemme explique ces mains tenant une tête embrouillée et à bout de ressources. Nous n'avons pas encore trouvé de solution. Nous avons décidé d'adresser un appel énergique aux membres de notre Église. D'un autre côté, les instituteurs indigènes ont déclaré qu'ils resteraient à leur poste jusqu'après la récolte, c'est-à-dire en juin, dussent-ils ne pas recevoir un centime de leur traitement.

Mica dit : « Quant à moi, je tiendrai mon école jusqu'à ce que cette paire de pantalons soit finie. Il faudra bien alors songer à la remplacer. » Un autre : « Est-il vraiment question de fermer les écoles? Ce n'est pas possible. Je tiendrai jusqu'à ce que je sois vaincu par la pauvreté. » Et ainsi de suite. J'ai été heureux d'entendre ces paroles rassurantes. D'ici à quelques mois la situation politique du pays se dessinera, nous saurons peut-être s'il est irrévocablement vrai qu'à l'avenir nous devons compter sur nos Églises seules, ou si le gouvernement anglais nous donnera un coup de main. Si oui, tant mieux, nous aurons de nouveau un bon vent pour gonfler nos voiles. Si au contraire nous sommes forcés de mutiler notre œuvre, eh bien, on la mutilera. Ce ne sera pas notre faute, et, tout en pleurant, nous aurons la satisfaction de nous dire que nous avons fait ce que nous pouvions pour échapper à cette dure extrémité.

Nous sentons amèrement ce que c'est que de dépendre d'une Société de missions qui aboutit chaque année à un déficit et se voit obligée de prêcher à ses agents l'économi à outrance. Dans un moment comme celui-ci, nous devrions pouvoir écrire au Comité de Paris : « Nous périssons. Venez-nous en aide pour six mois seulement, que nous puissions attendre la fin de la crise actuelle sans fermer nos écoles. »

Mais non, c'est plutôt le Comité qui nous dit : « Songez au déficit et aidez-nous à le combler en prenant à votre charge, comme Conférence, certaines dépenses qui jusqu'à présent étaient supportées par le Comité. Nous n'arrivons pas à échapper à ce déficit périodique qui ruine notre crédit aux yeux des Églises de France. »

Voilà ce que je me disais en me prenant la tête. Mes réflexions n'étaient pas gaies et ne le seront sans doute pas de longtemps, car nous sommes emportés par un courant contraire à notre œuvre. Nous courons aux voiles, au gouvernail, nous allons jeter une partie de la cargaison à la mer, et Jonas aussi, si nous le trouvons. Et tout cela ne sert qu'à nous épuiser et à augmenter nos peines. C'est trop pénible de devoir tout faire avec rien et d'espérer indéfiniment.

Pour en finir avec mon consistoire, il a duré, hier, de dix heures à cinq heures du soir. A sept heures, j'ai eu une leçon biblique avec les évangélistes. Nous avons lu les chapitres V et VI des Actes, chacun relevant ce qui le frappait et expliquant comment il se servirait de ce texte pour prêcher. Je résumais et je complétais ce qui avait été dit, et je vous assure que les remarques de mes Bassoutos ne manquaient ni d'originalité, ni d'à-propos. C'est surtout pour la prédication que je les travaille. J'ai deux objets en vue : les *européaniser* pour le fond du sermon, et les *mossoutotiser* pour la forme. Pour le fond, je voudrais qu'ils eussent plus d'idées et des idées plus justes. Ils sont parfois superficiels, obscurs, parfois ils disent des choses baroques ; souvent, ils disent des quantités de choses excellentes, mais qui forment un mélange où l'on a de la peine à saisir quelque chose qui vous reste dans l'esprit. J'essaie de leur faire faire de petits plans de sermons où les pensées, se rattachant toutes au même sujet, se lient et s'enchaînent. Je voudrais aussi qu'ils eussent quelque chose en vue, un résultat précis à obtenir, un clou à river dans les cœurs de leurs auditeurs.

Avec une seule bonne idée, on peut faire un bon sermon, c'est-à-dire, un sermon qui produise de l'effet dans les cœurs. Nos plans de sermons nous aideront à en arriver là, je l'espère.

Quant à mossoutotiser un Mossouto, cela paraîtra un peu extraordinaire et prétentieux en même temps. C'est nécessaire cependant. Nos catéchistes, les plus jeunes surtout, croient devoir imiter le débit, même les gestes de leurs missionnaires respectifs. Tandis que nous aspirons à parler comme les indigènes, à imiter leur style pittoresque, qui a beaucoup de puissance, ils s'échinent à prêcher comme nous, à reproduire notre langage pauvre et fade. Ils laissent de côté les points d'appui qu'ils trouveraient dans leurs coutumes nationales, dans leurs proverbes, dans leur histoire, ils ne se servent pas du mot propre, des expressions caractéristiques qui abondent dans leur langue, et que nous n'employons pas parce que nous ne les connaissons pas. Mon idéal est de les voir redevenir ce qu'ils sont naturellement; je leur prêche de rester Bassoutos pour la forme de leurs prédications, persuadé qu'en nous imitant ils s'affaiblissent et émoussent leur arme de combat. Mais je suis étonné de voir comme ils sont lents à accepter cette manière de voir et quel attrait a, pour eux, le sentiment qu'ils font comme des Européens et comme des missionnaires consacrés et instruits.

Notre leçon biblique s'est terminée, hier soir, à dix heures et demie. Ce matin, à six heures, nous étions de nouveau réunis. Nous faisions une dictée en sessouto, puis de l'arithmétique, de la calligraphie et de la géographie, puis une nouvelle séance de plans de sermons, qui nous mena jusqu'à onze heures. Ces braves gens me supplient de les instruire : « Nous ne savons rien, apprends-nous quelque chose; c'est si pénible de se sentir ignorant. » Je fais mon possible, mais qu'est-ce qu'une leçon par mois?

Après quelques causeries et la distribution des médecines

pour les malades des annexes, nous nous sommes séparés; moi enchanté de ces deux jours si remplis et dont j'attends, pour moi comme pour nos évangélistes, de bons résultats.

H. D.

Une lettre de M. Mabille, reçue au moment de mettre sous presse, nous permet d'ajouter que les allocations scolaires seront versées par le gouvernement de la Colonie jusqu'à la fin de l'année passée; le dernier trimestre de 1883 ne devait toutefois être payé que fin février. « Cela nous a causé, dit M. Mabille, d'assez gros embarras. Pour le premier trimestre de 1884, nous avons baissé tous les salaires d'instituteurs... ils ont tous été mis à £ 10 (250 francs) provisoirement. Vous penserez que c'est bien bas et que ceux qui recevaient £ 40 ou 45 (1,000 fr. ou 1,125, taux des salaires des instituteurs pourvus de leur brevet) doivent avoir de la peine à se décider. Mais, autant que je le sais, ils ont compris la situation et, pour le premier trimestre, se contenteront du provisoire. » M. Mabille pense qu'on peut espérer que le gouvernement de la Reine paiera le deuxième trimestre 1884, mais il n'y a rien de certain à cet égard.

L'APPRENTISSAGE D'UN MISSIONNAIRE

Nos lecteurs connaissent M. Christol de nom; ils seront heureux de l'entendre rendre compte lui-même de ses expériences et de ses impressions.

Hermon, 17 décembre 1883.

Bien cher monsieur et frère,

Nous venons, M. Dieterlen et moi, de faire la conduite jusqu'à la frontière à notre ami M. Krüger et à M. Gautier qui l'accompagne. Rien n'est triste comme ces adieux, il semble qu'un grand morceau de la vie vous quitte tout à coup. Ce

cart qui emportait nos amis en sautant sur une route africaine, avait disparu que nous le cherchions encore... Mais dans la vie, ici ou ailleurs, on n'a pas le temps de jeter l'ancre un seul jour, il faut continuer le train ordinaire comme si de rien n'était.

Ma grande affaire, c'est de travailler le sessouto, et grâce au professeur l'élève fait des progrès. Je sais maintenant qu'on ne dit pas comme à Paris : « Le ciel est bleu », cela serait banal ; car on doit dire : « Le ciel est vert. » Je puis vous souhaiter en sessouto d'avoir un cœur blanc ; c'est désirer que vous soyez heureux. Il m'a fallu aussi apprendre à compter comme tout monde, et ce n'est que depuis peu que, tout d'une haleine, je puis dire : *Mashume a robileng mono o le mong a metso a robileng mono o le mong,* c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf.

J'ai des professeurs attitrés dans le village près la station, vous connaissez peut-être le vieux Caleb, le père d'Adonis, celui qui « manque de pieds », c'est dire qu'il ne peut s'en servir.

Nous avons de temps en temps de longues conversations assis au soleil et petit à petit les mystères du sessouto se dissipent. Ce pauvre vieux me montre sa pipe et me dit : « Ma pipe est sèche », car jamais il n'a de tabac... Les journées doivent être longues pour ceux qui les passent assis près de leur hutte.

Nous visitons aussi quelquefois Aléta, la pauvre infirme, qui depuis sa jeunesse ne peut venir à l'Église que dans une brouette. La paix et la joie débordent en elle, elle fait du bien à tous ceux qui la voient.

La jeune fille qui aide ma chère femme nous est aussi une institutrice, malgré son nom de « Molelekeng », qui signifie : renvoyez-la. C'est elle qui nous prévient quand un de nos enfants a sommeil : il est alors « fini par le sommeil ; » elle-même est quelquefois « mangée par ses dents », qui chez nous font seulement souffrir.

Cela sera pour moi un grand sujet de joie quand je pourrai facilement parler du Sauveur avec ces chers Bassoutos que j'ai appris à aimer en France et au milieu desquels je ne pensais pas que Dieu m'accorderait le privilège de vivre. Je dis le privilège, car du moment que nous ne pouvons coopérer à la fondation de la mission du Zambèze, pour laquelle nous avions quitté Paris, nous sommes heureux de travailler parmi les Bassoutos. Le chrétien est chez lui partout où il y a des âmes à sauver.

En attendant de pouvoir librement user du sessouto, à peu près chaque dimanche au culte de l'après-midi, je suis traduit par M. Dieterlen. Comme un auditoire de noirs est beau et touchant! On oublie les détails bizarres du costume de ceux qu'on a devant les yeux, on n'entend pas les bébés qui font des réclamations, ou les chiens qui traversent l'assemblée, pour ne voir que ces âmes dans lesquelles on voudrait planter la parole de vie, pour laquelle il n'y a ni blancs ni noirs, ni Bassoutos, ni Français.

Vous avez sans doute vu M. H. Dieterlen dans son jardin : il est maître jardinier, presque autant que M. Keck, de Mabouléla, et M. Duvoisin, de Bérée, mais le jardinage au Lessouto n'est pas une de nos récréations, c'est une lutte pour la vie matérielle. Car si un missionnaire veut avoir quelques légumes, il faut qu'il les abreuve chaque jour à grand renfort de bras et d'arrosoir. Il est tout naturel qu'on ait de la peine à avoir de l'eau, et cela pour un maigre succès, dans une année de sécheresse comme celle que nous traversons.

C'est un côté de la vie missionnaire auquel on ne pense dans les pays où se trouve un fruitier à chaque coin de rue.

Nous sommes installés dans l'ancienne maison missionnaire, c'est avec un certain respect que nous y sommes entrés. Nos enfants jouent dans la chambre où M. Rolland est mort en 1882.

L'histoire de chacune de ces habitations serait curieuse.

Le vénérable M. Dyke a bâti la nôtre. Les Casalis l'ont habitée, ainsi que les Ellenberger, et la nécessité a contraint les Dieterlen à en construire une nouvelle, qui a été terminée justement à votre arrivée. Nous nous ingénions à attraper les souris, profitant de nos débuts faits dans cette chasse à Paris et à Jérusalem.

De temps en temps le cher professeur devient un élève attentif, quand nous allons dessiner ensemble. Vous pouvez vous figurer les exclamations ou les observations que les artistes entendent.

A Cana, quelques hommes étaient à regarder le dessinateur; l'un d'eux, reconnaissant sur le papier la maison des amis Kohler, s'écrie en la montrant à ses amis : « Ces blancs « sont étonnants, ils font ce qu'ils veulent, il n'y a que la « mort qui les arrête. » Une autre fois j'arrive dans le village de Molapo avec une boîte de couleurs à l'huile, un parasol, etc.; les chiens aboyaient et les enfants criaient en se sauvant à mon approche. Après mon installation les enfants voyant qu'après tout je n'étais pas si féroce que je pouvais en avoir l'air, s'aventurent à me regarder de loin, dévorés du désir de savoir ce que pouvait bien faire ce *moruti* (missionnaire) avec sa grande *somprella*; deux ou trois des plus courageux se risquent à s'approcher et reçoivent un bonbon. Un instant après j'avais plus d'admirateurs que de bonbons dans ma poche, la glace était rompue, nous étions amis.

Il y avait à la Villette une cité ouvrière que nous appelions Chiffonville, où le dessin m'était souvent un moyen d'avoir un auditoire aussi favorable et presque aussi noir que ces chers Bassoutos.

Il y a là un moyen un peu original, mais qui n'est pas à dédaigner. Cela peut tenir lieu des affiches que nous fabriquions ou du tambour que nous faisions battre, pour annoncer dans telle commune des environs de Paris une réunion de notre vénéré ami M. Mac All.

Excusez cette longue lettre; je désirais vous faire part de notre nouvelle situation dans le champ missionnaire où votre visite a fait tant de bien.

Votre bien affectionné dans le Sauveur,

FRÉD. CHRISTOL



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

EN ROUTE POUR LE ZAMBÈZE

Le départ.

Le 6 janvier 1884.

En route pour le Zambèze ! Oui, enfin. Ce n'est plus en perspective, mais bien en réalité. Nos préparatifs, nos dernières réunions, nos derniers adieux, nos derniers entretiens, avec toutes leurs fatigues et leurs émotions, tout cela est derrière nous. Nous avons repris à cinquante ans le bâton du pèlerin, et nos visages sont tournés vers les régions d'au delà du Zambèze. Déjà ce Léribé, l'œuvre de notre jeunesse et de notre carrière, notre Béthel et notre Ébénézer, est loin derrière nous Déjà les crêtes bleues des belles montagnes de notre seconde patrie ont disparu à nos yeux. Et, quand nos chers Mikéa, Zakéa et Maréka, qui nous accompagnent jusqu'à Bethléhem, auront pris congé de nous, ce sera le dernier câble nous rattachant encore au rivage qui se brisera, et nous serons lancés en pleine mer. Mais Jésus est et sera là. Il ne restera donc plus que la douleur de déchirements dont on ne parle pas, et que tout le monde comprend. Il comptera encore nos allées et nos venues et nous guidera de son œil.

Notre départ a été la fin d'une longue agonie de plusieurs mois. Nos projets ont dû passer au creuset et notre foi au crible. Jusqu'au dernier moment, Satan a tout fait pour nous

entraver. A peine voyions-nous une difficulté s'aplanir, qu'il en suscitait d'autres plus embarrassantes encore et plus formidables. C'étaient d'abord les troubles politiques, puis la difficulté de trouver des conducteurs, puis le délai de l'arrivée si impatiemment désirée de nos amis Weitzecker. Et, quand tout semblait s'arranger, c'était encore la défection inattendue de quatre de nos hommes qui prétextaient l'état du pays. Nos amis Weitzecker, après un voyage d'une rapidité que, en d'autres circonstances, il eût été vraiment cruel de leur imposer, nous étaient enfin arrivés, nos wagons étaient chargés, notre personnel une fois encore au complet et d'une manière vraiment providentielle, chacun était sur le qui-vive, guettant le moment de départ, quand surgit une nouvelle difficulté. La petite vérole venait de faire son apparition sur quelques points isolés du pays; la rumeur publique en exagéra les proportions, la panique devint générale, et le président de l'État-Libre lança une proclamation interdisant toute communication avec notre pays qu'on disait pestiféré. Il ne s'agissait pas de perdre la tête, et j'avoue qu'il y avait de quoi. Mais à force de patience et de prières, de démarches et de dépêches, nous les avons vues, ces grandes montagnes qui nous barraient le chemin, s'affaisser l'une après l'autre devant nous et « devenir une plaine ».

Nous avons eu la satisfaction d'installer nos amis Weitzecker et de passer avec eux quelques jours nécessairement affairés, mais doux et bénis. Leur arrivée a balayé bien des craintes et bien des préventions. Notre troupeau et la tribu craignaient de tomber de nouveau entre les mains d'un jeune homme inexpérimenté. Loin de cacher leur mécontentement, ils murmuraient tout haut. Du moment qu'ils eurent entendu M. Weitzecker et trouvé en lui un homme fait, l'opposition se calma. De fait tout le monde *loyal* (1) (car, soit

(1) On se rappelle que ce nom désigne la portion des Bassoutos restés fidèles au gouvernement.

par raison politique, soit par précautions contre la petite vérole, tous rapports sont interrompus entre les chefs rivaux) lui a fait un accueil aussi cordial que l'on pouvait désirer, étant données les circonstances.

Nous partons, nous, sans la moindre arrière-pensée. Nous avons pour nos amis la plus vive affection, et, dans l'expérience qu'ils ont déjà acquise ailleurs, la plus grande confiance. Nous leur léguons joyeusement le fruit de nos sueurs et de nos labeurs ; personne n'était plus digne de les recueillir ; les travaux matériels, nécessaires à un établissement missionnaire, sont tous finis. Ils n'auront plus qu'à entretenir et à réparer. Nous confions à leurs soins un troupeau que nous chérissons, et qui, malgré les désastres spirituels de la guerre, n'a jamais cessé d'être intéressant et affectueux. J'envie mon jeune collègue de pouvoir aller au Zambèze sans avoir vécu de longues années au Lessouto, à Léribé surtout. Nous avons défriché, nous ; nous avons semé, et Dieu sait avec quelles larmes ! Nos amis vont continuer l'œuvre et récolter. Oh ! puissent-elles être riches et abondantes les gerbes qu'ils déposeront aux pieds du Sauveur ! Et après les labeurs de la journée, ceux qui auront semé et ceux qui auront récolté se réjouiront ensemble devant Dieu. Puissent nos bien-aimés successeurs être plus heureux, si c'est possible dans notre *home*, et plus bénis que nous ne l'avons été. Personne que le Maître ne sait ce que c'est pour nous que de quitter le Lessouto, la mission, cette famille missionnaire si unie, ces frères bien-aimés avec lesquels il est permis de différer quelquefois de vues et de sentiment sans que, pour cela, on cesse de s'estimer et de s'aimer. On se sent fort quand on fait partie d'un corps pareil ! Mon départ ne laisse aucun vide. Mais l'isolement qui nous attend là où nous allons me fait parfois frémir et m'attriste. Soyez bénis, frères, collègues vénérés ! Soyez bénis, amis de mon cœur ! Soyez bénis ! Léribé ! non, n'en parlons plus. A Dieu ne plaise que nous cherchions à faire valoir le peu que nous avons le pri-

vilège de faire pour Jésus! Ah! que ne comprenons-nous mieux, que ne mettons-nous mieux en pratique la parole de David, dans une circonstance mémorable: « Je n'offrirai point à l'Éternel des sacrifices qui ne coûtent rien! » Ne savez-vous pas, nous dit saint Paul, que vous avez été rachetés à grand prix, et que vous n'êtes pas à vous-mêmes? Quand, quand donc le comprendrons-nous? Adieu donc, cher Lessouto, le pays de mon adoption, chère mission, l'un des joyaux de la couronne de mon Sauveur, cher Léribé, bien-aimés, pères, mères, frères, sœurs et enfants en la foi. Adieu! Que l'Éternel fasse luire sur vous, sur vous tous et toujours, la lumière de sa face!...

Pour nous, pas de regrets, pas d'arrière-pensée, pas de faiblesse au moment de l'action. L'Éternel, qui nous envoie, nous a ceints de force, couronnés de sérénité et de joie; il nous chaussera, s'il le faut, de fer et d'airain. Notre force durera autant que nos jours. Est-ce là le langage de la présomption? Dieu me le pardonne. Nous laissons à d'autres de discuter et critiquer notre entreprise. Nous obéissons, nous, c'est notre devoir pur et simple. Et j'espère que mon Maître me rendra toujours invulnérable contre les paroles louangeuses et contre la critique la plus hostile. Nous avons besoin de nous fortifier en Dieu en allant au-devant de ce vaste inconnu qu'on appelle la mission du Zambèze. Un vent glacial qui a soufflé depuis mon départ de France a flétri, hélas! dans bien des cœurs la confiance qu'on nous avait accordée et l'intérêt dont on nous avait entourés. Et je le crains, il a tari plus d'une source sur lesquelles comptait non seulement notre œuvre, mais l'œuvre générale. L'avenir n'est pas gai; le Comité lui-même, qui doit suivre le courant quand il ne peut l'arrêter, ne peut s'engager pour l'avenir. Il est dur pour des soldats qui courent à l'assaut et qui ne peuvent plus reculer, de s'entendre crier par ceux qui les ont encouragés: «Allez, mais il est peu probable que nous puissions vous suivre. »

Eh bien, chers amis des missions, c'est à vous aujourd'hui

que je fais appel. Mon appel ne trouvera-t-il pas d'écho? Vous, chrétiens, qui priez chaque jour pour que le règne de Dieu vienne, vous qui en placez les intérêts au-dessus des questions politiques et des intérêts de nationalité, nous abandonnerez-vous? Nous abandonnerez-vous, amis de France, qui nous avez compris et encouragés? Frères et sœurs de Piémont, de Suisse, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Écosse, qui, par vos libéralités, nous avez permis de mettre la main à l'œuvre, nous abandonnerez-vous? Est-ce avec cette perspective qui accable et attriste nos cœurs que nous devons aller lutter avec les difficultés dont notre entreprise est hérissée, nous mesurer avec tout ce que les puissances du paganisme ont de plus formidable, avec la maladie, la mort? Non, vous ne le ferez pas, et, avant que nous n'arrivions au Zambèze, vous nous donnerez encore des preuves tangibles de votre coopération, et de ces paroles du cœur qui vont au cœur, y relèvent le courage, y fortifient la foi et y entretiennent la vie.

Votre affectionné en Christ.

F. COILLARD.

A travers le Transvaal.

Prétoria, le 5 février 1884.

Prétoria, c'est une date à marquer. Quand on a déjà vécu quelques semaines à la bohémienne, qu'on a le Vaal derrière soi et qu'on se trouve ici, on commence à réaliser qu'on est sérieusement en route, et qu'on a fait du chemin, et un mauvais bout encore. En effet, le Calédon, avec ses berges et ses sables, nous a arrêtés deux jours, malgré la vigoureuse assistance de nos gens de Léribé; puis des ravins, des bourbiers, des marécages d'où nos attelages, doublés, triplés même, ne pouvaient toujours arracher nos fourgons,

trop pesamment chargés. Je ne sais combien de fois nous avons dû décharger nos bagages pour sortir d'un mauvais pas, et les porter à dos. De loin, il serait possible d'encadrer ces aventures d'une auréole de poésie. Nous, nous sommes blasés, et nous n'avons plus l'élasticité d'il y a quelques années. Les bontés qu'on nous a témoignées de part et d'autre nous ont été une douce compensation pour tant de fatigues.

Notre départ de Bethléhem a été plein d'émotion. Plusieurs amis s'étaient donné rendez-vous à notre campement, et des larmes coulaient, pendant que, debout, nous chantions en sessouto notre cantique d'adieu et qu'agenouillés ensuite, nous entendions le pasteur wesleyen nous recommander à la garde de Dieu dans une prière pleine de ferveur. Le pasteur hollandais, M. Théron, nous avait, par lettre, recommandé aux Boers de son district, et certainement pas en vain. A Heidelberg, où nous ne connaissions pas une âme, notre passage fit sensation, et, de tous côtés, on nous entoura d'égards et d'intérêt. C'était le pasteur hollandais, dont les vues théologiques sont aux antipodes des nôtres, qui nous envoyait un gros mouton gras; c'étaient des marchands, le boucher et le boulanger, de pauvres gens qui, touchés en entendant parler du but de notre expédition, nous envoyaient du lait et des fruits de toute espèce. On se sent bien petit et bien indigne quand on est l'objet de tant d'égards. Nous croyons, nous, que c'est l'Éternel qui fait briller sur nous la lumière de sa face ; à Lui tout d'abord la reconnaissance et la gloire.

Si nous avons eu de la peine à arriver à Prétoria, nous n'en avons pas moins à en sortir. J'avais demandé au gouvernement de nous exempter des droits onéreux qu'il prélève sur toute espèce de marchandises. Après beaucoup de tracas et une correspondance qui risquait de compromettre nos intérêts, j'obtins une audience du conseil exécutif. Quelques heures après une dépêche officielle m'annonçait que, vu le

caractère essentiellement évangélique de notre mission, et pour nous la faciliter autant que possible, nous étions exemptés de tous droits. Nous devons cette faveur, en grande partie du moins, à l'influence et aux efforts de notre infatigable ami, M. Bosman, le pasteur hollandais. Cet homme de Dieu porte notre cause sur son cœur. Depuis qu'il nous savait en route, il avait réussi à y intéresser son école du dimanche et un bon nombre de personnes pieuses. Il parvint même à organiser une réunion missionnaire. La salle était comble. C'est le général Joubert, le vice-président de la République, qui la présidait. Il nous présenta au public de Prétoria dans un discours plein de feu, où il ne manqua pas d'exprimer ses vues sur les missionnaires évangéliques et sur ceux qui, tout en prêchant l'Évangile, se mêlent aussi de politique et amènent le trouble dans les rapports des blancs avec les noirs. Nous étions, nous, classés parmi les premiers, et les vœux que son « Honneur » exprima pour le succès de notre entreprise, de même que la nouvelle de la faveur que nous avait faite ce jour-là même le gouvernement, furent accueillis avec de bruyants applaudissements. La collecte produisit £ 16, 2. On nous fait même espérer que l'intérêt ainsi éveillé en notre faveur sera organisé et qu'il nous est définitivement acquis. Après cette première réunion, où un souffle d'enthousiasme a passé, il a fallu en avoir une deuxième chez les Wesleyens. Malheureusement, un orage épouvantable et une pluie torrentielle l'ont fait à peu près manquer. Moi-même je crois presque rêver en écrivant ces détails, que j'abrège nécessairement. En arrivant, nous avions de nouveau planté nos tentes près de la prison, — cette même prison où notre première expédition, il y a près de huit ans, a été incarcérée. Qui aurait jamais prophétisé l'accueil qu'on nous a fait aujourd'hui? Dieu soit loué !

Une difficulté aplanie, en voici une autre. La sécheresse est telle que nous ne savons pas trop comment nous allons voyager pour arriver à Mangwato. Et puis là, dit-on, règne

une affreuse famine. En temps pareils, je me souviens d'y avoir acheté un sac de farine pour la somme de £ 5. 10 (137 fr. 75) et du maïs et des pommes de terre à £ 3 (75 fr.) le sac. Quelle perspective pour notre expédition! Il a fallu, au dernier moment, nous faire violence, et renoncer à passer par la station de notre frère Gonin. C'est un pays si sec, que, faute de pâturage et d'eau pendant plusieurs jours consécutifs, nous risquerions de faire des pertes sérieuses de bétail. Nous allons prendre un chemin qu'on nous assure être moins mauvais. J'ai l'expérience du passé; aussi me suis-je empressé de m'assurer les quelques sacs de farine que les marchands se disputaient ici, et de me procurer trois grands tonneaux pour notre provision d'eau. Ces tonneaux ont des robinets à clef. Je garderai les clefs dans ma poche, de sorte que nous serons sobres et raisonnables.

Notre expédition actuelle diffère sensiblement de la première. Il y a sept ans, non seulement nous étions portés par un courant d'enthousiasme qui nous rendait tout facile ; tous ceux qui nous accompagnaient, à peu d'exceptions près, faisaient partie de la mission et partageaient, en quelque mesure, ma responsabilité. Aujourd'hui l'enthousiasme s'est calmé en France comme au Lessouto; notre personnel se compose presque entièrement d'hommes dévoués sans doute, mais dont nous payons fort cher les services et qui n'ont aucune responsabilité. Esaïa, un excellent jeune homme de Béthesda, et Lefi, un digne évangéliste de Morija, sont les seuls qui se soient donnés à la mission. Mais ce dernier, incapable de manier le fouet, n'est guère qu'un passager avec sa famille. Du reste, je me hâte d'ajouter qu'il nous eût été difficile de choisir un meilleur personnel. Tous nos hommes, à une ou deux exceptions près, font profession de connaître et de servir Dieu. Nous avons une variété d'échantillons de caractères. L'un est sérieux, presque mélancolique et taciturne, l'autre, par contre, causeur, plein d'entrain et pétillant d'esprit. Celui-ci doux et soumis, celui-là énergique

et plein d'initiative. Pendant ces six semaines de voyage, nous nous sommes bien étudiés les uns les autres, et la conclusion à laquelle je suis pour ma part arrivé, c'est que chacun a non pas seulement, comme on le dit, les défauts de ses qualités, mais aussi les qualités de ses défauts. Avec un peu de bonne volonté, on peut aisément le reconnaître. Il a fallu coordonner les éléments divers qui composent notre caravane, — chose d'abord assez difficile. Pour ne parler que d'une chose très prosaïque qui joue un si grand rôle dans notre vie, la nourriture, l'un ne peut pas manger du pain de millet froid, l'autre prétend que le maïs lui fait mal à l'estomac, un troisième assure même que la farine de froment le rend tout à fait malade; la viande de porc ne convient pas à l'un, le lait caillé à l'autre. Que faire? on ne peut ni brusquer ces braves gens, ni pourtant se laisser gouverner par tous leurs caprices. Le fait est que maintenant tous se sont mis au pas, moi comme tout le monde, je suppose, et que, si ce n'étaient *les dépenses* qui me hantent comme un horrible cauchemar, la tâche serait assez facile.

J'espère un jour pouvoir vous faire connaître les principales personnalités de la caravane. Je dois y renoncer aujourd'hui.

Cette lettre commencée le 5, je la finis le 11 au milieu de tout le brouhaha des visiteurs. On plie les tentes, on amène les bœufs, on va atteler, — donc il faut finir.

Nous avons eu la joie de nous rencontrer ici avec nos amis Creux, qui sont en route pour la Suisse. Nous avons eu la communion ensemble hier soir. Aujourd'hui, il faut se dire adieu, un long adieu. Nous voudrions les charger des messages les plus affectueux pour une multitude d'amis de France et de Suisse. Il est bien des noms que nous chérissons plus qu'on ne le pense. — Que Dieu accompagne nos amis et qu'il donne à frère Creux une parole puissante pour plaider une cause encore si peu connue dans ma patrie.

Votre affectionné dans le Seigneur, F. COILLARD.

Nos amis se réjouiront avec nous du courage et de l'entrain que respirent ces pages. Nous y ajoutons ces quelques lignes, extraites d'une lettre particulière :

Prétoria, 11 février.... Je ne puis vous écrire bien au long aujourd'hui, car nous allons partir. A Mangwato ! Ne nous oubliez pas. Et surtout dites aux « sages » : Attendez la fin ! Je ne prétends pas avoir le monopole de la lumière et de la sagesse. Mais dites que « Dieu a parlé une fois et que j'ai entendu *deux fois* sa voix ».

F. C.



LETTRE DE M. JEANMAIRET

Bien que cette lettre revienne en partie sur les mêmes faits que la précédente, nous n'hésitons pas à la publier. Elle complétera les informations de nos lecteurs sur cette première partie du voyage au Zambèze, et leur fera faire la connaissance personnelle du collègue désormais associé à M. Coillard.

Prétoria, Transvaal, le 1er février 1884.

Cher monsieur Boegner,

M. Coillard vous a écrit de Bethléhem, c'est donc là que commence mon récit : c'est le 10 janvier que nous quittions cette ville par la route qui conduit à Heilbronn. Nous passons par les fermes Müller et Krüger, où nous stoppons pour notre second dimanche en pleins champs.

Le 16, nous arrivions à Heilbronn, après avoir passé une nuit à la ferme Rensburg. Vous trouverez ces noms sur une bonne carte. Cette ville est toute récente, mais elle a de jolies constructions pour ce pays, de grands magasins et un air d'aisance. Elle est construite au milieu de la plaine sur une petite ondulation de terrain. Au bas de la ville coule un ruisseau, et une chapelle wesleyenne la domine dans sa partie supérieure. Au centre se trouve le presbytère hollandais avec

son temple en construction. Les deux pasteurs étaient absents, nos visites se bornèrent à madame Meynard, la femme du pasteur hollandais, et, le même jour, nous levions notre camp.

Le pays est ondulé, mais privé de tout arbre. Nous trouvons une assez bonne herbe pour nos attelages. La chasse nous est interdite, cependant nos chiens nous procurent quelques lièvres. Notre grande ressource est dans les fermiers, par lesquels nous pouvons nous procurer de la viande, du lait, du beurre et quelques fruits. M. Théron, le pasteur de Bethléhem, nous a été d'un précieux secours auprès d'eux en nous donnant une lettre de recommandation. Ces gens ont de bonnes figures et sont hospitaliers, mais ils vivent comme des ermites sur leurs fermes. Peu de confort chez eux, seule la chambre à manger est spacieuse; c'est là, après leur étable, que se passe le drame le plus intéressant de leur vie. A partir de Heilbronn, la contrée change d'aspect. C'est une plaine aride et à perte de vue jusqu'au Vaal. La route est mauvaise et a beaucoup de marécages où nous nous embourbons, malgré un temps relativement sec.

A Taybosche-Ruisseau, la route a deux embranchements; l'un se dirige directement sur Prétoria; l'autre conduit à Heidelberg, c'est celui que nous avons pris. Nous étions alors à trois lieues du Vaal. Le 18 au matin, nous franchissions la rivière. Quoique les eaux fussent basses, la besogne fut assez rude; pour trois de nos wagons nous en vînmes à bout en doublant nos attelages; le quatrième s'enfonça obstinément dans le sable, force nous fut de le décharger. Tout cela nous a pris plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter, de telle sorte que toute notre journée fut remplie par ce travail. Le lendemain, un samedi, il a fallu laisser reposer nos attelages; ainsi nous passâmes notre troisième dimanche en toute quiétude aux bords du Vaal. Je vous assure qu'on jouit beaucoup de voir couler l'eau d'un fleuve

que l'on a derrière soi. Ici, le Vaal est peu encaissé et forme une nappe d'eau fort respectable. Nous mesurons, au gué, 540 mètres au bord extrême des deux berges; le fleuve lui-même n'était large que de 400 mètres à cet endroit, mais ailleurs il est plus large et beaucoup plus volumineux.

Pas d'arbres, rien pour encadrer ces eaux grisâtres; seuls quelques îlots de roseaux peuplés de canards sauvages animent un peu cette solitude africaine. Notre petit bateau, don de la Société africaine de Paris, est le héros du jour. Quel plaisir de voguer, mollement bercé sur les flots, après avoir subi les cahots du wagon! C'était fête au camp; chacun devise sur l'avenir; nos Zambéziens étaient fiers de faire les honneurs du fleuve, un jouet à côté du Zambèze. Pour nous tous, n'était-ce pas un avant-goût de notre vie future? Il ne manquait que les crocodiles et les fauves pour compléter l'illusion.

Elle ne dura pas longtemps. Le lundi suivant, nous recommencions notre vie de pèlerins. Vous vous rappelez qu'à bord, vous me disiez en riant: Qui n'est pas descendu à Madère de nuit n'a rien vu; à moi de vous répliquer aujourd'hui: Qui ne s'est pas embourbé en wagon, n'a rien vu ni connu de la vie d'Afrique. Du Vaal à Heidelberg, nous avons renouvelé deux fois notre expérience, quitte à faire plus ample connaissance avec chacune de nos caisses. Mieux que cela, lors de notre dernière aventure, nous n'eûmes pas le courage de demander à nos gens, harassés, de veiller notre bétail de nuit. Qu'est-il arrivé? C'est que nos bœufs, mécontents des coups de fouet de la veille, se sont sauvés jusqu'à quelque deux lieues de distance, si bien que presque toute la journée du lendemain a été employée à leur recherche. Je vous fatiguerais, si je m'étendais sur ce thème de nos aventures. Représentez-vous un orage africain nous assaillant en pleine route, hommes et bœufs se tirant d'affaire de leur mieux dans la boue et les torrents improvisés; ou, si vous le préférez, asseyez-vous à l'un de nos repas

du soir, et voyez le vent éteignant le feu, et nous, d'une main tenant notre fourchette et de l'autre notre chapeau, le tout à la lumière d'une lanterne dont la flamme vacille. Voilà un échantillon de nos vicissitudes, vite oubliées pour les jouissances de cette vie de grand air et d'incidents variés.

Il fait bon marcher de grand matin, au milieu des grandes œuvres de Dieu, et, le soir, contempler ces mondes innombrables de la voûte des cieux. Le milieu du jour est moins agréable à cause de la grande chaleur. Les wagons deviennent des fournaises. Un travail régulier est difficile dans de telles circonstances. Les meilleures heures du jour sont employées à la marche, et les cahots rendent difficile une lecture suivie

Nous sommes au Transvaal, un pays beaucoup plus pittoresque que l'État-Libre. Nous saluons les montagnes avec joie ; quelques arbustes reposent même agréablement nos regards. Les prairies ont ici une herbe plus abondante, les fermes sont mieux situées. Du Vaal à Heidelberg, nous passons à la ferme Maclay puis à la station d'un missionnaire berlinois, où nous recevons bon accueil, en particulier des indigènes du grand village qui entoure la station. Nous passons le Sugarbush-river sans difficultés, et nous voici à Heidelberg, le 24. La ville paraît jolie, vue à distance. Elle est adossée à une chaîne de montagnes dans une situation pittoresque. Un bon nombre d'eucalyptus, des peupliers, voire même des sapins, ornent avec avantage ses jardins. Mais nous sommes désagréablement surpris, en entrant dans la ville, de la trouver si mal entretenue, si rocailleuse. Nous visitons le pasteur hollandais, M. Van Warmelaw, et la femme du missionnaire que nous avions vu la veille. Ce qui, à nos yeux, élève cette cité qui n'a pas même un temple, c'est la cordiale hospitalité de ses habitants. Plusieurs nous font présent des plus beaux fruits de leurs jardins et nous recevons même une brebis de la part du pasteur.

Le 26, nous nous remettons en route pour Prétoria, nous traversons un beau pays, une fertile et belle solitude, parsemée seulement de quelques fermes. Aux approches de Prétoria, apparaît à nos yeux la première forêt; c'est dans la période vraiment intéressante de notre voyage que nous allons entrer. Le 30, nous arrivions ici, à Prétoria. Certes, c'est la plus jolie ville africaine que j'aie vue. Un beau temple est en construction au centre du square.

Notre grande préoccupation est de savoir ce que le gouvernement du Transvaal fera au sujet de nos bagages. Hier, nous avons vu les autorités et aujourd'hui avait lieu une assemblée du pouvoir exécutif à notre sujet. M. Bosman nous a beaucoup aidés auprès des autorités et nous recevons auprès de lui l'hospitalité la plus fraternelle.

Que dire, en présence de ces faits? Plus que jamais nous sentons le besoin de votre affection chrétienne et de celle de toutes nos Eglises. Nos gens sont animés d'un bon esprit. Nous sommes tous unis par un lien commun, le désir de propager la bonne nouvelle chez les Barotsis. Toutes les divergences de caractères et de vues se concilient en face de ce grand but; chaque jour, nos pensées se portent auprès de nos amis d'Europe et du Lessouto. Que notre union soit notre force!

Toujours tout à vous de cœur,

D. JEANMAIRET.



NOUVELLES DU ZAMBÈZE

Tandis que M. Coillard s'avance avec sa caravane pour s'acquitter de sa promesse de porter l'Evangile aux Barotsis, le courageux Stanley Arnot, dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a quelques mois, continue à lui préparer le terrain. On avait répandu le bruit qu'il était captif chez les Matébélés. Des lettres, arrivées tout récemment, démentent

cette nouvelle, mais annoncent qu'il a beaucoup souffert de la fièvre et du climat. Elles respirent, du reste, un entrain et même un enthousiasme extraordinaires. Le 28 octobre dernier, il écrivait de Léalui, la capitale : « Je suis très heureux, j'ai une grande œuvre à faire et, grâce à Dieu, la force pour l'accomplir. » Les indigènes l'appellent couramment le fils de Livingstone. On se rappelle que ce nom avait déjà été donné à M. Coillard. Dans une lettre plus récente, nous trouvons ce passage qui respire le plus pur esprit missionnaire : « Mon cœur vole au delà des tribus qui m'entourent, vers ces peuples sans nombre qui habitent au nord, à l'ouest et à l'est, et qui vivent pour tuer et pour être tués, inconnus de tous et ne connaissant rien... Quand on leur parle de la bonne nouvelle qui est pour *tous les peuples*, ces gens s'étonnent d'avoir vécu si longtemps sans en entendre parler... Les païens ne peuvent comprendre que ceux qui savent ces choses depuis longtemps ne soient jamais venus les leur dire... »



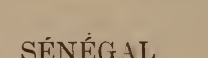
LA VIE DES FEMMES MISSIONNAIRES

Extrait d'une lettre de madame Lautré à madame Boegner.

Smithfield, 20 septembre 1883.

...Nos amis d'Europe, en général, se trompent sur la nature des difficultés de la vie des femmes de missionnaires. Ces difficultés ne sont pas autres que celles que rencontre, dans tous les pays, chaque maîtresse de maison, chaque mère de famille, à des degrés un peu divers, toutefois. Toutes, nous avons besoin d'aimer véritablement les natifs et de nous mettre à leur place; d'être douées de patience pour supporter leurs infirmités, leurs défauts; de possession de nous-mêmes pour rester calmes en présence des mille tracasseries de la vie journalière; de vigilance pour chercher

à en diminuer le nombre. Et, après tout, en Europe, l'épreuve de la foi est bien la même qu'en Afrique. Plusieurs de mes compatriotes, qui considèrent les femmes des missionnaires comme des sortes d'héroïnes (je parle par expérience), ignorent qu'elles-mêmes sont en lutte avec des difficultés toutes semblables et qui réclament un déploiement tout aussi grand, si ce n'est plus grand encore, de vertus chrétiennes. Il y a de bien belles vies en dehors du champ des missions, des noms d'héroïnes, inscrits seulement au livre de Dieu. « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je serai, celui qui me sert y sera aussi... » (Jean XII, 26.)



SÉNÉGAL

VOYAGE DE MM. TAYLOR ET JAQUES A DAGANA.

Lettre de M. Taylor.

Messieurs et honorés directeurs,

Je viens de faire un voyage dans le Oualo, en compagnie de M. Jaques, pour étudier la possibilité de fonder une œuvre missionnaire à Dagana, où depuis longtemps déjà nous possédons un poste militaire et commercial. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire de notre mission, que ce pays occupe notre attention. Déjà en 1873, il avait été question d'y établir une station ; et voici dans quelles circonstances.

Le roi du Oualo, Léon Diop, dit Sidia, visita Saint-Louis à cette époque pour régler certaines questions politiques avec notre gouvernement. Aussitôt averti de sa présence dans la ville, je me fis un devoir de me mettre en relations avec lui Le jeune roi, qui avait une trentaine d'années, parlait facilement le français ; il avait été élevé à l'européenne, au lycée d'Alger, et nommé ensuite officier aux tirailleurs

sénégalais avant d'être placé à la tête de son pays. Une longue conversation que j'eus avec lui m'apprit qu'après avoir accepté la foi catholique il était redevenu musulman, d'ailleurs indécis, flottant et sans convictions religieuses arrêtées. Je profitai de l'occasion pour lui annoncer l'Évangile, et mon message parut le toucher. Il nous invita à nous établir dans son pays pour y prêcher l'Évangile et répandre l'instruction parmi ses sujets, dont il déplorait l'infériorité sociale et sentait vivement les besoins. Cette demande fut soumise au Comité par M. Villéger; mais la Société ne put y donner suite, n'ayant pas alors de missionnaire disponible pour le Sénégal. Depuis lors, bien des changements ont eu lieu dans le Oualo. Sidia s'est brouillé avec notre gouvernement, qui dut envoyer contre lui une expédition. Pris et déporté au Gabon, il y est mort il y a sept ans environ. Aujourd'hui, il n'existe plus de chef suprême du Oualo. Le pays est divisé en plusieurs cantons administrés par des chefs dont aucun ne possède assez de puissance pour songer à s'émanciper de la tutelle coloniale.

En 1881, il fut encore question d'une mission dans le Oualo pendant la courte carrière missionnaire de M. Golaz. Ce cher et regretté ami se proposait de fonder des stations dans le Oualo, en commençant par les environs immédiats de Saint-Louis. Il est mort avant de rien tenter dans cette voie.

Très occupé ces derniers temps de l'extension possible à donner à notre œuvre, je m'étais proposé de soumettre la question du Oualo à la conférence, lorsque, par une frappante coïncidence, M. Jaques, dans une conversation particulière, me demanda mon avis sur la fondation d'une œuvre à Dagana. Séance tenante, un voyage d'étude fut décidé, et, sans perdre de temps, nous fîmes nos préparatifs. Le matin du 1er janvier 1884, nous quittions Saint-Louis par la *Falémé*. Ce petit vapeur remorquait un convoi de lourds chalands qui retardaient passablement sa marche. Cette

12

lenteur, qui concordait mal avec mon impatience d'arriver, me procura cependant le plaisir d'avoir plus qu'un rapide coup d'œil des deux rives du Sénégal que je remontais pour la première fois. Clairsemés sur la rive droite, on aperçoit quelques villages habités par des Maures Trarzas, à l'aspect misérable, dont la dégradation fait peine à voir. Toute la rive gauche, jusqu'à Dagana, est formée par le Oualo. Sur son sol fertile, mais, jusqu'à l'établissement de notre protectorat, exposé, par sa proximité des Maures, à des incursions perpétuelles, s'élèvent des villages wolofs nombreux, mais peu prospères, parfois même à demi ruinés. Comme paysage, le bas du fleuve n'offre rien de particulièrement pittoresque. Du sable, des roseaux, des manguiers et des palétuviers, voilà ce qu'on rencontre jusqu'à Richard-Toll, où les rives commencent à se couvrir de bois verdoyants. N'étaient les innombrables moustiques qui nous imposèrent toute la nuit leur intolérable compagnie, notre voyage eût été charmant. Mais quel supplice! M. Jaques avait fui au premier feu; après une lutte désespérée, je fus contraint de suivre son exemple et d'abandonner la cabine à ces hôtes désagréables.

Arrivés à Dagana le lendemain, mercredi matin, nous nous présentâmes chez le commandant du cercle avec une lettre de recommandation du gouverneur, que M. Jaques, en le prévenant de notre démarche, avait demandée et obtenue. Le commandant, informé de notre qualité, nous reçut très cordialement, nous offrit le logement chez lui, fit venir le chef de Dagana au poste pour s'entendre avec nous, et mit son interprète à la disposition de M. Jaques. Le chef, homme d'une cinquantaine d'années, à physionomie ouverte, accueillit avec joie notre intention d'ouvrir une école à Dagana, et s'engagea, pour tout ce qui serait en son pouvoir, à nous aplanir la voie. Il nous fit savoir, en outre, qu'il y a un regret général parmi les indigènes de ce qu'ils avaient négligé de profiter de l'école qu'y avait établie, dans le temps, la mission catholique.

Vers le soir, nous sortîmes pour voir le pays et étudier l'état des esprits. Dans notre promenade, nous rencontrâmes une assemblée de notables musulmans devant la mosquée. Le chef leur avait fait part de son entretien de l'après-midi avec nous, et ils voulaient nous entendre eux-mêmes. Ils nous invitèrent à nous asseoir sur un tronc d'arbre étendu par terre, et, formant un cercle autour de nous, ils nous firent force questions. Voici les principales : « Pourquoi les « blancs accordent-ils la liberté à nos esclaves qui nous ont « coûté de l'argent, sans même penser à nous indemniser « de notre perte? » « Quelles sont vos raisons pour croire « en Jésus-Christ comme Sauveur, plutôt qu'en Mahomet, « le plus grand de tous les envoyés de Dieu? » « On dit que « tous les hommes sont descendus d'Adam et d'Ève; d'où « vient-il qu'il y a tant de diversités de langues et de races? » « Quelle est la distance entre le soleil et la terre? » « D'où « vient la succession des nuits et des jours? »

Mes explications les frappèrent, et ils en exprimèrent leur satisfaction de la manière la plus significative. Notre entretien dura près d'une heure, et nous nous séparâmes bons amis.

Le lendemain, jeudi, nous partîmes de bonne heure pour visiter un village bambara, à une heure et demie de marche de Dagana. Arrivés à « Kerbala », c'est le nom de ce village de 300 habitants, quel ne fut pas mon étonnement d'y retrouver un certain nombre de nos libérés que j'avais complètement perdus de vue ; leur désertion, qui m'avait au moment même affligé, me sembla maintenant une direction providentielle, nous invitant à travailler pour ces gens qui nous connaissent et nous attendent. Inutile de vous dire que nous avons été bien reçus par tous les Bambaras du village. Notre réputation était faite ; nous étions les bienvenus. Peu de jours auparavant, des femmes et des enfants, esclaves à Dagana avant leur libération, avaient été repris à main armée par leurs anciens maîtres, et tout le village était

dans l'émoi. Quelques sérieuses paroles, où nous fîmes allusion à ce récent événement, furent écoutées avec une religieuse attention. Nous pûmes leur parler de l'Évangile et prier avec eux : je leur demandai s'ils aimeraient voir un missionnaire au milieu d'eux, et, comme un seul homme, ils levèrent tous la main avec un enthousiasme qui nous a profondément touchés.

Pressés par le temps, devant partir ce soir-là même pour Saint-Louis, nous quittâmes nos nouveaux amis plus tôt que nous l'aurions voulu, et en regrettant de ne pouvoir faire un peu mieux la connaissance de ces pauvres gens, si avides de la parole de Dieu. En retournant à Dagana, nous avons encore retrouvé quelques anciens libérés de notre mission. Ces hommes, qui travaillaient aux champs, me reconnaissaient de loin et accouraient comme des enfants à notre rencontre pour me serrer la main. J'ai été vivement ému en présence de ces démonstrations, de ces preuves d'une reconnaissance bien sentie, et, à l'heure où j'écris ces lignes, le souvenir de cet épisode remplit mon cœur d'une joie indicible.

Le but de notre voyage était atteint; il fallut songer au retour. Le jeudi soir, nous prîmes congé du commandant de poste, en le remerciant de son aimable hospitalité, et, après une traversée des plus désagréables, effectuée cette fois dans un petit canot à rames, nous rentrions au logis le samedi, à onze heures du matin, rendant grâce à Dieu qui nous avait gardés, nous et les nôtres.

W. Taylor.

Saint-Louis, Sénégal, 22 janvier 1884.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

AFRIQUE OCCIDENTALE

MORT DE HANNA-AFALA, MÈRE DE L'ÉVÊQUE CROWTHER

Nos lecteurs connaissent bien le vénérable Crowther, l'évêque nègre du Niger. Un journal anglais, le *Church missionary Gleaner,* rend compte en ces termes de la mort de sa mère :

Nos lecteurs auraient-ils jamais supposé que la mère de notre vénérable ami, l'évêque Crowther, pourrait bien être encore en vie ? Pourtant ce n'est que maintenant que nous recevons la nouvelle de sa mort, et elle avait dépassé l'âge avancé de cent ans, nous écrit le Rév. T. A. Maser, notre missionnaire et secrétaire de Lagos. « Elle était, dit-il, dans de très bonnes dispositions, et pleine de joie d'aller vers son Sauveur. » Elle est morte le 13 octobre 1883. La dernière fois que l'évêque Crowther était en Angleterre, il disait que sa mère avait conservé presque jusqu'à son dernier moment ses habitudes et son genre de vie. Elle n'adopta jamais, ni les manières, ni le costume européens. Elle aimait, en vraie femme de Yoruba, à s'asseoir devant un petit étalage sur la place du marché de Lagos. La photographie que notre portrait reproduit a été faite il y a quatre ou cinq ans.

Chacun connaît ou devrait connaître l'histoire de Hanna-Afala. En 1821, sa ville, Oshogun, fut détruite par des marchands d'esclaves mahométans. Son mari fut tué, et elle fut faite prisonnière avec ses trois enfants. L'un de ces enfants, Adjaï, un garçon de douze ans, était le futur évêque Samuel Crowther.

L'année suivante elle fut vendue à des Portugais, embar-

quée pour Eko (maintenant Lagos), rachetée par un vaisseau britannique, *le Mirmydon,* et emmenée à Sierra-Leone. Vingt-quatre ans plus tard, le Rév. Samuel Crowther, alors un chrétien et un pasteur, s'installa à Abéokuta comme missionnaire de la Société épiscopale des Missions, et avant d'avoir passé trois semaines dans cette grande ville, il écrivit dans son journal les paroles suivantes, elles ont été souvent citées et le seront encore souvent :

«21 août. Le texte d'aujourd'hui dans le *Christian Almanach* est : « *Tu es le secours de l'orphelin.* » Je n'avais jamais senti davantage l'énergie de ce verset que ce jour-là. Ma mère, dont j'avais été violemment séparé il y a environ vingt-cinq ans, venait à ma recherche avec mon frère. Lorsqu'elle me vit elle se mit à trembler, elle ne pouvait en croire ses yeux. Nous nous embrassâmes, nous regardant l'un l'autre en silence et avec étonnement ; de grosses larmes roulaient le long de ses joues amaigries. Un grand nombre de personnes s'attroupèrent, elle tremblait en tenant ma main et m'adressait les noms familiers dont je m'étais si souvent entendu appeler par ma grand'mère, morte depuis en esclavage. Nous ne pouvions nous dire grand'chose, mais nous restions assis en silence, jetant de temps en temps un regard d'affection l'un sur l'autre. Mes deux sœurs, qui avaient été prises en même temps que nous, sont toutes deux avec ma mère. Après que toutes les démarches faites pour me retrouver avaient échoué, Dieu nous avait de nouveau réunis sans que nous y eussions pensé, et il avait changé notre tristesse en joie. » Afala avait été esclave pendant presque toutes ces années, mais elle avait été rachetée par ses deux filles. Elle fut placée sous les soins du Rév. H. Townsend, et le 6 février 1848 elle fut baptisée. Son baptême fut le premier fruit de la mission d'Abéokuta, et elle reçut, comme la mère de Samuel, le nom bien approprié d'Anne.

AFRIQUE AUSTRALE

TRANSVAAL

La nouvelle convention conclue avec le Transvaal a été signée le 27 février, jour anniversaire de la bataille de Majuba-Hill. Le Transvaal y est désigné sous le nom de « République sud-africaine », qu'il portera dorénavant. La convention devra être ratifiée dans les six mois par le Volksraad et remplacera alors la convention de Prétoria, qui restera en vigueur jusqu'à ce moment seulement. Le *Pall Mall Gazette*, commentant la nouvelle convention, dit que la situation devient plus nette, les responsabilités étant mieux définies. Les Boers sont maîtres absolus chez eux ; il n'y aura plus à Prétoria de résident anglais chargé de défendre les intérêts des tribus indigènes. Les dernières traces de la suzeraineté de la Grande-Bretagne se trouvent dans l'article 4, stipulant que la République sud-africaine ne pourra conclure sans le consentement de la Reine aucun traité ni convention directe avec aucune nation étrangère ou une tribu indigène quelconque établie à l'est ou à l'ouest des territoires de la République, à l'exception de l'Etat-Libre de l'Orange. De nombreuses stipulations garantissent par contre la liberté religieuse, la suppression de l'esclavage, la prohibition des droits différentiels.

Ajoutons que les nouveaux Etats formés par les émigrants boers et connus sous le nom de Goshen et de Stellaland, sont placés sous l'autorité du gouvernement du Transvaal. Celui-ci s'engage à faire son possible pour empêcher de nouveaux empiètements sur les territoires des chefs voisins.

Quant aux 800,000 indigènes qui habitent le Transvaal, que deviennent-ils dans les nouvelles conventions ? En place du résident britannique, chargé d'écouter leurs plaintes et d'obtenir justice pour eux, ils auront désormais à compter

sur la bonne foi de la nouvelle République, qui promet de respecter leurs droits. Elle leur alloue (chose énorme en pays boer) la liberté d'acheter et de posséder de la terre sous certaines conditions, l'accès des tribunaux, la liberté de circuler dans le pays et de le quitter; enfin elle promet de constituer pour leur usage des *locations* ou *réserves* territoriales. Ces promesses seront-elles ratifiées par le Volksraad? Une fois ratifiées, seront-elles exécutées? C'est ce qu'un prochain avenir ne manquera pas de révéler.



DERNIÈRES NOUVELLES

La vente annuelle en faveur des missions a produit un peu plus de 15,800 francs, somme qui sera augmentée par des rentrées ultérieures.

Le Comité des dames adresse ses remerciements à tous ceux qui ont aidé à ce résultat, et surtout aux Comités auxiliaires de province qui y ont contribué par leurs envois.

Le 31 mars, M. et Madame de Verbizier, instituteurs, s'embarqueront à Bordeaux pour Taïti. Ils seront accompagnés par deux de leurs filles, qui sont également pourvues de leurs brevets, et vont occuper des postes dans nos établissements scolaires.

Le Gérant : Alfred Boegner.

10708. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

TOURNÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pendant ces derniers mois, plusieurs de nos centres protestants, en France et à l'étranger, ont été visités soit par les missionnaires en séjour parmi nous, soit par le directeur de la Maison des Missions.

M. Jousse, ancien missionnaire au Lessouto, vient d'achever une tournée de deux mois dans une partie de la Suisse romande. Il a été accueilli partout avec un empressement et une cordialité qui témoignent de l'intérêt profond que notre mission en pays païen inspire à ces frères et à ces sœurs, qui, depuis l'origine, nous ont si fidèlement soutenus de leurs dons, de leurs prières et aussi de leurs ouvriers. Que nos amis anciens et nouveaux, qui ont si chaleureusement accueilli notre frère, reçoivent ici nos sincères remerciements.

M. Jousse s'apprêtait à visiter le canton de Neuchâtel, quand la fatigue lui a imposé la nécessité de remettre à plus tard une tournée dont il se réjouissait depuis longtemps.

De son côté, M. Germond, en séjour en Suisse, a pu plaider la cause de notre Société dans un grand nombre de villes et de villages de son pays natal. Dans l'espace de quelques mois, il a donné des conférences dans trente-quatre Églises et parlé de notre mission dans un grand nombre d'é-

coles de dimanche de la Suisse. En outre, il a été appelé à se faire entendre sur plusieurs points dans le midi de la France, notamment à Cette, Montauban, Crest, Montpellier, Valence, Montmeyran, Tournon, Annonay. Le plus long de ces voyages, celui de Montauban, n'a rien coûté à la Société, les amis de cette ville en ayant pris la dépense à leur charge. Nous leur en adressons ici nos remerciements au nom du Comité.

MM. Brun et Viénot, de leur côté, ont eu diverses occasions de parler de l'œuvre de Taïti, notamment à Bordeaux et dans le Midi.

Enfin, M. Boegner, continuant la série de ses visites aux Églises, a pu consacrer quelques jours, au commencement d'avril, à plusieurs villes de la Hollande. Il y a reçu un accueil dont il gardera toujours le souvenir, et dont notre œuvre, elle aussi, n'a qu'à se louer, comme nos lecteurs pourront aisément s'en convaincre en se reportant à la liste de dons inscrits sur la couverture de ce numéro. Il tient à remercier publiquement les amis de Hollande, tout d'abord de leurs libéralités si généreuses, mais aussi et surtout de la fidèle et intelligente affection qu'ils portent à notre œuvre. Que Dieu leur rende ce qu'ils ont fait pour elle.

Mais il a d'autres dettes de reconnaissance à acquitter. Il n'oubliera pas les encouragements qu'il a reçus à Lyon et dans les environs, en Normandie, où notre œuvre compte de chaudes sympathies; enfin, en Alsace, où il a reçu de si puissantes et de si nombreuses marques d'intérêt, doublement précieuses à son cœur d'Alsacien et de serviteur de la Mission.

Il est heureux de pouvoir ajouter que le Comité, après avoir pris connaissance des résultats de ses voyages, a tenu, par un vote exprès, à en témoigner sa gratitude aux amis dévoués qui l'ont accueilli et qui ont contribué à la réussite de ses tournées.

OMBRE ET LUMIÈRE DANS L'ŒUVRE MISSIONNAIRE

Il y a, dans notre public, une tendance instinctive à idéaliser tout ce qui tient à la mission. Ce penchant à voir tout en beau va parfois jusqu'à lui faire méconnaître l'état vrai des choses. Pour avoir entendu le récit de quelques conversions, on en arrive, par une illusion d'optique qu'explique la distance, à croire que toute une tribu est convertie. Pour avoir lu la description des grandes assemblées des chrétiens indigènes, de telle fête de baptême, de tel synode, on perd de vue la masse païenne, qui reste à distance et qui forme encore la très grande majorité.

De telles illusions sont fâcheuses. Elles portent à méconnaître les difficultés très réelles avec lesquelles les missionnaires ont encore à lutter. Elles inspirent, en fait de résultats, des exigences, et, quand nous connaissons l'état réel des choses, des surprises et des déceptions qui frappent en plein cœur le missionnaire fidèle. De là, pour notre Journal, un impérieux devoir : celui de montrer non seulement les beaux côtés de l'œuvre, mais ses ombres. Pour connaître les dangers qui menacent l'œuvre de Dieu et le mal qui, incessamment, tend à l'entraver, ses vrais amis n'en sont que plus ardents à prier pour elle, à la soutenir de leurs efforts et de leurs sympathies.

Nos lecteurs trouveront, dans telle des pages qui suivent, les traces de notre préoccupation d'être aussi exacts, aussi complets que possible. Nous appelons en particulier leur attention sur les réflexions qui terminent l'article de M. Dieterlen sur l'examen des catéchumènes à Hermon. Elles leur donneront un aperçu de l'une des difficultés que rencontre le missionnaire dans sa tâche de civilisateur chrétien. Le passage de l'état sauvage à la culture chrétienne ne va jamais sans trouble et sans secousses pour les indigènes. Notre mission s'est efforcée de ménager les transitions, et de ne pas

détruire, sans discernement, les coutumes nationales auxquelles un avantage pouvait être attaché. Même avec cette préoccupation, elle n'a pu toujours éviter les inconvénients qui semblent inhérents à toute grande transformation morale et sociale. Nous espérons qu'un jour, l'un ou l'autre de nos missionnaires voudra traiter pour nos lecteurs, avec quelques détails, cette grave question. En attendant. nous la signalons aux réflexions de nos lecteurs, qui y verront une raison de plus de continuer leur appui à notre œuvre.

MISSION DU LESSOUTO

ÉTAT SANITAIRE ET POLITIQUE DU LESSOUTO

La situation matérielle du Lessouto ne semble malheureusement pas encore en voie d'amélioration. La petite vérole fait toujours des ravages. Une dépêche du 9 mars, de Wepener, portait qu'on avait trouvé abandonnés, dans le district de Cana, quatre-vingt-cinq cadavres d'indigènes victimes de cette terrible maladie. Le Dr Reed, accompagné de vingt hommes, avait été envoyé pour procéder à leur ensevelissement. Nos lecteurs trouveront, d'autre part, une lettre du Dr Casalis, donnant de plus amples détails sur l'épidémie, qui semble cependant ne pas dépasser de certaines limites.

Le dernier numéro du *Cape Argus* nous annonce que le nouveau magistrat supérieur, le colonel Clarke, est arrivé à Masérou le 18 mars. Le lendemain son prédécesseur, le capitaine Blyth, lui a remis ses pouvoirs. Le même jour a eu lieu un grand pitso, auquel assistaient quinze cents Bassoutos.

Dans le district de Léribé. les troubles continuent. Le 16 mars, un combat très vif a eu lieu entre Jonathan et Joël : ce dernier a eu une cinquantaine d'hommes tués et a perdu

un de ses fils au cours de la bataille. Une dépêche postérieure, datée de Bethléhem (État-Libre), parle, en termes vagues, d'un engagement plus général qui aurait eu lieu vers le 22 mars, et où Massoupa et Lérotholi auraient pris part. Ajoutons que cette nouvelle nous semble très sujette à caution et que les journaux ne la donnent que sous toutes réserves.

Dernière heure. Les journaux du Cap, à la date du 2 avril, confirment la défaite de Joël par Jonathan; mais ils se taisent absolument sur le fait d'une rencontre entre Massoupa et Lérotholi, ce qui nous rassure et nous confirme dans la réserve avec laquelle nous avions accueilli cette nouvelle.



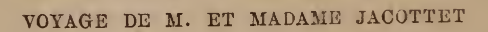
LA PETITE VÉROLE

Morija, 15 mars 1884.

...Ce qui contribue à me maintenir en bonne santé, ce sont les courses constantes à cheval que j'ai à faire depuis que la petite vérole a fait son apparition au Lessouto. L'épidémie n'a pas fait de progrès dans notre district; elle semble devoir s'éteindre dans la vallée de Sékobéla, où elle a fait vingt-six victimes en tout. La semaine dernière, une femme est morte dans le village où nous trouvâmes la cavalcade des Morijiens lors de votre première arrivée ici, et les symptômes de la maladie qui l'a emportée sont bien ceux de la variole; malheureusement, les voisins se sont bien gardés de me faire appeler; ils espéraient pouvoir cacher la maladie. Depuis avant-hier, quatre des parents de la défunte sont malades, séquestrés à la montagne, avec une éruption trop fraîche pour que je puisse dire si c'est la variole ou la varicelle qui règne maintenant un peu partout, même parmi nos élèves.

Dans le district de Cana, hélas ! c'est bien autre chose. On compte seize villages contaminés et plus de cent morts. On raconte des choses navrantes, écœurantes : il y a des villages abandonnés avec des mourants laissés à eux-mêmes et des morts non ensevelis, dévorés par les chiens et les porcs. Le capitaine Blyth a essayé, à plusieurs reprises, d'obtenir de Massoupa une escorte pour le Dr Reed, qui voulait aller visiter ces foyers d'infection et essayer de soulager, si possible, les pauvres malades; mais le malheureux chef a fait la sourde oreille jusqu'à tout dernièrement. Il vient d'envoyer deux de ses conseillers, avec le médecin du gouvernement. Pour comble de malheur, les païens ne veulent pas se laisser vacciner, eux qui, autrefois, se prêtaient volontiers à cette mesure préservatrice. Des misérables leur font croire que l'inoculation faite par les blancs leur portera malheur, qu'il y a un maléfice sous ces dehors philanthropiques. C'est qu'on se méfie des *makhooa.* S'ils savaient leur Virgile, les Bassoutos vous diraient aussi : *Timeo Danaos*, etc. C'est pour le 22 avril que j'ai convoqué mes collègues à Massitissi. Nous aurons le bonheur d'admettre dans nos rangs MM. Weitzecker et Jacottet...

Dr E. CASALIS.



VOYAGE DE M. ET MADAME JACOTTET

Nous avons d'excellentes nouvelles de nos voyageurs. Arrivés au Cap le 6 mars, ils s'y sont reposés quelques jours chez des amis, puis ils se sont rembarqués sur le *Grantully Castle*, qui, en vertu d'un arrangement nouveau, est allé jusqu'à East-London, au lieu de s'arrêter, comme autrefois, à Port-Elisabeth. Moins heureux, les membres de la caravane vaudoise ont dû prendre passage à bord du *Dunkeld*, l'un des petits côtiers qui font le service jusqu'à Natal. Ce n'est

pas sans regret que M. et madame Jacottet ont dit adieu à leurs compagnons de route, auxquels ils s'étaient encore plus attachés durant les semaines de la traversée.

Contrairement à ce qui arrive presque toujours, la traversée du Cap à East-London a été excellente, ce qui n'a pas empêché nos amis de se réjouir profondément, lorsque enfin ils ont pu mettre pour de bon le pied sur la terre ferme, à East-London. Ils y étaient encore le 17 mars, attendant d'avoir réglé l'expédition de leur bagage. Ce qu'ils avaient déjà vu de l'Afrique les avait favorablement impressionnés. Les lettres de M. Jacottet respirent l'entrain et le courage : il se sent, dit-il, dans son élément et se réjouit de se mettre à l'œuvre.

A l'heure qu'il est, nos amis doivent se trouver à Morija, chez le Dr Casalis, qui leur a offert l'hospitalité. Ils auront été les premiers à profiter du prolongement de la ligne de chemin de fer au delà de Queenstown jusqu'à Sterkstroom, son terme actuel. Là, ils auront trouvé le wagon et les bœufs du Dr Casalis, et, quoique encore éloignés du Lessouto, quoique incapables de comprendre les conducteurs indigènes du wagon, ils auront ressenti, comme une première impression de l'arrivée, un je ne sais quoi qui leur aura dit qu'ils approchaient d'une terre amie, d'un pays où ils trouveront des compatriotes et des frères.

M. Casalis lui-même se proposait d'aller au-devant des voyageurs, mais à une petite distance seulement, et, selon toute probabilité, ils seront arrivés à Morija entre le 25 et le 30 mars.



MAYUALÉ

« Nous venons, écrit M. Mabille le 16 fevrier, de perdre un homme excellent, ancien de l'Église depuis de longues an-

nées : c'était un converti de Béerséba (station de M. Rolland). Son nom était Mayualé. Il était le type de l'homme fidèle, marchant droit, nourri de la parole de Dieu. Toutes ses conversations portaient sur Jésus, et, durant sa maladie, il n'avait pas de plus grand plaisir que celui de répéter à ses visiteurs les paroles de l'Évangile sur le ministère et la passion du Sauveur. Il nous manquera certainement. La vieille et forte génération, celle qui était sortie du paganisme sans jeter un regard en arrière, passe, et la nouvelle, sauf quelques vaillantes exceptions, ne lui ressemble ni pour la valeur de la foi, ni pour la fermeté de la conduite. Cette vieille génération portait peut-être le respect et la confiance envers le missionnaire trop loin; mais que dire de la nouvelle? Il y a peu de respect et de confiance, — sauf, bien entendu, les exceptions dont je parlais tout à l'heure. »

M. Casalis, après avoir pris connaissance de ces lignes, y a joint son propre témoignage que voici :

« La nouvelle de la mort de Mayualé m'a fort ému, mais j'en bénis Dieu pour lui. Celui-là doit bien se plaire auprès de son Sauveur. Il l'aimait tant! Il en parlait sans cesse. C'était un de nos plus anciens convertis, de l'époque où nous n'avions pas encore introduit la règle qu'au baptême on prît un nouveau nom. Il n'en a pas souffert. Christ lui-même lui avait donné *le caillou blanc sur lequel est écrit un nom nouveau que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.* Il y avait entre cet homme et moi des rapports d'amitié très intimes. En sus de sa piété, il avait un délicieux caractère; il était doux et humble de cœur, et sa physionomie en portait l'empreinte. »



L'ŒUVRE ET LES OUVRIERS A THABANA-MORÈNA

Thabana-Morèna, décembre 1883.

Cher Monsieur Boegner,

Je suis tout confus de ne vous avoir pas écrit plus tôt et d'avoir été prévenu par votre sympathie chrétienne. Il y a longtemps que j'aurais dû vous annoncer la naissance de notre petite Léonie-Madeleine et la maladie de ma femme. Hélas! depuis ce moment je ne me possède plus, je suis surmonté par le travail. Puis je savais que ma famille ne vous laisserait pas sans nouvelles. Je compte aussi qu'en pensant à la charge qui reposait et repose encore sur moi, soins à donner à l'enfant, soins à la mère, leçons à trois jeunes gens qui se préparent à entrer à Morija et l'œuvre de la station, vous trouverez moyen de m'excuser.

Vous connaissez l'épreuve qui nous est survenue : voilà plus de trois mois que ma femme est souffrante et incapable de se soigner et de tenir son ménage. Ces jours-ci, elle va un peu mieux, mais les progrès sont très lents. Nous n'avons pu nous réjouir qu'en tremblant, car souvent les mieux ont été suivis de rechute, malgré les soins et les précautions. Elle essaie de marcher, mais la plupart du temps elle est étendue soit au salon, soit au jardin. Elle jouit de la vie et de la nature après avoir été aux portes de la tombe. En repassant ces jours, nous n'avons qu'une prière: de bien comprendre ce que Dieu a voulu nous enseigner et de vivre davantage pour la gloire de notre Sauveur.

J'aurais voulu vous envoyer un vrai rapport de fin d'année, mais vous comprenez que cette épreuve a fait une terrible brèche dans notre activité. Je ne connais la vie des annexes que par les rapports des évangélistes : c'est insuffisant. Cependant je vais essayer de vous dire quelques mots de l'œuvre.

L'Église marche bien lentement. Ses membres ont peu de

vie, et, partant, peu de zèle pour l'évangélisation. Je me suis efforcé de réorganiser l'attaque des centres païens, suivant l'exemple de M. Germond. J'ai divisé les membres de l'Église en six ou sept groupes, chacun sous un homme d'expérience; et, chaque mois, ils doivent me rendre compte de leur travail. Jusqu'ici cet essai n'a guère réussi. J'attribue un peu le manque de zèle et la stérilité de nos Églises à l'état politique du pays; car il est impossible que la lassitude qui s'est emparée des esprits ne réagisse pas fortement sur la vie spirituelle de nos troupeaux.

Je n'ai pas à noter de conversion cette année. Par conversion, j'entends le passage sincère d'un païen à l'Évangile. Je n'ose trop parler de convertis quand il s'agit des enfants de nos chrétiens. Je crains pour eux l'influence de la mode; il est bienséant que les enfants suivent les traces de leurs parents, mais jusqu'à quel point y a-t-il besoin religieux? Un païen, quand il vient à nous, est poussé par le trouble de sa conscience et le poids de ses péchés; il lui faut rompre avec bien des habitudes, tandis que souvent les enfants des chrétiens ne tiennent qu'à régulariser leur position dans l'Église, sans trop penser qu'ils doivent aussi régulariser leur position vis-à-vis de Dieu. Pourtant, plusieurs de nos bons membres sont enfants de chrétiens.

La classe est très petite; six jeunes gens et trois jeunes filles; j'en vois quatre nouveaux à l'horizon, c'est tout.

Les annexes sont encore au point où vous les avez vues. C'est celle de Khelibiting qui me satisfait le plus. Son évangéliste a du zèle et en communique à son petit troupeau, qu'il prend avec lui dans ses tournées d'évangélisation; il est bien reçu et très aimé. S'il pouvait passer de son ardeur à ses collègues!

La jeunesse de Thabana-Morèna me donne du souci. Le bon élément disparaît peu à peu dans les liens du mariage; la volée actuelle se laisse trop souvent aller à la mondanité et même à la mauvaise conduite.

La collecte est insuffisante, et il nous a été jusqu'ici impossible de trouver trois ouvriers pour occuper des postes vacants ou à fonder. L'abandon du Lessouto par le Cap nous crée des difficultés; il a fait surgir une grosse question : celle du paiement des instituteurs. Je m'en accommoderais sans murmurer si cela faisait faire un progrès à l'autre et si importante question du *self government* des Églises. Si les parents désiraient réellement l'instruction de leurs enfants, tout serait simplifié : ils s'imposeraient de grands sacrifices. Mais ils n'en sont pas là encore. Notre école, qui pourrait avoir de 80 à 100 élèves, n'en compte que 30; les parents préfèrent employer leurs enfants à garder les moutons et les veaux. Espérons qu'ils sentiront peu à peu l'obligation de faire instruire leurs enfants.

H. MARZOLFF.

Nos lecteurs sympathiseront avec M. et madame Marzolff, et demanderont à Dieu de leur rendre, par le rétablissement complet de madame Marzolff, toute la liberté d'esprit et tout le courage si nécessaire pour l'accomplissement de leur grande tâche. Une lettre de M. Dieterlen nous apprend que le baptême de leur enfant a eu lieu récemment.



UN EXAMEN DE CATÉCHUMÈNES A HERMON

Hermon, 18 janvier 1884.

...Je reviens aux derniers jours de 1883, pour vous raconter l'examen de catéchumènes qui a eu lieu le 27 décembre et leur réception dans l'Église le 30 du même mois.

J'avais 32 catéchumènes dont l'entrée dans « la classe » datait de 1878 à 1879. La guerre en avait retardé quelques-uns, d'autres ne donnaient pas assez de satisfaction pour pouvoir être baptisés ou confirmés. Je les eus donc entre

les mains pendant plusieurs années, m'efforçant de faire entrer dans leurs têtes et dans leurs cœurs la doctrine chrétienne. Quand il s'agit de faire du sentiment, les Bassoutos ne sont jamais à court; s'exhorter mutuellement à la persévérance, parler de l'amour de Dieu, de la puissance du Saint-Esprit, de la nécessité de la foi, est pour eux chose facile. Les généralités leur conviennent ; ils y nagent, s'y prélassent, et, de l'abondance de leur cœur, leur bouche parle si copieusement qu'il faut parfois arrêter ces flots de paroles. Je ne cesse de leur dire : « Chers frères, sortons des généralités, précisons, passons aux faits ! » Hélas, c'est les mettre dans l'embarras, car dès qu'on fait taire le cœur pour mettre la tête, la raison, en mouvement, on n'obtient souvent pour réponse que le silence. Ces pauvres gens sont déroutés, et il faut leur mâcher la besogne comme à des enfants. Mettre de l'ordre dans leurs idées, rechercher le pourquoi et le comment des choses, est un vrai labeur. Je ne fais certes pas de dogmatique avec eux, — pour la bonne raison que moi aussi je me sens mal à l'aise en tête-à-tête avec Martensen et Thomasius (1). — Mais enfin, il faut bien un peu expliquer le catéchisme et enseigner aux gens à réfléchir.

Je n'étais, du reste, pas trop mécontent de mes élèves : il se trouvait dans leur nombre quelques bonnes têtes qui s'intéressaient aux leçons et qui me donnaient une réponse consolante après les grosses bourdes des uns et le mutisme des autres. Nous avions étudié l'histoire biblique et le catéchisme de M. Bernard ; à force de répéter les mêmes choses, j'étais arrivé à inculquer à mes candidats une bonne dose de connaissances. Ils avaient fini par avoir du zèle et à sortir de leur torpeur naturelle.

Il ne me restait qu'à les présenter à l'Église, devant laquelle ils devaient rendre compte de leur foi et de leur conduite. Le dimanche précédent, je convoquai donc les mem-

(1) Deux célèbres théologiens morts récemment.

bres du troupeau pour le jeudi suivant, et je lus les noms des catéchumènes que je croyais prêts à être baptisés ou confirmés, invitant les chrétiens à me dire, pendant le courant de la semaine, s'ils connaissaient quelque faute pour laquelle la réception de tel ou tel candidat dût être renvoyée à une époque ultérieure.

Puis, le jeudi, nous nous trouvâmes réunis à la chapelle : les catéchumènes très timides, n'osant regarder l'assemblée, avec ce teint terne et plombé qui, chez eux, remplace la rougeur des blancs quand ils sont embarrassés.

J'explique en peu de mots le but de la réunion, priant surtout les catéchumènes d'éviter les banalités et de s'abstenir de répéter la phrase sacramentelle de tous ceux qui viennent parler au missionnaire de l'état de leur âme. Cette phrase — ce discours, devrais-je dire — est mon ennemi personnel; je lui fais une guerre acharnée, je lui attribue plus de mal qu'elle n'en fait en réalité. Voici ce que c'est : un Mossouto est amené à la foi par l'effet d'une prédication, ou d'un événement quelconque qui aura fait de l'impression sur lui. Il s'adresse à un chrétien de son village, ou à un ancien de l'Église, et lui explique ce qui lui est arrivé. Il multiplie ces visites, qui donnent lieu à des entretiens prolongés avec ceux qu'il a honorés de sa confiance. Au bout de quelque temps, on me l'amène, et au lieu de me dire ce qu'il est, ce qu'il éprouve, il me récite une formule antique et solennelle que ses grands-pères ont fabriquée il y a des années et des années et qui a supplanté l'expression vraie de la pensée du sujet. On y dit que « l'on foulait aux pieds la Parole de Dieu, qu'on alla un jour à l'Église, qu'on y entendit un verset de cantique qui pénétra dans le cœur comme une épée à deux tranchants, qu'une étincelle tomba de l'autel divin et embrasa votre cœur », etc., etc. Figurez-vous cette tirade sur les lèvres d'un honnête garçon qui s'éveille à la foi et en est encore aux premiers tâtonnements. J'ai en ce moment une femme à moitié idiote à laquelle on a réussi à fourrer dans

la tête *la moitié* de la complainte. Elle s'arrête où s'arrête sa mémoire. Cela n'a plus ni tête ni queue. Mais c'est égal, c'est le triomphe de la routine.

Ce qu'il y a de vexant dans tout cela, c'est qu'au fond les conversions sont sincères : un compte rendu tout simple de ce qui se passe dans un cœur serait la plus intéressante histoire. Pourquoi cette malheureuse redite vient-elle nous gâter le plaisir d'entendre raconter ce que l'Esprit de Dieu a opéré dans ces âmes?

Je défendis donc aux catéchumènes d'employer la formule et les exhortai à être simples, sobres, à ne dire que ce qu'ils éprouvaient. Chacun vint à son tour prendre place sur un siège installé devant l'assemblée. Les hommes s'y asseyaient. Jamais je ne pus persuader les femmes et les filles à s'en servir. Elles s'accroupissaient par terre, suivant l'habitude du pays, trop heureuses, cela se comprend, d'être le moins en vue possible, et l'examen commença.

Impossible de répéter ce que dit chacune de ces trente personnes ; aussi bien les cinq sixièmes d'entre elles étaient des gens élevés à l'ombre de la maison de Dieu et ayant, dès leur enfance, été habitués à faire à la piété une certaine place dans leur vie. On ne peut exiger de tout le monde ce que l'on appelle une conversion caractérisée. Si les uns ont à traverser de longs combats pour s'avouer pécheurs et pour trouver la paix en Jésus, pour d'autres ces sentiments sont le résultat d'un travail lent et caché, d'un développement constant vers le but. J'entendis cependant un récit qui me frappa beaucoup par son naturel :

Il s'agit du vieux Sethlahobé, un vieillard de 70 ans, dont le visage est labouré de rides profondes et qui a de la peine à venir aux cultes tous les dimanches. « Sur quoi allez-vous me questionner? Qu'allez-vous me demander? Je suis vieux! Posez des questions à ces enfants qui ont des oreilles pour entendre et des pieds pour venir à l'Église. Quant à moi, je ne sais qu'une chose : j'étais encore jeune, vivant dans la

colonie au service des Boers. Quand se leva pour ma femme le jour de donner naissance à son premier enfant, les choses allèrent si mal que je perdis toute espérance. Je pris alors une courroie de peau de zèbre et je montai sur un hautsaule pour me pendre. Au moment de passer la courroie autour de mon cou, j'eus peur, j'hésitai et je redescendis de l'arbre. Dieu est vivant, mes frères. Une fois par terre, je rencontrai une femme qui me dit : Va vers un tel, demande-lui de la médecine et ta femme vivra. J'y courus, trébuchant sur les pierres et m'agenouillant souvent pour prier Dieu de nous aider. Et cependant je ne savais pas prier. L'homme auquel je m'adressai me donna une médecine, en me recommandant de la faire boire à ma femme et de la laisser seule dans sa hutte. J'agis ainsi. Nous nous assîmes par terre hors de la hutte et restâmes là sans rien dire, jusqu'à ce que tout à coup nous entendîmes pleurer un enfant. C'était la « mère de Gérita » (Magérita), ma fille que vous connaissez tous, qui venait de naître. Dieu!... qui peut comprendre les miracles qu'il fait pour nous secourir?

« Plus tard, je me trouvais à Salem, dans une station missionnaire. J'avais deux femmes, car, bien que Dieu nous fasse miséricorde, nous autres hommes, nous endurcissons volontairement nos cœurs. Un chrétien de cette station, ancien de l'Église, m'enleva une de mes femmes. Cela me scandalisa et je boudai les choses de Dieu, tout en continuant cependant à y penser dans mon cœur.

« Quand M. Dyke bâtit la chapelle d'Hermon, j'étais là. Cette chapelle est à moi, j'ai contribué à en poser les fondements, j'y ai entendu la parole de Dieu pendant des années et des années, assistant au culte comme les chrétiens. Mais en même temps je ne manquais pas une fête païenne, je me grisais, je dansais, j'aimais les folies de ce monde. Un jour, je fis un rêve. Je me vis entouré de lumière, porté vers un nuage brillant, entouré d'une chaleur agréable et de beaux cantiques. Au moment où j'allais y entrer, on me renvoya,

je retombai dans les ténèbres, dans le froid et dans la tristesse.

« C'est tout ce que j'ai à dire : ne me faites pas passer d'examen. Je n'ai plus d'yeux, je n'ai plus d'oreilles ; je ne sais pas l'arithmétique, je ne sais pas les réponses. Je sais seulement que Dieu m'a appelé depuis longtemps et que maintenant je suis à lui et veux mourir en paix comme ma femme Mabéyane, que vous avez enterrée cette année. Mon histoire finit là. »

On lui fit quand même des questions. Quelques vieux entreprirent de le faire parler et obtinrent quelques bonnes réponses. Mais Sethlahobé ne sortait pas de son histoire, et répétait toujours, sans trop se soucier de la question à laquelle il était censé répondre : « Quant à moi, je mets ma confiance en Jésus pour qu'il me garde et me sauve du péché. » Cela valait mieux que des réponses savantes, et nous restâmes tout édifiés de cette histoire si touchante et qui a le mérite d'être parfaitement vraie.

Si Chaleng avait voulu dire ce qui s'est passé dans son cœur, ce qu'elle m'avait dit quand pour la première fois elle me parla de ses sentiments religieux naissants, elle aurait eu, elle aussi, quelque chose de curieux à raconter ; elle aurait dit : « Depuis dix ans je suis hors de la classe des catéchumènes, dont je me suis retirée parce que la paresse et le sommeil m'avaient vaincue. Quand je vis la comète qui brille toutes les nuits en ce moment, je priai et dis à Dieu : « Seigneur, que ce signe ne disparaisse pas avant que je me sois donnée à toi. » Et maintenant la comète n'est pas encore partie, mais moi, je sens que mon cœur veut que je me réconcilie avec Dieu. » Elle ne l'a pas dit, la malheureuse ! Un peu plus et je racontais la chose à sa place. Dans son esprit, ce fait était trop terrestre pour être raconté en si solennelle circonstance.

Quelqu'un a dit quelque part : « Chassez le naturel par la porte il reviendra par la fenêtre. » Pour ce qui concerne les

catéchumènes d'Hermon, le naturel n'est plus revenu du tout, — il a manqué à la consigne, — et nous sommes en train de le rappeler. Il reviendra sans doute: on arrive à bout de tout avec de la persévérance et la protection divine. Mais je vois qu'il n'y a pas de plante plus difficile à extirper que la routine, la sainte routine, quand elle a établi son siège dans un cœur ou dans un pays.

Où il y en a moins, c'est chez ceux qui font les questions aux catéchumènes. Les Hermoniens qui viennent de Béerséba, disciples fidèles de M. Rolland père, ont, il est vrai, un questionnaire traditionnel auquel ils empruntent chaque fois quelque demande. Gare à la réponse ! Elle pourra être juste tant que vous voulez, c'est bien égal, si elle ne correspond pas à celle qu'attend l'examinateur. « Qu'est-ce que Dieu, ou qu'est Dieu ? demande un jeune Séma. Réponse : Dieu est le créateur. — Ne dis pas cela. Qu'est Dieu ? — Rép. Dieu est notre Père ! — Dem. Et si tu ne dis pas que Dieu est notre Père, que diras-tu ? — Rép. Je dirai qu'il est notre Roi. — Dem. Tu n'y es pas. » — Je finis par intervenir : « Séma, explique-nous donc ce que Dieu est, puisque tu n'es pas satisfait des réponses de ce garçon. Rép. « Dieu est Esprit ! » C'était là la réponse classique, celle qu'exigeait notre pointilleux examinateur.

C'est qu'il est quelquefois difficile de ne pas prendre les examinateurs à partie. L'un des candidats ayant osé citer l'épée à deux tranchants, un nommé Filipi lui dit : « Dis donc, puisque tu parles de l'épée à deux tranchants, explique-nous un peu ce que cette expression signifie. » — Nicanor, l'examiné, fit une réponse assez intelligente et tout aurait dû s'arrêter-là, si Filipi n'avait tout à coup éprouvé le besoin de faire un commentaire à sa façon sur le passage cité : « Vois-tu, dit-il, cette assagaie à deux tranchants (car en sessouto, épée a été traduit par assagaie) : — cela veut dire une assagaie à deux pointes, une lance pointue des deux côtés. Quand nous parlons des choses de Dieu, elles

vont percer ceux qui les entendent, mais elles nous piquent nous aussi qui les manions, parce qu'elles sont aiguës de tous côtés. Et c'est pour cela que le chrétien doit être modeste et ne pas avoir confiance en soi-même, mais parler des choses de Dieu avec crainte, et avec le sentiment que tout ce qu'il dit peut se retourner contre lui-même ! » Et ainsi de suite. Quand plus tard je pris le trop zélé Filipi à partie, et lui montrai son erreur, il en fut tout penaud. La vraie explication, il la savait, mais celle qu'il avait improvisée sur place lui avait tellement plu qu'il n'avait plus songé à autre chose qu'à la servir toute chaude aux catéchumènes et à l'Église.

Des cas de ce genre ne sont pas fréquents, fort heureusement. En général, les questions sont sensées, portant surtout sur la vie des croyants, sur la mort de Jésus et sur la foi. On y mêle beaucoup d'exhortations qui ne manquent pas de force à l'occasion et auxquelles j'attache plus d'importance qu'à l'examen proprement dit. J'aime voir l'Église entourer ses conscrits et faire leur connaissance avant de les enrôler définitivement. Elle a le droit de savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils attendent d'elle et de s'assurer — autant que faire se peut — de leur sincérité. J'espère tirer chaque année un meilleur parti de cet examen, en faire un moyen d'action sur l'Église et sur les catéchumènes. La forme, le moule étant là, tâchons de le remplir et de substituer à la routine quelque chose de neuf et de vivant.

Il me reste maintenant une quarantaine de jeunes catéchumènes, avec lesquels j'étudie l'Ancien Testament et qui me font plaisir. Mais puis-je passer sous silence l'ennemi qui rôde sans cesse autour de nos jeunes gens et qui fait parmi eux de trop nombreuses victimes ? Comment ne pas mentionner l'immoralité qui est le vice prédominant de nos Églises du Lessouto ? Au risque de scandaliser bien des personnes qui ont de nos troupeaux une idée trop favorable, je dois dire que souvent, trop souvent nous apprenons que tel

garçon a mal tourné, que telle fille s'est laissé entraîner à mal, tout en faisant profession l'un et l'autre d'être convertis. Citer ces scandales, c'est dire à ceux qui nous aiment un mal qui fait obstacle aux progrès de l'Évangile et qui en éloigne les païens.

Je m'en suis beaucoup préoccupé ces derniers temps et non sans cause : j'ai eu six cas de ce genre à enregistrer à Hermon seulement, parmi mes catéchumènes ou des enfants de chrétiens. Je me suis demandé d'où venait le mal, quelles causes amenaient de si honteux résultats. Dire à quoi ont abouti ces réflexions serait trop long. Ce qui est positif, c'est que les Bassoutos sont encore trop enfants pour supporter certaines coutumes d'importation européenne et qui leur ont été appliquées comme un morceau de drap nouveau sur un vieil habit. Autrefois le mariage d'un Mossouto était une affaire arrangée entre ses parents et ceux de sa future femme, sans que personne se crût obligé à consulter les jeunes gens intéressés. Cette notion était condamnée par l'enseignement des missionnaires, qui, avec raison, estiment qu'en matière de mariage, les jeunes gens doivent avoir leur mot à dire, et que l'amour doit être à la base du mariage. A cela, rien à redire. Mais nos jeunes Bassoutos s'emparent de cette excellente doctrine pour jeter leurs parents par-dessus bord et agir à leur tête. Ils n'ont pris de nos habitudes européennes que ce qui pouvait leur nuire, en forçant la note de la liberté. L'amour vrai, ils ne connaissent pas cela. Tout leur cœur est aux amourettes. On s'écrit des billets doux, tous copiés sur le même modèle et qui nous paraissent le comble de la sottise. On cause, on fait des plans pour l'avenir, on se fait la conduite en rentrant au village, on se fiance même, et puis un beau jour le jeune homme va dire à son père : « J'ai grandi », c'est-à-dire je suis en âge de me marier. Et le pauvre père dans bien des cas croit devoir aller à la remorque de son fils et dire oui et *amen* à tout ce qu'ont organisé les deux amoureux.

Que de cette manie des amourettes il résulte de plus grands malheurs, ce n'est pas étonnant quand on connaît la nature sensuelle des Bassoutos, et combien peu les péchés de la chair les scandalisent. Aussi suis-je devenu l'adversaire implacable de toutes ces amourettes, et leur fais-je une guerre obstinée. Je pousse les parents à reprendre l'autorité qu'ils ont lâchement abandonnée par peur de leurs enfants. Je cherche surtout à bien établir que l'indépendance des enfants n'est pas une doctrine chrétienne, et qu'il vaudrait mieux en revenir aux coutumes de la tribu que de mettre sur le compte de l'Évangile des malheurs dont les hommes seuls sont coupables. Je souffre trop de tous ces scandales pour ne pas faire le possible et l'impossible pour amener un changement radical dans les vues de mes paroissiens à ce sujet.

Mais me voici loin de mes catéchumènes. Au reste, que pourrais-je ajouter à ce que je viens de dire ? C'est avec joie que le 30 décembre je les ai baptisés ou confirmés, suivant les cas, en présence d'une grande assemblée. S'il y a beaucoup de mal dans nos Églises, il y a aussi beaucoup de bien. L'essentiel est d'aller de l'avant, tête baissée ; on ne trouve pas toujours un sol facile à cultiver, mais on obtient toujours des résultats quand on conforme son travail aux besoins du terrain. Nous savons que nous avons affaire à Satan. Quoi d'étonnant s'il se commet des scandales? Puissions-nous seulement avoir avec nous Celui qui a vaincu le monde et tout ira bien.

H. Dieterlen.



L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DU LESSOUTO

Cette école n'est pas assez connue de notre public. Faute surtout de communications, nous n'avons pu en parler au long qu'une fois dans ce journal. C'était en novembre

1879. Nos lecteurs se rappellent, sans doute, la charmante lettre où M. Germond racontait les origines et les progrès de cette école qu'il appelait, non sans raison, sa fille. Aujourd'hui, nous avons entre les mains une lettre du directeur de cette école, M. Preen, racontant les derniers examens de ses élèves-apprentis. Nous en profitons pour donner quelques détails sur l'école elle-même.

On sait qu'après avoir été logée par son fondateur dans les bâtiments, d'ailleurs trop étroits, de la station de Thabana-Morèna, elle a été transférée près de Massitissi.

A une demi-heure environ de la station de M. Ellenberger se dressent, au centre d'une jolie vallée, quelques maisons isolées. C'est l'ancienne magistrature de *Quthing*, cédée à l'école industrielle par décision du gouvernement colonial, après la guerre de Morosi. L'école a la jouissance, non seulement des bâtiments, mais de toute la vallée avec ses pâturages, avec les montagnes qui la bordent, avec la rivière, la Massitissi, dont le cours rapide longe la montagne. C'est un emplacement qui ne laisse rien à désirer, très grand, bien délimité, assurant à l'école une partie de sa subsistance, se prêtant à tous les essais imaginables d'agriculture et d'industrie. Ajoutons que le site est très pittoresque; de hautes montagnes l'entourent et l'isolent du reste du monde. Dans les gorges voisines on trouve encore des arbres. Le seul défaut de Quthing est d'être à l'une des extrémités, et non pas au centre du Lessouto.

Pendant mon séjour au Lessouto, j'ai passé deux excellentes journées à l'école industrielle. Mes lecteurs veulent-ils me permettre de leur en faire les honneurs? Voici d'abord, à gauche de la route, en venant de Massitissi, un bâtiment: c'est l'ancien tribunal de la magistrature, maintenant transformé en salle de classe. Par derrière, une maisonnette carrée en moellons, sans fenêtres : c'est l'ancienne prison, où fut enfermé le fameux *Doda*, fils de Morosi, à l'origine de la guerre qui amena la mort de ce chef. Encore quelques mi-

nutes d'un chemin qui monte en pente douce, nous voici devant la maison de M. Preen, l'ex-résidence du magistrat. C'est un rez-de-chaussée avec vérandah. Par derrière, les dépendances, l'ancien dortoir des élèves, qui, si je ne me trompe, leur servait aussi de réfectoire.

Mais quel est ce bâtiment en pierre de taille, à étage, qui se dresse un peu plus haut, sur la pente de la montagne? C'est l'atelier, formant le rez-de-chaussée, et le nouveau dortoir installé au premier. Lors de ma visite, cette maison était encore en construction. M. Preen m'y a conduit, m'en montrant les dispositions futures, me faisant part de ses projets, de ses idées sur l'école industrielle, sur sa situation présente, sur son avenir. C'est de lui que je tiens les détails que je vais vous donner.

Les *ressources* de l'école lui viennent en majeure partie des allocations du gouvernement. Ces allocations, réparties sous diverses rubriques, atteignent le chiffre de 8,500 francs, et même, si l'on tient compte de subventions extraordinaires pour outils, matériel de classe, etc., de 9,500 francs. Les dépenses forment un total beaucoup plus élevé : 12,500 francs et même davantage.

Elles comprennent les frais de nourriture et d'habillement des élèves, le salaire d'une institutrice, mais surtout les achats de bois nécessaires à la fabrication des objets que l'atelier produit. C'est là, de beaucoup, la plus forte dépense de l'école. D'un autre côté, la vente de ces objets rapporte passablement, de sorte que les comptes se bouclent généralement par une encaisse qui constitue la réserve de l'école. En somme, l'établissement tout entier ne coûte à la Société que le seul traitement de son directeur, M. Preen.

Le terrain constitue, lui aussi, une ressource considérable. Il comprend environ 3,000 acres anglais, et produit du blé et du maïs. De plus, les pâturages permettent d'avoir un troupeau qui compte déjà 180 têtes de bétail.

Essayons maintenant de vous rendre compte de la vie de

l'école. La journée des élèves de M. Preen se partage en deux moitiés : l'apprentissage et la classe. Cette dernière se tient l'après-midi, sous la direction de mademoiselle Louisa Cochet. Les élèves apprennent la lecture, l'écriture, la géographie, l'histoire sainte, la grammaire, l'anglais, — tout ce qu'on enseigne à l'école primaire. Sans culture intellectuelle pas de bon apprentissage, et, plus tard, pas de bons ouvriers.

Le reste de la journée est donné au travail manuel. Les jeunes gens font un peu de tout. Pourtant c'est l'atelier de menuiserie qui, en temps ordinaire, les occupe le plus. Voici quelques renseignements sur la matière première employée. Le Lessouto, comme on sait, ne produit pas de bois de menuiserie. On se sert de ce qu'on appelle le « bois jaune » produit par la Colonie, ou du bois de Norwège. On l'achète soit en planches, soit en poutres. La planche (20 pieds anglais de long sur 1 pied de large et 1 pouce d'épaisseur) revient, rendue au Lessouto, à 15 francs. La poutre, prise chez les marchands et rendue à domicile, coûte 37 fr. 50. Prise à Queenstown, elle revient seulement à 21 fr. 25, frais de voyage compris.

Avec ce bois, l'atelier de M. Preen fabrique à peu près tous les objets dont les Bassoutos ou même les blancs ont besoin : des portes, des fenêtres, des tables, des lits, quelques armoires. La commode est presque inconnue dans le pays. Les Bassoutos n'en ont pas besoin ; les missionnaires ne l'aiment pas, parce qu'elle est d'un transport malaisé. Le désir de M. Preen serait d'avoir un dépôt d'objets fabriqués par ses élèves sur chaque station, où ils seraient vendus au profit de l'école. Il y a déjà des dépôts de ce genre dans les stations du sud, Thabana-Morèna, Béthesda, Hermon. En général, ces objets se vendent bien. Ils ont toutefois à lutter contre la concurrence que leur font des produits du même genre fabriqués en Amérique et qui sont à la fois de bonne qualité et très bon marché.

Mais la menuiserie n'occupe pas tout le temps des élèves.

Ils se forment au charronnage, et nous les avons vus occupés à une construction : ils taillent les pierres, manient la truelle, apprennent à faire et à poser une charpente. — Cette multiplicité de métiers ne nuit-elle pas à leur apprentissage ? Non, car si la division du travail est le résultat inévitable d'un état de civilisation et d'industrie avancé, dans la période rudimentaire où en sont les Bassoutos, il faut des ouvriers capables d'exercer toutes les branches élémentaires de l'industrie. C'est ce qu'avait compris le fondateur de l'école, M. Germond. M. Preen est parti du même principe. Son but est de former des ouvriers capables de construire une maison dans toutes ses parties et avec toutes ses dépendances : fondements, murs, en briques ou en pierre, charpente, couverture, portes, fenêtres et meubles : passer un contrat et l'exécuter, dans les proportions modestes que comportent les habitations du pays. Tel ouvrier, déjà formé, a de l'ouvrage plus qu'il n'en peut faire ; les blancs l'emploient volontiers. Et cela dans des conditions qui assurent l'avenir du travail indigène : tandis que les ouvriers blancs se font payer de 15 à 18 francs par jour, les indigènes se contentent d'un salaire plus modeste, 6, 7 ou 8 francs.

L'école a donc de l'avenir devant elle. Une fois ses élèves actuels formés et capables de prendre eux-mêmes des apprentis, quelle sera sa destinée ? Devra-t-elle se fermer, ou être transformée en atelier de rapport ? Nous n'en savons rien, mais nous inclinons à penser qu'avec les progrès des Bassoutos, l'école elle-même verra sa tâche grandir.

En attendant, M. Preen ne néglige rien de ce qui peut augmenter les ressources de son établissement. Il a acheté récemment un moulin qui, installé sur la Massitissi, sera une source de revenus. Il rêve d'autres agrandissements, qui, avec le temps, pourront être réalisés.

Quant aux apprentis, leur tenue est satisfaisante ; avec leurs vêtements simples et propres, leurs blouses bleues, leurs chapeaux de feutre, ils font une bonne impression.

M. Preen les croit parfaitement en état d'être formés au travail. Ils sont, à ses yeux, *aussi intelligents* que les blancs. La difficulté vient des défauts inhérents au caractère indigène, défauts que l'influence du christianisme peut seule corriger à la longue. M. Preen constate chez la plupart de ses jeunes gens une certaine mollesse, un manque d'initiative et de conscience difficiles à surmonter, et qui obligent à une surveillance continuelle. La véracité manque aussi ; les meilleurs élèves nient leurs fautes quand ils croient que les preuves manquent. Et cependant la promotion actuelle est bonne : il y a chez tous de l'entrain, un vrai désir de s'instruire, de la bonne volonté.

Mais il est temps que nous cédions la parole à M. Preen lui-même. Écoutons-le rendre compte des examens et des fêtes qui ont eu lieu en octobre dernier :

Quthing, 24 octobre 1883.

Bien cher Monsieur,

A la conférence d'Hermon vous nous avez demandé de vous écrire une fois au moins tous les trois mois. Quand on dirige une station il est assez facile de remplir une lettre de faits et de détails qui intéressent : quant à nous, vous savez que c'est un peu différent. Les jours se ressemblent tellement à Quthing, que l'on ne sait vraiment que dire. Enfin, pour cette lettre, je suis assez privilégié, car nous avons fini notre atelier et avons eu notre examen et notre fête avec distribution de prix.

MM. Casalis, Dyke et Cochet sont venus passer quelque temps avec nous; ils ont vu l'œuvre de Quthing et j'ose espérer qu'ils n'ont pas été trop désappointés. Malheureusement, la fête n'a pas pu coïncider avec la visite de nos amis, car il restait encore quelque chose à faire à l'intérieur de l'atelier; elle n'a pu avoir lieu que quinze jours après.

Pour l'occasion j'avais invité tous les pères de nos garçons ; ils firent honneur à l'invitation et m'en remercièrent.

Comme c'est la coutume, nous avions enguirlandé les murs extérieurs; nos garçons qui n'avaient jamais fait de couronnes, se demandaient, en les faisant, à quoi cela servirait. Dès qu'ils en virent l'effet, ils trouvèrent que c'était magnifique, et ils étaient tout fiers de voir leur maison ainsi ornée, et surtout d'entendre leurs parents et d'autres louer leur travail.

Les Bassoutos qui ont été à Quthing ont beaucoup joui de cette fête, et le jour même quelques-uns m'offraient de nouveaux élèves.

Comme vous savez, notre atelier est bâti en pierres taillées ; la taille des pierres et la maçonnerie sont le travail de nos apprentis.

Le rez-de-chaussée contient 15 établis de menuisiers, 1 tour mis en mouvement par le moteur à eau et 1 machine à percer. L'étage du haut est divisé : d'un côté, c'est la salle d'école, et de l'autre, le dortoir; on y arrive par un escalier soutenu par des supports scellés au pignon qui fait face à l'ouest. Ce bâtiment a 15 ouvertures, portes et fenêtres, ouvrage des apprentis; la charpente et la toiture ont aussi été faites par eux. Le mur de derrière sert d'appui à un hangar où est empilé notre bois de menuiserie. et où fonctionne notre petit moulin pour l'usage de l'école. Voilà pour la description de l'atelier. Le jour de l'ouverture, la salle du bas était pleine, nous avions toute la famille Ellenberger, le magistrat, sa sœur et son clerc. Après la prière d'ouverture, celui qui vous écrit dit à peu près ce qui suit :

« Quand l'Évangile pénètre chez un peuple, il apporte avec lui la loi du progrès. L'individu qui progressera passera par-dessus celui qui est stationnaire ; s'il en est ainsi d'individu à individu, il en est de même pour les peuples. Il faut que les Bassoutos en acceptant l'Évangile suivent la loi du progrès; la mémoire des peuples qui n'ont pas voulu le progrès est effacée de la terre. Il faut donc que les Bassoutos, en acceptant l'Évangile, progressent. Les missionnaires français

qui ont à cœur l'avenir des Bassoutos ont depuis longtemps pensé à fonder une école comme celle-ci ; mais, ce qui les en empêchait, c'était les dépenses ; ce n'est que récemment que le gouvernement, qui lui aussi désire voir les Bassoutos aller de l'avant, leur proposa de fonder cette école, promettant son appui en argent. Les grandes nations ont des écoles comme celle-ci, mais bien plus développées. Vous êtes étonnés de voir un chemin de fer ou un steamer, et cependant ces machines ont été faites par des hommes. Ces connaissances ne viennent pas toutes seules, il faut étudier et travailler pour les acquérir. Si les missionnaires s'occupent à vous instruire, ce n'est pas leur intérêt qu'ils cherchent, mais le vôtre, et celui qui vous enseigne ici dira qu'il n'aura pas perdu son temps si, en nous quittant, vous vous répandez dans votre pays, pour y faire des maisons, des fenêtres, des portes, des tables, etc. »

M. Ellenberger dit quelques mots très à propos, et M. Barrett, le magistrat, distribua les prix. Tout notre monde fit honneur au repas préparé pour tous ; il n'y eut ni tapage ni désordre, et chacun s'en est retourné avec un bon souvenir de cette journée.

Depuis cette fête, je remarque parmi nos garçons une émulation au travail qui m'encourage; c'est à qui fera le mieux et le plus vite.

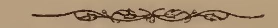
Deux apprentis manifestent des sentiments sérieux : un d'entre eux, étant en visite chez ses parents, à Aliwal, a même été reçu dans la classe par le missionnaire wesleyen de cet endroit.

Nous sommes en vacances, j'ai bien tardé à vous envoyer cette lettre: avec les fortes chaleurs, quand on a été debout toute la journée, on ne se sent plus propre à rien le soir. Veuillez m'excuser.

Le gouvernement colonial, ayant abandonné les Bassoutos, cessera ses secours aux écoles. Il ne nous reste plus qu'à voir comment nous pourrons nous en tirer tout seuls. Sous

le rapport des avantages matériels, nous sommes assez privilégiés, nos cultures produisent à peu près de quoi suffire aux besoins de l'école. Si le découragement ne s'était pas emparé de nos terrassiers, notre nouveau moulin pourrait fonctionner; il n'en est pas ainsi, le canal, qui a près de 2 kilomètres de long, ne sera terminé qu'à la fin de janvier. Enfin, Dieu aidant, avec les rapports du moulin, nous pourrons faire vivre notre école.

J. PREEN.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

ENTRE PRÉTORIA ET SHOSHONG

On veut bien nous communiquer les extraits suivants d'une lettre de madame Coillard, écrite le 27 février 1884 et datée de Saul's Poort, Rustenburg, Transvaal :

« Vous voyez que presque deux mois se sont écoulés et que nous ne sommes pas encore arrivés à Shoshong. En vérité, ce n'est que samedi dernier, le 23, que nous avons pu atteindre la station de nos chers amis Gonin. La première partie de notre voyage a été rendue difficile et lente à cause du wagon des bagages qui s'arrêtait dans chaque pas un peu rude. A Bethléhem, nous avons laissé quelques caisses pour être expédiées par le roulage ; mais de nouveau, à Prétoria, nous avons dû prendre des sacs de farine de maïs, et puis est venue la pluie tant souhaitée, tant désirée, et qui a tant tardé que la faim se fait partout sentir parmi les indigènes. Elle nous a fait perdre plusieurs jours déjà, et maintenant que nous nous étions proposé de nous remettre en route demain, il nous sera impossible de le faire ; il nous faut d'abord attendre que la rivière soit guéable. Nous patientons et nous jouissons pleinement de l'affection si fraternelle et si cordiale que nos chers amis ici nous témoignent à chaque ins-

tant. Du reste, tout le long de notre chemin, nous avons senti la main de notre Père céleste, et nous avons accepté comme autant de réponses aux prières de nos amis toutes les bontés et les égards que chacun nous a montrés. Sûrement le Seigneur a une œuvre durable pour nous à faire au Zambèze, et je reçois tous ces encouragements et toutes ces paroles de sympathie comme la voix de notre Dieu qui nous dit et redit qu'Il est avec nous et qu'Il ne nous laissera pas. Il ne nous abandonnera point, quand même le sentier est difficile et long.

Mon cher mari a une très lourde charge, et une grande responsabilité pèse sur lui ; souvent il se sent comme presque écrasé par les soucis qui se succèdent à chaque pas. Je sais que vous ne l'oubliez pas, bien chers amis, vous ne nous oubliez pas, vous nommez chacun de nous aux pieds du Seigneur, devant le trône de grâce. Nous avons tant besoin de savoir que les enfants de Dieu se souviennent de nous devant notre commun Père, qui sait répondre avant même que nous criions, et qui nous accorde volontiers les richesses de sa grâce. »



SÉNÉGAL

MARIAGES PROTESTANTS INDIGÈNES

M. Jaques nous écrit, le 28 février :

« Nous avons eu jeudi une très intéressante cérémonie. Il s'agissait du mariage de l'une de nos libérées, qui a été élevée par la famille Taylor, *Coumba*, avec un de nos hommes de Béthesda, *Mahmoud*, et de celui de *Assa* (une esclave fugitive recueillie et sauvée par M. Taylor) avec *Amadou*, un des membres de l'Église. Coumba, comme fille de M. Tay-

lor, était en blanc, avec une grande écharpe; sur la tête, un mouchoir de soie verte et jaune artistement arrangé.

« Nous sommes partis de la maison de la mission en cortège : M. Taylor et Coumba à son bras, tenant la tête; puis Assa avec Samba Coumba, notre homme de confiance, qui, pour la circonstance, avait revêtu un habit de drap bleu foncé qui lui allait fort bien; puis les amis et amies de noce, madame Taylor et Morin, mademoiselle Salimata et moi; puis la plupart des membres de l'Église. Nous n'avons pas tardé à être suivis d'un véritable cortège d'enfants et de femmes. Nous nous sommes rendus chez le photographe, qui nous a pris (et réussis?), puis à la mairie, où tout s'est fort bien passé; ensuite, nous sommes revenus à la chapelle. Les négresses du Nord nous ont bien envoyé quelques quolibets et même quelques injures; les enfants faisaient un vacarme assourdissant, mais tout cela a pris fin quand nous sommes entrés dans la chapelle, où a eu lieu la célébration religieuse du mariage. M. Taylor m'a paru très direct et impressif dans ce qu'il a dit, car je commence à comprendre quelques phrases et lambeaux de phrases de ses discours, et mon ambition serait d'arriver à prêcher comme lui.

« Après le culte, les membres du troupeau ont fait un repas de riz à la viande, assaisonné d'une magnifique sauce aux tomates, puis, vers six heures, ils sont partis, et il y a eu encore à Béthesda, chez Mahmoud, une réunion dans laquelle on a surtout beaucoup prié pour le bonheur futur des époux.

« Le fait que nous faisons marier régulièrement nos convertis, que nous en faisons des Français dans toute l'étendue du terme, ne peut qu'impressionner favorablement en notre faveur tous ceux qui ont à cœur les véritables intérêts de la Colonie. Plusieurs hommes importants m'en ont parlé avec éloges. Notre mission est la seule à agir ainsi pour les mariages indigènes. Il paraît, d'après la statistique, que, depuis un certain nombre d'années, nous avons plus de ma-

riages à nous seuls que tout le reste de Saint-Louis. Ces mariages sont une démonstration *sui generis* de notre œuvre, de sa réalité, de sa valeur. »



TAÏTI

INCIDENTS DU VOYAGE DE M. ET MADAME BRUN

Une lettre datée du Gabon, le 10 mars, nous apporte de bonnes nouvelles de M. et de madame Brun et de leurs deux fillettes. Après un retour sur les moments pénibles du départ, que la sympathie d'amis de Bordeaux a néanmoins adoucis, M. Brun nous raconte les incidents de la traversée, et nous décrit le navire qui les emporte à travers l'Océan. Le *Nantes*, tout grand qu'il est, paraît mal distribué : à peine arrivés dans les régions où la mer est généralement calme, nos amis ont eu à se plaindre d'une chaleur insupportable, surtout dans les cabines qui sont placées près de la machine. La température y varie de 30 à 45 degrés. De plus, M. Brun a fait, dès les premiers jours de la traversée, une chute qui, heureusement, n'a pas eu de conséquences graves, mais qui l'a laissé meurtri pendant plusieurs jours.

Le *Nantes* emmène, pour les déposer en Nouvelle-Calédonie, cinquante-quatre malheureuses femmes condamnées qu'accompagnent et que surveillent cinq sœurs de charité.

A *Dakar*, où le navire a fait escale, M. Brun et sa famille ont fait connaissance avec l'Afrique. On peut se figurer que, si près de Saint-Louis, il leur en a coûté de ne pouvoir saluer, en passant, nos missionnaires du Sénégal. En arrivant au Gabon, nos voyageurs ont dû dire adieu à un compagnon de route, qui va s'établir dans cette colonie, M. Paul Viénot, frère de notre missionnaire.

Des nouvelles plus récentes nous informent qu'à une journée environ du Cap, le navire le *Nantes* a perdu son gouver-

nail dans une grande tempête; il a pu néanmoins, grâce à une accalmie, arriver au cap de Bonne-Espérance, où les passagers devront attendre l'arrivée d'un autre bateau pour continuer leur route : on suppose qu'il y aura un retard de deux mois. Une lettre de M. Brun nous permettra de donner, dans un mois, de plus amples détails sur ces événements.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LE DOCTEUR J. O. MEANS

Notre Seigneur a dit : Si quelqu'un me sert, qu'il me suive et là où je serai, celui qui me sert y sera aussi et mon Père l'honorera (S. Jean XII, 26).

Nous voudrions inscrire ces paroles du Maître en tête du bel exemple de fidélité de Dieu envers son serviteur et de son serviteur envers Dieu, que nous allons rappeler ici.

Durant l'été 1879, arrivait à Paris un chrétien d'Amérique, dont l'expression bienveillante, à la fois sereine et sérieuse, les manières distinguées et modestes, sont restées gravées dans le souvenir de plusieurs des membres du Comité des missions; il venait s'entretenir avec eux et avec les représentants des autres Sociétés d'Europe, pour recueillir des informations précises sur les champs missionnaires africains. Secrétaire de la grande Société de Boston, il était chargé par elle de faire un rapport complet, pour éclairer les décisions de son Comité et assurer ainsi le meilleur emploi des cinq millions de francs qu'Asa Otis lui avait légués en mourant, pour l'œuvre missionnaire. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître en quelques mots cet homme de bien. John-Olivier Means ne fut appelé au poste de secrétaire de la Mission qu'après une longue activité dans les

champs divers de l'éducation, de l'administration, de la diffusion de la Bible, ainsi qu'après un ministère pastoral très béni de vingt-cinq années, dont vingt à l'Église d'Emmanuel de Boston. Aussi apporta-t-il dans sa nouvelle activité une grande maturité de jugement, un soin jaloux des détails, et cette conscience scientifique et pratique qui ne lui permettait jamais de s'arrêter avant d'avoir été jusqu'au fond des questions. Ses rapports sur l'œuvre missionnaire d'Afrique et sur l'évangélisation des Indiens de l'Amérique du Nord resteront comme des documents historiques d'une valeur permanente. Mais ses rares qualités se manifestèrent surtout lorsqu'il devint en 1881 secrétaire correspondant de la Société dite *l'American Board* de Boston, et que cette charge écrasante vint accumuler sur lui les responsabilités. On aura quelque idée du travail qui se fait dans les bureaux du Comité, si l'on songe que les seuls départements de la correspondance et des publications reçoivent annuellement 3,500 lettres. Tel jour en a apporté 71, formant un total de 500 pages. Quant au nombre de pages écrites qu'expédient annuellement ces deux départements, il peut être évalué à 5,000. Si l'on songe enfin que chacune de ces lettres demande une réflexion sérieuse, qu'un grand nombre sont le fruit d'un travail approfondi et peuvent avoir des conséquences graves, on reconnaîtra que la tâche des secrétaires est l'une des plus difficiles et des plus délicates. Des années de labeur et de tension morale avaient déjà contribué à affaiblir la santé de J. O. Means, lorsque le Comité lui confia l'importante mission dont nous avons parlé plus haut et qui l'obligea à visiter à peu près toutes les Sociétés de missions de l'Europe.

Il s'acquitta en quelques semaines d'un travail qui demandait des mois, mais on peut présumer que les efforts physiques et intellectuels qu'il fit en cette occasion contribuèrent à abréger ses jours. Lorsque après quatre années il déposa sa charge, ce fut pour mourir le 8 décembre 1883. Son lit de

mort manifesta alors tout ce que cachait de grâces excellentes ce cœur modeste et croyant.

On a pu dire que sa maladie a été un continuel service d'actions de grâces et de louanges toujours plus douces, toujours plus fortes, toujours plus élevées, offertes à celui qui semblait lui dire ici-bas : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. » Les intérêts secondaires avaient peu de prise sur lui ; jamais de petites questions ne l'absorbaient longtemps ; il parlait rarement de lui-même et disait un jour à un intime : « Depuis des années, j'ai un sentiment profond et croissant de la gloire de Christ ».

« Des doutes ! s'écriait-il une autre fois, après la lecture d'un cantique qui faisait allusion aux luttes de l'intelligence et du cœur, des doutes, je n'en ai plus un seul, depuis plus de douze ans. » Et cela n'était pas l'effet du tempérament ; car sa disposition naturelle était la mélancolie, mais le fruit de la grâce; c'était la joie du salut qui débordait dans son cœur, qui éclatait dans ses paroles et resplendissait sur son visage. L'une de ses exclamations les plus fréquentes était : « *Louez l'Eternel.* » Comme on lui demandait s'il désirait qu'on lui chantât un cantique, il répondit : « *Sans doute, mais chantez des cantiques joyeux et beaux, des chants de louanges.* »

Il revenait de préférence à ce verset du Psalmiste : « *Certainement, les biens et la miséricorde m'accompagneront tous les jours de ma vie et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps* » (Ps. XXIII, v. 6). Lorsque, devenu trop faible, il ne put plus prononcer le texte entier, on l'entendait répéter : « *Certainement, la miséricorde !* » Plus les souffrances devenaient cruelles, plus ses louanges devenaient constantes et triomphantes. Il disait : « J'espère que nous n'oublierons jamais de bénir Dieu pour les grâces merveilleuses qu'il m'a accordées pendant ces derniers jours et ces dernières nuits. » « Toutes choses sont absorbées dans l'in-« dicible agonie et dans l'indicible espérance de la paix éter-« nelle. » Il n'aimait pas à parler de sa santé, ou même

d'intérêts personnels et locaux ; ses pensées et ses prières se reportaient sur le royaume de Dieu, sur ce champ des missions, auquel il avait consacré la fin de sa vie, et sur chacun des missionnaires avec lesquels sa charge l'avait mis en relation personnelle. « Il sera beau, disait-il, de suivre, dans un autre monde, les progrès de la mission en Afrique, en Asie, en Micronésie. » Ces témoignages se succédèrent jusqu'à la fin sans que même le délire apportât une parole qu'on eût pu regretter : « J'ai vécu aujourd'hui dans la gloire de l'Église triomphante, dit-il un jour. » Et s'adressant à quelqu'un qui se tenait à côté de lui : « Je voudrais pouvoir « seulement montrer que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, plein « de grâce et de vérité a la toute-puissance ; Il peut ressus- « citer les morts, Il peut nous restaurer. Louez le Sei- « gneur ! » — Ce fut ainsi que dans cette chambre haute, où la maladie faisait son œuvre terrible, les deux mondes se rencontrèrent. « Cette mort, dit un des amis de M. Means, a démontré que le ciel peut entrer dans le chrétien avant que le chrétien soit entré dans le ciel ! »

G. A.



QUELQUES DONNÉES SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MISSIONS EN CHINE

I

Les récents événements de l'extrême Orient n'ont pas montré le Céleste Empire sous un jour bien formidable, ni révélé chez lui une grande puissance de résistance active; et cependant la seule notion de son immense étendue et de sa population inépuisable nous fait pressentir que « la question chinoise», qui a agité la Californie, pourrait bien un jour devenir l'un des grands problèmes posés aux anciens peuples de

l'Europe. Quels seront, à cette époque, les éléments de force ou de faiblesse de la race jaune? L'Évangile et son influence seront-ils alors les principaux facteurs du problème et de sa solution? Ou bien les télégraphes, qui commencent à réunir les diverses parties de l'Empire, les chemins de fer contre lesquels il se défend encore, quoique une ligne soit déjà établie à Tientsin, les nouveaux engins de guerre, la science, la vapeur et l'électricité seront-elles les seules forces qui tendront à transformer cette masse immense et si longtemps immobile? Un missionnaire, fort bien instruit, exprimait récemment la pensée que l'opium avait été pour quelque chose dans l'ouverture de la Chine, et que c'est l'extrême misère d'une partie du peuple qui a brisé partiellement son orgueil et lui a fait sentir la nécessité d'un remède. La Chine est-elle réellement plus accessible aujourd'hui que jadis à l'Évangile, ou bien les missions y sont-elles stériles comme le prétendent les malveillants?

Commençons par un mot sur la grandeur du pays. Le fondateur de la *China Inland Mission*, M. Hudson Taylor, voulant en donner une idée approximative à ses lecteurs, l'a représentée, en tête du numéro de janvier 1882 de son journal, comme un grand carré subdivisé en cent parties, dont onze représenteraient l'étendue totale des États-Unis; dix, celle de la France; onze, celle de l'empire allemand; neuf, celle de la Grande-Bretagne; vingt-deux, celle de la Russie. Après avoir ajouté les uns aux autres tous ces pays et en avoir couvert la Chine, celle-ci les dépasserait encore de trente-sept carrés; c'est-à-dire qu'il faudrait, pour l'égaler, reprendre une seconde fois la France, l'Allemagne, les États-Unis et presque toute la Grande-Bretagne. Des 50 millions de milles carrés qu'a la partie habitable de notre globe, 5 millions appartiennent à la Chine, et des 1,434 millions d'hommes qui habitent la terre, en 1884, d'après le Dr Warneck, 380 environ sont Chinois. M. Hudson Taylor, disait, le 19 mars dernier, que « pour vi-

siter en touriste toute la Chine, en faisant 30 milles par jour, comme M. Cameron, notre missionnaire, l'a fait depuis sept ans, pour une partie du pays, il faudrait encore 483 ans. » On a calculé qu'en plaçant tous les sujets du Céleste Empire à un mètre de distance l'un de l'autre, ils entoureraient le globe, à l'Équateur, d'un cordon de dix hommes de front et qu'il faudrait vingt-trois années pour les faire défiler devant nous, avec la rapidité de trente milles par jour. On ne s'étonne pas après cela qu'on ait choisi pour le journal des missions chinoises le titre de : « China's Millions », « les Millions de la Chine ». Un chrétien ne peut rester indifférent au sort d'une si immense multitude d'âmes immortelles pour lesquelles Jésus-Christ est mort, et l'on aime à constater, par l'exemple du fondateur de la mission intérieure de la Chine, que la vraie sympathie est efficace.

Lorsqu'il publiait, en 1865, une petite brochure traitant des besoins de l'empire chinois et portant, au bas du titre, les mots : « *L'Eternel y pourvoira* », il demandait à Dieu et à l'Église 24 missionnaires européens et 24 aides indigènes, pour les onze provinces dépourvues de toute œuvre missionnaire protestante.

Le rapport de 1883 indique, comme résultat des travaux de la Société depuis 1865, la fondation de 70 stations, occupant actuellement 30 missionnaires mariés et leurs femmes, 41 célibataires ; et outre ces 101 ouvriers européens, 100 agents indigènes placés dans toutes les dix-huit provinces de la Chine, deux seules exceptées. Le nombre d'ouvriers n'en reste pas moins disproportionné avec les besoins, puisqu'il n'y a guère encore qu'un missionnaire protestant par million d'habitants ! De Bhamo, sur l'Iraouaddi, jusqu'à l'est de la Chine, deux missionnaires de la Société ont voyagé dernièrement pendant quatre-vingt-six jours, sans rencontrer ni une station missionnaire, ni un missionnaire, ni un chrétien.

Les sociétés protestantes, qui travaillent actuellement en

Chine sont, autant que nous avons pu nous en assurer, les suivantes :

La Société des Missions de Londres (L. M. S.)
» Épiscopale d'Angleterre (C. M. S.)
» pour la Propagation de l'Évangile (S. P. G.)
» Américaine de Boston (A. B. C.)
» Réformée (jadis Dutch reformed) d'Amérique.
» Protestante épiscopale d'Amérique.
» Méthodiste épiscopale d'Amérique.
» des Méthodistes de la Nouvelle « Connexion ».
» des Méthodistes Wesleyens d'Angleterre.
» des Méthodistes épiscopaux Américains du Sud.
» des Méthodistes « Free Church ».
» des Presbytériens d'Angleterre.
» des Presbytériens d'Irlande.
» des Presbytériens-unis d'Écosse (U. P.)
» des Presbytériens du Canada.
» des Presbytériens-unis d'Amérique.
» des Presbytériens Américains du Sud.
» des Baptistes d'Angleterre.
» des Baptistes Américains du Sud.
» des Baptistes d'Amérique du Septième jour.
» des Baptistes d'Amérique (« Union », A. B. U.)
» de Hudson Taylor dite China Inland Mission.
» de Berlin,
» de Barmen ou du Rhin.
» de Bâle.
» de la Mission de Westphalie (D. Gœcking).
» des Dames Allemandes.

en outre une vingtaine d'hôpitaux.

II

Ces vingt-six sociétés, qu'ont-elles obtenu par leur travail ?

A en croire certains journalistes, la réponse est bien simple : le résultat est égal à zéro.

M. Samuel Johnson, de Boston, qui a écrit un ouvrage remarquable sur « *les Religions de la Chine* », consacre un chapitre entier à ce qu'il appelle les « insuccès des missions », dont l'échec formerait, selon lui, un entier contraste avec « les succès du bouddhisme ».

« En face des résultats obtenus par les missions, dit-il, « la perspective d'une Chine régénérée par le christianisme, « comme nous la présentent certains enthousiastes, a quel- « que chose de fort étrange. Les courants nationaux et les « tendances de race continuent depuis des siècles sans « qu'apparaisse nulle part la moindre réceptivité, ni même « la moindre curiosité pour les idées chrétiennes telles « que celles de la chute, du salut, d'un médiateur, ou du « pardon par Jésus-Christ : démonstration concluante qu'il « est inutile de vouloir imposer à un peuple une religion « nouvelle ou une conception religieuse qui n'est pas née « de sa tradition et de son développement historique. »

Nous pourrions répondre par l'exemple du bouddhisme, qui a été importé en Chine, comme un système tout à fait exotique, trois cents ans avant l'ère chrétienne et qui n'a été reconnu officiellement par l'empire que vers l'époque de Jésus-Christ; mais mieux vaudra opposer aux préjugés des observateurs superficiels les résultats de la mission elle-même.

Citons d'abord les missions catholiques; elles ont, d'après les dernières statistiques, 41 évêques, 664 prêtres européens, 559 prêtres chinois, 34 collèges, 34 couvents et 1,092,818 baptisés. On se souvient qu'elles se rattachent à l'arrivée des premiers jésuites : de S. François Xavier, mort en face de la Chine en 1552, de Ricci et de leurs successeurs, dont l'œuvre fut brusquement interrompue par les persécutions les plus sanglantes, en sorte que l'empire resta absolument fermé aux Européens pendant la moitié du dix-sep-

tième et tout le dix-huitième siècle. Quant à la valeur religieuse des missions catholiques, nous nous garderons de porter sur elles un jugement sommaire.

Un ancien vice-consul d'Amérique à Canton nous disait : « Que la Chine connaisse l'Évangile, même sous sa forme « catholique, cela vaut mieux que de ne pas le connaître « du tout, à condition toutefois que les missionnaires ro« mains ne fassent pas de la polémique contre nous leur « affaire principale. » M. Faber observe cependant que, si les Jésuites avaient pu continuer leur système d'accommodation, faire pénétrer sans opposition des lois chrétiennes et des habitudes romaines dans la vie naturelle chinoise, la Chine serait devenue la puissance mondaine la plus raffinée; les Jésuites auraient fait subir pour ainsi dire à la Chine la vaccine du christianisme et le véritable Évangile aurait perdu sa prise sur les âmes ; le système de Confucius, purifié de ses excentricités par les soins des Jésuites, serait resté la religion d'État et un christianisme bâtard aurait été introduit et toléré en Chine à côté du bouddhisme et du taoïsme. Dieu a préservé l'Église d'un aussi grand malheur.

(*A suivre.*) G. A.

Errata. — Dans notre numéro de mars, p. 81, se trouve une indication inexacte que M. le pasteur Delbart nous prie de rectifier. Ce n'est pas l'île de Ré elle-même, mais le chef-lieu de l'île, la petite ville de Saint-Martin, qui est située à cinq lieues de la Rochelle. La pointe de l'île la plus rapprochée du continent n'est qu'à huit ou neuf kilom. de la Rochelle.

Dans ce même numéro, à la page 120, nous avons attribué à la librairie Fischbacher la publication de l'édition française de la *Vie de Livingstone,* de Blaikie. Cette publication est due à M. Paul Monnerat, 48, rue de Lille.

Dernière heure. M. Creux, arrivant du Transvaal avec sa famille, est attendu à Paris pour le 5 mai.

Le Gérant : Alfred Boegner.

10746. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTRE VŒU POUR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Nous voici au début d'un nouvel exercice; c'est le moment de former des souhaits pour notre chère Société.

L'année écoulée nous laisse dans le cœur beaucoup de joie, beaucoup de sujets d'actions de grâces : du renfort envoyé à chacune de nos missions; une expédition partant pour un nouveau champ de travail; la réussite du voyage du directeur et son heureux retour; nos Églises visitées par les agents du Comité et apportant à notre cause une attention et un intérêt croissants : en faut-il davantage pour nous remplir de reconnaissance et nous porter à bénir Dieu pour le passé?

Mais nous regardons à l'avenir. Quel sera, à l'entrée de ce nouvel an de grâce qui nous est accordé, notre vœu pour la Société des missions?

Beaucoup de désirs se pressent dans notre cœur : accroissement de l'activité missionnaire en France et partout où nous comptons des soutiens; développement de l'œuvre sur nos trois champs de travail; envoi de nouveaux ouvriers; succès de l'expédition du Zambèze; installation, définitive et digne, de la Maison des missions, et surtout augmentation de nos ressources, assez considérable pour nous permettre,

non seulement de remplir nos devoirs anciens, mais d'entreprendre des œuvres nouvelles...

Mais si vifs que soient ces désirs, si pressants que soient ces besoins, un vœu monte de notre cœur plus ardent que tous les autres : c'est que la bénédiction de Dieu continue à reposer sur nous, et que son Esprit continue à nous conduire.

Au matin de notre fête annuelle, le 1er mai, nous lisions, au culte de famille de la Maison des missions, le beau chapitre 33e de l'Exode, que le livre de textes morave indiquait pour ce jour. C'est le passage où Moïse supplie l'Éternel de ne point retirer à Israël sa présence visible. En le lisant, nous faisions retour sur notre Société, et nous pensions : La présence de l'Éternel dans notre petite armée, Dieu marchant avec nous, oui, c'est bien là notre premier vœu, notre première prière pour la Société des missions.

C'est pourquoi, chrétiens qui aimez notre œuvre et souhaitez sa prospérité, répétez avec nous la prière de Moïse :

« O Éternel, si tu ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais point partir d'ici! Car, à quoi connaîtra-t-on que nous avons trouvé grâce devant tes yeux? Ne sera-ce point quand tu marcheras avec nous? »



NOTRE SITUATION FINANCIÈRE AU DÉBUT DU NOUVEL EXERCICE

On lira plus bas les chiffres qui représentent la situation financière de notre Société au moment de la clôture des comptes de l'exercice 1883-1884. Un fait domine cette situation : nous terminons l'année avec un déficit; réduit, il est vrai, de 34,000 francs, mais enfin avec un déficit toujours considérable, puisqu'il dépasse encore 60,000 francs.

Il est juste de dire que l'année a été marquée, surtout dans

les derniers mois, par un mouvement de libéralité des plus encourageants : en ajoutant aux 43,000 francs reçus comme dons de jubilé ou pour l'extinction de notre dette 46,000 fr. d'augmentation sur les recettes ordinaires et 5,000 francs sur celles du Zambèze, nous arrivons à constater, sur la somme totale des dons reçus, un accroissement de 94,000 francs. C'est là un résultat magnifique et dont nous ne saurions être assez reconnaissants.

Mais si nous devons, sous peine d'ingratitude, chasser jusqu'à l'idée du découragement, le devoir d'éviter toute illusion, toute fausse sécurité ne s'en impose pas moins avec force à notre conscience. Il nous faut envisager virilement l'état de notre caisse, et voir quels devoirs elle nous impose.

Et d'abord, il ne faut pas que la hausse extraordinaire de nos recettes nous soit en piège. Qu'elle nous remplisse de gratitude envers Dieu, oui; mais de satisfaction de nous-mêmes, non. N'oublions pas que, l'année précédente, les recettes avaient baissé de 31,000 francs sur l'exercice antérieur, ce qui ramène l'augmentation actuelle à des proportions plus modestes. Souvenons-nous aussi de la part qu'a l'étranger, la Hollande, par exemple, à cette augmentation. Enfin, rappelons-nous les efforts considérables auxquels elle est due en partie, efforts qui ne pourront pas être renouvelés tous les ans.

Si l'on tient compte de ces faits, et par-dessus tout de la présence, dans nos comptes, d'un découvert toujours menaçant, on comprendra que la prudence, l'économie restent la devise du Comité, le thème de ses instructions à ses ouvriers. On comprendra qu'il ne s'avance qu'avec précaution, et qu'il incline à ajourner, dans la mesure du possible, tout accroissement de l'œuvre, toute dépense nouvelle.

Est-ce là une situation normale ? Est-ce le rôle d'une société de missions de paralyser ses ouvriers, d'enrayer le char de l'Évangile? Non, certes ! Et le cri de douleur échappé à M. Jousse à notre assemblée annuelle retentit dans notre

cœur avec force. « Laissez-moi ouvrir mon cœur, a-t-il dit. Dans le cours d'un ministère de plus de trente ans, en Afrique, j'ai parfois souffert de la soif et de la faim; j'ai été en danger en traversant des rivières, en danger de la part d'animaux féroces; trois fois j'ai été exposé à des guerres et entouré d'ennemis. Eh bien! la souffrance éprouvée dans ces circonstances n'a jamais égalé celle produite par le cri si souvent répété par nos honorables directeurs : Allez doucement, restreignez vos dépenses! Cette année les dons ont été abondants; à quoi l'attribuer, si ce n'est à ces départs successifs de missionnaires pour Taïti, le Sénégal, le Zambèze et le Lessouto? Et c'est quand tout nous pousse à aller de l'avant qu'il faudrait restreindre notre activité, limiter notre action religieuse et civilisatrice au milieu de peuples qui comptent sur nous pour les aider à sortir de leurs ténèbres! Cela ne se peut pas. L'œuvre des missions participe sans doute de la nature de toutes les entreprises humaines; elle doit être conduite avec sagesse et prudence; mais elle est aussi, elle est avant tout une œuvre de foi, et c'est par la foi que nous devons aller de l'avant. Le jour où une société de missions, cessant de compter sur les promesses du Seigneur, fixe des limites à son activité chrétienne en disant : jusqu'ici et pas plus loin, ce jour-là on peut dire : Elle a vécu! »

Vous avez raison, cent fois raison, répondrons-nous à M. Jousse. Mais à qui s'adresse votre appel? Au Comité? Non. Le Comité ne peut disposer que de ce qu'il possède : il est dans son rôle, en prêchant l'économie à ses agents. Sans doute, il voudrait, il devrait leur tenir encore un autre langage, et, tout en se montrant ménager de ses ressources, leur donner aussi le signal de nouvelles conquêtes. Mais *le mot d'ordre qu'il leur envoie, il le tient de la bouche des Églises.* A elles de lui donner le seul qui convienne à une société de missions : En avant!

Églises qui nous soutenez, qui aimez notre œuvre, voulez-vous qu'elle grandisse et prospère? Voulez-vous que nous

puissions mettre au large le cœur de nos missionnaires, trop souvent découragés, quelquefois blessés au vif par notre parcimonie forcée? Voulez-vous que l'Évangile puisse être apporté de Taïti aux îles nombreuses qui ne l'ont point encore reçu? Qu'une nouvelle station puisse être fondée au Sénégal? Que l'œuvre du Lessouto reçoive les renforts indispensables pour achever l'investissement des places fortes du paganisme? Que la mission du Zambèze se fonde? Qu'il nous soit possible enfin, sans manquer à aucun de nos devoirs anciens, de mettre la main à des entreprises nouvelles? Vous le voulez, n'est-ce pas?

A l'œuvre donc, Comité central, comités auxiliaires, collecteurs et collectrices du sou missionnaire, agents de la Société, réunions de couture ; à l'œuvre, Synodes, Églises, pasteurs, moniteurs et monitrices, enfants de nos écoles du dimanche. A l'œuvre, et que notre devise à tous, pendant l'année nouvelle, soit de travailler mieux, de prier davantage, de donner et de faire donner plus que par le passé. A l'œuvre! si nous sommes fidèles, chacun à sa place, fidèles même en peu de choses, Dieu augmentera notre œuvre : *il nous établira sur beaucoup.*



ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Notre Société a fêté son cinquante-neuvième anniversaire, lundi 1er mai, à l'Église de la Rédemption. L'assistance, sans être compacte, était assez nombreuse. Après la lecture de la parole de Dieu et une prière, faites par M. le pasteur *Lods*, le président de la Société, M. le baron *L. de Bussierre,* a ouvert la séance par une allocution où il a d'abord insisté sur les avantages qui sont résultés pour notre œuvre du voyage au Lessouto du directeur de la Maison des Missions. Après quoi, répondant à la proposition qui a été faite d'aban-

donner notre plus ancien champ de travail à une société étrangère, il a revendiqué avec énergie le caractère français de cette œuvre du Lessouto, si populaire dans nos Églises, qui y voient avec raison une colonie spirituelle de notre protestantisme de langue française, et, comme l'a dit notre président, un des joyaux de sa couronne.

Nos amis trouveront cet important discours dans le rapport annuel qui s'imprime en ce moment. Nous n'en citerons qu'un passage, celui de la fin. Après un chaleureux témoignage rendu à M. Coillard, le président conclut en ces mots :

« Messieurs, l'écho des paroles qui sont prononcées ici parviendra rapidement à nos missionnaires; peut-être même pourra-t-il atteindre notre intrépide voyageur. Eh bien ! qu'il me soit permis d'adresser à tous ces chrétiens d'élite une parole de consolation et de respect, en leur disant, *en votre nom :* Courage, fidèles soldats du Christ; ne vous laissez pas attrister plus longtemps par une épreuve passagère. Elle ne fera que stimuler notre désir de vous soutenir avec une force croissante, que le concours plus zélé des fidèles semble déjà nous promettre. Non ! ce n'est pas nous qui pourrions avoir la pensée de céder à l'étranger la gloire que vous faites rejaillir sur nos Églises et d'aliéner un champ de travail que le Seigneur a si abondamment béni. Nous sommes fiers de votre œuvre; elle est notre couronne. Plus que toute autre, peut-être, elle a servi de rapprochement et de trait d'union à toutes les Églises évangéliques. Courage donc, chers missionnaires, la France protestante vous affectionne et vous vénère; elle ne vous délaissera jamais. »

M. Boegner lit le rapport annuel, qui montre d'abord l'œuvre *taïtienne* se poursuivant à la fois sur ce lointain champ de travail, où M. Vernier, pendant plusieurs mois, seul sur la brèche, a eu la joie de voir un nouvel ouvrier venir le rejoindre en attendant ses autres collègues, et, en France, où, grâce surtout aux efforts infatigables de M. Viénot, l'administration a pris, à l'égard de Taïti, une série de

mesures réparatrices, notamment celle qui sanctionne par un décret présidentiel la constitution des Églises indigènes. M. Viénot a obtenu d'autres résultats, et nous pouvons espérer désormais voir notre œuvre océanienne se consolider et faire de nouveaux progrès. Abordant ensuite l'œuvre du *Sénégal,* le rapport montre cette mission entrée, par l'arrivée de MM. Jaques et Morin à Saint-Louis, dans une phase nouvelle, et cherchant maintenant, entre les divers champs de travail qui s'offrent à elle, celui où elle pourra s'étendre avec le plus de chances de succès. Dans le chapitre consacré au *Lessouto*, les événements extérieurs tiennent malheureusement encore une grande place ; il en sera ainsi jusqu'au jour où la paix, rentrée dans les affaires publiques et dans les esprits, permettra un nouveau développement de l'œuvre spirituelle. Ces jours de réveil, objet des ardentes prières de nos missionnaires, ne paraissent pas encore à la veille de se lever sur la tribu. Le rapport s'attache à peindre l'état moral des Bassoutos et les difficultés que rencontre l'évangélisation, après quoi, venant à l'œuvre elle-même, il passe rapidement en revue les stations et les ouvriers qui y travaillent. Un court aperçu sur la préparation et sur les débuts de l'expédition du *Zambèze* clôt la partie du rapport consacrée à la mission elle-même.

M. Boegner termine par un coup d'œil sur la situation intérieure. Il constate un progrès réjouissant dans l'intérêt apporté par les Églises aux questions relatives à notre œuvre, intérêt qui s'est traduit par une augmentation considérable dans nos recettes. Cet accroissement, toutefois, ne saurait faire oublier au Comité que la situation de la Société n'est pas encore normale, et que la prudence est plus que jamais à l'ordre du jour. Aussi longtemps qu'un déficit, très réduit, il est vrai, mais encore considérable, entravera sa marche, le devoir du Comité sera de prêcher l'économie à ses agents. Aux Églises de lui donner pour eux un autre mot d'ordre, le seul qui convienne à une Société de missions : En avant!

Le moment le plus intéressant dans nos séances annuelles est toujours celui où lecture est donnée de la situation financière de la Société. N'est-ce pas dans ces chiffres, si secs, si arides en apparence, que se trouve résumée une année d'efforts et de travail, de travail sur les champs missionnaires et de travail dans les Églises de la patrie? Cette fois, M. Vernes d'Arlandes, qui communique à l'assemblée le *Rapport financier* préparé par M. Schultz, est messager de bonnes nouvelles. L'ancien déficit, qui était de 94,456 fr. 55 c., se trouve réduit à ce jour à 50,899 fr. 45 c., grâce à 43,557 fr. 10 c. reçus pour l'extinction de ce déficit. D'autre part, les recettes ordinaires de la Société sont en progrès considérable sur celles de l'année dernière, qu'elles ont dépassées de 46,320 fr. 05. Grâce à cette amélioration, nous n'avons, malgré de très fortes dépenses occasionnées par des voyages et par l'envoi de cinq nouveaux missionnaires, que 9,295 fr. 25 c. de nouveau déficit, lequel, ajouté à l'ancien, nous laisse, à l'entrée de ce nouvel exercice, avec 60,194 fr. 70 c. de découvert. D'autre part, les dons reçus pour le Zambèze présentent aussi une augmentation de 5,224 fr. 40 c. La somme totale des dons reçus cette année s'élève à 323,081 fr. 25 c., chiffre qui n'a encore été dépassé que deux fois, il y a quelques années, par suite de collectes spéciales.

Ces chiffres donnent à M. *Appia* l'occasion d'adresser un vigoureux appel à la libéralité des chrétiens en faveur des missions. Tout en reconnaissant ce qu'il y a d'encourageant dans les résultats obtenus, l'orateur demande qu'on ne prononce pas à la légère le mot de *sacrifices*. Le nom est souvent dans notre bouche, mais avons-nous la *chose*? Et M. Appia cite divers faits qui expliquent sa pensée et nous font sentir la différence qu'il y a entre ce que nous faisons et ce que nous pourrions faire. La collecte qui suit immédiatement cette allocution produit 600 francs.

Nous publions, d'autre part, le discours de M. *Banzet* sur l'activité missionnaire en province. M. *Hollard* entretient

l'assemblée des bienfaits que, sans même parler de son action civilisatrice sur les païens, l'œuvre missionnaire répand sur les Églises et les fidèles qui s'en occupent; elle réalise *l'union des chrétiens,* elle donne une forme visible et tangible à l'*amour de l'humanité;* elle développe la *joie* chrétienne en fournissant une démonstration constante de la puissance de la parole de Dieu; elle *confirme notre foi*, en montrant que l'Évangile qui triomphe, c'est l'Évangile entier, et non l'Évangile appauvri; enfin, elle maintient dans l'Église un élément d'*héroïsme* qui lui est indispensable pour accomplir sa mission.

Quand M. *Jousse* prend la parole l'heure est avancée, aussi se contente-t-il d'une brève allocution : nous en détachons le passage suivant, ayant cité presque tout le reste dans un autre endroit.

« En faisant notre programme de cette soirée, nous avons dit : La séance sera levée à dix heures; il est dix heures dix minutes et nous n'avons pas encore fini. Si je me trouvais en présence d'une assemblée de Bassoutos, je pourrais lancer le reproche que l'orateur appelé à parler le dernier adresse parfois à ceux qui l'ont précédé : *le njetse likhoubo,* c'est-à-dire : Vous avez tiré de votre côté toute la couverture. J'ai hâte de vous rassurer : je ne ferai pas un discours, je me bornerai à quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture du rapport.

« On vous a dit ce que les Églises de langue française avaient fait cette année pour notre œuvre au Lessouto; on s'est tu, on ne peut pas tout dire, sur ce que le Lessouto lui-même avait fait pour la même œuvre. Il appartient à l'un des vétérans de la mission de mettre en relief ce sujet si intéressant. Il n'est que juste que les Églises d'Europe sachent ce que fait l'Église de la mission africaine au double point de vue de l'évangélisation et de l'instruction.

« Plusieurs fois, dans le cours de cette séance, il a été question d'allocations accordées à nos écoles, et qui, pen-

dant un trimestre ou deux, nous ont été retirées. Ces allocations, consacrées aux écoles primaires et secondaires, s'élevaient avant la guerre à plus de 60,000 francs. Comme elles nous étaient remises par le ministre de l'instruction publique de la ville du Cap, on a pu en conclure que c'était de l'argent anglais ; il n'en est rien. Cet argent est de l'argent sorti du pays des Bassoutos sous forme d'impôt, et consacré à l'instruction. Je ferai observer qu'il n'est pas employé à parfaire le traitement des instituteurs seulement ; il est aussi affecté à des bourses dans nos écoles supérieures. Mais aucune parcelle, si petite qu'elle soit, n'est employée à l'œuvre religieuse proprement dite. Les Églises sorties du sein du paganisme, à une seule exception près, salarient leurs évangélistes et font une partie du salaire des instituteurs. Vous le voyez, messieurs, la tribu des Bassoutos figure noblement dans le budget des sommes consacrées à son instruction et à son évangélisation. »

Une prière de M. le pasteur Couve a terminé cette séance, qu'un souffle bienfaisant n'a cessé de traverser.

L'ACTIVITÉ MISSIONNAIRE EN PROVINCE

Sous ce titre, nous publions un important discours, prononcé à notre assemblée annuelle par M. Banzet, président du Comité auxiliaire de Montpellier. Il exprime trop complètement nos propres vues pour que nous ne le recommandions pas vivement à l'attention de nos lecteurs :

Messieurs et chers frères,

Si l'on y regarde de près, on se convaincra bientôt que l'œuvre des missions est loin d'être aimée dans notre pays comme elle devrait l'être. Elle n'occupe aucune place dans les pensées et les affections de beaucoup de chrétiens, en-

core moins dans leurs libéralités. Et ce que je dis des chrétiens pris individuellement, je pourrais le dire, avec plus de raison, des Églises. Ce n'est encore qu'un petit nombre qui s'intéressent réellement à l'œuvre des missions, en font leur œuvre, prient et donnent généreusement pour elle.

D'où cela vient-il? Cela vient en partie de ce qu'elle est peu ou point connue. Dans un grand nombre d'Églises, et même dans des Églises évangéliques, on l'ignore complètement; ou, si l'on en a entendu parler, ce n'est que d'une manière bien vague. Aussi, ne fait-on rien pour lui venir en aide.

Mais je dois ici rappeler un fait : c'est que, là où il y a des pasteurs qui connaissent et aiment l'œuvre des missions, leurs Églises l'aiment aussi et font des sacrifices en sa faveur. Ce fait ne souffre que fort peu d'exceptions. Faites donc aimer l'œuvre des missions aux jeunes pasteurs, et vous verrez l'état de choses dont je parle changer en peu d'années.

Ce que je dis là m'amène à formuler un vœu : c'est qu'on prenne des mesures, dans nos Facultés de théologie de Paris et de Montauban, pour établir un cours *régulier* sur l'œuvre des missions. Je voudrais même que ce cours embrassât nos principales œuvres chrétiennes (1); que, de plus, ce cours soit confié au professeur qui a la foi la plus vive, le cœur le plus chaud, et vous verrez l'amour qu'il aura su inspirer à ses élèves pour cette grande et sainte cause de la propagation de l'Évangile, passer, en peu d'années, du cœur de ces chers jeunes gens dans le cœur d'une foule de fidèles.

---

(1) J'ai entendu à la Société des Traités religieux quelque chose de vraiment affligeant et d'humiliant tout à la fois. Le rapporteur, M. Arbousse-Bastide, nous a dit qu'il n'y avait que 80 Eglises en France qui fissent quelque chose pour l'œuvre des Traités, et que, sur ces 80 Églises, 20 ne sont représentées que par le don d'une seule personne! — Nous le demandons, ce fait pourrait-il se produire si les étudiants en théologie avaient été initiés, à la Faculté, au rôle qu'a joué le traité dans le passé, si on leur avait montré tous les services qu'il peut rendre dans le présent?

On m'objectera peut-être que, lorsque le jeune homme est à la Faculté, il a tant de choses à apprendre dans le domaine de la théologie proprement dite, qu'il ne pourrait pas encore s'occuper des questions dont je parle.

Je répondrai tout simplement ceci : la cause de l'avancement du règne de Dieu, qui devrait nous être plus chère que tout ce que nous avons de plus précieux, n'est-elle pas en souffrance ? Et si elle l'est, est-il permis de la laisser ignorer à des jeunes gens venant d'Églises où ils n'ont peut-être pas appris à la connaître et appelés à devenir pasteurs, — du moins pour plusieurs, — dans des Églises où l'on ne s'en occupe pas?

Je passe sans transition à un autre sujet sur lequel on m'a prié de parler : celui des *Comités auxiliaires* des missions.

La cause de ces comités n'est pas encore gagnée auprès de tous. Plus d'un chrétien les estime inutiles, et croit que, puisqu'il y a un Comité général des Missions à Paris, cela doit suffire. A quoi bon multiplier les rouages?

J'avoue que, si je n'avais pas entendu formuler des objections de ce genre, j'aurais peine à croire qu'elles pussent se produire.

N'ayant pas le temps de les réfuter, je me bornerai aux affirmations suivantes :

C'est parce qu'il n'y a eu, jusqu'à ces dernières années, qu'un Comité central à Paris, et fort peu de comités auxiliaires, que l'œuvre des missions est encore, en général, si languissante en province. Les comités auxiliaires sont donc, à mon point de vue, d'une nécessité absolue pour la faire connaître et la faire aimer, à la condition toutefois qu'ils ne soient pas seulement des comités sur le papier, mais des comités d'action.

Voici comment j'entends leur rôle. Il n'est peut-être pas inutile de faire d'abord observer que ces comités doivent se mettre en rapport direct avec celui de Paris, lui faire part des résolutions les plus importantes qu'ils prennent, et

que, d'un autre côté, — j'insiste sur ce point, — le Comité de Paris ne doit pas les abandonner à eux-mêmes, mais entrer en relations avec eux et les consulter sur les questions d'un intérêt général.

Je dirai ensuite que c'est, à mon sens, aux comités auxiliaires à prendre, dans chaque région, les mesures qui peuvent développer l'intérêt pour la mission au sein des Églises.

Quelles sont ces mesures?

Je placerai en tête les fêtes de missions. Ces fêtes devront avoir lieu, non seulement dans les grandes Églises, mais aussi dans les petites, partout où l'on pourra les y tenir. On ne se bornera pas à une par an : on les multipliera.

Il faudra, de plus, faire en sorte d'établir partout, et surtout où des fêtes missionnaires auront eu lieu :

1° Un service mensuel de missions. Ce service me paraît absolument indispensable. N'est-il pas juste, en effet, que l'on se réunisse une fois par mois, non seulement pour entendre des nouvelles missionnaires, mais aussi, et surtout, pour prier, pour intercéder en faveur de la mission et des missionnaires qui luttent, loin de la patrie, au milieu de difficultés sans nombre?

2° Des réunions de travail en faveur des missions, lesquelles devront aboutir à une vente. Et ici, je me trouve sans doute en désaccord avec plus d'un membre de cette assemblée. On croit généralement que les ventes en faveur des missions ne peuvent se faire que dans les grandes Églises : à Paris, à Nîmes, à Montpellier, à Bordeaux, etc. C'est une grosse erreur. Il peut s'en faire dans les plus petites Églises, à la condition que l'on confectionne des objets simples, pratiques, d'un usage commun, qui puissent se vendre au village. Et ce que je vous dis là n'est pas une utopie. Je l'ai vu pratiqué dans le pays de Montbéliard (1). Vous voyez immé-

(1) Il se fait aussi des ventes de ce genre dans les Églises du Ban de la Roche.

diatement, sans que j'aie besoin d'insister, le profit qui résulterait, pour l'œuvre des missions, de l'établissement d'une vente dans chaque Église évangélique. Vous pourriez, messieurs, d'ici à peu d'années, presque doubler votre budget.

3° Le Sou missionnaire, qui est encore, relativement, peu répandu. Et ici je dirai qu'il est non seulement utile pour procurer des sommes importantes à la Société, mais pour faire connaître l'œuvre des missions, à la condition que les collecteurs comprennent bien leur rôle et prennent à cœur, — ce à quoi il faut tenir, — de faire circuler le *Journal des Missions* chez tous les souscripteurs.

J'exprimais un vœu en commençant. J'en formulerai ici un second. Le voici : c'est que le Comité des missions entre dans la voie de décentralisation où sont entrées d'autres sociétés, en ce qui concerne les assemblées générales, et aille en tenir une, de temps en temps, en province, successivement dans les centres protestants les plus importants. Alors, au lieu de n'avoir que deux maigres heures à consacrer à l'œuvre des missions, on aura, si l'on veut, la faculté de lui consacrer au moins trois séances de deux heures (1), pendant lesquelles on pourra approfondir plusieurs questions importantes. Le résultat sera qu'on aura pu intéresser un bon nombre d'Églises rurales à l'œuvre des missions.

Qu'il me soit maintenant permis, en terminant, d'exprimer mon opinion personnelle sur la situation où se trouve notre Société de missions. Ma conviction intime est que le Comité n'a pas embrassé un champ d'activité trop étendu, et que, si sa caisse est momentanément en déficit, cela tient à ce que nos Églises n'ont pas donné avec assez de libéralité. Développons donc, par tous les moyens en notre pouvoir, l'intérêt pour la mission et nous pourrons alors non seule-

(1) A Bâle, en juillet, les fêtes de missions ont lieu pendant deux jours. Les séances durent jusqu'à quatre heures. Il s'y tient même des réunions le soir dans des parcs ou grands jardins. Et ainsi, la question des missions y est envisagée chaque année sous toutes ses faces.

ment soutenir celles du Lessouto, du Sénégal et de Taïti, mais encore celle que notre vaillant Coillard est en train de fonder au Zambèze et à laquelle j'applaudis de tout mon cœur. Nous pourrons même aller au Tonkin.

E. BANZET.



PASSAGE A PARIS DE M. CREUX ET DE SA FAMILLE

M. Creux, missionnaire de l'Église libre vaudoise, et ses compagnons de voyage, sont arrivés à Paris le 6 mai. Ils n'ont pu accepter l'hospitalité de la Maison des Missions qui leur avait été offerte. Néanmoins, nous avons eu la joie de nous entretenir pendant quelques heures avec M. Creux et de lui souhaiter la bienvenue en France, dans une réunion de missions tenue le mercredi 7 mai, à la chapelle Madame. M. Creux a bien voulu, malgré ses fatigues, nous adresser quelques paroles. Il nous a donné d'intéressants détails sur son œuvre. Nous avons été très heureux d'entendre le témoignage affectueux et cordial qu'il a rendu à la mission du Lessouto, sœur aînée de la mission vaudoise du Transvaal. Il nous a parlé aussi, en termes très sympathiques, de l'expédition de M. Coillard, qu'il a rencontré à Prétoria. « Le départ de cette expédition, a dit M. Creux, est une victoire de la foi... Il faut avoir habité les contrées païennes pour comprendre la joie qu'éprouve un missionnaire qui voit une expédition s'avancer, au nom de Christ, vers ces régions ténébreuses où l'Évangile n'a pas encore été prêché. » Le surlendemain, 9 mai, M. Creux prenait le train de Suisse, où il est heureusement arrivé. Nos vœux le suivent dans son pays natal et dans le repos dont il a si grand besoin. En même temps que lui, nous recommandons aux prières des chrétiens de France la mission vaudoise, qui traverse en ce moment une épreuve pénible. Des pluies torrentielles, venues trop tard pour sau-

ver les récoltes, ont eu de fâcheuses conséquences pour la santé de quelques-uns des ouvriers de la mission, en même temps qu'elles détruisaient de fond en comble une nouvelle maison, en construction à Valdézia. On comptait sur cette habitation pour loger les nouveaux arrivants.



LESSOUTO

ENCORE LA PETITE VÉROLE

M. Duvoisin, écrivant à la date du 9 avril, constate les ravages que la guerre ne cesse de faire dans le nord du Lessouto et dont le district de Bérée a aussi eu à souffrir. Il ajoute :

« D'où nous viendra le secours ? Pour moi, je n'attends rien de la diplomatie, mais, en revanche, je compte beaucoup sur la petite vérole. Je crois que le Seigneur va se servir de cette verge, non seulement pour réveiller nos Églises, mais aussi pour humilier la tribu et ouvrir les yeux des Bassoutos sur leurs véritables intérêts. Du reste, cette terrible maladie est loin de disparaître, comme le disait le télégramme de Wepener, cité dans le *Journal des Missions*. Dans le district de Massoupa, il doit y avoir une vingtaine de villages infectés ; plusieurs ont été abandonnés par leurs habitants, sinon dépeuplés. Salomone, notre évangéliste de chez Motebesoane, nous disait hier que, dans un village situé à un petit quart d'heure de l'annexe, il était déjà mort quarante personnes. Dans un autre village habite une femme, membre de l'Église, avec sa fille qui est de la classe. L'une des deux doit être morte, car l'autre jour on criait de là, toute autre communication étant interdite, qu'une chrétienne venait de mourir. »



NOUVELLES POLITIQUES

« L'installation du colonel Clarke, le nouveau magistrat supérieur, nous écrit M. Mabille à la date du 22 mars, a eu lieu les 18 et 19 de ce mois, sans pompe aucune, de la manière le plus simple possible. Les allocutions des chefs ont été au plus haut degré *loyales* au sens anglais du mot. Il n'y a eu besoin pour cela d'aucune pression quelconque (1). Mais ce qui a troublé la sérénité de ce *pitso,* ce sont les mauvaises nouvelles de Léribé... Un des buts du colonel Clarke est de chercher à amener les Bassoutos à se gouverner eux-mêmes. Je crois qu'il a l'intention de reprendre un projet formulé l'an passé par les ministres de la Colonie du Cap et proposant la création d'un grand conseil composé de chefs et de conseillers. Ce conseil aurait à faire des lois qui seraient ensuite soumises à l'approbation du Haut-commissaire. Le colonel Clarke va demander à la tribu de payer l'impôt de 10 schellings par hutte, et s'il est payé d'une manière prompte et générale, ce sera une preuve que la tribu est satisfaite du nouveau régime.

« Le colonel Clarke paraît être l'homme qu'il faut au moment actuel. Il a de la patience, du calme, et a dit lui-même au *pitso* qu'il prendrait son temps et ne voulait rien précipiter. Sa manière de parler aux indigènes les attirera à lui, je crois. Quant aux écoles, il nous a promis de nous dire ce qu'il pourrait faire aussitôt qu'il aurait vu ce que l'impôt rapporterait. Il nous faudra probablement faire un autre trimestre, le second de l'année, sans aide aucune, et en ne comptant que sur les ressources des Églises. »

(1) Nous donnons plus loin le compte rendu détaillé de ce *pitso.*



LE PITSO DU 18 MARS 1884

Récit tiré du journal des Bassoutos, « le Lésélinyana ».

On a vu, dans notre numéro de mai, que le nouveau magistrat supérieur envoyé par le gouvernement de la reine pour le représenter au Lessouto, le colonel Clarke, était arrivé le 18 mars à la résidence de Masérou. Le lendemain, son prédécesseur, le capitaine Blyth, lui a remis ses pouvoirs, et le même jour s'est tenue une assemblée nationale à laquelle ont assisté le chef Letsié, ses fils, et quinze cents Bassoutos. Voici ce qui s'est passé dans ce « pitso » :

Un cousin du chef, Tsita Mofoka, se lève à son invitation et dit :

« Letsié est venu en personne pour recevoir de nouveau ce que son père (Moshesh) avait cherché pour nous. » — On lit alors une pièce apportée par le colonel J. Clarke et conçue en ces termes :

« En mil huit cent soixante-huit, le Lessouto fut adopté par la reine. Plus tard, en mil huit cent soixante et onze, la Colonie du Cap demanda que le Lessouto lui fût annexé. Vint alors le décret de désarmement, et la guerre éclata. La Colonie s'étant après cela déchargée du Lessouto, ce pays a de nouveau recouru à la reine. Celle-ci a envoyé, en conséquence, le colonel J. M. Clarke pour être en son nom le berger des Bassoutos. » — Le colonel se lève et demande qu'on lise la lettre par laquelle Letsié, ses fils et d'autres chefs avaient prié la reine de les recevoir de nouveau, et la réponse qui leur avait été faite.

Le chef Letsié prend la parole. — « Voici, d'une part, la mort, de l'autre, la paix. La mort, c'est la discorde; la paix, c'est l'harmonie. Qu'on demande la paix par une prière. »

Le pasteur de Morija, M. Mabille, fait la prière.

Le chef reprend : « Si Morosi est mort, c'est parce qu'il n'a pas voulu m'écouter. Que Dieu ait les yeux sur nous, et qu'il inspire la reine. La paix ne se trouve pas sans peine, mais elle procure le bonheur. J'ai fait appeler Jonathan, Joël, Massoupa, Ramanella (ils n'étaient pas présents) ; retournons dans la maison de la paix qu'avait trouvée pour nous le chef qui n'est plus (Moshesh) ; que celui qui veut s'humilier revienne de lui-même. (Ici Letsié, vaincu par l'émotion, verse des larmes.) Le salut pour nous, c'est la reine ; qu'elle conserve aux enfants de Mokhatchane (père de Moshesh) leur pays ! »

Lérotholi. — « Je me réclame de Blyth, de Clarke et de nos missionnaires qui ont été des pères pour nous ; je suis plein de reconnaissance et d'admiration pour la paix. »

Un nommé *Motlokua* dit, de la part de Jonathan Molapo, qu'il serait venu, mais qu'il en avait été empêché par un combat. Il a, du reste, rassemblé ses gens pour leur dire qu'il fallait de nouveau payer l'impôt, et ses gens ont répondu qu'ils le feraient.

Letsié. — « Et moi aussi, j'ai eu un petit « pitso » pour faire savoir à chacun qu'il faut se mettre en règle avec l'impôt. La reine l'a rendu moins pesant ; il n'est plus que de 10 schellings. C'est peu de chose. »

Tsékélo. — « C'est ici un grand jour. Il est grand parce que la reine a écouté notre prière. Elle nous a par là rendu le sommeil. Les larmes de Letsié sont la paix. Voici la troisième fois que la reine nous sauve. Si la reine n'avait pas voulu écouter Letsié, où en serions-nous aujourd'hui ?

« Le colonel Clarke et Letsié sont les bœufs de devant, qu'ils s'attellent au même joug !

« Recommençons à nouveau. Qu'un conseil soit chargé de s'entendre avec le grand magistrat pour faire des lois et bien gouverner le Lessouto. Chefs et sujets, aidez Clarke et Letsié ! »

Séiso. — « Moi, je suis venu pour exprimer ma reconnais-

sance. Dans un autre « pitso » on nous avait dit : « La reine ne peut pas se charger d'une tribu divisée. » Nous avons dit alors : « Faut-il que le juste périsse avec le méchant ? » Maintenant, nos prières ont été exaucées. Que Dieu nous aide, nous procure la paix et nous fasse la grâce de nous entendre avec le colonel Clarke. »

Tsita Mofoka. — « Nous sommes dans un défilé étroit et difficile, Letsié peut seul nous montrer par où il faut en sortir. Toi, serviteur de la reine, conduis-toi justement et avec prudence ; fais-nous bien marcher ! »

Le colonel Clarke. — « Chef Letsié, et vous, tous les autres chefs, je vais dire deux mots au nom de la reine. Le premier est agréable : Letsié, malgré sa vieillesse, est venu ici pour me voir et me saluer. Il a montré par là ce qu'il est. Ma seconde parole est pénible : Il y a dans ce pays des gens d'une seule et même tribu qui se font la guerre. La reine veut voir un bon gouvernement dans le Lessouto ; elle désire que vous appreniez à vous gouverner vous-mêmes. Il faut que Letsié et les autres chefs m'aident à mettre fin à ces discordes. Celui qui est la tête après la reine, c'est le Haut-commissaire (sir Hercules Robinson). Moi, j'ai été placé ici par lui pour m'entendre avec les chefs sur les lois à établir, pour les aider à gouverner convenablement ce peuple et pour veiller à ce que les frontières du pays soient gardées contre toute atteinte. Vous avez entendu quels sont les désirs de la reine ; tout le reste viendra en son temps. Il ne faut rien précipiter. »

Letsié. — « Capitaine Blyth, tu étais venu ici et tu t'en vas. D'abord, on ne voulait pas de toi, mais moi, je ne t'ai jamais repoussé. Tu nous as rendu un grand service ; tu as gardé pour le colonel Clarke la place qu'il va maintenant occuper. Je te remercie beaucoup. Pense toujours à nous. Quoique nous nous soyons quelquefois parlé un peu durement, il ne faut plus y penser. Pars en paix ! »

Le capitaine Blyth. — « Je pars, mon œuvre est finie ; je

la passe au colonel Clarke. Un ordre m'avait amené ici, un ordre m'appelle ailleurs. Les dernières années ont été douloureuses, mais je crois qu'en ce moment vos affaires sont en meilleur état que lorsque je vins. Ce qui est encore bien mauvais, c'est la querelle des fils de Molapo (Jonathan et Joël de Léribé). Quand j'arrivai, on parlait mal de moi; on disait que j'étais un méchant homme. Envers qui me suis-je mal conduit? Qu'on se lève et qu'on le dise! A qui ai-je fait tort? Qu'on le déclare! Je ne cesserai pas de demander à Dieu la paix de ce peuple. — Vous voilà replacés sous le rocher où votre père (Moshesh) avait cherché un abri. Ne dites pas qu'il y pleut, qu'il est rempli de tombeaux; ce serait mentir. C'est le rocher de la paix. Adieu, chef Letsié! Comme vous l'avez dit: nous nous sommes quelquefois parlé un peu durement; mais je reconnais que, pendant que j'ai été ici, jamais personne ne m'a manqué de respect. Salut à tous! Travaillez d'accord avec le colonel Clarke. Ne le laissez pas seul; choisissez un conseil et donnez-lui votre coopération. »

Ainsi finit le pitso.



M. ET MADAME JACOTTET AU LESSOUTO. IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

Morija, 8 avril 1884.

Cher monsieur,

Je ne vous parlerai guère de notre voyage jusqu'ici; ma lettre d'East-London vous aura dit que, somme toute, le voyage sur mer s'est fait pour nous, pour moi surtout, dans de bonnes conditions. Arrivés le vendredi matin, nous n'avons pu en repartir que le mardi suivant, notre bagage nous ayant retenus jusqu'alors. A Queenstown, nous n'avons passé qu'une nuit, et le mercredi matin, à dix heures, nous étions rendus à Sterkstroom, où nous avons trouvé le wagon de

M. Casalis tout prêt à nous recevoir. Malheureusement, ni le *driver* ni le *leader* (1) ne savaient un seul mot d'anglais, et mon sessouto appris dans les livres ne pouvait m'être encore d'aucune utilité pratique. Sans un excellent homme, un M. Jooste, pasteur de l'Église réformée hollandaise à Maclean, dans la Cafrerie anglaise, qui s'est trouvé là providentiellement, et dont les conseils et les secours nous ont été fort précieux, je ne sais guère comment nous nous en serions tirés. Avant qu'il fût là, notre position était assez comique, devant ce wagon vide, auquel nous ne comprenions rien, arrêté dans une grande plaine déserte, et nos deux hommes qui gesticulaient et s'égosillaient sans parvenir à se faire comprendre de nous. Grâce à M. Jooste, tout est bien allé, et, dès l'après-midi, nous avons pu nous mettre en route.

Nous avons fort goûté cette façon primitive de voyager, tout incommode qu'elle fût souvent; nous l'aurions sans doute aimée plus encore, si pendant les quatre premiers jours la pluie ne nous eût tenu trop fidèle compagnie. En wagon, le mauvais temps est toujours désagréable, mais il l'est doublement quand, comme nous, on y est pour la première fois. Le mieux était d'en prendre gaiement son parti, ce que nous avons fait sans trop de peine. Le samedi soir nous étions à Aliwal, où M. Daumas et ses fils nous ont reçus fort aimablement. Le repos du dimanche a été le bienvenu pour les hommes et pour les bêtes, et lundi nous avons repris, restaurés et reposés, la route du Lessouto. Mon cœur a tressailli lorsque, le 27 au matin, nous avons mis enfin le pied sur la terre du Lessouto. C'est toujours un moment solennel que celui où l'on voit pour la première fois un pays où l'on doit passer sa vie, ou du moins une grande partie de sa vie, et cela tout spécialement lorsqu'on se rend bien compte dans quel but et pour quelle raison on le fait. Je suis plein

(1) On donne ce nom aux deux hommes qui conduisent le wagon : le *driver* tient le fouet, le *leader* dirige la première paire de bœufs.

de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il lui ait plu de nous y amener sans difficultés, et j'ai pu me joindre du fond du cœur à la prière d'actions de grâces que tous les missionnaires de Morija lui ont adressée, le soir de notre arrivée. Je sens plus vivement que jamais que je suis là où il a voulu me conduire, et que nous sommes tout spécialement sous sa protection.

MM. Casalis et Dieterlen étaient venus en cart à notre rencontre ; c'est à une demi-heure de la frontière qu'ils nous ont trouvés. Vous comprendrez facilement la joie avec laquelle nous leur avons serré la main ; c'était comme notre réception dans la famille missionnaire du Lessouto. Quelques heures de cart, à travers cette charmante contrée que vous connaissez, nous ont amenés à Morija. Les fortes pluies des dernières semaines avaient entretenu partout une fraîche verdure, de sorte que, contrairement à ce qu'on nous avait dit, nous avons pu d'emblée voir le Lessouto sous ses plus belles couleurs. Il ne nous a fallu aucun effort pour nous y faire ; j'avais, je l'avoue, quelque appréhension de l'impression que pouvait produire sur moi un pays presque entièrement dépourvu d'arbres, et de forêts. Peut-être que notre voyage à travers la Colonie nous y avait déjà préparés, mais, en tout cas, la première impression, qui s'est maintenue dès lors, a été excellente. Je n'aurai pas de peine à me sentir comme chez moi dans ce beau pays.

Les grands troupeaux de bêtes à cornes qu'on rencontre partout, m'ont rappelé un peu l'aspect de nos hauts pâturages du Jura suisse ou de nos Basses-Alpes. De Mafeteng à Morija nous avons croisé une foule de cavaliers bassoutos, armés de fusils ou d'assagaies ; ces groupes faisaient un effet extrêmement pittoresque et ajoutaient au cachet tout particulier du paysage que nous traversions. C'étaient les guerriers de Moletsané qui revenaient de chez Letsié, où ils avaient été convoqués pour punir Massoupa de sa conduite dans la nouvelle échauffourée entre Joël et Jona-

than. Comme d'ordinaire on n'avait pu se résoudre à mettre à exécution des résolutions solennellement prises, et chacun regagnait ses foyers sans avoir rien fait. Peut-être cela vaut-il mieux, et maintenant que le pauvre Joël a eu décidément le dessous, sera-t-il possible de le réconcilier avec Jonathan? Chacun ici a l'air d'en douter, bien que Letsié semble faire tout son possible pour arriver à une solution satisfaisante pour les deux parties.

Je ne vous parlerai pas de notre réception à Morija; vous la connaissez, et ce que je vous en dirais ne vous apprendrait rien de plus. Missionnaires, écoles, chrétiens, étaient venus à notre rencontre; la fanfare nous a salués d'un de ses plus beaux morceaux, et Job nous a dit quelques cordiales paroles de bienvenue.

Maintenant, nous voici installés provisoirement chez M. Casalis. La conférence du 22 décidera sans doute de notre sort futur. J'attends patiemment et ne forme aucun plan jusque-là. Pour le moment, je suis MM. Casalis et Mabille dans leurs courses d'évangélisation, et m'occupe de sessouto autant que je puis. J'ai hâte de le savoir; avec la grammaire de M. Krüger j'y parviendrai plus tôt sans doute, et peux déjà comprendre en partie les discours et les prières des missionnaires. Pour les indigènes, cela est plus difficile. La vieille Pénélope s'est constituée ma maîtresse et David aussi lit quelquefois avec moi.

Ces braves Bassoutos ont déjà conquis mon cœur, bien que je puisse à peine les comprendre; je n'aurai aucune peine à vivre avec eux et à les considérer comme des frères, bien qu'il y ait encore dans leurs manières et leurs usages une foule de choses qui me déroutent. Ce qui m'a déçu, ce sont les chefs, ou plutôt seulement le grand chef Letsié que j'ai été visiter avec M. Mabille. Par contre, Lérotholi et Joël, qui se trouvaient alors auprès de Letsié, ont fait sur moi la meilleure impression, surtout Joël. Cela m'a fait désirer plus encore qu'auparavant d'être un jour placé dans son district.

Je crains bien de n'en avoir que peu de chances. Dans quelques semaines, j'en saurai là-dessus plus qu'aujourd'hui.

J'attends plus longtemps pour vous dire mieux mes impressions sur la mission. Je suis frappé dès maintenant de la grandeur de l'œuvre...

Adieu, cher monsieur, à bientôt.

Votre dévoué,

E. JACOTTET.

LA GUERRE DANS LE DISTRICT DE LÉRIBÉ

Lettre de M. Weitzecker.

Léribé, 25 mars 1884.

Bien cher monsieur,

Je vous annonçais, il y a quinze jours, que ma prochaine lettre vous apporterait le récit de la visite que nous comptions faire au chef Joël, et qui avait été combinée chez moi avec le magistrat anglais du district de Léribé et un envoyé de Joël lui-même, venu chez lui pour affaires. Au lieu de cela, c'est de guerre qu'il me faut vous entretenir aujourd'hui, et non plus seulement de guerre à l'état de prévision, mais de guerre à l'état de douloureuse réalité.

Le lendemain du jour où j'eus la visite de M. Bailie, le magistrat anglais, et de Tsupane, l'homme de confiance de Joël, et où M. Bailie s'était rendu chez Joël pour régler, entre lui et un chef de parti de Jonathan, un différend qui menaçait de mettre le feu aux poudres, le cri de guerre parcourait de nouveau le pays. Je dis *de nouveau,* car c'était la quatrième fois depuis que nous sommes ici. Aussi ne nous en inquiétâmes-nous pas précisément, et, comme nous venions à ce moment de quitter la maison pour aller au camp, n'en continuâmes-nous pas moins notre chemin. Au camp, tout était encore tranquille lorsque nous arrivâmes,

et M. Bailie fut fort étonné lorsque nous lui dîmes que nous étions partis de Léribé au bruit du cri de guerre; mais il n'y avait pas dix minutes que nous étions chez lui, que voici un messager apportant la nouvelle qu'on se prépare à se battre chez Joël et chez ses voisins du parti de Jonathan. Je renonce à vous faire le récit détaillé de ce qui s'ensuivit, et je me bornerai à un résumé qui vous indiquera la marche des événements. En sortant de chez M. Bailie, nous trouvons le camp tout en émoi. Sur la place, notre brave Nathanaël Makotoko, entouré de guerriers, donne des ordres, et des cavaliers partent à bride abattue dans différentes directions. C'est à peine si nous pouvons lui serrer la main. En rentrant chez nous, tout le long de la route, nous ne rencontrons que fuyards qui se dirigent, avec leur bétail, vers le camp.

Le lendemain (*vendredi*), M. Bailie se rend chez Joël de grand matin; le soir, mademoiselle Cochet, qui était retournée au camp, nous en rapporte la nouvelle qu'il était arrivé au moment où l'action venait de commencer, et que, grâce à beaucoup d'énergie, il avait pu faire cesser le feu et engager les deux partis à reprendre leurs positions d'auparavant, en renonçant à se battre.

Le *samedi*, dans la matinée, nouvelle alerte plus vive que celle du jeudi. Plusieurs, qui n'avaient pas fui précédemment, se sauvent cette fois, et nous ne restons sur la station, nous compris, que quatre hommes, neuf femmes et une douzaine d'enfants, tous réunis dans les locaux de la mission. Autour de nous, c'est le vide qui se fait; le pays devient complètement désert. L'après-midi, je monte sur le plateau qui domine la station, pour voir ce qui se passe au loin. Un de nos deux évangélistes réfugiés m'y suit. Pour un moment, nous n'apercevons rien d'intéressant, si ce n'est sur les hauteurs du camp un groupe de cavaliers, évidemment en observation, et, autour du camp, des multitudes de troupeaux qui paissent tranquillement. Mais bientôt la scène change du tout au tout. Du côté de chez Joël, arrivent des troupeaux

chassés par des cavaliers, puis une grande troupe de gens; du côté du camp, et autour de nous, des cris, des sifflements, des manœuvres de bergers à cheval pour rassembler leurs troupeaux et se retirer vers le camp. Qu'est-ce donc? Serait-ce Joël qui arrive? Pas du tout. C'est Jonathan qui revient d'avoir surpris et battu Joël, et qui emmène son butin (1). Mais Joël marche d'un autre côté sur le camp, où il faut se réunir pour repousser l'attaque. Ainsi nous disent les gens que nous pouvons interroger. Nous nous hâtons de rentrer à la station, où toutes ces nouvelles nous sont confirmées par plusieurs cavaliers qui ont poussé une pointe jusque chez nous pour faire soigner un blessé, ce dont mademoiselle Cochet et ma femme se sont déjà acquittées.

Le lendemain, quel triste dimanche dans notre solitude, avec le sentiment qu'on se battait de l'autre côté de la montagne! En sortant de l'Église, où j'avais tenu à ce que notre culte eût lieu quand même, nous entendons la fusillade.

Vers le soir, de nombreux cavaliers arrivent chez nous, parmi eux des membres de l'Église. Ils nous annoncent que Joël et ses alliés ont, en effet, attaqué le camp, qu'on s'est battu depuis le matin de bonne heure, que l'ennemi a été repoussé sur toute la ligne, et, en dernier lieu, du côté le plus rapproché de nous, et d'où nous avons entendu la fusillade, et que maintenant Jonathan est à la poursuite de Joël. En effet, l'armée de Jonathan passe, pendant ce temps, au bas de la station.

Le *mardi*, vers midi, la même troupe repassa, retournant au camp, ayant renoncé à poursuivre plus longtemps Joël, parce qu'on craint une attaque du côté de Massoupa.

Sur ces entrefaites, mourut à la station une petite fille,

---

(1) A l'heure qu'il est, nous ne savons pas encore au juste ce qui a poussé Jonathan, qui, depuis quelque temps, campait à Tsikoane, à faire ce coup de main à l'insu même du gros de son armée campé à Tlotse-Heights.

née quinze jours auparavant dans des conditions bien mauvaises de viabilité, et nous l'enterrons le dimanche. Vu la circonstance, je suis obligé de faire moi-même la bière, pendant que mes deux évangélistes creusent la fosse. J'allais oublier de vous dire qu'au fort de la bataille, les femmes chrétiennes du camp se sont réunies en prière dans notre école-chapelle, récemment construite, et qu'un très grand nombre de païennes se sont jointes à elles. C'est pendant qu'elles intercédaient ainsi pour les leurs que la victoire s'est déclarée pour eux. Ce fait a produit une grande impression sur tous, chrétiens et païens.

Lundi 18. Je vais au camp chercher mon courrier et prendre en même temps des nouvelles ; on est toujours dans l'attente d'une nouvelle attaque.

Mercredi 19. Le chef d'un de nos villages voisins, Simone, vient nous voir. Nous apprenons par lui que Joël doit avoir eu une quarantaine de morts, et que plusieurs de ces malheureux n'ont pas encore pu être enterrés. Je le charge de dire à Jonathan que, puisqu'il est demeuré maître du champ de bataille, il ferait une belle et bonne action en faisant enterrer les corps de ses ennemis.

Jeudi 20. Quelques-unes des femmes de la station qui avaient fui reviennent auprès de nous.

Vendredi 21. Nouvelle visite du chef Simone, qui nous dit que les corps sont toujours là. Jonathan ayant répondu à mon messager qu'il n'a pas encore fini de se battre, et qu'il ne peut pas avant cela s'occuper de cette besogne, nous allons au camp avec Simone, qui, en route, nous conduit sur le champ de bataille de dimanche, et nous explique comment les choses se sont passées. Nous apercevons deux des cadavres abandonnés. Au camp, je demande à Nathanaël l'autorisation de faire moi-même ce que je pourrai pour la sépulture des joélistes. Il me l'accorde sans peine, au contraire, en approuvant ma pensée et en me disant que, si les nécessités du service militaire ne s'y opposaient pas, il aurait

lui-même envoyé des chrétiens remplir ce devoir de prudence hygiénique et de charité chrétienne.

Samedi 22. Je réussis, à ma grande satisfaction, à faire sentir à nos deux évangélistes réfugiés que nous devons nous-mêmes faire ce que les autres ne peuvent ou ne veulent pas faire envers les morts de dimanche dernier, et nous partons pour le champ de bataille à une heure de marche d'ici. Nous découvrons, à une distance plus ou moins grande les uns des autres, six morts que nous parvenons à enterrer successivement avant la fin de la journée. Ils étaient couchés sur le dos, blessés par devant, dans un état de décomposition avancée, et l'un d'eux horriblement mutilé. La tête, le bras droit, l'orteil et le petit doigt du pied droit, et d'autres parties encore, avaient été emportées. Il avait, de plus, une large ouverture au flanc droit, d'où l'on avait probablement extrait le foie. Nous nous dîmes : voilà un grand personnage, sans doute, puisqu'on a ainsi disposé de son corps pour s'approvisionner de force et de courage ! C'est, en effet, un usage des Bassoutos sauvages (et vous voyez qu'il y en a encore, même chez Jonathan !) de mutiler les cadavres de leurs ennemis distingués par leur bravoure, ou par leur science (*sic*), ou par leurs connaissances, et de préparer avec ces débris humains une médecine dont mange chaque guerrier, afin de s'approprier une partie des qualités qui distinguaient l'ennemi mort. C'est, comme vous le voyez, un reste de cannibalisme, en même temps qu'un excès de matérialisme pratique. Et cette horrible superstition est encore assez puissante pour que, à ce que l'on a dit, la vraie tombe du roi Moshesh ne soit connue que de quelques membres de sa famille, afin d'éviter que les restes du grand chef ne soient un jour ou l'autre troublés dans leur repos. Pour en revenir à notre mutilé, nous sûmes depuis que c'était un homme célèbre, surtout comme *médecin* de Joël, et qu'il était couvert d'amulettes qui avaient, naturellement, disparu avec tout ce qu'on avait pris de son corps, sans que ceux qui l'ont

dépouillé aient été capables de conclure de la triste fin de ce « savant » que toutes ces amulettes réunies n'étaient pas capables de préserver un homme de la mort!

Depuis samedi, il n'y a rien eu d'important. Hier, nous avons de nouveau été au camp, et on nous a fait voir, sur une montagne, le campement d'une des bandes ennemies; mais il paraît qu'aujourd'hui ils sont en train de partir, d'après des ordres qu'ils auraient reçus de Letsié. Il est évident que, si celui-ci n'agit pas avec énergie pour empêcher Massoupa et Ramanella de continuer à soutenir Joël, il y aura bientôt une conflagration générale. Espérons encore dans l'autorité et la sagesse du résident anglais, le colonel Clarke, qui est arrivé la semaine passée à Maseru; et, surtout, comptons sur le Roi des rois qui, seul, pourra tirer un grand bien de tout ce grand mal, et donner enfin à ce pays une paix durable, fondée sur la justice et garantie par le changement des cœurs.

Le 26. J'ai été hier au camp avec un de nos évangélistes. La bande du chef Tlasua était encore en vue, occupant la même position; mais les fils de Massoupa paraissaient avoir décidément repris le chemin de leur demeure. La probabilité d'une nouvelle attaque semble donc écartée; mais si nous retombons pour longtemps dans le *statu quo ante*, la souffrance, en somme, n'en sera pas moins grande.

Un de mes grands sujets de souci avec un pareil état de choses, c'est l'impossibilité dans laquelle je me trouve de poursuivre les travaux de réparations urgentes de nos locaux. J'y avais mis la main avec toute l'énergie dont je suis capable, et sans savoir comment ces dépenses seraient couvertes, afin d'éviter des ruines plus grandes et, par conséquent, des dépenses plus grandes aussi. Et maintenant nous voilà arrêtés pour la quatrième fois! En attendant, un grand pan du mur de soutènement de l'église est écroulé; notre four est écroulé, notre maison menace de s'écrouler dans deux endroits; une dépendance importante de la maison est

aussi sur le point de s'écrouler, et le *slout* (1), le grand *slout* qui longe le jardin, s'agrandit encore à chaque pluie et menace déjà notre cour. Il paraît que je ne puis attendre aucun secours de la Conférence, qui n'est pas en fonds, et qui aurait déjà fait dans le temps beaucoup pour Léribé. Je ne puis non plus compter sur la congrégation par un temps de guerre, et de famine comme celui que nous traversons. Faudra-t-il donc que je me croise les bras et que j'attende patiemment que les ruines se multiplient, et que les dépenses pour les réparer soient ensuite doublées, triplées, et peut-être décuplées? Je soumets la chose au Comité et à la générosité de nos souscripteurs, que nous nous réjouissons de voir se réveiller, ainsi que nous l'annonce votre dernière circulaire *à bonnes nouvelles*, dont je vous remercie, pour ma part, très cordialement.

J. WEITZECKER.

DOCUMENT TRANSMIS PAR M. CHRISTOL A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Nos lecteurs nous sauront gré de leur communiquer les lignes suivantes, empruntées au procès-verbal de la séance du 21 mars de la Société de géographie, et publiées dans les comptes rendus de cette Société. Ils seront sensibles, comme nous, au témoignage si encourageant qu'elles donnent à nos missionnaires :

Sur un monument historique figurant une des scènes de l'expulsion des Bushmen (Afrique australe). — Le Dr Hamy, après avoir rappelé le zèle pour la science qu'a toujours manifesté la Société des missions évangéliques, dont les principaux

(1) On donne ce nom, d'origine hollandaise, à de profondes ravines qui se forment, au Lessouto, sous l'action des pluies. Voir *Journal des Missions*, 1883, p. 85.

établissements sont dans le pays des Bassoutos (Afrique méridionale), et après avoir fait allusion aux nombreuses communications présentées par des membres de ces missions, parle d'un document précieux qui vient d'être recueilli dans l'une des cavernes du pays, par M. Christol, membre de la même Société ; ce document est parvenu à la Société par l'intermédiaire de M. Paul Mirabaud.

Il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années que les Bassoutos habitent la région des montagnes où cette pièce a été recueillie ; ils en ont chassé les possesseurs naturels, les Bushmen, nom qui leur a été imposé par les Hollandais au moment de l'arrivée de ces derniers au Cap. Ces Bushmen, d'après les relations que nous connaissons et qui remontent au dix-septième siècle, habitaient de préférence des cavernes où ils ont laissé des traces de leur passage, même des traces artistiques.

La plupart des voyageurs qui ont habité ce pays, ont recueilli des indications plus ou moins précises sur des dessins, des peintures exécutés par ces sauvages dans leurs cavernes. M. Fritsche, entre autres, a publié un certain nombre de ces dessins, et certainement beaucoup de nos collègues se rappellent en avoir vu des fac-similé à l'Exposition universelle de 1878.

Mais, jusqu'à présent, ce qui avait été recueilli dans ces cavernes ne représentait guère que des scènes de la vie privée, des aventures de chasse, des figures d'animaux, exécutées d'ailleurs avec un tel soin, que l'on pouvait y reconnaître non seulement le genre, mais encore l'espèce des animaux.

Un de ces dessins, martelé avec le plus grand soin, existe au musée du Trocadéro ; il représente une antilope gnou parfaitement conforme à celles qu'on voit au Jardin des plantes.

Ce qui fait l'intérêt particulier de la découverte de M. Christol, c'est que le dessin qu'il nous met sous les yeux et qui



CARTE
DU CENTRE DE
L'AFRIQUE AUSTRALE
Dressée par F.H.KRUGER
Echelle : 1/10 000.000
100 50 0 100 200
Kilometres
1884
LE NORD DE LA FRANCE
à la même échelle que la carte d'Afrique
La Manche
Calais
Lille
Le Havre
Rouen
Amiens
PARIS
Le Mans
Orléans
22°
24°
26°
28°
30°
16°
18°
20°
22°
24°
26°
28°
30°
20° Est de Greenwich
BAROTSE
BATOKA
ROYAUME DE LOBENGULA
BAMANGWATO
ROYAUME DE KHAMA
BAKUENA
BANGUAKETSE
TRANSVAAL
BAROLONG
BATLAPING
ÉTAT LIBRE DE L'ORANGE
COLONIE DU CAP
LESSOUTO
NATAL
Kafue R
Zambèze Fl
Njoko R.
Madjila R.
Makoe
Rebel
Kalomo
Kaonka
Sinamane
Wanki
Sekkosi
Seshek
Mpalira
Mamele
Tsharo
Sekumbwa
Tshobe R
Mtembanje
Siomba
Chute de Gonye
Chute de Nambue
Libonta
Lialui
Nariele
Tapa
Litofe
Chute Victoria
760m
Daka
Tuma Malisa
Tshangani R
Pays des Mille Etangs
Jorvah font
Invati
Umbagun
Masubia
Kamakama
Mahutu
Baobab
Lacs salés
Baba
Ms Matopo
Lac Ngami
894
Leshulatebe
Mokhokotlo
Tshapo
Tati
Shasha R
Modluts R.
Etang salé d'Anderson
Kanne
Shoshong
1054m
Mashue
Pallah
Limpopo Fl.
Zoutpansberg
Molopolole
Kanya
Tshuan
Marico R
Zeerust
Pella
Maraba Stadt
Olifant R.
Botshabelo
Pretoria
Potschefstroom
Heidelberg
Mohlo
Kuruman
Vaal R
Bethlehem
Harrismith
Ladysmith
Griquatown
Kimberley
Winburg
Modder R
Bloemfontein
Caledon R
Th. Bosigo
Morija
Orange Fl.
Smithfield
Aliwal
Orange
Thaba Tlallong

est une réduction de l'original, réduction très bien faite d'ailleurs (M. Christol est un élève de Gérôme), — ce dessin représente une scène de l'histoire du pays. C'est une bande de Matébélés, c'est-à-dire de Zoulous du Nord, dont l'organisation puissante a fait verser beaucoup de sang dans l'Afrique australe. Ils accourent armés de leurs boucliers et de leurs zagaies pour se ruer sur une troupe de Bushmen, qui se défendent comme ils peuvent. Les Matébélés sont représentés en noir, une ceinture blanche ou rouge autour du corps, la tête empanachée de plumes. Quant aux Bushmen, ils sont peints en rouge avec cette couleur de peau qui leur est particulière; ils sont armés de leurs petits arcs, avec lesquels ils se défendent de leur mieux contre leurs agresseurs plus forts; tout cela est très exact.

Du côté gauche de la scène, un troupeau de zébus est repoussé en arrière par ses gardiens, qui cherchent à le protéger contre les assaillants.

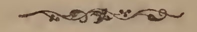
C'est bien là une scène historique, figurant une des phases de l'expulsion des Bushmen par les nègres plus forts. Ce document est d'une très grande importance; il faut savoir gré à M. Christol de l'avoir reproduite et à M. Mirabaud d'en avoir fait part à la Société.

MISSION DU ZAMBÈZE

CARTE DU CENTRE DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence du voyage de M. Coillard, nous avons prié notre ami, M. Krüger, de dresser une petite carte des pays situés entre le Lessouto et le Zambèze. Nous la publions en tête de ce numéro. On apprendra avec plaisir qu'elle ne coûte rien à la Société; nous devons la gravure à notre ami M. B. Liénard, de Lyon, et le papier à M. Johannet, fabricant à Annonay. Nous leur

offrons ici, ainsi qu'à M, Krüger, les vifs remerciements de la Société et du public.



STANLEY ARNOT A LÉALUI

Nous empruntons à l'excellente publication l'*Africa* un résumé des dernières nouvelles que l'on possède sur le courageux Stanley Arnot, dont nous avons entretenu plusieurs fois déjà nos lecteurs.

M. Arnot a atteint la ville du roi, Léalui, le 19 décembre 1882, en vingt-six jours de Sésheké. A son arrivée, M. Westbeech vint de suite le voir dans sa hutte; et au bout de quelques heures le roi lui-même vint lui rendre visite. « Celui-ci, nous dit M. Arnot, a un air joyeux et toujours souriant. Il m'avait fait bâtir une hutte, mais dans quelle humidité! » — A la fin de février 1883, le roi l'invita à sa ville d'été, Amafura ; 2,000 canots les y accompagnèrent. Malheureusement, l'endroit était marécageux et M. Arnot y fut pris de la fièvre. Lorsqu'il fut remis, il tint pendant quelque temps une école, et le roi commença à l'interroger sur ce qu'il était venu enseigner. Il lui parla du péché, de la mort, du jugement, du don que Dieu dans son amour nous a fait de son Fils. Le roi l'écouta attentivement. « Ceci, lui dis-je, est mon premier et mon plus important message; je désire, en outre, apprendre aux enfants à lire et à écrire, et aussi à connaître le monde dans lequel ils vivent; et d'autres choses encore que les blancs apprennent et qu'il est bon pour chacun de savoir. — C'est bien, dit le roi, apprends-leur à lire et à écrire, mais ne leur enseigne pas la Parole de Dieu; cela ne vaut rien. »

Après cela, l'école continua quelque temps, puis ils retournèrent à Léalui. Une semaine environ après leur retour deux jésuites vinrent rendre visite au roi Ils avaient quitté

Panda-ma-Tenka au nombre de quatre, mais l'un n'avait pu continuer pour cause de maladie, un autre s'était noyé en chemin, le bateau ayant été renversé par les rapides. Le roi et ses conseillers tinrent conseil, après quoi on leur dit qu'ils ne pouvaient rester. « Ils ont été bons pour moi, écrit M. Arnot, et j'ai pu leur acheter quelques objets. »

Ensuite, il retomba malade et dut passer quelque temps enfermé dans sa hutte, presque aveugle. Lors de sa convalescence, il eut un nouvel entretien avec le roi, qui, dit-il, « ne s'excite plus comme autrefois et me témoigne beaucoup de confiance. Il avoue que je n'ai enseigné que de bonnes choses; qu'on voit que je suis un homme de Dieu à mon amour pour les hommes et les enfants. Enfin, un beau jour, et sans que je lui eusse rien demandé, il me permit d'enseigner à son peuple la Parole de Dieu, me donnant toute liberté dans le pays tout entier. »

A ce moment, M. Arnot était complètement à bout de ressources pécuniaires et, ne voulant pas encourir le reproche d'être un parasite du roi, il dut se séparer de tout ce qu'il pouvait vendre, dormir sur des peaux en place de couvertures, et ses habits devinrent de vrais haillons. Il se résolut alors à redescendre la rivière, espérant par le voyage rétablir sa santé et recouvrer la vue. Le roi lui prêta son plus beau bateau et un excellent équipage. Après un court séjour à Sésheké, M. Arnot poussa jusqu'à Leshoma, où il trouva M. Westbeech et un volumineux paquet de lettres d'Europe. Il alla à Panda pour faire des achats et se munit de provisions pour huit à neuf mois. Il avait avec lui un petit garçon que le roi lui avait donné et dont l'affection pour lui était vraiment touchante. De là, il retourna dans la vallée des Barotsis et c'est de là qu'il écrit, le 28 octobre 1883, annonçant qu'il est « tout à fait heureux, surchargé de travail, mais, grâce à Dieu, plein de force pour l'accomplir ». Un autre extrait de lettre fourni par son père nous parle de progrès : « Un silence solennel, dit-il, a succédé, chez plu-

sieurs, aux moqueries et aux questions profanes qui accueillaient autrefois les noms de Dieu ou de l'Eglise. »



SÉNÉGAL

LES FÊTES DE PAQUES A SAINT-LOUIS

La semaine sainte.

« Tous les jours de la semaine sainte, nous écrit M. Morin à la date du 21 avril, nous avons eu des services de préparation faits par M. Taylor et moi, et dont j'ai beaucoup joui, sans avoir, comme M. Taylor, la fatigue d'une prédication chaque jour, ce qui lui a fait *dix* prédications en huit jours, avec les deux prédications du dimanche de Pâques et les deux du jour des Rameaux. M. Jaques, qui était absent et en séjour chez le capitaine Bancal au poste de Richard Toll, depuis une quinzaine de jours, est arrivé samedi de Pâques à midi et a pu prendre part à notre dernier service de préparation. Nous étions tous ensemble pour la fête du lendemain.

« Le dimanche des Rameaux se trouvant être notre jour de communion mensuelle, j'avais assisté M. Taylor pour la distribution de la sainte Cène. C'était la première fois de ma vie que je le faisais. J'ai écrit à mes parents combien le sérieux de nos chrétiens m'a frappé. Notre Église est toute petite, mais nous y avons de si braves gens. »

Le jour de Pâques.

Ecoutons d'autre part M. Jaques raconter la fête de Pâques elle-même dans une lettre écrite le 23 avril, et adressée à M. Casalis. Nous la publions à peu près en entier.

Cher et honoré Monsieur Casalis,

C'est avec émotion et une vive reconnaissance pour les

sentiments et la sympathie que me témoigne votre lettre que je l'ai lue. Merci pour vos bonnes paroles, merci également pour les détails que vous me donnez.

Nous avons été peinés en apprenant l'état précaire de votre santé et nous demandons à Dieu qu'il la fortifie et qu'il vous conserve longtemps encore à l'œuvre, à votre famille, à vos amis, et qu'il vous fasse la grâce de le glorifier au milieu des infirmités de la vieillesse, comme il vous a donné de le faire pendant votre longue et belle carrière active.

J'ai beaucoup pensé à vous le jour de Pâques, qui a été pour notre petit troupeau une belle et bonne journée. Trois catéchumènes ont en effet été baptisés et ont pris la sainte Cène.

C'était la première fois que j'assistais à pareille cérémonie et j'en ai été profondément touché, réjoui et encouragé.

La journée de Pâques avait été préparée par une série de services religieux tenus chaque jour de la semaine sainte et qui ont été bien suivis. Voici dans quel ordre le culte a été célébré. Après la partie liturgique et la lecture de la parole de Dieu en français qui m'est échue en partage, notre frère Taylor a lu la liturgie du baptême en wolof; Samba Coumba, notre évangéliste, a traduit en bambara la confession de la foi et les engagements des néophytes, puis ils ont été baptisés. La prédication en wolof a suivi, animée, vivante. Que n'aurais-je pas donné pour la comprendre entièrement! Enfin les membres du troupeau, au nombre de vingt-cinq personnes, soit dix hommes et quinze femmes, ont pris la Cène que nous avons distribuée ensemble, M. Taylor et moi. La joie et les actions de grâces remplissaient mon cœur à la vue de cette preuve magnifique de la présence du Seigneur au milieu de nous.

Les nouveaux membres de l'Église sont : Malik et Aoua, sa femme, et Coumba Coulbary, qui avait revêtu pour ces saintes épousailles le costume blanc de mariée dans lequel elle a, il y a un mois, reçu la bénédiction nuptiale. Malik est

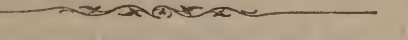
un homme qui doit approcher de la cinquantaine, Wassoulou de nationalité, d'un caractère sérieux et solide, homme de bon conseil, qui exerce une excellente influence dans notre hameau de Béthesda dont les habitants l'ont, à la presque unanimité, choisi pour chef du village. Sa femme Aoua, à peu près du même âge que lui, est bien plus développée sous le rapport religieux. Ses réponses, lors de l'examen qu'elle a dû subir avant d'être admise dans l'Église, indiquaient une personne qui a senti la réalité des grâces spirituelles du Seigneur. — Quant à Coumba, la jeune mariée, c'est une âme candide, très consciencieuse, d'un caractère un peu volontaire, mais qui paraît avoir accepté complètement la vérité qui sauve. Un détail dont j'ai été le témoin vous montrera la vivacité de sa conscience et de ses impressions. Au moment de quitter la maison de la mission pour entrer dans le domicile de son époux à Béthesda, elle vint prendre congé de M. Taylor avec lequel je m'entretenais en prenant le frais sur l'argamasse de la maison. Elle confessa avec larmes qu'elle avait souvent été peu obéissante, obstinée, qu'elle avait donné beaucoup de peine et fait ainsi du chagrin à M. Taylor, son protecteur et son père, elle en demanda humblement pardon, et tout en remerciant notre frère de la fermeté dont il avait parfois usé à son égard, elle promit de ne jamais oublier les excellents conseils et les instructions qu'elle avait reçus dans la maison, dont elle garderait toute sa vie le meilleur souvenir.

Voilà qui témoigne, n'est-ce pas? d'une grande délicatesse de sentiment. Et dire qu'il y a douze mois cette jeune fille était esclave, ignorante et superstitieuse. Que serait-elle devenue si le Seigneur ne nous l'eût amenée?

J'ai été heureux de présider le culte de l'après-midi, notre frère Taylor étant excédé de fatigue et souffrant. Il faut le reconnaître, c'est à cette œuvre si modeste de l'affranchissement des esclaves et de leur relèvement que nous devons notre petit troupeau de Saint-Louis. Et en constatant tou-

jours davantage l'ouverture d'esprit et de cœur que nous trouvons chez les Bambaras et les Wassoulous, il semble difficile de ne pas voir là une indication de porter l'Évangile au cœur même de ces nations.

L. JAQUES, *pasteur.*



MISSION DE TAÏTI

MALADIE DE M. ET MADAME VIÉNOT

Au moment où M. et madame Viénot faisaient leurs plans de départ pour Taïti, où ils espéraient suivre de près M. et madame Brun, ils sont tombés tous les deux gravement malades, madame Viénot d'un violent érésipèle qui l'a fait beaucoup souffrir, M. Viénot d'une bronchite contractée au cours d'une tournée très laborieuse dans le Midi. Cette double épreuve a été aggravée par la séparation : madame Viénot ayant dû rester à Besançon, auprès de sa sœur, tandis que son mari, déjà malade, se rendait à Montbéliard, où il était attendu pour présider à la consécration de son frère, M. John Viénot. Au dernier moment, il a dû renoncer à prendre part à la cérémonie, son état l'obligeant à garder le lit.

A l'heure qu'il est, les deux malades vont mieux ; toutefois, madame Viénot est encore faible et ne pourra songer à voyager de quelque temps. Quant à M. Viénot, il est à peu près rétabli. Il nous écrit lui-même à la date du 11 mai : « Il y a peut-être aussi dans mon cas un reste de lassitude générale. Voulant partir le 8 mai, j'avais un épouvantable programme à remplir : visiter les candidats pour Taïti et pourvoir à leur expédition en même temps que répondre aux demandes des Églises qui se trouvaient sur ma route. J'ai eu 11 réunions en 7 jours avec mon commencement de bronchite. Pour gagner du temps, je ne voyageais que la nuit. J'ai pu visiter 15 Églises en 13 jours, depuis Menton

jusqu'à Lyon, où je suis venu m'échouer 36 heures dans un lit d'hôtel... Mes collègues m'appellent. En tout état de cause, je désire m'en aller... mais j'ai encore du travail sur les bras. Pour l'accomplir, il faudrait que le Seigneur me rendît quelques forces. Vous le lui avez demandé, je vous en remercie, cher Monsieur, et vous prie de le lui demander encore. Que ses dispensations sont incompréhensibles parfois... et pourtant elles sont bonnes. »

Nous n'avons pas besoin de recommander notre vaillant missionnaire de Taïti et sa femme à la sympathie et aux prières des amis des missions. Elles leur sont tout acquises et les ont fortifiés, nous n'en doutons pas, dans l'épreuve qu'ils viennent de traverser.

Dernière heure. Un nouveau coup a frappé la famille de M. Viénot. M. Paul Viénot, son frère, vient de mourir au Gabon, où il s'était établi depuis peu, pour une exploitation agricole. Il avait fait voyage avec M. et madame Brun. Nous exprimons ici la profonde sympathie de tous les amis des missions à la famille Viénot.



M. ET MADAME BRUN AU CAP

M. Brun nous adresse du Cap, à la date du 29 mars, une longue lettre consacrée principalement à une description du Gabon. Nous en publierons des extraits dans un de nos prochains numéros. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de communiquer à nos lecteurs les détails qui concernent particulièrement nos voyageurs et l'accident qui est survenu à leur navire :

« Un malheur considérable est arrivé au *Nantes*, malheur qui nous retiendra au Cap peut-être une quarantaine de jours. Nous étions à une journée environ d'ici, lorsque, par

suite d'une très forte mer, notre gouvernail a été emporté vers les trois heures du matin. La consternation a été grande. Le vent, heureusement, était favorable et nous permettait, en manœuvrant, d'aller dans la bonne direction. La mer elle-même se calma peu à peu. Nous n'avancions qu'à pas de tortue. Si la mer et le vent nous eussent été contraires, que serions-nous devenus? Dieu seul le sait. Nous pouvions être entraînés fort loin de notre route et attendre longtemps le passage d'un navire. Du Gabon au Cap, nous n'en avons aperçu qu'un seul. Enfin, le Seigneur a eu pitié de nous, et grâce à un concours exceptionnel de circonstances, grâce aussi à son habileté, le commandant est parvenu, au bout de deux jours, à mettre son navire en face de la baie du Cap, où un remorqueur est venu nous prendre. On dit que l'avarie qui nous est survenue coûtera quelque chose comme 500,000 francs. Le gouvernail et la partie à laquelle il était appuyé ne peuvent être faits qu'en France; mais la pose aura lieu ici. Pour comble de malheur, le câble ne marchait pas ces jours derniers. Enfin aujourd'hui, 31 mars, une dépêche est partie. La réponse nous dira le temps que nous devrons passer au Cap. Nous devons être bien reconnaissants de ce que le terrible accident qui est arrivé au navire, malgré la prudence, l'habileté, le sang-froid remarquable du commandant, n'ait eu pour les passagers d'autre suite fâcheuse que la nécessité de rester longtemps dans une ville qui offre d'ailleurs bien des ressources...

« Encore quelques détails sur nos personnes : ma femme est celle de nous qui souffre le plus. Quant aux fillettes, elles sont choyées un peu par tout le monde et se trouvent à bord à peu près comme à terre. Mon bras laisse encore à désirer; on avait raison de me dire qu'il se passerait du temps avant qu'il se rétablisse entièrement. »



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

QUELQUES DONNÉES SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MISSIONS EN CHINE

(Suite et fin)

Rappelons les humbles commencements de la mission protestante. En 1807, arrivait à Canton l'ancien petit gamin de Londres, le Rév. Robert Morrison, gagné à l'Évangile par la monitrice de son école du dimanche, qui le « repêcha » jusqu'à trois fois dans les rues. Devenu missionnaire, il partit pour la Chine, s'enfermant dans une maison de Canton, avec son professeur Leang Afa, et mourut en 1835, sans avoir jamais pu prêcher en public, mais ayant achevé *son œuvre*, c'est-à-dire la traduction de la Bible en chinois. Lorsqu'en 1842 la première guerre de l'opium se termina par le traité de Nanking, qui donnait Hongkong à l'Angleterre, ainsi que le droit d'introduire dans l'empire le poison de l'opium, les missionnaires se réunirent, l'année suivante, à Hongkong, et le Dr Legge, professeur à Oxford, nous disait : « Je pense que nous étions alors en tout douze missionnaires pour la Chine, outre six convertis à nous « connus dans l'île. »

En 1860, à la conférence de Liverpool, le Dr Mullens pouvait compter, dans une revue des dix-sept années écoulées depuis 1843, 80 missionnaires actifs en Chine, 80 églises et 1,400 communiants. Douze ans plus tard, M. Boyce comptait, dans sa statistique, 166 missionnaires. En mai 1877, se réunissait la grande conférence de Shangaï, dont le rapport donne les chiffres suivants : 13 sociétés anglaises, ayant 78 missionnaires et leurs femmes, outre 44 célibataires

hommes et 22 demoiselles ou veuves; 11 sociétés américaines ayant 77 missionnaires mariés, 16 célibataires et 40 demoiselles ou veuves; 2 sociétés continentales avec 22 missionnaires mariés et 4 célibataires ; en y ajoutant les 8 agents des sociétés bibliques et quelques isolés, cela donnait un total de 238 missionnaires hommes, 172 femmes de missionnaires et 63 femmes seules. Ce total d'ouvriers avait 91 stations, 511 stations secondaires, 312 églises chinoises organisées, 13,035 communiants; 18 églises se suffisant entièrement à elles-mêmes et 243 partiellement; il y avait 73 pasteurs chinois consacrés, 511 évangélistes, 71 colporteurs, 90 lectrices de la Bible, 30 pensionnats de garçons, avec 611 élèves, et 38 pensionnats de filles, avec 777 élèves; 20 écoles de théologie, avec 231 étudiants, 16 hôpitaux missionnaires. En 1876, les convertis ont contribué à l'œuvre chrétienne pour la somme de 45,000 francs ; on pouvait calculer alors le nombre des adhérents à 50,000. Quant à la piété de ces convertis chinois, citons les paroles de M. William Burns : « Lorsque, après une tournée « dans les Églises d'Angleterre et d'Écosse, je suis revenu « à ma station de Peh-chin-ia, j'ai senti que je rentrais dans « un milieu où il y avait plus de vie religieuse! » Pour l'année actuelle de 1883-84, nous ne saurions donner une statistique quelque peu complète; il faudra attendre, pour l'obtenir, la prochaine assemblée générale des missions chinoises, mais nous relevons les données suivantes :

On comptait, en 1883, 18,516 communiants et peut-être 60,000 adhérents, et plus de 400 missionnaires qui se rattachent aux vingt-six sociétés indiquées, parmi lesquelles nous ne citerons que celles dont nous avons les derniers rapports.

Dans la conférence missionnaire de trois jours tenue à Londres, le 19 mars 1884, le président de la séance consacrée à la Chine a dit qu'il estimait le nombre des convertis à 22,000 environ. Quant au personnel missionnaire :

L' « American Board » signale, pour 1883, 74 Américains hommes et femmes et 65 indigènes ;

La Société de M. Hudson Taylor, 101 missionnaires européens et 100 ouvriers indigènes;

La Société de Londres, 21 missionnaires européens, 8 pasteurs chinois et 54 prédicateurs indigènes;

La Société épiscopale d'Angleterre, environ 25 Européens et autant d'indigènes;

La Société Wesleyenne d'Angleterre, 11 missionnaires et 19 catéchistes indigènes ;

La Société Presbytérienne d'Angleterre a, en 1884, 18 missionnaires en Chine, 7 médecins missionnaires, 6 femmes missionnaires isolées, 2 autres agents missionnaires : total 33;

La Société de Bâle, 17 missionnaires et 11 femmes missionnaires;

La Société de Barmen, 3 missionnaires;

Celle de Berlin, entrée en ligne seulement depuis 1883, également 3 missionnaires.

III

Après ces indications de chiffres, forcément sèches, nous relèverons quelques points propres à caractériser la nature du travail missionnaire dans ce pays si essentiellement différent de tous les autres. Le Chinois, reconnaissant trois religions comme également autorisées : le *Yu*, le *Tao* et le *Fu*, ou celles de Confucius, de Lao-tseu et de Bouddha, ne saurait opposer à la prédication chrétienne l'intolérance religieuse. Il ressemble à quelques égards au Romain du temps d'Alexandre Sévère ; il placera le buste de Napoléon ou celui de tel autre grand personnage dans ses temples, honorera saint Antoine comme dieu du feu, racontera dans le *Lyé-syen-tuen* des légendes de Jésus-Christ et de Moïse, et s'attendra dans telle grande solennité à voir l'empereur pratiquer successivement les trois religions de l'empire.

Aussi, vous répondra-t-il, si vous lui demandez à quelle religion il appartient : « Monsieur, je ne suis pas prêtre et ne suis pas tenu d'en avoir une. » Ce qui le préoccupe est beaucoup moins la moralité des actions que leur convenance, et la puissance qui le domine est moins la crainte religieuse que celle de heurter les coutumes ou les mœurs de son peuple. En Chine, la grande apologétique du christianisme, dit le savant missionnaire Faber, consiste à fournir au peuple chinois, avec d'amples détails et dans un langage clair et irréprochable, la démonstration qu'il peut être chrétien sans perdre son caractère national, ni son originalité, et qu'il a même sa place marquée dans le développement du christianisme, aussi bien que l'ont eue jadis les nations de l'Orient et de l'Afrique et que l'ont aujourd'hui les habitants de l'Europe et de l'extrême Occident. Ce n'est pas seulement la condamnation prononcée en 1742, par le pape Benoît XIV, contre les mœurs chinoises, ou la violence que subit la Chine depuis plus de quarante ans de la part des Anglais qui rend le Chinois défiant, mais le sentiment instinctif que le christianisme, et, avec lui, l'industrie moderne et la civilisation européenne menacent toute sa vie nationale avec ses mœurs, ses conceptions intellectuelles, son écriture, sa vie domestique, en un mot, son originalité chinoise. Outre cette antipathie pour les « diables étrangers », le missionnaire rencontre, chez le peuple surtout, l'obstacle de l'indifférence religieuse et l'absence totale du sentiment du péché que l'Hindou possède à un tout autre degré.

Qu'on songe, en outre, que, ni le système de Confucius, ni celui de Bouddha, ni le Taoisme n'ont un canon clos ou un nombre déterminé de livres saints, en sorte que, pour connaître à fond le système de Confucius seul, il faut, selon le même missionnaire Faber (Journal du Dr Warneck, avril 1884), étudier plusieurs milliers de volumes!

Les Chinois, dit un missionnaire arrivé depuis peu dans son champ d'action, ne sont nullement les païens que rêve

un débutant. Placé devant ces figures impassibles, on apprend bientôt que chaque conversion est un vrai miracle. Citons comme exemple et comme type de la manière dont l'Esprit de Dieu agit sur ces intelligences si différentes des nôtres, la conversion de Hinljam, mort en 1877, après avoir été pendant de longues années l'un des membres les plus actifs de la station bâloise de Njenhangli.

Laï Hinljam n'apprit à connaître l'Évangile qu'à l'âge de plus de cinquante ans, mais le message pénétra immédiatement dans son cœur. Laissons-le parler lui-même :

« C'était dans l'année 1853. Mon beau-frère arrivait de Hong-Kong avec une charge de livres chrétiens à vendre. Il m'engagea à les lire, m'affirmant que j'en retirerais un grand profit. J'en lus plusieurs. Je commençai par les dix commandements et m'examinai d'après cette loi. Je m'aperçus alors qu'il n'y avait pas un de ces commandements que je n'eusse transgressé. Je lus ensuite la confession de foi qui calma un peu mon inquiétude. J'appris par cœur « Notre-Père ». Une parole de Confucius me revenait et m'inquiétait. « *Celui qui a péché contre le ciel n'a plus de lieu où il puisse diriger sa prière.* » Cependant si, conformément au catéchisme chrétien, je me confiais en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, il me parut évident que, malgré tout, j'aurais trouvé un endroit jusqu'où ma prière pénétrerait. Cette doctrine me remplit de joie.

« J'eus de la peine à admettre l'histoire de la création d'après la Bible. « Tous mes ancêtres, me disais-je, ont cru « que Phanku avait ouvert le ciel et la terre. Qui donc est « en réalité le Créateur : Schangti (c'est-à-dire Dieu) ou « Phanku ? » Je consultai des commentaires chinois. Je compris que Schangti est le vrai Dieu et que Phanku est un faux dieu. Je lus ensuite l'histoire de la naissance de Jésus. Je cherchai dans notre dictionnaire classique le mot Jésus, *Ja-sz*. J'y trouvai : « *Sauveur des royaumes de l'Ouest.* »

« Je compris que la Bible conduit les hommes à la vie,

que tous devraient y croire et que ceux qui refusent d'y croire ne sauraient échapper au jugement dernier. Dès lors je lus la Bible avec une joie croissante et je crus d'un cœur sincère. Malheureusement il n'y avait là aucun missionnaire qui pût nous instruire.

« A cette époque une guerre éclata avec des brigands qui ravageaient notre contrée. Nous les combattîmes et en tuâmes 80. Tout le monde me fit de grands éloges, disant que c'était à moi que revenait le mérite de la victoire. Je répondis : « J'ai transgressé la loi divine qui défend de tuer « les hommes. » Je ne savais comment être délivré du tourment de ma conscience.

« J'ouvris alors le Nouveau Testament et trouvai ces paroles : « Je ne suis pas venu appeler à la repentance les « justes, mais les pécheurs. » (Matthieu IX, 10). Je me rappelai aussi un proverbe chinois qui dit : « On ne peut nous « exhorter pour les choses passées, mais on peut atteindre « encore à ce qui est à venir. » Au fond je croyais à Jésus, quoique je fusse tourmenté par le souvenir de ces 80 Tchets dont les cadavres gisaient encore sans sépulture dans les gorges de nos montagnes.

« Un jour mon plus jeune fils, qui était cordonnier, chercha à me consoler et m'engagea à suivre le culte du dimanche. Je lui répondis que ce jour-là je lisais ma Bible, priais et m'abstenais de travailler. Mon fils reprit : « Quand même l'eau « d'un chaudron bout déjà, si personne n'alimente le feu, « l'eau finit par se refroidir. » J'objectai encore certains vœux faits pour ma famille. Il répondit : « Si tu as des « dettes, paie-les. Mais ces vœux ne te lient plus. Il y a assez « longtemps que tu sers les démons. Dans la confiance en « Jésus chasse-les en enfer. » Je cédai, j'allai à l'Église, où je fus reçu avec affection. Je restai après le culte. On me raconta l'histoire d'un homme qui avait parlé de l'Évangile avec mépris. « Il ne faut pas lui en vouloir, lui répondis-je ; « cet homme est encore dans les ténèbres et il ne connaît

« rien de Celui qui est mille fois plus saint que Confucius. » Les frères, m'entendant parler de cette manière, me demandèrent d'accompagner l'évangéliste Akim dans ses tournées missionnaires. J'objectai mon indignité, mais ils répliquèrent que, si Akim connaissait mieux que moi la doctrine de l'Évangile, moi je connaissais mieux que lui celle de Confucius, en sorte que nous nous compléterions l'un l'autre. On me fit aussi remarquer que Jésus envoyait ses disciples deux à deux. »

Dès lors Hinljam a consacré sa vie, qui fut longue, à la diffusion de l'Évangile.

Les Chinois commencent à s'étendre dans les cinq continents ; la question du travail qui grandit en importance dans le monde entier, est déjà en partie résolue par eux ; on les trouve au sud de l'Afrique, à la Guyane, à Taïti, en Californie, au Pérou, aux îles Sandwich, à Singapore, à Java, en Australie, à Londres ; le missionnaire G. Piercy s'y consacre spécialement à l'évangélisation des Chinois, et quiconque songe à l'avenir de notre race, doit ardemment désirer que ces millions d'émigrants chinois n'emportent pas seulement avec eux dans le monde l'influence délétère de leur paganisme, de leur moralité avilie et de leur avarice, mais aussi, comme il est arrivé déjà aux Iles Sandwich, le témoignage d'un christianisme vivant, tel que celui qui frappait naguère, chez les Chinois établis aux îles Sandwich, un voyageur peu ami des missions. « La véritable arme pour la conquête « de la Chine, disait Hudson-Taylor, dans les dernières « conférences de Londres, c'est la puissance de Dieu. Servez-vous de tous les moyens légitimes, mais ne mettez « rien à la place de la puissance du Saint-Esprit. Je suis « persuadé que, n'était notre manque de foi, le monde entier pourrait, dans dix ans d'ici, avoir entendu le message « de l'Évangile. »

G. Appia.

Le Gérant : Alfred Boegner.

10762 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS MISSIONS DEVANT LES SYNODES RÉFORMÉ ET LUTHÉRIEN

Le troisième Synode général officieux des Églises réformées s'est réuni à Nantes le 11 juin 1884. La veille de ce jour s'ouvrait, à Montbéliard, la session du Synode général de l'Église de la confession d'Augsbourg. Il importait que notre Société fût représentée et que notre œuvre fût recommandée dans le sein de ces hautes assemblées. Le Comité a délégué, pour cet objet, M. le baron L. de Bussierre et l'un de ses secrétaires, M. le pasteur Appia, au Synode de Montbéliard, et le directeur, M. Boegner, à celui de Nantes.

Les communications du Comité ont reçu le meilleur accueil. A Montbéliard, M. de Bussierre a tout d'abord remercié les Églises de leurs dons et de l'accroissement d'intérêt que signale le dernier rapport, puis il a rappelé que c'est au pays de Montbéliard que la Société doit M. Viénot, dont les services sont présents à tous les esprits. M. de Bussierre a ajouté : « Nous avons travaillé avec succès dans les champs du Sénégal, de Taïti, du sud de l'Afrique, et nous désirons accroître encore notre activité. » Le président du Synode, M. Bartholdi, a exprimé, au nom de tous, la sympathie de l'Assemblée pour l'œuvre de la Société des Missions, et

MM. Louis Boigeol, Philippe Japy, Lambert et Muller, d'Alger, ont présenté un ordre du jour qui recommande son travail et ses intérêts à l'active coopération et aux sympathies des pasteurs et des Églises.

A Nantes, M. Boegner a pu, grâce à la bienveillante autorisation de la commission permanente, disposer d'une des soirées de la session. Il a entretenu le Synode et les fidèles de l'Église de la mission du sud de l'Afrique. Le lendemain, samedi matin, 14 juin, il a dû à une faveur exceptionnelle de pouvoir recommander, dans le sein du Synode, l'œuvre de la Société des missions. L'ordre du jour suivant, présenté par M. Durand-Gasselin, a été adopté à l'unanimité, après avoir été approuvé par la commission des vœux :

« Le Synode général officieux, réuni à Nantes,

« Vu l'ordre laissé par Jésus-Christ à ses disciples de travailler à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens;

« Vu la bénédiction qui repose sur les Églises qui s'acquittent de cette tâche;

« Vu l'œuvre faite au nom des Églises par la Société des missions de Paris;

« Vu l'étendue des devoirs, anciens et nouveaux, qui s'imposent à cette Société;

« Envoie aux missionnaires de la Société de Paris un message d'encouragement et de fraternelle affection,

« Et recommande à tous les membres des Églises réformées, pasteurs et laïques, de travailler, par tous les moyens, au développement des œuvres de mission que Dieu a confiées aux chrétiens de langue française. »

Nous sommes profondément reconnaissants aux deux synodes de ces ordres du jour qui constituent, pour le Comité et pour les missionnaires, un puissant encouragement. Puisse-t-il en résulter, pour notre œuvre, un progrès sérieux et durable.

ENCOURAGEMENTS

Assez souvent, à cette même place, nous avons entretenu nos amis de nos soucis et de nos détresses ; il n'est que juste que nous leur parlions aussi de nos joies.

Savez-vous, lecteurs, le plus grand bien que vous puissiez faire à une œuvre comme la nôtre? Je vais vous le dire : c'est en nous *montrant* que vous entendez notre voix, que nos appels trouvent écho dans votre cœur.

Tous les mois, dans ce journal, nous faisons part à nos amis de nos préoccupations et des besoins de notre œuvre. Nos missionnaires en font autant dans leurs lettres. Parfois il nous semble que nous parlons dans le vide, et que personne ne nous répond. C'est une erreur, nous le savons ; nous sommes assurés de votre sympathie, de votre affection ; mais rien ne nous rend heureux comme d'en avoir parfois la preuve directe, dans une parole, dans une lettre, dans un mouvement spontané, inattendu, de charité. Ah! l'élan du cœur qui, séance tenante, en présence d'un besoin, d'un appel, décide et accomplit un sacrifice, voilà pour une œuvre et pour ses ouvriers le suprême encouragement ; voilà qui, mieux que tout le reste, leur prouve qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils ne sont que l'avant-garde d'une nombreuse armée qui marche à leur suite et ne les abandonnera pas.

Cet encouragement, il nous a été accordé bien des fois ces derniers temps. En voici quelques exemples choisis au hasard de nos souvenirs :

Nos lecteurs se rappellent la lettre où M. Dieterlen parlait de la situation difficile des écoles du Lessouto, privées des allocations du gouvernement et réduites à une existence précaire. Ces lignes n'étaient point écrites pour la publicité, elles ne contenaient point d'appel. Mais le cœur du missionnaire y répandait ses craintes et ses angoisses. Cette lettre fut communiquée à un vieil ami de notre œuvre. En me la

rendant, il me dit : « Je ne puis rester sans rien faire après avoir lu cela. Inscrivez-moi pour 300 francs pour les écoles du Lessouto. »

Quelque temps après, j'étais à l'étranger, dans un pays où notre mission compte beaucoup d'amis. J'avais reçu partout le meilleur accueil, et j'allais m'embarquer pour Paris, quand les personnes chez qui je demeurais me dirent : « Nous désirons aussi vous faire notre petit don. » Et, séance tenante, elles me remirent leur offrande. Elles n'étaient que trois, une veuve et ses deux filles. Chacune me fit un don destiné, par moitié, au Zambèze et à l'œuvre générale. Et ces trois dons se montaient ensemble à... 3,500 francs! On devine mon étonnement, ma reconnaissance. Et ce qui faisait ma joie, ce n'était pas tant la grandeur de ces offrandes que la manière dont elles m'étaient faites. J'y devinais la réponse de nobles cœurs à l'ardent désir que j'avais de diminuer notre dette et d'assurer à notre Société de nouvelles ressources. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

Ayant une dernière visite à faire dans la ville, j'avais quitté pour une demi-heure l'hospitalière maison où j'avais été reçu. A mon retour, j'apprends que, dans l'intervalle, un ami, — ou une amie, — s'était présenté et avait remis deux dons, chacun de 500 francs, l'un pour la mission du Zambèze, l'autre pour les écoles du Lessouto. Que s'était-il passé? Le *Journal des Missions* était arrivé la veille; c'était précisément le numéro d'avril, contenant les appels de M. Coillard et la lettre de M. Dieterlen, dont nous parlions tout à l'heure. Encore un élan du cœur, et d'autant plus précieux que la personne qui venait si généreusement en aide à notre œuvre est loin, m'a-t-on dit, d'être riche, et qu'elle a tenu à garder le plus strict anonyme.

D'autres faits du même genre me reviennent à l'esprit. En voici un qui s'est passé à Paris cet hiver. Une chrétienne dévouée à toutes nos œuvres religieuses nous avait réunis dans son salon. L'entretien roula sur les missions. Invité à

parler, j'exposai les besoins de notre Société, je vidai mon cœur ; je dis sans détour la situation pénible où se trouve le directeur d'une œuvre obligé de parler d'économie, de réduction, quand il voudrait donner le signal de l'attaque, et sa tristesse de devoir retenir dans l'inaction ou dans un travail étranger à leur vocation des jeunes gens prêts à partir. M. Viénot, qui était présent, parla de Taïti. Quelques jours après, je recevais d'une des personnes présentes un chèque de 500 francs, comme preuve de l'intérêt excité par nos communications. J'ai su depuis que d'autres dons avaient été faits à la suite de la même réunion.

Et ce qui fait le prix de ces dons, je le répète, c'est qu'ils sont la réponse spontanée du cœur à un appel du cœur. Le chiffre ne vient qu'en seconde ligne. Bien des fois je l'ai senti. Il y a deux mois environ, je recevais la visite d'une dame qui me remit, en entrant, une pièce d'or. « Vous avez écrit dans le journal, me dit-elle, que l'œuvre ne pourrait se développer que si ses amis s'imposaient pour elle des sacrifices plus grands qu'auparavant. Aussi nous avons décidé, mon mari et moi, de doubler notre cotisation. »

Plus récemment, je prêchais dans une de nos Églises de Paris sur les devoirs des chrétiens envers les sociétés religieuses. Je visais les consciences et non les bourses, et je n'avais rien demandé. Aussi ma joie a-t-elle été grande en recevant, quelques jours après, une pièce de 5 francs, accompagnée de ces simples mots : « De la part de deux institutrices, en réponse à votre prédication. »

Faut-il en dire davantage ? Faut-il parler de cette modeste paire de boucles d'oreilles, offrande anonyme d'une pauvre jeune fille, qui m'a été remise à mon passage dans une petite ville d'Alsace ? Faut-il raconter tant d'autres traits qui me reviennent à la mémoire, à mesure que je remonte le cours de mes souvenirs de ces derniers mois ? Je craindrais, en le faisant, de fatiguer mes lecteurs. Aussi me contenterai-je de mentionner, en terminant, un don qui nous est

parvenu à la veille de l'assemblée annuelle de la Société, et qui m'a fait un plaisir particulier à cause du message qui l'accompagnait. Je transcris ici ce message : « ...Dites à Coillard qu'il ne craigne rien, le Puissant de Jacob est avec lui. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dites aussi à vos chers ouvriers au Lessouto, à Taïti et au Sénégal, qu'en France on prie pour eux; que, leur œuvre étant bonne et agréable au Seigneur, ils *doivent* compter absolument sur Lui, jour après jour; ils sont les serviteurs d'un Maître puissant et bon, qui prendra soin d'eux, si d'ailleurs ils n'ont en vue que sa gloire et s'ils touchent aux choses saintes avec des cœurs et des mains purs (Lév. XXII, 5). A la veille de marier une fille bien-aimée, je désire témoigner ma reconnaissance envers le Seigneur en consacrant 500 francs de plus à l'œuvre des missions, et je vous remets ci-inclus cette somme. »

Ce message ira rejoindre nos missionnaires, il leur fera du bien. Entourés comme nous le sommes d'amis et de connaissances, nous avons quelque peine à nous représenter la solitude morale dans laquelle vivent nos missionnaires, et les difficultés qui résultent pour eux de leur isolement. Il importe d'autant plus qu'ils se sentent assurés de notre affection et qu'ils sachent que leur voix nous atteint. Des faits comme ceux que nous venons de raconter le leur prouvent une fois de plus. Puissiez-vous, chers missionnaires, puiser dans la pensée que les chrétiens de votre pays vous aiment et prient pour vous plus que jamais, une joie et une force nouvelles! Nous rapportons de Nantes une impression que d'autres ont éprouvée ailleurs, c'est que jamais notre cause n'a été plus chère à nos Églises. Nous en sommes profondément reconnaissants. Puissions-nous, par un dévouement plus complet à notre œuvre, nous montrer toujours plus dignes de l'affection et de la confiance dont on nous a donné, récemment, tant de preuves!

A. B.

FERONS-NOUS PARTIR, CETTE ANNÉE, DE NOUVEAUX MISSIONNAIRES ?

Si notre situation financière était ce qu'elle doit être, la réponse à cette question ne soulèverait aucune difficulté. Nous avons deux jeunes gens qui ont terminé leurs études depuis assez longtemps. Après les années passées à la Maison des missions, ils ont fait un stage supplémentaire à Neuchâtel ; depuis la dernière rentrée, ils ont cherché et trouvé des occupations qui déchargent momentanément le Comité de leur entretien. Mais cette longue attente leur pèse ; tous deux brûlent de partir, l'un pour le Lessouto, l'autre pour le Sénégal. Leur vœu sera-t-il exaucé, ou devons-nous encore différer leur départ ?

On a dit que le Comité ne procéderait à leur envoi qu'après l'extinction complète de notre déficit. Ainsi formulée, la pensée du Comité est imparfaitement comprise et rendue avec exagération. Quelque désir que le Comité ait de voir disparaître la dette qui paralyse sa marche, il ne saurait faire dépendre le développement de l'œuvre d'une guérison radicale d'un mal déjà très ancien. Le déficit ne pourra être vaincu qu'au prix d'efforts soutenus, et si nous le voyons diminuer tous les ans dans la proportion où il a décru pendant le dernier exercice, nous pourrons nous estimer très heureux. Arrêter tout progrès d'ici là, ce serait trahir les intérêts de la cause qui lui est confiée.

Mais ce que nous pouvons et devons faire, c'est nous efforcer de proportionner nos dépenses à nos revenus, sagement évalués d'avance. Or cette évaluation, faite d'après les règles suivies en pareille matière, ne nous permettrait de songer à des envois de nouveaux missionnaires que si l'augmentation des recettes qui s'est produite l'année dernière se soutient et s'accentue encore pendant cette année.

En d'autres termes, les départs de jeunes missionnaires et, en général, les développements nouveaux donnés à notre œuvre dépendent directement de vous, amis et soutiens des missions. Pour accroître notre activité, nous n'attendons qu'un mot d'ordre : à vous de nous le donner en nous trouvant de nouveaux auxiliaires et en changeant la proportion de vos dons, à moins que vous ne soyez de ceux qui peuvent dire, — et plusieurs le peuvent, nous le savons : « J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire. »

Il faut que la proportion des dons change. Cette parole, que nos lecteurs retrouvent souvent sous notre plume, nous l'entendions hier encore dans la bouche d'un des plus dévoués amis de notre Société. La France protestante semble prendre conscience de ses devoirs envers le monde païen. Suivant en cela le courant de l'opinion publique, nos Églises tournent leurs regards vers les pays lointains récemment ouverts à notre civilisation, et manifestent le désir de faire leur part du travail de conquête pacifique qui entraîne les nations européennes vers les autres continents, l'Afrique en particulier. On réclame de nouvelles missions. On nous montre de nouveaux champs de travail. Nous ne demandons pas mieux que d'y entrer; mais, pour cela, il faut deux choses : que Dieu nous ouvre la porte et que les Églises nous donnent les moyens d'agir. Discerner l'heure de Dieu, c'est notre affaire. Nous fournir les moyens d'action, c'est l'affaire des Églises. Qu'elles augmentent dans une forte proportion nos revenus annuels, on verra si nous reculons devant les nouveaux devoirs de l'heure présente.



DÉCISION RELATIVE A M. KRUGER

Dans sa séance du 9 juin, le Comité s'est vu dans la douloureuse nécessité d'ajourner le retour, au Sud de l'Afrique, de M. Krüger, l'avis des médecins consultés étant défavorable, quant à présent, à un séjour de notre ami dans les montagnes du Lessouto. M. Krüger n'en reste pas moins, jusqu'à nouvel ordre, attaché à notre Société, qui pourra, nous l'espérons, utiliser sous une autre forme des services et des aptitudes dont elle a pu apprécier la valeur.

LE JUBILÉ D'UN COMITÉ AUXILIAIRE DES MISSIONS

Tandis que nos jeunes comités auxiliaires se constituent et cherchent, chacun à sa manière, à servir notre cause le mieux possible, voici un vétéran de notre ancienne organisation, le Comité auxiliaire de Strasbourg, qui vient de célébrer son Jubilé cinquantenaire. La fête a eu lieu à Strasbourg, le 10 février dernier. Le rapporteur, M. le pasteur Bühlmann, a retracé en quelques pages émues les origines et les destinées de ce Comité. Nous empruntons à son récit les détails suivants :

Le 23 mai 1834, douze chrétiens strasbourgeois se réunissaient en Comité auxiliaire de la Société des missions de Paris. Quelque temps auparavant, le directeur de la Maison des missions de Paris, M. Grand-Pierre, avait passé à Strasbourg et avait adressé aux chrétiens un appel pressant en faveur de la Société qu'il représentait. C'est en réponse à cet appel que le Comité auxiliaire de Strasbourg se constituait. Des douze membres qui le composaient, aucun n'est plus en vie. Notons ici leurs noms, bien connus de tous ceux

qui sont familiers avec le Strasbourg protestant d'autrefois : MM. Berg, professeur de musique; Boegner, professeur; Cuvier, professeur; Ehrmann, négociant; Haerter, pasteur; Hickel, notaire; Kampmann, professeur; Keck, négociant; Lung, propriétaire; Reichard, négociant; Rolle, mécanicien; Spielmann, pharmacien. Ces hommes excellents ont tous quitté ce monde; mais l'intérêt qu'ils portaient à notre œuvre est passé à leurs enfants, et plusieurs de leurs noms se retrouvent soit parmi les amis de notre Société, soit même parmi ses serviteurs directs.

Les débuts du Comité auxiliaire de Strasbourg furent modestes. On se réunissait dans une maison de la Grand'rue, maintenant connue sous le nom de maison Strohmeyer. Le local était si petit, qu'à peine quelques amis pouvaient se joindre aux membres du Comité lors des réunions mensuelles de missions. L'intérêt pour cette œuvre était alors restreint à quelques personnes.

Pourtant, au bout de quelques années, on fit un progrès : une réunion de couture fut organisée; elle a dès lors prospéré et compte actuellement un assez grand nombre de membres.

Mentionnons aussi, dès 1836, deux faits qui intéressent l'histoire des missions en Alsace : la création d'une Société des missions ecclésiastiques qui partage ses dons entre diverses œuvres et qui vient encore de nous faire un envoi, et celle d'un Comité pour l'évangélisation des juifs, ce dernier recruté en grande partie dans le sein du Comité auxiliaire de notre Société.

En 1851, ce Comité se vit dans l'obligation d'élargir son activité et de collaborer aussi à l'œuvre de la Société de Bâle, avec laquelle l'Alsace a de tous temps soutenu des relations. Depuis ce temps, les dons ont été répartis entre ces deux sociétés. Mais la nôtre, en somme, n'y a rien perdu. Le chiffre des cotisations a augmenté dans une forte proportion. Les dons reçus en 1835 s'élevaient à la modeste somme

de 1,729 fr. 75 ; en 1884, ils s'élèvent à 20,068 fr. 75, dont plus de la moitié, 10,235 fr. 30, sont à destination de Paris. Une bonne partie de ce chiffre, plus de 6,000 fr., proviennent de la vente annuelle organisée par l'école du dimanche de la rue de l'Ail.

Nous exprimons notre profonde reconnaissance à nos fidèles amis d'Alsace et à tous ceux, grands et petits, jeunes et vieux, qui ne cessent de nous soutenir de leurs efforts et de leur affection. Dieu veuille bénir encore, dans l'avenir, une collaboration qui nous a donné tant et de si bons résultats.



LE COMITÉ AUXILIAIRE DE MONTPELLIER

En guise de commentaire au discours de M. Banzet qu'on a lu dans notre dernier numéro, nous publions les extraits suivants d'une lettre que le Comité auxiliaire de Montpellier nous adressait, il y a quelque temps déjà, sur les débuts de son activité. Nous en recommandons l'étude aux nombreux amis qui pensent avec nous que notre œuvre, étant l'œuvre de l'Église, doit être poursuivie régulièrement d'après un plan qui y associe peu à peu tous les chrétiens. Les idées mises en pratique dans la région de Montpellier nous semblent excellentes et devraient être appliquées dans toute la France protestante. S'il en était ainsi et que l'esprit de Dieu, sans lequel on ne peut rien faire, nous animât tous de sa flamme, quel progrès ne ferions-nous pas!

Monsieur et honoré frère,

...Persuadés que, pour intéresser à l'œuvre des missions, il fallait avant tout la faire connaître, nous avons résolu, pour atteindre ce but, d'employer un moyen qui a bien réussi ailleurs et d'instituer des fêtes missionnaires.

Une première fête a eu lieu, comme nous vous l'avons déjà annoncé, en juin dernier, à Lunel. Le 12 août, une autre a été convoquée à Saint-Jean du Gard, où la nombreuse assemblée qu'elle avait attirée fut édifiée par M. le pasteur Granier, de Bagard, et par M. le pasteur Babut, de Nîmes. Une troisième fête a été tenue, le 23 septembre, à Codognan. M. le pasteur Lortsch, de Beauvoisin, y traita du devoir de s'occuper de l'œuvre des missions. M. Brun, missionnaire à Taïti, montra quels fruits l'Évangile avait portés dans les lieux où il avait exercé son activité; enfin M. Banzet indiqua par quels moyens on peut s'intéresser à l'œuvre des missions et contribuer à sa prospérité. Une quatrième fête a été organisée à Avignon le 7 octobre; M. le pasteur Matthieu, d'Uchaud, fit voir combien il était urgent qu'on s'occupât de ces peuples déshérités à l'égard desquels des savants n'ont que des paroles de mépris. M. Brun donna quelques détails sur les sacrifices que les chrétiens de Taïti savent faire pour leur foi. M. Banzet traita le même sujet qu'à Codognan. Enfin, le 22 novembre, une cinquième fête avait lieu à Ganges, dans laquelle M. le pasteur Rey, d'Avignon, a montré quels motifs impérieux faisaient un devoir aux chrétiens de s'occuper de l'œuvre des missions. M. Banzet insista encore sur les moyens par lesquels on peut s'intéresser à l'œuvre des missions, et adressa un appel aux jeunes gens qui pouvaient se trouver dans l'assemblée, en relevant ce fait, que peu de missionnaires étaient jusqu'ici sortis des Églises du Midi. Ces fêtes ont certainement fait du bien (nous en aurons une nouvelle à Cette le 10 février); mais nous ne nous dissimulons pas tout ce qu'il faudra de temps et de travail pour arriver à intéresser véritablement nos Églises à l'œuvre des missions.

Notre Comité s'est réuni à Ganges, le 22 novembre, jour où avait lieu la réunion des missions.

Voici deux des résolutions qu'il a prises. Pour être renseigné exactement sur l'état des Églises sur lesquelles s'étend l'action de notre Comité, en même temps que pour y faire

connaître l'œuvre des missions, on a proposé et adopté de diviser notre région en groupes et de charger un pasteur de visiter au nom du Comité les Églises de chaque groupe. Le visiteur enverra au président du Comité un rapport; ainsi nous serons fixés sur l'état de l'œuvre des missions dans chaque Église et nous saurons où nous devons porter spécialement nos efforts.

Il a été, en outre, décidé que pour annoncer aux Églises l'existence de notre Comité, son but, et pour leur adresser en même temps un appel, une courte circulaire, tirée à un grand nombre d'exemplaires, leur serait envoyée. Les pasteurs seront priés de la faire distribuer aux fidèles.



AFRIQUE MÉRIDIONALE

LA POLITIQUE. NOUVELLES DIVERSES

Le 12 mai 1884, le ministère libéral, présidé par M. Scanlen, a été remplacé par un nouveau cabinet ayant à sa tête M. Upington, et comptant dans son sein, entre autres personnages connus, MM. Sprigg, Ayliff et Schermbrucker, tous trois célèbres par le rôle actif qu'ils ont joué dans la politique de désarmement. Ce changement de ministère aurait pu avoir des conséquences graves, s'il s'était produit avant l'acte rattachant le Lessouto à la couronne anglaise. Heureusement que cet acte est maintenant consommé et que personne n'a envie de le remettre en question. Le cabinet tombé emportera dans sa retraite, sinon la réputation de ne s'être jamais trompé, au moins celle d'avoir tenté, par tous les moyens en son pouvoir, la guérison du mal fait par la malheureuse guerre des fusils.

Au Lessouto, aucun fait digne de remarque ne s'est pro-

duit dans la sphère des affaires publiques. La *Leselinyana* nous apprend que le chef Letsié a envoyé son fils Lérotholi pour déterminer, de concert avec le résident anglais, le colonel Clarke, la frontière définitive des domaines de Jonathan et de Joël. Nous apprenons, d'autre part, que les magistrats ont été rappelés et vont être remplacés par des nouveaux venus.

Mentionnons enfin la réponse assez peu encourageante qui vient d'être faite à la démarche du Comité auprès du gouvernement anglais en faveur du rétablissement des allocations scolaires. Ce rétablissement n'aura lieu que si le produit des taxes, au Lessouto, permet de faire face à la dépense qui en résulterait pour l'administration. Nous devons donc, plus que jamais, faire des vœux pour le triomphe définitif de l'ordre au Lessouto. En attendant, nos missionnaires restent aux prises avec les difficultés que leur crée la situation de leurs ma tres d'école.



RÉUNION ANNUELLE DE LA CONFÉRENCE

En attendant de pouvoir communiquer à nos lecteurs les principales décisions et les parties essentielles du rapport de la dernière conférence, citons ces quelques lignes de M. Maeder, du 14 mai, qui nous donnent une idée de cette réunion :

« La Conférence des missionnaires français a eu lieu à Massitissi, le 22 avril. Comme cette station, située entre les montagnes, est de difficile accès, surtout pour les wagons, trois missionnaires âgés n'ont pas osé entreprendre le voyage. Sauf ces exceptions, la Conférence était au complet.

« Notre arrivée, qui eut lieu, pour tous, le même jour, fut saluée par les indigènes par cinquante coups de fusil et par des drapeaux plantés de tous côtés sur des rocs élevés. La joie éclatait sur tous les visages, joie de se rencontrer après de longs mois de séparation. Les séances commencèrent le lendemain et remplirent cinq jours entiers.

« Le dimanche, nous eûmes un service d'actions de grâces. La chapelle, assez spacieuse cependant, étant loin d'être suffisante pour tout le monde, il fallut se décider à tenir un service en plein air. Un grand nombre de païens y assistaient. Une collecte en faveur de l'évangélisation du district rapporta 251 fr. 25 c.

« L'après-midi, la sainte Cène fut célébrée à la chapelle; 293 communiants y prirent part. En même temps, un second service se célébrait en plein air, pour le reste de la congrégation.

« Afin d'utiliser le séjour des missionnaires et de le rendre aussi intéressant que possible, M. Ellenberger avait eu la bonne idée de prier ses collègues de faire, chacun à son tour, un résumé de l'œuvre missionnaire dans leurs stations respectives. Le docteur Casalis compléta ce tableau de l'année en faisant l'histoire de l'épidémie de petite vérole qui sévit au Lessouto, montrant successivement son origine, l'étendue de ses ravages, le nombre de villages atteints, des morts constatées, enfin les moyens de précaution que l'on peut employer.

« La Conférence a siégé dans la fameuse caverne. Elle y jouissait d'un repos complet, favorable à ses délibérations. Le chemin en zigzag et en escaliers, d'une hauteur de 50 pieds environ, qui conduit à la terrasse sur laquelle s'ouvre cette caverne, était éclairé, pendant la soirée, par des lampions suspendus aux branches des arbres ou dans les rochers. L'effet était charmant et l'éclairage tout à fait suffisant.

« L'école industrielle de M. Preen, se trouvant, comme vous savez, éloignée seulement d'une petite lieue de Massi-

tissi, sollicitait une visite de la Conférence. Cette visite a eu lieu par une belle après-midi. Les travaux de M. Preen ont été examinés et hautement approuvés par ses collègues... »

En terminant, M. Maeder parle de l'aspect que présentait la Conférence. Elle a été d'un bout à l'autre paisible et n'a laissé que de bons souvenirs, parmi lesquels domine celui de l'hospitalité cordiale et prévenante de la famille Ellenberger.



MORIJA ET SES ANNEXES

M. Mabille nous envoie, à la date du 22 mars, un récit détaillé des derniers événements qui se sont produits dans son district. Fidèles à notre habitude de tout dire à nos lecteurs, le bien comme le mal, nous publions sa lettre sans rien y changer. Nos amis, ainsi associés aux peines comme aux joies de nos missionnaires, à leurs difficultés comme à leurs succès, se sentiront doublement tenus à prier pour eux et à les aider par tous les moyens en leur pouvoir. Remarquons d'ailleurs que la lettre de M. Mabille se termine sur la note de l'espérance. Ne cessons de lutter, par la prière, avec nos missionnaires et de demander pour leurs Églises ces temps de réveil et de conquête après lesquels ils soupirent.

Deux dédicaces de chapelle.

Le 24 février, nous avons fait la dédicace de la chapelle de *Thupa-Likaka*. Il n'y avait pas autant de païens que nous nous y attendions. La chapelle est jolie, confortable ; la collecte pour diminuer les dépenses a produit près de 100 fr., plus un jeune bœuf donné par le chef du village. Nous avions autrefois une école sur cette annexe, voire même une école assez florissante. Mais dès le commencement de l'année, j'ai

dû, à mon grand regret, en retirer l'instituteur, vu qu'il ne venait plus que deux ou trois enfants à l'école. Les convertis de cette annexe sont en grande partie des femmes, et il ne leur est pas facile d'amener leurs enfants à l'Église; leurs maris s'y opposent, prétextant que l'instruction donne aux enfants des idées d'indépendance qui les portent à refuser d'aller à la circoncision, ou, si ce sont des filles, de se laisser épouser au prix de tant et tant de têtes de bétail. Les deux fils du catéchiste de cette annexe, le pieux Simone, sont retournés avec éclat à leur vie ancienne, et je viens d'apprendre que l'aîné des deux, homme ayant femme et enfants, a quitté les siens pour aller se soumettre aux rites de la circoncision.

Le 9 de ce mois de mars, nous avons fait l'ouverture de l'église de *Kolo*. Il existait sur cette annexe une chapelle, commencée et bâtie dans l'origine par un fils du chef de l'endroit. Je l'avais déjà agrandie; mais elle ne suffisait décidément pas, non seulement parce que, à Kolo, les communiants et les candidats au baptême montent à eux seuls au nombre de 200 personnes, mais parce que la population du grand village de l'annexe est considérable et ne trouvait pas à se placer dans l'ancienne chapelle. La nouvelle peut contenir de cinq à six cents personnes sans trop se serrer. Elle nous a coûté £ 261 (6,525 fr.). J'avais fait une condition, c'est que la nouvelle chapelle ne serait ouverte que lorsque la congrégation m'aurait remis £ 50 (1,250 fr.)., comme sa contribution à la nouvelle bâtisse. Je ne compte pas 562 fr. 50 c. que j'avais déjà collectés avant 1880. J'ai reçu £ 40,2 (1,002 fr. 50) et le reste de la somme est souscrit, de telle sorte que je ne pouvais plus renvoyer la dédicace de la chapelle. Pour rendre la chose plus solennelle et plus attrayante, nous avions demandé à nos frères d'Hermon de prendre part à notre fête, et mon collègue de Th.-Bossiou, en visite à Morija avec sa famille, voulut bien se joindre à nous. Une bonne partie de la congrégation d'Hermon vint, elle

aussi, témoigner par sa présence de sa sympathie et de son intérêt.

Le 7, nous eûmes une pluie diluvienne, de telle sorte que nous considérions déjà plus ou moins la fête comme remise à un autre jour. Mais le samedi fut un jour radieux, et tant nos amis d'Hermon que nous-mêmes nous décidâmes de partir. En traversant le Tsuaing, petite rivière qui roulait des eaux impétueuses et troubles, une roue de derrière du wagon s'engagea dans une fente de rocher, en général remplie de sable, et comme la fente était inclinée, notre wagon, pris là comme dans un étau, commença à s'incliner et nous vîmes le moment où il allait verser. Heureusement que la plupart des élèves de l'école biblique étaient avec nous ; des jeunes gens de Kolo accoururent de leur côté, ils soulevèrent le derrière du wagon, et, après deux heures de travail, nous finîmes par sortir de la rivière. Les Dieterlen et les Christol arrivèrent un peu après nous; et bientôt le campement fut établi.

Le dimanche matin, en nous levant, nous vîmes, — chose extraordinaire pour le Lessouto, — le pays couvert d'un épais brouillard qui ne tarda pas à se changer en une pluie fine et froide. Nous eûmes quand même les services. Nous commençâmes par le service de dédicace, que présida M. Dieterlen. Après quoi eut lieu, hors de la chapelle, une réunion pour recevoir les contributions des chrétiens et des païens de l'endroit. Le total fut de £ 15 (375 fr.), somme entrée dans les £ 40 dont j'ai parlé plus haut. La pluie ayant recommencé, nous dûmes rentrer dans la chapelle; mais il y avait tant de monde qu'une seconde congrégation dut se réunir dans la vieille chapelle; et même alors nombre de personnes durent se tenir près des fenêtres pour tâcher d'attraper par-ci par-là quelques paroles.

L'après-midi, nous eûmes 16 baptêmes d'enfants et la réception de 9 adultes, puis l'installation d'Asser Segagabane, revenu de chez Séléka, et enfin, pour clore la journée,

la sainte Cène, à laquelle environ cinq cents personnes prirent part.

Somme toute, malgré le mauvais temps, la foule, le bruit, nous eûmes une bonne fête dont le Seigneur se servira, — je n'en doute pas, — pour amener quelques âmes à sa connaissance.

L'Église de Kolo est celle de toutes nos congrégations qui a le plus besoin d'être secouée et vivifiée. L'évangéliste qui la dirigeait avant Asser, ayant vécu pendant les deux ou trois dernières années dans le péché, plus ou moins au su de sa congrégation, n'avait pu, en aucune manière, être entre les mains de Dieu un instrument de bénédictions, Aussi Asser a-t-il devant lui une rude tâche; mais c'est un homme actif, réellement pieux, pratiquant beaucoup la prière, et j'espère que le Seigneur lui accordera le privilège de relever cette annexe, et de l'amener à reprendre la place qu'elle occupait autrefois parmi toutes les annexes de Morija, en étant celle qui donne l'exemple aux autres. L'école de semaine est passablement nombreuse; elle compte 55 enfants, mais pourrait facilement en avoir 100 et au delà. Asser a pour l'aider quatre anciens, dont le plus âgé est ce même Luka qui a raconté, lors de la fête du Jubilé, l'arrivée des missionnaires au Lessouto, un de nos chrétiens les plus fidèles et les plus décidés, l'un de ceux qui ont de toutes manières rompu avec le paganisme et ses superstitions. J'ai oublié de dire que notre fanfare a contribué pour sa part au succès de la fête de Kolo.

Tristesses et encouragements. — Les annexes de Boléka et de Khomané.

Aujourd'hui, dimanche, les membres de deux de mes annexes, celles de *Boléka* et de *Khomané*, étaient venus à Morija passer la journée avec nous. J'ai l'habitude de faire venir les membres de chaque annexe deux fois par an à la station,

en dehors des fêtes de cène et autres, pour m'enquérir de leur conduite, de leur vie chrétienne, etc. Les deux annexes en question sont en ce moment, comme celle de Kolo, très endormies et indifférentes. On n'y a constaté aucune conversion depuis deux ans, ainsi qu'à celle de Masité. A Boléka, la population païenne est hostile et en grande partie adonnée aux pratiques superstitieuses connues sous le nom de *motheketheke*. Ceux qui en sont atteints se livrent à des danses et à des chants où le paganisme est mêlé aux choses de Dieu et, par moments, sont pris de mouvements convulsifs tels qu'on les prendrait volontiers pour des possédés.

A Khomané, nous venons de passer par une crise pénible. Le catéchiste, Nathane Pitso, à l'œuvre dans le district de Morija depuis près de seize ans, était depuis longtemps mécontent. Il avait eu maille à partir avec le consistoire plusieurs fois. Contre mon avis et celui de la plupart de ses collègues, il s'était procuré un wagon pour augmenter ses ressources en charriant des marchandises. Son fils aîné, mauvais sujet, en avait pris la direction. Par sa faute, le wagon chargé de marchandises prit un jour feu, et Nathane dut payer plus de 1,000 fr. de dédommagement au propriétaire des marchandises qu'il transportait.

Nous allons terminer la chapelle de l'annexe de Khomané; il y a quelques réparations à faire à celle de Kémé; nous en construisons une très simple chez Sepinar, fils de Letsié.

Il y a eu tout récemment dans un village se rattachant à cette annexe plusieurs conversions; l'une est celle d'une femme que son mari a plusieurs fois menacée de coups et même de mort, si elle persistait. Elle a persévéré.

Les salaires des instituteurs.

Nous avons, dans une séance du Consistoire, baissé tous les salaires, tant des catéchistes que des maîtres d'école; tel qui recevait auparavant £ 40 (1,000 fr.) ou même £ 45 (1,125 fr.)

n'en recevra plus que £ 10 (250 fr.) ou £ 15 (375 fr.) au plus. C'est bien peu de chose pour le travail qu'ils ont à faire. Mais, pour le moment, je sais qu'ils feront ce sacrifice volontiers, pour peu cependant qu'il ne dure pas trop longtemps.

Ecole biblique.

L'école biblique va son petit train habituel. Mes élèves aiment leurs leçons et ne nous donnent aucune peine quelconque. Comme on l'a déjà dit, je désirerais avoir plus d'élèves bassoutos. J'en ai cinq ce semestre-ci sur dix-sept. Nous allons terminer l'explication générale de l'Epître aux Romains, et commencerons après les vacances le livre des Actes et un Evangile. Pour l'Ancien Testament, nous lisons l'Exode, les Proverbes et Esaïe. L'historique leur va mieux que ce qui est doctrine ou prophétie.

A. MABILLE.



HUIT MOIS DE LA VIE DE L'ÉGLISE DE MASSITISSI

Massitissi, le 7 février 1884.

Cher et honoré directeur,

...J'ai beaucoup de choses à raconter, et, pour m'en faciliter le récit, je vais les transcrire de mon journal, en développant quelques-unes de mes notes, trop succinctes pour être comprises des amis qui ne seraient pas très au courant de notre œuvre d'évangélisation.

Réadmission dans l'Eglise.

13 *mai* 1883. Réadmission, dans l'Église de Massitissi et à la Table du Seigneur, d'*Elizabeth Monneng*, femme qui, en 1849 et à l'exemple de son mari et de quelques parents, était

retournée au monde (*Journal des Miss.*, 1850, p. 82). Pendant trente ans, elle a résisté à l'Esprit qu'elle a contristé par sa conduite, bien qu'il n'ait cessé de lui reprocher son péché tout en cherchant à la ramener aux pieds de son Sauveur. C'est à Matatiélé qu'elle a commencé, en 1879, à s'humilier et à être réadmise dans la classe d'instruction. Mais bientôt la guerre de Morosi, puis celle des Bassoutos, au sujet du désarmement, jetèrent le trouble dans le pays. Forcée, par les circonstances, de se réfugier dans les montagnes avec toute sa parenté et beaucoup d'autres, elle y vécut sous les soins d'un évangéliste, puis vint à Massitissi pour y étancher sa soif et être enfin reçue de nouveau dans la communion de l'Église. Son mari, *Mathiase Ntabanyane*, est lui-même revenu dernièrement de sa longue chute. Réjouissons-nous de ce que cette brebis, qui avait fait naître de si belles espérances dans le cœur de ses pasteurs, est enfin retrouvée après trente-quatre ans d'égarement.

Le Jubilé à Massitissi.

28 *juin*. Jour mémorable. Une des plus nombreuses fêtes que nous ayons jamais eues à Massitissi; près de quinze cents personnes, venues des annexes et de tous les coins du district, ont célébré avec enthousiasme et reconnaissance ce premier *jubilé* de la mission du Lessouto. Les païens étaient en grand nombre et presque tous habillés. M. Preen a parlé de l'état du pays avant l'arrivée des missionnaires et fait l'histoire des premières années de la mission. Le magistrat, M. S. Barrett, a parlé de la remarquable prospérité des Bassoutos depuis l'arrivée des missionnaires français parmi eux, et plus tard, alors qu'ils allaient être vaincus et détruits par leurs ennemis, du bien que leur a fait le protectorat anglais. Mais il regrette de voir que tant d'avantages sont souvent méconnus. Après des allocutions pleines d'à-propos du chef Kuali, petit-fils de Moshesh, de l'évangéliste Simon et de Setha, membre de l'Église, le missionnaire de l'endroit a

adressé une sérieuse exhortation à l'assemblée en appuyant ses paroles de Jean III, 16. Il leur montra cet amour de Dieu pour tous les hommes, et d'une manière toute particulière depuis cinquante ans pour ce peuple des Bassoutos qu'Il a vraiment aimé et béni, qu'Il n'a cessé d'éclairer et de protéger. Mais il faut reconnaître que les Bassoutos ne lui ont pas témoigné toute la reconnaissance due à un tel déploiement d'amour, autrement leurs Églises auraient mieux compris leur devoir à l'égard de ceux restés dans les ténèbres, les chefs, fils de chefs et bien d'autres ne seraient pas retournés aux folies de ce monde, et le peuple lui-même aurait prêté une oreille plus attentive à cet Évangile qui est la puissance de Dieu pour sauver ceux qui croient. Tous furent alors pressés de célébrer ce beau jour en tournant leurs regards vers la croix de Christ, expression la plus vive de l'amour de Dieu envers les hommes et de la justice divine à l'égard du péché.

On entremêla de cantiques les discours prononcés; on entonna surtout avec un entrain digne de la mélodie et des paroles le chant du Jubilé, qui est devenu depuis lors le chant national des Églises du Lessouto et des chrétiens bassoutos du sud de l'Afrique. Lorsque cette première partie du programme fut terminée par deux ferventes prières et la bénédiction, nous passâmes à la seconde : au repas, qui a consisté en trois bœufs et vingt-quatre moutons et chèvres préparés la veille et découpés en rations; plus de trois cents kil. de pain de boulanger, près de huit cents litres de *leting* (1) et des baquets de café noir. Le tout a été distribué par une escouade d'anciens et d'évangélistes, qui se sont fait une idée, en ce jour-là, du travail qu'ont eu les apôtres lors du double miracle des pains et des poissons. Un déjeuner à la fourchette a été offert, sous les arbres de la terrasse, aux amis de la mission qui ont bien voulu se joindre à nous pour la

(1) Bière de sorgho très rafraîchissante et inoffensive.

circonstance. Le soir, à la lumière d'une grande lampe, quatre-vingts bergers se sont réunis dans l'Église pour y célébrer à leur tour le Jubilé. M. Christmann et moi leur avons parlé de la fête, de la bonté de Dieu envers les pécheurs et de la nécessité de se réconcilier avec Dieu par Jésus, pour obtenir le pardon des péchés. Après le chant d'un cantique et la prière, ils ont reçu une si bonne distribution de nourriture, qu'en sortant ils ont acclamé spontanément et par trois fois le jubilé. Enfin, une quarantaine de personnes chrétiennes que des maladies ou les infirmités de l'âge avaient empêchées d'assister à la fête, ont reçu chez elles chacune une ration de viande, de pain, de café et de sucre. La collecte, en argent seulement, a produit plus de 775 fr. Notre magistrat, à lui seul, a donné 125 fr. A défaut de médailles de bronze pour perpétuer le souvenir de ce premier Jubilé, les quelques enfants nés à l'époque de la fête ont reçu, les garçons, le nom de *Jubilé,* et les filles celui de *Ma-Jubilé* (mère du Jubilé).

(*A suivre.*)



UN ENTERREMENT AU LESSOUTO

Hermon, 31 mars 1884.

Mercredi matin, à mon réveil, un garçon m'annonce la mort de l'enfant de notre chef, Moyèla, fils de Letsié. Moyèla me demande une caisse qui puisse servir de cercueil, un morceau de calicot blanc pour envelopper le corps et un morceau de lustrine noire pour mettre sur son chapeau. En fait de caisses, je n'ai que des boîtes à savon qui sont trop petites pour faire l'office de cercueil. Je suis donc obligé de répondre à Moyèla qu'à mon grand regret je ne puis lui rendre ce service.

Plus tard arrive un autre messager : Moyèla dit qu'une

caisse à savon suffira, l'enfant n'ayant que 3 ou 4 mois, que de plus il désire que je fasse l'enterrement. « C'est mon seul enfant, dit-il, de plus, je ne suis pas chrétien, mais je respecte l'Évangile, et je crois ne demander que quelque chose de juste en te priant, toi qui es mon pasteur et mon ami, de venir ensevelir mon enfant. »

Je fus trop heureux de cet appel, sachant qu'outre la sympathie que je pourrais témoigner à Moyèla et à sa femme, j'aurais aussi l'occasion de parler, sur le bord d'une tombe, à un grand nombre de païens. Je remis donc au messager une caisse, à laquelle j'ajoutai un couvercle de ma fabrication, et je partis pour le village du chef, qui est situé à une lieue et demie d'ici.

J'entrai dans l'enceinte de roseau qu'on appelle le « Lékhotla », l'endroit où se tiennent les hommes pour leurs travaux, pour causer, pour dormir ou juger les cas que l'on demande au chef de régler.

Dans un coin, Moyèla et quelques hommes tournent et retournent une caisse à savon qui est beaucoup trop petite pour contenir le corps de l'enfant. On se demande comment l'allonger, car on n'a pas d'outils, pas de planches, rien, rien. Ils démolissent un côté, coupent un morceau des planchettes avec un couteau, un moule à balles fait l'office de tenailles pour arracher les clous, une pierre remplacera le marteau. Faute de clous, on attachera les pièces du cercueil avec de petites lanières ! ce travail prend un temps infini. De fait, je croyais que jamais on ne pourrait en venir à bout. Mais quand ces Bassoutos ont leur plan en tête, ils consacreront des heures à le réaliser, ils ne seront pas impatients et ne se laisseront rebuter par rien. Au bout du compte, ils réussiront et leur ouvrage ne sera pas mal fait du tout.

Pendant la confection du cercueil, à l'autre bout du lékhotla, un groupe de jeunes hommes couchés par terre est captivé par une partie de « moulins ». La table de jeu, c'est une pierre plate ; comme jetons, des morceaux de vieille

faïence et des cailloux ordinaires. On cause, on discute, on rit, sans se souvenir le moins du monde du travail que l'on fait à deux pas.

Je me dirige vers la hutte de la mère de Moyèla, où je trouverai sans doute la maman de l'enfant que je vais enterrer. En effet, la voilà, couchée sur des peaux de mouton et enroulée dans une couverture de laine. Pauvre femme ! elle a toute une histoire, et une de ces histoires qui commencent bien et qui finissent mal, si on peut considérer comme la fin la position dans laquelle se trouve aujourd'hui la personne dont je parle.

Elle s'appelle Maria Upoï et a longtemps vécu à Morija, où elle avait même rempli pendant un ou deux ans les fonctions de sous-maîtresse à l'école de village. Il planait cependant sur son compte un de ces nuages de mauvaise réputation qui trop souvent ont leur raison d'être. Maria était coquette et faisait des frais de toilette exagérés; c'était là aussi un indice, fâcheux présage ou conséquence de désordres plus graves.

Tant bien que mal, elle arriva au mariage et vécut pendant quelque temps avec son mari Jéroboam. Elle fut longtemps malade, la maladie la rendit plus sérieuse, puis revinrent les anciens errements sur lesquels se greffèrent des querelles de ménage, des séparations temporaires ; toutes ces misères qui aboutissent souvent à une rupture définitive. Celle-ci eut lieu, et un beau jour j'appris que Maria Upoï était devenue la femme de Moyèla, la femme n° 3, car il y en a deux autres avant elle. Pour une personne élevée comme elle l'a été, que les Mabille ont comblée de soins et d'avertissements, la chute était terrible. Mais voilà, être femme du chef a de l'attrait, paraît-il, pour certaines Bassoutoses, quand l'équilibre intérieur est rompu et que la foi s'est éteinte. Mais la honte et les remords sont à l'ordre du jour et font payer cher l'honneur d'appartenir à un chef! Maria Upoï ne m'a jamais regardé en face depuis qu'elle est chez

Moyèla. Je ne la crois pas heureuse, elle finira par sortir de ce bourbier, mais quand, comment?

Je causai longtemps avec la mère de Moyèla, qui est chrétienne, et qui a dans sa conversation et ses manières quelque chose de tout à fait distingué. Elle a les traits fins, l'âge et la maladie les ont encore affinés, ses yeux ont une expression toute maternelle, sa voix, ses gestes, tout a un cachet particulier; c'est une femme de chef jusqu'au bout des ongles. Comme piété, elle est très développée; je connais peu de Bassoutos dont la conversation soit aussi riche en idées, en expériences personnelles: le fait est que j'écoute cette excellente femme avec respect et admiration et que je ne la quitte jamais sans avoir reçu quelque bien.

Le soleil allait se coucher quand le petit cercueil fut terminé. J'eus un petit service dans la maison de Maria Upoï, qui était trop éprouvée pour accompagner le cercueil au cimetière. Quand nous eûmes prié et qu'un nommé Andréas fut sorti avec la bière sous son bras, ce furent dans cette maison de deuil des pleurs et des gémissements à vous fendre le cœur. A Hermon, on ne pleure jamais aux enterrements; à Morija on pleure. Expliquez cela comme vous pourrez, ou plutôt voyez quelle puissance la mode, la coutume établie peut avoir sur le cœur humain. Il semble que c'est à un enterrement que l'on devrait oublier les conventions, le cœur devrait passer par-dessus tout cela. Mais non, à Hermon, on ne pleure pas, c'est entendu. Des parents enterreront leur fils sans verser une larme; on dira un dernier adieu à un père sans sourciller; le silence, cette absence de pleurs fait mal à voir, et pourtant je ne crois pas que les cœurs à Hermon soient plus durs qu'ailleurs. Les sanglots de Maria m'allèrent d'autant plus au cœur que je ne suis pas habitué à ces manifestations de la douleur.

Mais bientôt nous sommes loin de la hutte et du village. Notre petit cortège, composé d'environ 80 païens et païen-

nes, arrive au pied d'une colline pierreuse: c'est là qu'on a creusé la fosse.

Vous ai-je jamais dit comment est une fosse au Lessouto? Elle n'est pas très profonde en général. Au fond, on creuse une deuxième fosse, juste assez grande pour recevoir le corps; on la recouvre de pierres plates, puis on rejette la terre par-dessus le tout.

Nous y voici donc : un homme descend dans la tombe, reçoit dans ses bras le petit cercueil et le dépose avec soin dans la case qui lui a été préparée. Il le place, le pousse d'un côté, de l'autre, jusqu'à ce qu'il soit bien orienté, bien calé : les Bassoutos sont très pointilleux sur cette question. Puis on lui passe les dalles qui recouvriront cette première tombe, il les place soigneusement l'une près de l'autre, bouche les intervalles avec des pierres ou des mottes de terre. Ceux qui sont autour de la fosse lui indiquent une petite fente par ici, une autre par là : c'est de nouveau toute une affaire que d'empêcher la terre que l'on versera tout à l'heure de pénétrer dans « la maison », c'est-à-dire l'endroit où est couché le corps. Enfin, c'est fini. Je fais un discours de circonstance, montrant à l'auditoire que nous devons tous mourir, et qu'il faut vivre en vue de cet événement. Puis une prière, trois pelletées de terre... Les gens se chargent du reste.

Bientôt il ne reste là qu'un amas de terre recouvert de grosses pierres. Moyèla est encore assis par terre, la tête entourée d'un cache-nez, un châle rouge et jaune jeté sur les épaules et les pieds nus; le visage plus noir que d'habitude, mais impassible. Après le silence que nous impose toujours le contact de la mort, revient le naturel qui n'a fait que s'éclipser pour un moment; on cause, on plaisante, on rit, les pipes s'allument. J'en fus tout scandalisé, moi que tout cela avait vraiment impressionné et ému. Je me disais : « ces Bassoutos, sans cœur, sans entrailles... » et je pensai qu'en France, en sortant du cimetière, beaucoup de personnes vont

au cabaret, non seulement pour étancher leur soif, mais pour s'amuser et s'enivrer, et que, dans certains pays, c'est dans la maison du mort même que l'on va faire bombance après son enterrement. Et je n'ai plus rien osé penser de sévère contre les Bassoutos, qui, eux au moins, ont l'excuse d'être incultes et païens.

Je remontai à cheval et courus à la maison, où j'arrivai soufflant dans mes doigts, car l'hiver est à la porte et les soirées sont froides.

H. D.

RECTIFICATION

Notre dernier numéro contenait une assertion erronée que nous devons relever. Parlant de l'habitude qu'ont les indigènes de fabriquer, avec les débris humains de chefs ou de médecins en renom, une poudre qu'ils avalent pour s'approprier les qualités du défunt, M. Weitzecker ajoutait que cette coutume était « un reste de cannibalisme ». C'est là une méprise que nos lecteurs auront sans doute rectifiée eux-mêmes. L'anthropophagie n'a rien à voir dans une pratique dont la superstition et les idées erronées du paganisme sont seules responsables. Il est sans doute regrettable que de telles habitudes subsistent parmi les indigènes, mais pour quiconque sait la persistance de certaines croyances et de certains usages qui ont survécu, dans nos campagnes, après mille ans et plus de civilisation chrétienne, la chose n'a rien d'étonnant. Ajoutons que les indigènes sont d'autant plus excusables, dans ce cas, que les blancs, avec lesquels ils ont été en lutte, ne leur ont pas toujours donné l'exemple du respect qu'on doit à la dépouille humaine. La tête de Morosi, détachée du tronc, mise dans l'eau bouillante et emportée par des officiers en souvenir de la lutte soutenue contre ce chef, n'a pas peu contribué, nous le craignons, à

accréditer, dans l'esprit des indigènes, la pensée que les blancs, eux aussi, attachent une valeur mystérieuse à la possession de tels ou tels débris de leurs ennemis, soit pour en faire de la médecine, soit pour les employer à d'autres usages.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DE PRÉTORIA A SHOSHONG (1)

Lettre de M. Jeanmairet.

Shoshong, 14 avril 1884.

Le 11 février, nous quittions Prétoria; à peine sortis de la ville, nous fûmes assaillis par un orage; nous couchâmes sans faire de feu, nos pauvres gens se hissant tant bien que mal sur les bagages.

Notre projet était de suivre la route de Zoutpan, celle qui nous avait été recommandée; mais notre ignorance du pays nous la fit abandonner pour celle de Pilandsberg. Cette erreur nous procura une visite aux stations hermansbourgeoises de Hébron et de Béthanie, toutes deux joliment situées et entourées de grands villages. Nous passâmes un dimanche dans la dernière de ces stations, cordialement reçus par M. Behrens fils.

Le Limpopo ne nous a pas donné de difficultés, ses eaux étaient basses et nous le traversâmes près de sa source. Mais à partir de là notre voyage a été difficile et la route mauvaise. Les trois affluents du Limpopo, qui séparent Béthanie de Sauls-Poort, nous suscitèrent pas mal d'ennuis. Nous fûmes réduits à notre dernière ressource, qui est de déchar-

(1) *Shoshong* ou *Mangwato* sont une seule et même ville. Nous rappelons que l'adresse permanente de MM. Coillard et Jeanmairet est à Mangwato, via Zeerust, Transvaal, South Africa, via Angleterre.

ger les wagons ; ce fut assez lestement fait, grâce à l'habileté que nous avions acquise par la pratique de cette besogne. Nous avions presque surmonté la difficulté du passage de l'Elands-river, la dernière, quand, ô malheur ! une pluie très forte tomba durant la nuit suivante, et le lendemain nos deux derniers wagons nous contemplèrent de l'autre rive, attendant la baisse des eaux pour nous rejoindre. Nous voulions, si possible, arriver pour le dimanche à Sauls-Poort, et nous nous séparâmes pour la première fois; les premiers y arrivèrent le 23, les autres le 26. Malgré tout le plaisir que nous avions à nous trouver chez des compatriotes, les Gonin, nous ne voulions leur faire qu'une courte visite; mais la pluie nous obligea à prolonger jusqu'au 3 mars. Ce sont d'excellents amis. Mademoiselle Anna vient de quitter la maison pour se marier ; vous la verrez sans doute à son passage à Paris. Restent mademoiselle Fanny et mademoiselle Murray, de Wellington, qui s'occupent de l'école, et un jeune garçon. Je me suis cru, pour un moment, dans le bon Lessouto.

A partir de Sauls-Poort, notre voyage a été vraiment triste. Nous quittions nos amis par un beau soleil, mais nous avancions sur un chemin détrempé ; ce jour même nous nous embourbâmes avec le wagon de Lévi (1), et tous nos efforts furent vains pour nous sortir d'embarras avant la nuit. Nous nous assîmes tristement autour de notre feu, formant des plans pour le lendemain, tandis que les chacals nous donnaient un concert.

Le jour suivant, le wagon en question fut sorti de la boue, et nous nous apprêtions à lancer deux autres wagons dans cette fange, quand, à notre grande surprise et à notre grande joie, trois wagons des chrétiens de M. Gonin, et plusieurs attelages de bœufs, conduits par le chef du village, arrivèrent à notre secours. Deux de nos wagons furent déchar-

(1) L'évangéliste de Morija qui fait partie de l'expédition.

gés en partie dans les trois nouveaux venus, et alors nous marchâmes sans difficultés. Le Kolobe (1) fut franchi avec le même entrain ; il ne nous restait qu'à remercier nos généreux aides. Les braves gens que ces chrétiens de Sauls-Poort ! Prévoyant pour nous de nouvelles difficultés, ils décidèrent de nous accompagner jusqu'au Marico (2) et de nous le faire traverser. Le chef, avec ses bœufs, nous quitta le premier. Restaient les trois wagons et leurs attelages. Nos remerciements sont bien faibles pour exprimer à leurs propriétaires toute la reconnaissance que nous leur devons. M. Coillard dit que c'est le plus beau trait qu'il ait rencontré dans sa vie missionnaire.

Jusqu'au Marico, où nous arrivâmes le 16 mars, la pluie tomba chaque jour; souvent nous laissâmes la route pour couper à travers la forêt. Qu'aurions-nous fait sans ces messagers envoyés par Dieu? La rivière était pleine et très profonde, et nous fûmes vite convaincus que nous aurions à établir notre camp sur ses bords pour plus d'une semaine. Nous y restâmes quinze jours dont nous garderons longtemps le souvenir : la mort décimait nos bœufs ; nos chevaux aussi succombaient après quelques heures de maladie, et les vautours faisaient leur charnier de notre camp. La maladie nous atteignit nous-mêmes : M. Middleton fut passablement malade, ainsi qu'Ésaïa, de Béthesda ; Lévi et les enfants devinrent malades de la dysenterie, et ils ne sont pas encore rétablis à cette heure. Madame Coillard et M. Waddel étaient indisposés, ainsi que presque tout notre monde.

Quant à moi, je n'ai souffert que d'une légère indisposition après notre départ du Marico ; maintenant, grâce à Dieu, je me porte aussi bien qu'à Paris ou à Neuchâtel ; je suis l'un de ceux qui souffrent le moins de la chaleur, qui atteint

(1-2) Affluents de gauche du Limpopo. Voir notre carte, numéro de juin, p. 213.

36° cent. à l'ombre, tandis que le thermomètre descend jusqu'à 10° dans la nuit. Au moyen de notre précieux petit bateau, nous envoyâmes un messager à Khama, pour lui demander du secours. Il arriva au bon moment, car nous étions sérieusement menacés de la famine : deux wagons, loués par M. Withely, arrivèrent à notre aide avec un attelage de Khama.

Pendant ce temps, les eaux avaient baissé et nos wagons, allégés, traversèrent la rivière sans difficulté.

De là, notre voyage se fit bien; le Notuane (1) était guéable, et nous arrivâmes ici le 8 avril.

Hélas! nous arrivions appauvris de dix-sept bœufs, de tous nos chevaux; un seul, destiné à Khama par le chef Jonathan, vit encore.

Shoshong est un immense village situé entre deux longues chaînes de montagnes peu élevées. Il a une bonne eau, mais insuffisante en temps de sécheresse pour ses 15,000 âmes; je ne le trouve remarquable que par sa grandeur. Tous les indigènes, et même le chef, vivent dans des huttes. Vu de la montagne, il a l'aspect d'une ville, avec ses grandes rues en guise de faubourgs et ses nombreuses petites ruelles. Il y a cette différence que les maisons paraissent de grosses taupinières grisâtres et que les quartiers, au lieu de se dessiner en carrés ou en rectangles, ont la forme de cercles, d'ellipses et d'autres figures géométriques. Khama est un homme grand, sec, intelligent, toujours occupé d'affaires. Son peuple le vénère comme un père, et tous les marchands lui rendent un témoignage remarquable. Il ne porte pas sa royauté sur sa figure, mais dans son cœur, car il est le plus noble représentant de son peuple; il règne tout autant par son ascendant moral que par sa naissance. Sa bonté est proverbiale, et nous en savons quelque chose.

Nous avons eu une entrevue officielle au *lekhotla* (2).

(1) Autre affluent de gauche du Limpopo.

(2) Grand enclos circulaire où se tient le conseil du chef (voir p. 273).

Après un joli petit speech, M. Coillard lui a fait présent d'une boîte à musique. Le chef a remercié modestement (il n'est pas causeur comme les Bassoutos), et le lendemain il a apporté une belle fourrure à M. Coillard. L'Église a souffert un peu depuis l'absence de son missionnaire ; la chapelle est petite et ne vaut pas celle d'une de nos grandes annexes du Lessouto. Nous attendons M. Westbeech (1) du Zambèze, d'un moment à l'autre. M. Coillard vient de recevoir une lettre de M. Arnot, datée de juillet; ce n'est pas très nouveau; il confirme l'expulsion des Jésuites et raconte ses essais d'évangélisation, qui sont difficiles à cause du caractère soupçonneux des Barotsis, et il raconte qu'une famine avait éclaté dans ce pays. M. Coillard et moi sommes à la veille de partir pour Séléka. Nous avons trouvé ici Aarone (2), qui est prêt à venir avec nous.

D. JEANMAIRET.

P. S. Si vous ne recevez pas de nouvelles, c'est à cause de la petite vérole qui règne dans le Transvaal et qui coupe les communications.



SÉNÉGAL

RETOUR DE M. JEAN MORIN

Conformément aux instructions du Comité, M. Morin est revenu en France pour y terminer ses études et se préparer à la consécration, qu'il recevra à la fin de son congé. Il s'est embarqué à Saint-Louis le 24 mai et est arrivé à Paris le

(1) Négociant habitant la région du Zambèze et qui a puissamment assisté M. Coillard. Voir *Journal des Missions*, 1880, p. 289, et 1881, p. 341.

(2) Un des catéchistes qui ont fait partie de la première expédition, et que M. Coillard avait laissés au poste de Séléka.

8 juin, en bonne santé et plein d'entrain pour son œuvre, qu'il se réjouit de reprendre dans quelques mois. Le Comité a entendu ses premières communications en séance du 9 juin, et se réserve d'étudier avec lui, dans des réunions ultérieures, toutes les questions qui se rattachent au développement de l'œuvre du Sénégal.

Nous avons de bonnes nouvelles de MM. Taylor et Jaques. Ce dernier nous parle d'une nouvelle visite qu'il a faite à Dagana. Nous espérons que la présence de M. Morin nous permettra de donner à nos lecteurs, dans nos prochains numéros, de plus amples détails sur nos établissements missionnaires de Saint-Louis.



TAÏTI

M. ET MADAME VIÉNOT

La santé de M. Viénot paraît rétablie ; par contre, madame Viénot est toujours très souffrante et très faible. Notre frère se recommande, avec sa femme et tous les siens, à la prière des chrétiens. Il ne nous en voudra pas de citer ici quelques lignes de sa dernière lettre datée du 9 juin :

« Veuille le Seigneur me faire sortir du creuset épuré et plus propre à un dévouement absolu à son œuvre, et au besoin à le glorifier dans l'inaction, s'il le fallait, la manière la plus pénible de le faire!

« Vous devinez mes angoisses. J'ai, vis-à-vis d'un personnel nombreux, des engagements sérieux, des responsabilités lourdes. J'aurais dû être à Taïti pour le recevoir, le caser... Quoi qu'il en soit, pour le moment mon devoir est ici...

« CH. VIÉNOT. »



NOUVELLES DE M. ET MADAME BRUN

M. Brun nous écrit du *Cap*, le 24 mai :

« ...Enfin le voilà arrivé, cet *alter ego* du *Nantes* qui doit nous emmener ; il porte le nom de *Dupuy de Lôme*. Il a fait son apparition au Cap le 17 courant et a été salué avec plaisir ; il est tout à fait semblable à celui qui a eu le malheur de perdre son gouvernail. Depuis le 27 mars, jour de notre arrivée ici, nous sommes restés, pour ainsi dire, prisonniers à bord, où le bruit était incessant. Si l'on nous eût permis d'habiter en ville, comme notre vie eût été changée ! On a dû, en dernier lieu, nous faire débarquer ; la petite maison, bien simple, où nous sommes logés, nous semble un paradis. Dans quatre ou cinq jours, nous devons nous installer à bord du *Dupuy de Lôme*. Que voulez-vous ? Il faut se faire à tout et même à tous, car je vous assure que la société qu'on subit sur le navire n'est pas agréable (1). Qu'il nous tarde d'arriver à Taïti !

« ...A terre, nous nous serions rafraîchis et retrempés, en vivant pendant près de deux mois hors du navire, au sein d'une nature charmante, au milieu de bois de pins qui exhalent un parfum délicieux... Mais il n'y faut plus songer. Nous n'avons fait ici que deux ou trois connaissances, mais très agréables : ce sont deux demoiselles Cochet, l'une, institutrice chez M. le pasteur Philip ; l'autre, élève du séminaire huguenot de Wellington, où une des filles de M. Mabille fait aussi des études. Je ne saurais vous dire ma joie en causant en français, au Sud de l'Afrique, avec ces demoiselles, filles de nos chers missionnaires. Nous nous sentions de la même famille. Nous étions heureux de nous voir et de nous entretenir de nos chères œuvres qui n'en font qu'une.

(1) On sait que ce navire transporte des condamnées.

En les voyant loin de leur patrie, loin du Lessouto, séparées de leurs parents, je pensais à mes enfants...

« Grâce à mademoiselle Rosa Arbousset, nous avons fait la connaissance de deux de ses tantes, qui nous ont reçus avec la plus grande amabilité. Elles habitent dans un charmant village, nommé *Claremont*, situé à quelques kilomètres de la ville du Cap...

« C'est demain 25 que nous allons de nouveau nous embarquer. Une chose nous fera surtout défaut pendant le reste de notre voyage : de bons livres. Nous avons épuisé la petite provision que nous avons prise. »

M. Brun nous donne ensuite une description détaillée de la ville du Cap, de ses habitants, des environs, de la rade. Le défaut d'espace nous empêche de l'insérer, à notre vif regret.

« 28 *mai*. Nous allons déjeuner ce matin en ville, chez un ancien pasteur du Cap, que M. Philip a remplacé depuis quelques mois seulement. Il s'appelle M. Thompson ; son fils a fait une tournée d'inspection au Sud de l'Afrique, et nous avons eu le plaisir de le voir ici avant son retour en Angleterre, où il exerce, si je ne me trompe, les fonctions de secrétaire de la Société des missions de Londres.

« J'ai écrit à trois missionnaires du Lessouto, mes anciens condisciples à la Maison des missions... En quittant le Cap, nous faisons les vœux les plus ardents pour que les efforts de nos chers missionnaires des Bassoutos réussissent au delà de leurs espérances.

« Nous sommes assez bien logés sur le *Dupuy de Lôme*, où nous avons deux cabines communiquant entre elles. Dieu soit loué pour sa bonté envers nous ! Nous nous remettons entre ses mains toutes-puissantes. Veuillez offrir nos salutations respectueuses aux membres du Comité et recevoir vous-même l'expression de notre chrétien souvenir.

« P. BRUN. »



UNE VISITE DE M. DE POMARET A SA PAROISSE

Papéété, le 14 mars 1884.

Cher Monsieur et honoré frère,

Le 4 de ce mois, à la fraîcheur du jour naissant, heure à laquelle l'Européen, s'éveillant à peine, ne songe pas encore à se lever, tandis que, par les rues silencieuses, les Taïtiens de la campagne, vendeurs de poissons, porteurs de feï, s'acheminaient par petits groupes vers la place du marché, l'excellent M. Vernier, mon digne et cher collègue, attelait sans bruit Baptiste à sa légère voiture, la chargeait de provisions, faisait monter ma femme à ses côtés, et tous trois, au petit trot, partaient dans la direction de Papeuriri, chef-lieu du district de Mataiéa, et siège du conseil de l'arrondissement ecclésiastique du Sud, que j'avais convoqué pour deux heures de l'après-midi. Faire route avec l'aimable trio eût assez bien fait mon affaire. Mais la voiture n'a que deux places, et j'avais cédé la mienne à madame de Pomaret, qui désirait faire la connaissance du lieu qui sera probablement, avant Taravao, notre première résidence dans l'intérieur de l'île. Je pris place dans la voiture publique, grand char à trois banquettes, où je trouvai M. et madame Henry, fils du vaillant missionnaire anglais de ce nom et père de nos intelligentes et sympathiques institutrices. Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette rencontre, et j'allais m'instruire en voyageant avec eux. La route dite de ceinture, parce qu'elle fait le tour de Taïti, que nous suivions, longe la mer que dérobent parfois à la vue de longues plantations de cocotiers s'élevant entre elle et le chemin. Peu à peu, pendant que nous causions, — et ce n'est pas une petite affaire entre Anglais et Français qui doivent faire de grands efforts d'oreille et de gosier pour se parler ou se comprendre, — le crépuscule avait complaisamment cédé l'espace

au jour, et le soleil, avant de commencer son ascension triomphale, empourprait les nuages tout à l'heure noirs de l'horizon. A notre droite, coquettement enveloppée dans un léger manteau de brume, la plus admirable de toutes les îles, Mooréa, dressait glorieusement vers le ciel ses pics fantastiques, coiffés d'étincelants petits nuages. Non loin du rivage, développant à perte de vue, à la bleue surface de l'onde, une ligne circulaire d'une éclatante blancheur, les récifs de corail, — cette infranchissable barrière merveilleusement élevée par les infiniment petits de l'Océan, — arrêtaient l'élan superbe des flots qui, mugissant de colère, rebondissaient en les couvrant d'écume. Sur notre gauche, de hautes montagnes, aux formes singulières, dénudées à la cime, mais la base et les flancs chargés d'une végétation luxuriante, attiraient aussi notre attention sans cesse partagée entre elles et l'aspect enchanteur de la mer. Hélas! le ciel ne permit pas à notre admiration ainsi suspendue et toujours en haleine de se fixer longtemps sur ces tableaux grandioses. Le ciel, si beau, si pur, devint menaçant d'un côté et se couvrit entièrement peu à peu; la verdure s'assombrit, la mer passa du bleu au vert; la teinte triste d'un temps de pluie qui se prépare se répandit sur tout, et nous devînmes insensibles aux beautés de la nature qui avait perdu et sa fraîcheur et son éclat. Nos estomacs, d'ailleurs, mis en éveil de meilleure heure que d'habitude, demandaient depuis quelque temps un aliment plus substantiel que cette contemplation muette. A la première étape, nous descendîmes donc et fîmes droit, comme il convenait, à leurs justes réclamations.

Cependant le conducteur avait mis d'autres chevaux à la pesante voiture, rendue encore plus difficile à traîner par l'état de la route, mal entretenue, et, en plusieurs endroits, presque impraticable à cause des pluies des jours précédents. Mais les endroits les plus pénibles à franchir étaient les torrents pleins de cailloux dont il fallait, à

chaque instant, traverser le raboteux lit. Ils arrêtent l'élan des chevaux, qui restent plantés au beau milieu de l'eau avec la voiture et les voyageurs. Les encouragements caressants de la voix, les cris, les excitations les plus pressantes à coups de fouet sur la peau et à travers les jambes, rien n'y fait. Le conducteur n'a plus qu'une ressource, appeler à son aide deux ou trois indigènes quand il y a des cases rapprochées. Ils sont d'humeur presque toujours complaisante, ils accourent et, sans rien retrousser, — car ils n'ont rien à retrousser, — entrent dans l'eau, appliquent leurs robustes épaules contre la voiture. Le postillon fait de nouveau claquer son fouet, et l'attelage, encouragé par ce renfort dont il avait besoin, tend les jarrets, dégage la lourde machine et l'entraîne au galop. Cinq minutes plus tard, autre ruisseau, même chanson. Nous n'allons pas vite. On avance pourtant. Nous dépassons même M. Vernier et ma femme, en train de déjeuner sur le pouce à *Paéa*, devant la case du pasteur qui leur tient compagnie. Près d'eux, Baptiste, ce vieux serviteur de la mission, qui doit, à lui seul, fournir toute la course, va et vient des jeunes pousses à l'herbe tendre. Nous arrivons bientôt à *Papara*, chef-lieu d'un important district. Là s'élève, comme dans ceux que nous avons précédemment traversés, à peu de distance du temple, une de ces églises catholiques de Taïti, dont les dimensions exagérées n'ont jamais été proportionnées au chiffre insignifiant, à la maigre poignée de leurs fidèles. Elles coûtent cher d'entretien et font triste figure.

(*A suivre.*) L. DE P.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10831. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOMINATION DE MEMBRES HONORAIRES

Par décision du Comité, en séance du 9 juin et du 7 juillet, le titre de membre honoraire et correspondant a été offert à divers amis de notre œuvre, qui tous l'ont accepté avec empressement. Ce sont : M. Pédézert, professeur à la Faculté de Montauban, ancien élève et ancien sous-directeur de la Maison des missions, et président du Comité auxiliaire de Montauban ; M. J. Baptistin Couve, vice-président du Comité auxiliaire de Bordeaux ; M. Mouline, pasteur à Marseille, et président du Comité auxiliaire de cette ville ; M. Banzet, pasteur, ancien président du Comité auxiliaire de Montbéliard, président du Comité auxiliaire de Montpellier ; M. Ch. Babut, pasteur à Nîmes, membre du Comité auxiliaire de Montpellier ; enfin, M. P. de Coulon, pasteur à Corcelles, près de Neuchâtel, vieil ami de notre œuvre, et qui lui a, ces dernières années, rendu un grand service en fournissant des recrues à notre mission, et en recevant sous son toit plusieurs de nos élèves.

Par ces nominations le Comité a entendu donner à d'anciens amis un témoignage de reconnaissance ; il espère qu'en s'associant plus étroitement leurs noms, il fortifiera les

liens qui unissent notre Société aux Églises de la province et de l'étranger.

MISSION CONFIÉE A M. KRUGER

Dans sa dernière séance le Comité a chargé M. Krüger d'étudier dans tous ses détails la question si importante et si compliquée de l'évangélisation des Arabes et des Kabyles. En conséquence, M. Krüger va se transporter en Algérie, et se livrer à une enquête approfondie, soit sur les œuvres déjà existantes, soit sur les conditions dans lesquelles une œuvre nouvelle pourrait être entreprise. Cette enquête terminée, il rédigera un rapport, sur les conclusions duquel notre Comité aura à statuer.

LE COMITÉ AUXILIAIRE DE MARSEILLE

La lettre qu'on va lire fait suite à celle de Montpellier que nous citions il y a un mois. Les bonnes nouvelles qu'elle contient nous réjouissent profondément. Nous remercions l'Église de Marseille pour son zèle, et nous souhaitons que tous les amis des missions s'inspirent des idées qu'elle met en pratique. Il y a quelque chose d'encourageant dans l'espèce d'émulation qui s'établit entre les diverses régions de notre pays pour travailler à notre œuvre. Sans nous dissimuler tout ce qui reste à faire, nous sommes reconnaissants des progrès accomplis, et nous espérons que l'année dans laquelle nous sommes entrés sera marquée par de nouveaux progrès.

Marseille, le 30 avril 1884.

Monsieur et très honoré frère,

Notre Comité auxiliaire des Missions de Marseille ne sera pas représenté, à notre grand regret, par un délégué à l'as-

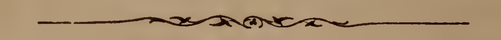
semblée générale qui doit avoir lieu demain à Paris. Mais nous ne voulons pas laisser passer cette circonstance sans vous adresser l'expression de nos vives sympathies et l'assurance de notre concours dévoué. Grâce à Dieu, l'intérêt pour l'œuvre des missions s'est bien développé dans notre Église depuis ces trois dernières années. Tous mes collègues et moi faisons ce que nous pouvons pour la faire toujours mieux connaître et aimer au moyen de conférences spéciales, qui ont lieu chaque mois dans notre principal lieu de culte. Le conseil presbytéral nous seconde en autorisant chaque année une prédication spéciale, avec collecte, dans tous nos temples. Nous voyons avec plaisir que notre public religieux prend goût aux communications relatives aux travaux de nos chers missionnaires. Le maintien de l'œuvre du Lessouto et la mission du Zambèze, entreprise par notre vaillant frère M. Coillard, ont excité parmi nos coreligionnaires de Marseille une grande sympathie. Il nous tarde beaucoup que vous puissiez nous faire jouir, à notre tour, de la faveur que vous avez accordée à tant d'autres Églises, en venant nous raconter votre voyage à travers nos chères stations du sud de l'Afrique.

Le chiffre de nos souscriptions à un franc par mois, que nous appelons ici le *franc missionnaire*, n'a pas sensiblement diminué, malgré les circonstances financières assez difficiles où se trouve notre Église. Il a été, pour le dernier exercice, de 1,800 fr. au lieu de 2,000 que nous avions atteint l'année précédente. Le total de nos collectes, du 1er avril 1883 au 1er avril 1884, a été de 3,700 fr., dont 1,000 fr., environ, ont été affectés à la mission du Zambèze, et le reste versé à la caisse centrale de Paris.

Nous sommes encore bien loin du but que nous devons nous proposer et comme sacrifices et comme concours spirituel; cependant, si nous comparons les résultats obtenus depuis quelques années à ce qui se faisait précédemment, il y a lieu d'être encouragé et d'espérer.

Veuillez, Monsieur et très honoré frère, être auprès du Comité de Paris l'interprète de nos sentiments de respect et d'affection chrétienne, et me croire votre bien dévoué en Jésus-Christ.

PH. MOULINE, Pr,
Président du Comité auxiliaire de Marseille.



LESSOUTO

LA SITUATION POLITIQUE ET L'ÉTAT MATÉRIEL DU PAYS

Les journaux politiques ont parlé d'une attaque des Bassoutos sur Thaba-Ntsu, territoire des Barolongs enclavé dans l'Etat-Libre. Cette incursion serait de nature à compromettre les relations du Lessouto avec les Boers. Mais, vu les nombreux malentendus qui se produisent journellement dans la presse, il convient d'attendre la confirmation de cette nouvelle.

Le chef Joël paraît avoir accepté la frontière que lui a tracée Lérotholi au nom de Letsié. On peut donc espérer le rétablissement de la paix dans le district de Léribé.

Le colonel Clarke a publié, au nom du gouverneur du Cap, une proclamation indiquant la manière dont il entend régler les rapports entre l'autorité britannique et celle des chefs. Ceux-ci formeraient une sorte de conseil consultatif, auquel le magistrat supérieur proposerait les lois. Il convient d'attendre avant de se prononcer sur cette institution qui cadre peu, à première vue, avec les habitudes d'esprit des Bassoutos.

Le gouvernement est en train d'organiser une force armée indigène de 400 hommes. La mesure est populaire, mais l'entretien de cette « police », pour employer le mot consacré,

absorbera une forte partie des ressources du Lessouto, et le reste passant aux honoraires des magistrats, il n'y aura rien de disponible pour les écoles. Aussi nos missionnaires insistent-ils plus que jamais sur les embarras où les place cet état de choses. On sait qu'une première démarche du Comité pour obtenir qu'il y soit remédié n'a pas abouti. Espérons qu'une seconde tentative sera plus heureuse.

La petite vérole a quitté les environs de Morija, mais elle fait encore de nombreuses victimes dans d'autres parties du pays.

Aux dernières nouvelles, le Lessouto était en plein hiver, un hiver des plus froids pour la latitude. A trois reprises, les 2, 12 et 17 juin, la neige était tombée en abondance, chose exceptionnelle pour le pays.



EXTRAITS DU RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE

Notre habitude est de publier ce document en entier ; si nous manquons cette fois à la règle, c'est surtout parce que nos lecteurs connaissent d'avance la matière du rapport par les très nombreuses lettres qui nous sont arrivées du Lessouto au cours de cet exercice. Nous ferons en sorte de ne rien omettre d'important dans nos extraits.

A l'inverse des précédents compte rendus de la Conférence, celui qui nous arrive de Massitissi ne contient pas la revue des stations à laquelle nous étions habitués. Au lieu de l'ordre géographique, il suit l'ordre intérieur et s'attache à montrer l'œuvre de Dieu dans les différentes phases de son développement.

Après quelques réflexions générales, et une allusion à la visite du directeur de la Maison des Missions, le rapport débute en parlant des morts chrétiennes qui ont édifié et affermi les Églises de Morija, Béthesda, Bérée, Massitissi.

Puis il cite d'autres faits encourageants, montrant, chacun à sa manière, que l'Évangile est devenu une force vive dans le pays. « C'est Lévi, de Morija, homme de talent, catéchiste aimé et respecté. qui sacrifie joyeusement une position honorable dans l'Église pour aller porter, au péril de sa vie, le message du salut aux tribus lointaines du Zambèze.... C'est Siméone, de Massitissi, qui renonce spontanément, pour toute une année, à ses émoluments de catéchiste, afin que l'école de son annexe, menacée dans son existence faute de fonds, puisse être maintenue.

« Plus loin, ce sont David et Abimaël, sous-maîtres à l'École normale de Morija, qui, vu l'état de la caisse scolaire, ont souscrit sans hésitation à une réduction de moitié sur leurs appointements. Nos instituteurs, instruits des difficultés pécuniaires du moment, ont presque tous signifié leur intention de rester à leurs postes, nonobstant les diminutions considérables que subissent leurs salaires : ils ne recevront, jusqu'à ce que la situation financière s'améliore, qu'un quart de leur traitement ordinaire. »

Le rapport s'occupe ensuite des néophytes, classe nombreuse, plus qu'on ne croit, puisque les germes de la vie chrétienne existent là où rien au dehors ne permettrait de le supposer. Puis il passe aux Églises elles-mêmes et signale plusieurs faits encourageants : l'assiduité des chrétiens au culte, l'évangélisation des païens par les membres de l'Église, qui n'est pas aussi générale que le missionnaire le souhaiterait, mais qui n'en est pas moins un trait encourageant de la vie des Églises indigènes. « A l'évangélisation dans toutes les règles comme la pratiquent un Jérémie, de Khoro, un Esaïe, de Korokoro, un Simone, de Smithfield, un Apollos, de Matatiélé, vient s'ajouter un moyen plus intime, mais tout aussi efficace, de propager l'Évangile : c'est la bonne habitude qu'ont certaines personnes d'aller répéter la prédication du dimanche à des amis, à des proches que la maladie ou toute autre cause ont empêchés d'aller à l'Église. »

Grâce à ces efforts qui se sont produits dans la plupart des Églises, on a pu un moment, dans plusieurs districts, à Bérée, Thaba-Bossiou, Morija, Hermon, Siloé, Béthesda, Massitissi et Paballong, observer les symptômes précurseurs d'un réveil. Mais le mouvement s'est ralenti, et le printemps spirituel que désirent nos frères n'a pas encore commencé.

Le rapporteur parle ensuite d'une classe de personnes beaucoup trop nombreuse, surtout depuis la dernière guerre, qui sont ballottées entre le christianisme et la vie païenne, et n'arrivent pas à se décider. Cette indécision, que l'on observe de tous les côtés, tient à plusieurs causes, et avant tout aux préoccupations politiques et au désarroi qu'elles ont jeté dans les esprits. Il en est résulté de tristes chutes ; des personnes sont retournées aux coutumes païennes, sans rompre ouvertement avec l'Église. Ces renégats sont une cause d'affaiblissement pour les troupeaux, quelle que soit la forme que prend leur rechute.

Quelques détails sur les grandes écoles terminent, comme à l'ordinaire, le rapport. L'École normale compte actuellement 38 élèves : les directeurs, MM. Casalis et Dyke, leur rendent un excellent témoignage. L'École biblique, elle aussi, est en bonne voie ; la conduite de ses 17 élèves a été irréprochable et leurs progrès, satisfaisants. L'École de théologie est en vacances par suite du retour en Europe de son directeur, M. Krüger.

« La presse de Morija a bien travaillé pendant l'année. Voici un aperçu des publications qui en sont sorties : la première édition d'un commentaire sur saint Luc, par M. Duvoisin, tiré à 960 exemplaires et formant un joli volume de 520 pages ; puis une nouvelle édition d'une grammaire sessouto, originairement composée par M. Mabille et complètement remaniée par M. Krüger, tirée à 1,500 exemplaires ; 450 exemplaires d'un almanach sessouto de 16 pages, du même auteur, et enfin la *Petite Lumière* du Lessouto, journal mensuel tirant à 600 exemplaires. »

En somme, l'année, sans être marquée par des progrès exceptionnels, n'a pas non plus été une année de recul, tant s'en faut. L'avenir montrera que le Jubilé, malgré les jours sombres qui l'ont précédé et suivi, a été le point de départ d'un nouvel élan et de nouvelles conquêtes.

STATISTIQUE DES ANNÉES 1883 ET 1884

En même temps que la statistique de l'exercice qui vient de finir, nous publions celle de l'année précédente, qui n'avait pas encore paru dans ce journal. Ce rapprochement, mieux que toutes les considérations générales, prouve que ces derniers temps ont été marqués par des progrès. Plusieurs des totaux de 1884 sont en hausse sur ceux de 1883. Le nombre des communiants a augmenté de 401, celui des catéchumènes de 92. Mais où le progrès est le plus sensible, c'est sur le chiffre des collectes. Les Églises du Lessouto ont donné, cette année, 10,201 fr. 25 de plus que l'année précédente.

Ces chiffres seraient encore plus forts, si certains totaux ne manquaient au rapport; plusieurs de ceux qui concernent Léribé, par exemple, font défaut. Pour ne citer que deux faits : cette station compte, d'après le dernier rapport, 8 annexes et 8 évangélistes; la statistique laisse en blanc ces deux indications; comme il n'y a pas lieu de croire qu'elles soient devenues inexactes, c'est 77 annexes et 111 ouvriers indigènes que devrait porter le tableau de l'exercice 1883-84. De même, le total des collectes serait augmenté dans une proportion sensible, si nous étions en possession de toutes les données.

Mais si la comparaison avec l'année précédente montre des résultats encourageants, il en est autrement si nous nous

reportons aux chiffres de celle qui a précédé la guerre. A cette époque, les dons étaient arrivés à la somme de plus de 37,700 francs. Le total des membres de l'Église et des catéchumènes additionnés était supérieur à celui qu'accuse la statistique actuelle.

On peut mesurer, par ces différences, le mal énorme qu'a fait la guerre à l'œuvre de nos missionnaires, et la peine qu'ont leurs Églises à remonter au niveau où elles se trouvaient autrefois. Cette remarque s'applique en particulier aux écoles, qui sont loin d'avoir le chiffre d'élèves que l'on pourrait souhaiter. Et n'oublions pas que c'est au moment où l'action sur la jeunesse devrait être plus vigoureuse que jamais, que les moyens même de continuer cette action commencent à faire défaut.

On voit, d'après ces quelques remarques, que notre mission a plus que jamais besoin de notre concours, de notre appui matériel d'abord, mais aussi, et surtout, de cet appui infiniment plus nécessaire encore de la sympathie et de la prière. Nos missionnaires sentent que le moment est venu de livrer un assaut peut-être décisif au paganisme; soutenons-les dans cet effort, et l'année nouvelle sera bonne, et le prochain rapport sera un bulletin de victoire.

STATISTIQUE 1882-1883

STATIONS.	Communiants.	Renégats.	Sous discipline.	Admissions.	Catéchumènes.	Baptêmes d'enfants.	Mariages.	Décès.	Ecoliers.	Annexes.	Ouvriers indigènes.	Collectes
												fr. c
Morija	856	7	7	141	229	81	35	10	716	16	27	3.810 60
Thaba-Bossiou	463	2	12	25	121	16	7	2	275	6	11	2.904 05
Bérée	200	»	»	9	80	12	5	»	50	4	4	703 10
Léribé	80	»	»	»	20	4	2	1	80	8	8	700 »
Hermon	671	6	10	97	180	41	15	3	359	8	10	895 90
Thabana-Morèna et Siloé	615	»	18	94	83	72	29	14	99	9	12	1.579 05
Paballong	146	3	4	8	30	14	7	»	65	4	6	575 »
Smithfield	102	»	4	»	23	9	2	»	48	»	1	779 05
Maboulela	121	»	3	2	28	14	9	3	86	»	1	484 35
Béthulie	137	»	»	»	100	»	»	»	48	»	2	1.382 80
Massitissi	309	«	5	17	97	35	6	4	205	4	9	1.888 75
Béthesda	250	2	4	»	59	23	6	1	133	4	9	398 10
Cana	73	1	»	3	20	4	»	»	»	4	5	421 55
Matatiélé	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	
Totaux	4.023	21	67	396	1.070	325	123	38	2.158	67	105	16.522 30

STATISTIQUE 1883-1884

STATIONS	Communiants.	Renégats.	Sous discipline.	Admissions.	Catéchumènes.	Baptêmes d'enfants.	Mariages.	Décès.	Ecoliers.	Annexes.	Ouvriers indigènes.	Collectes pour la mission intérieure. fr. c.	Collectes pour la mission extérieure. fr. c.	Totaux. fr. c.
Morija.	882	9	19	39	244	74	15	18	586	16	27	8.750 60	1.408 40	10.159 »
Thaba-Bossiou.	480	3	21	24	135	18	10	6	255	7	10	2 976 25	215 »	3.191 25
Bérée.	168	3	2	28	30	17	1	2	72	4	4	1.000 »	252 50	1.252 50
Léribé.	80	»	»	»	20	»	»	»	80	»	»	»	»	»
Hermon.	758	3	17	45	222	43	18	3	375	8	11	3.069 35	275 »	3.344 35
Thabana-Morèna.	469	7	2	32	81	7	14	5	82	8	8	1.366 »	155 60	1.521 60
Paballong.	143	»	3	12	36	20	2	3	70	4	6	482 50	24 05	506 55
Smithfield.	108	»	1	16	16	21	3	3	59	»	1	383 40	229 05	612 45
Béthulie.	227	»	»	34	76	36	15	»	32	»	2	1.212 80	»	1.212 80
Maboulêla.	155	»	7	40	39	24	6	1	86	4	6	625 »	»	625 »
Massitissi.	363	»	5	24	131	30	8	2	255	7	11	1.902 50	625 »	2.527 50
Bethesda.	324	»	7	11	75	13	13	4	170	5	9	859 05	105 »	964.05
Cana.	82	»	1	9	13	4	3	»	15	4	5	227 50	41 25	268 75
Siloé.	136	»	2	2	26	12	2	»	43	»	1	463 40	48 10	511.50
Matatiélé.	49	»	»	7	18	5	»	»	»	2	2	86 25	»	86 25
Totaux.	4.424	25	87	323	1.162	324	110	47	2.180	69	103	23.404 60	3.378 95	26.783 55

QUELQUES DÉCISIONS DE LA CONFÉRENCE DE MASSITISSI

Dans sa séance du 7 juillet, le Comité a approuvé diverses résolutions qui avaient été soumises à sa ratification par la Conférence de Massitissi.

En vertu de ces décisions, M. Irénée Cochet, missionnaire de Béthesda, ira occuper le poste de Matatiélé et relèvera cette station, restée sans directeur depuis les événements qui ont amené le départ de M. Marzolff. Un nouvel emplacement a été choisi, l'expérience ayant montré que l'ancien n'était plus tenable. Le voisinage d'un camp militaire rendait très difficile, presque impossible, le travail du missionnaire. L'arrivée de M. Cochet à Matatiélé mettra un terme à la situation pénible de M. Christmann, qui se trouvait depuis longtemps tout seul dans le Nomansland.

La place laissée vacante à Béthesda par M. Cochet sera occupée par M. Christol.

M. Jacottet reste provisoirement à Morija. La question de son placement définitif est réservée. Pour le moment sa présence à Morija peut être considérée comme très heureuse, le départ de M. Krüger ayant laissé à M. Mabille une charge à laquelle il lui serait impossible de suffire seul, et ayant nécessité la fermeture de la classe de théologie. Espérons que cette fermeture ne sera que momentanée, et que cet établissement, appelé à exercer une grande influence sur l'avenir des Églises indigènes, sera bientôt en plein fonctionnement.



MORT DE MARÉKA RAPSHABANE UN DES VÉTÉRANS DE L'ÉGLISE DE MORIJA

Une lettre de M. Mabille annonce à M. Casalis la mort de l'un des petits chefs du Lessouto qu'il aimait le plus et qui, de même que le brave Luka, avait contribué à l'amener dans le pays. Voici ce qu'écrit M. Mabille : « J'ai la triste mission, cher père, de t'annoncer la mort du vieux Maréka Rapshabane de Masité. Il a succombé à une fluxion de poitrine qui l'a emporté en 4 ou 5 jours. Aucun de nous, excepté mon oncle Dyke, n'était à Morija au moment de sa maladie. Il demanda à nous voir, mais le Dr Casalis était dans l'Etat-Libre, Henry Dyke à Hermon et moi dans le Haut-Lessouto. Il est mort heureux, demandant à ses fils de prendre soin de l'évangéliste établi dans son village, comme il en avait pris soin lui-même. A son enterrement, Béreng Letsié, le chef du district, exhorta les fils de Maréka à suivre les recommandations de leur père. On lut auprès de la tombe ouverte une lettre que ma femme avait écrite au fils du défunt, en notre nom. Il paraît que ce fut une cérémonie émouvante. Tout dernièrement encore, Maréka me racontait la part qu'il avait eue à amener les premiers missionnaires dans le pays, et sa conversion. Depuis sa rentrée dans l'Eglise, il avait marché consciencieusement dans la voie du salut, se distinguant en cela d'autres chefs chrétiens. Il a toujours soutenu le catéchiste placé chez lui, quand les païens voulaient lui causer des ennuis. Sa mémoire sera bénie ; pour l'œuvre, c'est un ferme appui de moins, car il s'était affranchi de toute attache quelconque au paganisme. »

Voilà, ajoute M. Casalis, qui fait du bien au cœur d'un missionnaire quand il sent qu'il approche du terme de sa course.



QUELQUES TRAITS DE LIBÉRALITÉ DANS L'ÉGLISE DE MORIJA

Les Bassoutos apprendront peu à peu à donner, écrit M. Mabille, encore mieux qu'ils ne le font maintenant. En préparant mon rapport pour la conférence, je trouve que les indigènes se rattachant à Morija et à ses annexes ont donné en moyenne par tête 7 schellings et une fraction, c'est-à-dire environ 8 fr. 75. L'annexe de Méthinyeng, qui ne compte que deux hommes sur 31 membres et candidats, a donné £ 11, 18, 9 (298 fr. 10) pour sa contribution annuelle ; plus près, de £ 6 (150 fr.) lors de la dédicace de sa chapelle. Cette année, j'ai demandé aux membres de l'Église de tâcher de donner 10 schellings (ou 12 fr. 50 c.) pour leur cotisation annuelle. Tous ne le pourront pas, mais un certain nombre le fera. J'ai reçu déjà plusieurs contributions à ce taux-là. Mais voici qui est mieux.

Un membre de mon consistoire, ancien, Siméone Fékou, bien connu de tous les missionnaires, et de M. Boegner aussi, vient l'autre jour très piteusement me dire qu'une somme considérable d'argent (environ 600 fr.) lui a été volée. Il avait, à l'aide de sa femme, semé et récolté un grand champ de fourrage qui lui avait rapporté cette somme. Ce qui le chagrinait surtout, c'était que cette année sa contribution pour l'œuvre du Seigneur serait forcément très faible, vu qu'il ne lui restait pas un sou vaillant à la maison, et que les 200 bottes de fourrage qu'il avait encore ne suffiraient pas pour procurer aux siens les vêtements de l'année. Son chagrin était très profond et de plus très sincère ; car ce Siméone ne dit que ce qu'il pense ; le mensonge et l'exagération lui sont aussi odieux que le péché le plus noir. Il avait naturellement parlé au chef de son village de ce vol, et on ne s'est entretenu que de cela

durant quelques jours. Nous le consolâmes de notre mieux, et priâmes avec lui le Seigneur de lui faire rendre son argent. Quelques heures après, il venait, le visage tout radieux, me raconter que son argent était retrouvé intact; qu'un pauvre homme du village, un commensal de son chef, était venu auprès de sa femme, disant que cet argent n'avait pas été volé et qu'il se faisait fort de le retrouver. En effet, il le trouva, mais dans un coin de la maison où ni Siméone ni sa femme n'avaient pu le mettre. Ceux-ci soupçonnent leur jeune chef, et c'est probablement lui qui était le voleur. Vite Siméone de m'apporter £ 3 (75 fr.) pour sa femme, sa fille et lui-même. C'est plus que le dixième. Il était rayonnant de bonheur en me donnant sa cotisation.

Le prote indigène de mon imprimerie, de son côté, m'a remis le mois passé £ 5 (125 fr.) pour sa cotisation habituelle. L'année passée il était allé jusqu'à près de £ 3 (75 fr.) pour sa femme et lui-même ; cette année-ci, c'est son don à lui tout seul, sa femme voulant, elle aussi, donner du fruit de son propre travail, et non se contenter de demander à son mari de lui faire une part dans ce qu'il donne.

La brave Pénélope (1), elle, en avançant en âge, maintient sa place parmi les donatrices. Elle a vraiment à cœur l'avancement du règne de Dieu, et, malgré son âge déjà avancé, elle va encore de temps en temps faire le tour des huttes nombreuses du village voisin (celui de Tsépé) pour évangéliser les femmes.

Ceci prouve qu'il y a, parmi les membres de nos Églises, des chrétiens qui ont compris leur devoir et essaient de porter leur part du fardeau qui trop souvent repose sur le missionnaire seul. Nous avons comme Église un déficit de £ 700 (17,500 fr.) ; mais j'espère que petit à petit les contributions des chrétiens le réduiront et finiront par l'étein-

(1) Chrétienne dévouée qui fait gratuitement les travaux de ménage de l'Ecole normale de Morija.

dre. Malheureusement pour nos finances, mais heureusement pour la cause du Seigneur, l'œuvre se développe. Il y a à fonder dans chacune de nos paroisses plusieurs nouvelles annexes dans les montagnes: la population y augmente considérablement toutes les années par les immigrations. Il nous faut la suivre et lui donner des catéchistes. Il faut absolument que cette année nous plantions une station à la forteresse de Morosi, pour de là évangéliser les vallées de l'Orange et du petit Orange, qui regorgent de population. Le missionnaire qui en sera chargé devra passer presque toute sa vie à cheval, car ce sont de longues vallées ; c'est un champ intéressant pour un jeune missionnaire zélé et entreprenant.

A. MABILLE.



HUIT MOIS DE LA VIE DE L'ÉGLISE DE MASSITISSI

(Suite et fin)

Réceptions dans l'Eglise à Gogobeng.

Le 7 juillet nous avons eu à Gogobeng la joie de recevoir six personnes dans l'Église, dont quatre par baptême et deux par confirmation. Plus de trois cents auditeurs ont été exhortés, les uns dans la petite église par le missionnaire, et les autres dehors par deux évangélistes. Le service de sainte Cène a été présidé par mon ami M. Christmann.

A Massitissi.

Le *dimanche suivant,* nous eûmes à Massitissi une fête semblable. Un jeune homme et deux femmes furent baptisés, et un autre jeune homme réadmis dans la communion de l'Église après une longue et sérieuse épreuve. Nous avons entendu, ce jour-là, un discours très édifiant sur 1 Pierre I,

8-9, prononcé par notre frère M. Christmann. Notre collègue de Béthesda, M. I. Cochet, malgré les fatigues d'un long voyage dans les montagnes, présida le service de sainte Cène.

5 *août*. Nous avons eu de nouveau, à Massitissi, une belle fête. L'église était comble de chrétiens et de païens accourus même des annexes pour voir et entendre nos amis, MM. Jeanmairet et Coillard. Ce dernier fit un discours qui dura plus de deux heures, mais si captivant que personne ne s'en plaignit, loin de là. Au service de l'après-midi, plusieurs chrétiens prirent la parole pour saluer nos frères et les recommander, eux et l'œuvre du Zambèze, à la grâce du Seigneur. Un des anciens remit au chef de l'expédition, et au nom de l'Église, un pli contenant une lettre d'encouragement et un chèque de 625 fr. La réponse de notre ami fut de nature à nous attacher encore plus à une œuvre dont il parle avec une si grande conviction. Oui, cher Coillard, dirigez avec confiance sur le Zambèze cette petite troupe de chrétiens choisis d'entre les milliers d'Israël, et puissiez-vous, en dépit de tous les obstacles, y recevoir des bénédictions en proportion de la foi qui vous anime.

Fêtes sur les autres annexes.

Le 19 *août*, plus de deux cents personnes étaient réunies en fête à Komokomong, à l'occasion de la réception dans l'Église de huit personnes, dont cinq par baptême, deux par confirmation et une qui a été réadmise. Cette dernière s'était écartée des voies de la piété pour suivre son mari dans celles du monde; mais elle en est revenue avec un cœur vraiment désillusionné et repentant.

Le 2 *septembre*, j'eus sur mon annexe de Pokane des services en plein air et y tins aussi la classe des catéchumènes. Il y a là une soixantaine de personnes qui se réunissent chaque dimanche autour de l'évangéliste Petrose Damanyane. Une dizaine de personnes s'y sont converties pendant l'année. Un lieu de culte y est en construction.

Le 11 novembre, tandis qu'en Europe on célébrait le quatre centième anniversaire du grand réformateur Martin Luther, nous étions en famille sur l'annexe de Séthaleng, pour la dédicace de l'Église de cet endroit. Jamais encore je n'avais vu un si grand concours de gens réunis sur aucune de mes annexes. Plus de six cents personnes, dont la moitié de chrétiens Il y eut services dedans et dehors, en sessouto et en cafre. Huit personnes ont été baptisées. Les chrétiens étaient venus de Massitissi, des annexes et des environs pour se joindre à ceux de Séthaleng pour cette belle fête, qui s'est terminée par une collecte de 153 fr. 10 et par une abondante distribution de nourriture, due à la générosité des fils du défunt chef Nkethlane, petit-fils lui-même du grand Motlomi, un des chefs illustres dans l'histoire des Bassoutos.

La dernière volonté d'un chef.

Nkethlane s'était vivement intéressé à la construction de cette maison de prière, mais, à notre regret, il mourut avant qu'elle fût achevée. Pendant sa longue maladie et à sa requête, son frère l'évangéliste Jonas Ntona lui a fait, tous les jours, soir et matin, un culte de famille auquel assistaient toujours plusieurs de ses parents. La veille de son départ de ce monde, il rassembla ses fils, filles, gendres et belles-filles, et leur dit : « Mes enfants, je sens que Dieu m'appelle à vous quitter bientôt. Je vous recommande de ne pas vous disperser, mais de rester unis. Je vous laisse un héritage que je vous prie de garder soigneusement tout en en jouissant Je ne vous parle pas des choses passagères de ce monde, mais bien de la maison de Dieu en construction et des paroles de l'Évangile. Voilà l'héritage que je vous laisse, mes enfants! Voyez à ce qu'il ne soit pas ravi de vos mains par des étrangers. » A l'ouverture de cette église, les enfants du chef ont donc, par un bienveillant accueil fait à tous, montré publiquement qu'ils acceptaient l'héritage et honoraient la mémoire de leur père. La plupart

des membres de cette famille assistent depuis lors régulièrement au culte public du dimanche et de la semaine. Grâce à l'initiative d'un membre de l'Église, il y a à Séthaleng une petite école. Le gouvernement est disposé à nous aider dans cette partie de notre œuvre. Aussi allons-nous chercher un maîtreq ui s'occupera d'une manière exclusive à enseigner les enfants.

Nouvelles annexes.

Vous serez heureux d'apprendre que nous avons fondé trois nouvelles annexes pendant ces derniers mois : l'une au sud, à *Télétélé,* pour des Baphutis, des Fingous et des Bassoutos. Quelques chrétiens et une trentaine de gens s'y réunissent auprès de l'évangéliste Elisa Moléko.

Une seconde annexe s'est formée d'elle-même sur les bords de la Sébapala, par l'arrivée de trente-six membres d'Église et de quatorze personnes de la classe, venus la plupart de Paballong avec l'ancien chef de Béerséba, Philémon Mosèlé, et d'autres venus de Béthesda. Le fils aîné de celui-ci est temporairement chargé des fonctions d'évangéliste.

Plus loin, près de la montagne de Morosi, là même où vous avez passé l'an dernier en allant à Matatiélé, à la fontaine de Mokochomèla, nous avons placé Carolos Noto comme évangéliste et maître d'école. Près de là sont les villages de trois chefs : Néhémia Moshesh, Kuali, petit fils de Moshesh, chez lequel est fondée l'annexe de *Léfikeng*, et Khathoane, fils de Sékonyéla, défunt chef des Bathlokoas. Il y a là un petit noyau de chrétiens et de gens bien disposés. Sur toutes ces nouvelles annexes, il n'y a pas encore de lieux de culte. Seul, Kuali a mis à la disposition de l'école une tente, où les enfants reçoivent l'instruction en attendant d'avoir un abri plus convenable.

Il se pourrait que nous eussions à fonder une annexe parmi les Temboukis de Matshobeni, quelque part près de la forteresse de Bolepelisa, sur les bords de la Tele, soit

pour ces Cafres, soit pour un certain nombre de nos chrétiens qui demeurent dans les environs. Le chef Mafura nous supplie de fonder aussi une annexe chez lui, au delà de la Sébapala, à Lilomong, pour ses gens, des Baphutis et des Bassoutos. Sa mère est une chrétienne. Mais, malgré tout le désir de l'Église de travailler le plus possible à l'extension du règne de Dieu, nos moyens sont plus ou moins limités : 1° par les saisons et le produit des récoltes; 2° par le zèle un peu refroidi de nos chrétiens, et 3° par l'obligation où nous nous trouvons maintenant de pourvoir nous-mêmes à l'entretien complet des maîtres d'école de ce district.

F. ELLENBERGER.



QUELQUES LIGNES D'UNE LETTRE DE M. COILLARD A M. E. CASALIS

Mangwato (Shoshong), 12 mai 1884.

..... Ma lettre, écrite à bâtons rompus, a après tout manqué la poste. Je veux pourtant vous l'envoyer pour vous prouver que je ne vous oublie pas. Vous aussi, cher monsieur, vous avez voulu nous donner un gage de votre affection et de votre bon souvenir. Merci. C'est ici que nous attendait votre bonne lettre que nous avons lue en famille. Elle a fait du bien à tout le monde et à moi plus qu'à tous. Je sais que votre cœur est avec nous. Soyez notre Moïse priant sur la montagne pendant que nous combattons dans la plaine et nous serons bénis.

J'aurais beaucoup à vous dire si j'en avais le temps. Malheureusement nous sommes au milieu des préoccupations et de la confusion d'un nouveau départ, et toute ma correspondance est là qui m'accuse et me menace...

Le diable nous poursuit, et à chaque pas nous suscite des

difficultés nouvelles. Il me semble parfois que je lutte corps à corps avec lui. C'est une preuve qu'il a peur. Quand nous sommes arrivés, nous avons perdu six de nos hommes, qui sont retournés chez eux dans le Transvaal... Les autres, fatigués et engagés jusqu'à Mangwato, pouvaient nous quitter et s'en retourner au Lessouto. Nous les laissâmes parfaitement libres. Ils hésitèrent un moment. Nous nous demandions s'il ne nous faudrait pas laisser les voitures et partir à pied ou à âne : car renoncer à l'entreprise ne s'est jamais présenté à notre esprit... Tout s'éclaircit maintenant. Nos évangélistes ont pris leur résolution, nos conducteurs aussi; de plus Khama nous donne des hommes pour nous accompagner..... Mais le soleil va se lever, d'autres occupations me réclament, il faut prendre congé. Que Dieu, cher monsieur, vous garde dans sa paix.

F. COILLARD.

SAUL'S POORT, SHOSHONG ET SÉLÉKA

Mangwato, 18 mai 1884.

Chers amis,

Ce que je redoutais nous est arrivé. Les interminables délais de notre départ nous ont jetés en pleine mauvaise saison. Notre première étape, de Léribé à Prétoria, avec toutes ses difficultés, n'était que la préface de tout ce qui nous attendait au delà. On aurait dit que notre départ de la capitale du Transvaal fût de mauvais augure : nous quittions à peine la dernière de ses rues, que soudain survint une pluie battante, une vraie trombe qui inonda le pays et transforma le ruisseau qui coulait devant nous en un torrent impétueux. Nous ne le traversâmes pas sans peine. Nous murmurions tout le temps contre la municipalité, — s'il y en a une, — de cette cité, enfonçant dans la boue jusqu'à mi-jambes, dou-

blant nos attelages et excitant nos bêtes jusqu'à extinction de voix. Nos amis Creux, Constançon et d'autres, toute une petite cavalcade, étaient là en habits d'été. La pluie ne faisant pas mine de cesser, on se dit adieu précipitamment, eux pour gagner leurs logis et se mettre au sec, nous pour continuer notre route. De souper, de feu, point, personne n'y songeait. Nos pauvres gens passèrent la nuit sous les voitures, les pantalons retroussés et essayant de dormir, comme des hérons, sur leurs jambes.

Tout le pays, à notre lever, n'était qu'une immense nappe d'eau. Ainsi s'inaugurait le trajet de Prétoria à Mangwato. Ah ! que nous apprécierions aujourd'hui les bienfaits d'une voie ferrée ! Quand s'étendront-ils aussi jusqu'à nous? Patience, on s'en occupe. M. le major Machado, un officier portugais dont nous fûmes heureux de faire la connaissance, a travaillé huit mois à faire le relevé d'une ligne qui doit mettre le Transvaal en communication directe avec la mer par Inhambane. Ce n'est pas encore le Zambèze, mais c'est un pas de fait. En attendant l'accomplissement de ce beau rêve, pauvres routiers, nous cheminions lentement et le cœur noir entre les averses. Quels chemins ! quels marais ! quels bourbiers ! quelles fondrières ! Et affronter tout cela avec des fourgons chargés ! Je vous fatiguerais bien inutilement si j'avais le temps de vous conter nos aventures. Chaque fois que les bœufs s'arrêtaient dans un mauvais pas, on se disait : « Bon, nous y sommes ! » On regardait le soleil, on doublait, on triplait l'attelage, puis on mettait l'épaule aux roues. Si rien ne bougeait et que les bœufs devinssent récalcitrants, on déchargeait tout bonnement, on portait à dos les bagages hors du mauvais pas pour les recharger ensuite. La fatigue alors était interdite.

Le chemin le plus court, — pas précisément le meilleur, — traversait la rivière Apies, longeait la Mathlabase et traversait le Limpopo. Nous avions décidé de le prendre. De nuit, nous nous trompâmes, et nous nous aperçûmes trop

tard pour retourner en arrière, — ce qui ne se fait jamais, — que nous avions pris, après tout, le chemin de Saul's Poort, la station de M. Gonin. Nous y vîmes une direction de la Providence et nous n'eûmes pas lieu de regretter notre erreur. Nos amis Gonin, eux-mêmes à la veille d'un voyage, nous reçurent, comme on dit, « le cœur sur la main ». Les quelques jours passés avec eux nous firent du bien; leur dévouement, leur renoncement, nous édifièrent; leurs bontés nous touchèrent.

Au sortir de Saul's Poort, la route, — cela semble une amère ironie, — était devenue impraticable; impossible d'avancer. On ne sortait avec peine d'un bourbier que pour tomber dans un autre. Un jour, grâce aux bras vigoureux et à la forte poitrine de mon brave Jonathan, ma voiture avait franchi un kilomètre ou plus d'une affreuse fondrière. Celle de Léfi, qui nous suivait, s'enfonça jusqu'au plancher. Quatre attelages de seize bœufs ne parvenaient pas à la faire bouger. C'est que les pauvres bêtes s'enfonçaient jusqu'au ventre et ne pouvaient plus tirer. En vain essayâmes-nous jusqu'à la nuit, il fallut abandonner la partie.

Le lendemain, après quelques heures d'un lourd sommeil, la première chose fut d'aller ensemble au trône de la grâce. Nous le fîmes avec confiance. « Envoie, disait l'un de nous, envoie tes anges à notre secours ! » Retrempés, ceints de courage, nous combinions nos plans, lorsque arrivèrent des hommes à cheval et à pied, les uns avec des bœufs, les autres avec des wagons. C'étaient les chrétiens de Saul's Poort qui, ayant appris notre embarras, volaient à notre secours. C'étaient les anges de Dieu que nous avions demandés. Quand l'avons-nous jamais invoqué en vain, ce Père plein de tendresse? Les voitures furent vite allégées et le mauvais pas franchi. Ces bons amis, de leur plein gré, voyagèrent avec nous quinze jours, frayant un nouveau chemin pour éviter autant que possible les marécages du Limpopo. Ils nous amenèrent jusqu'à la jonction du Marico (le Malikoe) avec le Limpopo,

et voulaient aller plus loin. Malheureusement, ces deux rivières coulaient à pleins bords ; le gué du Marico avait plus de quarante pieds de profondeur! Quand sera-t-il guéable? Dans l'incertitude et pour ne pas nous être un surcroît de charge, nos amis se virent obligés de nous planter là et de s'en retourner.

Quand ils nous eurent fait leurs derniers adieux, que leurs wagons eurent disparu dans les bois et que le cahotement de leurs roues eut cessé de parvenir à nos oreilles, quelque chose comme un frisson me saisit. Je voyais cette énorme rivière infranchissable devant nous, ces nuages qui s'amoncelaient sur nos têtes et devaient plus d'une fois nous inonder, le marécage, dont je redoutais, sans pouvoir le fuir, le voisinage pestilentiel. Puis, la famine était là, ce spectre hideux nous montrait les dents. Pour comble de tristesse, des Bushmen nous volèrent nos deux chèvres. Adieu la goutte de lait que nous apprécions tant. Nos chevaux mouraient l'un après l'autre, et si subitement, que nous ne pouvions rien faire. Et que faire? Les plus expérimentés y ont depuis longtemps perdu leur latin. C'était une épreuve que de perdre des montures, sans doute, mais voir nos bœufs de trait tomber comme des mouches, voilà qui était bien plus grave. C'était le changement de pâturage qui les tuait ainsi. Des nuées de vautours, qui ne nous quittaient plus, de nuit comme de jour, se battaient sur les charognes. Des bandes de masaroas venaient disputer à nos horribles hôtes des lambeaux de chair en putréfaction. Pour mettre le comble à notre tristesse, c'était Léfi, puis Ésaïa, qui luttaient avec la dysenterie; Middleton aussi, ce brave Middleton, qui ne comprenait pas que la fièvre osât l'attaquer, lui si actif, si nécessaire! Et, avec tout cela, il fallait se rationner. Ce fut chose facile pour nous, — moins pour nos gens, parmi lesquels nous avions une ou deux mauvaises têtes. Mais quand ils virent ma femme pétrir gaiement unepetite miche de pain avec toutes les recoupes et tout le son, et

cette miche, cuite dans un pot en fonte, être la ration de toute une semaine pour six personnes, ils comprirent et poussèrent plus loin que nous n'aurions osé l'exiger, le soin scrupuleux du peu de nourriture qui nous restait.

Dans une position pareille, c'était à qui apporterait chaque matin les premières nouvelles de la rivière. On y allait dès l'aurore et vingt fois le jour. On examinait les morceaux de bois qu'on avait plantés la veille au bord de l'eau. Un jour, on constatait un grand écoulement et on faisait déjà des calculs pour le passage; le lendemain, la rivière avait de nouveau monté. Ainsi se passèrent quinze jours. Il nous fallait de la distraction. Les uns soignaient le bétail, d'autres prenaient leurs fusils, couraient les bois et effrayaient le gibier; ceux-ci ajustaient les engins de pêche, et allaient voir couler l'eau et guetter les crocodiles qui ne se montraient pas. On sortit l'excellent bateau que nous a donné la Société africaine de Paris. Nous pûmes ainsi, de l'autre côté de la rivière, visiter des voyageurs arrêtés comme nous, échanger avec eux quelques provisions, nous procurer même, de temps en temps, un peu de lait. Dieu bénisse et fasse prospérer la Société africaine! elle a acquis des droits sacrés à notre affection, elle a nos meilleurs vœux.

Enfin le jour de la délivrance luit. Un messager que j'avais envoyé à Mangwato, nous amenait des bœufs du chef et des wagons que les marchands avaient envoyés pour alléger les nôtres. Jugez de l'entrain avec lequel nous prîmes la pioche et la bêche pour aplanir les berges et la hache pour combler les bourbiers de tronçons et de branches. La rivière est encore profonde, les bœufs nageront, le courant est rapide et lavera l'intérieur des voitures. N'importe, nous fermons les yeux à tout danger, nous lançons les chariots l'un après l'autre et nous passons sans mauvaise aventure. Dieu soit loué! nous commençons à respirer. A voir les chemins défoncés et les ornières de nos devanciers, nous comprenons

maintenant : la main de notre bon Dieu nous avait arrêtés au Marico. Si nous avons mis six semaines pour faire un voyage de douze à quinze jours, d'autres gens rompus au métier et qui ont pris le chemin le plus direct, n'ont pas pu arriver avant nous. Et, quant à nos bœufs, on nous estime fortunés de ne pas en avoir perdu davantage. C'est pauvre consolation, n'est-ce pas? et pourtant c'est la consolation qu'échangent les voyageurs.

Nous voyageâmes plus rapidement, et, au bout de quelques jours, nous saluâmes les collines de Mangwato. Un jour, à la halte de midi, pendant qu'on faisait cuire le déjeuner, nous étions à l'ombre, étudiant un cantique de circonstance; nous entendons derrière nous un trot de chevaux. Je me retourne : c'est Aarone qui vient, avec le gendre de Khama, à notre rencontre. On se serre la main avec l'effusion de vieilles connaissances; on s'assied et on se bombarde de questions. Ce bon Aarone avait quitté Séléka depuis onze jours et était venu à pied pour nous rencontrer. Il nous apprenait la mort assez récente de sa petite Caroline. Cette chère petite, qui avait huit ans et n'avait pas peu contribué à égayer notre premier voyage, fut mordue de nuit, dans son lit, par un serpent et mourut après deux jours d'agonie. C'était une enfant, paraît-il, qui aimait le Sauveur. Tout le monde la chérissait. Quand sa mère la vit mourante : « Que dirais-tu, remarqua-t-elle, si ce serpent-là était un messager du Seigneur pour t'appeler à Lui? — Oh! ma mère, je serais heureuse, j'aime tant le Seigneur! »

A Mangwato, il fait bon retrouver des amis comme Khama, MM. Whiteley, Masson et autres. Khama est toujours le même. Il était hors de joie de nous revoir. Son « veau gras » était là : un gros mouton de race africaine, avec une queue dont la graisse est très estimée et qui pèse de dix à quinze livres ou plus. Il s'occupa de notre bétail, nous envoya chercher immédiatement deux grandes charges de bois à brûler. Tous les matins il venait à notre

camp, la figure souriante, s'informer de notre santé. Au jour fixé pour nos salutations officielles, nous nous rendîmes tous en corps au lekhothla, où le chef nous attendait entouré de ses gens. Il reçut mon petit speech phrase à phrase, avec un « *E Rre* » (oui, mon frère) bien accentué. Je lui transmis les messages d'une foule d'amis d Europe; puis vint le bouquet : une jolie boîte à musique à six airs des cantiques de Sankey et autres, et faite tout exprès pour lui à Genève. On me la passe, je la découvre; toutes les têtes s'allongent et tous les yeux sont braqués sur moi et sur le mystérieux objet. Je mets la main à la poche, pas de clef. Je cherche, cherche partout, cherche encore; rien : la clef est perdue. Nous faisions tableau. Un peu de calme et d'aplomb sauva la situation. Ce malencontreux incident ne fit qu'aiguiser la curiosité, et le lendemain l'affluence et l'excitation furent d'autant plus grandes, quand tout à coup retentit l'air et les charmants accompagnements de ce doux cantique : « Sur toi je me repose, ô Jésus, mon Sauveur! » Naturellement, tout le monde voulut ensuite entendre chanter la boîte.

Quatre ou cinq jours après notre arrivée, nous partîmes, M. Jeanmairet et moi, pour Séléka. Le chef nous donna des bœufs, un de ses frères son wagon. Nous voyageâmes, aller et retour, à marches forcées, pour ne pas passer de dimanche en route. Ce voyage nous prit deux semaines. Notre but était de relever, ou plutôt de supprimer définitivement le poste de Séléka. Asser est retourné au Lessouto avec sa nombreuse famille; Andréase a reçu un appel de nos frères vaudois à Valdézia et attend qu'ils le fassent chercher. Proche parent de certains chefs makololos, et surtout d'un homme qui, tout récemment encore, a gravement compromis le nom de cette tribu défunte en conduisant des hordes de Matébélés contre le chef Morémi, au lac Ngami, Andréase craint que sa présence parmi nous ne porte ombrage aux Barotsis, et il a raison. Aaron, lui, va avec nous. Arrivés le

samedi à Séléka, nous partions déjà le mardi. Mais, pendant ce temps, il ne fallut pas se croiser les bras. Notre première entrevue avec le chef Kobé fut caractéristique. Personne que nous ne put pénétrer dans l'enceinte de sa cour. Par mesure de précaution, son fils s'accroupit à travers l'entrée, assez exiguë, du reste. La porte de la hutte seigneuriale était soigneusement fermée, de sorte que nous n'eûmes pas le privilège de voir le visage de Son Altesse. Il était là, pourtant, en dedans de la case; car, à chaque période de mon discours, nous entendions un grognement sourd, une voix rauque, qui, lorsque j'eus fini, s'éclaircit un peu : « Allez-vous-en avec la pluie, et que la pluie vous suive partout! Que Dieu vous inonde de pluie! — Merci! » Et c'est là tout le regret qu'il éprouve de voir partir les évangélistes.

Le lendemain, tout le village se rassemblait pour le culte du matin : deux cents personnes, tout compté, tout au plus. M. Jeanmairet baptisa l'enfant d'Aaron et celui d'Andréase. Je baptisai un jeune garçon de quatorze ans environ, Mosénéne (le serpent, la couleuvre). Il prit le nom de Zakéa. C'est le seul fruit actuel de la mission de Séléka. Trois hommes sont retournés au monde, trois autres ont émigré sur une station allemande. Nous hésitâmes d'abord en voyant la jeunesse de Mosénéne, mais quand nous l'eûmes entendu confesser sa foi et répondre avec intelligence à toutes nos questions, nous n'hésitâmes plus. C'était touchant de voir ce jeune garçon se lever au milieu de cette assemblée pour faire une déclaration publique de sa profession, et puis s'agenouiller pour recevoir le sceau du baptême. Des bruits absurdes circulaient au sujet de cette cérémonie. Aussi chacun voulait voir de ses yeux ce qu'adviendrait de Mosénéne quand nous lui donnerions à manger de la chair d'enfants et à boire de la cervelle humaine. Depuis lors, Kobé nous a envoyé ce jeune garçon avec deux hommes, ici, à Mangwato, pour que nous l'expédions à l'école au Lessouto. « Il reviendra nous instruire dans un an », dit-il.

Le service de l'après-midi fut peu nombreux, et cependant les évangélistes faisaient leurs adieux. Aaron, lui, le fit en vrai Boanerges; Andréase avec non moins d'autorité, mais plus de douceur. On sentait bien que ces hommes-là avaient pris une position et qu'on regardait un peu à eux comme les Bassoutos regardent à nous. Du reste, nos évangélistes ont fait des expériences qui leur ont été salutaires et leur ont fait comprendre notre position, à nous. Ils ont travaillé à Séléka. S'il y a eu peu de conversions, j'ai été frappé du nombre de ceux qui savent lire et écrire, et de l'entrain qu'ils mettent dans le chant. Nous avons eu la pénible impression que les gens de Séléka sont durs et que nous les soulagions en leur enlevant ces témoins de la vérité. Ils se disputaient déjà le chaume de leurs demeures et les obsédaient par leur mendicité. C'est à Séléka que nous dûmes nous séparer de Filipi, — un homme de par ici qui s'est converti à Bérée, — et surtout de Jonathan, qui s'en retourne à Valdézia avec son fils et un garçon qui l'a accompagné au Lessouto. Il nous en a coûté de dire adieu à notre cher Jonathan. L'expédition perd une partie de son âme, ou tout au moins son bras droit. Jonathan est notre fils en la foi; il nous rend, je crois, toute l'affection que nous avons toujours eue pour lui. L'énergie de son caractère, impétueux quelquefois, le place toujours au premier rang. Il a voulu nous amener jusqu'ici et n'a accepté, pour lui et ses deux garçons, que la moitié des gages que les autres ont exigés. Six hommes nous ont quittés ici, d'après notre accord préalable. Qui les remplacera? Khama m'assurait qu'à cause des bruits de guerre, il ne fallait pas regarder à lui. Ce fut une autre de ces vagues que nous voyons, sans trop frémir, se briser contre notre foi. A notre retour, Khama me montra qu'il ne nous avait pas oubliés. Il nous prête trois hommes, et, pour nous éviter de trop grandes dépenses, il envoie trois messagers avec nous, qui, outre le message qui leur est confié pour le roi des Barotsis, seront chargés de nous aider en route.

Il y avait aussi des nouvelles du Zambèze. Deux jeunes gens, qui y avaient fait une expédition commerciale, en revenaient minés par la fièvre. Ils avaient apporté tout un courrier. M. Arnot, dans une longue lettre palpitante d'intérêt, nous donne toutes sortes de détails sur son œuvre. Il est toujours à la capitale, et a commencé une école qui a déjà passé par toutes sortes de phases. Robosi lui-même écrit à Khama, lui demandant son alliance, et, pour gage de son amitié, une de ses filles en mariage et un chien noir ! Il lui annonce que les Jésuites sont allés chez lui, mais qu'ils ne sont pas selon son cœur, ni selon le cœur de ses gens, et qu'il leur a refusé l'entrée de son pays. « Celui que nous attendons, ajoute-t-il, c'est M. Coillard, que l'on m'assure être maintenant en route, et je vous demande comme une faveur de l'aider, afin qu'il arrive au plus vite. » Ne fondez pas trop d'espoir sur ces bonnes dispositions d'un chef païen qui ne sait rien de l'Évangile. Paul, en obéissant à l'appel du Macédonien, a trouvé une prison en Macédoine. Mais qu'importe, si cette prison est la porte de l'Europe !

Nous voulions attendre le retour de M. et madame Hepburn, qui reviennent d'Angleterre, avant de présenter à l'Église de Shoshong le beau service de communion que nous a procuré le Comité des Dames de Paris. Nos amis n'arrivant pas, il a fallu le faire sans eux. C'est avant-hier que la présentation a eu lieu, très simplement, mais très cordialement. Les discours de remerciements nous font bien sentir que nous ne sommes plus au Lessouto, la Grèce du sud de l'Afrique. Ils n'en ont pas eu moins de valeur pour cela. Le discours de Khama. c'étaient deux bœufs de trait qu'il nous amenait le lendemain ; un autre nous donnait une vache ; un troisième, deux moutons. L'amitié, le *setsualle,* comme nous disons en sessouto, est ici une grande institution. Tout nombreux que nous sommes, chacun a son *motsualle*, son *tsala*, son ami, Cette amitié entraîne toutes sortes de devoirs et de privilèges, surtout ceux des présents. Lors même qu'il y a fa-

mine à Mangwato, nos « amis » ne nous laissent pas manquer de pastèques, canne à sucre, lait caillé, etc. Mon ami à moi, c'est naturellement Khama. Il avait préparé une belle fourrure de chacal pour mon arrivée, et une de léopard pour ma femme. Nous serons riches quand nous quitterons Mangwato.

J'oubliais de mentionner la poste. La poste ! ah ! comme elle fait vibrer le cœur ! Un ami, nous sachant au Marico, nous avait envoyé un paquet de lettres par occasion. Celui qui s'en était chargé passa toute une soirée avec nous, fut des plus aimables ; nous parlâmes de tout, excepté de la poste. Quatre jours plus tard, en arrivant à Mangwato, nous apprîmes que cet excellent homme avait nos lettres ! Il avait oublié de nous les remettre. Nous fûmes dédommagés, car, outre l'exprès qu'il fit partir quinze jours plus tard, M. Dawson, en venant nous souhaiter la bienvenue, était suivi d'un homme qui portait sur la tête une grande corbeille, toute pleine de journaux et de lettres. Il faut voir comme on se presse autour de la corbeille et comme les yeux pétillent ! Jeanmairet ! Waddell ! — on ne se le fait pas dire deux fois. Nous avions notre bonne part. Je dis *bonne*, non pas seulement à cause de la quantité, mais aussi à cause des nouvelles, des messages d'affection que la poste nous apportait.

Voilà une courte lettre de Marseille. Elle nous dit que nos amis sont déterminés à ne pas céder, même pour un instant, leur place à notre chevet quand nous serons malades. Ils envoient 700 francs pour médicaments et 200 francs pour en payer le transport. Merci, chers amis, Dieu soit béni ! En voici une de Hollande. Ah ! tout ce qui vient de ces quartiers-là nous fait du bien. Si nos amis n'ont pas encore organisé un comité, ils ont pourtant pris les devants en souscrivan *annuell ment* pour la mission du Zambèze. Et puis ce sont des lettres intimes d'amis, des lettres d'écoles du dimanche. Nous mentionnerons tous ces noms-là dans notre prière du soir.

Le service postal est maintenant interrompu à cause de la petite vérole qui sévit du côté de Zeerust. Pour les deux facteurs que l'on envoie toutes les trois semaines, c'est un trajet de quinze jours, et il coûte £ 3. Pour payer les frais du service, une taxe de £ 3,10 est imposée à chaque Européen qui séjourne dans ce pays, sans distinction aucune. C'était donc la somme de £ 14 pour nous. Il faut que nos amis nous envoient de bonnes lettres pour justifier de telles dépenses. Mais les Européens de l'endroit ont eu une réunion et ont décidé, à l'unanimité, de ne nous faire payer que la moitié, c'est-à-dire d'exempter nos excellents aides Middleton et Waddell.

Quand nous serons au Zambèze, il y aura de nouvelles complications, de nouvelles dépenses et de nouveaux arrangements. Nous le savons. Nous demandons instamment à nos amis de ne pas en faire un prétexte de silence. Vos messages affectueux ne perdront rien à venir nous trouver si loin.

Maintenant nous sommes à la veille de nous remettre en route. Il a fallu faire ici un dépôt de nos bagages, trier, prendre l'indispensable, laisser le reste. Grand travail donc de déballages et de remballages, grande tristesse à la vue de marchandises avariées, d'objets cassés. Mais enfin les wagons sont de nouveau chargés, on les couvre de peaux de bœuf pour les garantir un peu des épines et des branches qui obstruent le chemin. Les bœufs morts servent encore à quelque chose.

Il ne m'est guère possible, avec la meilleure volonté du monde, de payer aujourd'hui toutes mes dettes de correspondance. Mais, si Dieu me garde, je le ferai. Je tâcherai d'écrire plus souvent et plus brièvement. Et peut-être vous enverrai-je quelques extraits du récit qu'Aaron a fait de notre première expédition. J'ai parcouru son manuscrit avec un grand intérêt.

Chers amis, en finissant, permettez qu'une fois encore je

place sur vos cœurs le personnel et le but de notre expédition.

Votre affectionné compagnon de service,

F. COILLARD.



DERNIÈRES NOUVELLES DE L'EXPÉDITION

Depuis l'arrivée de la lettre qu'on vient de lire, nous en avons reçu une autre, datée de Kane (Voir notre carte, numéro de juin). Nous la publierons dans notre prochain numéro. Ce sera sans doute la dernière d'un certain temps. M. Coillard y raconte le départ de Shoshong, et donne une description animée et pittoresque de sa caravane. Il ne peut assez se louer de la bonté de Khama, et des mille services que ce chef a rendus à l'expédition. Tout en souffrant de quitter cet ami, M. Coillard parle de sa joie en contournant les collines qui entourent Shoshong et en respirant de nouveau l'air du Kalahari. Un souffle de courage et d'espérance traverse sa lettre, qui ne contient d'ailleurs que de bonnes nouvelles. L'état sanitaire de l'expédition est excellent, et le moral, de même.

SÉNÉGAL

MALADIE DE M. TAYLOR

Au cours du mois de juin, M. Taylor a été gravement malade, au point de donner de sérieuses inquiétudes à son Église. Depuis le départ de M. Morin, il était peu bien, mais rien ne faisait présager un mal aussi grave, et qui est arrivé en peu de jours à son paroxysme. Le docteur a parlé d'un accès pernicieux compliqué de névralgie. En même temps madame Taylor était elle-même fortement éprouvée dans sa

santé. On comprend la désolation de l'Église, en voyant la vie de son pasteur en danger. La réunion du jeudi s'est transformée en réunion de prières, et tous les membres du troupeau y ont pris une part active.

Le dernier courrier, daté du 8 juillet, contenait de meilleures nouvelles. M. Taylor était convalescent, mais encore très fatigué. Joignons nos prières à celles des chrétiens de Saint-Louis, et demandons à Dieu de conserver et de fortifier ce précieux serviteur, plus nécessaire que jamais à son œuvre.



TAÏTI

MORT DE GEORGE DEANE

Papéété, le 14 mai 1884.

Monsieur A. Boegner, directeur de la Maison des Missions.

Très honoré frère,

Permettez-moi de porter à votre connaissance que notre Église de Papéété vient de faire une perte qui a causé dans son sein un grand vide et laisse de profonds et sincères regrets. Le dimanche 27 avril, s'est éteint, dans la force de l'âge (trente-trois ans), et avec une paix remarquable, notre cher George Deane, membre d'une famille qui a donné à l'Église taïtienne un pasteur zélé et fervent. Maître de forges habile, il pourvoyait aisément à tous les besoins de sa maison. Depuis cinq ans environ, il faisait partie de notre Église de Papéété, dont il était devenu une colonne.

Son besoin d'être utile aux intérêts spirituels de ses compatriotes lui avait inspiré un vif désir de s'instruire dans les saintes lettres. Ainsi, après avoir manié le marteau toute la journée avec ses ouvriers, venait-il prendre place, le soir, à l'école biblique plusieurs fois par semaine.

Sa piété, qui avait grandi avec ses lumières, lui avait per-

mis de prendre la direction d'une classe de mémorisation des saintes Écritures et de chant sacré. Par la douceur de son caractère, il s'était acquis l'amitié d'un bon nombre de jeunes gens des deux sexes qui suivaient avec joie ses directions et qu'il s'efforçait d'amener à Christ. Il dirigeait aussi, avec beaucoup d'entrain, un des principaux groupes de l'école du dimanche.

Appelé de temps à autre à présider certains services au temple, il s'en acquittait avec une ferveur et une onction qui impressionnaient même les plus froids.

Chaque premier dimanche du mois, après la Cène, il déposait sur la table de communion « la part du Seigneur », soustraite à ses gains de la semaine. Il donnait ainsi, annuellement, de 50 à 60 francs pour la Société des Missions de Paris. Toujours le premier à apporter son offrande, il le faisait si joyeusement, que c'était certainement un de ces sacrifices auxquels Dieu prend plaisir.

Nous entrevoyions le moment rapproché où l'Église consacrerait ses dons précieux pour l'édification, en l'appelant aux fonctions de diacre. Le Seigneur a jugé bon de mettre un terme à l'espoir que nous fondions sur ce frère pour l'extension de l'œuvre de l'Évangile. Nous nous sommes inclinés devant sa volonté, toujours bonne, mais non sans la trouver bien mystérieuse. Pendant sa maladie, qui n'a duré qu'une quinzaine de jours, notre ami a sans cesse montré une calme résignation à la volonté du Père céleste. La mort n'avait pour lui plus d'aiguillon; le sang du Calvaire avait effacé sa condamnation. A travers la vallée de l'ombre de la mort, il sentait son Sauveur près de lui.

Des centaines de personnes émues ont assisté à son ensevelissement. Au temple, M. de Pomaret et moi, avons montré quelle joie et quelle gloire attendent ceux qui préfèrent la croix de Christ aux vaines réjouissances du monde et qui s'efforcent, dès leur jeunesse, de glorifier leur Sauveur en dépensant leurs forces à son service.

Sur le bord de la tombe, après un beau cantique exprimant les élans de l'âme rachetée vers le ciel, notre collègue anglais des Iles-sous-le-Vent, M. A. Pearse, a parlé de la sérénité de l'âme du croyant en présence de la mort et de son désir intime d'être bientôt affranchie des misères de cette existence pour être éternellement avec Christ.

Les membres de la classe de notre ami défunt ont donné une belle marque de leur attachement profond à leur cher maître et de sympathie envers sa veuve, en se chargeant de presque tous les frais de son ensevelissement et en prenant tous des vêtements de deuil. Ils porteront plusieurs mois ces symboles de la tristesse et des regrets qui remplissent leurs cœurs.

D'un côté, la piété agissante de notre cher George Deane, la paix de son âme avant de prendre son essor vers Dieu, et, de l'autre, le respectueux attachement des membres de sa classe pour sa mémoire, fournissent des exemples qu'il serait précieux de voir souvent imiter.

Nous avons ici le privilège de voir assez fréquemment des morts triomphantes, qui sont pour nous la preuve que, pour nos chers Taïtiens, comme pour tous les autres pécheurs de la terre, la foi aux glorieuses promesses de l'Évangile est capable de dissiper les terreurs du sombre passage et de communiquer une indicible joie, même en la mort.

Je vous prie, très honoré frère, d'agréer l'expression de mes sentiments bien dévoués dans le Seigneur.

F. Vernier.

UNE VISITE DE M. DE POMARET A SA PAROISSE

(Suite et fin.)

Nous entrons dans le district de Timaono, sur presque toute la largeur duquel s'étend une exploitation agricole immense, mais qui, malgré quelques années de grande pros-

périté, n'a pas justifié les espérances qu'elle faisait concevoir. La main-d'œuvre, d'un prix excessivement élevé, rend, à Taïti, ces sortes d'entreprises presque toujours ruineuses. La société à qui appartiennent aujourd'hui ces vastes terrains, s'en tire comme elle peut et sans grands profits à espérer, par l'élevage des bestiaux. Nous apercevons, en passant, quelques pauvrés *Aroraï* que l'administration a récemment fait venir des îles Gilbert, sur la demande d'un certain nombre de colons, et qui ont accepté, tellement grande est leur misère sur ces terres presque dépourvues de tout, un engagement de trois ans pour la modique somme de 250 francs. Ils reçoivent, comme salaire de leur pénible travail sous le soleil tropical, 4 piastres par mois. On doit aussi les nourrir. Le fait-on toujours convenablement?... Ils sont quasi à la merci de ceux qui les emploient. S'ils ont affaire à des hommes consciencieux, qui ne cherchent pas à trop spéculer sur leurs services, leur condition n'est pas trop malheureuse. Dans le cas contraire, des iniquités peuvent se produire sans qu'ils puissent se faire entendre, ne connaissant ni le taïtien, ni le français, ni l'anglais. Ils peuvent, c'est vrai, rompre l'engagement qui les lie, mais ils en perdent aussi le bénéfice, et, dans ce cas, l'administration ne les rapatrie point.

Nous voilà enfin dans le district de Mataiea et, bientôt après, à l'entrée du village de Papeuriri, où sont groupées, autour de l'église, les écoles congréganistes, les seules de l'endroit. Les protestants y envoient leurs enfants aussi bien que les familles catholiques, plus nombreuses qu'ailleurs, peu nombreuses pourtant. Les « frères et les sœurs » n'ont reçu qu'à titre provisoire la direction de ces établissements scolaires, et nous faisons des vœux bien ardents pour que vienne, sans trop tarder, un personnel de notre culte pour les remplacer. Les protestants, qui sont en très grande majorité, en ont fait dernièrement la demande officielle. Nous espérons qu'on y fera bientôt droit.

Nous sommes arrivés au centre du village, et devant une petite case indigène, recouverte de pandanus, qui s'allonge en ovale sous la feuillée plus épaisse que bienfaisante des manguiers. C'est la demeure de notre ami Taoa, le pasteur, qui accourt avec toute sa petite famille au-devant de nous : *Ja ora na*, Pomaret (salut à toi, Pomaret !). Je prends congé de M. et madame Henry, qui vont plus loin, et je me trouve bientôt entouré de figures souriantes et amies. Je m'installe chez Turia, ancienne élève de notre école, qui nous a préparé aimablement des chambres. Elle sait le français et le parle sans accent. Le Taïtien a de la difficulté pour prononcer le *d*, l'*s*, le *c*, le *g*, le *k* qu'il confond avec le *t*. Le *b* aussi lui manque ainsi que le *j* et la lettre *q*. Avant qu'il soit familiarisé avec ces nouvelles articulations, des années se passent ; ce n'est qu'un travail sérieux ou une très longue pratique de notre langue qui le rend capable de prononcer toutes nos lettres correctement.

L'arrivée de mon cher collègue, M. Vernier, et de Pomaret *vahine* (madame de Pomaret) nous rassemble sous le toit du pasteur, autour d'une table copieusement garnie. C'est le conseil de paroisse qui nous offre ce repas, ainsi que celui du soir. Les produits de la pêche du matin, splendides crevettes plus grosses que nos écrevisses les plus belles, homards à la chair blanche et fine, poissons de toutes espèces, nous font vite oublier la fatigue du voyage, et l'eau délicieuse de cocos fraîchement cueillis nous désaltère.

Cependant les pasteurs des districts environnants arrivent avec les délégués des Églises. La cloche sonne, et nous nous acheminons vers le temple, construction récente, dont l'architecture simple et gracieuse fait honneur au goût de ceux qui en ont conçu le plan. Un terrain formant rectangle et bordé de *bourao* à la fleur jaune pâle, de cocotiers aux troncs élancés et aux palmes élégantes, l'entoure de toutes parts d'un royal cadre de verdure. Le voisinage de la mer ajoute un charme de plus à cette décoration unique dont la nature

tropicale a fait tous les frais et que la main des hommes n'a pas même besoin d'entretenir. Le temple, qui paraît plutôt petit, vu du dehors, tant les proportions en ont été bien entendues, est vaste à l'intérieur. Trois séries de bancs, disposés dans un ordre parfait, se le partagent d'une manière égale. En haut et devant la série du milieu, la table de communion est dominée par une chaire un peu trop monumentale peut-être, qui n'en est pas moins, ainsi que la galerie circulaire sur laquelle elle s'élève, un ouvrage de menuiserie et d'ébénisterie fort distingué. Sur cette galerie, autour d'une petite table qui fait corps avec elle, nous nous installons : M. Vernier, qui va me prêter son concours d'interprète; Taoa, secrétaire du conseil d'arrondissement, et moi. Une prière fervente, quand nous sommes au complet, est adressée au Seigneur par un pasteur indigène; l'appel nominal a lieu, suivi de la lecture du dernier procès-verbal, et nous donnons connaissance de l'ordre du jour. Triste et douloureuse séance! Il s'agit d'abord de l'un des pasteurs, objet de plusieurs accusations graves. Il assiste à la réunion. Ses cheveux sont blanchis par l'âge Depuis qu'il est veuf, — et il y a plusieurs années que Dieu lui a retiré sa compagne, — il s'est adonné à l'ivresse. Il cachait ce vice et s'en défendait; mais, il y a quelques semaines, il a été pris en flagrant délit. L'ivresse a entraîné d'autres chutes. De nombreuses personnes en ont été les témoins indignés.

Les fautes étaient évidentes, l'exclusion temporaire s'imposait. Nous remplîmes ce pénible devoir. Le malheureux frère, à l'issue de la séance, vint serrer notre main. Peut-être le Seigneur avait-il déjà exercé sur lui l'influence de son amour miséricordieux.

Nous étions profondément édifiés du sérieux avec lequel nos pasteurs indigènes entendent la pratique des obligations du saint ministère. Si l'habitude de certains vices, si telle faute commise ne peuvent se concilier avec le titre de membre

de l'Église de Jésus-Christ, le pasteur qui s'y livre ou qui s'en rend coupable doit, à plus forte raison, être l'objet des conséquences qu'elles entraînent : ils sont les premiers à le demander, au besoin à l'exiger, autant pour sauvegarder l'honneur du corps pastoral que par respect pour la dignité de l'Église à laquelle ils sont fiers d'appartenir.

Le soir de ce même jour, — car il est temps de terminer cette missive déjà trop longue, — nous nous réunissions de nouveau dans le temple, envahi par une foule nombreuse. Plusieurs pasteurs parlèrent avec une grande richesse d'idées et une conviction émue sur le texte que j'avais médité. De joyeux cantiques, chantés dans la plus musicale des langues, montèrent vers le ciel. M. le pasteur Vernier termina par la prière. Toute l'Église vint nous serrer la main. Et nous nous séparâmes.

La lune rayonnait à travers de légers nuages dans le ciel magnifiquement étoilé. Les uns reprirent le chemin de leur village ; d'autres rentrèrent chez eux ou chez leurs hôtes. Ce fut notre cas. Un instant après, dans chaque case, on aurait pu entendre, d'un bout à l'autre du village, la lecture de la parole de Dieu, suivie de la prière faite à haute voix par le père de famille. Puis chaque lampe s'éteignit, tout bruit cessa, et l'on n'entendit plus que la grande voix qui, dans la nuit sereine, montait à Dieu de l'Océan.

L. DE POMARET.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10880. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884



La station de Siloé.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DISTINCTION OBTENUE PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AU CONGRÈS NATIONAL DE GÉOGRAPHIE, A TOULOUSE

Sur l'invitation qui nous en a été adressée par le comité d'organisation de l'exposition nationale de géographie de Toulouse, nous avons expédié à cette exposition une partie des objets formant le musée de la Maison des missions, pour figurer dans les vitrines de la section d'ethnographie.

A notre grande joie, nous venons d'apprendre que le jury d'ethnographie a accordé à l'exposition de la Société des missions protestantes de Paris le diplôme d'honneur, la plus haute distinction qui ait été décernée à cette branche d'exposition.

Cette récompense est due en partie aux amis intelligents et dévoués qui ont reçu notre envoi et qui ont mis tous leurs soins à leur obtenir une bonne place et à les disposer de manière à mettre en relief toute leur valeur. Mais l'honneur en revient avant tout à nos missionnaires du Lessouto, de Taïti, du Zambèze, qui ont, à force de travail et de peine, réuni la collection d'objets qui vient d'être si honorablement distinguée à Toulouse. Puissent-ils se sentir encouragés à de nouveaux efforts par le succès qui vient de nous être accordé!

Mais ce succès nous inspire une autre réflexion, disons

mieux, une confession qu'on nous permettra de faire. L'avouerons-nous? Avant que le choix à faire pour l'exposition de Toulouse nous eût obligés à une inspection détaillée de notre musée, nous ne nous doutions pas des trésors qu'il renfermait. Nous avons été surpris, confondus du grand nombre de nos objets, de la beauté de nos échantillons. Nous étions loin de nous croire aussi riches, et nous sommes reconnaissants que l'exposition de Toulouse nous ait obligés à le constater.

Cette ignorance, dont nous rougissons, presque tous nos amis la partagent. Ils seront nombreux, même parmi les protestants, ceux que notre succès étonnera. D'où cela vient-il? Tout simplement de notre installation, qui est absolument défectueuse. Pour ne parler ici que de notre musée, il est évident que les trois étroites vitrines mal éclairées où nous sommes obligés d'entasser et d'enfouir la plupart de nos articles, sont loin de leur faire le cadre dont ils auraient besoin. Ils y sont cachés, non exposés. Il est évident que ce n'est pas là un arrangement digne de notre Société et digne du protestantisme.

Nous n'insistons pas; l'occasion reviendra bientôt, nous l'espérons, de traiter plus à fond cet important sujet. En attendant, nous sommes bien aise d'avoir pu noter au passage un argument de plus en faveur de notre vieille thèse : il nous faut une véritable *Maison des Missions*.



LES MISSIONS AU CONGRÈS PRESBYTÉRIEN DE BELFAST

Lettre de M. J. B. Couve, membre honoraire du Comité.

Bordeaux, le 20 juillet 1884.

Cher monsieur et honoré frère,

J'ai eu, vous le savez, le grand privilège d'assister et de prendre part au Congrès presbytérien qui a eu lieu, il y a

quelques semaines, à Belfast. Je vous demande la permission de venir vous parler du congrès au point de vue des missions. Les quelques détails que je me propose de vous donner intéresseront, je l'espère, les lecteurs du *Journal des Missions*.

Ayant à parler une fois devant le congrès, j'ai manifesté, moi, seul laïque parmi les délégués des Églises de France, le désir d'entretenir la grande assemblée presbytérienne de l'œuvre si belle, mais si peu connue, de la Société des missions évangéliques de Paris. J'avais préparé un travail dans lequel je racontais ses origines, et où je passais en revue les diverses branches de l'activité missionnaire au Lessouto, au Zambèze, à Taïti, au Sénégal, en terminant par quelques considérations générales. Je n'ai pu lire mon petit rapport, quelques minutes seulement m'ayant été accordées. J'ai dû alors improviser une allocution dans laquelle je me suis efforcé de donner des faits et de citer quelques chiffres. Les Anglais aiment beaucoup, dans tous les domaines, le côté pratique. Mon travail m'a été demandé et je pense qu'il sera publié, en partie du moins, dans le volume des Actes du congrès. Mais, en attendant, je crois pouvoir dire que les membres présents ont été, malgré la faiblesse de l'interprète, favorablement impressionnés par les nouvelles fort encourageantes que j'ai pu donner sur des champs missionnaires jusqu'ici très abondamment bénis.

Peut-on, en effet, ne pas être frappé de ce fait remarquable que les Églises de France, si jeunes, si faibles, qui ont souffert la persécution sous diverses formes, qui naguère encore étaient privées de la liberté nécessaire, qui ont eu tant d'ennemis à combattre, tant de difficultés à surmonter, avec des ressources si limitées à leur disposition, que ces Églises ont entrepris, il y a une cinquantaine d'années, la mission en pays païen, l'ont continuée avec persévérance et peuvent aujourd'hui, par la bénédiction de Dieu, constater des résultats que pourraient à juste titre envier plu-

sieurs sociétés missionnaires? Sachons donc être reconnaissants de ce qu'il nous est donné de collaborer à une pareille œuvre et soyons de plus en plus fidèles!

J'ai été heureux de l'occasion qui m'a été offerte de rendre mon humble mais sincère témoignage aux efforts missionnaires de notre chère Eglise.

Le congrès de Belfast avait dans son sein plusieurs missionnaires et une soirée a été consacrée à les entendre, sans parler des autres séances dans lesquelles on s'est occupé des missions. Par exemple, on a beaucoup étudié la question de savoir s'il fallait laisser les Églises missionnaires se gouverner elles-mêmes et dans quelle mesure elles devaient être en relations avec les Églises de la mère patrie, au point de vue ecclésiastique, bien entendu. Après un assez long entretien fort intéressant, on s'est prononcé dans le sens de l'indépendance. On a dit avec beaucoup de raison, me semble-t-il, que les missionnaires pourraient avancer l'œuvre qui leur est confiée d'autant mieux et d'autant plus qu'ils tiendraient compte davantage des circonstances particulières, tout en conservant les grands principes presbytériens et l'esprit de la Réforme.

Je parlais, il y a un instant, des missionnaires venus de différentes contrées lointaines et qui ont donné des détails fort intéressants sur leur œuvre, le pays qu'ils habitent, les peuplades qu'ils évangélisent, les mœurs, les coutumes, les difficultés, les périls auxquels ils sont exposés, les encouragements reçus, les résultats obtenus.

Nous avons eu ainsi parmi nous des missionnaires de l'Inde, de la Chine, du Japon, des Nouvelles-Hébrides, qui, par leurs allocutions aussi bien que par leurs personnes, ont fait une grande impression tant sur les membres du congrès que sur l'auditoire nombreux et sympathique qui les a écoutés. Cette séance a été l'une des meilleures, et nous voulons croire, nous espérons que le résultat sera de nous stimuler à un zèle missionnaire plus ardent.

Puisque j'ai l'occasion de vous écrire, vous me permettrez, cher monsieur et honoré frère, de vous parler un peu de notre comité auxiliaire du Sud-Ouest. Il a reçu avec intérêt et gratitude votre communication (1). Nous croyons que c'est une excellente chose que vous entriez ainsi en relations directes avec nous, et nous sommes persuadés que les comités auxiliaires en recevront un bienfait réel pour leur activité. Nous avons augmenté le nombre de nos membres dans la région, désirant associer plus d'amis, pasteurs et laïques des diverses Églises, à l'œuvre commune. Nous vous enverrons prochainement notre liste complète. Nous avons eu une réunion du comité de Bordeaux, à la réception de votre circulaire, et nous avons décidé d'adresser, à notre tour, un appel, soit à nos amis de la région, soit à ceux de Bordeaux. Nous vous en envoyons un exemplaire: puisse notre cri être entendu et puissions-nous recevoir de nombreuses et généreuses réponses! Nous espérons avoir bientôt de bonnes nouvelles à vous communiquer à ce sujet.

Nous attendrons maintenant avec impatience le commencement de l'hiver, époque à laquelle nous comptons sur votre visite. Nous croyons que votre venue parmi nous stimulera le zèle missionnaire. Le récit de votre voyage, de vos expériences et des projets du Comité de Paris pourra faire, sous la bénédiction de Dieu, beaucoup de bien. Avec l'hiver, nous reprendrons nos réunions mensuelles et notre activité générale. Il nous sera toujours précieux de recevoir vos directions, afin d'entrer de plus en plus dans la voie que vous nous avez tracée.

Dans cette attente et dans ces sentiments, cher monsieur et honoré frère, je vous prie d'agréer mes salutations bien affectueuses et dévouées.

J. B. Couve.

---

(1) Allusion à une circulaire adressée par le directeur aux comités auxiliaires, le 25 juin 1884.

P. S. Nous avons été vivement préoccupés de l'état de notre cher frère, notre dévoué missionnaire Taylor, mais nous recevons, par ce dernier courrier, des nouvelles rassurantes. Elles nous rendent heureux et reconnaissants en proportion même de notre inquiétude à son sujet.

Nous entourons aussi d'une vive sympathie notre ami Viénot, si éprouvé dans la santé de sa femme. Nous suivons enfin dans leurs divers voyages les Brun, les de Verbizier et les chers Coillard, ainsi que leurs compagnons.

SUD DE L'AFRIQUE

LES TROUBLES DANS L'ÉTAT-LIBRE

Les journaux qui nous arrivent du Sud de l'Afrique nous permettent de rétablir dans leur intégrité les faits qui se sont passés à Thaba-Ntsu, et dans lesquels, nous sommes heureux de l'ajouter, la tribu des Bassoutos n'est pas impliquée comme on l'avait prétendu.

Thaba-Ntsu est une ville indigène, la plus grande, si nous ne nous trompons, qui se trouve dans le Sud de l'Afrique; elle comptait autrefois jusqu'à 13,000 habitants; avant les derniers troubles, elle en comptait encore 8,000. Elle est la capitale des Barolongs, dont le territoire forme, dans la partie est de l'État-Libre de l'Orange, à peu près à mi-chemin entre Blœmfontein et le Calédon, frontière du Lessouto, une sorte d'enclave ou d'îlot de forme circulaire.

Nous avons visité Thaba-Ntsu, et nous n'oublierons pas l'immense montagne noire à laquelle la ville s'adosse et dont elle a pris le nom, ni l'aspect étrange de cette ville elle-même et de ces huttes à vastes dimensions, à galerie circulaire, qui se suivent par centaines sur les collines, dans toutes les directions.

Thaba-Ntsu est le siège de deux missions : la plus ancienne est celle des wesleyens; elle est, depuis de longues années, entre les mains du Rév. Daniel, bien connu de nos missionnaires; l'autre a été fondée plus récemment par les ritualistes, et le titulaire actuel est le chanoine Crisp.

Il y a vingt ans, le pays des Barolongs faisait partie du vaste domaine des Bassoutos, et Moshesh en était le suzerain. Cela n'empêcha pas *Moroké*, le chef de la tribu, de faire cause commune avec les Boers contre les Bassoutos, lors de la guerre qui éclata en 1865. Il y gagna de voir reconnaître, par les Boers, l'indépendance de son territoire. Mais on eut soin de séparer ce territoire du Lessouto réduit, en annexant la partie du pays qui les sépare. On isola ainsi les Barolongs de tout contact direct avec les autres tribus indigènes, position anormale et qui ne pouvait être maintenue qu'au prix de beaucoup de sagesse.

Tant que Moroké vécut, rien ne fut changé à la situation. Mais à sa mort, survenue dans les premiers mois de 1880, sa succession fut disputée par deux de ses fils, Tsépinare et Samuel Moroké. On s'en référa, finalement, à l'arbitrage du président de l'État-Libre, M. Brand, qui se prononça en faveur de Tsépinare, lequel réussit à chasser du pays son compétiteur. Celui-ci ne se tint pas pour battu, en appela aux autorités de l'État-Libre, puis au gouvernement anglais; enfin, se voyant éconduit de partout, il revint, il y a environ six mois, au Sud de l'Afrique et se recruta une troupe composée en partie, semble-t-il, de Bassoutos. On sait que ces derniers pullulent dans l'État-Libre. Se voyant suffisamment fort, il attaqua, le 10 juillet, la ville de Thaba-Ntsu et la brûla en partie. Le chef Tsépinare fut tué ou périt, au dire de quelques-uns, de sa propre main, après s'être vaillamment défendu, et son fils Joël tomba entre les mains des rebelles.

Le dénouement ne se fit pas attendre. Le président de l'État-Libre arriva sur les lieux avec deux cents hommes et

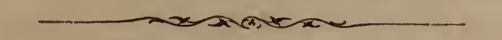
deux canons, et ordonna à Samuel Moroké de quitter sur-le-champ le territoire. Le chef rebelle n'ayant pas obéi, le président proclama l'annexion du pays à l'État-Libre de l'Orange, et le drapeau de la République fut arboré.

En même temps, des mesures de précaution étaient prises en vue d'une intervention possible des Bassoutos. Une force armée de 500 hommes devait être rassemblée pour monter la garde à la frontière. L'événement a prouvé que ces mesures étaient superflues : de toutes parts on a reçu l'assurance que les Bassoutos restaient parfaitement calmes. Une dépêche du 16 juillet confirme cette bonne nouvelle, d'autant plus satisfaisante qu'il ne manquait sans doute pas de gens qui eussent accueilli avec joie tout prétexte d'invasion au Lessouto.

Cette affaire jette un triste jour sur l'état de la question indigène au Sud de l'Afrique. Elle montre le funeste aveuglement qui trop souvent empêche les noirs de discerner leurs intérêts. Au lieu de s'unir pour résister aux dangers qui menacent leur indépendance, ils s'attachent trop souvent à leurs luttes intestines, et poursuivent leurs intérêts particuliers, sans s'apercevoir que la ruine est suspendue sur leurs têtes. Ils font ainsi le jeu de leurs ennemis, qui, de leur côté, sont trop heureux de profiter de ces divisions, de les augmenter même par leurs intrigues, pour dépouiller les malheureux indigènes. Ainsi s'explique le fait lamentable, mais trop fréquent, de tribus submergées par le flot montant de cette civilisation qui devrait les élever et les transformer. Dieu veuille que l'exemple des Barolongs profite aux Bassoutos et leur enseigne, pendant qu'il en est temps, à profiter de la situation exceptionnelle qui leur est faite pour assurer, par leur sagesse et leur union, l'avenir pacifique de leur nation.

Dernière heure. Des dépêches du 23 et du 24 juillet nous apprennent que le président Brand et le colonel Clarke, ma-

gistrat supérieur du Lessouto, se sont rencontrés à Wepener. La tranquillité absolue des Bassoutos a permis au président de l'État-Libre de renvoyer dans leurs foyers les milices qui avaient été rassemblées sur la frontière.



LA STATION DE SILOÉ

Nous devons à M. Christol le croquis dont on voit la reproduction en tête de ce numéro. Il représente la station de *Siloé,* située, comme notre carte l'indique, au sud d'Hermon, à l'ouest de Thabana-Morèna et à peu de distance de la frontière de l'État-Libre.

La fondation de cette station fut décidée dans une conférence tenue le 21 mai 1861 à Thaba-Bossiou. Elle se trouve sur l'ancien territoire du chef Makuaï, qui depuis s'est établi à Matatiélé où il est resté jusqu'à la dernière guerre. Actuellement le territoire qui entoure Siloé est occupé par la tribu des Bataungs. Le vieux chef chrétien Moletsane, âgé de cent ans environ, réside à une petite distance de la station.

M. Maeder commença les travaux le 23 décembre 1861. Un peu plus tard, en 1862, M. Germond fonda la station de Thabana-Morèna. Le 7 avril de la même année, avait lieu l'installation de M. Maeder comme missionnaire; MM. Jousse, Cochet et Mabille y prirent part. En même temps, fut posée la première pierre de la maison d'habitation, et la station reçut son nom.

Depuis ce jour, l'œuvre missionnaire s'y est poursuivie avec les alternatives obligées de progrès et de difficultés. M. Maeder occupe toujours la station qu'il a successivement agrandie au fur et à mesure des besoins. Tout, dans les bâtiments, la cour, le jardin, porte le cachet de l'ordre minutieux qui distingue M. et madame Maeder. Nous voudrions faire voir

à nos lecteurs la maison et ses dépendances, leur faire admirer, en particulier, l'atelier de M. Maeder et la *paneterie* ou salle à provisions, qui est à juste titre l'orgueil de madame Maeder. Ne pouvant le faire, nous devons nous contenter de leur offrir le croquis de M. Christol. Le grand bâtiment de droite, c'est l'église qu'on voit par derrière. A gauche, sur le devant, est l'habitation principale du missionnaire, composée de deux petites maisons accouplées. Dans le fond, derrière le wagon qui attend qu'on le mette à la remise, on aperçoit les bâtiments qui bordent l'autre côté de la cour : ce sont les dépendances qui ne manquent jamais sur une station; chambres à donner, atelier, cabinet de travail; en un mot, tout ce qui ne peut trouver place dans le corps de logis principal; la règle étant, en Afrique, où le terrain ne manque pas, de ne s'étendre jamais en hauteur, mais en largeur. Les arbres qu'on voit sur la gauche et le petit mur qui les entoure indiquent le commencement du jardin.

EXPÉRIENCES PASTORALES D'UN MISSIONNAIRE

Hermon, le 24 mai 1884.

...J'ai eu récemment quelques sujets de tristesse à Hermon. Puisque je suis en veine de confidences, je vais vous raconter la chose; vous trouverez dans mon récit un petit morceau de mes expériences pastorales et missionnaires.

Il s'agissait d'une certaine danse empruntée aux Hottentots, que les jeunes Bassoutos aiment beaucoup faire un jour de mariage. C'est grotesque et ridicule : on dirait une troupe de singes paradant sur la grande route. Filles et garçons se livrent à des contorsions absurdes, et, comme qui le veut peut y prendre part, on passe facilement d'un amusement grotesque à un plaisir dangereux; les gestes, les at-

titudes, tout peut y prendre une signification immorale et conduire ces grands enfants au mal. Les missionnaires ont, de tout temps, protesté contre cette danse appelée « stap » en hollandais, en sessouto « sétapo », et ils se sont efforcés de l'extirper. Mais c'est ici qu'on voit l'entêtement des Bassoutos et le peu de ressources qu'ils ont pour se distraire. Ce stap, ils le feront pendant des heures au soleil le plus ardent et sur une route poudreuse.

Ils transpirent, ils s'essoufflent, ils avalent de la poussière au décalitre. Au fond, je crois qu'ils souffrent et s'ennuient, mais ils se figurent tellement qu'ils s'amusent, que, pour eux, une fête de mariage est ratée quand on n'a pas stapé. C'est un trait caractéristique des Bassoutos qu'ils ne savent pas jouer; ils n'ont, pour ainsi dire, pas de jeu indigène national; ils ont pris de nous le « jeu de barres », que les enfants de l'école jouent pendant les récréations, et c'est à peu près tout. C'est ce qui explique pourquoi ils sont toqués du stap, car c'est le seul amusement dont ils disposent, et il faut bien s'amuser quand on est de noce.

Il fut un temps où je crus qu'il rentrait dans mes devoirs de missionnaire d'apprendre à la jeunesse d'ici quelques jeux nouveaux; j'ai essayé d'acclimater à Hermon la dernière paire en avant, les petits paquets, colin-maillard, etc., etc... mais je fus le seul à m'amuser; je fis le grand enfant, sans réussir à entraîner le petit monde que je voulais dresser, et je finis par sentir que je n'étais même pas capable d'apprendre à des enfants à jouer.

J'aurais cependant dû continuer l'essai et ne pas trop remarquer que, jouer à la dernière paire en avant, c'était une méthode d'évangélisation par trop extraordinaire.

Bref, en dépit des missionnaires, le stap paraît et disparaît; il règne dans le pays à l'état endémique. On croit en être débarrassé, il relève la tête au prochain mariage, et les parents, qui sont aveugles comme des taupes quand leurs enfants s'exposent au mal, sont plutôt pour que contre

la chose, quitte à pousser des cris de paon quand il arrive quelque scandale.

Pour le mariage de Bénoni, l'instituteur d'Hermon, je voulus faire un effort pour persuader la jeunesse de laisser de côté son amusement de prédilection. Bénoni n'est pas le maître d'école modèle : il est instruit, mais, comme caractère, il est resté un peu trop le gamin du village; une fois son école finie, il dépose les insignes de sa dignité et ne se gêne pas pour faire le polisson comme n'importe quel écervelé de la paroisse. Ce n'est certes pas l'idéal d'un instituteur, surtout pour le Lessouto, où l'instituteur est le lieutenant du missionnaire et du catéchiste, et prend place au consistoire avec les pères conscrits de l'Église. Mais, me disais-je, Bénoni est jeune; le temps, la patience, le mariage feront son éducation. Et je lui passais bien des sottises qui, pour d'autres, eussent eu une certaine gravité.

Le jour du mariage arriva, et j'adressai de tout mon cœur mes exhortations à ce couple que j'allais unir pour la vie. Puis je parlai à l'assemblée, à ces deux cents garçons et filles qu'avait attirés le mariage de leur instituteur.

Je voulus faire appel à leur cœur, et leur dis que, s'ils m'aimaient et avaient confiance en moi, ils ne feraient pas le stap, et que ceux qui le feraient quand même m'affligeraient beaucoup. C'était dire : « Qui m'aime me suive. » Et, pour être vrai, je dois avouer que j'espérais en toute candeur que cet appel aurait du succès.

Eh bien oui! on stapa le mardi, et le mercredi, et le jeudi, et le vendredi. Tout ce monde d'écervelés piqua une tête dans la bagarre, sauf une petite troupe qui me resta fidèle. Catéchumènes et non-croyants me tournèrent le dos ou, plutôt, m'oublièrent et s'en donnèrent de sauter, de faire des entrechats, et que sais-je encore? Bénoni, le beau marié, menait le cotillon! J'étais battu à plate couture, et sur toute la ligne. Pensez donc, dire : « Qui m'aime me suive », et puis rester planté tout seul, c'est dur. J'ai beau préten-

dre que je suis cuirassé contre les déceptions et poser pour un vieux routier, ce trait m'alla droit au cœur et me fit broyer du noir pendant plusieurs jours. Je me disais : « Il faut que jeunesse se passe; au fond, on n'a pas dansé pour te témoigner de l'hostilité; c'est pure affaire d'entraînement ou de sottise; il y a là plus de légèreté que de méchanceté. » Ces exhortations, que je me prodiguais, ne calmaient pas ma douleur. C'est que j'avais mis tout mon cœur à la chose; j'avais parlé avec amour et conviction, avec tout le sentiment dont je suis capable. J'avais probablement cru que les Bassoutos comprendraient certaines délicatesses qui, pour les Européens, sont le pain quotidien et qui, pour eux, sont encore des mystères. Bref, une voix me soufflait sans cesse ces vilaines paroles : « A quoi bon te donner tant de peine pour ces gens-là? Tu jettes des perles devant les pourceaux. » Ce que cette dernière phrase m'a tourmenté n'est pas à dire, j'en suis encore tout honteux maintenant, car j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas la dire à haute voix; elle était là, au bout de ma langue, et il n'y aurait eu qu'à presser la gâchette pour que le coup parte.

Très heureusement j'ai eu d'abord la visite des Jacottet, qui ont passé le dimanche ici; M. Jacottet a prêché le matin, M. Christol l'après-midi, et je n'ai eu qu'à interpréter. Le dimanche suivant, c'est Henry Dyke qui a fonctionné le matin; l'après-midi, M. Christol s'est de nouveau dévoué. Nous sommes ainsi arrivés à ce dimanche-ci; les sentiments se sont calmés, j'ai étudié la situation, j'ai choisi mon terrain et je suis monté en chaire ce matin avec un sermon que je décorerai, pour la circonstance, du nom de « manifeste » ou de « programme ».

J'avais pris comme texte : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Je montrai aux gens comment je comprenais mes devoirs de conducteur spirituel. « Je pourrais vous intimider, renvoyer des catéchumènes, gronder, punir. Vous auriez peur de moi, et, par peur, vous m'obéiriez.

Mais je voudrais que le régime de la loi fût aboli, enterré. Il a été votre éducateur, parce que vous étiez encore enfants. Aujourd'hui, vous êtes des hommes, ou, du moins, il est temps que vous le soyez. Il vous faut un régime supérieur, plus moral : il faut que vous serviez Dieu par amour, que l'amour et la confiance vous poussent à accepter mes directions. Je vous aime et j'ai confiance en vous, rendez-moi la pareille et conduisez-vous en hommes dignes de confiance. En faisant le stap, vous m'avez presque montré que j'ai tort de compter sur votre amour ; mais cet incident ne changera rien à ma manière de vous diriger. Le but que nous avons devant nous, c'est votre affranchissement, votre indépendance à l'égard des Églises de France. Pour en arriver là, il faut que vous appreniez à avoir pour mobiles autre chose que la crainte de la discipline ecclésiastique, etc., etc. » On m'a bien écouté ; mais quel résultat pratique en ai-je obtenu ? Toujours est-il que j'ai eu l'occasion de mettre dans la pâte un bon levain, et l'avenir me montrera s'il la fera gonfler ou si elle l'étouffera.

Quant à Bénoni, il est fâché de ce que je l'ai grondé ; il me suscite des querelles d'Allemand pour quelques mots qui m'ont échappé au premier moment. J'ai reçu de lui une lettre de huit pages, où il me fait part de ses « lipelaelo », c'est-à-dire de ses sujets de mécontentement. Au fond, je devrais lui retirer son école, qui est un poste de confiance ; mais ce serait le perdre ; il serait démoralisé et se jetterait tout à fait dans ce courant de légèreté qui entraîne beaucoup de jeunes gens de son âge. Ce serait aussi perdre le fruit des efforts que l'on a faits à l'École normale de Morija pour l'instruire et l'éduquer, et j'aime trop cette école pour l'exposer à cet échec. Je crois donc qu'une fois de plus je compterai sur le temps et la patience pour transformer ce pauvre garçon. Il est, du reste, marié, et le mariage, au Lessouto surtout, autant que j'en puis juger, est un fameux éducateur. Je ne suis jamais si heureux que quand je puis

bénir le mariage d'une des beautés du village. Autant elle était coquette et légère auparavant, autant elle devient grave et terre à terre au bout de huit jours de vie conjugale. C'est au point que, si cela dépendait de moi, je marierais tout ce beau monde aussi vite que possible; mes attributions n'allant pas jusqu'à confectionner des mariages, je me borne à m'en réjouir de tout mon cœur, car j'y trouve de puissants alliés, des maîtres même qui réussissent en quelques semaines à faire ce que j'ai essayé en vain pendant des mois et des années.

Voilà l'histoire de mes grands malheurs! Ils paraîtront peut-être moins graves à d'autres. Mais voilà, il y a des gens sensibles, pour lesquels une épine est une maladie, qu'un mot déroute, qu'une déception renverse. J'ai été dans ce cas ces derniers temps. Mais aussi j'ai pu mettre en pratique ce mot d'un grand personnage politique contemporain : « Les difficultés sont des occasions. » J'ai profité des ennuis du stap pour exposer à mon troupeau le programme de mon ministère, et la douleur même que j'ai éprouvée ne pourra que me rendre plus sage, plus fidèle et plus dévoué.

Et maintenant, voici en peu de mots une autre histoire où j'ai eu aussi le dessous, malgré mes efforts et tout le sentiment que j'ai mis en ligne pour remporter la victoire :

Alfonia, instituteur de Litsueneng, n'a rien trouvé de mieux à faire que d'écrire un billet doux à une jeune femme du voisinage, nommée Rahab. Celle-ci, au lieu de montrer cette lettre à son mari, la fourre dans une caisse et l'y oublie, jusqu'au jour où Sébathli, son époux, la trouve et la lit. Il la montre à Onésime, catéchiste de Litsueneng et beau-frère de la jeune femme; ses soupçons sont éveillés : « Avant mon mariage, Rahab n'était-elle pas en trop bons termes avec Alfonia ? Pourquoi m'a-t-elle caché le billet doux? etc., etc. » Quand un indigène a trouvé l'occasion de vous pincer, il ne vous lâche pas si facilement et presse la grappe jusqu'à la dernière goutte : il a la lettre, et tout le mal qu'il peut

imaginer, il vous soupçonne de l'avoir fait, il vous en accuse.

Le cas me fut soumis par Onésime, et j'allai à Litsueneng mardi dernier. Nous voilà assis sur l'herbe, avec les coupables et leurs parents. Nous les interrogeons tous pour savoir s'il n'y avait pas autre chose que ce malheureux billet doux. Alfonia confesse sa faute avec humilité, affirmant, avec l'accent de la sincérité, qu'il n'avait jamais été plus loin que cela, mais avouant que, lors de son mariage, il aimait Rahab plus que sa fiancée Marianna (actuellement sa femme et présente à l'enquête). Rahab est moins explicite et se compromet en niant des choses que tout le monde connaît. Les parents de Sébathli font l'office de procureur de la République, c'est-à-dire s'efforcent d'établir la culpabilité des accusés et de légitimer les soupçons du mari offensé. Quant à moi, je suis impartial et dois l'être, d'autant plus que la partie lésée n'est pas chrétienne et me guette pour voir si je serai juste ou si je tâcherai de disculper Alfonia, parce qu'il est instituteur chrétien.

Après des heures de discussion, il faut que je dise mon opinion : je leur dis donc, qu'à mon avis, cette lettre est une grosse faute dont s'est rendu coupable Alfonia, et que Rahab est grandement coupable de l'avoir cachée à son mari. « Heureusement, la lettre est tombée entre nos mains avant que le mal soit plus grave ; vous avez été arrêtés avant d'arriver au précipice vers lequel vous alliez, sans même vous en douter. Toi, Sébathli, tu as bien agi, tu as fait les choses comme un homme. Pardonne à ta femme, pardonne à Alfonia ; brûlons cette lettre et vivez en paix. »

Je leur donne des conseils que je crois bons ; je les exhorte à s'aimer, à s'être fidèles ; je gronde Alfonia, qui s'humilie et se repent. Il me semblait que c'était la solution équitable, et je pensais à ces mots : « Heureux ceux qui procurent la paix. » Je croyais avoir réussi ; je mettais une cocarde à mon chapeau et jouissais d'avoir réconcilié deux

ménages qui allaient se déranger. En un mot, j'y allais bravement, de tout cœur et avec confiance.

Les parents de Sébathli répondent que j'ai raison. Chacun brode sur le thème que j'avais mis sur le tapis; chacun gronde, exhorte et approuve mes paroles.

Deux fois je demandai l'opinion de Sébathli, et deux fois ses oncles dirent : « Pourquoi lui demander son avis? Toute sa manière d'agir ne montre-t-elle pas qu'il a pardonné? » J'avais la fameuse lettre en main et une boîte d'allumettes de l'autre, pour faire de la pièce de conviction un feu de joie; je triomphais... quand Sébathli sortit de son silence. Je le vois encore, couché sur l'herbe, la tête sur le coude, l'œil dur, l'expression bourrue : « Quant à moi, dit-il, je n'ai rien à dire. Ce que je dis, c'est qu'Alfonia doit me payer, qu'il paie ma femme. »

Ces paroles me frappèrent au cœur : j'avais donc travaillé et espéré en vain. J'avais cherché, dans la Bible, les paroles les plus touchantes; j'avais patienté; je m'étais ingénié à représenter les choses dans toute leur vérité et de manière à amener une amnistie générale. Et ce jeune homme, qui ne vaut pas grand'chose, avait résisté, son cœur était resté froid comme glace pendant que le mien brûlait, dur comme pierre pendant que le mien était tout ému. Je me butais contre sa mauvaise volonté et contre sa cupidité, car il s'agissait, pour lui, de profiter de l'imprudence de sa femme et d'Alfonia pour gagner quelques têtes de bétail.

« Et comment doit-il te payer ? » lui dis-je tout déconfit. « Qu'il me donne dix têtes de bétail ! » Les oncles essayèrent d'obtenir de lui un rabais; mais, pour moi, j'étais ahuri. Je leur dis que, du moment que Sébathli prenait les choses comme cela, l'affaire sortait de mes mains et rentrait dans les attributions et la compétence des chefs... mais qu'ils m'avaient fait travailler en vain et perdre une journée pour rien. Il ne me restait plus qu'à reprendre tristement le chemin du logis; en nous quittant, on me dit qu'on réfléchirait

à mes conseils; qu'on tâcherait de persuader Sébathli de s'y conformer. Était-ce une consolation en l'air ou une intention sincère? Au moment même, je pris cela pour une phrase sans valeur, et rien ne m'a donné lieu de changer d'opinion. Mais, malgré moi, l'espérance est déjà là, grandissant et envahissant mon cœur, comme le lierre accapare un vieux mur décrépit. Cette espérance! elle nous fait souvent du bien; mais que de fois aussi elle nous cause de nouvelles déceptions. Je voudrais parfois apprendre le moyen de l'extirper ou de lui rogner les tiges, pour qu'elle pousse lentement, mais je n'y ai pas encore réussi. Je rentre (j'étais à pied) en ruminant toute cette affaire dans mon esprit, et me disant qu'une des plus grandes épreuves de ce monde, c'est de ne pas être compris, d'avoir affaire à des gens qui voient les choses autrement que vous et de l'oublier. Déjà je ne pense plus à mes frais d'éloquence et de sentiment, et au coup d'assommoir de Sébathli; je suis guéri de ces deux piqûres et recommencerai mes fautes, j'en suis sûr.

Six semaines plus tard.

3 juin 1884.

Je vous ai parlé de mes affaires avec Bénoni, l'instituteur qui vient de se marier et qui est en grande partie responsable de cette danse que les Bassoutos appellent sétapo, que l'on a tant faite ici. Je disais que je ne savais trop que faire, et que peut-être il reviendrait à de bons sentiments. Je craignais, en le renvoyant, de l'exposer à de nouveaux dangers.

Eh bien, j'ai eu raison de patienter et d'éviter un coup d'État. J'ai d'abord reçu de Bénoni une lettre de huit pages, dans laquelle il me disait combien il était peiné de voir ma colère; il me faisait des reproches, allant jusqu'à me rappeler un sermon que M. Mabille avait fait ici, peu auparavant, sur la douceur que nous devons employer pour montrer à nos frères leurs erreurs et leurs péchés. Cette danse,

qu'a-t-elle de mauvais? etc., etc. Toute une tartine, que le pauvre garçon écrivait, sans se douter qu'il me fournissait des arguments pour ma propre cause.

Il se trouva, en effet, que tout ce qu'il disait pouvait tourner contre lui. Je ne manquai pas l'occasion de lui renvoyer la balle, mais toujours en évitant de lui faire croire que je voulais le chasser de l'école. Je lui dis cependant que, puisqu'il demeurait à Hermon, il ferait mieux de venir me parler au lieu de m'écrire, que j'étais à la maison, et qu'une correspondance, dans ces conditions, me semblait un luxe inutile.

Silence de mort pendant plusieurs jours. La rumeur publique dit que Bénoni va donner sa démission d'instituteur. J'attends les événements.

Dimanche, après le service, j'étais assis, avec quelques vieux, à l'abri d'un mur. Voici Bénoni qui vient prendre sa place à côté de moi, avec une salutation affectueuse. « Bon, me dis-je, il y a du nouveau dans son cœur. Serait-il en train de revenir à de bons sentiments? » Ce fut tout. Mais hier il arrive dans mon cabinet : « Quand recommencerons-nous l'école? Les vacances ont-elles été assez longues? » C'était me dire qu'il voulait rentrer en grâce. De fil en aiguille, nous reprenons notre discussion sur le sétapo, sur les devoirs d'un maître d'école, sur la légèreté de la jeunesse, etc., etc. Ce fut un entretien franc, cordial, dont je profitai pour faire à Bénoni une petite profession de foi à son égard, une déclaration d'amour, ou, sinon d'amour, au moins d'intérêt réel et de bonne volonté. Je lui racontai comme quoi ses manières de gamin m'avaient toujours offusqué, mais que j'espérais qu'en avançant en âge il deviendrait plus sérieux. Bref, je lui dis paternellement des quantités de vérités qu'il écouta avec une attention filiale; il finit par me dire : « Ne te lasse pas de me donner des conseils, dirige-moi! » Bref, la partie était gagnée. Juge si j'étais content.

Je dirai plus, puisque j'ai la mauvaise habitude de tou-

jours espérer outre mesure ; mais voici : je me flatte d'avoir maintenant en Bénoni un allié contre le sétapo. Il m'a dit qu'il en avait parlé à d'autres pour les persuader d'y renoncer. Je lui ai dit d'user de son influence d'instituteur pour combattre cette danse dangereuse. Il a dit oui; je l'ai exhorté. C'était un tableau touchant de nous voir si intimes après nous être si fort boudés. Je ne serais pas si content si je n'avais l'impression que le changement qui s'est fait en Bénoni a quelque chose de sérieux. C'est une base que nous avons là ; il s'agira d'en tirer parti. Et, finalement, mes grandes déceptions du mois dernier seront un sujet de reconnaissance et un moyen de faire du bien, non seulement à Bénoni, mais à la communauté entière. Voilà pourtant comment Dieu sait arranger les choses.

Quant à l'affaire Alfonia et Rahab, je n'en ai rien appris de nouveau.

H. Dieterlen.



LES TRIBULATIONS D'UNE DAME MISSIONNAIRE

Extraits d'une lettre de madame D. Keck à ses parents.

A plusieurs reprises, on nous a exprimé le désir de connaître de plus près la vie domestique des missionnaires, et surtout ce qui a trait à l'existence et aux travaux de leurs femmes. Les réunions de couture qui travaillent pour elles attacheraient, nous a-t-on dit, beaucoup de prix à quelques détails sur ce sujet. C'est pour répondre à cette demande que nous publions la lettre qu'on va lire. Le ton de bonne humeur qui y règne n'empêchera pas nos lecteurs de comprendre les difficultés très réelles avec lesquelles les dames missionnaires ont à lutter.

Thaba-Bossiou, 6 avril 1884.

Le jeudi 20 mars, nous devions faire tous nos préparatifs afin de partir le lendemain matin, mais une pluie torren-

tielle enleva notre zèle tant et si bien que le soir les malles étaient encore à faire. Vendredi, nous fûmes réveillés de grand matin et, à notre complète satisfaction, le ciel était débarrassé de ses vilains nuages noirs. Grâce à une liste très détaillée de tous les objets qui doivent nous suivre en voyage, nous pûmes terminer nos préparatifs assez tôt pour nous mettre en route à 2 heures.

La Poutiatsana, rivière que nous devions traverser pour nous rendre à Masianokeng, une de nos annexes, avait tellement d'eau que le plus petit de nos bœufs dut nager; aussi nos cœurs battaient-ils plus fort qu'à l'ordinaire, je vous assure. Mais attendez, ce n'est que le prélude, le premier acte d'un pénible voyage. Heureusement, les cœurs que nous avons rencontrés partout étaient bien disposés à nous faire oublier nos misères, le mot pénible ne se rapporte donc qu'aux accidents.

La petite vérole était dans un village sur notre chemin. Ces pauvres gens qui venaient toujours si régulièrement à l'église ont été retenus chez eux depuis que l'épidémie a éclaté; lorsqu'ils aperçurent notre attelage, ils le reconnurent de bien loin et vinrent se placer sur le haut d'un rocher pour nous envoyer un bonjour. C'était vraiment touchant, mais ils étaient si loin que nous ne pûmes pas les reconnaître; il fallut se contenter d'un salut, et puis nos cochers et conducteurs leur crièrent bonjour de toute la force de leurs solides poumons !

Enfin, nous voilà à Masianokeng sans plus d'accrocs; nous sommes reçus comme des princes, car Joas, notre excellent évangéliste, est chef du village et par conséquent assez riche. Immédiatement on tue un bœuf, on nous en apporte une bonne part, car on n'oublie pas que quelques-uns de nos amis de Morija nous ont promis de se joindre à nous, et puis, nous avons un petit monde de Bassoutos avec nous. Les paniers de maïs, la bière, les melons d'eau, le lait et même un gigot d'agneau, tout arrive en abondance.

C'est la manière de nos braves gens de Masianokeng; on retrouve encore en eux cette vieille souche de chrétiens qui considéraient leur missionnaire comme leur père et comblaient celui-ci lorsqu'il venait les visiter.

Le samedi matin nous eûmes une réunion de préparation à la communion, et les dix personnes qui devaient être baptisées ou admises durent passer un examen. Ces jours-là je pense à l'effroi qu'auraient nos jeunes catéchumènes parisiens si, la veille de leur première communion, ils devaient avoir à répondre en pleine église aux questions que leur adresserait l'une des personnes présentes ! Heureusement pour nos Bassoutos aspirants, les églises ne sont pas aussi vastes que nos temples de Paris, puis nos braves gens n'ont pas la timidité des blancs. Quelquefois il est cependant bien difficile de répondre aux questions originales de telle vieille qui a ses petites idées à elle.

Le samedi soir, nous eûmes le plaisir de recevoir la fanfare de Morija ; pour vous autres, chers Parisiens, dans les oreilles desquels chantent les beaux sons de magnifiques orgues, la modeste fanfare de nos élèves vous semblerait bien mesquine, mais nous nous trouvons très heureux de la posséder, je vous assure. Nos jeunes musiciens n'en sont plus à leurs débuts et c'est avec plaisir que nous constatons de véritables progrès : justesse, ensemble, rien ne manque. C'était joli de voir arriver ces onze cavaliers marchant au pas l'un derrière l'autre. Le premier, le brave Nephtali, qui est employé à l'imprimerie, avait mis à son cheval un petit grelot qui se faisait entendre lorsque le plus zélé des onze donnait à son instrument une seconde de répit. Notre dernier cavalier, pour embellir le tableau, était porteur d'une paire de dindons appartenant à Julie, ma belle-sœur. Nous devions les emporter à Maboulélа. Peu s'en fallut que les pauvres volatiles ne rendissent le dernier soupir dans les eaux du Calédon !...

Pour attirer les habitants des villages voisins, la fanfare

exécuta plusieurs cantiques et morceaux dès son arrivée, aussi le dimanche matin les gens venaient par troupes de tous côtés. M. Henry Dyke et Florence Mabille furent les bienvenus sous notre petite tente installée à côté du wagon, mais, comme toujours, on trouva que ces journées-là devraient être doublées, car une fois les services finis nos amis firent vite seller leurs chevaux et reprirent grand train le chemin de la maison pour y arriver avant la nuit. Soyons pourtant heureux et reconnaissants de pouvoir passer quelques bonnes heures ensemble : ces réunions vous font du bien de toutes manières. M. Dyke a pris le service du matin, sermon et baptême d'un enfant ; mon mari a admis ou baptisé dix adultes ; puissent-ils persévérer et être de fidèles serviteurs de notre Père céleste. Après midi, avant le second service, il est allé porter la communion à un vieillard qui, dit-on, doit avoir passé 100 ans ; il n'est plus qu'un diminutif d'homme, si l'on peut ainsi parler ! Il disait à Daniel : « Oh ! mon père, si cette communion pouvait être mon « mofago » pour le ciel. » On appelle « mofago » en sessouto les quelques provisions que l'on prend lorsqu'on se met en voyage.

Comme le service du matin avait été fort long, car la sainte Cène a été aussi distribuée à la même heure, l'après-midi nous eûmes une courte réunion d'édification dans laquelle plusieurs membres de l'Église prirent la parole. Après cela vint la dispersion : tous venaient faire leurs adieux avant de reprendre le chemin de leur village ; nos amis de Morija, eux aussi, nous quittèrent et nous nous trouvâmes de nouveau dans le calme, mais heureux, bien heureux de notre journée si bien passée.

... Arrivons maintenant au moment le plus intéressant de notre voyage. Nous sommes partis de Masianokeng ; après avoir roulé pendant quatre heures, nous voilà au bord du Calédon ! — Ah ! ce Calédon, toujours le cauchemar et plus que jamais pour nous autres ! Nous descendons la berge, la

panique me prend, car j'ai entendu que le gué est horriblement gâté par les dernières pluies. Je demande à mon mari de me laisser passer, non dans le wagon, mais dans une nacelle amarrée là; il essaie d'abord de me rassurer, mais pour me satisfaire saute du wagon, prend nos deux enfants et m'engage à le suivre bien vite. Un coup de fouet, *Yek* (1), les bœufs tirent, le véhicule est dans l'eau. Joubas, notre garçon, qui tenait les deux premiers bœufs de devant, avançait, mais le pauvre garçon, ne sachant pas nager et se sentant toujours plus enfoncer dans l'eau, perdit la tête; d'un autre côté maîtres Scotland et Notland, les deux bœufs, firent la mauvaise tête, tournèrent tant et si bien qu'ils se lancèrent dans un trou! Joubas disparut une seconde qui me parut cependant un siècle, je ne pus retenir un cri désespéré et cachai ma tête dans mes mains! Mais lorsque je regardai de nouveau, notre brave Joubas avait repris pied, lâché les bœufs et gagnait la rive. Quant aux bœufs, livrés à eux-mêmes, ils firent des leurs, tournèrent et retournèrent dans tous les sens, se lançant des coups de cornes, et nous vîmes notre timon placé de telle façon qu'un pas encore aurait suffi pour le faire casser net! Daniel était blême et suppliait qu'on vienne à son secours; quatre Boers, armés d'immenses fouets, promirent de nous sortir de la rivière moyennant 1 livre sterling. Ils en auraient demandé deux qu'il fallait bien les donner.

Ils détachèrent donc notre attelage et amenèrent vingt-huit de leurs bœufs qui enlevèrent le véhicule d'un seul coup. Ah! enfin, nous voilà de l'autre côté, c'est déjà un immense point de gagné, mais il ne s'agit de rien moins que déballer notre maison ambulante! Quel travail! quel labeur! Nous nous y mîmes avec ardeur, riant nerveusement pour ne pas pleurer. Vous me comprendriez bien si

(1) Yek, ou plutôt trek, mot hollandais qui signifie : Tire! équivalent de notre *hue!*

d'un coup d'œil vous aviez vu le contenu de tout un wagon étalé sur les bords du Calédon ! Nos habits, notre linge, nos chaussures, tout trempé au point que l'eau en coulait assez pour que nous laissions égoutter avant de tordre ! A quatre heures nous remîmes tout en place, mais j'avais encore de quoi remplir toute une caisse de linge ou habits mouillés ; nous ne pouvions cependant attendre davantage, désirant être le lendemain à Mabouléla.

Avant d'aller plus loin, il fallut passer par cette affreuse fumigation (1) ! Daniel, nos deux bonnes, les deux petits et moi nous y rendîmes d'abord, mais lorsque je vis les trois premiers à demi asphyxiés par cette horrible odeur de soufre, je craignis tant que, portant déjà Bernard sur un bras, je pris vite Hélène sur l'autre et me sauvai aussi vite que mes deux petits fardeaux et mes jambes me le permirent. Le docteur déclara cependant à Daniel que si je ne voulais pas passer par cette épreuve nous pouvions retourner au Lessouto. Heureusement le brave homme eut pitié de moi, éteignit à demi son réchaud, si bien que l'odeur de soufre ne me suffoqua pas même en entrant. Quant à mes deux tout petits, ils furent exemptés. A quoi sert cette fumigation ? C'est tout simplement ridicule, car si nous avions la petite vérole, notre wagon lui-même, notre lit, tout enfin ne porterait-il pas la maladie ? A Wepener ils fumiguent même les wagons, c'est au moins intelligent !

Nous voyageâmes au clair de la lune jusqu'à Lady Brand. On peut bien dire que les Bassoutos ont des yeux de chat ! Grâce à ce bon bout parcouru, nous pûmes arriver à Mabouléla le mardi 25. Le dimanche 30 nous avions le bonheur de voir au milieu de nous, outre notre sœur Julie, venue à cheval avec M. Henry Dyke, Asser, évangéliste de Kolo, et Jonas, de Béthulie. Le matin, Daniel commença le service, M. Dyke

(1) Mesure de précaution établie à la frontière de l'État-Libre à cause de la petite vérole.

en prit une partie, baptisa onze enfants et mon beau-père Keck baptisa ou admit quinze adultes.

L'après-midi Asser fit une prédication, après quoi la sainte Cène fut distribuée. Tout s'est bien passé, la journée a été belle, les assemblées nombreuses et attentives; il paraîtrait que plusieurs ont été profondément remués dans leurs âmes; puissent-elles être touchées à salut.

C'est mercredi 2 que nous avons quitté Maboulela et que nous sommes arrivés à Lady Brand. Vous savez déjà, par mes lignes expédiées la semaine dernière, que la pluie nous a retenus jusqu'au lendemain après-midi et que nous avons dormi au bord du Calédon le jeudi.

Vendredi matin, grâce aux pluies qui avaient rempli la fameuse rivière, nous la passâmes avec le bateau. Nous étions vendredi pour dîner à Masianokeng, où nos braves gens étaient tous bouleversés; une femme était morte la veille de la petite vérole à un village juste vis-à-vis de chez eux, à environ un quart d'heure ou vingt minutes! Pensez à la panique! Le plus terrible, c'est que les parents de cette femme avaient vite fermé la porte de la maison et qu'elle restait là!

Le Dr Read, de Maseru, vint à cheval pendant que nous étions là; on l'avait été chercher pour enterrer la pauvre créature! C'est un homme n'ayant peur de rien, qui entre même dans les maisons où sont les malades! Ces pauvres maisons basses, sans fenêtre, il est quelquefois pénible d'y entrer même en temps ordinaire!

Nous ne restâmes guère à Masianokeng, pressés que nous étions d'arriver à la maison. D'abord cette terrible Poutiatsana, plus épouvantable que jamais pour moi, car depuis nos histoires au Calédon je deviens poltronne. Mon mari a trouvé à Lady Brand une bonne vache et son veau pour 75 francs, c'est une occasion excellente; avant de passer la rivière on lança donc la vache et le veau à l'eau; la première

avança jusqu'à la moitié du chemin environ, puis tomba sur le flanc : elle s'enfonçait dans le sable !

Nous voyions déjà notre espérance de lait perdue ; mais heureusement la pauvre bête se releva et passa bien ; le petit veau rejoignit sa mère à la nage. Cette alerte m'avait tellement effrayée que je tremblais de rester dans le wagon, aussi notre conducteur, gros et grand gaillard de Maboulêla, se mit-il en devoir avec Joubas de trouver un gué peu profond. Puis il me prit sur son dos et me fit passer bien facilement, tandis que maître Joubas, tout content de patauger, faisait passer nos deux précieux petits trésors.

De la Poutiatsana à la maison ce fut une course en règle. Les bœufs, satisfaits d'avoir bien passé et sentant la maison, se mirent à courir tant que près d'un ruisseau on ne put les retenir assez à temps et qu'ils passèrent sur un immense monticule ! Cette fois j'ai bien cru que le wagon versait. Ah ! qu'ils sont solides ces gros véhicules-là ! c'est inouï. Par moments nous étions tellement secoués que je ne savais que devenir, tenant mes deux petits qui dormaient d'un paisible sommeil, ne se doutant guère qu'ils étaient ainsi bousculés ; moi-même je devais faire attention de n'avoir pas la tête démolie par l'un des chocs.

Au dehors, mon mari et les deux filles avaient toutes les peines du monde à chasser cette vache qui s'était entendue avec son veau pour aller toujours de deux côtés opposés. Ils se sauvaient dans les ravines et faisaient mille autres tours !

Ces scènes africaines sont indescriptibles, il faut voir tout cela de ses propres yeux. Mais enfin, nous voilà devant la maison, nous demandant si nous étions vraiment arrivés et surtout arrivés entiers. Vous croyez peut-être que nous en avions fini avec les malheurs, eh bien non : nous trouvons l'un de nos chats enfermé dans la salle à manger ! Il avait complètement mis en loques les rideaux de mousseline des deux fenêtres, était parvenu à ouvrir l'armoire et à casser

une des anses de notre joli sucrier de porcelaine blanche avec les initiales dorées K. B !

Comment ce chat est-il resté là ? C'est l'énigme.

A. Keck.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DE SHOSHONG A KANE

Kane, en route pour le Zambèze, le 25 mai 1884.

Monsieur Boegner.

Bien cher frère et ami,

Je viens vous faire mes excuses d'avoir dû fermer ma lettre « aux amis », sans y joindre un mot spécial pour *vous*. Mais comment le faire au milieu des tracas d'un nouveau départ? Cela vous étonne ? Vous croyiez sans doute que nous avions laissé tous ces embarras-là à Léribé? Mais non. Obligés d'alléger nos voitures à cause des sables profonds que nous devons labourer dans le désert, il a fallu tout déballer, trier, remballer, charger, décharger souvent, pour recharger encore, et faire toutes sortes de combinaisons. Chaque caisse, chaque objet a dû être inspecté, et son importance, son utilité ou sa nécessité être mise en quelque sorte dans les plateaux de la balance. Nos vêtements, nos effets personnels, nous ont donné peu de peine. Par ce temps-ci, nous avons déjà appris à nous dépouiller petit à petit de ce que nous appelons volontiers le nécessaire et à nous contenter de peu. Notre ami Jeanmairet a laissé une bonne partie de ses effets pour faire place à des objets d'une utilité plus générale. Il l'a proposé de si bon cœur, il l'a fait de si bonne grâce, que nous en avons vraiment été édifiés. Mais soyez sans inquiétude, autant que nous le pourrons,

nous ne le laisserons manquer de rien. Nous l'aimons trop pour cela.

Malgré tout ce triage, nous avons encore des chargements qui nous donnent du souci. La bourse du Zambèze est malheureusement encombrante : ces ballots d'étoffe, ces caisses de verroterie, ce bazar parisien en miniature, que ne donnerait-on pas pour les réduire en livres, schellings et six pence ! Cela viendra un jour. Et puis, nous charrions aussi le grenier et l'épicerie de toute la caravane, ce qui n'est pas peu de chose. Savez-vous combien nous sommes ? Vingt-neuf, sans compter les Masaroas que ce digne Khama a mis à notre service, et dont le nombre est laissé à notre discrétion. La famille d'Aaron, l'évangéliste de Séléka, s'est adjointe à nous avec tous les appendices indispensables d'un wagon de plus et d'une troupe de bétail. Mais Aaron n'est pas homme à trôner sur la caisse de devant, avec une ombrelle blanche sur la tête et un mouchoir pour s'éventer. Il nous apporte un précieux élément d'énergie et de vigueur, et a pris sur lui une bonne part de responsabilité, de sorte qu'il est un grand soulagement pour moi. Il a laissé le soin de conduire son wagon à Ézékiel Pampanyane, et lui s'est courageusement chargé du tombereau. Ce n'est pas peu de chose, car il est traîné par deux bœufs qui supportent le timon, et par six ânes qu'il a fallu dresser. Rien de plus drôle que ce singulier attelage. Les bœufs, qui se sentent disgraciés, donnent des coups de cornes, les baudets ne s'émeuvent pas, ils sont placides à l'excès. On les harnache, on les pousse, on les bat, leur humeur ne sort jamais de son assiette. Ils ne s'arrêtent pas dans les mauvais pas, il ne faut pas non plus les presser en bon chemin. Si vous ne savez pas la patience, ils vous l'apprendront. Karumba, le trompette de la caravane, est chargé d'aider Aaron à conduire cet équipage dont tout le monde rit. Mais Waddell et Middleton et même Jeanmairet donnent aussi volontiers un coup de main.

Notre départ de Mangwato a été, comme tous les départs, profondément triste. On ne se sépare pas d'amis comme Khama, Knaté, Morapeli et tant d'autres sans quelques déchirements qui rouvrent les cicatrices. Et pourtant, j'ai bondi de joie en contournant les collines qui dérobaient Mangwato à notre vue et en respirant l'air du Khalahari. En l'absence de M. Hepburn, nous n'avons pas pu avoir la sainte Cène avec son troupeau. Mais nous l'avons eue en privé. C'était le soir, à 9 heures, dans la chambre de notre digne ami Whiteley, qui est à la tête d'une des premières maisons de commerce d'ici. Aux membres de l'expédition s'étaient joints les anciens, le chef Khama et quelques Européens, membres de l'Église. Moment solennel et béni qui a évoqué chez nous bien des souvenirs! Personne de ceux qui étaient là ne l'oubliera. De ce nombre était Zakéa Mosénéne, le jeune garçon que nous avons baptisé à Séléka. Il m'était arrivé depuis quelques jours. Après le départ de ses évangélistes, le chef Kobé, mesurant alors les conséquences de notre abandon, nous envoyait Moséné et deux hommes, avec la requête expresse de compléter son éducation, de le « faire grandir », pour en faire son évangéliste en propre. Il ira à l'école biblique de Morija quand nos Bassoutos s'en retourneront.

Nous ne pûmes être prêts que le lendemain au soir, le mercredi 21. Vous nous auriez vus alors sur la place publique, nos six wagons attelés, entourés de toute la population européenne de l'endroit et d'une foule de Bamangwatos. Selon notre coutume journalière, quand nos bœufs sont déjà sous le joug, et avant de donner l'ordre de se mettre en marche, nous étions là, tous debout, la tête découverte ; au milieu d'un profond silence nous entonnâmes *notre* cantique :

Ka linako tsotle
Morena ka!

Oho u nkopole
Kia rapela (1)!

Puis, tombant à genoux, nous nous recommandions mutuellement à Dieu et à la parole de sa grâce! Puis vinrent les poignées de mains, les derniers adieux; la nuit qui tombait cachait l'émotion générale, mais un je ne sais quel courant nous saisissait irrésistiblement et faisait vibrer les cordes les plus secrètes de nos cœurs.

Après avoir passé les dernières huttes de la ville et congédié les derniers de nos amis, nous cheminions silencieusement. Le ciel était étoilé, l'air frais et vif. On n'entendait que les cahotements des roues, les coups de fouet et les « trek » des conducteurs; on ne se sentait pas d'humeur à causer. « Quel digne homme que ce Khama! quel ami que Knaté »! disait quelqu'un de temps à autre sans commentaire. Et je crois bien. Vous auriez dû être là pendant la journée. Voyez-vous les deux bœufs de trait? C'est la salutation de Khama; cette belle génisse noire? celle de Knaté. Ces trois vaches laitières viennent de M. Whiteley; ce sac de maïs, cette viande salée, de M. Beaumont, le boucher de Mangwato : ces huit poules viennent de la basse-cour d'un jeune commis, et les poules sont rares ici. Ces chèvres, ces moutons à grosses queues sont l'expression des bons vœux de M. et madame Clark et des principaux membres de l'Église. Voilà encore des citrouilles, des pastèques, du lait caillé, du millet et que sais-je?

Et ces braves gens nous donnent tout cela en nous disant sur tous les tons qu'ils seront si tristes, si tristes quand nous serons partis!... Chacun a voulu nous montrer que nous sommes aimés pour l'amour de l'œuvre que nous allons faire. « Depuis que je connais le Seigneur, me disait un ami, aucune œuvre ne m'a intéressé comme la vôtre; l'aider,

(1) Partout et toujours — Mon Seigneur — Oh! tu m'as délivré. — Je t'invoque!

c'est un doux privilège, et j'appelle de tous mes vœux le jour où je pourrai la servir plus effectivement. » C'est un marchand qui fait de nos projets, de notre mission un sujet constant de prières. Ce n'est pas le seul qui nous ait montré combien on sympathise avec nous dans notre sérieuse entreprise. Cela a de la valeur dans une communauté où l'on juge autrement qu'en Europe des voyageurs et des missionnaires. Notez, de plus, que Mangwato est un endroit des plus secs et des plus arides. C'est une amère ironie pour le missionnaire que de décorer du nom de jardin l'enclos qui est devant sa maison. Ce n'est qu'une aire brûlée par le soleil, il n'y croît que des chardons et deux ou trois mimosas rabougris. Ceux qui ont la passion du jardinage essaient, à force de soins, de faire croître un seringat, un oléandre, une grenadille, un chou qui ne pomme jamais, et deux ou trois têtes de salade qui sont dures en naissant. Peut-on le croire? Nous avons eu des légumes à Shoshong! Chacun qui le pouvait s'en privait pour nous en envoyer.

Du reste, c'est de règle ici : on ne vend jamais ces délicatesses, on les envoie aux amis. Et quand par bonheur on amène à Mangwato des pommes de terre, des oignons et des fruits secs, on les achète pour toute la communauté. Malheureusement les affaires vont mal, les temps sont durs. Le commerce qui s'épuise ira chercher fortune du côté du Zambèze. Les autruches et les éléphants portent plus loin leurs plumes et leur ivoire. La terreur qu'inspire le nom des Matébélés et qui, depuis des années, garde les Bamangwatos sur le qui-vive, leur interdit la chasse. Les marchands disent hautement qu'ils ne vivent que sur leurs économies, et chacun cherche à liquider et à quitter le pays. Khama, lui aussi, a des plans auxquels je ne saurais être indifférent, mais dont la discrétion ne me permet pas encore de parler.

Nous avons voyagé assez rapidement depuis que nous avons quitté Mangwato. Le lendemain plusieurs de nos amis, par des chemins de traverse, sont encore venus nous voir,

et deux d'entre eux nous ont remis encore des moutons. Nous en avons maintenant vingt-six, plus cinq vaches, sans compter le petit troupeau d'Aaron, et vingt ânes, grands et petits. Vous le voyez, nous voyageons en style patriarcal. Nos ânes ont multiplié pendant mon séjour en Europe. J'espère les dresser et en faire un bon attelage pour les régions infestées de la tsetsé. Mais quelle sérénade ils nous donnent !

Kane est le Béerséba du désert. Il s'y trouve bien au moins sept puits. Ce ne sont pourtant pas des sources. Quand nous avons passé ici il y a cinq ans, nous ne trouvâmes qu'un peu de boue dans ces trous, et force me fut d'acheter de l'eau des Bushmen avec du tabac. Aujourd'hui les puits sont pleins. J'avais l'intention d'aller plus loin passer le dimanche. Mais nous avons eu tant de peine à sortir des sables, même en doublant les attelages, que nous ne sommes arrivés ici qu'au milieu du jour. Et puis est survenue une pluie qui n'a pas cessé. Le thermomètre, qui il y a peu de jours marquait 35° cent., est tombé à 15. Nous sommes réduits à nous recoquiller de notre mieux dans nos wagons humides. « Tant pis pour le thermomètre, s'écrie gaiment Jeanmairet, il fait froid. » Et personne ne le contredit; mais la naïveté de cet aveu provoque un éclat de rire et nous réchauffe. « Il n'y a pas de tropiques, je n'y crois pas, » disait-on s'affublant de son manteau.

Ce changement si grand et si subit de température est des plus éprouvants. On ne peut jamais, dans ce pays, mettre de côté ses habits d'hiver. Un des comforts dont je jouis, c'est une paire de sabots que j'ai apportée de France. Je plains ceux qui n'en ont pas, et je ne sais pas comment j'ai pu m'en passer pendant vingt-trois ans.

Au moment où j'écris, voici un messager de Khama qui arrive. Il a fait ces dix-huit ou vingt lieues, par une pluie battante, pour nous apporter un petit paquet et les salutations du chef. Il retournera demain avec cette lettre.

En réponse à la lettre de Robosi, le roi des Barotsis, qui demandait entre autres choses que Khama nous aidât en route, celui-ci envoie Makoatsa et quatre hommes pour nous accompagner jusque chez Robosi même. L'un a charge du bétail en laisse, un autre des moutons, un troisième des ânes; le quatrième soigne le beau cheval que Khama envoie à Robosi avec une belle carabine. Et Makoatsa doit veiller à ce qu'ils fassent bien leur service, et prennent soin de nous. « Si vous ne vous acquittez pas bien de votre devoir et que vous tracassiez l'ami du chef, lui ne voudrait pas porter la main sur vous, car c'est un homme de Dieu; mais je suis Makoatsa, moi, et je vous ferai manger du bâton, et au retour, c'est au chef que vous aurez affaire ! » Ç'a été là son speech en me présentant ces hommes, que Khama nous donne sans salaire. En attendant, l'un d'eux qui nous servait de guide dans la nuit, a failli nous perdre dans les bois et nous causer de graves accidents, et aujourd'hui il a égaré les bœufs.

L'état sanitaire de l'expédition est excellent, grâce à Dieu. Nos seuls patients sont Ma Ruthi, la femme d'Aaron, qui se remet d'une ophtalmie, et Léfi, chez qui les indispositions sont fréquentes.

Tous les jours, nous n'avons qu'à nous féliciter d'avoir avec nous ma femme et ma nièce. Les complications que leur présence occasionne ne sont rien à comparer aux bienfaits qu'elle nous procure. Ma femme a repris sa place de mère et de diaconesse parmi nous. Elle est souvent notre providence. Et je suis persuadé que c'est en réponse à bien des prières qu'elle nous a été donnée. En tout cas, cela doit donner à nos amis de la confiance dans notre entreprise.

J'avais encore beaucoup à vous dire, mais il se fait tard, il fait froid et mon babil vous fatigue. Je ne sais pas quand je pourrai mettre ma correspondance à flot. Jamais, si j'écris à tous mes amis comme à vous. Si seulement on pouvait

les renvoyer au Journal! Mais c'est trop général et trop froid.

Adieu donc, chers amis monsieur et madame Boegner.

Vos bien dévoués et affectionnés,

C. et F. Coillard.



SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES

M. Taylor continue à se remettre de sa maladie. Il nous écrit, à la date du 22 juillet :

« Quelques mots seulement pour vous remercier de votre honorée lettre du 4 courant, qui m'a réjoui le cœur et fort encouragé. Ma femme et moi continuons, grâce à Dieu, à aller mieux, quoique je sois toujours brisé et fatigué. Je ne pourrai, je le crains, reprendre le travail d'ici à quelques semaines. Je suivrai vos conseils et ne me livrerai qu'à des occupations strictement nécessaires pendant toute la mauvaise saison.

« Je vois avec plaisir l'accueil favorable que le Comité fait à nos projets d'agrandissement; maintenant, à nous les missionnaires de répondre par notre zèle, notre fidélité et notre sérieux à ce grand intérêt, à ce mouvement général qui se manifeste en faveur de notre chère mission du Sénégal. »



TAÏTI

QUELQUES LIGNES DE M. VERNIER A M. VIÉNOT

Nous n'avons pas exagéré l'importance qu'aurait aux yeux des principaux intéressés, les Taïtiens, la double nouvelle

de la décoration de M. Viénot et du décret présidentiel consacrant officiellement la constitution des Églises taïtiennes. Nos lecteurs en jugeront par ces extraits de deux lettres de M. Vernier à son collègue, M. Viénot :

Papéété, 12 mars 84.

Votre lettre du 11 janvier, arrivée ici le 2 mars, nous a appris la magnifique nouvelle de votre nomination, le 1er janvier, dans l'ordre de la Légion d'honneur. Laissez-moi vous en exprimer mes plus chaleureuses félicitations. J'en ai éprouvé un plaisir profond, que je ne puis rendre en paroles. Avec tous vos sincères amis qui savent vos travaux et vos luttes, je pense que votre décoration est une bien juste reconnaissance de votre dévouement à la cause de la patrie et de la civilisation chrétienne. N'étaient les passions religieuses, toujours très excitées, toutes les voix à Taïti tiendraient à l'unisson le même langage.

...J'ai vu un grand nombre d'indigènes, dans deux courses récentes, et j'ai pu me rendre compte de l'effet profond que produit dans leur esprit la nouvelle de votre décoration. Ils avaient en vous une grande confiance; elle sera désormais sans bornes. Partout on s'enquiert de l'époque de votre retour. J'ai toujours le regret de répondre à ces demandes par un point d'interrogation...

Le 8 avril 1884.

Après la nouvelle de votre décoration, celle du décret consacrant l'existence définitive de notre organisation ecclésiastique a mis le comble à notre joie. Nous en bénissons le Seigneur du fond du cœur, et nous ne pouvons pas ne pas y voir une preuve de sa faveur signalée envers notre mission taïtienne. Il a, dans sa bonté infinie, donné le plus éclatant succès à vos efforts. Ce succès aura, n'en doutons pas, les plus heureuses conséquences pour l'avenir de nos Églises. Elles ont maintenant contracté à votre égard une dette de reconnaissance qu'il leur sera difficile d'acquitter. Vous

pouvez, dans tous les cas, compter sur leur dévouement profond. Votre séjour en Europe a donc porté d'excellents fruits. Dans vos deux ans loin de Taïti, vous n'auriez obtenu que le décret nous concernant, que vous auriez bien mérité de notre mission, et, en général, de notre protestantisme français. Puissions-nous maintenant, avec le secours du divin Maître, profiter pleinement de la victoire obtenue.....

F. VERNIER.



ACTIVITÉ DE M. DE POMARET

M. de Pomaret écrit au Comité, en date du 14 juin 1884 :

« J'utilise mon séjour à Papéété en consacrant plusieurs heures par jour à notre école de filles.

« Je donne aussi chaque jour une leçon d'une heure à deux jeunes Taïtiennes qui connaissent déjà assez bien notre langue, et qui pourront peut-être l'enseigner un jour aux enfants de leur district.

« Enfin, je prépare aux examens du brevet simple deux jeunes filles taïtiennes vraiment fort intelligentes et qui remplissent dans l'école les fonctions de sous-maîtresses. Elles m'occupent six heures par semaine. »

VARIÉTÉS

A TRAVERS LE PAYS DES BOERS

Suite du *Voyage aux champs de diamants* (voir novembre 1883 et février 1884).

Hermon, 29 janvier 1884.

Puisqu'on a fait au récit de mon voyage aux Mines de diamants l'honneur de l'imprimer dans le *Journal des Mis-*

sions, il faut bien que je me résigne à en raconter les dernières étapes. Il y a plus de neuf mois que le voyage a eu lieu, et je n'en ai rien noté ailleurs que dans mes lettres. Mais mes souvenirs sont assez vivants pour que je raconte ces événements sans craindre d'en perdre l'intérêt.

Je m'étais arrêté à notre départ de Kimberley ; je continue donc :

Jeudi matin, nous arrivent les chevaux que le bon vieux Mossouto nous avait prêtés avec tant d'obligeance. Gustave reprend sa jument, moi mon petit gris. Nous prenons congé de cet excellent pasteur hollandais, M. Kestell, grâce auquel le séjour de Kimberley nous a été si agréable et qui nous a accordé l'hospitalité comme un vrai frère l'aurait fait. Nous enfourchons nos montures et faisons un petit détour pour jeter un dernier coup d'œil sur la mine profonde où nous avons opéré une descente si émouvante. Nous revoyons les ouvriers grouiller au fond de l'abîme et sur ses parois. Les machines établies sur le bord de la mine étendent leurs poutres noires dans le vide et y pêchent les petits wagons de terre que l'on a remplis là-bas. On éprouve toujours un certain regret de quitter ce que l'on ne reverra jamais plus ; les yeux s'attachent à chaque objet, comme pour en enlever quelque parcelle qui sera remisée dans le musée des souvenirs. Il semble qu'on y laisse aussi quelque brin de soi-même, malgré soi. Mais c'est ridicule de regretter un endroit comme Kimberley, où l'on n'a été que par accident et qui peut-être n'existera plus dans quelques années d'ici.

Nous serrons la main à quelques Bassoutos de notre connaissance, nous retraversons Dutoits-Pan, et, du haut de nos chevaux, plongeons une dernière fois nos regards dans la mine de cet endroit, qui est juste au bord de la route. Et nous voilà galopant vers les huttes de notre Mossouto, où nous devons retrouver nos chevaux reposés et rassasiés. Nous y voilà. Tout va bien. Nous voudrions immédiatement repartir, car nous avons à faire une forte course avant d'ar-

river à notre hôtel. Mais comptez sur des indigènes pour être prêts au moment où vous avez besoin de vos chevaux ! « Où sont-ils ? » — « Là, tout près, — derrière ces rochers. » — « Eh bien, allez les chercher. » — « On y est déjà allé. » — Nous nous asseyons à l'ombre d'un wagon, car il fait une chaleur insupportable. De temps en temps nous jetons un regard impatient vers les rochers, derrière lesquels paissent nos chevaux, et nous ne voyons rien venir. Nous nous y transportons nous-mêmes. Néant ! Mais on est allé les chercher quand même. Après plus de deux heures d'attente, ils émergent d'un tout autre côté, — et au lieu de maugréer contre les lenteurs des Bassoutos, nous ne pouvons que les remercier de nous avoir rendu tant de services et de nous avoir gardé nos précieuses montures. — Mais l'imagination! Je m'attendais à retrouver mon vieux Yèke un peu engraissé. De quel droit? Un cheval n'engraisse pas en deux jours, ni même en douze. Mais voilà, les illusions vous montent tout bêtement dans la tête, le désir devient la réalité, et quand on rentre dans le domaine des faits, on est tout étonné de voir jusqu'à quel point on s'est laissé égarer par les rêves. Nos chevaux sont maigres et, avec leur long poil d'hiver, font piteuse mine. Nous les enfourchons avec un peu de honte. Cela vient sans doute de ce que nous avons visité les grandes écuries de la Compagnie française, où se prélassaient de si beaux chevaux. Quelle différence avec nos biques !

(*A suivre.*)



NOUVELLES DIVERSES

Mission de Bâle. Nous apprenons avec un vif regret la démission de M. O. Schott, inspecteur, c'est-à-dire directeur de la Société des missions de Bâle, depuis la retraite de M. Josenhans. M. Schott se sépare de l'œuvre à laquelle il a

consacré plusieurs années de sa vie, par suite d'un désaccord de principe avec le Comité qui dirige cette œuvre. La Société de Bâle a de tout temps, à côté de ses missionnaires proprement dits, entretenu des agents qui se vouent au commerce, soit pour soustraire les indigènes aux inconvénients et aux tentations auxquels les exposent leurs relations avec les trafiquants ordinaires, soit pour réaliser, au profit de la Société, un bénéfice qui diminue d'autant le coût de la mission. Ce système a de bons côtés et peut se défendre. Mais M. Schott était arrivé à la conviction qu'il a encore plus d'inconvénients que d'avantages. Ne pouvant obtenir du Comité l'abandon du système en vigueur, il a pris le parti de se retirer. Nos vœux et notre profonde estime le suivent dans sa retraite. Entre nous et lui, les bonnes traditions de fraternité qui existent entre la Société de Bâle et celle de Paris s'étaient maintenues et affirmées à l'occasion. Puisse l'œuvre dont il se sépare trouver bientôt l'homme capable de la diriger !

Le Gérant : Alfred Boegner.

10938. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DÉPART DE M. KRÜGER POUR L'ALGÉRIE

Notre ami, M. Krüger, doit s'embarquer à la fin de septembre avec sa femme, pour l'Algérie. Au moment d'entreprendre la laborieuse et difficile enquête dont le Comité l'a chargé, il éprouve un besoin tout particulier du secours d'En-Haut. Aussi réclamons-nous avec instance pour lui les prières des amis des missions, sûrs qu'elles ne feront pas défaut à notre frère, et qu'il en ressentira l'effet. Que tous les fidèles demandent avec nous à Dieu de guider notre frère, et de faire aboutir sa mission à un résultat clair et satisfaisant. Notre désir, en présence de la question si grave dont il doit préparer la solution, peut se résumer en peu de mots: *Marcher avec Dieu,* n'avancer qu'avec lui, attendre son heure, ne chercher que sa gloire et le bien de son œuvre. Inspirons-nous de ces pensées, qu'elles traversent nos requêtes et, quel que soit le résultat de la tâche entreprise aujourd'hui par M. Krüger, il pourra, lui aussi, se rendre le témoignage de n'avoir « ni couru ni travaillé en vain ».

Nous saisissons cette occasion pour mentionner les très vifs regrets que nos frères du Lessouto ont exprimés à la nouvelle que M. Krüger devait renoncer à reprendre au milieu d'eux sa place et l'œuvre spéciale à laquelle il s'était consacré. L'un d'eux écrit à ce sujet : « La décision prise

à l'égard de M. Krüger a été dure à accepter. Rien ne m'avait préparé à cette nouvelle. J'ai été atterré comme quand on est surpris par un grand malheur. Et c'est un malheur pour moi, pour notre mission du Lessouto tout entière. Pour moi, je suis déçu dans des espérances qui m'étaient chères, car je regardais à lui comme à un conseiller sûr et intelligent qui me donnerait un coup d'épaule pour sortir de beaucoup de difficultés... Il avait surtout une mission à remplir au Lessouto ; notre cercle missionnaire entier souffrira du fait qu'il ne revient pas parmi nous... Notre mission avait en lui un conseiller voyant les choses de haut, un vrai ami des âmes, pasteur plus que théologien; il avait une œuvre qui lui allait et qui gagnait tous les jours en importance. C'est au point que je me demande si la décision du Comité est bien définitive... Je suis impatient de savoir les détails. Mais tous les détails du monde ne me consoleront pas et ne nous rendront pas celui que nous regrettons tant! »

A cette citation nous pourrions en joindre d'autres identiques quant au sens et à l'énergie des regrets qu'elles expriment. Puissent ces témoignages de confiance et d'affection remplir de courage notre frère au moment où il aborde une tâche où le courage est nécessaire, et où il trouvera, autant que dans son œuvre du Lessouto, l'emploi des dons que Dieu lui a confiés.



TOURNÉE DANS LE PAYS DE MONTBÉLIARD

Au cours du mois de septembre, le directeur de la Maison des Missions a visité une partie des Églises du pays de Montbéliard. Les circonstances ne lui ont malheureusement pas permis de faire sa tournée aussi complète qu'il l'eût désiré : forcé de faire un choix, il a dû réserver à une autre occasion le privilège de faire la connaissance complète de cette région.

peut-être, de toutes nos provinces, celle où le zèle pour l'œuvre des Missions est le plus généralement répandu.

Le voyage qu'il vient de terminer lui laisse le meilleur souvenir ; presque partout il a eu des auditoires très nombreux d'enfants ou d'hommes faits ; il garde un reconnaissant souvenir de l'accueil qui lui a été fait, des encouragements qu'il a reçus, et il espère que Dieu mettra sa féconde bénédiction sur les souvenirs que cette tournée a laissés dans les cœurs.



LETTRE DE M. ELLENBERGER A M. E. CASALIS

Massitissi, 30 juillet 1884.

Cher et vénéré monsieur Casalis,

Je serais bien désolé si mon long silence venait à faire naître dans votre esprit l'idée que je vous ai oublié ; car il n'en est rien. J'aime trop à penser à vous et à me souvenir avec reconnaissance du temps béni passé à Passy sous votre direction, et des longs et précieux entretiens de la rue des Fossés-Saint-Jacques. Mais j'ai eu tant à faire ces derniers temps, que j'ai dû négliger ma correspondance. Indépendamment des travaux matériels qui absorbent un temps extraordinaire, j'ai, comme vous le savez, sept annexes à soigner et une Église de plus de 380 membres. Hier au soir, je suis revenu de celle de *Télétélé*, où, en compagnie de mon fils Alfred, nous avons passé deux jours et trois nuits. Cette annexe est située à 35 milles au sud de Massitissi, sur la rive droite de la Télé. Elle a été fondée l'an dernier pour des Bassoutos, des Bapoutis et des Fingous. L'activité de l'évangéliste *Elisha* s'étend sur une vingtaine de villages et hameaux dispersés dans ces montagnes et sur les deux rives de la rivière. Dimanche dernier, l'auditoire était de 42 personnes. Il y a déjà là un noyau de 16 chrétiens, dont 8 sont

membres d'Église et 8 sont encore dans la classe des catéchumènes. L'évangéliste n'est peut-être pas autant doué intellectuellement que d'autres; mais au moins lui et sa femme sont des plus dévoués. Ils étaient confortablement établis près de Massitissi, ayant de bonnes maisonnettes construites en pierre, des champs qu'ils avaient défrichés et autour d'eux de nombreux chrétiens. Eh bien, ils ont tout quitté pour le Seigneur, et sans hésitation ils sont allés à Télétélé, qui était alors un véritable désert : là pas d'amis, pas de champs, pas de maison et pendant de longs mois ils vécurent, eux et leurs enfants, dans une caverne. Lorsque la saison le permit, le père de famille est allé, dans les gorges de hautes montagnes, abattre, au péril de sa vie, quelques arbres pour la charpente de sa première maisonnette. De plus il eut à porter une à une ces pièces de bois sur ses épaules et par une distance de plusieurs lieues, sans une parole de plainte, mais avec la joie d'un chrétien qui travaille pour la gloire de Celui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix. Leur blé fut transporté au fur et à mesure que la famille en avait besoin à dos de cheval et par des chemins à peine frayés; tantôt gravissant la pente escarpée d'une montagne qui s'élève à plus de 1,000 pieds au-dessus du torrent qui coule à ses pieds, pour descendre un peu plus loin le flanc presque abrupt de cette même montagne, puis remonter et redescendre d'autres montagnes en longeant la pente par des sentiers étroits, rocailleux et suspendus au-dessus d'abîmes qui n'ont pas moins de 6 à 800 pieds de profondeur. Il faut avoir du dévouement, aimer vraiment le Seigneur, et être ému de compassion envers les pécheurs pour occuper un poste si isolé et si pénible; il faut aussi être entreprenant et ne pas craindre à cinquante-cinq ans d'affronter toutes les difficultés d'une position qui oblige à des travaux d'agriculture, de construction, de canalisation et d'évangélisation dans les villages disséminés dans les montagnes. Espérons que la bénédiction de Dieu reposera sur Elisha et

sa famille et sur ce nouveau champ d'activité chrétienne. Déjà plusieurs familles sont allées se fixer sur cette annexe et d'autres doivent s'y établir prochainement ; aussi songeons-nous déjà à y élever une maison de prière. Le pays au centre duquel se trouve Télétélé est essentiellement un pays de pâturage, où la terre labourable deviendra insuffisante pour nourrir tous ceux qui voudraient s'y fixer avec leur bétail.

Il y a quinze jours, frère Preen, notre ami Cochet et moi, en compagnie du magistrat, M. S. Barrett, sommes allés à 30 milles est-nord-est d'ici, choisir l'emplacement d'une nouvelle station au delà de la rivière Sébapala. Il est de toute nécessité de fonder ce poste d'évangélisation, car la population qui s'est établie dans les montagnes et sur les deux rives du fleuve Orange depuis quelques années, dépasse toute idée. Il y a là déjà de 350 à 400 villages, pour lesquels il nous faut faire quelque chose de plus que d'y placer des évangélistes indigènes isolés et comme perdus dans cette dernière retraite d'un paganisme qui fuit les progrès de la foi et de la civilisation.

Mais il me faut terminer. Je le fais, en disant que grâce à Dieu nous nous portons tous bien. J'espère que la saison chaude vous a permis, avec l'aide du Seigneur, de vous remettre, et qu'ainsi nous aurons tous longtemps encore la joie de profiter de vos lumières, de votre longue expérience et de votre paternelle et inaltérable affection. Ma femme et mes enfants se joignent à moi pour vous envoyer, ainsi qu'à madame Casalis et à vos enfants l'expression de notre affection.

Votre tout dévoué

F. ELLENBERGER.

UNE VISITE PASTORALE

Hermon, 22 juin 1884.

...Vendredi dernier, je suis allé à Mafeteng pour la poste, et de là à Likhole, où j'ai laissé mon cheval gris qui boitait et que je voulais ménager. Je partis de là à pied pour le village de Lérotholi, situé une lieue plus loin sur la montagne. Je marchais entre de larges plaques de neige dont le soleil ne parvenait pas à avoir raison. A certains endroits, elles avaient bien un décimètre de profondeur. Et néanmoins j'arrivai chez Lérotholi tout en nage, car il faisait réellement très chaud et je marchais d'un bon pas. Mon but était de voir le chef, qui est très malade et auquel je voulais exprimer ma sympathie. Je le trouvai très faible, parlant à peine, et avec un regard terne qui faisait mal à voir. Il souffre probablement des conséquences de la polygamie et de la boisson... Je lui adressai quelques paroles d'intérêt et d'encouragement, mais non sans avoir eu à attendre une demi-heure pour avoir mon tour de parole. Un jeune homme lisait au chef les nouvelles lois que le gouvernement anglais veut introduire au Lessouto : il lisait péniblement, d'une manière inintelligible; mais je patientai et pus enfin placer mon mot et faire une prière.

De là, j'allai à la recherche d'une femme de Lérotholi, qui est en train de se convertir et qui m'avait plusieurs fois demandé d'aller la voir. Elle s'appelle Amélie, fille du chef Molapo, qui la fit baptiser à l'époque où il était encore chrétien, mais qui la ramena au paganisme quand il y retourna lui-même. Cette Amélie a cependant reçu une certaine éducation. Elle sait lire, elle connaît l'Évangile; il y a déjà longtemps qu'elle a des impressions religieuses, mais l'eau-de-vie l'a toujours empêchée d'arriver à une transformation réelle. Elle a succombé comme tant d'autres à la tentation

d'en boire, quoique femme, et l'ivrognerie l'a souvent ramenée aux vices et à la corruption du paganisme.

Dirai-je quelle est exactement sa position sociale? Eh bien, elle n'est pas la femme de Lérotholi, elle n'est que la femme de la sœur aînée de Lérotholi, femme d'une femme ! Voici comment. Le grand chef des Bassoutos, Letsié, eut comme premier enfant une fille, qu'on appela Sénaté ; cela ne faisait pas son affaire. Il fut décidé que cette Sénaté serait considérée comme un homme, et qu'on lui chercherait une femme ; le choix se porta sur Amélie, fille de Molapo, donc cousine de Sénaté. On accomplit toutes les cérémonies traditionnelles ; on donna pour Amélie une cinquantaine de têtes de bétail à Molapo, et le mariage fut bouclé en toutes formes. Après quoi, on donna à Lérotholi la femme de Sénaté sa sœur aînée, pour qu'elle ait de lui des enfants qui de droit appartiennent à Sénaté. Quant à celle-ci, elle ne pouvait, malgré la comédie jouée à son sujet, rester éternellement fille. Elle fut donc mariée à son tour au fils aîné de Molapo, qui est maintenant fou, mais dont elle a un ou plusieurs enfants. Sortirez-vous de cette combinaison ?

J'allai m'asseoir avec Amélie sur une pierre, et elle me parla de ses inquiétudes, du sentiment qu'elle avait d'être pécheresse, de son désir de devenir chrétienne. Elle me semble sincère et réellement bien disposée : point de phrases, point d'allégories, point « d'épée à deux tranchants ». Ce qui la tourmentait, c'était la question de savoir si elle était sous l'influence de l'esprit de Dieu, ou sous celle de ce qu'on appelle le *mokétékété*, c'est-à-dire une espèce de maladie nerveuse ou de possession qui agite beaucoup de païens, les rend à moitié fous, et qu'ils attribuent à « l'esprit », sans trop savoir duquel il s'agit. Je lui dis que le signe auquel elle pouvait reconnaître quel esprit la poussait, c'était le sentiment du péché. « Les païens saisis par le mokétékété ne se sentent pas pécheurs, ceux au contraire dans le cœur desquels Dieu travaille se sentent pécheurs et cher-

chent le pardon en Jésus. — Te sens-tu pécheresse? Elle me répondit avec émotion que oui. Je lui adressai alors quelques exhortations, quelques conseils pour que sa conversion se développe et se confirme, et nous terminâmes par une prière.

Elle me disait entre autres: « — Tant que je suis ici, au milieu du bruit et des tentations, je suis malheureuse, je ne vis pas. Regarde (elle me montrait ses clavicules pour indiquer sa maigreur), d'habitude je ne suis pas comme cela. Ce qui m'a fait maigrir, c'est cette chose qui est dans ma poitrine. Je ne suis vraiment heureuse et en paix que quand je vais de l'autre côté de la montagne. Je m'assieds, je lis le livre (la Bible) ou le Voyage du chrétien que tu m'as une fois envoyé, et je me sens heureuse et tranquille. » Elle parlait avec des larmes dans les yeux.

Voilà qui semble indiquer un bon commencement. Si Amélie continue dans cette voie, elle arrivera à la foi et sera une vraie chrétienne. Mais elle aura à veiller et prier plus que d'autres : son vieil ennemi, l'eau-de-vie, reviendra à la charge, car on en boit beaucoup dans le village de Lérotholi. Et puis ce dernier ne voit pas d'un œil favorable la conversion de sa femme. Je lui en ai parlé, pour qu'il ne me reproche pas de l'avoir admise dans la classe des catéchumènes sans son autorisation. « Je ne m'y oppose pas, dit-il; mais je ne suis pas convaincu de sa sincérité. » Voyez cet archipaïen jugeant de la sincérité d'une conversion! Je répondis : « La parole qui me guide en cette affaire, et que je te demande de considérer, c'est la suivante : « Celui qui vient à moi, je ne le repousserai point dehors. » Laissons ta femme faire un essai complet et sincère, ne lui suscitons pas d'obstacle, de peur d'avoir la responsabilité d'avoir éteint l'esprit qui agissait en elle. » Il dit oui, mais on obtient d'un malade ce qu'il n'accorderait pas quand il est en santé. Nous verrons ce que l'avenir nous réserve.

Quand je revins à Likhole, le soleil allait se coucher et

j'eus à faire une heure et demie à cheval, par le froid et la nuit, avant de débarquer tout transi à la maison. Le froid succède vite à la chaleur et il faut être prêt à tout, avoir un manteau pour les mauvais moments. — Ce n'est pas vrai seulement au point de vue matériel, littéral... Ma causerie avec Amélie a été un moment bienfaisant, une heure de soleil et de chaleur. Les sujets de tristesse ne manqueront pas de faire à leur tour impression sur mon cœur ; ce sera l'air froid du soir contre lequel il faut se garder. Mais la confiance en Dieu est un bon manteau. Quel dommage que souvent on l'oublie à la maison, comme l'autre !

H. D.

Post-scriptum. — L'affaire Alfonia, Rahaba et Sébathli est terminée selon mon désir : Alfonia a payé un mouton au mari offensé et les choses en sont restées là. Mon échec n'avait été que passager ; ma déception, toute douloureuse qu'elle avait été, n'a pas été prolongée au delà des forces de mon espérance. Tout est bien qui finit bien. Je garderai de cet incident bien des encouragements pour l'avenir, on ne paie jamais trop cher des expériences de ce genre ; mais on est obligé de les faire pour devenir un bon serviteur de Dieu.

H. D.

SUITE DE LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE (1), OU QUELQUES JOURS DANS LE BAS-LESSOUTO

On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait dans ce monde. Les « prochaines vacances », pour lesquelles j'avais convoqué, en 1882, les amateurs d'une tournée dans le Bas-Lessouto,

(1) Voir 57e année (1883), p. 84.

furent défavorables à l'excursion projetée. Il fallut attendre l'automne 1883 pour se mettre en route. Nous y gagnons la société de notre directeur et visiteur, M. Boegner.

C'était le 7 mars. Et comme il ne s'agit que d'aller à Hermon, on ne monte à cheval que vers huit heures. A cette époque de l'année, les campagnes du Lessouto sont encore vertes. Les rochers nus et anguleux qui forment la crête de nos monts en table, semblent trouer un grand tapis vert usé en maint endroit. Dans les vallons, les champs de sorgho et de maïs se détachent en clair sur les prairies environnantes. Quelques oiseaux attardés portent encore leur brillante livrée de noces : le tesserin masqué, jaune comme un canari, mais à face noire, pour plaire aux natifs de ces lieux ; un pinson rouge vif; une petite nectarine au vol capricieux, au plumage d'un vert à éclat métallique; enfin la veuve (*vidua*), aux mouvements maladroits et alourdis par la taille exagérée de quelques plumes de la queue; elles forment un panache noir et mordoré que l'oiseau perd en hiver. Toute cette gent ailée appartient à l'ancien ordre des criards; car, dit le proverbe, « en Afrique, les fleurs n'ont point de parfum, les oiseaux point de chant, et... » je supprime le reste.

D'ordinaire, pour aller à cheval de Morija à Hermon, on court droit à l'ouest, on guée (le vieux mot mérite droit de bourgeoisie dans un pays où les ponts sont inconnus) la Tsuaing, vis-à-vis de Boléka, on longe au nord ou au sud la courte échine de Phokuane, et l'on arrive environ en quatre heures et demie à Hermon. Mais nous avons avec nous le cabriolet du Dr Casalis pour les dames qui se rendent à la conférence. Nous suivons donc la large trace du wagon jusqu'au sud de Boléka; nous dételons et dessellons sur un petit plateau pour nous diriger ensuite droit vers l'occident. On sent que l'on s'éloigne de la chaîne des Malouti (1) :

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que, dans ces articles sur la géographie du Lessouto, nous respectons l'orthographe indigène, dont

le pays s'aplanit; on pressent les mornes steppes de l'État-Libre.

En attendant, le ciel se couvre; les orages montent vite en Afrique. Des rafales d'ouest nous plongent dans des tourbillons de poussière; nous avons le temps de revêtir rapidement nos imperméables, toujours bouclés sur l'arçon de la selle, et voici déjà les premières grosses gouttes qui trouent le sable du sentier. Que faire? Laisser pleuvoir et continuer à marcher tant que l'on peut. Le tonnerre roule ces grondements sourds et continus, relevés par le fracas de coups éclatants, qui sont particuliers aux grandes altitudes. La pluie, chassée par le vent, nous fouette le visage; les chevaux refusent d'avancer et se retournent, même ceux du cabriolet; nous voilà immobiles, faisant le gros dos sous une ondée.

Cela dure peu, généralement; bientôt le soleil reparaît, et, du haut de l'un des plis de terrain, nous apercevons peu après le Jammerberg, qui forme la limite de l'État-Libre; c'est une colline granitique très ordinaire. Une échancrure, que l'on voit de loin, livre passage au mince filet d'eau qui a néanmoins creusé un profond ravin dans le sol, à quelques pas de la station; la même échancrure laisse passer la bise glaciale qui souffle si souvent à Hermon. C'est décidément le site le moins favorisé de toutes les stations du Lessouto. Les ruines des maisonnettes carrées de l'ancien village, dont quelques pignons noircis et lézardés sont seuls debout, témoignent du degré de civilisation des troupes coloniales et ne contribuent pas à embellir la vue.

La famille Dieterlen compense tout cela; mais je n'en dirai rien, je n'y suffirais pas; et l'on m'accuserait toujours de partialité envers un ancien compagnon d'études et fidèle ami. Je ne parlerai pas non plus de la conférence; vous en

---

M Krüger a tenu à se servir, autant que possible. On sait que cette orthographe ne comporte pas l'*s* au pluriel. (*Note des Réd.*)

avez été instruits par le rapport officiel. Nous faisons de la géographie.

Après huit jours de conférence, nous remontons en selle pour aller à Thabana-Morèna : c'est une course de quatre heures. On laisse à droite le cône isolé de Kalabane, où les Bassoutos se sont battus avec avantage contre les colons pendant la dernière guerre; puis on quitte la route de Mafeteng pour se diriger sur Thaba-Tsuéu, un grand bastion, couronné de beaux rochers blancs à pans verticaux. Nous dessellons à peu près à la limite de séparation des eaux du bassin de la Makhaleng et de celui du Calédon, près d'une petite source où nos chevaux s'abreuvent. On aperçoit de là le village de Lérotholi, sur le socle d'une montagne qui fait face à Mathèbè et à Thaba-Tsuéu. C'est le petit rond marqué sur la carte (nº de mars 1883) et près duquel le nom de Lérotholi a été oublié. On sait que Lérotholi est le fils aîné de Letsié, et par conséquent l'héritier présomptif du pouvoir de ce dernier. Il n'héritera pas de grand'chose. En attendant, il essaie de lutter contre son penchant à la boisson, sans lequel il aurait pu détruire l'armée coloniale pendant la guerre des fusils.

Nous tournons ensuite au nord-est de ce massif désigné sous le nom général de Maboloka, et nous pénétrons dans la riche et fertile vallée de la Kokoane, un affluent de la Makhaleng, tributaire de l'Orange. Presque tout le versant droit de cette vallée a été accordé, grâce à l'intervention des missionnaires, en juin 1869, aux Bataung de Molétsané. Dispersés par les guerres de l'intérieur, des fragments de la tribu des Bataung erraient par le pays vers 1830. En 1837 le clan de Makoana, père de Molétsané, apparut près de Mékuathleng, au nord-ouest de Mabouléla ; il finit par s'y fixer et devint tributaire de Moshesh. Quand toute la rive droite du Calédon fut annexée par les Boers (1869), Molétsané, qui s'était réfugié, au moment de la guerre, à Thaba-Bossiou, obtint le district qu'il occupe encore. La station de Siloé y

fut fondée par les Bataung, qui ont toujours formé un clan séparé parmi les habitants du Lessouto. Leurs traits sont différents de ceux des Bassoutos, dont la physionomie se rapproche de celle des Cafres. Aussi, quand un Motaung et un Mossouto en arrivent aux gros mots, le premier appelle le second un *Mokoni* (Cafre), et le Mossouto riposte par *Moroa* (Bushman).

Pour traverser la Kokoane, on dévale dans un ravin de 7 m. de profondeur environ; le ruisseau est large d'un peu plus de 2 m., et, sur la berge opposée, on ne peut remonter que par un sentier tournant sur lui-même dans un affouillement. La vallée s'élargit considérablement peu après; le sentier est bordé de champs bien cultivés; à l'horizon se dresse la cime de Mokhèlè (ou Phagameng), qui domine la vallée de Béthesda. Enfin l'on aperçoit la station de Thabana-Morèna, coquettement tapie au pied d'une colline en dôme et au milieu de bouquets d'arbres qui de loin réjouissent le cœur par l'idée de l'ombre et des fruits excellents qu'on y trouvera. C'est peut-être la plus jolie de nos stations. M. et madame Marzolff y ont trouvé l'asile qu'ils cherchaient après leurs longues pérégrinations, et y remplacent présentement M. Germond.

Le lendemain matin, départ pour Béthesda. A un quart d'heure de la station, on passe entre le massif de gauche et une petite quille isolée, presque circulaire, qui porte le nom de Thabana-Morèna, c'est-à-dire petite montagne du chef, on ne sait trop pourquoi. C'est de là que vient le nom de la station. Plus loin, le sol est creusé de ravins escarpés d'une profondeur dont on ne se doute qu'en arrivant au bord de ce petit abîme. A voir le pays du haut de la selle, on se croirait dans une plaine unie, qu'il est aisé de traverser entre les champs en quelques temps de galop. A peine a-t-on lancé son cheval qu'il faut serrer la bride, et quelquefois longer pendant plusieurs minutes le bord d'un de ces chenaux étroits creusés par le développement d'une rigole,

pour trouver un endroit où traverser. Une heure trois quarts après avoir quitté la station, on arrive sur les bords de la Makhaleng. Encaissée comme la plupart des rivières du Lessouto, elle a d'ordinaire environ 6 m. de largeur; mais, par moments, en été, elle grossit soudain et a, plus d'une fois, coupé toute communication entre Thabana-Morèna et Béthesda pendant plusieurs semaines.

Au delà, le pays prend un nouvel aspect. Les indigènes ont consigné ce fait en donnant à la rivière le nom de Makhaleng. *Lekhala* signifie un aloès ; mettez le préfixe du pluriel et la terminaison locative, et vous avez *makhaleng*, parmi les aloès. C'est que, et le fait devient frappant, surtout au sud de la Maputsing, tous les flancs de montagnes exposés au nord sont parsemés d'aloès arborescents. Leur stipe ou tronc écailleux atteint en moyenne une hauteur de près de 2 m. Le bouquet de feuilles grasses et charnues qui le surmonte fait penser à un palmier en miniature. La présence de cette plante caractérise non seulement la physionomie du pays dans lequel nous entrons, mais semble le rattacher aussi à la région de la Cafrerie britannique, où les aloès arborescents sont très fréquents. Le Haut-Lessouto est sans doute trop élevé pour le développement de ces plantes.

Outre les aloès, nous remarquons un autre spectacle bien rare dans ce pays chauve et nu. La montagne de Lifateng (1) (pluriel de *sefate*, arbre, avec terminaison locative) est couverte d'arbres, parmi lesquels on distingue surtout le feuillage gris de l'olivier sauvage.

J'intercale ici un trait assez caractéristique. En revenant par le même chemin quelques jours plus tard, nous avons rencontré le chef Sékaké, qui demeure à Lifateng, accompagné d'une soixantaine d'hommes armés. Ils se rendaient à

(1) Elle se trouve au sud de la Makhaleng, tandis que l'annexe qui porte le même nom est au nord de la rivière, ainsi qu'on le voit sur la carte.

une assemblée politique. On arrêta les chevaux, on échangea quelques paroles; puis, au moment de se mettre en marche, le chef se retourna vers ses gens et leur cria : « Faites place! ce ne sont pas des Blancs (*Makhooa*), ce sont des missionnaires! » *Makhooa,* d'origine incertaine, équivaut, dans la bouche d'un Mossouto, au qualificatif méprisant de « kaffir » ou de « nigger », par lequel les Anglo-Saxons de la colonie du Cap ou des Etats-Unis désignent les nègres. Les Bassoutos ont découvert qu'en somme les missionnaires français ont été leurs meilleurs amis; nous autres missionnaires ne sommes donc pas des « blancs », ennemis-nés de l'homme noir. C'est un témoignage à recueillir. Nous passâmes, salués par les cris de « *Lumelang baruti!* » (bonjour, missionnaires!)

Trois quarts d'heure après avoir traversé la Makhaleng, on arrive à un filon (dyke) granitique d'une puissance de 5 à 8 m. et saillant de 8 à 10 m. hors du sol; il s'étend à peu près de l'est à l'ouest, et s'aperçoit de loin comme une digue coupant la plaine. En venant du nord on monte par une pente douce, tandis qu'une légère faille paraît s'être produite au sud; la descente est escarpée, et dans la salbande coule un joli petit ruisseau. Nous dévalons au bord de l'eau; le filon nous apparaît ici comme un mur droit de roche noire. Une demi-heure passe vite. On rattrape les chevaux; on selle, on repart. Bientôt nous débouchons dans la plaine de Mogale' shoek (1). La Makhaleng la divise en deux. On distingue la magistrature, avec ses bâtiments carrés et blancs, adossée contre Thaba-Linoga (montagne des serpents). Thaba-Patsoa ferme la vue au sud, et à gauche se dresse la cime quadrangulaire, à plateau légèrement déclive, qui couronne la masse imposante de Phagameng. Nous passons au petit galop à travers la vallée unie, sans

(1) L'orthographe officielle anglaise Mohale'shoek, qui s'est glissée dans la carte, est une erreur.

même dire bonjour, cette fois-ci, à M. Surmon, l'aimable magistrat de Mogale'shoek. *Hoek* signifie en hollandais coin; Mogale (c'est-à-dire le brave), l'ancien chef de ce district, était un frère de Moshesh et le grand-père de Sékaké.

Quelques centaines de mètres derrière la magistrature commence l'ascension du col de Thaba-Linoga. Une montée raide de vingt minutes environ nous transporte sur un plateau, par lequel nous arrivons aisément au col en dix minutes. Pendant que les chevaux soufflent, nous pouvons contempler le paysage. A gauche, s'élève le piton de Thaba-Linoga; à nos pieds, à environ 250 m., au jugé, s'étend la jolie vallée arrosée par les méandres argentés de la Maputsing. Ce nom signifie « parmi les citrouilles » et vient d'une immense citrouille qu'on trouva près de ce ruisseau du temps de Mogale. Thaba-Patsọa borne l'horizon à droite, et en face se dressent les pics des Malouti. Dans cette vallée demeurait, vers la fin du premier quart de ce siècle, Moorosi, dont nous aurons à reparler plus loin. C'est pour les Baphuti de ce chef que M. Schrumpf fonda, en 1843, la station de Béthesda.

On descend à travers un chaos de rochers; le chemin est un vrai casse-cou. Il faut aller à pied et faire, pendant une demi-heure, des merveilles d'équilibre; d'abord sur du grès blanc, puis sur des blocs de grès bigarré. A mi-côte, il y a un tournant d'où l'on voit la station avec les arbres du jardin et la nouvelle église, sur une petite colline, baignée et presque entourée par les eaux claires de la Maputsing. Deux temps de galop nous transportent chez M. Cochet. Il nous a fallu quatre heures et demie, sans le dessellage, pour aller de Thabana-Morèna à Béthesda. On peut compter environ 35 kil., quoique la distance à vol d'oiseau soit bien moindre.

Nous nous reposons là le lendemain, dimanche, et nous constatons que la nouvelle église, malgré ses grandes dimensions, est pleine d'auditeurs attentifs. Les environs de Béthesda abondent en charmantes promenades, chose bien

rare au Lessouto. La Maputsing n'est pas partout encaissée dans un canal profond et étroit; on peut se promener sur ses talus verts, plantés de saules; on peut s'asseoir au bord de l'eau et admirer le fond de la vallée, fermée par de hautes montagnes, dont les lignes pittoresques sont moins bizarres qu'ailleurs. Taine dit quelque part que le paysage est une littérature non écrite. Je comparerais volontiers le Lessouto à ces chroniques d'avant le douzième siècle, juxtapositions sèches et monotones de faits racontés en mauvais latin de moine, d'où jaillissent pourtant de rares saillies. Béthesda est une de ces saillies dans le paysage du Lessouto.

Lundi, il pleut. Mardi 20 mars, nous quittons Béthesda, à huit heures trente du matin, équipés cette fois pour un voyage sérieux. Aussi l'un de nos garçons conduit-il en laisse un cheval dont le bât est chargé de couvertures et de provisions. On traverse la Maputsing, on grimpe parmi les aloès sur une montagne en gradins dont on longe le flanc. Bientôt la vue s'ouvre vers le sud-ouest, sur la plaine où confluent la Maputsing et l'Orange. Mais, bien que l'on distingue les moindres accidents du terrain, tant l'atmosphère est pure, on ne se douterait pas que l'on s'avance vers un grand fleuve. On ne voit pas un seul arbre; on ne distingue pas ce miroitement de l'eau qui, à une distance beaucoup plus grande, trahit en Alsace, par exemple, le Rhin. Nous marchons par la foi. Une nouvelle montée, une autre descente; nous sommes à 500 m. de l'Orange, et nous ne voyons devant nous qu'une plaine unie. L'impatience nous gagne; nous galopons à faire sonner la vaisselle en fer-blanc que porte notre cheval de bagages. Mais voici un profond ravin; on descend en biaisant une dizaine de mètres, on remonte autant de l'autre côté; quelques pas de plus, et l'on distingue enfin une coupure dans le sol. Pour voir l'eau du fleuve, il faut presque être sur le bord de la berge abrupte et haute d'environ 15 m. Cet encaissement explique pourquoi l'on ne voit le fleuve que de tout près.

J'ai mentionné le Rhin; le développement de l'Orange dépasse probablement celui du Rhin; ce dernier fleuve a 1,300 kilom. de longueur, tandis que l'on évalue celle de l'Orange à environ 1,500 kilom. L'Orange est le grand fleuve de l'Afrique australe, dont il traverse les cinq sixièmes en largeur, entre le 28° et le 30° de latitude sud. Les Bassoutos l'appellent Senku. Le clappement représenté par *k* dénote probablement l'origine bushman de ce nom. A l'endroit où nous sommes arrivés, le fleuve doit bien avoir une largeur de 140 à 160 m.; on peut le passer à gué quand il n'a pas beaucoup plu. Mais, dans la saison des pluies, il arrive souvent que le fleuve monte rapidement et remplit l'immense ravine qu'il a creusée. Nous surveillons d'abord quelques têtes de bétail que l'on fait traverser. Une vache, prise avec son veau dans les rapides, perd pied, tournoie et est entraînée par le fil du courant. Cependant les deux bêtes parviennent à regagner la rive en nageant. L'aventure nous avertit qu'il faut être prudent. Nous poussons nos chevaux dans l'eau; le bruit de leur pas devient plus sourd à mesure que nous nous enfonçons; il nous faut remonter nos pieds sur la selle, car l'eau dépasse le poitrail des chevaux. Enfin, le fil de l'eau est passé et nous arrivons rapidement sur le haut-fond qui longe la plage marginale de gauche; nous escaladons la berge et nous dessellons.

Une heure après, nous arrivons à Massitissi (ou, mieux, Masitise), juste à temps pour remplacer la grande tablée de famille qui vient de se disperser. Je renonce à décrire cette station. Les charmes en sont aussi nombreux que le petit monde qui l'occupe. Suspendue au flanc d'une colline rocailleuse, la station, fondée en 1866, ressemble à la fois à une ferme modèle et à une demeure de Robinson. On s'y promène au milieu de rochers transformés en clôtures, en fours, en maison d'habitation même; on y demeure dans des cavernes, on y entend le bruit d'une cascade; du haut d'une terrasse, plantée de seringats et bordée d'une haie

d'aloès, on jouit d'une vue étendue sur les Malouti; et tout le personnel fonctionne avec la régularité d'une pendule. Une amabilité simple et cordiale règne dans la famille missionnaire. Malheureusement, après deux heures et demie de causerie, il nous faut remettre le pied dans l'étrier. En vingt-cinq minutes nous arrivons, en franchissant un éperon de la montagne, à Quthing. Les premières gouttes d'une averse nous ont déjà mouillés. Nous laissons passer le nuage, en disant bonjour à la famille Preen, en visitant le nouvel atelier en construction, auquel travaillent en chantant une quinzaine d'élèves en blouses bleues. M. Preen, le directeur de l'école industrielle, occupe l'ancienne magistrature de Quthing, transportée, depuis la guerre de Moorosi (en 1878), entre Massitissi et l'Orange. Les bureaux servent de salle d'école; la prison où le fameux Doda, fils de Moorosi, fut enfermé, est un petit magasin de fourrage. On y voit encore la barre de fer tordue lors de l'évasion de Doda, prétexte de la triste guerre que l'on sait. Cet épisode devrait être raconté dans tous ses détails; on y verrait le type d'une guerre africaine entre les colons et les noirs. Jalousie de magistrats, zèle de fonctionnaires aveugles, demi-mesures et excès, maladresses et cruautés, du côté des colons; astuce et temporisation, représailles et défense désespérée de la part des indigènes, voilà les éléments de cette lutte. Le résultat est caractéristique et également typique : dépense considérable en hommes et en argent de la part de la Colonie; quant aux indigènes, dispersion et destruction du clan des Baphuti.

Quthing est la dernière maison missionnaire au sud du Lessouto, comme Léribé est le poste avancé au nord. Nous avons donc traversé tout le Lessouto; nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les douze stations du pays. Qu'allons-nous chercher plus loin?

Faisons d'abord une courte digression qui nous évitera bien des répétitions.

La première mission au nord de l'Orange a été commen-

cée en 1801, par Anderson, parmi les Griqua (ou, plus correctement, les Giri-Giri; *qua* est l'affixe du pluriel). Alors déjà les Griqua n'étaient plus qu'une agglomération de bâtards hollandais, de Korana (ou, mieux, Kora) et de quelques restes de l'antique tribu khoïkhoï des Griqua. Grâce aux efforts du missionnaire, ils abandonnèrent leurs habitudes de pillage et leur vie vagabonde : ils se fixèrent à Klaarwater, plus tard appelé Griquatown (environ par 21° 30′ E. de Paris et 28° 50′ lat. austr.), et à Campbell's Dorp (à 60 kilom. plus loin vers l'est), tous deux dans le West-Griqualand actuel. Ils avaient pour chef un bâtard d'une rare énergie et d'une grande intelligence, Adam Kok. Plus tard, il y eut des querelles intestines au sujet de la suprématie; il se forma trois partis; l'un, sous la conduite d'Adam Kok, petit-fils du premier, alla se fixer, vers 1826, à Philipolis, sur l'Orange (au sud de Fauresmith, dans l'État-Libre actuel). Vers 1850, cette colonie atteignit l'apogée de son développement; elle faisait, entre autres, sans secours du dehors, le traitement de son pasteur, M. Philip, le fils du fameux Dr Philip.

Cependant, les colons hollandais envahissaient le pays au nord de l'Orange. En 1854, la République de l'État-Libre de l'Orange fut constituée et reconnue. Les Griqua redoutaient ce voisinage dangereux et se fatiguaient de se voir traités en « schepsels » (créatures, terme de mépris que les Boers appliquaient aux gens de couleur; ils s'appellent eux-mêmes « minschen », hommes). L'ancien instinct nomade semble avoir été rallumé en eux par ces deux étincelles. Ils songèrent à émigrer. En 1861, ils vendirent leurs terres à Philipolis et entreprirent une migration qui rappelle les récits fabuleux. Environ trois mille hommes, avec des centaines de wagons, descendirent l'Orange sous la conduite d'Adam Kok et accompagnés de M. Philip. Ils avaient obtenu la permission d'aller se fixer dans le Nomansland (le pays de personne; voy. *Journal des Missions*, année 1883, p. 83). Ils

campèrent pendant quelque temps à Hangklip, tandis qu'un parti d'éclaireurs allait chercher un chemin par-dessus les Drakensberge. En 1862, tout le clan suivit et accomplit, avec les wagons, un voyage que l'on serait tenté de nier tout simplement, quand on voit les chemins que les émigrants durent se frayer, si les traces de leur passage n'existaient pas. Depuis lors, le versant oriental du Drakensberge porte le nom officiel de Griqualand-East.

Vers 1825, Moorosi avait fait une incursion dans ce pays; en 1856, Néhémie (Sékhonyana), un demi-frère de Moshesh, s'était fixé à Matatiélé, au sud-est des fermes griqua. Après la guerre des Boers avec les Bassoutos, de 1865-1868, Lébénya y émigra. C'est un petit-fils du célèbre Motlomi, le grand chef des Bassoutos avant que la branche de Moshesh obtînt la suprématie, au commencement de ce siècle. En 1877, le Griqualand-East fut annexé à la Colonie. Deux ans auparavant, notre Société y avait fondé, pour les Bassoutos, la station de Matatiélé (en 1875); celle de Paballong fut commencée en 1876. C'est pour visiter ces deux stations que nous nous étions équipés en quittant Béthesda.

Pendant notre attente chez M. Preen, le nuage qui nous avait suivis s'est dissipé. Il n'est que cinq heures; nous devons profiter de l'heure qui nous reste avant le coucher du soleil. Une fois en selle, on se demande où l'on ira. L'école industrielle semble être placée dans une impasse (1); en regardant bien vers le nord-est, on découvre un de ces défilés qu'on appellerait un pène dans les Pyrénées, parce qu'il semble qu'il faille repousser le verrou avant de pouvoir passer. Nous y arrivons en cinq minutes, et nous pénétrons dans la gorge où coule la Masitise; nous traversons trois fois le ruisseau qui serpente entre les montagnes comme dans

(1) Sur la carte, il faudrait placer Quthing, la magistrature, au pied de la colline isolée, entre Massitissi et l'Orange, et reculer Quthing, l'école industrielle, de trois kilomètres plus haut, sur la Massitissi.

un engrenage, et nous montons sur un contrefort qui sépare la vallée latérale de la Masitise de celle de l'Orange. Sur le plateau, la vue est belle, on sent que l'on entre dans la haute montagne. La chaîne dentelée des Drakensberge, illuminée d'or par les derniers rayons du soleil, se découpe sur l'horizon, au-dessus de la gorge de la Masitise; à gauche, les sombres Malouti (*maloti* est le pluriel de *leloti*, qui signifie chaîne de montagnes en sessouto); à leur pied se glissent, en replis ondoyants, les eaux vertes de l'Orange, dans lesquelles, sur les deux rives, les saules touffus trempent leur longue chevelure. Sur les flancs des montagnes, on ne voit que ces aloès dont nous avons parlé précédemment. Nous descendons vers l'Orange pour le longer. La nuit suit le jour de près; le ciel se couvre, d'ailleurs, de nuages; le tonnerre gronde derrière nous et les éclairs font scintiller les flots du fleuve. Nous pressons le pas de nos bêtes. Une heure trois quarts après avoir quitté les amis Preen, nous mettons pied à terre devant une masure dont le propriétaire nous salue cordialement. A peine avons-nous pénétré dans l'intérieur que les premières gouttes de l'orage résonnent sur les plaques de zinc qui couvrent notre abri. Nous sommes chez M. Pattison, qui s'est établi ici, en sentinelle perdue de la civilisation, le dernier marchand en remontant l'Orange.

Le lendemain, nous partons avant le lever du soleil. C'est maintenant qu'il faut appliquer à la lettre le vieux proverbe : Qui veut aller loin ménage sa monture. On ne peut d'ailleurs voyager au galop dans ces montagnes; on marche au petit trot, que les chevaux de ce pays font admirablement. Mais d'abord il faut grimper au pas une raide montée d'environ 300 m.; le soleil n'éclaire encore que les cimes du massif de montagnes que nous apercevons; du haut du plateau où nous trottinons, c'est comme une houle de vagues figées et cristallisées. Puis, nous redescendons à pic et en zigzags dans une espèce d'entonnoir où campe, durant l'été, un Mossouto avec ses bergers et ses troupeaux. Son chalet

est une tente militaire, débris de la dernière guerre. Nous le voyons, recoquillé dans sa couverture, jadis blanche et rayée de rouge, perché sur un rocher, en contemplation de son bétail. Sa jouissance, comme celle de tout Africain dans le même cas, est intense. Les jours d'été se passent ainsi. Quelle admirable devise pour ces Bassoutos que la maxime de Thomas d'Aquin : *Vita contemplativa potior est quam vita activa.*

Nous prenons un déjeuner de lait frais et de café que nous préparons nous-mêmes. Puis, à huit heures et demie, nous nous remettons en route, non sans avoir serré la main à notre brave Ésaïa Tsiloane.

Nous nous rapprochons de l'Orange, que nous longeons pendant quelque temps; la vallée est assez droite pour nous permettre de voir distinctement, près du confluent de l'Orange et de la Quthing, la montagne de Moorosi; c'est une redoute naturelle, à faces presque verticales et entourée d'eau sur deux flancs. Le vieux chef y tint plus de six mois contre toute l'artillerie de la Colonie, que l'on avait traînée jusque-là; il n'y fut pris que mort. Il est vrai que les Européens surent se venger en mutilant son cadavre.

De là on quitte l'Orange pour passer dans la vallée de la Sébapala; on traverse cette rivière à environ un kil. de son confluent avec le fleuve. Elle est large de 8 à 10 m. et peu profonde, mais ses ondes transparentes, rapides et glacées, trahissent le torrent de montagne que quelques jours de pluie peuvent transformer en une barrière infranchissable. C'est dans cette vallée que se trouvent les deux dernières annexes de Massitissi; en face, sur la rive droite de l'Orange, il y a une nouvelle annexe de Béthesda. On remonte ensuite sur la berge escarpée de la Sébapala; on tourne à droite et on se trouve en face de la fameuse montagne de Mokochomela. C'est le nœud de la ramification qui sépare les deux vallées latérales de la Sébapala et de la Quthing. Sa pyramide de granit est fièrement plantée sur une assise

de grès bigarré, dont un prolongement est coiffé d'une curieuse roche en forme de parasol. Nous contournons la base de ce rocher et nous grimpons, en tenant nos chevaux par la bride, sur le col, à 282 m. au-dessus du lit de la Sébapala (1), à environ 1,880 m. au-dessus du niveau de la mer (à peu près comme le col de Tende, au nord de Nice). Il est près de midi; nous descendons d'une cinquantaine de mètres et nous nous reposons pendant deux heures à l'ombre de grands rochers surplombants que l'on veut bien appeler des cavernes dans ce pays. De là aux « cavernes » de la Quthing, nous avons marché un peu plus de quatre heures, par un chemin que je n'essaierai pas de décrire. On traverse trois petits affluents de la Quthing, c'est-à-dire, qu'on fait trois descentes et trois montées qui font une somme de 436 m. de descente et de 214 m. de montée; deux de ces gorges sont des passages presque dangereux, à cause de l'escarpement de leurs flancs. Le dernier torrent que l'on traverse, à 100 m. à peine de son confluent avec la Quthing, est encaissé dans un goulot à murailles tout simplement verticales et hautes de 48 m.; on descend je ne sais trop comment, toujours en tirant son cheval par la bride, et on regrimpe de même vis-à-vis; la largeur du lit, semé de gros rocs, est d'environ 5 m. On remonte ensuite la Quthing sur un plateau, d'où le regard plonge par moments sur le gouffre sauvage où gronde cette rivière. Une heure après, nous sommes de niveau avec elle; nous la *guéons* sur un lit de gros cailloux glissants, et nous nous installons pour la nuit sous des rochers en corniche sur la rive droite. Le lit de la Quthing n'est, en cet endroit, que de 13 m. plus élevé que celui de la Sébapala, au gué que nous avons passé le matin.

M. Boegner a raconté les charmes d'un bivouac. Lorsqu'il

(1) Ces indications hygrométriques ont été prises avec un excellent anéroïde de poche anglais, que M. Ellenberger a bien voulu nous prêter pour cette course.

vente et pleut, la prose chasse la poésie; mais nous sommes favorisés; nous pouvons répéter les jolis vers de Ronsard :

> Puis, quand la nuit brunette a rangé les estoilles,
> Encourtinant le ciel et la terre de ses voiles,
> Sans soucy je me couche...

Sans souci, oui; mais on dort mieux dans son lit, même sans avoir été près de neuf heures en selle.

La lune argentait encore le fond de la vallée quand, le lendemain, nous avons secoué la raideur d'une fraîche matinée en rattrapant nos montures, en empaquetant et en sellant. Il s'agit de faire la grande montée avant que le soleil soit chaud. On monte, on monte encore, tantôt à pied, tantôt à cheval; on monte toujours droit devant soi. A droite, on entend et on voit une grande cascade qui doit bien tomber de 30 m. de haut. A gauche, quelques troupes de chevreuils, effarés par nos coups de carabine, se dispersent en faisant des bonds gracieux. Enfin, après plus de deux heures et quart, nous atteignons le col qui nous sépare du haut plateau marécageux où la Quthing prend sa source. Nous sommes de 660 m. plus haut que notre bivouac de la veille.

Que dirai-je de la vue que l'on a d'ici, en regardant en arrière? Elle est plutôt grande que belle; je n'oserais l'appeler grandiose. Imaginez une surface hérissée de pics, de dents, de cornes, de pitons, tous bruns, rocheux, sauvages, aussi loin que l'œil peut voir. Creusez à vos pieds comme un précipice béant, vert sombre, au fond duquel glissent les ondes glauques de la Quthing; sur votre tête un ciel impitoyable à force d'être immaculé; enveloppez tout ce panorama dans le silence de la désolation... Ah! que l'on est loin du « plus beau des royaumes après le royaume des cieux »! C'est le cri qui résume l'impression de l'âme oppressée du vide de ce paysage africain.

Depuis ce col, il y a une demi-heure de trot jusqu'à la Quthing, que nous traversons de nouveau et sur les bords

de laquelle nous dessellons. En projection, cet endroit doit être à peine à 15 kilom. au sud-est du gué de la même rivière que nous avons passé la veille. La différence de niveau est de 620 m. Quel trajet la rivière parcourt-elle entre ces deux points? Il serait intéressant de la suivre; mais notre temps est mesuré. En passant, on la voit s'engouffrer dans une gorge étroite.

On monte doucement, à partir de là, pendant cinq quarts d'heure environ, de 135 m., pour déboucher enfin sur le fameux Ongeluk's Nek (col du malheur), où Adam Kok a passé avec sa tribu de Griqua, en 1862 (1); de là l'autre nom plus usité de Adam Kok's Pass. C'est le point le plus élevé et le plus intéressant de notre itinéraire. A environ 2,380 m. au-dessus du niveau de la mer, nous nous trouvons ici sur la ligne de séparation des eaux entre deux Océans. Le petit ruisseau qui murmure à nos pieds s'en va grossir les eaux de la mer des Indes; le filet d'eau, une des sources de la Quthing, que nous venons à peine de quitter, parcourt vers l'occident les cinq sixièmes de l'Afrique australe, pour se jeter enfin dans l'océan Atlantique. L'inclinaison idéale du versant par lequel nous venons de monter doit être extrêmement faible; elle descend par ressauts brusques, il est vrai, mais décroissant presque insensiblement jusque sur les hauts plateaux du centre de l'Afrique du Sud; l'inclinaison du versant oriental se précipite d'une seule chute de 800 m. sur un premier plateau; une seconde terrasse conduit à la mer. Devant nous, 150 kilom. en ligne droite nous séparent de l'océan Indien; derrière nous, c'est une distance de plus de 1,000 kilom.

Et le paysage? C'est une nature étrange. De grandes cimes chauves, toujours de la même couleur chocolat, percent le bleu du ciel à droite et à gauche. L'ouverture devant nous,

(1) Et non 1852, comme le dit une coquille, page 83, lig. 6 d'en bas, année 1883.

par laquelle nous descendrons, en trois heures vingt minutes, de près de 800 m., a pour trait caractéristique un chevauchement des contreforts de droite et de ceux de gauche, entre lesquels serpente le ruisseau de la Mabèlè. Ces contreforts sont couverts de gazon, éraillé comme par des glissements en maint endroit. On est tenté de dire qu'il y a, dans toutes les formes de cette nature, quelque chose de primitif, d'inachevé, une création ébauchée et abandonnée. Cependant on n'est pas écrasé ici comme en face des Malouti. Le coup d'œil embrasse un horizon assez vaste; la Mabèlè, que l'on traverse sept fois pendant la première heure de la descente, sautille de cascade en cascade; des fleurs aux nuances éclatantes émaillent l'herbe; au loin, le regard plonge dans une vaste plaine ensoleillée, sans une tache d'ombre, il est vrai; mais elle contraste avec les monts anguleux et effrayants que nous avons traversés.

Je n'ajouterai que peu de mots. Notre leçon, ou excursion, si vous voulez, est trop longue déjà. Aux environs de midi, nous dessellions au bas de la côte sous un grand rocher; quelques minutes avant cinq heures, nous sommes arrivés, sous une assez forte pluie, à Paballong, chez les excellents amis Christmann. Paballong est de 880 m. au-dessous du col de Ongeluk's Nek.

Une autre fois, peut être, nous pourrons parler du caractère de ce Griqualand-East et de la situation de nos deux stations de Paballong et de Matatiélé.

F. Hermann Kruger.

VARIÉTÉS

A TRAVERS LE PAYS DES BOERS

Suite du *Voyage aux champs de diamants* (voir novembre 1883 et février 1884).

(Fin.)

En route maintenant, et du courage! Il faut rattraper le temps perdu et ne pas lambiner à admirer le paysage. Du reste, en fait de paysage, il n'y a absolument que la route qui poudroie et l'herbe qui jaunoie. C'est un pays à désespérer les plus courageux. Nous voyons à l'horizon la montagne au pied de laquelle se trouvent nos lits de ce soir et un bon souper du père Webb; cela n'a pas l'air d'être loin du tout. Nous devrions y arriver dans une ou deux heures. Mais cette coquine de montagne recule et recule à mesure que nous avançons; elle joue à cache-cache avec nous, elle fait la coquette. On croit y être et on n'y est pas du tout. Nous avons le temps de faire une sieste d'une demi-heure pour laisser souffler nos chevaux, de repartir et de voir le soleil se coucher, sans se presser, comme un bon bourgeois qui a ses habitudes et n'oublie aucun petit détail de toilette avant de tirer son bonnet de nuit sur ses oreilles. — Il nous laisse sur la route, avec notre montagne qui maintenant est une masse noire plus insaisissable encore que pendant la journée. Et pas de point de repère pour nous dire si nous faisons des progrès; c'est comme en mer où on voit de l'eau, toujours de l'eau, sans avoir l'impression qu'on file 15 nœuds à l'heure. Un beau jour le capitaine vous dit : « Ce soir nous serons au Cap! » Pourquoi? On vous dirait qu'il faudra naviguer huit jours de plus que cela vous paraîtrait tout naturel.

Mais voici un changement : des arbres, une espèce de

petite forêt, une rivière à traverser au clair de lune. Tiens, nous sommes en pays de connaissance. Voilà la Modder River que nous avions passée en quittant Webb et avant notre premier dessellage. En avant donc, nous y voilà. Et les sabots de nos chevaux résonnent sur la grande route en cadence, la seule musique, le seul bruit que nous entendions dans le monde.

Nous sommes arrivés, et c'est drôle comme nous nous sentons chez nous. Nous saluons l'hôtelier comme de vieilles connaissances. Il semble qu'il connaisse nos goûts et nos désirs. Il nous installe devant son petit souper de l'autre jour, auquel nous donnons l'assaut avec autant d'entrain que jadis. Nous nous étirons dans ses fauteuils comme si nous étions les maîtres de céans. Nous payons notre note et celle de nos chevaux (qui est la plus grosse de beaucoup) et nous réoccupons nos petits lits de fer, qu'il nous faudra quitter de bon matin et dont nous tenons à jouir aussi consciencieusement que possible.

Nous remettons à demain de prendre une décision importante. Quel chemin prendrons-nous pour rentrer à Hermon? Il y a bien la route orthodoxe, par laquelle nous sommes venus et qui nous amènera tout naturellement à coucher à Bloemfontein. Mais comment aller de Bloemfontein à Hermon en un jour? Et si nous devons coucher en route, il faudra passer le dimanche dans le petit village anglo-hollandais de Dewettsdorp, où nous nous ennuierons à mort, sans parler de la dépense que cela nous causera. Andréas connait une route qui mène directement à Hermon... elle passe chez un nommé Palmer, où nous pourrons coucher... il n'y a pas d'hôtel sur le chemin, mais on comptera sur l'hospitalité des Boers, on leur demandera à manger... et il y aura, outre le plaisir d'arriver à la maison samedi, le piquant de l'inconnu et des aventures. Pourvu que Palmer soit bon garçon !

Vendredi, longtemps avant le lever du soleil, nous sellons

nos chevaux, et fourrons dans nos sacs de selle un gros morceau de pain et une bouteille de bière, cette dernière étant indispensable, parce que nous allons avoir à voyager longtemps sans trouver où nous désaltérer. C'est notre fourrier Andréas qui a prévu le cas et nous a conseillé de prendre nos précautions. Nous arrivons à la bifurcation des chemins, et, sans la moindre hésitation, nous prenons celui de droite, celui de Palmer et des Boers hospitaliers. Il ne présente vraiment rien d'intéressant, et le soleil, en se levant, nous trouve trottinant sur une route assez peu fréquentée, grelottant un peu sous la rosée du matin et animés d'un grand esprit d'entreprise.

Premier repos, première croûte de pain. Nous continuons, sans voir aucun vestige d'habitation humaine, jusqu'à ce que nous arrivions à un petit magasin, planté sur le bord d'une route que nous croisons et où nous comptons trouver de l'avoine pour nos chevaux et une tasse de café pour nous. Mais en entrant dans l'établissement, nous ne tardons pas à remarquer que nous nous sommes fourvoyés. Un vieux Cafre, emballé dans je ne sais combien de guenilles, en sort en se léchant les moustaches laineuses et en nous regardant d'un air hébété. Le propriétaire de l'endroit est derrière son comptoir. Un homme de vingt-quatre ans environ, Anglais, un peu débraillé, mais avec une de ces moustaches qui tombent perpendiculairement sur les lèvres et s'y collent, et qui si souvent doivent cette physionomie spéciale aux copieuses libations que fait leur propriétaire. Ici, les apparences n'étaient pas trompeuses. Outre deux verres vides posés sur le comptoir, nous avons le marchand lui-même qui nous répond un peu vaguement qu'il n'a pas d'avoine, mais qu'un peu plus loin il y a une ferme de Boer où nous trouverons tout ce qu'il nous faut. Pendant qu'il parle, ses traits s'altèrent, sa langue s'alourdit, ses yeux se noient. C'est l'eau-de-vie qui opère. Nous voyons sa poussée envahir le cerveau de ce malheureux. Il s'embrouille, il chancelle,

il divague, et nous nous hâtons de battre en retraite pour laisser à notre homme tout le loisir de dormir sous son comptoir. Quelle impression lugubre ce spectacle nous laissa ! C'était celui de la ruine physique, matérielle et morale, envahissant un homme jeune et fort, qui sait? pour ne plus jamais le lâcher.

Une demi-heure plus tard, nous mettons pied à terre devant la maison d'un Boer. Il s'agit d'avoir à manger, car depuis le matin nous n'avons avalé qu'une croûte de pain et il est midi. Nous serrons la main à un vieux grand-père assis à l'ombre d'un oranger et entre les dents duquel tremblote une longue pipe de bois.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes des Français, venant de Diamondfields !

— Vous mentez, vous n'êtes pas des Français ; c'est moi qui suis un Français, je m'appelle Théron.

— Il se peut que vous soyez un Français, mais nous aussi, nous sommes Français.

— Vous êtes peut-être des Français de race croisée.

— Non pas : de race, des pur-sang.

Là-dessus, un éclat de rire du vieux, qui avait voulu nous mettre à l'épreuve avant de nous inviter à entrer dans la maison. Bientôt nos chevaux ont leur avoine : en voyage il faut penser à eux plus qu'à soi-même, sous peine de les voir se fatiguer et devenir fourbus. Pour nous, nous serrons la main à la Boerine et à sa fille. On met le couvert et nous faisons de larges brèches dans la citrouille et le gigot de mouton de notre hôte.

Il fallut quand même causer, causer en hollandais, voire même discuter, car notre papa Théron a quelque chose sur le cœur : « Pourquoi les Anglais ne restent-ils pas chez eux, pourquoi se fourrent-ils partout, accaparant le commerce et le pays, enlevant aux honnêtes gens le pain quotidien? S'ils sont pauvres, n'y a-t-il pas de riches dans leur pays pour leur venir en aide ? » etc., etc. Que répondre à un an-

glophobe pareil? Nous expliquons tant bien que mal, sans perdre un coup de dent, sans perdre notre temps à enlever de l'esprit du vieux des préjugés qui y sont pétrifiés depuis des années. Sur la question des nègres, Théron n'est pas plus traitable. Il représente l'ancien régime: «Les Boers sont comme les Israélites chargés par Dieu de détruire les païens du pays de Canaan; un noir, à leurs yeux, n'a pas le droit de posséder en paix le pays de ses pères; plus il en meurt, mieux cela vaut.» Je m'étais naturellement rabattu sur la question des Mines de diamants, qui me permettait de parler assez facilement, sans trop m'embrouiller. Je disais que nous avions vu un petit wagon dégringoler dans la mine et s'aplatir au milieu d'un groupe de noirs, au risque de les tuer tous. « — C'est dommage, dit le vieux, qu'ils aient eu le temps de se garer. Si cinquante d'entre eux avaient été tués, c'eût toujours été autant de Cafres de moins. »

Avec cela, les Boers de la vieille école sont très religieux. Ils ont d'excellentes traditions, culte de famille, hospitalité, attachement tenace à leur Église. Ils trouvent moyen de concilier leur piété avec leurs théories barbares à l'égard des aborigènes. Et cela n'est pas si étonnant! C'est une forme du fanatisme des ignorants, comme on en trouve toujours chez les nations peu éclairées, c'est un reste de l'esprit du moyen âge. Cet esprit tend à faire place à des idées plus larges et plus généreuses. Les pasteurs des Boers travaillent à opérer cette transformation désirable à tous égards, mais c'est une entreprise considérable et le succès n'est pas encore près de couronner leurs efforts.

Le père Théron ne voulut naturellement pas que nous payassions notre dîner, c'eût été contraire aux meilleures traditions du pays. Il nous indiqua soigneusement le chemin de la maison Palmer, et, après les poignées de main les plus amicales, nous reprîmes notre pèlerinage, un peu fatigués et soupirant après le moment où nous jouirions des délices d'une bonne nuit. Nous allons, nous allons, un peu à

l'aventure. Le soleil descend et s'approche de l'horizon. Nous voici près d'une ferme ; de grands terrains en culture, des arbres, plusieurs bâtiments élégants, etc., etc., sans parler des troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes que nous traversons. C'est ici que demeure Palmer. Le voilà, nous préparons nos sourires et des phrases choisies pour demander un coin où nous puissions passer la nuit. Hélas ! Palmer nous tend le bout des doigts et ne nous demande même pas si nous voulons desseller. Palmer est maussade, raide et dur. Madame Palmer n'est pas là. On fait des réparations à la maison. — « Mais nous ne demandons qu'un petit coin et une croûte de pain ; désolés de vous causer le moindre embarras ; il se fait tard et nos chevaux sont fatigués. » Palmer ne veut pas de nous et nous recommande charitablement de nous détourner de notre route et d'aller vers le sud. Dans nne heure nous trouverons un magasin où sans aucun doute nous serons reçus à bras ouverts, nous et nos bêtes. Un peu plus nous serions sûrs de trouver une Rebecca pour puiser de l'eau pour nos chameaux.

La réception de Palmer était, par exemple, une douche d'eau froide des plus complètes. Nous voici littéralement sur le pavé. Où aller ? Chercher ce fameux magasin ? perdre deux heures ? Mieux vaut continuer notre route. Nous arriverons bien quelque part, ne fût-ce que dans une hutte de Mossouto, où l'on ne nous refusera pas une place au coin du feu et un peu de pain de mabélé. Nous tirons un coup de chapeau à Palmer, traversons, assez penauds, il faut l'avouer, ces grasses propriétés sur lesquelles nous avions spéculé, et retrouvons la grande route qui, elle au moins, est à tout le monde. C'est égal, c'est pénible de se voir fermer la porte au nez quand on est fatigué !

Nous arrivons enfin près d'une autre ferme. Un petit homme à la barbe touffue, aux yeux perçants et avides, nous rencontre et nous lui récitons notre complainte : « la faim, la nuit, les chevaux, et Palmer par-dessus le marché. » Nous

observons avec un intérêt palpitant l'expression de notre interlocuteur, nous sommes à sa merci. Sera-t-il compatissant ou non? Il va parler, il parle : « Je n'ai pas l'habitude de recevoir des étrangers, je ne tiens pas d'hôtel, car je n'aime pas recevoir dans ma maison le premier venu, mais vous êtes des pasteurs, entrez, nous tâcherons de vous recevoir le mieux que nous pourrons. » « Hourrah ! vive M. Donaldson, notre hôte écossais, qui d'un mot nous a fait oublier une journée de chaleur et de poussière et les déceptions de tout à l'heure.

En un instant nos chevaux sont débarrassés de leurs fardeaux et vont se rouler sur un tas de cendre. Pour nous, nous nous dirigeons vers la maison. Un immense chien jaune se jette sur nous, aboyant comme un furieux, mais, Dieu merci, il est attaché et tire en vain sur sa chaîne, au risque de s'étrangler. Madame Donaldson, qui est borgne, nous reçoit aimablement et bientôt nous apporte une bonne tasse de thé pour pourvoir à nos besoins les plus pressants. Décidément cela va bien, nous sommes chez d'honnêtes gens, en famille, et on nous veut du bien.

Un tour au jardin. Notre hôte est maraîcher et fournit le marché de Bloemfontein de légumes, de viande et de beurre. Il nous explique comment il fait ses affaires, le prix des oignons et des choux, de la livre de beurre, etc. Nous sommes bientôt au courant des petits embarras financiers qui causent du souci à notre hôte. Il nous montre de grands trous creusés un peu partout dans le pays. Ils ont cinq à six mètres de profondeur et sont à moitié remplis d'eau. On a remarqué un beau jour que la ferme Donaldson présentait de grandes analogies avec le pays où l'on trouve des diamants : mêmes collines, même dépression du sol, même terrain calcaire. Conclusion : en creusant, on trouvera des diamants. Des experts sont venus de Bloemfontein et ont pratiqué des sondages dans certains endroits. On a tout trouvé, sauf des diamants. Et encore ! Donaldson croit savoir qu'on en a ra-

massé deux et qu'on les a empochés. En tout cas, on lui a offert, pour sa ferme, 25,000 livres, c'est-à-dire 625,000 fr. et il a refusé de la vendre. Aujourd'hui, il la céderait volontiers à quiconque lui en donnerait 3,000 livres; mais ce quiconque ne se présente pas, et il faut continuer à planter des salades et à s'intéresser à des carreaux de navets. Que de déceptions cette manie de trouver des diamants a causées au sud de l'Afrique. Presque chaque année on annonce la découverte de terrains diamantifères dans la Colonie du Cap ou dans l'État-Libre : tous les aventuriers et banqueroutiers du pays y courent. On gratte la terre, on fait des spéculations ruineuses pour les uns, avantageuses pour ceux qui ont lancé l'affaire. Il ne manque jamais d'heureux « diggers » (1) pour trouver au moment voulu un diamant d'une certaine grosseur, qui est sans doute tombé du gousset d'un spéculateur venant en droite ligne de Kimberley. Cela dure quelques jours, peut-être quelques semaines, et puis tout rentre dans le silence, et la galerie rit aux dépens des naïfs qui ont mordu à l'amorce ou englouti leur argent dans cette lugubre farce.

Pour en revenir à M. Donaldson, il nous conte ses peines, nourrit nos chevaux et nous ramène à la maison, où bientôt nous nous trouvons en face d'un bon souper, entourés de toute la famille, des garçons et des filles qui ne demanderaient qu'à rire et à causer, mais que l'autorité paternelle retient dans le silence.

Nos hôtes sont chrétiens, je veux dire qu'ils professent. La conversation roule sur la mort de leur dernier enfant et sur l'édification qu'en ont retirée les parents affligés. Elle a été marquée de circonstances mystérieuses. L'enfant a fait à ses parents des adieux touchants. Il y a eu des pressentiments longtemps avant que la maladie se déclarât. Bref, nous avons affaire à des gens qui n'ont pas honte de parler de leur foi et d'ouvrir leurs cœurs.

(1) Chercheurs de diamants.

Après le souper, Gustave bat en retraite. Je reste pour étudier de plus près ces excellentes gens, vers lesquels je me sens vraiment attiré. La fille aînée, Maria, a reçu une bonne instruction dans la Colonie. C'est elle qui est chargée de faire l'éducation de ses sœurs, et pour la pauvre enfant c'est une tâche difficile, car je n'ai jamais vu de sujets aussi rebelles que les autres fillettes de la maison. Pendant que le papa et la maman pesaient du beurre et des saucisses dans le garde-manger, je causai avec les trois demoiselles. Autant Maria était gentille, posée, convenable, autant les deux autres étaient dévergondées. Ça riait, ça se pinçait, se taquinait sans cesse. L'une, une grosse rougeaude, ronde comme une boule, ne se sentait pas d'aise d'avoir échappé pour un moment à l'œil paternel. Ses dix-sept ans l'avaient emporté sur tout le reste : elle disait comme quoi papa est si sévère et fait travailler ses enfants du matin au soir, comme quoi on jubilait quand il avait tourné le dos pour un moment, on n'aimait pas les leçons, on faisait la vie dure à Maria... Et Maria disait que ce n'était que trop vrai, qu'elle ne pouvait pas faire façon de ses turbulentes sœurs et élèves. Je voulais parler, dire un petit mot d'encouragement à l'aînée, un conseil paternel aux cadettes. Mais il faut être vrai : ce que je dis ne mordait pas du tout, et on pouffait de rire sous la table ou derrière les chaises.

L'arrivée du père calma ces émancipées comme par enchantement, et je compris un mot qu'il me disait au sujet de ses enfants : « Quant à moi, je suis la terreur de mes enfants, je m'appelle leur terreur. Il faut que cela marche et qu'on travaille pour vivre. » Ce n'était que trop vrai pour les fillettes que j'avais vues.

Je restai longtemps à causer avec le vieux, ou plutôt à l'écouter parler, car, sans le savoir, et surtout sans le vouloir, j'eus le malheur de lui fournir un texte sur lequel il discourut à perte de vue. Je lui avais dit : « Il sera beaucoup redemandé à celui qui aura beaucoup reçu. »

« Sans aucun doute, Monsieur, sans aucun doute. Mon avis est le suivant : Dieu m'a donné un capital, il m'en demande, disons le 6 pour cent ; c'est le taux ordinaire dans ce pays. Bien ! Je dois donner à Dieu 6 pour cent. En étant honnête dans mes marchés, je rends à Dieu un demi; en élevant bien mes enfants, j'estime que je donne à Dieu 1 pour cent. Par ma piété, ma prière, je fais peut-être encore 1/2 pour cent. — Et puisque je n'arrive quand même pas à faire le 6, eh bien, je compte sur la miséricorde de Dieu pour me laisser passer quand même, puisqu'il a dit que nous serions sauvés par grâce. »

Il ne sortait pas de son six pour cent, et ne me laissait pas le temps de dire un mot. Cette théorie bizarre du salut bouleversa mes idées, et j'en vins à croire que M. Donaldson était un homme rapace, un usurier, se couvrant du manteau de la piété pour mieux plumer ses victimes. Profitant d'un moment où il reprenait haleine, je lui souhaitai le bonsoir et regagnai notre lit, où je dis à Gustave: « Mon cher, j'ai eu tort de m'attarder à bavarder avec le vieux. Mes impressions à son égard ont tout à fait changé. Attendons-nous à payer demain matin une note salée. » J'ai eu cette vilaine pensée et prononcé ces vilaines paroles, sous le toit même de notre hôte et dans la chambre dont il avait expulsé ses filles pour nous la donner ! J'en suis honteux maintenant, mais ce six pour cent m'avait mis sens dessus dessous.

Samedi matin, au lieu de partir à 4 heures, nous avons à attendre que quelqu'un veuille bien enchaîner Tigre, le gros chien jaune d'hier qui semblait ne vouloir faire qu'une bouchée de nous et qui est encore en liberté. Il faut aussi que nos hôtes soient levés. La grosse rougeaude arrive la première et fait une bouillotte de café en soufflant dans ses doigts. Puis toute la famille se réunit, on déjeune en causant, puis arrive le quart d'heure de Rabelais. Avec les circonlocutions d'usage, je demande à M. Donaldson ce que nous lui devons. « Rien, mais rien du tout, je suis trop heu-

reux d'avoir abrité des serviteurs de Dieu sous mon toit. C'est un devoir que la Bible nous enseigne, et vous êtes les premiers qui soient venus frapper à ma porte. » Je voulus au moins payer l'avoine de nos chevaux, me rappelant que j'avais insisté pour en avoir 6 bottes au lieu de 4. Mais notre homme ne voulut pas entendre parler de paiement, et nous dûmes céder. Ah! ma phrase de hier soir! Sans le savoir, Donaldson m'amassait des charbons ardents sur la tête, et je le méritais bien. Qu'avais-je besoin de le juger?

Nous repartons donc, déjeunons chez un Boer, dînons chez l'autre, reçus toujours avec simplicité et naturel, comme de vieilles connaissances, sans avoir à payer autre chose que le fourrage de nos chevaux. Je tâche de faire la causette aussi bien que possible, en patois hollandais. Mais pensez : écorcher un patois, parler plus mal que le patois lui-même. Je n'ose quitter certains sujets qui me sont familiers et que je sais expliquer en hollandais. Sortez-moi de là et je suis perdu. C'est désespérant, mais comment faire pour apprendre cette langue des Boers, qui n'a pas de littérature et sonne si faux!

Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivons en face du village de Dewettsdorp. C'est le moment de prendre une grande résolution. Y passerons-nous le dimanche ou ferons-nous une marche forcée pour arriver à Hermon pendant la nuit? Nos chevaux sont-ils en état de faire six heures de plus après les fatigues de ces deux derniers jours? S'ils se fatiguent en route, nous serons obligés de coucher à la belle étoile, sans couverture et sans rien avoir à mettre sous la dent. Mais l'idée de rester un jour dans ce village ne nous sourit pas. Avec un peu d'appréhension, nous continuons donc notre route, en nous disant que celui qui ne risque rien n'a rien. Nous nous reposons chez un pauvre Boer qui trouve cependant moyen de nous servir une tasse d'un thé impossible. Puis nous filons vers l'est, espérant arriver au Calédon qui n'est qu'à 10 milles d'Hermon. Avec un petit

clair de lune, nous voyons assez pour ne pas quitter notre chemin. Passant du galop au pas, et du pas au galop, nous avançons. Les montagnes que nous passons sont autant de poteaux indicateurs qui nous permettent de constater les progrès que nous faisons. D'autre part, le froid et la faim s'en mêlent; nous pensons tout à coup à notre demi-bouteille de bière et à un morceau de pain qui date de l'hôtel Webb. Pour trois personnes, ce n'est pas beaucoup, mais cela vaut mieux que rien, et nous mangeons ce petit goûter sur le pouce avec beaucoup de satisfaction. Quelle bonne idée nous avions eue d'oublier ces petites gourmandises et de ne nous en souvenir que cette nuit-là ! Mais nous n'arrivons pas au Calédon. Y arriverons-nous jamais ? A chaque instant je dis : « C'est ici, je reconnais ces collines », et il se trouve que ce n'est pas cela du tout. Cela devient fatigant, le temps nous paraît long, le chemin interminable. Enfin le voilà. On entend mugir la cascade. Voici la silhouette du moulin et la maison du meunier. Nous descendons la berge sablonneuse, et passons la rivière, nos chevaux dans l'eau jusqu'au poitrail. De l'autre côté, dernière halte pour donner aux chevaux quelques moments de repos. Nous battons la semelle pour nous dégourdir et passer le temps qui semble long quand on n'a rien à faire et qu'il fait nuit. Puis ouf ! encore une fois en selle, non sans effort, car nous sommes raides et courbatus. Nous voici à Wepener, passant au milieu de ces maisons silencieuses et pensant à tous ces bons bourgeois qui ronflent dans la plume pendant que nous grelottons dehors. Un dernier coup de collier ! Courage, les chevaux, courage, les cavaliers ! Ces derniers font une assez piteuse mine, ils ne causent plus, ils sentent comme des vertiges et se demandent s'ils sont solides en selle. Mais cela va quand même. Nous passons la frontière du Lessouto, puis les champs d'Hermon. Voici le village, voici la maison. Nous mettons pied à terre à la porte et n'arrivons qu'avec peine à réveiller ma femme que notre arrivée surprend et qui ne

nous attendait pas avant mardi. Il est minuit, nous avons été treize heures en selle. Après cela, on n'est pas tenu de retarder le moment du sommeil. Une petite visite au garde-manger, puis un bonsoir général, et nous rentrons dans l'ordre normal d'après lequel les braves gens doivent, à minuit, être trouvés dans leur domicile et dormant du sommeil du juste.

Le lendemain dimanche nous nous levons un peu tard. Je puis cependant faire mes deux services, sans me sentir particulièrement fatigué. Celui qui a le plus souffert de notre tour de force, c'est mon pauvre Yèke, qui a les articulations des pieds enflées et peut à peine passer d'une touffe d'herbe à l'autre. Cependant en arrivant j'étais obligé de le retenir, tant il avait d'entrain pour retourner à Hermon. C'est qu'il a du cœur, ce brave Yèke, et passerait par tout pour faire son devoir.

Voilà donc la fin de cette course aux Mines de diamants, écrite tout d'une haleine, et longtemps après l'événement, mais avec grand plaisir, car ces souvenirs-là sont de ceux qui ne s'oublient pas et que l'on racontera toujours volontiers.

H. D.

Dernière heure. Le bruit a couru que les indigènes avaient massacré le colonel Clarke, magistrat supérieur du Lessouto. Cette nouvelle, que les journaux politiques avaient reproduite, est heureusement dénuée de tout fondement. Les journaux du Cap nous mettent en mesure de la démentir formellement.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11000 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN APPEL ENTENDU

Nous recevons la lettre suivante :

Toulouse, le 20 octobre 1884.

Monsieur et cher frère,

Dans le premier numéro du *Journal des Missions* de cette année, vous avez adressé un appel aux pasteurs en faveur de votre œuvre, appel dans lequel, reprenant les vœux de la conférence pastorale générale, réunie à Paris en 1882, vous les avez engagés, — c'était le quatrième vœu, — à *intéresser les écoles du dimanche aux Missions.*

Chargé à ce moment-là de la direction de l'école du dimanche de Toulouse, soit à l'aide du *Journal des Missions*, soit à l'aide du *Petit Messager,* j'ai fait une fois par mois des récits missionnaires à nos élèves, qui aimaient beaucoup à les entendre, et chaque fois nous avons fait suivre la leçon d'une quête dont le produit vous était destiné.

Nous avons fait, avant les vacances, ce service des Missions cinq fois et dans les cinq fois nous avons collecté 55 francs, que nos élèves sont aussi heureux que moi de vous envoyer. Recevez-les comme un faible, bien faible témoignage de leur sympathie pour l'œuvre générale des Missions, mais surtout pour les enfants des pauvres païens qu'ils désirent voir ar-

river à la connaissance de l'Évangile et pour lesquels nous avons prié chaque fois.

Mon collègue, M. le pasteur Vesson, chargé de la direction de l'école cette année, a fait hier ce service mensuel et la collecte. J'espère que, commençant plus tôt que moi, il pourra vous envoyer à la fin de l'année une somme beaucoup plus importante.

Recevez mes félicitations aussi pour le diplôme d'honneur que vous avez obtenu à notre exposition de géographie, et dont nous avons été fiers comme protestants évangéliques. La distribution publique des récompenses aura lieu le vendredi 7 novembre prochain. Ne viendrez-vous pas vous-même chercher votre diplôme ? Notre Église en serait bien heureuse, car vous ne passeriez pas au milieu de nous sans nous faire au moins le récit de votre voyage au Lessouto. Allons, un bon mouvement et arrivez-nous ! Nous vous offrons une simple, mais cordiale hospitalité.

Recevez en tout cas, cher Monsieur et frère, l'assurance de mes meilleurs et bien dévoués sentiments en Jésus-Christ.

J. Viel, pr.

Nous l'avons dit, il y a quelques mois : rien n'est encourageant comme un appel entendu. Nous adressons nos remerciements aux pasteurs de Toulouse et à tous ceux qui, depuis longtemps ou récemment, travaillent à intéresser la jeunesse à la cause des Missions.

Quant à l'invitation que nous adresse M. Viel, il nous sera malheureusement impossible d'y répondre, devant, au moment même où aura lieu la solennité où l'on nous convie, être en tournée de conférences dans une autre partie de la France. Nous le regrettons d'autant plus qu'il nous eût été doux de remercier de vive voix les amis de Toulouse dont le concours obligeant et actif entre pour une bonne part dans le succès remporté par notre Société.



LESSOUTO

LA SITUATION POLITIQUE

D'après les dernières lettres reçues, il semble qu'il y ait décidément de la détente dans l'état politique du Lessouto. Le chef de la résistance, le fameux Massoupa, se voit de plus en plus isolé. Il persiste, il est vrai, dans son attitude de rébellion contre le gouvernement. « Le colonel Clarke, nous écrit M. Duvoisin, à la date du 9 septembre, lui ayant demandé s'il ne paierait pas la taxe, il aurait répondu, dit-on, que, comme il ne se proposait pas d'obéir aux lois, il ne voit pas pourquoi il la paierait. Néanmoins il y a, ici et là, certains signes qui feraient croire qu'il souffre de la position trop isolée qu'il a prise dans la tribu, et qu'il ne faudrait peut-être que peu de chose pour l'amener à adopter l'attitude des autres chefs, qui est, si je puis dire, celle d'une demi-soumission au gouvernement. » M. Duvoisin ajoute que cette soumission serait complète et cordiale, si l'on pouvait avoir une confiance absolue dans la durée du régime actuel; cette confiance ne demanderait qu'à naître, mais il faudrait pour cela que le gouvernement montrât qu'il est de force à faire, au besoin, respecter son autorité, ce à quoi il répugne.

Quant à Massoupa, il paraît être, personnellement, dans une situation assez misérable : « Notre malheureux voisin, écrit M. Daniel Keck, est maintenant comme une ruine; depuis quelque temps, des rhumatismes le font affreusement souffrir. Dans tout son district, l'eau-de-vie fait ses ravages. Pauvres gens ! »



MORT TRIOMPHANTE D'UN DES PLUS ANCIENS CONVERTIS DU LESSOUTO

Lettre de madame Mabille à M. E. Casalis.

Morija, 3 septembre 1884.

Vous avez sans doute déjà appris la mort de Silas Sélématséla que tu connaissais si bien, mon cher père.

Sa fin triomphante nous a laissé l'impression la plus douce, la plus paisible. Elle nous a rappelé qu'il est vraiment possible d'envisager la mort non plus avec terreur, mais comme une messagère envoyée par un père.

Un affreux hoquet secouait Silas et ne lui laissait pas un moment de repos. Cela ne l'a pas empêché de parler jusqu'à sa dernière heure à ceux qui s'approchaient de lui, de la joie qui remplissait son âme. Tu te rappelles son caractère original et enjoué. S'adressant à son hoquet, il disait : « Tu crois me fatiguer et m'empêcher de parler; tu te démènes pour rien. J'en aurai bientôt fini avec toi et tu resteras dans la tombe avec ce vieux corps. Quant à moi, je vous quitte pour aller à *la maison*. Reste ici, toi, vil hoquet ! »

J'allai le voir un soir avec une de mes filles. Il se fit soutenir sur son lit et nous reçut en me récitant ton cantique sur l'*espérance du chrétien*. Cher père, que n'étais-tu là pour l'entendre et pour voir comme ses yeux rayonnaient pendant qu'il répétait ces paroles : « Vous dites : qu'as-tu trouvé auprès de Jésus ? — J'ai trouvé le repos !... »

« Mon enfant, me dit-il ensuite, tu le vois, la mort approche, mais je n'en ai pas peur ; pourquoi cela ? » Je lui répétai les paroles : « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ? — C'est bien cela, reprit-il. Jésus a brisé l'aiguillon de la mort. Il ne reste plus que le bonheur d'arriver à la maison, de voir son Père céleste. Je suis heureux,

tu le vois. J'arriverai auprès du Seigneur avant ton père. Je vais devancer M. Casalis; je vais avant lui revoir M. Arbousset et ta mère ! »

La veille de sa mort, il me chargea de ce message pour mon frère Eugène : « Fils de mon missionnaire, j'ai vu par quels efforts tu as essayé de m'arracher à la mort; laisse maintenant passer le grand médecin. Il saura me guérir ! »

Sa pauvre veuve, notre bonne Séfora, est très affligée. Ils ont été le type du ménage chrétien au Lessouto ; toujours assis à côté l'un de l'autre à l'église, ne manquant pas un service, très zélés tous deux pour l'évangélisation. Dieu veuille que les enfants de Silas retirent du bien de la mort de leur père. Il les avait réunis autour de son lit et leur avait demandé : « Lequel de vous veut du glorieux héritage que je vais vous laisser ? » Il y a de l'étoffe chez eux ; que le Seigneur veuille les sanctifier par le baptême de foi qu'ils viennent de recevoir.

La vieille Lucia Maléphéana, la dernière des anciennes domestiques de madame Arbousset, me disait en parlant du départ de Silas, et de tant d'autres de ses contemporains qui nous ont quittés en paix : « Chaque fois que je veux descendre dans le réservoir de Béthesda, un autre y entre avant moi, et il est guéri ! » — Pour me consoler de ce que mes chers vieux nous quittent, elle ajoutait : « Il convient que le fondement qui a été posé par ton père et par M. Arbousset disparaisse pour que les pierres que M. Mabille a préparées, lui aussi, pour la construction d'un temple à l'Éternel, puissent devenir, à leur tour, des pierres de fondation. » Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

Ta fille,

Adèle Mabille.



UNE DOUCE FÊTE DE FAMILLE A MABOULÉLA

Récit envoyé par madame Casalis, née Keck, à ses filles, présentement à Paris pour leur éducation.

Morija, 14 août 1884.

Nous venons de nous accorder sept jours de fête en l'honneur du soixante-dixième anniversaire du cher grand-papa Keck. Partis d'ici jeudi dernier, 7 août, votre père et moi avec nos jeunes enfants, nous avons passé la nuit à Masérou, où madame Clarke, la femme de notre magistrat, avait eu l'amabilité de nous inviter. Cette dame est charmante, et elle parle très bien le français; M. le colonel est très bon. Ce sont des gens qui vous mettent tout de suite à l'aise. Après une bonne nuit et un excellent déjeuner, nous reprîmes notre route. A trois heures et demie, nous nous trouvâmes au rendez-vous que nous avait assigné votre oncle Daniel Keck, de Thaba-Bossiou. Les jeunes gens de l'*Union chrétienne* de cette station nous avaient un peu devancés, se rendant à l'invitation que leur avaient faite leurs jeunes amis de Mabouléla de se joindre à une fête commune. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de vingt hommes de Thaba-Bossiou, marchant deux à deux, ayant chacun une cocarde bleue et blanche à la boutonnière. Quatre ou cinq bannières flottaient gracieusement en l'air. En arrivant près de la station, votre oncle Daniel entonna un cantique qui fut enlevé, il fallait entendre! Grand-père, grand'mère, vos tantes étaient sur le perron de la maison. Les membres de l'*Union chrétienne* de Maboulèla se tenaient alignés contre le presbytère en costume de fête, cocarde rouge et blanche, jolie toque brune garnie de tresses rouges. Le président avait une belle écharpe rouge, bordée d'une frange blanche; le secrétaire en avait une aussi, mais non garnie. Il y avait plusieurs drapeaux. Celui de Strasbourg (ville natale de M. Keck) était

fixé dans un des seringats qui ornent le devant de la maison. Pendant un moment, ce ne fut que salutations, embrassades, hourras. Mon cher père ne s'était pas attendu à nous voir, la surprise était d'autant plus charmante qu'elle était complète. Ce pauvre grand-papa en était tout bouleversé.

Le soir, votre père et l'oncle Daniel avertirent la population de Mabouléla que, le lendemain de bonne heure, grands et petits devaient venir souhaiter la bonne année à leur pasteur. Aussi, au lever du soleil, tous se trouvaient sous la fenêtre du cher vieillard. Après le chant du cantique : « Jehova Molimo oa Israële » (Jéhovah, Dieu d'Israël), il y eut une fusillade soignée en signe de réjouissance. Nous avions préparé quelques petits cadeaux pour notre bien-aimé septuagénaire ; nous les arrangeâmes sur la table, les entremêlant de gâteaux et de fleurs. Quand il parut, nous chantâmes : « Louons de tout notre cœur », et votre père fit une allocution comme lui seul sait les faire ; suivirent les vœux et baisers de circonstance, puis le déjeuner.

A onze heures, une grande table était dressée devant la maison. Un couvert y fut mis pour chacun des membres des deux *Unions chrétiennes*. On leur servit du café, de la viande (tante Louise, maîtresse des cérémonies, avait fait tuer un bœuf pour la circonstance), du riz et des pommes de terre. C'était un joli et gai tableau ; toutes ces honnêtes figures noires respiraient la plus intime satisfaction.

Après le dîner, on alla à la pêche, les gens de Thaba-Bossiou se tenant sur une rive du ruisseau, ceux de Maboulêla sur l'autre. Chaque compagnie tirait le filet à son tour. Les premiers eurent cent trente poissons, les autres pas même cent. On peut croire quelles fritures tante Louise leur fit le lendemain pour les régaler. Je ne parle pas des réunions d'édification, on en eut de quoi rassasier tous autres que nos braves Bassoutos. Nous eûmes une bonne fête de communion ensemble le dimanche.

Le mardi, il fallut se séparer, quoique bien à regret. Les

gens de Maboulela nous accompagnèrent à cheval un bon bout de chemin. Votre oncle et votre tante, Daniel et Alice Keck, ne devaient retourner chez eux que quelques jours plus tard. Heureuses gens ! ils ne sont pas liés, comme nous, par l'Ecole normale et par la petite vérole. Votre père part après-demain pour le district le plus infecté par cette vilaine maladie, du côté de Hermon. En revenant, nous avons passé par Bérée, où nous avons été reçus, comme toujours, en vrais enfants de la maison. Qu'il fait bon avoir des amis pareils !

Nous avons trouvé nos saules tout verts; Morija sera bientôt un nid de verdure... Il faut que je termine, voici le garçon de la poste qui me demande nos lettres. Votre mère affectionnée,

MARIE CASALIS.



UNE FÊTE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE AU LESSOUTO (1)

Thaba-Bossiou, 30 août 1884.

Cher monsieur,

Il y a bien des semaines que je désire vous écrire pour vous donner des nouvelles des miens et de l'œuvre qui m'est confiée.

Et tout d'abord, j'ai à vous rendre compte d'une fête, toute nouvelle dans ce pays, qui a eu lieu à Maboulela du 8 au 12 du courant. Vous savez que, du vivant de mon cher frère Paul, nous avions fondé une Union chrétienne de jeunes gens à Maboulela; à Thaba-Bossiou j'ai pu également réunir les jeunes gens et créer une Union. Nathanaël,

(1) Ce récit fait un peu double emploi avec le précédent. Mais comme il le complète sur plusieurs points, nous n'hésitons pas à le publier.
(*Réd.*)

suffragant de mon père, prit la place de mon frère comme président, et l'œuvre a fait des progrès réjouissants; à l'heure qu'il est, elle compte 39 membres actifs, c'est-à-dire signataires de règlements leur interdisant toute mauvaise habitude, toute parole malséante. A Thaba-Bossiou le nombre des membres est plus restreint; 9 ont signé, mais plus de 20 jeunes gens, païens pour la plupart, suivent régulièrement nos réunions.

Depuis longtemps nos jeunes gens désiraient avoir une réunion générale, et Mabouléla fut naturellement désigné pour recevoir, étant l'aîné. Au commencement de ce mois, nous pûmes mettre à exécution ce projet depuis si longtemps caressé. La fête a réussi d'autant mieux que le 9 août était le soixante-dixième anniversaire de mon père, et que mon beau-frère M. Casalis et moi nous sommes rencontrés à Mabouléla en famille.

J'étais allé en wagon jusqu'à une certaine petite rivière à une heure de la station; là nous vîmes arriver les 20 jeunes gens de Thaba-Bossiou et la voiture à chevaux du docteur. Laissant notre lourd véhicule en arrière, nous mîmes nos deux enfants dans la voiture de M. Casalis; nous montâmes à cheval, ma femme et moi, et nous fîmes une entrée triomphale dans la station de mon père. En tête était la voiture, suivie par nous et par les jeunes gens, marchant deux à deux en chantant. Deux oriflammes tricolores et un grand drapeau blanc sur lequel étaient écrits en lettres bleues : « Union de Thaba-Bossiou », marchaient immédiatement après la voiture. Les jeunes gens de Mabouléla étaient rangés en ligne avec leurs drapeaux aussi; le presbytère était tout pavoisé, ce qui lui donnait tout à fait un air de 14 juillet. Le drapeau de Strasbourg, ville natale de nos parents, n'avait pas été oublié et occupait la place d'honneur.

Vous auriez dû assister à cette entrée, cher monsieur, pour vous en faire une idée exacte : ces drapeaux, ces jeunes gens aux visages épanouis, aux costumes propres et

soignés, et surtout cet ordre qui n'a cessé de régner malgré l'excitation générale.

Trois hourras sont poussés, des poignées de main sont échangées, chaque visiteur de Thaba-Bossiou reçoit son billet de logement et est conduit par un hôte où il doit être nourri et soigné.

Mon père connaissait bien les plans des unionistes, mais l'arrivée de ses enfants et petits-enfants était pour lui une vraie surprise. Aussi avait-il une figure rayonnante. Quatre réunions spéciales ont eu lieu pour les jeunes gens, et Nathanaël, nommé président, s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Le 9 août au lever du soleil toute la population de Mabouléla, en tête de laquelle marchaient les membres des Unions, se porte vers le presbytère, car chacun tient à présenter ses vœux et ses félicitations à ce vieux serviteur du Seigneur qui a consacré quarante années de sa vie à la cause de l'Évangile. Nous entonnons un beau cantique dont l'air est imité d'un de nos anciens psaumes français ; un chrétien présente une prière d'actions de grâces pour le missionnaire, et ce dernier, apparaissant à sa fenêtre, prononce quelques paroles suivies de trois hourras et de plusieurs salves de coups de fusil.

Les plaisirs ont eux aussi leur place dans notre programme. Le jour de la fête de mon père, les jeunes gens, en sortant à dix heures de leur réunion, ont trouvé devant le presbytère des tables chargées de nourriture; 49 convives, plus gais les uns que les autres, prennent place et font honneur aux immenses plats que d'autres appétits que ceux de nos Africains n'auraient pu vider.

Après le repas, les jeunes gens se mettent deux à deux, et, drapeaux en tête, se dirigent vers la Tuké, petite rivière que vous connaissez. Là notre jeunesse s'est livrée au plaisir de la pêche, une des spécialités de Mabouléla. Nous nous séparons en deux bandes, ceux de Thaba-Bossiou se mettent d'un côté, ceux de Mabouléla de l'autre, le filet est tiré à tour de

rôle, et c'est à quelle Union qui prendra le plus de poisson. Mabouléla est battu par Thaba-Bossiou : 130 contre 70.

Le 10 août fut une journée radieuse ; trois fois le temple se remplit d'auditeurs attentifs ; le soir dernière réunion publique, où nous n'entendîmes pas moins de treize allocutions très intéressantes dans leur variété. La plus importante a été, sans contredit, celle de mon père, qui raconta que c'est grâce à une Union chrétienne de jeunes gens, qu'il rencontra à Strasbourg, que naquit sa vocation de serviteur de Dieu. Il termina en rendant témoignage à la fidélité de Dieu. Les impressions reçues ce soir-là ne seront pas perdues et nos jeunes gens en bénéficieront les premiers.

Le lundi 11 fut une journée sans réunion, excepté le soir. Chacun put aller où il voulait : les uns firent visite à quelque ami ou connaissance demeurant dans les environs, d'autres se livrèrent au plaisir de la chasse. La dernière séance s'est tenue le soir ; nous étions au complet. Chacun a parlé de ses impressions, et nous avons été heureux d'entendre plusieurs païens demander qu'on prie pour eux. Les remerciements ont abondé, car l'hospitalité des gens de Mabouléla a été des plus empressées. La prochaine fête commune aura lieu, Dieu voulant, à Thaba-Bossiou en 1885, à l'époque que l'Union de cette Église choisira.

Le mardi, l'Union de Mabouléla accompagna à cheval celle de Thaba-Bossiou : les habitants de Mabouléla, rangés le long de la route, furent salués par des hourras répétés.

Tel est, cher monsieur, le compte rendu de notre première « fête de la jeunesse chrétienne ». Maintenant je crois que l'intérêt de l'Église nous est acquis ; preuve en est l'immense assemblée qui se pressait le dimanche 17 dans le vaste temple de Thaba-Bossiou, pour entendre les jeunes gens raconter ce qu'ils ont vu et fait.

Priez pour nous afin que le Seigneur fasse prospérer cette œuvre entre nos mains ; je ne puis douter de l'influence salu-

taire qu'elle peut avoir sur notre jeunesse, qui est, comme dans tous les pays, exposée à mille et mille tentations.

C. D. Keck.



MABOKOBOKO, OU UNE PAGE D'HISTOIRE

Le 19 novembre 1882, nous avons eu à Massitissi une de ces belles fêtes religieuses comme il plaît au Seigneur de nous en accorder de temps en temps. Ce jour-là, il y avait, parmi les personnes qui ont été baptisées, un vieillard dont la vie ne manquera pas de vous intéresser et surtout de vous faire admirer la miséricorde du Seigneur envers un homme qui a vécu près de quatre-vingt-deux ans dans l'ignorance et dans le péché, mais qui, depuis quelques années, est heureux de connaître Dieu et d'appartenir à Christ notre Sauveur.

Le vieux *Jacob Mabokoboko* est né aux environs de 1798, sur les bords du Namahali, au nord-est du pays connu depuis trente ans sous le nom d'État-Libre de l'Orange. En 1802 ou 1803, il y eut dans tout le pays situé entre le fleuve Orange et le Vaal une telle sécheresse qu'une famine, dite de *Sekobotho,* s'ensuivit, mais si grande, qu'un nombre considérable de gens émigrèrent et que d'autres moururent de faim. Mabokoboko n'échappa à l'inanition et à la mort qu'en restant auprès de son proche parent, Mokotsho, le chef des Bathlokoas, chez lequel on vivotait en tuant chaque jour du gros et du menu bétail. En 1816, il y eut de nouveau, dans le pays, deux grandes calamités publiques qui ont tellemment frappé les indigènes, que les vieillards s'en souviennent encore et en parlent comme de choses extraordinaires : les blés furent atteints de carie et pourrirent sur pied ; peu après, une épidémie décima la race bovine et plus particulièrement les vaches qui allaient avoir leurs veaux. C'est dans ces temps

pénibles que, selon la coutume, Mabokoboko fut initié aux mystères de la circoncision, et qu'il en sortit trois mois après, en se croyant un homme accompli, c'est-à-dire apte à remplir le but d'une vie naturellement grossière, telle qu'elle était alors parmi les sauvages.

Lorsqu'en mai 1822 commencèrent, pour les tribus établies à l'ouest du Drakensberg, les temps de la terreur et de la destruction par l'apparition du chef Pakalita et de son innombrable horde de Fingous, Mabokoboko était déjà un guerrier « aux pieds légers à répandre le sang », habitué à la rapine et fort expert dans toutes les ruses d'un cœur élevé dans le mal. Le chef fingou, vaincu dans le pays des Zoulous, sur les bords de la Tugéla, par le puissant et barbare Matouoane, passa la chaîne du Drakensberg sous prétexte de venger la mort de son beau-frère *Motsholi*, qu'un tout jeune homme, le fils aîné de la reine Mantatisi, avait tué pour avoir déshonoré la mémoire de son père Mokotsho.

L'histoire de ce meurtre vaut la peine d'être racontée. Il paraît que ce Motsholi n'avait jamais voulu accepter de nourriture chez la reine, disant que c'était les aliments d'un mort, c'est-à-dire consacrés aux mânes du défunt roi. C'est pour cette raison que ce chef, cafre et vassal des Bathlokoas, toutes les fois qu'il se rendait chez Mantatisi par civilité ou pour affaire, se faisait suivre par un certain nombre de ses hommes qui portaient sur leur tête la nourriture de leur seigneur. Ce procédé lui fut fatal, car la reine et son peuple considérèrent la chose comme une insulte. Quoi qu'il en soit, elle fut supportée pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la majorité de Sekonyèla, fils de la reine et du défunt chef des Bathlokoas. Ce fut dans le courant de l'hiver (mai à juillet) de 1821, et au sortir de la circoncision, que ce jeune homme, âgé de 16 à 17 ans, se rendit chez Motsholi avec quelques-uns de ses camarades, et suivi d'assez près par une troupe de guerriers. Il se jeta traîtreusement sur le chef cafre, lui coupa le cou pour enlever le massif collier en

cuivre qui, semblable à un anneau, n'avait ni ouverture, ni fermoir. Il massacra aussi une vingtaine d'hommes, enleva le bétail de plusieurs des villages cafres et le distribua à ceux qui l'avaient aidé à se faire connaître par ce premier acte d'autorité et de vengeance. Une partie des gens de l'infortuné Motsholi s'enfuirent de l'autre côté des montagnes, chez Pakalita, frère de la veuve.

C'est ce Pakalita que nous venons de voir passant les Drakensberge, pour venger son beau-frère. Forcé de fuir devant Matouoane, il fondit sur Mantatisi et son peuple, et leur réclama, les armes à la main, le *lépétou*, le fameux collier du chef assassiné. Les Bathlokoas, épouvantés, se sauvèrent tous devant ces innombrables phalanges ennemies, en emmenant leur bétail, mais en laissant au pouvoir des dévastateurs les maisons et les récoltes mûres.

Quand les eaux d'un torrent sortent de son lit, elles portent la désolation partout où elles débordent, ainsi en fut-il des Bathlokoas : en abandonnant leurs foyers, ils se répandirent de tous côtés et jetèrent partout la terreur. Ils se dirigèrent d'abord au sud-ouest et écrasèrent les Bassoutos de Monaheng qui habitaient paisiblement aux environs de Mékuathling. Ils allèrent ensuite jusqu'au Koesberg, en pillant et massacrant les gens des villages qui se trouvaient sur leur passage. Du sud, ils remontèrent au nord et tombèrent sur les Batlakoanas, Bassoutos qui habitaient alors sur les rives du Vaal. De là, l'armée de Mantatisi, dont Mabokoboko était un des capitaines, poursuivit Sébitoane et ses gens qui, dans leur fuite à travers les tribus du Nord et les déserts, ne devaient s'arrêter que devant la majestueuse grandeur des chutes du Zambèze, qu'ils nommèrent alors « *Mosi oa thunya* » et que Livingstone a décrites vingt-cinq ans plus tard sous le nom de *Victoria falls*. De retour de cette expédition sanglante qui coûta la vie à un grand nombre des leurs et à beaucoup de guerriers de Sébitoane, les Bathlokoas et leur reine se jetèrent à l'est dans les montagnes, sur les Bassoutos

Moshesh, qui demeuraient à Bouta-Bouté depuis plusieurs générations. Notre vieillard prit part à toutes ces expéditions périlleuses, s'y distingua par son intrépidité et par son ardeur à tout détruire. Il fut un de ceux qui harcelèrent tant Moshesh et son peuple par des combats incessants, jour et nuit, été et hiver, enlevant les troupeaux, brûlant les huttes et affamant les assiégés en détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter de leurs récoltes. Ils les firent tellement souffrir que le fils de Mokhatchane (Moshesh) et ses gens durent choisir entre la mort et l'émigration.

Dans ces temps d'extermination, la dure nécessité portait les gens à se jeter sans le moindre scrupule sur le bien d'autrui; maris et femmes étaient violemment séparés par la mort ou par la dispersion ; les enfants étaient tués impitoyablement par les ennemis ou abandonnés par les parents en fuite, las, désespérés, devenus fous par une faim trop prolongée et tombant eux-mêmes d'inanition ; d'autres, hélas ! s'adonnèrent à l'horrible cannibalisme, tandis que ceux qui reculaient d'horreur devant de telles extrémités, préféraient aller au loin, presqu'en se traînant, pour chercher quelques racines ou de la semence d'herbe, avec l'espoir de prolonger de quelques jours leur misérable existence ou celle de leurs nourrissons. C'est ainsi que dans les premiers mois de 1824 et tandis que Moshesh était encore assiégé à Bouta-Bouté, quinze femmes de Bathlokoas partirent pour les ruines de leurs anciennes demeures, afin de voir si elles n'y trouveraient pas un peu de blé oublié dans quelques cachettes, ou pour y cueillir si possible de la graine de plantes sauvages afin d'en faire du pain. Or, comme elles tardaient à revenir et que les jours se passaient sans nouvelles, l'inquiétude porta huit de leurs maris à aller à leur recherche ; mais de ces hommes il n'en revint que deux : Mabokoboko et un autre. Ils avaient été cernés par une bande de cannibales, des Béchuanas du Khalahari, qui s'étaient établis dans les ruines de l'ancienne ville de Mokotsho, sur la montagne, à Séfaté ;

Mabokoboko, en se défendant avec toute l'agilité qu'il avait dans sa jeunesse, frappa à mort un des anthropophages, en blessa d'autres et échappa, avec un de ses amis, à la dent de ces hommes féroces. De retour sur les bords du Calédon, il racontèrent la fin tragique de leurs infortunés compagnons et celui des femmes et des nourrissons que les mères avaient emportés sur leurs dos.

Plus tard, lorsque les farouches Mankoanas de Matouoane et les sanguinaires Matébélés de Mossélékatsi eurent presque anéanti les nombreuses tribus riveraines du Vaal, du Namahali et du Calédon, et que les premiers (les Mankoanas) en passant à Massitissi, en juillet 1827, pour se rendre dans la Colonie du Cap, y eurent détruit les forêts d'oliviers qui feraient aujourd'hui l'ornement de la station, le pauvre Mabokoboko se trouvait séparé des fragments de son peuple et de sa parenté par les torrents de sang qui avaient inondé tout le pays. Il ne savait que devenir, ni où diriger ses pas. C'est dans ce moment de suprême angoisse, de luttes terribles dans son cœur, alors qu'il se demandait s'il ne devait pas se laisser mourir de faim, ou piller à main armée, ou se nourrir de chair humaine, qu'il entendit parler d'un chef habile vivant sur les bords de la Télé, au sud de l'Orange, et dont la bonne fortune était de pouvoir nourrir ses sujets du fruit de ses nombreuses expéditions guerrières chez les Tamboukis et autres tribus de la Cafrerie. Mabokoboko résolut aussitôt de se rendre chez Morosi et de grossir la faible troupe des Bapoutis. Comme il y avait alors du danger à voyager seul, il partit accompagné de quatre femmes, de deux hommes et d'un gamin qui, en le suivant chez Morosi, espéraient y trouver la protection et la nourriture qu'ils avaient cherchées en vain ailleurs. Malheureusement, en passant à Koubaké (aujourd'hui Mohale'shoek), ils furent attaqués par des cannibales. Dans la lutte qui s'engagea, le petit garçon passa entre les jambes de son ravisseur et s'esquiva ; les femmes et l'un des hommes furent saisis et

emmenés comme du gibier; Mabokoboko et l'un de ses compagnons, Séfétlè, se défendirent si courageusement qu'ils purent échapper à la mort et poursuivre leur chemin. Deux jours plus tard ils arrivèrent au haut de la Télé, chez Morosi, où depuis lors ils n'ont cessé, l'un et l'autre, de partager avec les Bapoutis toutes les phases d'une vie aventureuse, pleine de maux et de vicissitudes qu'ils se sont attirés par leurs rapines et leur endurcissement dans le mal.

Lorsqu'en avril 1878, nous revînmes de France à notre poste de Massitissi, nous trouvâmes Mabokoboko sur la station, auprès de son fils Timothea, mais encore païen, à peine vêtu et s'abrutissant dans sa vieillesse en fumant le chanvre. Je lui conseillai bien des fois, mais sans succès, d'abandonner ce dangereux narcotique. Or, comme il reconnaissait les funestes effets de ce poison et qu'il approuvait mes conseils, sans toutefois se sentir la force de renoncer à une habitude qui ruinait sa santé, je lui enlevai un jour sa pipe faite d'une corne d'antilope, d'un tuyau et d'une pierre percée dans laquelle brûlait le chanvre. Il me suivit jusqu'à la maison en me suppliant de lui restituer son bien. Cependant et malgré tout le respect que m'inspiraient ses cheveux blancs, je sentis que, vraiment par pitié pour lui, je devais l'arracher à l'abrutissante coutume des Bushmen. Aussi, à la place de l'objet en question, et sous forme de compensation, lui donnai-je une excellente couverture dans laquelle il se drapa aussitôt avec un transport de joie et de reconnaissance, en abandonnant tout de bon et sans trop de regret l'usage de cette plante qui a une influence stupéfiante sur certains cerveaux. Je devins ce jour-là un de ses amis, et lui un de mes auditeurs. Quelques mois plus tard il s'est converti, et pendant trois ans il a suivi assez régulièrement mes instructions religieuses. A l'occasion de sa conversion et de son entrée dans la classe des catéchumènes, son gendre lui acheta un pantalon. Le lendemain Mabokoboko parut en public avec ce pantalon à l'envers, je veux dire sens devant derrière.

Tous les voisins en ont bien ri, mais le brave octogénaire eut le bon sens de rire lui-même de sa méprise, et de demander aussitôt à son fils de lui montrer comment doit se porter cet article. Cet incident fait comprendre que mon vieux Mothlokoa, qui jouit encore d'une assez bonne vue, n'est plus doué d'un esprit observateur et de beaucoup de sagesse. C'est pourquoi trois ans dans la classe d'instruction religieuse et beaucoup d'entretiens particuliers avec lui n'ont pas été de trop pour dissiper les épaisses ténèbres qui enveloppaient alors son intelligence. Quoi qu'il en soit, les rayons de la grâce ont si bien pénétré dans son esprit, qu'il a saisi avec bonheur les vérités les plus essentielles du salut, et cela à tel point que, dans une réunion qui eut lieu la veille de sa réception dans l'Église, il a fait un exposé improvisé de sa foi, si clair et si édifiant, que l'assemblée en a été réjouie jusqu'aux larmes, surtout lorsque, faisant appel à l'amour de ses frères en Christ pour avoir une nouvelle mesure de l'Esprit-Saint, il dit : « Je désire qu'Il purifie mon pauvre cœur qui, pendant ma longue vie, ne s'est réjoui que dans le mal ; mais maintenant je hais le mal et désire me reposer dans la gloire auprès de Celui qui a eu pitié de moi. »

Depuis son baptême et malgré ses 86 ans, le vieux Jacob Mabokoboko vient presque toujours à l'église. C'est pour lui une vraie joie. Quand le mauvais temps ou des indispositions physiques l'empêchent de s'y rendre, quelques chrétiens se font un plaisir de lui répéter ce qu'ils ont entendu et gardé de la parole annoncée. Je vais le voir moi-même assez souvent, et toujours il m'en témoigne de la reconnaissance et exprime la joie qu'il a de connaître le Seigneur. Quelquefois, dans un élan d'amour et avec l'accent d'une vive gratitude envers Celui qui a usé d'une si grande compassion à son égard, il demande : « Comment Dieu a-t-il pu aimer un pécheur tel que moi ? »

Massitissi, 1er juillet 1884.

FRÉD. ELLENBERGER.

REVUE DES STATIONS

Depuis quelque temps, la correspondance de nos missionnaires a été d'une abondance et d'une régularité exemplaires. Nous en profitons pour passer en revue les stations et pour apprendre ce qui s'y est passé ces derniers mois. Pour se faciliter ce voyage, nos amis feront bien d'avoir sous les yeux notre carte du Lessouto, qui se trouve au numéro de mars 1883 de notre journal (1). Qu'ils se transportent, par l'imagination, au nord du Lessouto, c'est de là que nous partons.

Léribé.

Nous sommes à Léribé, l'ancienne station de M. Coillard. Nous y trouvons M. et madame Weitzecker, assistés de mademoiselle Miriam Cochet. Écoutons le récit d'une intéressante course faite à l'époque de la conférence par nos amis :

Une visite au chef Joël.

« ...Ne pouvant quitter mon poste, écrit le 29 avril M. Weitzecker, au moment même où le colonel Clarke et Lérotholi étaient venus dans le district de Léribé pour le pacifier, et où des complications nouvelles et tout autres que pacifiques auraient pu surgir, je dus renoncer, quoique avec un vrai chagrin, à me rendre à la conférence de Massitissi, ce qui m'aurait occasionné une absence d'au moins trois semaines. Mais j'eus une consolation, et ce fut de pouvoir réaliser enfin le projet d'une visite à Joël. Ayant appris qu'en partant du *pitso* il avait montré de bonnes dispositions, je pensai qu'il fallait en profiter sans retard pour aller le voir et lui ap-

(1) On peut se procurer cette carte à la Maison des Missions, moyennant 0 fr. 50, qui devront nous être expédiés en timbres-poste avec la demande.

porter des paroles de paix, et le jour même où nos frères devaient se réunir à Massitissi, je quittai Léribé à six heures et demie du matin, c'est-à-dire à l'aube, pour une direction tout opposée, en compagnie de ma femme, de mademoiselle Cochet et de Matthias, ancien évangéliste de Bouta-Bouté (ou Botha-Bothe), une de nos annexes brûlées par Joël. Le temps était superbe, mais très froid. La gelée blanche couvrait tout le pays, et, oublieux par moments que nous n'étions plus des habitants de l'hémisphère boréal, nous trouvions fort étrange, ma femme et moi, d'être transis de froid en Afrique, et, qui plus est, à la fin d'avril. Le soleil une fois sur l'horizon, ce fut vite autre chose, et bientôt nous grillâmes. A dix heures, nous fîmes notre première grande halte, non loin des ruines de Bouta-Bouté, que la présence de notre brave Matthias nous faisait considérer avec une tristesse toute particulière. Mais lui, résigné comme un Africain sait l'être, surtout quand il est doublé d'un chrétien, oubliant, en apparence du moins, et sa maison incendiée, et son jardin tombé en friche, et son champ passé dans d'autres mains, et ses ouailles dispersées, nous dit calmement, à la fin de notre modeste *lunch* : « *Maintenant, il ne nous reste plus qu'à réussir, par la grâce de Dieu, à voir la face de Joël !* »

Vers une heure et demie de l'après-midi, nous nous crûmes arrivés au terme de notre voyage ; nous avions devant nous le village de Joël, brûlé comme tous les autres que nous avions rencontrés sur notre route. Mais Matthias, que nous avions envoyé en avant pour nous annoncer, revint en nous disant que Joël n'était pas là ; qu'il était plus loin encore, dans une localité qu'il nous indiquait. Un des hommes qui demeure dans les rochers où Joël se tient d'habitude était allé, monté sur le cheval de Matthias lui-même, l'informer de notre visite et lui demander s'il pouvait nous donner audience. Dans l'intervalle, nous dessellâmes, et pendant que les chevaux broutaient l'herbe abondante mais desséchée du voisinage,

mademoiselle Cochet fit la conversation avec deux de ces *Matébélés* (1) *de Joël*, comme on les appelle, dont un mois auparavant la présence ne nous eût peut-être point semblé aussi naturelle. Mais voici revenir notre messager, au grand galop. Je voudrais bien pouvoir lui crier d'épargner un peu ma pauvre bête, qui a déjà six heures de marche à son actif, ou à son passif, si l'on préfère, et qui en a tout autant encore en perspective avant la fin de la journée. Mais, lorsqu'il arrive, tout reproche expire sur mes lèvres, grâce à la bonne nouvelle qu'il nous apporte. Joël me fait dire que son devoir eût été de venir, lui, me voir et me souhaiter la bienvenue, lorsque M. Coillard lui eut fait annoncer mon arrivée à Léribé, mais que les événements ne le lui ont pas permis; que, maintenant, il sera heureux de me recevoir, mais qu'il est très triste de ne pas pouvoir le faire d'une manière convenable, car il n'a plus de maison et est même obligé d'errer dans le pays.

C'est très bien. Les chevaux sont rattrapés et sellés, et nous nous dirigeons vers le lieu indiqué, précédés par le messager, qui, cette fois, a pris les devants à pied, mais au pas de course. Au reste, quand on n'a pour tout vêtement qu'une chemise flottant à l'air pur d'un plateau de 7,000 pieds d'altitude, on doit pouvoir soutenir facilement le pas de course. Dans vingt minutes, nous sommes à la résidence actuelle du rival de Jonathan. Le fait est qu'elle n'est pas brillante. Un rocher large et plat, situé presque à pic, au confluent du Calédon et de la Khalo; trois ou quatre huttes et un *kraal*, c'est tout. Et encore cette position retranchée et reculée n'inspire-t-elle pas une confiance absolue à Joël, car on nous dit que chaque soir il passe le Calédon et va coucher dans l'État-Libre, où se trouvent réfugiées sa mère et ses

(1) On donne ici le nom de *Matébélés* aux Zoulous en général, et non pas seulement à ceux qui habitent au delà du Limpopo, et chez lesquels nos amis Coillard furent retenus trois mois prisonniers, dans leur premier voyage au Zambèze. (J. W.)

femmes. Le rocher est occupé par un bon nombre de guerriers, les uns assis, c'est-à-dire accroupis, les autres debout, tous plus ou moins armés. Au milieu d'eux est Joël, que mademoiselle Cochet aperçoit et reconnaît, mais qu'elle s'efforce en vain de nous faire voir, car, tout juste au moment où nous nous approchons, il juge à propos de nous tourner le dos! A la distance de vingt pas, nous descendons de cheval et nous nous avançons à pied. Ce n'est qu'à la présentation, au moment où nous nous serrons la main, que je puis reconnaître dans l'homme de moyenne stature qui est devant moi, coiffé d'un bonnet à mouchet, en laine tricotée, aux couleurs bariolées, et, du reste, vêtu moitié à l'européenne (pantalon et chemise), et moitié à la sessouto (couverture au lieu d'habit), le chef qui a déjà tant fait parler de lui et qui, ainsi que son frère Jonathan, a déjà été l'objet de tant de prières.

Joël est un homme de quarante et quelques années, bien taillé, à l'air martial; ses traits sont moins doux et moins réguliers que ceux de Jonathan; mais, à en juger d'après la photographie de Moshesh, ils reproduisent d'une manière plus accentuée le type du défunt roi des Bassoutos. Notre conversation fut très cordiale, malgré le ton assez tranchant avec lequel Joël, attaché comme il l'est aux anciens usages du pays, me posa, pour entrer en matière, la question : *Qu'es-tu venu faire ici?* Tout ce que je dis sur les avantages de la paix et sur le devoir de la procurer fut accueilli par lui avec approbation, et, lorsqu'à la demande assez embarrassante qu'il m'adressa : *Toi, qui vis près de Jonathan et qui vois le colonel Clarke, crois-tu que nous pourrons vraiment arriver à avoir la paix?* j'eus répondu : *Le colonel Clarke travaille pour la paix, et nous l'aurons certainement si toi et ton frère Jonathan vous la désirez sincèrement et fermement,* il répliqua : *Tu dis vrai.* Il me dit aussi : *Les missionnaires français, depuis M. Casalis et M. Arbousset, ont toujours été les amis de notre peuple. Les autres blancs sont*

venus après les Français, mais les Français sont venus les premiers, et ils ne nous ont jamais fait que du bien.

Peut-être pourriez-vous, cher monsieur, proposer cette déclaration du chef mossouto à la méditation de ceux qui, jusqu'ici, n'auraient pas encore compris combien est avantageuse la position faite à des missionnaires dont l'œuvre ne peut pas être soupçonnée de cacher un but politique et n'est point entachée du péché originel de la conquête matérielle.

Mais le temps pressait, et, après que ma femme eut offert à Joël une petite provision de pâtes de coings de sa fabrique, — cadeau qu'il accepta avec un claquement de langue des plus significatifs, — nous le saluâmes en l'invitant à nous rendre la visite à Léribé, et nous reprîmes le chemin de notre demeure, où nous rentrions le soir à neuf heures et demie, bien fatigués, mais bien reconnaissants envers le Seigneur qui nous avait accompagnés et fait réussir dans notre entreprise, point facile du tout. »

Dernières nouvelles. Une autre lettre de M. Weitzecker, en date du 5 septembre, nous donne les meilleures nouvelles que nous ayons reçues depuis longtemps du district de Léribé. Il semble que ce territoire, si longtemps troublé par la guerre civile, voie enfin des jours plus calmes et plus propices à l'œuvre de Dieu. Mais laissons la parole à notre missionnaire :

« Venons-en aux nouvelles. Grâces en soient rendues au Seigneur, elles sont bonnes, et c'est un vrai soulagement pour moi que de pouvoir vous entretenir d'autre chose que d'alertes, de combats, de morts. — Le tronc coupé repousserait-il? et des ruines et des décombres surgirait-il autre chose que des ronces et des épines? On dirait vraiment que oui. Cela réjouira non seulement nos frères d'ici, cela réjouira aussi nos amis d'Europe qui ont tant prié pour ce pauvre district de Léribé, et cela ira réjouir aussi nos vaillants amis Coillard sur les bords du Zambèze, où ils sont enfin

arrivés et où ils seront encouragés, dans leur nouvelle entreprise, par la pensée que la belle et grande œuvre de leur jeunesse, que les événements politiques de ces dernières années avaient compromise, paraît vouloir reprendre vie et reverdir à son tour. Nous traversons décidément une bonne période de calme, si ce n'est de paix définitive. Cela a suffi pour que des signes de l'action de l'Esprit de Dieu se manifestassent de différents côtés. Sans vous parler de certains symptômes de réveil religieux dans notre jeunesse et chez d'autres, dont je ne voudrais pas qu'on se réjouît trop tôt, il y a un fait général bien évident, c'est que le relèvement de nos annexes est désiré non seulement par nos chrétiens, mais encore par les païens. Témoin Sénate, fille de Letsié, qui désire non seulement que nous replacions un évangéliste dans le village de Tlakuli, qui, à la suite du changement de la frontière du côté de Joël, est devenu son territoire au lieu de Bouta-Bouté, qu'elle possédait auparavant, mais qui, de plus, m'a demandé de placer un évangéliste chez son fils Motsuéné, compétiteur (1), comme vous le savez, de Lérotholi à la succession de Letsié.

« Il y a plus que cela : ce ne sont pas seulement les *loyaux*, ce sont les *rebelles* qui se montrent désireux d'avoir des évangélistes. Joël, tout le premier, désire avoir son *moruti* (2) ; il est vrai que, pour le moment, il ne tient pas à ce qu'un blanc soit placé auprès de lui comme missionnaire chargé spécialement de son district, ainsi que la conférence aurait aimé faire ; il objecte que la paix n'est pas encore assez solidement établie, que lui-même n'a pas encore de résidence fixe, et que, par conséquent, il ne saurait quel emplacement désigner pour la création d'une nouvelle station ; il ne tient pas même à avoir comme évangéliste un Mossouto ardent de foi et de zèle ; il préférerait un *mokrestenyana* (un petit

(1) Voir n° d'octobre 1884, p. 375.
(2) Missionnaire.

chrétien); mais enfin il tient à avoir quelqu'un, et quelqu'un des nôtres, et cela, malgré la présence, dans son district, d'un missionnaire ritualiste anglais. Aussi, nous occupons-nous activement de lui trouver l'homme convenable, le *mo-krestenyana* à part.

« Ce qui nous a fait tout autant de bien, si ce n'est plus, c'est la demande qui m'a été adressée par un des alliés de Joël, son frère Khétisa, pour obtenir, lui aussi, un évangéliste. Ici, le besoin en paraît bien autrement senti encore que chez Joël. Nous avons été avant-hier chez Khétisa, pour parler avec lui de la chose. Quel accueil nous avons eu! Ce grand (il a plus de six pieds de haut) et beau jeune chef était *en cour* quand nous sommes arrivés, vêtu à l'européenne de pied en cap et n'offrant rien d'extraordinaire dans sa mise, si ce n'est la couleur écarlate de son chapeau; il pérorait au milieu de ses conseillers, qui paraissaient l'écouter avec le plus vif intérêt et le plus grand respect; au bas, au pied des rochers où se trouve le village, il y avait, sur une sorte d'esplanade, grande danse païenne, et les costumes des danseurs faisaient un contraste parfait avec celui du chef. Je n'ai pas le temps, et vous me refuseriez peut-être la place, d'entrer dans des détails sur tout ce que nous vîmes et entendîmes et que nous aurions aimé voir et entendre pendant plus longtemps encore, si nous ne nous étions pas trouvés à trois heures et demie de cheval de la maison.

« Mademoiselle Cochet a rencontré là quelques anciennes connaissances de Thaba-Bossiou, entre autres le vieux *Potsanyane* (*le Chevreau*), qui, paraît-il, aimait à faire de longues causeries avec M. Jousse, et a beaucoup entendu l'Évangile, mais ne s'est pas encore décidé pour lui. C'est un drôle de corps, comme l'on dit, et il n'y a pas eu moyen de se fâcher quand il nous a demandé successivement du tabac, un schelling et une couverture, tellement il l'a fait avec bonne grâce, essuyant avec non moins de bonne grâce nos refus successifs. La première des trois femmes de Khétisa, à laquelle il

est, dit-on, fort attaché, est elle-même une ancienne élève de l'école de Thaba-Bossiou; mais, hélas! elle a tout désappris et ne sait plus même lire. Par contre, elle nous a préparé de la nourriture excellente. Notre conversation avec Khétisa a été des plus agréables, et il a prouvé la sincérité de son désir d'avoir un évangéliste et maître d'école, en accédant avec empressement à toutes nos conditions, et en prévenant même parfois mes demandes. Au reste, il paraît qu'il est résolu de marcher et de faire marcher son peuple dans une bonne voie, car on nous a dit qu'il avait renoncé à l'eau-de-vie et qu'il l'a proscrite de chez lui. Quant à la manière dont le besoin d'instruction est senti par ses gens, il vous aurait fallu voir avec quels yeux suppliants un jeune homme, *Matsane* (*la Petite Gazelle*, encore un nom d'animal!), me disait : « Je voudrais tant apprendre à lire et entendre les choses de Dieu! Envoie-nous vite quelqu'un qui nous instruise. » J'ai promis que j'y pourvoirais sans retard, et, en attendant, Khétisa a accepté avec plaisir que j'aille passer un dimanche chez lui, accompagné de notre congrégation, pour y faire nos services. Ce sera une grande et bonne journée d'évangélisation, et il sera beau de voir des guerriers qui, il y a quelques semaines seulement, étaient encore en armes les uns contre les autres, s'unir pour adorer le même Dieu et écouter sa parole. »

En quittant Léribé et en allant vers le sud, la première station que l'on rencontre est :

Cana.

C'est la plus faible des stations du Lessouto, quant au nombre des convertis. La famille missionnaire a été gravement éprouvée ces derniers temps : Madame Kohler a souffert et souffre encore d'un mal sérieux, suite de ses fatigues de mère et de femme de missionnaire. Son état ne s'est pas

encore amélioré et la recommande aux sympathies des chrétiens. L'œuvre suit une marche lente, mais qui semble néanmoins ascendante. Voici ce qu'en dit M. Kholer dans sa dernière lettre, datée du 28 août :

« ..... Depuis que je vous ai écrit, rien de saillant ne s'est produit; nous continuons, comme par le passé, à faire le second service du dimanche dans un des nombreux villages qui nous entourent. Dans ces occasions nous avons toujours de nombreux auditoires, et le plus souvent très attentifs. C'est très encourageant; mais nous aimerions voir quelque chose de plus. Nous voudrions voir les païens se convertir. J'entends dire qu'à Morija, à Bérée, un bon nombre de gens se convertissent; j'espère que ce mouvement ne s'arrêtera pas sur ces stations, mais qu'il progressera et arrivera jusqu'à nous. J'ai reçu dans la classe, la semaine passée, une jeune fille et deux jeunes garçons; ils sont du nombre des neuf que nous avons dans notre maison, et, de plus, ils sont enfants de chrétiens. Vous vous étonnez peut-être à la pensée que nous avons tant de gens dans notre maison : un mot d'explication vous fera comprendre que nous ne pouvons guère faire autrement. Dans tout le district nous n'avons d'école qu'à Cana; car il est à peu près impossible d'en avoir une où il n'y a pas un fort noyau de chrétiens; de sorte que les chrétiens de nos annexes qui désirent faire suivre l'école à leurs enfants, n'ont d'autre ressource que de les amener à Cana. Mais à Cana il n'y a pas de chrétiens qui puissent les recevoir; de sorte que nous sommes moralement obligés de les héberger. De plus, à Cana, il n'y aurait pas d'école sans cela, car les enfants appartenant proprement à Cana ne sont qu'au nombre de huit. Les païens, pas plus ici que dans les annexes, n'envoient leurs enfants à l'école.

« Dimanche dernier, nous avons eu une fête de baptême sur l'annexe que vous connaissez, Mapoteng. Deux personnes ont été baptisées. Ces baptêmes auraient dû être faits depuis longtemps, mais les troubles politiques nous ont

obligés à les différer jusqu'à dimanche dernier. Peu de temps avant notre dernière conférence le jour était fixé; mais la même semaine tout le monde était sous les armes, et, à mon grand regret, nous avons dû remettre. Nous avons eu une bien bonne journée, l'auditoire était très nombreux ; le chef, Phèté, était présent, et il avait convoqué tous ses gens. Pendant deux heures qu'a duré le service, cette nombreuse assemblée a prêté la plus louable attention à ceux qui ont parlé. Sur cette annexe, le catéchiste Kéfas a eu des encouragements. Depuis quelques semaines, un certain nombre de païens suivent assez régulièrement les services du dimanche. Du nombre de ceux-ci se trouve une prophétesse (Malenyegelo) d'assez grand renom parmi les gens de Ramanella. Elle suit non seulement les cultes, mais elle apprend même à lire. Il paraît qu'une nuit, elle a eu un songe pendant lequel elle a entendu une voix qui lui disait : « Va chez l'évangéliste, il te dira ce que tu dois faire. » Il y a environ six semaines de cela, et depuis elle vient régulièrement. Que Dieu veuille lui ouvrir le cœur. A Péka, un enfant de chrétiens a été reçu dans la classe, quelques païens fréquentent les services. L'annexe de Téyétéyaneng ne nous donne aucune satisfaction. Les chrétiens fréquentent peu les services sur semaine, et même ceux du dimanche. »

Bérée.

Ici encore, les nouvelles sont favorables, bien que les temps de réveil et de conversion générale que désire tout cœur de missionnaire ne soient pas encore venus. De toutes nos stations, peu ont autant souffert des derniers troubles que Bérée. Ailleurs, à Léribé, par exemple, la guerre a eu surtout pour effet de *diviser;* ici elle a fait pis, elle a, pendant quelque temps, presque détruit l'Église. De nombreuses émigrations ont eu lieu ; des villages, celui même de la station, celui de Kolonyama, la plus florissante des annexes, ont été détruits.

Les hommes faisaient presque défaut aux services religieux. On jouit d'autant plus de sentir passer dans les lignes de M. Duvoisin, qu'on va lire, un souffle de courage et d'espoir : elles portent la date du 4 et du 9 septembre, époque, comme on sait, du printemps austral.

« ..... Le temps passe et s'enfuit comme il ne le fait, je crois, qu'en Afrique. Déjà nous tournons le dos à l'hiver, et le soleil du printemps se fait sentir. Pauvres amis du Zambèze ! je pense à eux. Ils doivent souffrir de ces premières chaleurs. Vous ne connaissez donc pas le printemps du Lessouto ! Certes, on ne saurait le comparer à celui d'Europe ; et, cependant, il vaut la peine de voir nos grands jardins tout en fleurs, se détachant, comme autant d'oasis roses et blanches, sur la plaine aride, aux teintes fauves, et qui n'attend qu'une bonne averse pour se transformer en un tapis du plus beau vert. Malheureusement, dans cette saison, les averses sont rares, et le vent qui souffle presque continuellement de l'ouest ne nous apporte guère que des tourbillons de poussière.

« Que nous aurions besoin aussi d'une averse spirituelle, pour rajeunir nos Églises ! Et quand on pense que le Seigneur se tient prêt à nous l'accorder, pour peu que nous en sentions le besoin ! Il nous a même envoyé quelques gouttes, ces derniers temps, comme pour nous faire comprendre que le moment est favorable, que les nuages sont chargés de bénédictions, et que, si nous savions prier, nous verrions de grandes choses. Tandis que depuis la guerre, c'est-à-dire pendant les quatre dernières années, nous n'avions reçu ici, à Bérée, que deux ou trois personnes dans la classe, depuis la conférence, nous avons pu en admettre une dizaine, dont plusieurs semblent bien réellement converties, et ce n'est pas tout, j'espère ; car on peut voir ici et là des personnes bien disposées, et qui semblent vouloir se poser la grande question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

« Nos auditoires du dimanche sont de nouveau comme dans les plus beaux jours. Nous le devons à la petite vérole. Depuis qu'elle règne, les indigènes ont eu le temps de reconnaître les bons effets de la vaccine. Ils ont constaté que, dans de certains villages où la mortalité a été terrible, tous ceux qui avaient été vaccinés ont échappé; aussi, maintenant, viennent-ils en foule, demandant qu'on les vaccine. Depuis quelques semaines, notre chapelle, qui peut contenir de cinq à six cents personnes, a été, chaque dimanche, aussi pleine que possible, et, dans les intervalles des services, ma femme et mes beaux-frères ont vacciné des centaines de gens. Espérons que la semence répandue dans ces auditoires flottants n'aura pas été toute perdue, et que la vague, en se retirant, — car elle se retirera, il faut s'y attendre, — nous laissera quelque chose, quelque épave pour le royaume de Dieu. Si seulement les chrétiens pouvaient sortir de leur torpeur, et devenir comme des lettres vivantes dans lesquelles les païens peuvent lire le bonheur qu'il y a d'appartenir au Sauveur !

« A Masérou aussi, nous avons quelques sujets d'encouragement. Presque à chacune de nos réunions mensuelles, l'évangéliste nous donne les noms de personnes qui demandent à être admises dans la classe. Je vous disais, dans ma dernière lettre, que nous venions d'y construire une chapelle provisoire. Depuis deux mois que nous en avons fait l'inauguration, elle a toujours été trop petite, en sorte qu'il faudra l'agrandir. On attend pour cela qu'il ait plu, et qu'on puisse couper des mottes pour construire les murs.

« 9 *septembre*. Excusez-moi, cher monsieur, de vous écrire ainsi à bâtons rompus. Je vous parlais de Masérou. Enfin nous avons pu y commencer une école. Ce qui nous avait arrêtés jusqu'ici, c'était d'abord l'absence d'un local, puis la difficulté de trouver un instituteur. Le Seigneur, — car c'est bien lui, j'espère, — vient de nous en faire rencontrer un. Ce n'est pas précisément un aigle, ce n'est pas même un

élève de l'école normale de Morija ; mais c'est un jeune homme sérieux, un peu plus instruit que la moyenne de nos jeunes gens et désireux de s'employer à cette œuvre. J'ai été, la semaine passée, l'installer dans ses fonctions, et hier a eu lieu l'ouverture de l'école. Madame Clarke avait voulu, à cette occasion, faire une petite fête aux enfants. Nous nous y sommes rendus, à cheval, en nombreuse cavalcade. A trois heures, les écoliers, au nombre d'une cinquantaine, sont arrivés en chantant, et dans leurs plus beaux habits, au-dessous de la maison du « Résident ». On les a fait asseoir en demi-cercle, puis on leur a servi du café et des gâteaux. Les dames de Masérou étaient là, en toilette, et aidaient à la distribution. Le *father* Douglas (1), à ma demande, a adressé à cette jeunesse quelques paroles que j'ai interprétées ; après quoi on les a congédiés, non sans jeter au milieu d'eux force poignées de bonbons. Je suis sûr que vous auriez aimé cette petite fête, ainsi que madame Boegner, et auriez joui aussi de la course à cheval, bien que, dans cette saison, les pauvres bêtes ne soient pas très vaillantes, et laissent apercevoir leurs côtes un peu plus qu'on ne voudrait. »

Thaba-Bossiou.

Notre voyage d'inspection a duré un peu longtemps déjà, mais Thaba-Bossiou est si près de Bérée qu'il n'y a pas moyen d'ajourner à un autre moment notre visite à cette station. Nous y trouvons M. et madame Keck jeunes en bonne santé, ainsi que leurs deux enfants. L'œuvre spirituelle n'est pas précisément en progrès ; n'oublions pas que nous sommes ici dans le pays de Massoupa, celui de tout le Lessouto où les préoccupations politiques et les idées de résistance ont été les plus fortes.

(1) Ecclésiastique anglais, supérieur d'une sorte de maison de retraite ritualiste située dans l'État-Libre de l'Orange, à Modder-Poort. (*Réd.*)

Dans une lettre datée d'avril, le missionnaire constatait l'état stationnaire de l'œuvre : la grande affaire était, là comme ailleurs, la question des instituteurs qui se sont vus privés des subsides du gouvernement, et qui tous, néanmoins, ont continué leurs fonctions, avec des salaires considérablement réduits ; il est vrai que les heures de classe, elles aussi, ont dû être diminuées, ce qui est regrettable.

Deux mois après, nouvelles attristantes d'une des annexes, celle de Kémé, où l'évangéliste, par une triste chute, a scandalisé l'Église. Dans cette même lettre, néanmoins, nous trouvons d'encourageants détails sur l'école du dimanche et sur l'Union chrétienne fondée récemment à Thaba-Bossiou (1). « Je crois vous avoir dit un jour que j'ai commencé une séance spéciale pour les jeunes gens, le jeudi soir..... Cette petite œuvre, dans laquelle, après la parole de Dieu, nous nous occupons des nouvelles du jour, est très intéressante et est appelée à devenir bien utile. Des jeunes gens païens, qui ne viennent à l'Église que très rarement, y sont d'une régularité exemplaire. L'échange d'idées, la liberté que chacun a d'émettre ses vues et ses opinions, font de ces réunions une source inépuisable d'informations utiles pour ma carrière missionnaire. C'est là que j'apprends à mieux connaître ceux que je dois amener à Dieu. »

On verra, d'autre part, le récit d'une fête célébrée tout récemment par cette Union chrétienne avec celle de Mabouléla.

« Une autre branche de l'œuvre que j'ai désiré reprendre à nouveau, c'est l'école du dimanche. Jusqu'à présent, Salomon faisait une petite exhortation ou chargeait un autre de la faire, on chantait force cantiques, on prononçait une courte prière, et c'était tout.

« J'ai eu beau demander qu'on formât des groupes, qu'on s'organisât, j'y perdais mon latin. Enfin, malgré mes deux

services par dimanche, je résolus de me mettre à la tête de cette œuvre. J'ai débuté par un plein succès. Plus de dix membres de l'Église, hommes et femmes, se sont présentés pour tenir des groupes. Le samedi, après la réunion des membres de l'Église, nous nous préparons pour notre école. Nous suivons les récits de l'Ancien Testament, dans le recueil imprimé dernièrement par M. Mabille, et ressemblant beaucoup à celui de M. Montandon. Plus de 80 enfants, païens et chrétiens, se sont fait inscrire, s'engageant par cela à être réguliers. Par ce moyen, nous occupons des chrétiens à l'œuvre, et nous pouvons atteindre une nombreuse jeunesse païenne qui ne fréquente pas nos écoles. »

Écoutons encore ces détails sur la vie matérielle :

« Ce chapitre vous intéresse aussi, je le sais, car vous avez vécu quelques jours avec chaque famille missionnaire. La grande affaire, c'est la rareté et la cherté des grains. La sécheresse d'abord, puis des gelées hâtives ont rendu les récoltes bien mauvaises. L'exportation sera presque nulle cette année, si les Bassoutos ne veulent pas mourir de faim. Pour moi, j'ai été singulièrement favorisé. D'abord, mon jardin potager a produit au delà de toute attente. Les pommes de terre, entre autres, ont été magnifiques, et, nous n'aurions que cela, que nous ne sentirions jamais la faim.

« Le maïs aussi, quoique moins beau que l'année passée, ne manquera pas dans mon grenier, grâce surtout à la générosité des chefs qui m'ont donné, au printemps dernier, deux champs de plus à labourer.

« Mes bêtes, à part les onze moutons que j'ai dû donner pour payer les méfaits de mes deux chiens, ont augmenté et semblent devoir toutes traverser l'hiver. Pour avoir du lait pour nos enfants, nous nourrissons beaucoup nos quatre vaches, et nous avons chaque jour environ trois litres de lait.

« La paille du mabélé que les Bassoutos jettent tout simplement quand ils battent, est une excellente nourriture pour

les vaches. J'en ai fait, et j'en fais encore une grande provision. »



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

UN MESSAGE DE M. COILLARD AUX JEUNES GENS

Nous sommes sans nouvelles récentes de l'expédition. Le dernier courrier qui nous est parvenu est daté de Kané : c'est celui que nos lecteurs ont pu trouver dans notre numéro de septembre. Nos frères ont fait en cet endroit une halte qui leur a permis de mettre à jour leur correspondance. On nous saura gré de citer quelques extraits de leurs lettres particulières ; la première est de M. Coillard, et s'adresse à une société de jeunes gens qui s'est formée dans les vallées vaudoises, pour travailler à répandre la connaissance et l'amour des missions dans les Églises. Notre journal a mentionné en son temps la fondation de cette société. Voici en quels termes M. Coillard félicite et exhorte ses membres :

« Je fais les vœux les plus sincères et les plus ardents pour votre société naissante. Veillez à ce qu'elle ne soit pas seulement un beau jet d'enthousiasme. Nourrissez cette flamme, et comme le feu de nos plaines en automne, qu'elle s'étende parmi les chères Églises des vallées... Vos pères ont étonné le monde par leur fidélité à la vérité telle qu'elle est en Jésus ; si depuis leur émancipation vos Églises ont fait l'admiration du monde chrétien par leurs efforts pour évangéliser le pays qui les a persécutés, aujourd'hui que leur zèle missionnaire édifie les Églises du Seigneur ! J'entends ce zèle missionnaire qui porte à sortir de chez soi, à faire des sacrifices qui coûtent.

« Notre entreprise excite partout un grand intérêt. On sait où nous allons ; mais dans le monde colonial, on ne comprend guère pourquoi, à notre âge, nous quittons notre

home, ce foyer que nous avons créé au prix de tant de labeurs, pour commencer à nouveau, et bien loin, une vie d'aventures et de privations. Mais le chrétien est-il mieux compris dans le monde? N'est-ce pas lui qui ne regarde point aux choses visibles, mais, par le télescope de la foi, aux invisibles? La sagesse de Dieu sera toujours une folie pour le monde. »

QUELQUES LIGNES DE M. JEANMAIRET

Nous extrayons deux courts fragments de lettres particulières, adressées par M. Jeanmairet à des amis du canton de Neuchâtel. On ne les lira pas sans émotion. Le premier est daté de Shoshong, et contient sur Khama et sur la vocation missionnaire d'intéressantes remarques.

« Shoshong n'a rien de bien remarquable, si ce n'est que c'est le plus grand village de l'Afrique australe ; il compte environ 15,000 âmes. Sa gloire est son chef Khama, un homme intelligent, actif, foncièrement pieux, dont la bonté et la droiture sont reconnues par tous les marchands. Rien, à le voir, ne le ferait reconnaître pour un roi ; il n'a pas la morgue dédaigneuse de tels petits chefs bassoutos. A vrai dire, il est de moins belle race. De tous les indigènes que j'ai vus, les Bassoutos sont les plus beaux ; en particulier parmi les descendants de Moshesh il y a de beaux hommes, qui portent bien leur dignité princière. Le malheur est qu'ils sont parfois d'une vanité ridicule. Khama, à ce point de vue, leur est bien supérieur; il a le droit de commander, non seulement à cause de sa naissance, mais parce qu'il domine son peuple par son intelligence et ses vertus. Voilà sa noblesse, et si son peuple en majorité ne le comprend pas, il subit néanmoins son ascendant moral qui est irrésistible.

« L'expérience du cœur humain a fait dire que celui-là seul peut commander aux autres qui se commande à lui-même.

Cela est surtout vrai ici. La civilisation n'a pas créé parmi les indigènes une classe ouvrière, une domesticité qui, pour de l'argent, obéit servilement. Le plus pauvre est son maître, un homme libre, et, malgré leur tyrannie, les chefs ont une rude tâche à contenter tout leur monde ; ils ne sont obéis qu'en comblant les uns de faveurs pour asservir les autres par leur moyen. Il résulte de là que les missionnaires ont à faire une vraie étude pour se faire obéir de ceux-là même qu'ils paient à cet effet. Si un travail ne leur plaît pas, inutile de se fâcher ; il faut leur montrer qu'ils doivent le faire, et le bon sens alors triomphe presque toujours de leur répugnance. Le calme, la patience, la bonté, unis à une inébranlable fermeté, devraient être les premières qualités d'un missionnaire. Les indigènes ont une perspicacité remarquable pour trouver le côté faible de ceux avec lesquels ils ont affaire. Ils s'envisagent sans discussion comme nos enfants et nous appellent leurs pères ; mais ce sont de grands enfants, exigeants envers leurs parents, et notre privilège se transforme souvent en une charge difficile à remplir et qui exige beaucoup de tact.

« Quelques faits vous feront mieux comprendre ce que je veux dire. Ainsi, pour ce qui nous concerne, après avoir passé le Limpopo, nous avions décidé de ne plus faire usage de sucre, sauf en cas de maladie. Quand même nous buvons notre café noir le plus souvent, nous nous sommes faits à la chose de bon cœur ; mais il n'en a pas été de même de nos compagnons noirs ; longtemps il a fallu leur donner du sucre avec leur café. Enfin, l'exemple a triomphé. — Second fait : Lorsque nous craignions la famine, au bord du Marico, et que nous avions, nous, blancs, renoncé à manger un pain entre six en une semaine, nous avons eu beaucoup de peine à leur faire abandonner une fois par jour leur bouillie de farine et à la remplacer par du maïs. Je pourrais vous citer beaucoup de ces traits ; ces deux suffisent..... A vrai dire, notre rôle est celui de serviteurs de nos gens, quoi-

qu'ils nous appellent leurs maîtres ; mais nous ne nous en plaignons pas, car c'est là ce que le Seigneur Jésus a été lui-même sur la terre.

« M. Coillard a reçu, par l'entremise d'un marchand, de bonnes nouvelles de M. Arnot, le jeune Écossais qui nous a précédés au Zambèze : sa santé est très bonne, et il obtient la confiance des Barotsis : il s'occupe surtout activement d'une école. Khama a aussi reçu des nouvelles toutes récentes de Robosi, le roi des Barotsis. Ce dernier le prie de nous faciliter de tout son pouvoir l'arrivée chez lui ; il termine en demandant au chef une fille en mariage et un chien noir. Malgré nos nombreuses difficultés, Dieu semble nous ouvrir le chemin. Nous avons cependant quelque crainte que les Bassoutos que nous avons avec nous ne soient pas bien accueillis ; les Barotsis se défient d'eux. Pour nous, blancs, il n'y aura pas de difficultés, je pense; mais peut-être devrons-nous laisser notre camp de ce côté-ci du fleuve, pendant que M. Coillard et moi irons à Léa-Lui, capitale des Barotsis, pour un temps indéterminé, cela afin de gagner la confiance des chefs en vivant sous leurs yeux.

Terminons par quelques lignes, datées de Kané (à cinq étapes dans le désert, au nord de Shoshong), le 31 mai 1884, et puissent-elles rester sur notre conscience à tous !

« Au moment de traverser le désert et de me trouver en face des dangers de la fièvre, sans parler des autres, je me sens pressé de dire un nouvel au revoir à mes amis. Qu'ils se rappellent tous qu'ils m'ont promis un véritable intérêt. Les paroles sont souvent l'expression d'un mouvement d'émotion ; ce à quoi je tiens, c'est à une affection continue, à un intérêt journalier. C'est le seul qui puisse nous être utile. L'ennemi, lui, ne recule jamais. Ne courez pas le risque de nous laisser seuls au plus mauvais moment ! »

D. J.

TAÏTI

RÉCITS DE VOYAGE DE M. BRUN

Du Cap à Nouméa. La Nouvelle-Calédonie.

Nouméa (Nouvelle-Calédonie), juillet 1884.

Cher directeur,

Partis du Cap le 30 mai, nous sommes arrivés à Nouméa le 13 juillet. Il nous tardait de quitter le continent africain. Le jour enfin arriva où nous dûmes dire adieu à la ville où nous avions passé deux longs mois et que nous aimions à cause des missionnaires français qui y ont séjourné en se rendant au Lessouto. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous avons jeté un dernier coup d'œil sur cette terre sacrée qui nous rappelle les Moffat, les Casalis, les Arbousset, les Gosselin, les Livingstone et tant d'autres serviteurs de Dieu zélés et fidèles qui ont consacré leur vie au relèvement de la race nègre.

La traversée du Cap à Melbourne a duré vingt-sept jours. Quel temps abominable il a fait ! nous n'avons eu qu'un jour de beau. Ce que nous avons souffert est indescriptible. Pas un coin où se réfugier pour n'être pas mouillé, ni dans les corridors, ni même dans sa cabine. Les canards se seraient souvent plu à barboter dans la nôtre. Pendant bien des jours les passagers n'ont pas pu voir le pont. Quel roulis et quel bruit infernal et le jour et la nuit ! Nous naviguions sous le 40e degré. Il y a eu des doigts emportés, des épaules fracturées, une jambe cassée, etc. — Dieu dans sa bonté nous a préservés de tout accident. Il est étonnant qu'une épidémie ne se soit pas déclarée. La plupart des passagers gisaient dans la saleté et dans l'eau. Enfin, après un siècle, Melbourne a paru devant nos yeux étonnés et réjouis. Là on nous a mal reçus à cause de nos cinquante-quatre malheureuses condamnées que nous transportions.

La Calédonie est un épouvantail pour l'Australie à cause de ses forçats, et pourtant ce nouveau continent a commencé à être peuplé par ce que l'Anglais appelle le « convict ».

De Melbourne à Nouméa la traversée a été charmante : le temps a été toujours beau.

...Taïti est plus civilisée que la Nouvelle-Calédonie et Papéété plus avancée comme ville que Nouméa. Mais comme séjour l'île transformée en pénitencier a de grands avantages sur celle que l'on a pourtant appelée la perle de l'océan Pacifique. La première, située sous le 22e degré de latitude, doit être évidemment plus agréable à habiter que l'autre qui se trouve sous le 17e. Jamais à Taïti je n'ai éprouvé la fraîcheur dont on jouit actuellement à Nouméa. De plus, la vie est, ce me semble, un peu moins chère ici que dans l'île où nous allons bientôt nous rendre ; d'un autre côté, je puis dire que Taïti l'emporte sur la Nouvelle-Calédonie par sa tranquillité, par la douceur de ses habitants, par la beauté de ses montagnes, par la richesse de sa végétation. Ici quel mélange de population ! il y a de pauvres émigrants, quelques anciens déportés, beaucoup de soldats, des condamnés libérés et des forçats partout. Grâce au pénitencier on entend souvent parler de vols et de crimes. Le révolver joue un grand rôle dans la vie calédonienne. La population de Nouméa semble avide de jouissances matérielles, ce qui la porte en général à se jeter dans l'indifférence religieuse et l'incrédulité. Il y a lutte sérieuse entre les écoles catholiques et les écoles laïques qui, sont très bien dirigées. Il règne à Nouméa un esprit passablement libéral. Quant au collège que Nouméa entretient à grands frais et qui compte quatre professeurs pour quinze élèves, il est évidemment appelé à tomber.

Je me hâte de vous dire que nous avons été reçus par M. le pasteur Charbonniaud avec une amabilité touchante. Il nous a invités à aller déjeuner chez lui toutes les fois que nous le désirerons ; nous profitons de temps en temps de cette charmante invitation, et nous passons presque toutes

les après-midi au presbytère. Nos fillettes s'amusent beaucoup avec les enfants de notre cher collègue, qui sont très bien élevés. C'est aussi avec un grand plaisir que nous avons fait la connaissance des instituteurs MM. Surleau et Russier et de leurs chères familles. Ils dirigent avec dévouement et avec succès les écoles laïques de Nouméa. Un pasteur était nécessaire ici où il y a beaucoup à faire auprès des forçats protestants et de nos coreligionnaires, au nombre de trois cents environ. Les premiers apprécient le ministère de M. Charbonniaud, qui est leur seul véritable ami, qui les console, les dirige et s'efforce de les ramener dans la voie du bien : ministère difficile, délicat, ingrat, mais nécessaire et dont les fruits paraîtront au dernier jour. La population protestante de Nouméa, dont une partie se renouvelle constamment, se soucie peu, hélas ! de la religion ; cependant le culte du dimanche réunit un certain nombre de personnes très attentives.

...Les nouvelles que nous venons de recevoir nous ont vivement attristés... Nous avons été consternés par la mort de notre ami Paul Viénot, que nous avions laissé au Gabon. Nous avons aussi vu avec peine que M. Charles Viénot et sa femme (1) ne sont pas bien portants. Que Dieu veuille leur donner la santé que réclame l'œuvre de Taïti !

Il nous tarde d'être à Mooréa. Six mois en mer, dans les conditions où nous sommes, c'est trop long. C'est une longue leçon de patience, qui nous sera utile si nous savons en profiter... Ma femme est assez bien, grâce à Dieu, et nos fillettes sont toujours bien en train. — Nous serons à Taïti, D. V., vers le 20 août.

P. Brun.

(1) Nous apprenons, avec une vive joie, que la santé de madame Viénot, si gravement atteinte, paraît avoir fait de réels progrès.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11043 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE JOURNAL DES MISSIONS

Avec le mois de janvier 1885, le *Journal des Missions évangéliques* entrera dans la soixantième année de son existence.

C'est là un âge respectable, et cependant ce n'est pas au nom de sa vieillesse que le *Journal* vient aujourd'hui se recommander à ses amis. Il ose se dire jeune, malgré ses longs services, malgré ce fait que deux générations l'ont vu, mois après mois, leur apporter des nouvelles de l'œuvre des missions ; il ose penser que sa couleur verte n'est pas trompeuse, et que ses pages parlent d'espérance, de foi, d'avenir à ceux qui les lisent. Il ose croire que, d'une façon à peu près générale, sa venue est saluée dans les maisons, dans les Églises, comme celle d'un ami, et, fort de l'affection qu'on lui porte, fort des témoignages de satisfaction qui lui ont été souvent donnés, il s'enhardit à solliciter de ses fidèles un nouvel effort en sa faveur.

Ce n'est pas, nous nous hâtons de le dire, qu'il se croie parfait tel qu'il est.

En ce qui touche les champs de travail de la Société de Paris, il s'estime à peu près sans reproche. Nos missionnaires ont, ces derniers temps, rivalisé d'entrain et de zèle

pour nous tenir au courant de leur activité et pour nous faire pénétrer aussi avant que possible dans la vie de leurs Églises. Le *Journal* a largement puisé dans leur correspondance et nos lecteurs lui en ont su gré. Ils sentent avec nous que c'est bien là ce que nous pouvons leur donner de mieux, et que les articles les plus intéressants sur les missions étrangères, anciennes ou contemporaines, ne vaudront jamais, pour édifier nos Églises et pour stimuler notre foi, cette portion de l'histoire du règne de Dieu qui se fait et qui se vit sur nos stations du Lessouto, au Zambèze, à Taïti, au Sénégal, pour s'écrire ensuite dans notre recueil.

Toutefois, une bonne chose ne saurait en exclure une autre, bonne aussi, et les nouvelles de nos champs de travail ne perdraient rien à être accompagnées de nouvelles plus abondantes et plus détaillées des autres missions. Notre modeste œuvre rentrerait ainsi dans le vaste cadre de l'évangélisation du monde, et notre intérêt pour elle ne pourrait que s'en augmenter. Notre désir est de rendre aux autres missions une plus grande place dans notre recueil. Il se montrerait ainsi plus digne de son beau passé, de son nom, et serait le *Journal des Missions évangéliques* plus complètement qu'il ne l'a été ces derniers temps.

Diverses raisons, les travaux de la direction, l'abondance des matériaux relatifs à notre propre Société, nous ont empêchés, ces derniers temps, de réaliser ce programme qui est le nôtre, et qui a toujours été celui des rédacteurs du journal. Mais avec l'année 1885 nous comptons faire des progrès. Nous nous sommes assuré la collaboration d'un ami qui nous donnera régulièrement un aperçu du mouvement missionnaire dans le monde entier. Pour orienter nos lecteurs dans ce vaste ensemble, il a rédigé une *Revue de l'état actuel des Missions évangéliques*, que nous avons, dès à présent, en portefeuille, et qui paraîtra, au moins en partie, dans le numéro de janvier. Il va sans dire que ces chroniques générales n'excluront pas ces études plus détaillées

sur telle ou telle mission que nous n'avons jamais cessé de faire paraître.

En même temps, pour rester fidèles à l'une des meilleures traditions de notre recueil, et pour mériter toujours mieux l'intérêt de nos lecteurs, nous nous sommes préoccupés d'avoir plus d'articles de fond sur nos propres missions.

Nous avons demandé à l'un de nos missionnaires du Lessouto, M. Duvoisin, de nous dire ce qu'est, à l'heure actuelle, ce paganisme que nous attaquons depuis cinquante ans et qui diffère à tant d'égards du paganisme primitif, tel que l'ont trouvé nos premiers missionnaires. M Duvoisin a bien voulu répondre à notre demande, et dès le mois de janvier nous commencerons la publication d'une série d'études sur les principales difficultés que rencontrent les missionnaires dans l'évangélisation des Bassoutos. Ces études, destinées avant tout aux hommes de pensée, seront lues avec profit par tous ceux qui aiment à pénétrer au delà de la surface.

Et, enfin, puisque nous sommes en train d'énumérer nos richesses, annonçons que nous tenons en réserve une carte du *Sénegal* dressée par M. Krüger, dans le même format et le même genre que celle du Lessouto. Nous la publierons prochainement ; elle viendra à point pour accompagner un tableau complet de notre œuvre de Saint-Louis, dont les éléments sont entre nos mains.

Vous le voyez, lecteurs, le *Journal* se donne de la peine pour vous. Amis des missions, il aspire à vous intéresser davantage, et à vous instruire tout en nourrissant votre zèle et votre foi. Pasteurs, il voudrait être, pour votre ministère, un auxiliaire toujours plus utile, et vous assister en particulier dans la tenue de vos réunions de missions. Et à cette heure sérieuse où l'attention générale se porte sur les pays lointains, où les explorations se multiplient, où les expéditions coloniales se succèdent, où les nations européennes redoublent d'efforts pour étendre leur influence et leur commerce sur toutes les portions du globe, il vou-

drait, dans cette mêlée générale des intérêts, dans cette lutte pour l'existence où trop souvent le faible est sacrifié, tenir ferme le drapeau de la croix, rappeler que la civilisation ne naît que sur les pas de l'Évangile, et montrer que la vraie conquête des pays sauvages, la bonne, est celle que nos missionnaires font au nom de Jésus-Christ.

Voilà plus de raisons qu'il n'en faut, n'est-il pas vrai ? pour lui venir en aide. Aux efforts qu'il fait pour être à la hauteur de sa tâche, vous répondez, nous l'espérons, par des efforts semblables. Nous vous le demandons très sérieusement. Si vous croyez notre journal bon, utile, édifiant, instructif, vous chercherez à le répandre. Vous vous y abonnerez vous-mêmes, si vous le pouvez, et si jusqu'à présent vous vous êtes contentés de le recevoir de seconde ou de troisième main. Vous le ferez adresser à telle famille, à tel ami, à telle union chrétienne hors d'état de le payer, mais où il serait apprécié.

Et puis, vous ferez un peu de propagande en sa faveur, vous lui chercherez des lecteurs nouveaux, vous tiendrez à honneur de lui procurer l'entrée de cercles qui jusqu'à présent lui sont fermés, de telle bibliothèque populaire, de tel cabinet de lecture où il aurait sa place toute marquée. Vous en conseillerez la lecture à cette famille peut-être indifférente, où ses récits pourraient intéresser, toucher les cœurs, et qui sait ? peut-être les ouvrir à la grâce de Dieu. Avez-vous, dans vos relations, des hommes sérieux, honorables, religieux même, mais qui jusqu'à ce jour sont restés indifférents, peut-être hostiles à l'œuvre des missions, qu'ils ne comprennent pas ? Vous leur faites lire telle page où l'action rénovatrice de l'Évangile éclate ; tel article où son rôle civilisateur est mis en lumière, et vous gagnez non seulement un lecteur, mais, ce qui vaut mille fois mieux, un adhérent, un serviteur de notre cause. Allons ! courage, lecteurs du journal, montrez que vous êtes ses amis, inspirez-vous en sa faveur de l'esprit de conquête que respirent ses pages ;

faites-lui de belles étrennes, faites effort pour lui trouver chacun un abonné nouveau.

En vous demandant cet effort, notre but, est-il besoin de le dire? est avant tout de servir les intérêts supérieurs de notre œuvre. Mais en même temps nous avons une préoccupation plus pratique. Nous voudrions que notre journal ne coûtât rien à la Société, et même (voyez notre ambition) qu'il lui rapportât quelque chose. Hâtons-nous de le dire, sa situation matérielle s'est améliorée ces derniers temps. Le nombre des abonnés payants s'est augmenté, et il suffirait actuellement pour couvrir les frais du journal, si nous n'avions à servir, à titre gratuit, un certain nombre d'abonnements envoyés aux Églises qui en ont fait la demande pour établir un service de missions, ainsi qu'une partie des abonnements envoyés aux collecteurs du Sou missionnaire. Ces envois gratuits constituent, nous le savons, une avance plutôt qu'une dépense ; ils rapportent infiniment plus qu'ils ne coûtent, et nous ne songeons à les regretter que quand ils sont mal placés, et que l'abonnement pourrait être payé. Mais cela ne nous suffit pas : notre désir serait de voir les abonnements réguliers augmenter dans une telle proportion que *tous les frais* du journal fussent couverts et qu'il restât même une balance en faveur de la Société.

Que faudrait-il pour cela? Des abonnés nouveaux. A vous, lecteurs, amis de notre œuvre, sociétés de travail, pasteurs, comités auxiliaires; à vous de les découvrir; ils existent, il ne s'agit que de les chercher.

A. B.



TOURNÉES EN FAVEUR DES MISSIONS

M. Jousse, malgré un état de fatigue assez grand, s'est remis en voyage. Il parcourt actuellement la région du Poitou.

M. Boegner, continuant ses visites aux Églises, a consacré,

de son côté, les premiers jours du mois d'octobre à la Suisse française. Il a donné des conférences à Genève et dans les principaux centres des cantons de Neuchâtel et de Vaud. Partout il a reçu un excellent accueil soit du public, soit des amis des missions.

Plus récemment, pendant les derniers jours d'octobre et la première quinzaine de novembre, il a visité Annonay, puis Montpellier et les quelques Églises de l'Hérault, Nîmes et les principaux centres du Gard, enfin Marseille et Avignon.

A Montpellier, sa visite a coïncidé avec les séances de la conférence pastorale évangélique. Outre une séance publique au temple indépendant, il a eu, avec le Comité auxiliaire de la région, un intéressant entretien. A Marseille, il a pu, de même, se rencontrer avec le Comité local de cette ville.

M. Boegner tient à remercier, en son nom et au nom du Comité, tous les amis nombreux qui l'ont encouragé par leur accueil, et, en particulier, ceux qui ont exercé envers lui une hospitalité fraternelle et pleine d'attentions. Ne pouvant leur écrire à tous, il leur exprime ici sa reconnaissance.

Il a été très heureux de constater que l'intérêt pour les missions est presque partout en progrès. Il tient à rendre hommage aussi à ces vénérables amies des missions qui ne manquent dans aucune des Églises qu'il a visitées, et qui depuis trente, quarante, cinquante ans, y ont fidèlement servi notre œuvre au point de l'incarner, en quelque sorte, dans leur personne, selon la remarque qui nous a été faite. Leur vie, plus qu'aucune parole, si éloquente soit elle, est une preuve de l'excellence de cette œuvre et une démonstration de sa vitalité et de son avenir.

LESSOUTO

REVUE DES STATIONS

(Suite)

Morija.

Voyons d'abord l'état de l'*Eglise.* M. Mabille nous écrivait à la date du 20 août :

« Maintenant, que je vous parle un peu de notre œuvre à Morija et dans les annexes. Nous venons de passer par une épreuve de foi très pénible ; mais à la tristesse a succédé la joie, ou plutôt le Seigneur nous a donné des sujets de joie au milieu de beaucoup de tristesse. Vous savez la chute du catéchiste de Kolo (1), Yonathane ; son exemple avait trouvé des imitateurs dans sa congrégation, et, peu à peu, tout s'en était allé à la dérive. Tout ce que nous pûmes faire avant qu'Asser, son successeur, fût arrivé au pays, fut de maintenir ce qui restait encore debout dans l'Église.

« Asser installé, il sentit bien vite que l'Église ne pourrait se relever sans une purification générale. Il eut l'idée de faire un examen individuel de tous les membres de l'Église, et le résultat a été la découverte de péchés nombreux dont les anciens mêmes n'étaient pas tous restés purs. Quand il me parla de la chose, je fus stupéfait ; je ne pouvais en croire mes oreilles ; mais les faits étaient là. Je me souvins alors de nos prières pour l'avancement du règne de Dieu restées sans réponse depuis si longtemps. Que de somnolence, que d'indifférence durant les dernières années ! Il fallait exhorter, pousser, faire des reproches, et cela dans toutes les réunions d'Église.

« Asser fit son examen d'une manière consciencieuse et

(1) Voir juillet 1884, p. 2?7.

aussi publiquement que cela était possible, sans que cependant les faits avoués aient pu être colportés de l'un à l'autre. Il sut éviter tout ce qui, de près ou de loin, aurait pu rappeler la confession auriculaire. Surtout, il ne cessa pas un seul moment d'insister sur la repentance : « Il faut, disait-il, que chacun fasse la confession de ses péchés à Dieu, lui en demande pardon et obtienne l'esprit de repentance et de sainteté qui seul pourra, dans l'avenir, lui donner la force de lutter contre les tentations de la chair et le mettre à même de marcher dans la pureté et la tempérance devant Dieu et les hommes. »

« Moi, craignant que cet état de démoralisation ne fût celui de toute l'Église, j'eus avec mes catéchistes seuls une réunion, où nous décidâmes d'étendre cet examen à la station et à toutes les annexes. Aux grands maux les grands remèdes. Cet examen nous a prouvé que nulle part le mal n'était aussi grand qu'à Kolo; cependant, dans deux annexes situées assez près des limites de l'État-Libre, nous avons trouvé un état de démoralisation où l'eau-de-vie entrait pour une bonne part. A la station même, je suis heureux de pouvoir le dire, le mal n'est pas si grand qu'ailleurs, sauf dans un village. En faisant le compte de nos tristes découvertes, nous avons trouvé 150 à 200 personnes auxquelles il faudrait appliquer la discipline. Nous n'avons pas encore décidé ce que nous voulons faire ; mais je crois que nous nous contenterons d'exhorter l'Église à la sainteté et à la pureté dans la conduite, lui rappelant que Jésus a racheté et l'âme et le corps du croyant. J'espère avoir le mois prochain une réunion où je demanderai à l'Église réunie de prendre à nouveau l'engagement de renoncer au péché, en lui expliquant une fois de plus que la vraie foi en Jésus conduit nécessairement à la sainteté. Chose pareille se pratique, je crois, dans l'Église morave.

« Vous pouvez penser combien ces découvertes nous ont causé de tristesse. Il y avait vraiment de quoi jeter le

manche après la cognée... Mais le Seigneur a pourvu à ce que le découragement ne s'emparât pas de nous. Déjà avant l'examen de Kolo, il s'était produit çà et là sur les annexes et ici-même à la station quelques conversions qui nous rendirent courage. Maintenant que cet examen est passé, je me dis que c'est le Seigneur qui l'a mis au cœur d'Asser, et qu'il a permis le scandale pour mettre une vraie repentance au cœur de ses enfants. Le fait est que les conversions se continuent, que l'évangélisation se fait mieux, qu'il règne un meilleur esprit un peu partout. Toutes les annexes n'ont pas participé à la bénédiction, mais je crois que peu à peu elle s'étendra sur tout le district. Depuis le mois de mai nous avons *plus de* 80 *conversions*, dont la plupart parmi les païens.

« Ces derniers sont bien disposés. J'ai fait moi-même une petite course d'évangélisation à pied il y a une quinzaine de jours, dans la vallée qui est derrière notre montagne; quelques élèves de ma classe biblique m'accompagnaient. Nous nous sommes arrêtés dans sept villages ; dans l'un nous trouvâmes une centaine de jeunes gens et jeunes femmes en train de danser. Ils s'arrêtèrent de bonne grâce et s'assirent pour écouter la Parole de Dieu. Dans mon auditoire se trouvait un jeune homme du village, qui n'avait pas pris part à la danse. Il est venu hier acheter un Nouveau Testament, car il sait lire. Ailleurs, j'eus près de cinquante auditeurs ; je ne serais pas étonné d'en voir reparaître quelques-uns chez moi pour me parler de leurs âmes. Au moment où nous quittions un des villages, je vis une femme qui nous suivit dans un autre endroit pour entendre une seconde fois la Parole de Dieu ; et le même fait se reproduisit un peu plus loin.

« Mais voici qui est mieux encore. Un des élèves de la classe biblique s'en fut il y a quelques jours dans son village. Ce jeune homme, appelé Daniel Moyakisane, est souvent malade; mais il a un grand désir de s'instruire et a dans ses exhortations un vrai talent pour toucher ceux auxquels il s'adresse.

Il y a longtemps qu'il prie pour la conversion de son père, qui précisément est le chef de son village. Au cours des services qu'il tint ce jour-là, le père demanda qu'on priât pour lui ; aujourd'hui l'évangéliste de Thaba-Tsuéu m'écrit qu'il y a six personnes qui se convertissent dans ce village ; et le mouvement semble s'étendre. J'en saurai davantage dimanche prochain. Les chrétiens sont persuadés dès maintenant que c'étaient leurs péchés qui empêchaient Dieu d'exaucer nos prières pour l'avancement de son règne. Donc, au milieu de nos tristesses, le Seigneur a pris à tâche de nous encourager à nouveau. Il règne et veut bénir les efforts de ses enfants, mais il faut qu'ils travaillent et prient avec des mains pures. C'est là la leçon qu'il vient de nous donner de nouveau. »

Avant de quitter Morija, jetons un coup d'œil sur les *écoles* dont cette station est le siège. Ces divers établissements sont connus de nos lecteurs ; pourtant nous rencontrons souvent des amis qui ne sont pas aussi familiarisés qu'il le faudrait avec leurs caractères distinctifs et même avec leurs noms. Nous renvoyons ceux qui seraient dans ce cas à l'intéressante lettre que M. Dieterlen nous écrivait à ce sujet, il y a un an, et que l'on trouvera dans la livraison de janvier 1884, à la page 20 (1). On y trouvera une description détaillée de ces institutions, et surtout de l'*école biblique*, où, sous la direction de M. Mabille, se forment les évangélistes indigènes. Nous n'avons pas de nouvelles récentes de cette école ; M. Mabille nous dit seulement qu'elle fonctionne bien. La *classe théologique*, sorte de rameau détaché du tronc de l'école biblique, noyau de l'école qui donnera un jour des pasteurs indigènes au Lessouto, est encore actuellement sous les soins de M. Jacottet.

(1) Voir aussi, sur le même sujet, un article de M. Krüger, année 1882, p. 460, contenant d'utiles renseignements sur le budget des écoles du Lessouto.

L'*école normale,* complètement distincte des deux précédentes, est, comme son nom l'indique, la pépinière des instituteurs indigènes. Elle est dirigée par MM. Casalis et Henry Dyke; M. Dyke père y donne aussi des leçons. Cette dernière institution, une des plus importantes de notre système scolaire, se recommande spécialement à notre sollicitude. De même que les écoles primaires du pays, elle est en ce moment sous le coup de la mesure qui a supprimé, jusqu'à nouvel ordre, le paiement des allocations scolaires. Pour la seule école normale, cette suppression équivaut à la perte d'un revenu annuel de 12 à 14,000 fr. Elle a pu néanmoins continuer à fonctionner, grâce aux économies faites pendant les années d'abondance, mais sa situation est précaire, et doit faire l'objet de nos plus sérieuses préoccupations. Déjà plusieurs de nos amis, émus des embarras financiers de nos missionnaires et frappés du tort immense que ferait à la mission la suppression ou le simple ralentissement de l'activité scolaire au Lessouto, nous ont envoyé des subsides extraordinaires pour venir en aide aux écoles. Si le gouvernement se voyait décidément dans l'impossibilité de rétablir ses subventions régulières, le devoir de soutenir les écoles du Lessouto retomberait sur nous. Nos missionnaires estiment à 60 ou 70,000 fr. la somme qu'il faudrait trouver pour faire fonctionner tout ce vaste système d'instruction.

On jugera, par les extraits suivants d'une lettre de M. Henry Dyke, l'un des directeurs de l'école normale, de la grande place que tient cette institution dans l'œuvre missionnaire elle-même. M. Dyke écrit le 23 juillet :

« Il nous faut des secours en hommes et en argent. Nos écoles ne pourront pas marcher longtemps si l'on ne nous vient en aide ; elles sont comme la charpente osseuse de notre mission; la Société ne peut donc les laisser succomber. Je dis cela tout particulièrement à propos de l'école normale.... On prétend parfois que cette école ne travaille pas

directement à l'évangélisation du pays. Je réponds que, sans elle vous n'aurez jamais un pastorat indigène. Supposez qu'elle vienne à être fermée : il faudra aussitôt en créer une autre pour servir de degré préparatoire à la théologie; en d'autres termes, il faudra la rouvrir. Certes nous n'avons pas renoncé à l'espoir de voir le gouvernement nous venir en aide ; mais, en attendant, il y a *sept mois* que nous n'avons reçu ni un centime, ni un mot d'encouragement ... Si l'école n'avait eu à sa tête, dans la personne du Dr Casalis, un homme prudent, sachant mettre de côté pour les mauvais jours, il y a longtemps que l'œuvre eût été interrompue.

« Notre année scolaire actuelle est des plus encourageantes. Nous avons trente-trois élèves internes ; tous se portent bien et font des progrès. Si rien ne se met à la traverse, nous espérons pouvoir, l'an prochain, en présenter cinq ou six aux épreuves du brevet gouvernemental. »

Le Dr Casalis, outre ses travaux de directeur, a été très absorbé ces derniers mois par ses fonctions médicales. La petite vérole, qui continue ses ravages, l'oblige à consacrer une partie de son temps à vacciner. La répugnance des païens à se laisser inoculer a fait place, depuis quelque temps, à un empressement sans égal ; nos missionnaires sont tous plus ou moins mis en réquisition, dans les districts infectés. Nous insérons, dans le *Petit Messager* de ce mois, une lettre où l'un d'entre eux, M. Dieterlen, nous raconte une de ces tournées médicales, où l'évangélisation des païens trouve son grand profit.

Nous laissons de côté la station d'*Hermon*, dont il a été question plusieurs fois ces derniers mois, et nous arrivons, toujours en allant dans la direction du sud, à Thabana-Morèna.

Thabana-Morèna et Siloé.

A Thabana-Morèna comme à Cana, la famille missionnaire est atteinte d'une douloureuse dispensation : la santé de la mère de famille laisse toujours à désirer. Pourtant, depuis quelque temps, les nouvelles sont meilleures ; et il semble que madame Marzolff puisse espérer de voir s'alléger une épreuve dont elle porte depuis si longtemps et si vaillamment le poids. L'activité de son mari, bien que parfois enrayée, se poursuit néanmoins avec des résultats variables. Vers le milieu d'avril la situation était, dit M. Marzolff, rien moins qu'encourageante. « Le zèle manque, écrivait-il, la piété a quelque chose de terne, de mou. La vie d'une Église, au Lessouto, se mesure à son esprit d'agression. Quand les membres d'une congrégation aiment à évangéliser et à rendre témoignage de leur foi, on peut dire : l'esprit du Seigneur est là. Or, chez nous, ce signe n'apparaît guère. Nos chrétiens ne se pressent pas d'aller visiter les villages païens où ils sont cependant mieux reçus qu'avant la guerre. Pour stimuler leur zèle, j'ai réorganisé le système d'évangélisation établi par M. Germond avant les troubles. J'ai formé sept groupes ; à la tête de chacun est un ancien, soit un homme en qui j'ai confiance. Chaque groupe a un certain nombre de villages à visiter, au moins une fois par mois. A la fin du mois, ils ont à rendre compte à l'Église de leur œuvre. Le système fonctionne assez bien..... Il y a des hommes qui vont jusqu'à trois heures de cheval de la station. Parfois j'entreprends une course d'évangélisation le dimanche et j'emmène le troupeau avec moi. Nous fixons un village comme centre de réunion, puis un groupe se dirige à gauche, un autre à droite vers les villages plus éloignés ; puis tous deux se rabattent sur le point choisi comme rendez-vous, avec ceux qu'ils peuvent entraîner. Mais il est évident que ce dernier moyen ne peut être employé très souvent.....

« ...Le dimanche matin le culte est bien suivi, l'après-midi les familles se dispersent pour faire ou recevoir des visites. Un fait réjouissant, c'est que dans nos auditoires les hommes sont en majorité. Les païens ne viennent pas beaucoup au culte. Il n'y a pas de conversions en ce moment.

« Si je ne peux louer, comme je le voudrais, le troupeau qui m'est confié, je dois cependant bénir Dieu d'un groupe de chrétiens fidèles, qui s'efforcent de marcher droit et de servir le Seigneur dans la mesure de leur force, de leur connaissance et de leur foi. Je me sens aimé et soutenu par eux, je sais qu'ils prient pour moi et pour le succès de l'Évangile. J'ai la confiance qu'en demandant et en heurtant, il nous sera donné et ouvert. »

Plus récemment (1er juillet 1884), M. Marzolff nous raconte sa visite à l'une de ses annexes. On lira avec intérêt ce récit :

« Nous avons eu à Mogalinyane une petite fête de sainte Cène. J'en ai beaucoup joui, et j'ai eu la pensée de vous en faire part. A vrai dire, ce n'est pas tant de la fête elle-même que des préparatifs que je désire vous parler. La communion devait avoir lieu le 22 juin. Je voulais voir les gens, m'entretenir avec eux, et me préparer avec eux à nous approcher avec fruit de la table du Seigneur. J'ai passé presque deux jours à les écouter et à les exhorter.

« Une coutume caractéristique de nos Bassoutos chrétiens, c'est de venir vers le missionnaire pour se confesser, lui parler de ses faiblesses et chercher une exhortation (ce sont les termes reçus). Pour ma part, j'aime cette coutume ; j'ai appris sur cette annexe à l'apprécier une fois de plus. Je sais qu'elle peut facilement dégénérer en formalisme, et je crois que plusieurs ne viennent que par habitude. Mais n'importe, ils viennent et c'est une occasion unique de parler à leur âme. Les Bassoutos ne sont pas précis dans leurs confessions ; mais, si vagues qu'elles soient, un seul mot parfois peut donner au pasteur le sujet de sa petite exhorta-

tion. D'ailleurs, il connaît assez son troupeau pour ne pas ignorer où chaque membre en est de sa vie spirituelle. S'ils viennent par troupe, et c'est le cas ordinaire, il ne peut être aussi personnel ; mais il est toujours à même de corriger, reprendre, redresser, émonder, encourager et consoler. A-t-il le temps de les voir un à un, tant mieux ; dans ce tête-à-tête, il peut toucher plus librement aux côtés faibles de la piété, saisir le scalpel et tailler au besoin dans le vif, avec amour. Nos chrétiens reconnaissent encore au missionnaire le droit de dire la vérité toute nue, sans mettre des gants, et d'appeler les choses par leur nom.

« S'il s'y prépare avec prière à ces entretiens et s'y engage avec l'esprit de Dieu, il peut produire les plus sérieuses impressions. Je les aime, pour ma part, et je m'y fais du bien à moi-même ; en exhortant les autres, on s'exhorte toujours un peu soi-même.

« Ce qui m'a le plus réjoui, c'est que quelques-uns m'ont parlé de leurs querelles, des injures qu'ils se sont dites. Les uns s'étaient déjà réconciliés, mais tenaient à me le faire savoir et à me demander si je les autorisais à s'approcher de la table du Seigneur. Cet autre a pris la résolution, pendant le service préparatoire, d'aller tendre la main à son adversaire ; il revient me raconter l'échec de sa tentative. Je l'exhorte à essayer encore en prenant avec lui un témoin, selon la recommandation de Jésus-Christ. Nouvelle démarche inutile. Je le prie de retourner le lendemain. Après un peu d'hésitation, il consent. C'est beau, n'est-ce pas ? car le cœur de l'homme est partout le même : le Mossouto, comme le blanc, trouve un peu dur d'aller trois fois frapper à la porte de celui qui a les plus grands torts.

Ces faits m'ont encouragé. Mais ce qui m'a le plus réconforté, c'est d'avoir eu le bonheur de réconcilier deux hommes qui depuis deux ans ne se parlaient plus. L'inimitié était profonde, aussi ont-ils longtemps résisté ; mais finalement la victoire est restée à l'amour chrétien. Ils se

sont donné la main, et le dimanche matin le plus coupable s'est levé, s'est humilié et a demandé à l'assemblée pardon du scandale qu'il avait causé en s'abstenant si longtemps du service public. Ce sera une grande joie pour M. Germond d'apprendre que Johanne et Agosi ont fait la paix.

« Que dire de la communion elle-même ? Elle ne pouvait qu'être bénie. L'assistance était nombreuse et recueillie. Nous allons avoir la cène à Thabana-Morèna, dans le courant du mois. Je ne désire qu'une chose, c'est qu'elle nous réjouisse autant que celle de Mogalinyane.

A *Siloé*, les choses en sont à peu près au même point qu'à Thabana-Morèna. M. Maeder attribue l'espèce de stagnation spirituelle qui règne dans la partie de ce district à l'état d'incertitude et d'effervescence où se trouve la population indigène. Cette population, on le sait, est formée par les Bataungs, tribu proche parente, mais cependant distincte, de celle des Bassoutos. Le vieux chef, Moletsane, qui doit être actuellement presque centenaire, médite des projets d'émigration auxquels s'associe son futur héritier, Moïketsi, et une partie de la tribu. Le pays d'origine des Bataungs est une contrée située à l'ouest du Transvaal, et Moletsane, travaillé par le regret du sol natal, rêve d'y ramener sa tribu. Seulement, comme il est chrétien, il voudrait y emmener son missionnaire. Celui-ci a prudemment réservé sa réponse au moment où les plans du vieux chef seront définitivement arrêtés. Vu les obstacles innombrables que ce projet soulève, il est plus que probable que ce moment n'arrivera pas. En attendant, M. Maeder lui-même sent le poids de l'âge, et lors de la réunion extraordinaire de la conférence qui vient d'avoir lieu à Morija, il a exprimé à ses frères le désir d'être admis à la retraite. M. Maeder a fourni une des plus longues carrières qu'on ait vues dans notre mission. Il est actuellement dans sa quarante-huitième année de service.

(*A suivre.*)

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DE KANE A PATAMATENGA, PRÈS DU ZAMBÈZE

Le récit qu'on va lire est composé de deux lettres de M. Jeanmairet, adressées à MM. Casalis et Boegner. On s'est efforcé de joindre en une seule les deux narrations, qui se complètent.

Patamatenga, le 17 juillet 1884.

Nous sommes très reconnaissants d'être arrivés à cette nouvelle étape. Notre voyage de Shoshong jusqu'ici s'est effectué sans trop de difficultés, car nous n'avons pas eu à décharger nos wagons et avons joui du beau temps. Mais ce qui l'a beaucoup gâté, c'est la mauvaise volonté de nos gens, leur peu de soumission et leurs exigences pour la qualité de la nourriture. Nos gens de Mangwato, en particulier, appartenant à la classe des esclaves, nous ont suscité maints ennuis en perdant des bœufs, des ânes et en nous causant ainsi bien des retards.

Le manque de vivres a aussi été pour nous un sujet de réelle inquiétude, tout aussi bien que la fatigue de nos bœufs. Un jour avant notre arrivée ici, nos gens avaient achevé leur farine, bien qu'ils eussent été mis à la ration pendant plus de quinze jours.

Nous avons été favorisés par une bonne température. Plusieurs fois nous avons trouvé une couche de glace sur l'eau, et le thermomètre est descendu jusqu'à 3° au-dessous de zéro, tandis qu'il s'élevait à l'ombre, à midi, jusqu'à 15 ou 20 centigr. en moyenne. Quant à l'eau, à deux ou trois reprises seulement, nos bœufs ont été trente-six heures sans boire. Croiriez-vous que nous n'avons jamais entendu les lions ? C'est un fait, bien qu'à Tamafupa, l'un de nos gens ait vu l'un d'eux et que plusieurs autres l'aient entendu dans la nuit. Les empreintes de toutes sortes de gibier abondaient en ap-

prochant de Patamatenga, mais nous n'avons guère vu autre chose. L'un de nos chiens a été pris, sans doute par un tigre, un âne a peut-être eu le même sort, et un autre chien a été tué par un serpent. Quant à la mouche *tsetsé*, elle n'existe plus jusqu'au Zambèze, et ne peut être apportée qu'accidentellement par les gens de la rivière.

Le désert que nous venons de traverser change assez souvent d'aspects. C'est d'abord la région des buissons épineux, puis celle des palmiers et des aloès, des plaines sans horizons, des étangs salés, le vrai désert dans toute sa nudité et qui ne manque pas de charme. Plus loin encore, c'est la région des grandes forêts, du sable profond. C'est la plus jolie. Quels magnifiques bois de construction nous avons vus! Je dois dire cependant qu'aucune de ces forêts ne m'a paru comparable à celles d'Europe, pas plus que les sites, même les plus charmants. Le Lessouto est encore ce que j'ai vu de plus beau en Afrique, à cause de ses montagnes.

Somme toute, nous avons fait cette dernière étape dans des circonstances très favorables. Aussi, la reconnaissance dans notre bouche n'est-elle pas un vain mot, car peu s'en est fallu que nous n'ayons eu à laisser un ou deux de nos wagons sur notre route. Avec cinq wagons, un tombereau et trente et une bouches à nourrir, la traversée du désert n'est pas un jeu, tandis qu'avec un ou deux wagons et une charge moyenne, on peut aisément parcourir la distance entre Shoshong et Patamatenga en trois semaines ou un mois. Grâce à Dieu, nous avons joui et jouissons encore tous d'une excellente santé; à peine avons-nous de légères indispositions parmi nos gens. Nous avons à nous féliciter de nos évangélistes : ce sont des hommes sûrs et capables. Nos ouvriers blancs sont aussi bien que nous pouvons le désirer. Ce qui fait notre force et notre unité, c'est que nous sentons bien que nous sommes engagés dans la même œuvre, et que chacun doit contribuer de tout son pouvoir à son succès.

Patamatenga est situé à la lisière d'une forêt, et à l'extrémité d'une plaine marécageuse arrosée par une rivière appelée Mapane. Cet endroit n'est pas joli, et le vent s'y fait beaucoup sentir. Ce qui en fait le charme à nos yeux, c'est la vue des beaux champs de blé européen qui croît à merveille, ainsi que toute sorte de légumes. L'établissement de M. Westbeech et celui des Jésuites, placés sur la même éminence, ainsi que quelques huttes de natifs, forment un petit hameau qui réjouit nos regards. Les missionnaires jésuites ont fait plusieurs pertes. Aucun d'eux n'est mort de la fièvre ; par contre, l'un s'est noyé dans le Vaal, un second dans le Zambèze, un troisième est mort ici l'année dernière de consomption, et un quatrième s'est cassé la nuque dans une chute de cheval ; deux autres sont morts de faim dans le pays des Banyaïs et d'Umzila. Ils ont perdu ces dernières années en tout dix personnes, la plupart par suite d'accidents. Les quelques natifs de Patamatenga, des Batokas, gens de la rivière, au service de M. Westbeech comme chasseurs, paraissent pour la plupart être leurs prosélytes. Il y a une école, mais l'œuvre est encore très rudimentaire. Dans cette région et celle de Tati ils ont en tout trois stations. M. Westbeech doute qu'ils restent longtemps ici ; il dit que leur entreprise est tout à fait compromise.

M. Westbeech partira incessamment pour Natal. C'est à lui que nous confierons notre poste, en espérant qu'elle vous parviendra. Quant à nous, voilà déjà trois mois que nous sommes sans nouvelles, et, selon toute probabilité, un temps plus long encore s'écoulera avant que nous ayons cette joie. Ce sera bien là la plus grande privation pour nous ; mais si nous pouvons réussir à planter l'Évangile ici, quelle douce compensation pour nous !



LETTRE DE M. COILLARD

La lettre qui suit a été adressée par M. Coillard, le jour de son cinquantième anniversaire, à des amis personnels :

Patamatenga, le 17 juillet 1884.

Bien chers amis,

Je sais que si quelqu'un pense à moi aujourd'hui, c'est bien vous. Eh bien, chers amis, vous mettez à une bonne banque les vœux et les prières que vous offrez pour nous, soyez-en sûrs. Nous vous répondons de tout notre cœur par cette voie télégraphique dont les lignes aboutissent au cœur même de notre Père céleste. Voilà donc ma cinquantième année accomplie. Que me reste-t-il encore de temps ici-bas pour servir mon Maître? Je suis tout prêt, s'il veut que je le glorifie soit par ma vie, soit par ma mort. Le désir de mon cœur, que je soumets à sa sainte volonté, c'est pourtant qu'il m'accorde quelques années pour fonder l'œuvre que nous entreprenons. Quelle joie ce serait pour moi de voir, avant mon départ pour le ciel, des Barotsis convertis et l'Évangile pénétrer parmi d'autres tribus. Si vous saviez quel bonheur j'ai éprouvé en arrivant ici! Nous ne sommes pas encore au Zambèze, mais nous n'en sommes pas loin. D'ici, de grand matin, on peut voir les colonnes de vapeur du *Musi oa thunya* (1). Encore quatre ou cinq jours de voyage en wagon, et nous planterons de nouveau nos tentes à Leshoma. Nous ne serons plus alors qu'à trois ou quatre lieues de ce Zambèze, que nous longeons déjà de loin et dont nous approchons en faisant une diagonale.

Patamatenga, que nous avions trouvé si charmant et si frais il y a cinq ans, est devenu triste et désolé. L'établissement Westbeech est toujours là, flanqué de quelques huttes

(1) *Fumée tonnante*, nom indigène des chutes Victoria.

indigènes et augmenté de l'établissement des Jésuites; mais le bois du Mapane est à moitié détruit, l'herbe est desséchée et même en partie brûlée, car c'est l'hiver. Et comme il y a eu même de la gelée, les palmiers sont flétris. Il y a cependant un petit coin sur lequel les regards s'arrêtent avec plaisir : ce sont les champs de blé d'un vert tendre de M. Westbeech et des pères Jésuites, et le jardin potager de ces derniers. Voir un morceau de terrain, à Patamatenga, bien cultivé et bien propre, avec des plates-bandes tirées au cordeau, des choux, des pommes de terre, des pois, de la salade, c'est ravissant pour des gens qui ont cheminé pendant près de deux mois dans les sables, les bourbiers, les steppes et les forêts du désert.

M. Westbeech, avisé par des natifs de notre approche, guettait notre arrivée. Jusqu'à dix heures du soir, il était à sa porte avec des lanternes pour nous donner du courage. Nous, nous étions dans des fondrières épouvantables où nos wagons s'étaient enfoncés et embourbés jusqu'aux essieux. Et après avoir lutté, travaillé, crié et malmené nos bêtes jusqu'à minuit, nous ne parvînmes qu'à amener nos wagons sur un endroit moins fangeux, où force nous fut d'attendre le retour du matin. M. Westbeech vint à notre rencontre, et les nouvelles qu'il nous donna du Zambèze nous fortifièrent. « Tous les chefs sont pour vous, me disait-il. Mais j'avoue que, tout en essayant de leur faire prendre patience, j'avais moi-même perdu tout espoir. Impossible de comprendre vos délais. »

Les Jésuites sont ici fort bien installés : chapelle, maisonnette simple, mais gentille, huttes et hangars comme dépendances, belle basse-cour, joli jardin; c'est un petit hameau qui serait prospère comme station, s'il y avait une œuvre à faire ici... Mais quelle œuvre peut-on faire où il n'y a pas de population? Ces messieurs prennent au vol les quelques conducteurs de wagons et domestiques qui suivent leurs maîtres dans ces parages. C'est peu dire, car ils ne

sont pas nombreux. Ce que j'ai admiré chez les Jésuites, c'est leur personnel si complet. Ils ont jardinier, cuisinier et économe, menuisier, etc. Ce sont les « frères » qui sont chargés du matériel de l'établissement; les « Pères », eux, s'occuperont du spirituel, quand il y aura lieu. Nous avons, M. Jeanmairet et moi, été leur faire une visite. L'un des Pères, accompagné d'un frère, était allé visiter la grande merveille du pays, les cataractes. Le supérieur était là, le P. Kroot, un Hollandais, avec deux frères, un Milanais, qui est jardinier, et l'économe, qui est Anglais. Ces messieurs furent très courtois avec nous. Ils me cédèrent même deux sacs de blé indigène pour nourrir mon monde. C'était un grand service à me rendre, car nous étions à bout de provisions pour la caravane, et M. Westbeech ne pouvait rien me céder. Ils poussèrent l'amabilité jusqu'à m'envoyer des légumes : un beau chou, quelques poireaux et de la salade; tout cela, à leur insu, pour servir au petit festin de mon anniversaire. C'est d'autant plus beau de leur part, que notre présence ici doit leur être une épine dans l'œil. Je leur en sais gré et leur veux du bien. Je comprends toujours mieux qu'il faut combattre des principes, des doctrines, mais respecter les personnes. Du reste, je ne crois pas que nous l'ayons jamais négligé dans la pratique.

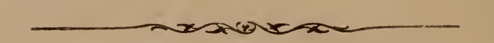
Nous allons pousser jusqu'à Leshoma, y installer ma femme, et puis partir pour le haut Zambèze. Vous le comprenez, cette séparation de trois mois, qui serait peu de chose au Lessouto, est sérieuse et solennelle pour nous deux. Ma femme devra rester avec un fardeau qui n'est pas léger. Si vous saviez ce que c'est que d'avoir à nourrir une bande de natifs comme la nôtre! Du moment que les conducteurs mettent leurs fouets de côté, non seulement il n'est plus question d'aucun travail, quelque minime qu'il soit, mais il faut encore que quelqu'un cuise leur nourriture et puise leur eau. Encore n'est-il pas facile de les contenter. Je voudrais renvoyer tout ce monde au Lessouto et à Mangwato.

Mais comment? Mes bœufs sont éreintés, et je frémis en pensant aux dépenses et à tous les tracas d'un prolongement de leur séjour avec nous. Malgré tout cela, je suis content qu'ils soient venus jusqu'au Zambèze, et j'espère qu'ils n'emporteront pas de fâcheuses impressions avec eux. Je vous dis tout cela, pour que vous ne vous imaginiez pas que nous avons fait une marche triomphale à travers le désert par un chemin semé de fleurs. Il y avait des épines et de mauvaises, ailleurs que dans les fourrés qui déchiraient nos vêtements et nos toiles de wagons sans pitié.

Mais tout cela est du passé et il nous faut faire face aux difficultés nouvelles qui nous attendent. Nos amis Jeanmairet, Middleton et Waddel ont été un réconfort pour nous, chacun dans sa sphère. Nos deux artisans sont bien entrés dans l'esprit de l'expédition, ils sont pleins de bonne volonté, mettent la main à tout. De fait nous nous disons souvent: Que ferions-nous sans eux ? Middleton est un « homme », il peut se suffire, mais il est humble et serviable. C'est chez lui l'œuvre de la grâce de Dieu dont nous avons pu suivre le développement depuis qu'il est avec nous. Il est toujours prêt pour les travaux les plus humbles, aussi tout le monde le respecte et tout le monde l'aime. Waddel est un autre type, il a une sensibilité délicate et il a besoin d'être entouré de beaucoup d'affection. Il se passe peu de jours qu'il n'ait à manier la hache, la scie et le rabot pour réparer nos désastres, car dans ces bois on ne passe pas impunément. Le pauvre jeune homme, ses caisses ont eu le sort de quelques-unes des nôtres : c'était d'abord son portemanteau, puis une boîte de fer-blanc qui contenait toute sa garde-robe et sa bibliothèque, qui s'écrasaient contre des troncs d'arbres qui nous barraient le chemin. Sa caisse d'outils, une belle caisse d'acajou dont il était très fier, son premier travail d'apprenti, subit le même sort, si bien que nous dûmes lui en donner une des nôtres pour sauver au moins ses précieux outils. Voyant que nous

nous apitoyions sur un tel malheur : « O Monsieur, dit-il en souriant et les yeux tout gros, ce n'est rien. Donnez-moi des planches et du temps, et vous verrez si je ne fais pas quelque chose de mieux ! » — Du temps, c'est facile, mais des planches ! où les prendre ? Il faudra d'abord *les faire,* et il le sait bien. Tous les jours nous nous demandons comment nous nous y prendrons. La perspective d'avoir à scier de long ne me sourit précisément pas. Nous en viendrons à bout d'une manière ou d'une autre, si Dieu nous conserve la santé. Ce qui nous manque surtout dans notre expédition, c'est un bon cultivateur, j'allais dire un jardinier. Une pareille acquisition était de la plus grande importance, car le régime ici doit passer en première ligne. Et c'est pauvre pitance que de vivre de millet et de riz, sans jamais voir une pomme de terre ou un légume vert. Nous essayerons bien de faire quelque chose en fait de jardinage, mais ce sera nécessairement peu. Nous ne sommes pas venus pour cela.....

F. C.



DERNIÈRES NOUVELLES DE LA VALLÉE DES BAROTSIS

On verra plus loin que nos amis s'attendaient à voir M. Stanley Arnot venir à leur rencontre. Ils auront été déçus dans cette espérance. Nous trouvons dans deux journaux anglais, le *Christian* et *Africa*, une lettre du père de M. Arnot annonçant que ce vaillant missionnaire avait quitté la vallée des Barotsis, à la suite d'avertissements mystérieux qu'il avait reçus d'un marchand portugais et de quelques chefs. Le bruit court que son départ fut suivi d'une guerre qui coûta la vie au roi. S'agit-il ici de l'expédition contre les Machikouloumbos, dont parle M. Jeanmairet, ou d'une guerre

civile? Et dans quelle mesure ces nouvelles, dont on ne nous dit pas la source, sont-elles authentiques? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que M. Stanley Arnot, ayant quitté le pays des Barotsis, se rendit sur le haut Zambèze, à Bihé et à Bailunda, siège de missions américaines récentes. Ici encore il trouva la guerre et ses traces : les missionnaires avaient dû s'enfuir à la côte, et leurs établissements étaient en partie ruinés. Son arrivée causa une vive surprise aux indigènes, qui le regardèrent comme s'il était tombé du ciel. Il profita de leur émoi pour rassembler les chefs et le résultat de l'entretien fut l'envoi d'une lettre rappelant les missionnaires. Il resta douze jours à Bailunda, puis retourna à Bihé ; de là il pensait se rendre à la côte, à Benguéla, pour s'y ravitailler et retourner ensuite dans l'intérieur. Son projet actuel, ajoute son père, est de s'établir plus au nord que précédemment, le climat y étant plus sain et aucun missionnaire n'y ayant encore pénétré.



A LESHOMA

Nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre de M. Jeanmairet, adressée à un ami de Suisse.

Leshoma, 3 lieues sud du Zambèze,
le 27 juillet 1884.

..... L'endroit où nous sommes est joli ; il est placé sur l'un des coteaux de la vallée de Leshoma, au milieu de la forêt. Devant nous s'étend la plaine, puis une longue colline boisée, et, dans le lointain bleuâtre, d'autres collines, d'autres forêts où nous croyons déjà voir couler le Zambèze. Ici demeure un blanc, employé de M. Westbeech, M. Blokey,

depuis douze ans dans le pays. Notre installation est bien préférable à celle de la première expédition ; nous avons visité cet endroit, la tristesse au cœur; il ne restait plus qu'un bout de planche carbonisé et la tombe de Khosana, pour rappeler un drame qui a duré quatre mois. C'est là que les Coillard ont été attaqués à plusieurs reprises dans leur camp par les lions. Aujourd'hui, les choses ont bien changé ; plus de lions, plus de tsetsé dans cette partie du pays ; les léopards et les hyènes restent seuls et nous troublent peu. Nous sommes à trois quarts d'heure plus près du fleuve que M. Coillard ne l'était en 1878. L'eau est abondante, mais il faut la chercher un peu loin : c'est le seul inconvénient que nous ayons ici...

A notre arrivée à Patamatenga, M. Westbeech n'avait aucun message des Barotsis pour nous, pas plus que de nouvelles récentes de M. Arnot. La seule chose qu'il nous ait apprise, c'est que les Barotsis étaient en expédition guerrière contre les Machikouloumbos. Nous savons depuis lors qu'ils sont de retour. L'on croit aussi que M. Arnot va venir à notre rencontre.

..... Nous nous remettrons en route le plus tôt possible, M. Coillard, moi, un évangéliste, un autre Mossouto et l'envoyé de Khama. Ce sera, je l'espère, la semaine prochaine, et le voyage, avec le retour, nous prendra sans doute trois mois ; puis, s'il plaît à Dieu, nous passerons tous le fleuve cette année. Pendant notre absence, nos ouvriers construiront ici, à Leshoma, une petite maisonnette qui sera notre entrepôt. Nous désirons aussi commencer un petit jardin...

SÉNÉGAL

UNE VISITE DE M. JAQUES A DAGANA

Nous ne retranchons rien au récit qu'on va lire, malgré le caractère technique de certains des détails qu'il contient. Il est bon que nos amis se fassent une idée des difficultés qu'auront à rencontrer nos missionnaires du Sénégal, à mesure qu'ils tenteront d'avancer dans l'intérieur des terres. Il est bon aussi qu'ils se familiarisent avec l'idée des dépenses qu'entraînera le développement de cette œuvre. A diverses reprises, ces derniers temps, nous avons entendu exprimer le vœu que la Société des Missions développe la portion de son œuvre qui se poursuit dans nos colonies. Ce vœu, du moment qu'il n'implique, à aucun titre, l'abandon de nos autres missions, ce vœu n'a rien que de légitime, et le Comité non seulement le partage, mais l'a hautement exprimé de tout temps et s'en est inspiré quand les circonstances l'ont permis. La fondation du poste de Kerbala réunit, à un degré éminent, le double caractère national et chrétien ; c'est le moment, pour ceux qui ont appelé de leurs vœux les entreprises de ce genre, de montrer qu'ils savent non seulement les conseiller, mais les rendre possibles par leurs dons (1).

Nous rappelons que Dagana est un poste militaire français, situé sur le fleuve, à douze heures de vapeur, et à deux jours de marche de Saint-Louis. Kerbala est un village bambara, situé à huit kilomètres de Dagana ; c'est à Kerbala que nos missionnaires proposent d'établir la nouvelle station.

Bien cher et honoré directeur,

Me voici de retour de Dagana et Kerbala, et je m'empresse

(1) La création du poste de Kerbala, qui est encore à l'étude au Comité, reviendra, d'après un devis soigneusement établi, à une somme d'environ 15,000 francs. *(Réd.)*

de vous communiquer le résultat de ce petit voyage. En mon absence, qui a duré une douzaine de jours, notre cher frère Taylor a pu, non sans fatigue, présider le culte du matin. Le 23 octobre dernier, je me suis embarqué à bord du *Kita*, remorqueur du Haut Fleuve; il était si chargé, qu'il nous a fallu trente-six heures pour arriver à Dagana. Je me suis mis aussitôt en quête de trouver un logement, préférant rester absolument indépendant du poste militaire. Une vieille négresse a obligeamment mis à ma disposition une case carrée en terre, couverte également en terre et pourvue de petites ouvertures en guise de fenêtres; les volets et la porte en étaient absents, et il y avait pour tout meuble la terre nue. Le docteur du poste a eu l'obligeance de me prêter un challit en fer; une voisine, un petit banc; j'ai acheté une grande natte, et voilà. Une négresse a consenti à me préparer du couscous pour le soir, et ainsi, avec les provisions dont je m'étais muni à Saint-Louis, nous avons vécu que bien, que mal, Samba Coumba mon interprète, et moi.

J'ai pu ainsi me rendre un compte personnel de ce que c'est qu'un séjour dans une case indigène et de la privation d'ombre pendant la journée. La première nuit que je passai dans ladite case, impossible de fermer l'œil, tant la chaleur était grande et les moustiques féroces; aussi, pour les nuits suivantes, comme il n'y avait plus de pluie à redouter, j'ai fait installer mon lit dans la cour. Depuis huit heures du matin, alors que le soleil s'est élevé sur l'horizon, je ne savais où me mettre, et, dans le milieu du jour, obligé de rester dans ma case, j'y étouffais.

Quand on parle du Sénégal, il faut toujours se souvenir que, pour conserver sa santé *et pour pouvoir travailler*, il faut une installation convenable. Et comme tout revient ici à des prix exorbitants, c'est une mission qui sera toujours onéreuse.

Le dimanche matin, je me suis rendu à Kerbala avec Samba. Nous y avons reçu le meilleur accueil. Nos amis ont été

un peu désappointés que je ne pusse pas encore leur donner des nouvelles positives sur notre futur établissement. J'avais espéré y faire un culte avec l'aide de Samba Coumba, malheureusement il n'y avait que quelques personnes qui étaient restées pour me saluer et qui n'ont pas tardé à aller dans les champs de mil qu'il s'agit de garder contre les pillards. On a plus cultivé que l'année passée, à cause de la sécurité plus grande, depuis que l'on a vu le gouvernement protéger les libérés et faire rendre les captifs repris par leurs anciens maîtres. Bala (le chef du village) m'a réitéré l'assurance que, dès que l'on saura dans le pays des Bambaras que nous sommes établis à Kerbala, il y viendra de nombreuses familles de l'intérieur.

J'ai constaté, ce que je craignais un peu, que l'eau des puits de Kerbala est légèrement saumâtre. Elle produit un effet laxatif assez prononcé pendant les premiers temps que l'on en boit; aussi, pour cette raison, vu également la profondeur des puits (12 à 14 mètres), et le fait que, à moins d'être murés ou boisés du haut en bas, ils s'éboulent et se comblent pendant la saison des pluies (ce que j'ai constaté également à M'pal et à Longa, dans le Cayor), il faudra adjoindre au bâtiment d'habitation de chaque station (sauf, bien entendu, à proximité du fleuve), une citerne pouvant contenir une quantité suffisante d'eau de pluie pour les besoins du ménage pendant les sept mois que dure la saison sèche. L'eau de puits servira pour l'arrosage du jardin; et quant au lavage du linge, par exemple, il devra se faire dans le fleuve, c'est-à-dire à 8 ou 9 kil., pendant la saison sèche. Il y aura lieu à élever, sur l'emplacement de la citerne, pour la maintenir à l'abri de toute dégradation et propre, un petit bâtiment qui servira de magasin, la maison missionnaire n'offrant aucune ressource sous ce rapport. Ne perdez pas de vue, cher directeur, que nous sommes encore dans la période des essais et qu'il faut s'attendre à des tâtonnements inévitables. Ah! si j'avais les ressources que l'on a à Sed-

hiou, ce serait une autre affaire, et je pourrais faire construire une maison à bien moins de frais. Vous aurez, par exemple, de la peine à croire que le bois d'affouage coûte ici presque aussi cher qu'à Paris.

J'ai, sous réserve, bien entendu, de l'approbation des frères de la conférence qui seront délégués avec moi pour fixer l'emplacement du bâtiment de la station, choisi à 2 ou 300 pas du village, sur une légère ondulation du sol que, par euphémisme, j'appelle une colline, un emplacement qui me paraît réunir toutes les conditions désirables. Actuellement, c'est un champ de mil appartenant à Bala, le chef du village. Il nous donnera autant de terrain que nous voudrons. Il conviendra d'en faire l'acquisition en règle, pour éviter toute réclamation ou difficultés ultérieures. Au pied même de cette colline est la dépression où l'on trouve de l'eau et où sont les puits des indigènes. En plaçant notre station sur une hauteur, nous aurons un air aussi salubre que possible, et dès qu'il y aura le moindre souffle de brise, nous le sentirons, ce qui a bien sa valeur, car le climat de Kerbala me paraît sensiblement plus chaud que celui de Saint-Louis ; mais je le crois tout à fait sain, à cause de son éloignement des marigots.

Le terrain offert par Bala est excellent pour la culture, à juger par le mil superbe dont les épis, de 40 à 50 cent. de longueur, s'élèvent à plus de 2 m. 50 du sol. On y a essayé la culture des arachides, mais sans succès, la quantité d'eau qui tombe pendant l'hivernage n'étant pas suffisante pour permettre à cette plante de se développer.

J'ai demandé à Bala si ses gens seraient disposés à effectuer le transport des matériaux de construction, et il m'a indiqué, pour chaque course, le prix de 50 c. Certes, vous jugerez, comme nous, que ce n'est pas suffisant pour une course de 16 kil., et il y aura lieu à faire un arrangement plus équitable pour ces braves gens; mais vous pouvez juger par là de leur désintéressement et de leur ardent désir de

nous avoir. Tout ce que j'ai vu et entendu jusqu'ici me confirme toujours plus dans la conviction que Dieu nous appelle à y planter notre tente, et c'est aussi l'opinion de M. Taylor.

En ce qui concerne Dagana, le climat en est bon, sauf pendant les quelques semaines de décembre, où a lieu le dessèchement de la plaine inondée qui y confine; on pourrait toujours passer ce temps, soit à Kerbala, soit à Saint-Louis. La brise souffle régulière et fraîche à Dagana; le voisinage du fleuve facilite singulièrement la culture et les relations avec Saint-Louis. Il ne faut pas perdre de vue que Dagana a une population de près de 2,000 habitants, sur lesquels d'assez nombreux Bambaras. Il est heureux que j'aie pu voir Dagana pendant les hautes eaux, pour me rendre bien compte de l'étendue de l'inondation. Le bâtiment qu'on nous offrait à louer éventuellement est actuellement un îlot où l'on n'arrive qu'en pirogue; il en est de même de tous les bâtiments situés le long du fleuve, ce qu'on appelle l'*escale*.

En revanche, j'ai trouvé, à l'extrémité de la place du marché, dans une partie à l'abri des inondations, et d'un accès facile, une maison ayant deux chambres à l'étage, des magasins suffisants et une grande cour où nous pourrions déposer les matériaux de notre construction et résider pendant l'érection du bâtiment. On m'assure que le propriétaire louerait volontiers et à bon compte. Ce serait une affaire de quelques mois.

Mon retour s'est effectué par un chaland du commerce, en deux jours et trois nuits, faute de bateau à vapeur. C'est décidément peu confortable. Impossible de se tenir debout, et j'étais confiné dans un étroit espace. Il y avait, outre moi, quinze hommes, trois femmes, neuf enfants; plus, quatre moutons. Mon matelas reposait sur des arachides d'où sortaient, pendant la nuit, des lézards, des nuées de ravets et autres insectes, sans parler des moustiques. Comme

j'étais à court de vivres, j'ai partagé le repas du soir de l'équipage : du couscous qu'on me servait à part.

Je ne puis que me louer hautement de l'amabilité et des attentions de mes compagnons de route. Nous avons eu de bonnes conversations, et ils ont paru goûter plusieurs portions de l'Évangile de Matthieu, que je leur ai lues en wolof. Ce qui a le moins manqué, je vous assure, pendant cette excursion, c'est la couleur locale.

Vous rendrez grâces avec moi, cher directeur, à Dieu, qui m'a préservé de tout accident, de tout mal et, en particulier, de la fièvre, et m'a ramené sain et sauf dans mon paisible chez-moi.

Lundi dernier, 3 novembre, mademoiselle Salimata a recommencé l'école avec onze élèves. Sa santé est bonne. Celle de madame Taylor laisse toujours bien à désirer. Nous avons aussi repris l'école du soir. La belle saison est revenue ; il fait maintenant délicieux pendant toute la matinée.

L. JAQUES, pr.



TAÏTI

DISTRIBUTION DES PRIX A L'ÉCOLE PROTESTANTE DE PAPÉÉTÉ

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire, d'après le *Journal officiel* des établissements français de l'Océanie, le discours prononcé par M. Vernier, à la distribution des prix de notre école (1). Cette fête a eu lieu, le 1er août dernier, en présence du gouverneur, du roi et des principaux membres de l'administration. La salle de la fête était, comme d'ordinaire, gracieusement décorée. Voici le discours de M. Vernier :

(1) Nous rappelons que, depuis le départ de M. Allard, la classe de garçons est provisoirement fermée. (*Réd.*)

« Monsieur le gouverneur,

« Sa Majesté Pomaré V,

« Messieurs,

« Nous ne saurions inaugurer la petite fête qui nous réunit dans cette enceinte, sans vous offrir tout d'abord l'hommage de notre sincère gratitude pour l'intérêt bienveillant que vous nous témoignez par votre présence à notre distribution de prix.

« Cet intérêt, monsieur le gouverneur, vous nous l'avez déjà montré à plus d'une reprise : d'abord en visitant nos classes au cours de l'année scolaire, puis en assistant, ainsi que M. le directeur de l'intérieur, aux examens qu'ont fait subir aux élèves MM. les membres de la commission du Conseil supérieur de l'instruction publique; enfin, par l'envoi d'un prix d'honneur destiné à récompenser celle des élèves qui s'est le plus distinguée par son application et son travail. En outre, la bienveillante appréciation que vous avez daigné faire plus d'une fois des efforts accomplis dans notre modeste institution, est pour nous un encouragement précieux au sein de la tâche que nous nous sommes imposée.

« Jaloux d'apporter un concours patriotique et sincère à l'œuvre d'éducation poursuivie par notre généreuse nation française dans sa nouvelle colonie, nous nous estimons heureux toutes les fois qu'il nous est donné de constater dans nos chères élèves quelques progrès marqués vers le but à atteindre. C'est là pour nous une récompense qui nous fait oublier bien des sacrifices, en nous inspirant le sentiment infiniment doux du devoir accompli.

« Malgré tout ce qu'elle peut avoir d'aride et de difficile, malgré toute l'abnégation qu'elle suppose, la charge d'enseigner l'enfance et la jeunesse n'en est pas moins une charge pleine de grandeur pour celui qui en a compris la véritable nature. Qu'y a-t-il de plus grand, en effet, que de prendre l'enfant dès ses premiers pas dans la vie, pour les diriger dans la voie du bien et du devoir, d'ouvrir sa jeune

intelligence et de lui inculquer le savoir qui le mettra un jour en pleine possession de lui-même et en fera un membre utile de la société?

« C'est ce sentiment qui anime et soutient vos maîtres, mes chers enfants. A vous de profiter des enseignements qu'ils vous donnent ici avec une toute paternelle sollicitude. L'école est à l'esprit ce qu'est au sol la culture. Si, comme une terre meuble et douce, vous recevez la semence dans des cœurs dociles et bons, cette semence germera, deviendra un arbre portant belles fleurs et bons fruits. Gardez-vous de rester comme les champs incultes, types frappants des esprits paresseux qui font toute leur vie si triste figure dans la société.

« Hâtez-vous de travailler pour orner vos esprits de sagesse, car le temps de votre heureuse enfance, où vos cœurs sont le plus susceptibles de recevoir la connaissance, s'enfuit à tire-d'aile et ne reviendra plus.

« A votre âge, où la vie vous paraît sans limites, vous seriez peut-être tentées de vous dire que vous aurez toujours bien assez de temps pour acquérir l'instruction qui vous sera plus tard nécessaire. Ah! combien de jeunes filles comme vous, qui, prêtant une oreille complaisante à cette perfide voix de la paresse, ont dissipé dans des amusements plus que frivoles des jours, des mois, des années même, que leurs camarades, plus sages et mieux inspirées, ont consacrés à un travail sérieux et profitable!

« L'ambition de vos maîtres, chères enfants, n'est rien moins que de vous conduire à réaliser pleinement dans votre vie le but que Dieu, notre père à tous, a marqué pour chacune de vos existences. Vous avez à remplir dans la société un rôle d'une importance de premier ordre. Comment pourriez-vous l'accomplir dignement, si vous ne vous y prépariez longtemps à l'avance par un travail persévérant?

« Appelées un jour, suivant l'ordre de la nature, à devenir épouses et mères, nous voudrions que vous pussiez porter

à votre foyer, avec le trésor intact de vos affections, toutes les vertus qui doivent en faire l'ornement, à savoir, le goût du travail, de l'ordre, de l'économie, le savoir-vivre, la sagesse, la piété, la fidélité, etc., vertus qui seules vous permettront de trouver, dans la pratique journalière des devoirs domestiques, le bonheur que tant d'autres de vos amies cherchent, hélas! dans les honteuses jouissances de l'oisiveté.

« Votre bonheur, présent et futur, tel est donc le but à atteindre ; le devoir par le travail et la piété, tel est aussi le moyen. En poursuivant ce noble but par ce noble moyen, vous donnerez satisfaction à la France, votre grande patrie, qui applaudit à vos efforts ; à M. le gouverneur et l'administration locale, qui viennent aujourd'hui vous couronner ; à S. M. Pomaré V, qui est heureuse de vos progrès; à vos maîtres qui vous aiment d'une affection cordiale; aux généreux bienfaiteurs de votre école en France, qui ne se lassent point de la soutenir; à vos chers parents et amis, qui viennent à cette heure se réjouir de vos triomphes, et pardessus tout à Dieu, qui vous veut heureuses dans la vie présente et dans celle qui est à venir. »

NOUVELLES DE MADAME VIÉNOT

Nous apprenons avec une grande joie que la santé de madame Viénot s'est beaucoup améliorée; la crise terrible qu'elle vient de traverser peut être considérée comme terminée. Toutefois, la convalescence sera longue et madame Viénot se ressentira peut-être toujours des suites de sa maladie. Elle devra peut-être se résigner à voir M. Viénot la devancer à Taïti, quitte à le rejoindre avec la première famille qui fera le voyage.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PROGRÈS DE LA MISSION AMÉRICAINE EN ÉGYPTE

Les derniers rapports qui nous parviennent d'Égypte prouvent que, sur cette terre bouleversée entre toutes, la fidélité de Dieu a éclaté envers ses enfants, comme toujours, même au sein des dangers les plus pressants. Le noyau des chrétiens d'Égypte sont les 200,000 Coptes dispersés dans tout le pays, dirigés par le prétendu successeur de saint Marc, le métropolitain d'Alexandrie; mais presque toutes les Églises de l'Orient et la plupart de celles de l'Occident ont, au Caire et à Alexandrie, leurs représentants et leurs congrégations : grecs, catholiques, arméniens, syriaques, maronites, luthériens, anglicans (1), presbytériens d'Écosse à Alexandrie, Italiens même; mais, en outre, l'Égypte a été choisie, comme champ d'activité, par les presbytériens d'Amérique (*United Presbyterian Church of North-America*); ils s'y sont établis au Caire dès 1855, et leur œuvre a réussi d'une manière encourageante; ils y ont organisé l'Église indigène, embrassant la Thébaïde supérieure, moyenne et inférieure, les provinces d'El-Fayoum, de Mansoura et d'Alexandrie. Les Eglises sont sous la direction de 10 missionnaires, de 17 missionnaires femmes, 7 pasteurs indigènes et 145 aides de diverses espèces. Au 1er janvier 1884, les presbytériens avaient en Égypte 1,516 communiants, 2,863 assistants au culte et 2,873 écoliers réunis dans 53 écoles. Ils

(1) Nous mentionnons seulement en passant l'œuvre bien connue de miss Whately et celle de M. Klein, de la Société épiscopale d'Angleterre, qui vient de reprendre son travail.

ont 4 stations principales, 55 stations secondaires, 41 anciens et 6 étudiants en théologie, et ont eu, durant l'année dernière, un accroissement de 215 membres.

Après la révolte d'Arabi, l'œuvre américaine avait repris sur toute la ligne, lorsque éclata, en juin 1883, le choléra à Damiette, puis à Mansourah; bientôt le Caire eut 450 décès par jour; mais l'épidémie ne dura pas, et il ne mourut guère, en tout, qu'une douzaine de chrétiens de la mission. Après le choléra, survint l'approche du Mahdi; « et tandis « que le monde entier, écrit un missionnaire, était alarmé « par des télégrammes à sensation, annonçant des révoltes « et des mouvements du fanatisme musulman, nous pou- « vons affirmer avec bonheur que rien n'a mis notre exis- « tence en danger. » L'œuvre a avancé, et les contributions et ventes de livres, qui, en 1882, avaient été de 90,795 fr., se sont élevées, en 1883, à 118,320 fr. Les inquiétudes produites par le choléra furent utiles à la vie religieuse et décidèrent un grand nombre de jeunes hommes de bonnes familles d'Ossiout à se réunir pour lire la Bible avec le pasteur indigène (?); les assemblées devenant de plus en plus nombreuses, les Coptes furent émus à jalousie et imitèrent l'exemple des presbytériens; et ne trouvant pas à qui confier la direction des réunions, ils furent obligés de recourir d'abord à un protestant, puis de faire venir du Caire l'Abouna Feltaos, le plus éloquent prédicateur de l'Église copte.

L'intérêt religieux s'est ainsi propagé à Dweyr, Nakhaleh, Tema, Abooteeg, etc. Malheureusement, le nombre des missionnaires est trop restreint pour l'étendue du champ, et les sectes, en particulier celle des plymouthistes, se sont introduites dans les congrégations de la Thébaïde. Au mois de février 1884, une commission a été chargée d'une visite d'Églises pour contrebalancer l'effet dissolvant des sectes. L'œuvre missionnaire agit indubitablement aussi sur les musulmans, et 635 enfants de mahométans ont, pendant

l'année 1883, fréquenté les écoles de la mission presbytérienne; cependant il n'y a guère eu encore que 39 baptêmes de musulmans. Depuis la révolte d'Arabi, le mouvement vers l'Évangile, loin de se ralentir, s'est accentué davantage, et quelques musulmans de bonnes familles étant parvenus à la foi chrétienne, les fanatiques en ont pris occasion de persécuter les nouveaux convertis, en particulier M. Hammed Habeeb, élève du collège du Caire.

Ce jeune homme, établi comme négociant à Mansourah, puis au Caire, avait fait la connaissance de quelques chrétiens, s'était procuré un catéchisme et une Bible à références, et sa foi au Coran ayant été ébranlée par ces lectures, il avait eu bientôt à se mesurer avec des docteurs musulmans, auxquels il ferma la bouche par la clarté et la force de ses arguments. Les habitants du voisinage s'en aperçurent, firent un tumulte et le traînèrent de force devant le cadi, le maltraitèrent, parvinrent à lui enlever sa femme par un divorce et à le faire mettre dans une maison de fous. Pour se débarrasser de ce prisonnier incommode, le premier ministre, Schériff-Pacha, persuada au consul anglais que, par mesure de prudence et pour éviter une guerre de religion (!), il serait utile de faire partir ce jeune homme et de le bannir temporairement à l'île de Chypre. Dans le train, il ne sut faire mieux que de prêcher l'Évangile à ses gardiens. Dès lors, il est resté seul sur une terre étrangère, regrettant sa famille et sa patrie et espérant de pouvoir y rentrer, après avoir changé son nom en Habeeb Abd-el-Maseeh. Un autre musulman, nommé Mohammed Ramzy, également jeté en prison pour avoir accepté l'Évangile, puis relâché sans bruit, est maintenant étudiant en théologie. Des cas analogues se sont présentés à Ossiout; les convertis, ayant été envoyés enchaînés au Caire, ont obtenu la liberté par l'intervention de sir Evelin Baring. La mission a fait une perte sensible dans la personne d'un ancien moine, pasteur de l'Église de Boulak. Son nom était Abouna Mikhaieel-el-Belyanny; il avait été le premier

modérateur du Synode provincial de l'Égypte. Durant les premiers mois de l'année 1884, il y a eu 50 nouveaux catéchumènes admis à la communion.

L'institution principale de toute la mission est le beau collège d'Ossiout, établi dans un nouveau et grand immeuble, construit par l'un des missionnaires, qui a su ménager les finances de la mission de manière à étonner les connaisseurs. Le nombre des élèves a été, cette année, de 214, c'est-à-dire 34 de plus que l'année précédente.

Lord Aberdeen avait confié au collège d'Ossiout quelques jeunes noirs du Darfour. Deux d'entre eux viennent de mourir en pleine paix. Haddo, le premier, mourut en disant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains ; » le second, Harry, succombant deux jours plus tard, disait : « Pourquoi craindrions-nous de mourir ? Jésus lui-même n'est-il pas là prêt à nous recevoir ? »

Parmi les élèves du collège, 116 ont payé toutes leurs dépenses, 98 ont été assistés ; 7 seulement ont été complètement à la charge de la mission. MM. Watson et Harvey, aidés de 8 maîtres indigènes, dirigent au Caire une école où, durant l'année scolaire, 493 élèves ont été inscrits, savoir 250 Coptes, 137 musulmans, 28 protestants, 22 juifs. Malgré la révolte de 1882 et le choléra de 1883, l'école a fait plus que ses frais. Le pensionnat-école pour filles, dirigé par mademoiselle A. Y. Thompson, aidée de 7 maîtresses indigènes, a eu 284 élèves inscrits. Nous ne parlerons pas du pensionnat d'Ossiout, ni des écoles d'Alexandrie, Mansourah, Haret Es-Sakkaeen, ni des 43 écoles indépendantes dirigées pour la plupart par d'anciens élèves de la mission américaine. Il y a dans la mission 48 écoles du dimanche.

Ne pouvons-nous pas légitimement espérer que les efforts persévérants des chrétiens d'Amérique contribueront plus efficacement à instruire les infortunés fellahs et à relever le pays des Origène, des saint Clément, des saint Athanase, que les bombes des Anglais et les interminables conférences des

diplomates et des politiques? Personne ne saurait méconnaître l'importance qu'ont, pour l'avenir de l'Afrique, de semblables travaux. Que Dieu les fasse prospérer à sa gloire!

G. A.



DEUX DÉCISIONS RÉCENTES DU COMITÉ

M. le pasteur Appia, membre du Comité, vient d'être adjoint, comme troisième vice-président, à MM. L. Vernes et Gustave Monod.

En séance du 1er décembre, le Comité a décidé la création du poste de Kerbala, au Sénégal.



AVIS IMPORTANT

Nous avertissons nos abonnés que nous leur enverrons le numéro de janvier 1885, en priant ceux d'entre eux qui ne voudraient pas se réabonner d'en donner avis immédiatement à M. J. Schultz, 25, rue de Londres. Dans le cas contraire, ils seront considérés comme réabonnés d'office, et devront faire parvenir au plus tôt le montant de leur abonnement à M. J. Schultz, par un mandat sur la poste. Passé la fin de janvier, nous ferons le recouvrement dudit abonnement par la poste, mais cela occasionnera un surcroît de dépenses pour la Société. Nous prions donc nos amis de vouloir bien nous l'éviter autant que possible.

On peut s'abonner, sans frais, dans tous les bureaux de poste de France, de Suisse, de Belgique, d'Alsace, etc.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11097 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1884

TABLE DES MATIÈRES

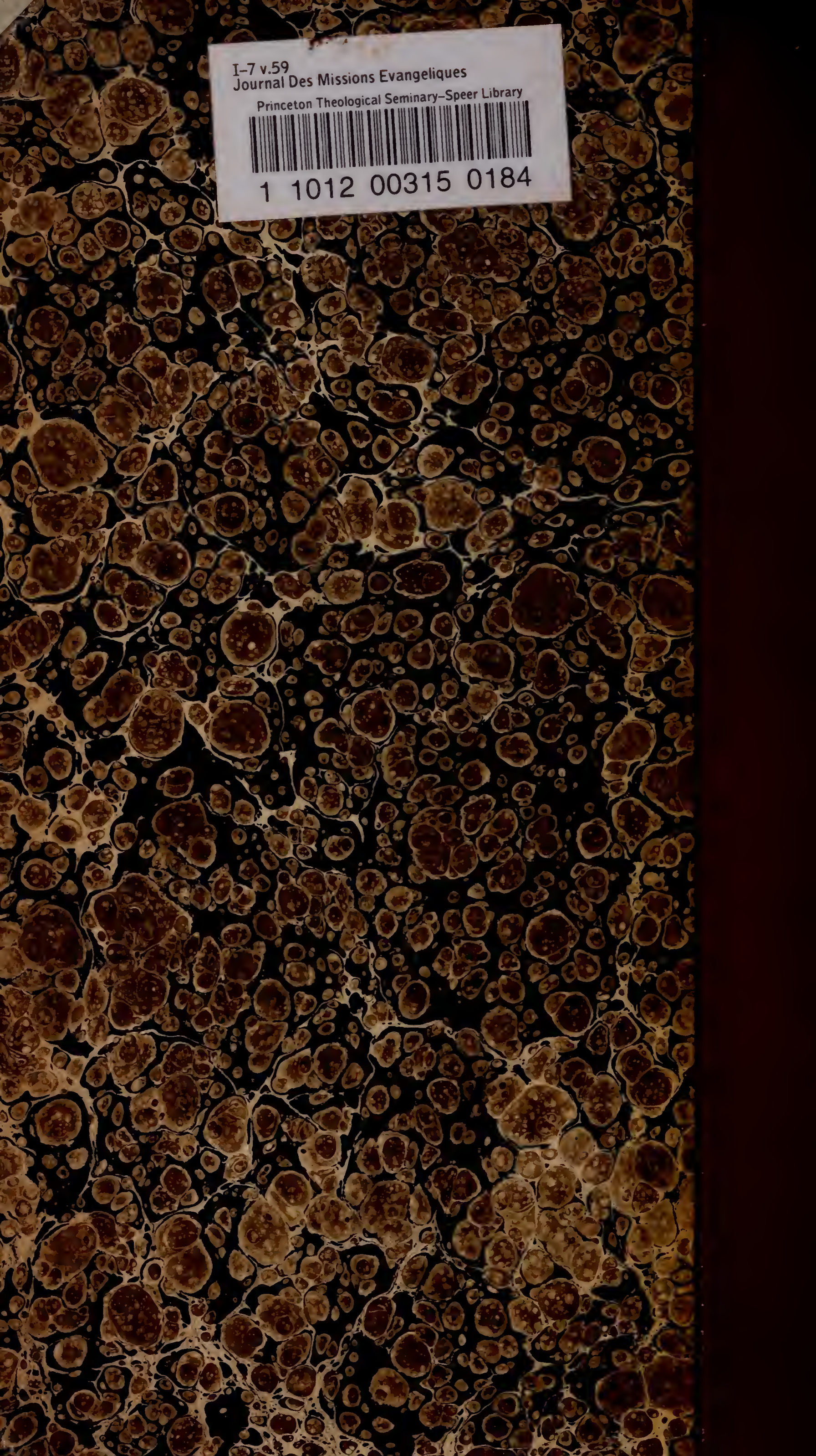
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS

DIVERS

FIN


I-7 v.59
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0184